
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01521236 8

L'ITALIE DU XVI[e] SIÈCLE

JEAN DES BANDES NOIRES

DU MÊME AUTEUR :

XVIe SIÈCLE.

L'ITALIE DU XVIe SIÈCLE. — *L'Arétin*. 1896, 1 vol. in-12. Librairie Hachette.

— *Notes sur Bernardino Luini*. « Gazette des Beaux-Arts. » 1899-1900.

Etudes sur le XVIe siècle. 1893, 1 vol. in-12. Librairie Lecène et Oudin.

En préparation :

L'ITALIE DU XVe SIÈCLE. — *Bartolommeo Colléone* (1400-1475).

ROMANS :

Ouvrages déjà parus :

La Danaé, 1885, 1 vol. in-12. (ÉPUISÉ).

L'âge Incertain, 1898. Librairie Ollendorff.

Ombres d'Amour, 1899. (Collection Ollendorff illustrée.)

La Dame du Lac. 1900. Librairie Ollendorff.

Sous presse :

Amours factices.

Banlieue.

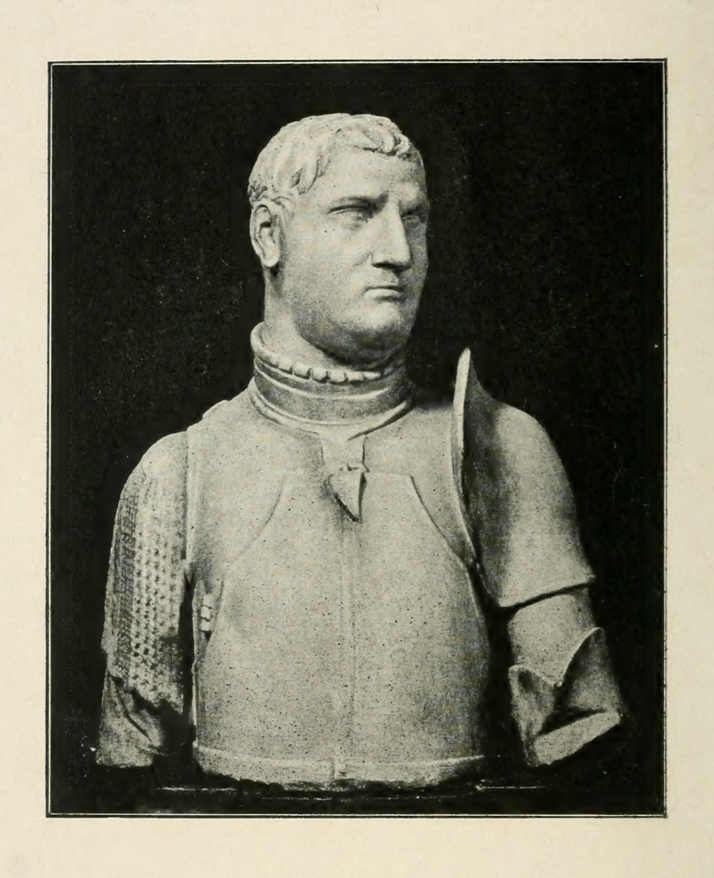
En préparation :

La Tragédie bourgeoise.

Les Terriens.

Le Maître.





JEAN DES BANDES NOIRES

(d'après le buste attribué à F. de San-Gallo, Musée du Bargello à Florence)

(Gravure extraite de *la Revue de l'Art ancien et moderne*)

L'ITALIE DU XVIe SIÈCLE

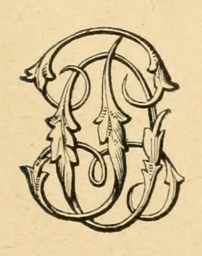
JEAN DES BANDES NOIRES

1498-1526

PAR

PIERRE GAUTHIEZ

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIETÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés.



A

LA VILLE DE FLORENCE

Un hôte reconnaissant dédie ce livre.

1896-1900.

GIOVANNI DELLE BANDE NERE

Dans la Marche d'Ancône ou les plaines lombardes,
Toujours le casque au front, toujours la lance au poing,
Il fut le cavalier qui ne s'arrêtait point,
Méprisait l'arquebuse et bravait les bombardes.

Sous sa cuirasse fruste, aux larges passegardes,
Fils de Sforza, dont un plastron fut le pourpoint,
Il combattait sans trêve, entrevoyant au loin
Ce songe, qui hantait ses prunelles hagardes :

Etre prince ! être duc ! être roi d'un quartier
Dans cette âpre Italie où l'univers entier
Se ruait, comme les troupeaux sur l'herbe mûre !

— Ni duc, ni roi, ni prince, et maître des plus grands,
Il s'endormit, avant trente ans, dans son armure,
Modèle souverain des généraux errants.

JEAN DES BANDES NOIRES

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE AU MARIAGE (1498-1516)

I

Pendant la nuit du 6 avril 1498, Catherine Sforza, comtesse de Forli et d'Imola, mettait au monde un fils dans la citadelle de Forli.

C'était celui qu'on appela d'abord Ludovic, en l'honneur de Ludovic Sforza, son oncle; puis, après la mort de son père Jean de Médicis le Populaire, l'enfant prit le nom de Jean. Et ce Jean devint le dernier des grands condottieri, le dernier des grands tueurs d'hommes dans les combats à l'arme blanche ; celui que le peuple et l'histoire ont nommé, d'après les harnais de ses milices, Jean des bandes noires.

Par sa mère, il était Sforza de la branche régnante. Par son père, il tenait à la branche cadette des Médicis. On remarqua plus tard la date de cette naissance, la nuit même où la Seigneurie de Florence décidait que Savonarole serait soumis à l'épreuve du feu ; et les flatteurs des Médicis écrivaient : « il naquit deux jours avant la

mort de Charles VIII ; ce qui était assurément du plus heureux augure ; en effet, l'auteur de la ruine d'Italie s'étant éteint lors de sa naissance, il était destiné à rendre au pays son antique lustre, si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de ses ans... »

Sa mère était la fille naturelle de Galéas Sforza, duc de Milan, et d'une belle Milanaise, Lucrèce Landriani, femme de Pierre Landriani. Galéas avait dix-sept ans lorsqu'il séduisit cette Lucrèce. Catherine Sforza ne cessa d'aimer fidèlement sa mère, elle la tenait auprès d'elle le plus souvent qu'elle pouvait. Les naissances illégitimes n'écartaient point, alors, la tendresse et la protection de la famille régulière. Ce fut Blanche Visconti, sa grand'-mère, qui éleva Catherine après l'avoir légitimée ; puis, la jeune fille trouva dans sa belle-mère, Bonne de Savoie, une autre affection aussi vive.

Enfant d'amour, Catherine avait la vigueur du sang Sforza. Race de guerre et d'aventures, anoblie à peine depuis deux générations, par l'épée et par la conquête. Le vrai nom, c'est Attendoli ; Sforza, sobriquet de bataille, veut dire : « Force ! enfonce ! » La souche de cette famille, fruste et robuste, est romagnole, sort du peuple ; paysans, soldats, enfin capitaines d'aventures. On se trempait, aux premières époques, par les querelles de clocher ; les anciens Attendoli-Sforza luttaient avec les Pasolini leurs rivaux. Une aïeule, Elisa, qui fit vingt et un enfants, élevait ses fils en guerriers, toujours sur le qui-vive : « En ce temps-là, on pouvait voir dans la maison des Attendoli, les salles et les chambres décorées non point de tapisseries, mais de boucliers et de cuirasses, et aussi des vastes lits, sans linceux, dans lesquels dormaient pêle-mêle en troupe ceux de la famille, en harnais de guerre... »

Catherine Sforza méritait, comme son héroïque et féconde aïeule, l'éloge de Paul Jove : « C'était une femme

d'âme virile! » Les ambassadeurs vénitiens reconnaissaient en elle la personne « de grand sens pratique » et certainement, disaient-ils, on la pouvait nommer une « virago, c'était bien la sœur du duc de Milan, Ludovic, et qui ne dégénérait point de la race de ses ancêtres. » Les chroniques françaises admiraient cette « dame Katherine Sforce, qui sous corps féminin montra masculin courage. » Même parmi les femmes de la Renaissance, elle apparaît altière, magnifique et redoutable.

Jean le Populaire était son troisième époux. Le premier, Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV, lui avait laissé six enfants, Blanche, Octavien, César, Jean-Livio, Galéas et François, surnommé Sforzino. Catherine le vit périr assassiné, comme elle avait perdu déjà son père le duc Galéas. Après de brèves amours avec un Antoine Ordelaffi, elle se mariait avec Jacques Féo, qui lui donnait un fils, Bernardin-Charles. Tous ces demi-Sforza, l'enfance et la jeunesse de Jean des Bandes noires les évoque de temps à autre. Mais le vrai Sforza, le vrai fils de Catherine, ce fut la troisième union qui le fit naître : Jean de Médicis, fils de Jean, c'était l'enfant de la guerrière, l'enfant de la « virago », le pur sang des condottieri. D'ailleurs, Catherine peut épouser Jacques Féo après Jérôme Riario, Jean le Populaire après Jacques Féo : elle est, pour tous, uniquement et toujours, Catherine Sforza.

Une légende, rapportée par Machiavel avec la libre indécence qui convenait à l'auteur de la Mandragola, montre Catherine Sforza répondant, à ses ennemis qui la menaçaient de tuer ses fils tombés entre leurs mains, si elle persistait à se défendre : « Eh, tuez-les, j'en ai plein le ventre! » Si la parole n'est pas vraie, Catherine était femme à la prononcer et à la tenir. Ce fut le dernier de ses fils, ce fut Jean, qui fit tressaillir dans ses entrailles de guerrière tout le sang des Sforza.

Le père, Jean le Populaire, le plus bel homme de son

temps, avait été choisi par l'astucieuse Florence afin d'agir sur une femme telle que Catherine Sforza. Médicis de la tête aux pieds, politique, affable, tranchant du seigneur et s'appuyant sur le peuple, il avait suivi la tradition de sa famille jusqu'en prenant le surnom de « de' Popolani ou de' Popoleschi, » pour nuire à la branche aînée, à son cousin Pierre de Médicis, le fourbe aristocrate ; il avait même, de concert avec son frère aîné Laurent, enlevé l'écusson officiel des Médicis sur les palais et les villas, après que Pierre fut chassé de Florence : au lieu des fameuses *palle,* des six petites boules ou balles rondes, besants qui parsèment l'écusson familial, on vit les armes même du peuple florentin, la croix de gueules sur champ d'argent. Jean se présentait à Forli, l'an 1496, puis, encore, en 1497, comme ambassadeur et avec le titre de commissaire florentin pour toutes les possessions que la République avait dans la Romagne.

Ce citoyen de la riche Florence payait son hospitalité par des présents fort magnifiques, c'étaient des brocarts, des velours, les soieries de Por Santa Maria, un nouveau présent chaque jour, une féerie qui ruisselait dans la farouche citadelle.

Les Sforza de Milan s'inquiétaient de la faveur que Catherine témoignait au beau Florentin. Elle écrivait à l'ambassadeur de Ludovic le More, afin de faire tomber les bruits qui se répandaient trop : « Je ne suis pourtant plus en âge que l'on doive estimer que règnent encore en moi ces juvéniles appétits. » Elle espérait cacher son amour ; elle l'avait espéré déjà, pour Jacques Féo ; cette passion nouvelle, plus ardente, éclatait malgré ses efforts pour la dissimuler.

L'ambassadeur milanais doutait encore, il estimait que « Madame pourtant se serait avilie en épousant un citoyen marchand ; » mais le podestat, qui avait une plus ancienne expérience de la terrible comtesse, répliquait :

« Oh bien ! on ne regarderait mie à cela ! » Quant au doge de Venise, en sage patricien qui sait la vie, il concluait que « la qualité du sexe féminin l'excuse. » En homme prudent, il ajoutait que « l'on ne doit pas se fier davantage aux femmes qu'aux prêtres. » On surveillait, on questionnait sous main. Un vieux chroniqueur écrit que « l'an 1498 s'était faite une alliance (de Forli) avec les Florentins, grâce au magnifique Zohani de Médicis, avec lequel était si bien incorporée Notre Dame Catherine Comtesse de Riario, que rien ne voulait-elle ouïr d'aucune autre puissance. »

Si bien « incorporée » en effet, que l'âpre comtesse, dont c'était la manie favorite, voulut légitimer ses amours ; elle épousait l'ambassadeur son hôte, qu'elle avait commencé par mettre dans une chambre contiguë à la sienne et sous sa main. Ainsi naquit Jean « L'Italie », Jean des Bandes noires.

Catherine Sforza dut tenir son mariage secret « pour l'amour du gouvernement de Forli. » La République florentine le connut pourtant, et le 29 juillet 1498 elle accorda le droit de cité à la comtesse Catherine et à ses fils nés ou à naître. Jean des Bandes noires avait à peu près quatre mois. Jean de Médicis le Populaire ne fut pas nommé ; le cardinal Raphaël Riario, beau-frère de Catherine, était aux aguets, et tout prêt, dès la moindre preuve publique, à déclarer sa belle-sœur déchue de la tutelle de ses fils et du gouvernement de l'Etat.

Alors, François Tranchedini, qui dès le 10 octobre 1496, avait écrit à Ludovic le More, « elle le caresse beaucoup, et des personnes sérieuses ont supposé qu'elle pourrait bien l'avoir épousé, pour contenter son appétit », alors les Vénitiens, et les mille espions de cour ne doutaient plus. Dans Forli même, un chroniqueur écrivait : « Je ne sais trop comment cela se fait, mais je m'avise que le magnifique Zohanni de Médicis eut un fils

de la dite et susdite madame. » On n'en osait parler. Le peuple de Forli « se taisait et restait tranquille ». Depuis dix-huit ans, sa comtesse lui en avait fait voir bien d'autres, et elle l'avait façonné de rude main à « se taire et rester tranquille ».

Jean le Populaire a vécu peu de temps après la naissance de l'enfant qui devint Jean des Bandes noires. Et il a disparu dans la gloire de sa deuxième femme et de son fils. Ce n'était pourtant pas un homme insignifiant ni banal, ce Médicis du second rang. Déjà Laurent le Magnifique l'avait choisi pour épouser Louise, la dernière fille que lui avait donnée Clarice Orsini; de cette première union, Jean n'avait pas eu d'enfants. Il venait, par son autre mariage et la séduction de Catherine Sforza, de donner à Florence l'amitié d'un Etat voisin, Etat médiocre par la grandeur et l'importance militaire, mais qui était la clef de l'Italie inférieure et supérieure, et surtout de la Toscane, puisqu'il fermait la route du Val di Lamone. Les Romagnols, s'ils n'étaient pas nombreux, étaient les meilleurs soldats de l'Italie. Tout cela, places, alliance avec un peuple valeureux, Jean le Populaire l'assurait à Florence. Et, sans le savoir, en mourant, il lui laissait celui qui devint son héros, Ludovic-Jean, Jean des Bandes noires.

Jean de Médicis le Populaire n'était point indigne d'unir les *palle* et le lys à la « guivre qu'on voit en champ, au blason milanais. » Les richesses qu'il partageait avec son frère Laurent, plus de cent cinquante mille écus, et des biens énormes qui comprenaient le grand palais de Florence, un palais à Fiesole, des villas comme Castello, Cafàggiolo et le Trebbio, toute cette opulence, dans un temps où la vie était libre et corrompue, n'empêchèrent point Jean le Populaire de se mêler à l'action et aux affaires durant sa courte carrière. Partisan de la France, afin de faire échec à Pierre son cousin qui tenait pour le

roi de Naples, il avait montré publiquement ses sympathies; c'est chez lui, dans le Mugello, que l'ambassadeur de Charles VIII avait logé. Florence s'était émue de cette démonstration, encore fortifiée par l'escorte que les deux frères avaient faite le lendemain à l'évêque français. On leur fit des reproches, et Jean répliqua fièrement : « Vous demandez pourquoi, sur quelles raisons nous avons osé accaparer l'hôte de la cité, ou entretenir des relations avec des princes réputés médiocrement amis de la République ? Donnez-nous temps et lieu d'aller jusque chez nous, à la maison, et nous vous ferons voir ces raisons. » On apprit bientôt que Charles VIII les avait faits dès longtemps ses gentilshommes, Jean recevant le titre de maître d'hôtel du Roi, avec une pension de deux mille écus par année. « Vous voyez, ajouta Jean le Populaire, comment nous eûmes raison de faire ainsi, comme nous avons fait, et nous voulons faire toujours franche profession de servir le roi Charles, quoi qu'il en puisse advenir. » Cette réponse lui valut d'être emprisonné : la question d'Etat fut soulevée, et l'on parla de confisquer aux deux frères leurs biens, meubles et immeubles, de raser les tours de leurs palais, et de leur appliquer, à eux, les derniers châtiments. Pierre de Médicis ne pouvait laisser se poursuivre une pareille procédure contre des parents, même hostiles; il les fit sortir de prison, et les peines furent réduites à un bannissement léger, dans un rayon d'un mille autour de Florence.

L'approche de Charles VIII rendit bientôt cet exil même, — un exil à Castello, et sous les murs de Florence, — tout à fait illusoire. Les deux Médicis populaires festoyaient avec leurs amis et se recrutaient des partisans parmi les ennemis de Pierre. Après Charles VIII, ce fut Ludovic le More, et après Ludovic le More, le marquis de Mantoue, qui leur donnaient une amitié politique.

C'est alors que s'était trouvée cette ambassade auprès de Catherine Sforza, si heureuse pour Jean le Populaire, et pour l'Italie, puisque Jean des Bandes noires en naquit.

S'il était fastueux et politique, Jean le Populaire annonçait un caractère vigoureux. Il avait, une nuit de fête, poignardé son cousin Pierre, qui lui avait arraché son masque dans un bal ; question de femme : tous les deux aimaient la même noble dame ; question politique, aussi, populaire contre aristocrate. Cet homme à la main prompte et vive aimait son pays. Dans un temps où de telles paroles sont rares, il parlait à Catherine Sforza, au cours d'une lettre familière, de « cette pauvre Italie. » (lettre du 6 juillet 1496.)

Le séjour à Forli n'avait pas rétabli les affaires de Jean le Populaire, appauvri par les présents qu'il prodiguait, et par une absence qui l'empêchait de réparer une fortune ébranlée à travers les événements de l'époque. Le notaire Léonard Strozzi écrivait, le 7 septembre 1498, « les affaires sont en désordre et ont besoin d'être surveillées, comme je l'ai déjà écrit au Magnifique Jean. »

Mais le Magnifique Jean, dévoré par sa terrible épouse, était au moment de mourir. Il écrivait, de son bain, à Saint-Pierre-aux-bains, près Padoue, une station célébrée par Rabelais, et par Montaigne : « J'espère revenir à ma santé première. » C'était le 2 septembre ; dans la nuit du 14 au 15 septembre 1498, avant que sa trente-et-unième année fût arrivée, il expira, loin de Catherine, et laissant son fils Ludovic âgé de six mois à peu près. Dès lors, Ludovic devint Jean : « Le nom de Jean, dit Catherine Sforza, fut toujours en grand honneur dans la maison des Médicis, en outre je désire que la valeur de celui qui avec si grand los a défendu Scarperia, ressuscite en ce fils. » Jean des bandes noires devait attaquer et défendre d'autres murailles que celles des bourgades perdues au fond du Mugello, comme ce Scarperia que

sauvait, en 1351, le premier Jean de Médicis, aïeul à demi fabuleux.

On prétendit que Jean le Populaire était mort « de l'excès du boire et du manger, attendu qu'il était de complexion extrêmement chaude, et que, buvant, mangeant toutes sortes de mets fort chauds, cela finit par être cause de sa mort. » Un autre biographe insiste sur « la splendeur de ces banquets. » Cette passion pour la chère-lie, son fils devait, aussi, la « ressusciter ».

Catherine, en même temps qu'elle voulait donner, à son enfant, le nom d'un Médicis guerrier, était forcée à guerroyer pour elle-même.

Le suprême orage de sa vie se formait et grondait; c'est alors que les Borgia menaçaient, puis envahissaient les biens des Riario; le vautour planait pour dépouiller l'orfraie, César Borgia se préparait à venir prendre, en fils du pape Alexandre VI, ce qu'avaient pris et acheté jadis Jérôme Riario, Pierre Riario, neveux du pape Sixte IV.

Catherine était contrainte de confier ses affaires privées et les intérêts de son fils dernier-né au factotum de la maison Riario Sforza, François Fortunati, curé de Cascina près Pise, chanoine de Saint-Laurent à Florence. Ce conseiller à toute épreuve, cet ami fidèle, est mêlé très intimement à l'enfance et à la jeunesse de Jean des Bandes noires. Agent de la comtesse, qui lui confiait même les négociations politiques, surveillant des intérêts et des biens, et, lorsque les Franciscains de l'Observance se retirèrent, confesseur de Catherine, il a passé, comme il était nécessaire et naturel, pour l'amant de la dame. Il suffit qu'on trouve partout sa main prudente, ses conseils experts et son affection presque paternelle pour Jean. Sans relever des fables indécentes, et ridicules par leur banalité, l'on peut voir, dans l'attachement de François Fortunati, cette espèce de sentiment dévié, tendresse et dévouement profond, qui s'éveille chez les personnes

auxquelles leur état interdit les joies naturelles. Le curé de Cascina se trouvait auprès de Jean le Populaire, dans les derniers jours, à Saint-Pierre-aux-bains. Et dès après la mort du père, il commençait à s'entremettre pour les intérêts du fils ; on avait tout à craindre de Laurent, l'oncle du petit Jean, dans la liquidation des biens.

Pendant que s'ouvrait la succession compliquée de Jean le Populaire, Catherine Sforza, dans son petit Etat serré parmi les autres peuplades italiennes, connaissait toutes les angoisses. Vénitiens, Milanais, ici Florence que servait son fils Octavien Riario, là-bas Rome où les Borgia s'apprêtaient à la spolier. Elle fortifiait ses places, elle recrutait ses soldats, pour elle, pour son fils, pour son frère le duc de Milan. Sa vie était toute « militaire ». Elle chevauchait en armes, auprès de Gaspard Sanseverino, le fameux condottière qu'on surnommait Fracasse ; elle remettait tout sur le pied de guerre et de défense.

Rien ne l'arrêtait ; son fils tiendra d'elle une prodigalité sans bornes, pour « l'honneur et la gloire, « quotièscumque de honore agitur. » Chaque jour, à cheval, « moitié femme et moitié soldat, » elle dirigeait les manœuvres de son infanterie, de ses hommes d'armes, elle se lançait, à la tête de ses chevau-légers, avec une ardeur effrénée. C'est bien elle, qui naguère, à peine relevant de couches, cavalcadait, bride abattue, à travers les plaines fangeuses ou les montagnes escarpées de la Romagne, d'une place forte à une autre, d'une citadelle à un château.

Pendant que l'héritage des Riario se mettait en cause, l'hoirie de Jean de Médicis, à travers mille obstacles, se liquidait peu à peu. On avait inventorié les effets de Jean le Populaire ; une promesse intervenait entre Catherine Sforza et Laurent, fils de Pierre-François, pour les intérêts commerciaux. Les anciens comptes, même ceux de Pierre de Médicis avec son cousin, étaient exhu-

més. Tandis que Florence rendait honneur à la mémoire du mort, que son frère Laurent avait ramené de Forli, le notaire s'entendait avec Fortunati, et louait la fermeté d'âme de Catherine. La comtesse, nommée tutrice de Ludovic-Jean, le mercredi 14 août 1499, avait, d'un accord réciproque avec les Médicis, rendu public son mariage; l'acte de tutelle fut passé par devant maître Jacques Aldrovandi, de Florence, sous caution de deux cent cinquante mille ducats donnée par Catherine Sforza.

Mais Laurent, l'oncle paternel, en bon et vrai collatéral, prétendait ruiner son neveu. Catherine prit cette plume qu'elle maniait comme une épée, elle écrivit à Fortunati, qui s'occupait de l'héritage à Florence, une lettre menaçante pour Laurent et les Florentins « qui se plaisaient à la ruiner ».

« Ne prenez point ceci pour paroles, concluait-elle; attendu que ma nature n'est point d'en user beaucoup; mais vous en verrez les effets ! » (de Forli, 18 janvier 1499.)

Elle rejeta les premières propositions, et le notaire Léonard Strozzi lui en exprimait son regret, « attendu qu'il en devait suivre l'avantage commun et un bien non petit pour Ludovic. » Il ajoutait que le choix d'un tuteur était chose fort malaisée, que la justice n'était point gratuite à Florence. Ce qu'il sous entendait, Fortunati se chargeait de l'expliquer à Madame, de vive voix. (du 7 avril 1499.)

Mais Fortunati lui-même n'était pas à l'abri des bourrasques. On le mettait au désespoir, et il écrivait avec une amère éloquence pour assurer de son dévouement : « Consentez, je vous en prie, à ce que je voie notre petit Ludovic, et le touche et le baise tant plus que jamais; je vous affirme que sans ce souverain contentement, je ne puis (ni ne croirais oncques pouvoir) vivre; Votre Seigneurie sait très bien que c'est moi qui l'ai baptisé; et

que, ayant été comme vous savez que je fus auprès de son bon père, j'y porte un certain intérêt ! Ne me le refusez donc pas, ni de faire à ma fantaisie, car c'est tout le bien qui me reste ; car je vous certifie que si je retourne sans cette satisfaction à Castello (et de toutes manières j'y retournerai sous peu de jours) j'en deviendrai désespéré ! » (de Florence, 19 avril 1499.) Et, quatre jours plus tard il parlait encore du petit, que l'on appelait toujours Ludovic, en famille, jusqu'au moment où l'emprisonnement de Ludovic le More, son oncle maternel, au château de Loches, fit abandonner tout à fait ce prénom de mauvais augure.

Catherine répondait qu'elle « était contrainte à s'occuper plus des affaires de Ludovic que des siennes propres ». L'oncle Laurent, le bel esprit qui avait écrit l'*Invention de la Croix,* moralité pieuse et démocratique, ce Laurent ami de Politien et qui revivra dignement en son petit-fils Lorenzino-Lorenzaccio, ce parent disert et lettré tentait de spolier son neveu, jusqu'au jour où il prétendra le séquestrer et le supprimer. Un mémoire, écrit de sa main, exposait « ce que le curé (Fortunati) avait à dire à Madame de sa part, au jour du 9 de juin 1499, le curé retournant à Forli avec M. Jean de la Jalle. » Et huit autres brouillons de lettres prouvent encore le souci qu'il prenait.

Un mois après, à la fin de juillet 1499, il pouvait espérer que ce neveu disparaîtrait. Ludovic-Jean était malade, et à l'extrémité. La peste régnait à Forli, combattue énergiquement par les ordonnances et par les soins de Catherine Sforza. Mais un enfant languissait dans cette ville malsaine. Et Nicolas Machiavel, secrétaire des Dix, envoyé par Florence afin d'affermir l'alliance avec Catherine Sforza, pouvait écrire à la Seigneurie : « Ce jour est venu me trouver Antoine Baldraccane, et il m'a d'abord fait excuse sur ce que Madame ne m'avait point expliqué

proprio ore ses desseins, alléguant que Sa Seigneurie est indisposée et en très mauvais contentement à cause de la maladie grande qui a pris Ludovichino, son fils et celui de Jean de Médicis... »

Au mois d'août, l'enfant se mourait. Il se rétablit cependant, et devint gaillard, et robuste, un vrai Sforza, massif de carrure, les orbites larges et fortes, le menton grand, comme sa mère, face d'énergie, de carnage et de volupté. Il subsiste, à ce qu'on peut croire, un premier portrait de lui, dans cette peinture attribuée à Melozzo, ou mieux encore à Nicolas Rondinelli de Ravenne, et qui est conservée à Forli. La Vierge serait Catherine, et l'Enfant Jésus, Ludovic-Jean. La construction du visage, la qualité de la chevelure et des chairs, semblent confirmer la tradition.

Enfin, le 14 octobre 1499, « Catherine Sforza, vicomtesse de Riario, tutrice et curatrice temporaire de Ludovic son fils, qu'elle a eu de Jean (fils) de Pierre-François de Médicis, constitue Nicolas (fils) de messire Barthélemy de Crémone en qualité d'administrateur des biens que son pupille a en commun avec Laurent (fils) de Pierre-François de Médicis. A la requête de Spinuccio (fils) de François de Aspinis de Forli. Signature légalisée du notaire, par les anciens de Forli, et sceau de ladite commune. » C'était l'effet d'une lettre brève, impérative, que Catherine avait écrite, le 2 septembre, en réponse au grimoire diffus de son beau-frère Laurent; elle avait signifié qu' « elle était non moins désireuse que Sa Grandeur de voir les affaires de petit Ludovic se terminer, et qu'elle ferait son devoir et office ».

Mais à peine Machiavel avait exercé dans Forli l'art subtil de sa politique, et son prince-modèle, le sublime duc de Valentinois, César Borgia, se mettait en campagne. On était à la mi-novembre quand il envahit la Romagne. Alexandre VI avait publié des bulles où il déclarait,

entre autres, les seigneurs d'Imola, de Forli, déchus de leurs fiefs. César commença par entrer sans coup férir dans Imola, qui lui ouvrit ses portes sans attendre une sommation. La citadelle résista jusqu'aux premiers jours de décembre.

Forli ne résista pas plus qu'Imola ; comme disait un chroniqueur du lieu, « les affaires des grands seigneurs sont moult malaisées à comprendre », et le peuple, certain d'être pillé, saccagé, dépecé, pendu, jeté par les fenêtres, accroché sur les créneaux, brûlé, torturé ou banni, sous un tyran ou sous un autre, passait de mains en mains avec une bestiale indifférence.

Mais dans la citadelle de Forli, César trouvait Catherine Sforza. Les Français de Louis XII, qui appuyaient les troupes du Pape, avec des Suisses commandés par le bailli de Dijon, ces hommes rompus à toutes les guerres, durs comme leurs corsets de fer, ne pouvaient assez admirer cette femme toujours à cheval, en armes, « à escarmoucher tant, disaient-ils, qu'on voudrait ne point la vaincre. » Elle « montrait un cueur viril et vertueus, car oncques, pour nul danger, tant luy fust-il proche, ne mit en arrière la marche. » Elle allait ainsi, « grande, forte, de belle face, parlant peu ; vêtue d'un habit en velours fauve avec une traîne de deux brasses ; un chaperon de velours noir à la Française, une ceinture d'homme et l'escarcelle pleine de ducats d'or. Un fauchon en manière de braquemart au côté : et parmi les soldats, à pied ou à cheval, on la redoutait extrêmement, pour ce que cette dame ne connut oncques la peur, et, avec les armes en main, était féroce et cruelle. »

Mais cette lutte forcenée, héroïque, était sans espoir. Le château de Forli fut pris le 12 janvier 1500 ; et Catherine, vaincue, blessée dans les dernières escarmouches, fut traînée à Rome et jetée aux prisons du château Saint-Ange. Une lamentable complainte que l'on a composée pour elle, lui faisait dire tristement :

« Me suis mise en la forteresse,
Avec vivres, artillerie,
Et grant gent et grant richesse.
De commandant il n'est point d'autre
Que moi-même en ma personne.
Je te jure par le Chresme
Ne me fye qu'en moy-mesme...
Ecoute cette désolée
Catherine de Forli. »

Personne n'avait écouté ; la forteresse était rendue, et la comtesse prisonnière des Borgia.

Ses autres enfants étaient à l'abri dans le château du Trebbio, sur le domaine florentin. Mais le dernier-né, le plus aimé, Ludovic Jean, était maintenant en puissance de son oncle Laurent. Tandis que le Pape jouait avec elle « comme le chat avec la souris », Catherine, à demi-morte d'anxiété morale et physique, songeait qu'on lui avait ravi lâchement ses droits sur son fils. Le vingt-neuf avril quinze cent, un bel et bon acte en due forme, obtenu par le « Magnifique Homme Laurent fils de feu Pierre-François fils de Laurent de Médicis, citoyen florentin, constitué en sa personne », déclarait et exposait que « susdite dame Catherine tutrice, a subi la plus forte *deminutio capitis*, qu'elle a perdu sa liberté, son droit de cité, principalement parce qu'elle a été menée prisonnière à Rome, et que là même, ainsi qu'il est notoire, auprès du Souverain-Pontife elle est captive, et a été et demeure détenue. Et, attendu que par ces causes la tutelle dudit Ludovic, aujourd'hui nommé Jean, a péri, expiré, et fini... a demandé et demande ledit Laurent qu'on le donne, constitue et ordonne en qualité de tuteur. »

Pendant que les Borgia cherchaient à la tuer par le chagrin et la réclusion, quitte à mieux faire et plus promptement dès qu'ils le pourraient, Catherine Sforza songeait au danger qui menaçait son fils Jean. Par bon-

heur, les prières, les vœux de toute sorte, les bonnes œuvres qu'elle prodiguait avec une frénésie croissante, parurent mériter un peu de consolation à la cruelle dame, que son infortune domptait. Le petit Jean avait été remis aux soins de sa demi-sœur, Blanche Riario, sortie tout exprès d'un couvent où elle devait retourner ensuite jusqu'à son mariage avec Troïle de' Rossi, comte de San-Secondo.

Blanche Riario, fille aînée de la comtesse Catherine et de son premier mari Jérôme Riario, était une jeune fille de vingt-trois ans ; on la dit « belle et douce. » Pour la beauté, il faudrait n'avoir jamais vu sa médaille ; non, elle n'est point belle, avec son nez accentué, qui exagère le profil maternel, sa lèvre inférieure qui déborde sur la lèvre supérieure trop courte, sa bouche entr'ouverte comme si des dents y manquaient. Les traits sont masculins, le crâne trop développé. C'est une image de sa mère, déformée et grossie. Mais elle avait une douceur, une bonté qui donnent à ce visage peu gracieux un véritable attrait, par la suavité du regard. Elle soigna fidèlement le petit Jean, et sa vertu de sœur ne laissa point ingrat celui qui devint le maître des bandes noires ; pour défendre Blanche Riario devenue veuve, et ses fils dépouillés par les seigneurs voisins, Jean des bandes noires a toujours prodigué sa force.

Dans le moment où Catherine Sforza touchait au désespoir, Yves d'Alègre, ancien gouverneur de la Basilicate, capitaine général des troupes françaises, entrait à Rome, le 20 juin, avec trois cavaliers ; il quittait l'étrier au Vatican, et montait droit chez le Pape, réclamer Catherine Sforza comme étant « personne appartenant au roi ». D'après le pacte conclu par le duc de Valentinois, elle devait demeurer libre dans Rome. D'Alègre exigeait la mise en liberté. César Borgia, le nouveau duc de Romagne, s'opposait de tout son pouvoir à pareille requête. Il

craignait de se retrouver aux prises avec cette femme qui l'avait appelé naguère en combat singulier ; c'est grâce à l'armée de la France qu'il l'avait vaincue, il redoutait de la voir libre de reprendre les armes. Il avait défait Jean Sforza, le 20 octobre 1500, Pandolphe Malatesta, dix jours auparavant, le 10 octobre, Astolphe Manfredi le 25 avril 1501, et Jacques d'Appiano devait tomber à la fin de cette seconde campagne. Mais il n'avait pas fallu moins d'une expédition tout entière pour réduire la comtesse. On la tenait, on la gardait.

Seulement, Yves d'Alègre affirmait, au nom de la France, qu'on « n'emprisonne pas les dames ». Et l'armée française arrivait de Viterbe, elle était derrière les cavaliers qui venaient d'entrer à Rome.

Aussi, le 30 juin 1501, Catherine Sforza, suivie d'une petite escorte, sortait du château Saint-Ange. Elle demeurait quelque temps à Rome, au palais Riario, puis s'embarquait sur le Tibre jusqu'à Livourne, remontait le pays pisan, et, vers la mi-juillet, elle arrivait à Florence.

Le premier acte de sa libération avait été de signer une renonciation à ses Etats, en son propre nom et au nom de ses fils. Sa première démarche avait été pour remercier son sauveur Yves d'Alègre, le bon capitaine qui tomba, l'année 1512, aux côtés de Gaston de Foix, dans la bataille de Ravenne, après avoir décidé la victoire où venait de périr son second fils.

Celle que le badaud peuple de Florence voyait entrer par la Porte Romaine, un jour de juillet, n'était plus la fameuse « virago » dont la légende effraie encore les petits enfants des Romagnes. Elle avait, dans les seize mois de captivité, souffert tout ce qu'on peut connaître sans mourir : « Si j'avais le courage de tout écrire, disait-elle, j'étonnerais le monde. » Maigrie de fièvre et de blessure, pâlie par la nuit des prisons papales, exténuée

de jeûne et de chagrin, la terrible comtesse n'était plus qu'une vieille dame.

Elle revenait à Florence au milieu de ses fils Riario, — Octavien, César, Galéas, François Sforzino, — et de son fils Féo, — Bernardin-Charles. — Les Riario, sous une apparence de soumission et de respect, l'avaient mal satisfaite par leur attitude pendant sa captivité. D'abord, les premiers jours, au Belvédère, puis au fond du château Saint-Ange, elle avait eu la douleur de voir leurs lettres doucereuses, hypocrites, faire l'éloge du « Magnifique Laurent, » lui remontrer, à elle, qu'elle était « dans l'erreur »; ne l'avaient-ils pas priée de descendre jusqu'à mendier au Pape, qui la torturait en sa geôle, « la chose rouge, *quella cosa rossa* », le chapeau de cardinal. Il est « très juste et très clément », écrivaient-ils. Et Fortunati ne pouvait se tenir de leur reprocher, à cet Octavien, à ce César, d'être « la fable de la ville et la joie de leurs ennemis ». Il souhaitait « que Dieu pardonne tant de perfidie, mais il croyait vraiment que le diable leur avait enlevé sentiment et mémoire. » Ils restèrent toujours les mêmes, ces fils qu'elle avait voulu faire capitaines et condottières ; Octavien, qui s'était laissé souffleter par son beau-père Jacques Féo, Octavien, auquel Jeanne de Montefeltro refusait de donner sa fille, parce qu'il était « démesurément gras », le prince bouffi des fresques du Palmeggiani, ne fut bon qu'à faire un évêque de Viterbe, comme son frère, César, un archevêque de Pise, par protection de leur oncle paternel, le cardinal Raphaël Riario. Galéas, plus docile et meilleur, végétait encore. Sforzino, et Bernardin-Charles Féo sortaient à peine de l'enfance.

Mais celui qu'elle allait revoir, celui qu'elle sentait son fils, entre ses fils, le vrai Sforza, le sang de bataille et d'audace qui réussirait cette vie de conquête, manquée par elle, et reprendrait l'épée qui tombait de ses mains, à elle, c'était le petit Jean, c'était l'enfant que lui avait

gardé, dans le palais de Julien Scali, sa fille aînée, Blanche Riario. La cavalcade passait l'Arno, prenait la rue Por Santa Maria, la Vachereccia, tournait sur la place de la Seigneurie et frôlait le Bargello. Sans doute, Paul Riario, Fortunati, parents, amis, avaient écrit à la prisonnière du Pape que « son petit Ludovic s'était fait grand et qu'il était un très bel enfant et gaillard ». Les lettres de Blanche, gardienne de l'enfant, avaient montré des soins et un respect fidèles. Mais elle n'avait pas revu son petit depuis plus d'un an.

Reçue par l'huissier de la Seigneurie, la petite troupe arrivait enfin au Faubourg dei Pinti : Catherine était libre, libre de reprendre son fils, de l'élever, d'en faire son bien et sa vengeance, elle, qui venait de s'écrier : « Ah ! mes états; c'est maintenant les murs de Florence ! »

Elle n'avait plus à penser que jamais la Romagne la rappellerait comme souveraine. Déjà, Machiavel avait dit, au temps de sa puissance : « Mieux lui vaudrait moins de haine et moins de forteresses. » Réduite à gérer les débris de ses biens et à gouverner ses gentilhommières et ses fermes, elle n'avait pas même la possession paisible de ce douaire dérisoire. Affaires avec le Pape, dont Augustin Chigi lui écrivait, affaires pour ses fils aînés, et surtout, une lutte opiniâtre et cruelle avec son beau-frère Laurent, voilà ce qui devait lui prendre le reste des forces déjà diminuées par sa catastrophe.

Elle s'appuyait sur tous ceux qui donnaient une lueur d'espoir, sur le marquis de Mantoue, sur des conseillers, sur les restes de la maison Sforza. Le jour où elle était rentrée à Florence, Laurent de Médicis avait affecté de l'attendre, au Palais Scali, pour la remettre en possession des biens appartenant à la succession de Jean le Populaire. Mais à mesure que le temps passait, les anciennes querelles se ranimaient : la tutelle de Jean revenait en question, des lettres acerbes, des saisies, toutes les

ressources de la haine procédurière exaspéraient Catherine, et le petit Jean retombait aux mains de l'oncle, qui devait faire craindre tout, même un crime.

Elle le reconquit, pourtant, mais elle ne le sentait pas encore en sûreté. Son bras n'était plus assez ferme, ni sa puissance assez certaine. Princesse de la Renaissance, elle sauva son petit héros par un subterfuge imité de l'antique : tel Achille parmi les femmes, celui qui deviendra Jean des Bandes noires passera huit mois revêtu des vêtements religieux, petit moine ou plutôt petite moinesse dans le couvent des Dames d'Annalena, maison fondée en 1455 par Anne-Hélène Malatesta. Sous l'habit des Dominicaines, il échappait à tout danger. La faveur qu'il leur conserva fut perpétuée jusqu'à la fin, par les grands ducs ses descendants.

Laurent proposait un accord. « N'en faites rien, suppliait l'oncle maternel de Jean, l'évêque Octavien Sforza, n'en faites rien, ma sœur, si vous m'en croyez, et même n'en parlez pas, car je suis sûr que vous triompherez en ce procès et qu'à leur dépit ils vous donneront votre fils et tous vos biens, quand la barbe leur en crèverait (tomberait), pensez bien que s'ils vous demandent accord, c'est qu'ils se voient acculés à un lieu où ils endiableront... »

Mais enfin, Laurent trépassa, « d'angoisse et crève-cœur, ayant fort perdu de sa bonne renommée ». Le fils qu'il laissait, Pierre-François, débile et mou, destiné à mourir jeune et d'un mal ridicule, faible de cœur et d'entrailles, ne pouvait soutenir la lutte : Catherine Sforza rentra dans sa villa de Castello, « si commode pour le voisinage de Florence » ; elle avait dû la quitter à la hâte, fuir devant les menaces, après avoir déclaré qu'elle « n'en sortirait que par morceaux. » C'était là, maintenant, ses batailles ! elle descendait aux querelles de ménage et de buanderie. Elle, qui veillait sur le linge de

ses enfants même lorsqu'ils étaient en France, elle en avait été réduite à mendier des draps et des serviettes à Octavien Riario, avec six fourchettes et six couteaux, « afin de calmer sa peine, le tout ne valant pas six ducats ».

Mais enfin, elle rentrait en maîtresse dans son cher Castello, « charmant par ses sources qui germent de toutes parts », situé « sur la pente d'une colline », et qui, soixante-dix-huit années plus tard, émerveillait Montaigne et ses compagnons, bien « qu'ils y fussent en la saison la plus ennemie des jardins ». Il est bien vrai que la maison « n'a rien qui vaille ». C'est une grande bâtisse, fort commode et laide, une de ces grosses maisons qui ressemblent à une ferme et où la vie doit être aisée. Villa ducale, villa royale maintenant, Castello n'a pas changé, sauf les jardins et les annexes, où la verve du Tribolo, ce fabricant de jeux aquatiques, s'est exercée. Le délabrement où retombent des jardins trop aménagés autrefois, rend à Castello quelque chose de sa noblesse antique, perdue sous les ducs et les rois. Les fleurs sauvages reparaissent dans ses pelouses désertées, et l'ombre du passé revient où les princes ne viennent plus.

C'est là que commença l'éducation de Jean. Catherine Sforza, très instruite, d'une culture aussi classique et aussi parfaite que l'exigeait sa naissance, prétendait faire de son fils un homme lettré, « le former à tous les talents, en tenant près de lui des maîtres qui le pourraient rendre expert à tout exercice convenable à son rang. » Le frère du cardinal d'Araceli, Antoine de' Numai, et Antoine Baldraccani, son fidèle chancelier au temps où elle gouvernait, commencèrent l'entreprise de cette éducation. Mais l'enfant, sauvage, féroce, « battait nourrice et maître ». Dès le premier âge, il aimait à saisir un couteau, pour l'enfoncer dans la peau des animaux domestiques; il se plaisait à voir couler le sang, et demeu-

rait fasciné lorsqu'il le voyait. Aussi les précepteurs s'usaient aussi vite qu'il usera les cuirasses et les épées. Catherine Sforza parvenait seule à le faire obéir. Il méprisait les lettres, il lui fallait des chevaux à dompter, une rivière à traverser, des batailles avec les gars du domaine. Catherine, qui surveillait tout et tous, entourée de son frère naturel, l'évêque de Lodi, de Fortunati, des anciens conseillers, s'occupait sans cesse à faire instruire Jean. On avait, dès 1505, songé à traiter un mariage pour le petit prince. Mais, quel que fût ce projet hâtif, le choix du maître importait beaucoup plus. Le Dominicain Zenobio Acciaiuoli, le 11 septembre 1505, envoyait, pour lui faire apprendre par cœur, une pièce de vers latins à la louange du cardinal Ascagne Sforza. En 1507, Barthélemy Massaconi posait ses conditions pour le préceptorat; il ne lui fallait pas grand'chose, pas plus « qu'à un petit oiseau », mais il demandait des égards. Le choix était difficile, car Nicolas Serristori disait : « Vous savez combien il y a de mauvais garçons parmi ces maîtres! »

Jusqu'à la cour de Rome, et parmi les monseigneurs, on s'intéressait paternellement à l'enfant indompté qui semblait promettre un grand Sforza. Tandis que les piteux Riario mendiaient, on cherchait un cheval pour le garçonnet de neuf ans. C'est à cela que s'employaient ses anciens maîtres, et aussi Baccino de Crémone, ce personnage mystérieux dans l'existence de Catherine Sforza.

Jean pouvait être cruel sans étonner sa mère : elle avait vengé ses maris et ses amants avec une férocité qui renaissait dans son fils préféré. Fortunati, désespérant de trouver l'homme assez puissant pour plier l'enfant, dès l'année 1504, semble avoir eu ce rêve étrange, de lui attacher Michel-Ange. Vraie ou non, la lettre qui fait preuve laisse à l'imagination ce grand spectacle : Michel-Ange maître de Jean des Bandes noires. Le sculpteur refusa, préférant tailler le David. Il considérait

cette charge de Jean comme un fardeau, « pondus », trop lourd, même pour ses épaules.

Mise en paix, touchant ses pires inquiétudes, grâce à un accord amiable avec Pierre-François son neveu, Catherine dépensait les restes de son activité dans l'administration de sa famille et de ses biens. Elle gardait, elle élevait ses petits-fils, les enfants de Blanche Riario, ceux que défendra Jean des bandes noires. Les oies et les canards de ses domaines étaient présents à son esprit infatigable. Tout devait passer par ses mains, sous ses yeux.

Aussi Jean fut-il maintenu sous son autorité puissante, jusqu'au dernier jour. Mais elle ne pouvait plus vivre longtemps. Elle avait usé sa vigueur en la dépensant à outrance. Malgré son chirurgien hébreu, Maître Lazare, malgré les recettes de ce recueil manuscrit où les secrets pour empoisonner à terme, pour faire avorter, se mêlent à la manière de faire peser « grand poids à un écu ou à un ducat d'or sans se grever la conscience », la comtesse déchue, vaincue, souffrait du pied, puis des reins, du foie. Le corps robuste et surmené se dissolvait. Au mois d'avril 1509, elle était malade à Castello. Son fils Octavien se plaignait qu'on ne lui eût point envoyé de courrier, à son évêché de Viterbe, quand sa mère « était à la mort ».

Elle se rétablit pourtant ; mais, rentrée à Florence, elle se mit au lit pour ne plus se relever. Soignée par Julien d'Anterigoli et Jean de Malingegni, couverte d'emplâtres bouillants, elle mourait, dans les tortures d'un corps vigoureux dont tous les ressorts grinçaient en se brisant. Une inflammation de la plèvre, une péritonite, et peut-être une adhérence du rein droit au foie, maux atroces, mal des ardents, la mettaient au supplice. Mais la volonté survivait au débris du corps. Elle fit appeler messire Pierre del Serra, notaire, et devant trois témoins, elle dicta son testament.

Elle voulut être enterrée, sans cérémonie et sans faste, dans le couvent des Murate. Les religieuses lui avaient envoyé, pendant que le Borgia la tenait captive au château Saint-Ange, un panier de grenades et de fruits venus dans leur jardin. Ce vieux couvent, dont on a fait une prison, lui paraissait un bon asile pour sa dépouille ; une autre Catherine de Médicis, la future reine de France, née en 1519 comme le petit-fils de Catherine Sforza, fut enfermée chez ces Recluses en 1527 et put voir la pierre tombale qui couvrait la terrible Sforza.

Citoyenne de Florence, elle n'oubliait ni la ville, ni Sainte-Marie de la Fleur, ni les couvents de Fiesole. Le legs capital, celui des biens existant dans la ville et l'Etat de Florence, était fait, avec quelques charges, « à Jean, son fils aimé, qu'elle désirait voir grandir honnête et modeste selon les us et coutumes de sa patrie ». Elle le confiait, jusqu'à sa dix-huitième année, à Fortunati et à Jacques Salviati. Au cas où ses volontés ne seraient pas observées par son fils, qu'elle entendait marier le plus tôt possible, les biens revenaient à l'Arte del Cambio. Elle lui laissait encore une esclave mauresque, « nommée Mora Bona, de laquelle il pouvait disposer librement selon sa volonté. » En outre, le château de Castel del Bosco, qu'elle donnait à Galéas Riario, et, à son défaut ou à celui de ses héritiers naturels, à Sforzino Riario, devait, au cas où ce dernier mourrait aussi sans héritiers, revenir à Jean.

Ayant mis ordre à ses affaires, la comtesse ne lutta plus contre la mort. Le vingt-huit mai 1509, elle trépassait, au bruit des cloches qu'on sonnait à l'église de Saint-Laurent, derrière le Palais Médicis, pour annoncer son agonie. Elle avait quarante-six ans, ses cheveux étaient blancs, sous son large voile de veuve.

Elle laissait à son fils Jean, outre ses biens et sa renommée, son grand amour de l'Italie, fondement de la mai-

son Sforza, sa vaillance et son énergie. Elle lui avait transmis un sang dont les ardeurs même allaient le rendre glorieux avant de le faire immortel.

II

Jean de Médicis se trouvait, à onze ans et deux mois, remis à la double tutelle de François Fortunati et de Jacques Salviati. Le « vénérable messire François fils de feu Thomas Fortunati, curé », malgré quelques bourrasques auxquelles il avait cédé, n'avait fait que grandir dans la confiance de la comtesse Catherine ; c'est à lui qu'elle avait légué ses « livres, écritures, lettres, et toutes autres écritures publiques ou privées et tous livres et écritures et lettres quelles qu'elles soient en sa possession, telles qu'elles pourraient exister », et c'est grâce à lui, fidèle gardien de ces vastes reliques et de ces documents énormes, qu'une histoire exacte est possible. L'autre tuteur « spectable messire Jacques fils de feu Jean des Salviati, citoyen florentin », était l'un des plus illustres et des meilleurs parmi les membres de cette famille Salviati, si intimement florentine par l'esprit et par la conduite. Il prêtait de l'argent à Machiavel pendant sa légation près de César Borgia ; et il lui succédait, en janvier 1503, auprès du duc de Valentinois ; il devait, en 1512, être un des trois ambassadeurs qui traitaient le retour des Médicis, à Prato. Caractère subtil et ferme, très pénétré de ses devoirs envers Florence, et rompu, sous l'expérience de la richesse et des affaires, aux manœuvres d'une époque difficile, c'était un guide pour Jean de Médicis, le seul qui pourrait essayer de tempérer cette force élémentaire.

Tandis que Fortunati, suivant le désir de Catherine Sforza, donnait ordre aux papiers laissés par la comtesse, sans que personne y portât la main, et brûlait, déchirait suivant les dispositions convenues, Jacques Salviati mettait son pupille en possession, et surtout le mêlait à ses propres enfants, pour l'adoucir et l'accoutumer. Jean s'attachait à un autre Jean, Giovanni Salviati, celui qui sera cardinal de Léon X, et dans cette grande famille de frères et sœurs, il trouvait celle qui deviendra sa femme, sept ans plus tard, Marie Salviati, Maria-Magdalena-Romola, qui avait été baptisée le mercredi 17 juillet 1499 au Baptistère de Saint-Jean ; elle était née le même jour, à neuf heures. Les deux enfants, du même âge, et de caractères opposés, s'aimèrent avec passion, la fougue de Jean se calmait à la douceur inquiète de son amie, et malgré qu'elle fût un peu plus jeune, Marie se regardait comme la gardienne maternelle de l'écervelé : « Je ferai, dira-t-elle en devenant veuve, je ferai faire le récit des quatorze années premières de sa vie, en commençant depuis les langes (*dalle fascie*), où je l'ai élevé, et reconnu des signes en lui, qui pronostiquaient son âme invaincue et magnanime, et tout ce qu'il a si glorieusement accompli. »

Jean, tel que le montre aux Offices un petit portrait du Bronzino, court et vigoureux, avec les traits lourds des Sforza, ne voyait dans son héritage que les exemples guerriers de sa mère, et la possession des châteaux et des chasses. Fortunati démêlait les affaires d'hoirie avec les Riario. Le testament était en forme, les prélats Octavien et César accumulaient les compliments d'amitié fraternelle : « Nous avons, écrivait Octavien, tenu conseil à Rome, entre nous quatre frères. Voulant Jean pour notre bon frère ainsi qu'il est juste, s'il le veut, lui, jamais cela ne lui faudra de notre part ; ni de partager l'héritage de Madame ainsi que doivent faire les bons frères

en paix et amour, cinquième partie par cinquième, hormis les dettes. » Après les phrases de mandement pastoral, venaient les périodes comminatoires : « Conseillez Jean, qu'il fasse comme nous, et tout ira bien ; autrement je vous assure que les choses n'iront pas bien, parce que nous ne sommes pas pour supporter de graves atteintes à la justice. » Fortunati, qui avait vu l'évêque de Viterbe pleurnicher, mendier un secours, ne s'étonnait guère de ce rabâchage, farci en un latin clérical. Il arrivait lettre sur lettre. Mais une sentence judiciaire rendait l'éloquence des frères tout à fait inutile.

« Au nom de Dieu, Amen. Léonard fils de Rainier Bonafe (de) hospitalier de l'hôpital Sainte-Marie-Neuve à Florence, arbitre et choisi pour arbitrage et élu par l'officialité des pupilles et adultes de la commune de Florence, tuteurs étant et temporairement curateurs de Jean fils de feu Jean fils de Pierre-François de Médicis, etc. etc. »

« Ensemble, contre les Riario, vu le testament de Catherine Sforza, examiné le testament de Jean fils de Pierre François et fait le partage des biens tant meubles qu'immeubles, » décide que « légitimement est laissée à Jean fils légitime et naturel né de l'illustre testatrice... la possession de tous biens meubles et immeubles, droits et actions de l'illustre dame existants et existantes en l'état, tant dans la cité de Florence qu'en les districts de la comté florentine. » Jean se trouvait tenu à quelques dettes et legs, sa mère en ayant stipulé plusieurs, et notamment à payer deux mille florins d'or larges à sa demi-nièce, Cornélia, fille d'Octavien Riario et d'une femme d'Imola, lorsqu'elle serait à doter. Cette dette reparaîtra le 6 août 1520. En attendant que cette fille fût nubile, le légataire devait la faire élever au couvent de Sainte-Marie-des-Recluses, où Catherine Sforza venait d'être enterrée. Dans le cas où elle entrerait en Reli-

gion, la dot était réduite à trois cents florins. Le demeurant de la sentence disposait le partage avec les Riario. Ce qu'il faut retenir, c'est le souci de Catherine Sforza, fille naturelle, pour sa petite-fille naturelle Cornélia.

L'arbitrage de l'Arcispedale, de l'hôpital principal Sainte-Marie-Neuve, apparaît au commencement des affaires à régler pour Jean. Il aura plus d'une fois recours, dans les embarras où le mettront ses dettes militaires, à l'hospice opulent, qui est le grand établissement de prêt florentin : fondé par Folco Portinari en 1285, admirable dans le temps où le père de Béatrice le fit édifier, sordide et suranné maintenant, l'Arcispedale, que les Médicis protégèrent, s'enrichit d'âge en âge par les legs et les déshérences, et fit valoir son patrimoine en prêtant à gros intérêts ; le peuple de Florence a fait un proverbe à ce sujet : « Pilules et béquilles, richesse des familles. »

Et le Lasca, dans sa *Sorcière*, cette comédie florentine entre toutes, disait à propos d'un jeune homme qui partait en guerre : « Sa mère et son oncle savent bien qu'il risque beaucoup de mourir, et que s'il décédait sans enfants, tout reviendrait à Sainte-Marie-Neuve, et eux resteraient dans la misère ; aussi font-ils tout pour le retenir. » Jean de Médicis était encore sous l'arbitrage de l'hospice ; il sera bientôt débiteur.

Pour le moment, il se plaisait à vivre dans ses domaines florentins. Castello, c'était encore bien près de la ville, trop calme, et bon pour le curé Fortunati. Son château préféré, ce fut le Trebbio, nid de proie, perché sur une colline escarpée, dans la vallée du Mugello ; un vieil inventaire décrit cette aire de faucon, jadis crénelée par Michelozzo pour Cosme l'Ancien : « Un palais fortifié, situé dans le Mugello, comté de Florence, au district de Sainte-Marie ou Saint-Nicolas-des Morilles, lieu dit le Trebbio, comprenant une habitation de maître, avec tour et petit pré, et jardin, et écurie, et autres

bâtiments, ensemble une clôture, c'est-à-dire un lieu clos pour les animaux silvestres, avec une maison auprès, apte à conserver le grain, et un cellier, et une écurie, et plusieurs bâtiments de moindre importance, et une vigne inculte sur les derrières, et des châtaigneraies, et une église, auprès du dit palais, et une fontaine. » Le sort avait bien fait les choses : au mol et valétudinaire Pierre-François, Cafàggiolo, villa de plaine et de repos, ornée et douce ; à Jean, la forteresse sur son pic.

Au Trebbio, qui avait gardé pendant la tempête de 1499 les enfants et les biens de Catherine Sforza, Jean de Médicis retrouvait l'épée des Muzio Attendolo et des François Sforza. Futur condottière, il avait le manoir des condottieri; comme l'exemple de sa mère, le spectacle de ses domaines favoris le faisait revivre au xve siècle. Brunetto Latini disait autrefois : « Les Italiens qui souvent guerroyent entre aus se délitent en faire hautes tours et maisons de pierre. Et se c'est hors de la ville, ils font fossées et palis et murs et tournèles et ponts et portes coleices, et sont garnis de mangoniaux, et de saettes et de toutes choses qui appartiennent à guerre... » Tel était, et tel est resté le Trebbio. Dans le recensement des biens fait en 1499 à la mort du Popolano, les armes conservées dans le château tiennent une grande page. Il y a deux cuirasses, deux escopettes en bronze, quatorze escopettes en fer, trois arquebuses de fer, vingt heaumes, quatre arbalètes, trois épées, une grande arbalète en bois, deux poignards, neuf targes, une bombarde, vingt-et-une lames longues, et le reste. « Arsenal, vigie », pour surprendre, et pour résister à un coup de main.

Jean trouvait là des habitudes primitives, patriarcales et féroces. Un seul amusement, la chasse. Dans un pays très montueux, que couvraient alors des forêts épaisses, aux rudes broussailles moutonnant jusqu'aux portes de

Florence, et parmi les racines, les épines et les rochers, Jean faisait voler ses autours et découplait ses lévriers. D'autres fois, on chassait au chien d'arrêt, longtemps et rudement. C'était toujours ces équipées d'où, jadis, Ludovic le More pouvait envoyer, comme prémices, à sa mère la duchesse Blanche, soixante-dix cailles, deux perdrix et un faisan, extrait de tableau fort honnête pour une chasse d'adolescent.

Dans ce Mugello, « pierreux et rocheux partout », le gibier le plus abondant, c'était les *tordi*, les excellentes grives de Toscane, chantées en un sonnet par Machiavel, qui les prenait à l'oiseau près de San Casciano. Le curé Fortunati réclamait à son élève ce fin gibier nourri d'arbouses et de genièvre. Mais à Jean de Médicis, après ces jeux d'écolier ou de bourgeois en vacances, il fallait les chasses à courre ; on descendait du Trebbio, pour fouiller les vallées. « Par la vertus Dieu, les bons gentilshommes par raison de leur estat s'exerçaient à la volerie et à la chasse pour plus estre en temps de guerre escorts et jà endurcis au travail. Car venation est comme ung simulachre de bataille. » Catherine Sforza léguait à son fils l'amour des chevaux agiles, vites, maniables ; elle lui avait transmis l'adage des Sforza : « Ne monte jamais un cheval dur de bouche, ou sujet à se déferrer. » Elle qui demandait jadis, à la duchesse de Ferrare, « des lévriers grands coureurs, une paire de bons chiens courants ordinaires, et une paire de braques pour l'autour », elle avait laissé le Trebbio sur un bon pied, avec équipages et gens. Dans un temps où César Borgia découplait sur un lièvre, en pleine étape militaire, il paraissait à Jean qu'il se faisait un peu soldat aux fanfares de la poursuite. Chiens rapides, de trente mois au moins, nourris de pain choisi, le col râblé, le museau fin, l'allonge grande, la poitrine vaste, belle échine, un peu hauts sur pattes, poil de velours, un air fort noble, bien jambés, de taille

moyenne, perspicaces, et doux à la couple, voilà ce qu'il fallait, avec des tiercelets robustes, de plume rousse, bien pennés, de vol bien franc, les jambes courtes, bien féroces, la gorge ramassée, beaux sur le gant, aisés à coiffer. Alors le jeune maître du Trebbio se sentait animé par cette joie du sang qui l'enivrait depuis sa plus petite enfance ; il était fils de gens qui tuent, il savait qu'il tuerait un jour. Il s'exerçait, c'était bien faire. Un poète de princes dira-t-il pas, dans ce même siècle :

Chasse l'oysiveté, la mère de tout vice,
Et, grand seigneur, appren les mestiers d'un soldart ;
Sauter, luiter, courir, est honneste exercice,
Bien manier chevaux et bien lancer le dart.

Ni les livres, ni les propos, ne récréaient Jean. Il était peu parleur, nullement Florentin pour le bavardage. A Florence même, ce qu'il cherchait, c'était les rixes, le jeu du *pallone*, le ballon pesant, ferme, ovale, qui vole haut et frappe roide. Il y avait même la *palla al calcio*, espèce de foot-ball, avec toutes les brutalités de partie qu'il faut : cela se jouait sur le pré très vaste qui était dans la ville même, avant la Porta al Prato.

Dans les domaines, Jean savait se faire aimer. Les *fattori*, fermiers-intendants, se seraient ruinés pour lui plaire. Il avait les façons allègres et barbares qui leur convenaient. Au Trebbio, le romagnol Antoine Vaïni, d'une famille enracinée à Imola, reconnaissait le sang de « Madame », de Catherine Sforza, formée à la bonhomie des mœurs lombardes, et qui avait, dit la chronique, « toujours mis le pauvre auprès du riche », si bien que ses paysans affrontaient pour la sauver jusqu'aux supplices des Borgia. Quand le jeune maître partait, on le comblait de friandises, poires, oranges, macarons ou biscuits. On s'éjouissait d'apprendre que « Jean ne veut ni lire ni rien faire que des farces » à Castello et à Florence, et « que

Forà », fidèle serviteur dont il ne se défera point, « l'a mené un soir au bordel » ; il avait un peu moins de douze ans ; la Mora Bona, léguée par la prévoyante Catherine Sforza, ne suffisait peut-être plus. « Là, Jean s'est mis à envoyer des pierres contre la maison, et un ruffian est sorti, qui a voulu le maltraiter : « Halte-là, dit-il, je suis Jean de Médicis ! »

Madame Lucrèce Salviati, la sœur du cardinal Jean de Médicis, la fille de Laurent le Magnifique, aimait l'enfant qui devait devenir son gendre ; elle prit mal cette aventure, et gourmanda la valetaille. On essayait de contenir le garçonnet en lui mettant l'habit civil, l'habit bourgeois, sans cape et sans béret, celui que Clément VII imposera plus tard à Cosme. Mais il voulait la cape ou le caban du cavalier, en drap ou en serge, suivant la saison. Il rejetait sa coiffure de bourgeois sur la tête d'un camarade auquel il prenait son béret, il accommodait son manteau comme une cape, et il partait avec sa troupe de bons drilles pour les combats à coups de pierre, à coups de poing, « suivant les us de la cité ».

Mais il bousculait tous les jeux, il bouleversait la cité. Parfois, il frappait trop fort. Il assomma jusqu'à la mort un autre garçon, dans ce temps où les Médicis n'étaient pas maîtres ; et puis, on l'aimait trop, parmi ceux qu'il ne rossait pas. Le gonfalonier, ce brave Pierre Soderini, modèle de toutes les vertus nuisibles ou inutiles à un homme qui gouverne la patrie de Machiavel, ce dernier chef de la dernière République florentine, se fâcha tout rouge, et voulut bannir l'enfant terrible. Heureusement, Jacques Salviati, gonfalonier d'avant-hier, avait la main dans les affaires publiques, et Soderini comptait avec lui. Jean reçut la défense de rentrer à Florence ; mais il restait libre de vivre au Trebbio, qui n'est pas loin, et à Castello, qui est tout près.

Son amour pour la Cité ne fut pas affaibli par cet exil

temporaire; il avait l'âme franche et libre, sous le bouillonnement d'une vigueur brutale. Un jour, un flatteur lui disait : « Vous serez seigneur de Florence ». Il mit la main à son poignard : « Comment oses-tu croire que je descende oncques à telle pensée? » Il voulait tuer le malavisé. « C'est vrai, dit-il en regardant ceux qui le retenaient, je me sens une âme royale, si grande que je m'attaquerais à toute autre emprise; mais jamais au dam de Florence, ni pour opprimer une patrie aimée : au contraire, pour la défendre de ses ennemis, pour les exterminer; et je ne voudrais autrement posséder ni domaines, ni Etats! »

Son tuteur Salviati le connaissait bien. « Chassez tout ennui, écrivait-il à Fortunati, on a dit qu'il était mort d'une chute, mais il est bien vivant, notre Jean, et de bonne humeur, » à Pise, à Livourne, où l'on a passé cinq jours, il a vu pays, « car le temps était beau, et Jean l'a voulu ». Peut-être que l'on reviendra par Lucques, Pistoie, au Trebbio : « il faut le traiter comme on fait pour le vin blanc, le transvaser beaucoup de fois ; il s'amuse de tout son cœur. »

Heureuse enfance! Les affaires de son héritage et de son domaine se faisaient pendant qu'il était banni dans la banlieue, ou, plus cruellement, à Pise. Pour avoir mis à l'agonie un enfant « de sa taille, et de bonne maison », il se promenait, un peu loin de la ville : ses incartades lui valaient des vacances. Et les flatteurs le comparèrent à Coriolan, Alcibiade, ou « Patroclus, compagnon d'Achilles, qui fut banni petit enfant pour avoir tué un autre enfant, comme dit Homerus ».

S'il laissait à son « maître de sa maison » le gouvernement de ses biens, il savait déjà réclamer florins et ducats ; il allait où il lui plaisait, et quand on voulut renvoyer le Forà, qui le menait chez les Macettes, il résista, même à Jacques Salviati. Seigneur très capable, à

douze ans, de recevoir le cardinal Jules de Médicis au Trebbio, « avec l'honneur possible ».

Le pauvre curé Fortunati lui prodiguait les conseils : « Le bruit de ta mort était une invention de ceux qui te voudraient voir exterminé, lui écrivait-il ; si la lettre de Ser Jacques et celle de Messer Thomas n'était venue, je crois bien qu'à cette heure je ne serais plus en vie... Que Dieu tienne ses mains sur ta tête, et ne permette point que tu fasses rien qui te puisse ôter la vie. Présentement on me dit que l'on a su que tu es banni, et que ces Huit (les huit magistrats chargés de la police) t'ont banni là-bas à Pise pour quelques mois ; aussi, Jean, si jamais tu veux me faire plaisir et te bien servir toi-même, je te prie, les larmes aux yeux, de vouloir bien venir ici incontinent, et de faire voir à chacun que tu es en vie, point banni, et libre d'aller et demeurer où tu veux... » Ici, c'était à Castello ; le curé redoutait pour Jean le cruel hiver, les pluies, les pluies italiennes! les neiges, les boues des plaines pisanes et liguriennes. Son cousin Pierre-François, déjà malade, le réclamait. Et pour le mettre en belle humeur, on lui envoyait six ducats, en lui recommandant de ne point les jeter au vent. « Fais-en tenir un compte à Ser Jacques, de toutes tes dépenses ; néanmoins ne te prive pas de tes fantaisies, afin que l'on n'aille pas dire encore que tu es un pingre, un avare, mais qu'on te voie magnifique et libéral, comme il convient à ton état. »

La dernière phrase était inutile. L'argent n'eut jamais de bourreau plus joyeux. Tout ce qui fait fondre les ducats et sauter les florins, des femmes, des chevaux, des jeux, des bouffons, des festins, Jean aimait avidement toutes ces belles choses de la vie ; en attendant mieux, c'est-à-dire les soldats et la renommée militaire à soutenir, gouffre sans fond, où disparaîtra toute la fortune en peu d'années.

Il voyageait déjà dans une escorte assez nombreuse. Et c'était des serviteurs qui prenaient largement la vie ; avant de s'engager, les valets de chambre stipulent qu'ils n'iront point à la « stufa », à l'étuve, car c'est contraire à leur tempérament.

Jean revint au Trebbio ; son humeur soufflait en bourrasques, violentes mais vite apaisées. Il y a des jours où Fortunati, pour avoir déplu, recevait un billet de trois lignes : « Je ne viendrai pas à Florence, et puis, je vous fais savoir que je n'entends plus habiter avec vous. Assez comme cela. » Mais une autre fois, il avait la satisfaction d'apprendre que « Jean prenait plaisir à faire travailler au Trebbio, et à travailler de sa main ; c'est une joie de le voir travailler et commander; et il dit qu'il ne veut plus toucher à la poudre pour des escopettes, ni jouer avec cet engin. » Alors, le château se mettait en fête ; et Jean était le boute-en-train. Il faisait à la mode de ces gentilshommes qui « les jours de fête, dansent tout le jour au soleil avec les vilains, et avec eux jouent à lancer la barre, à lutter, courir et sauter. »

Ses grandes affaires, outre les indispensables « florins d'or larges », et les chevaux turcs dont il réclamait le harnachement, c'était ces plaisirs de campagne, simples et turbulents. Les vieux serviteurs de Catherine Sforza devaient lui livrer des batailles « nuit et jour », sans venir à bout de briser sa vigueur ; on lui peignait des diables noirs pour l'effrayer à Cafàggiolo. Mais il méprisait tous les diables, et disait : « Je ferai tout ce que je veux. » Il grondait contre ceux qui lui résistaient, et il leur donnait des nasardes.

C'était toujours ce mauvais Forà, son favori, qui le dissipait et le mettait en méchant cas. En plein cœur de juillet, n'allaient-ils pas descendre la roide côte du Trebbio pour se baigner dans la Siève ? Il y a, s'exclamait Antoine Vaïni, « de quoi prendre une maladie et crever

comme une bête. J'aimerais mieux me faire dix ennemis de cette espèce que de rester ici en voyant des choses pareilles, j'éclaterais avant! et je ne suis pas homme à nommer la chatte minette, j'appelle un chat un chat! Je m'en laverais plutôt les mains, et je partirais au diable, oui, plutôt que d'appeler la chatte minette! Ces gars-là le laissent aller se baigner tous les jours, il est à moitié cuit par le soleil; et je trouvai là le Forà, qui se baignait avec lui, et je dis au Forà : « Sortez de l'eau! » il a fini par en sortir, et Jean, après avoir un peu barguigné, est sorti aussi, puis il y est rentré. Je ne peux me souffrir ainsi, à voir tout aller mal; tant mieux pour lui, s'il avait des gens pour lui remontrer son bien, ainsi que j'ai fait; il m'a prié de me baigner, je n'ai point voulu jamais me baigner, je lui ai dit que je ne voulais pas prendre ce tort sur moi... Baccino l'a pris, avec Ser Jacopo, serviteur de Pierre-François, et Jean ne veut rien savoir, si bien que je lui ai fait de grands reproches, tant qu'il a blasphémé contre moi cinquante fois et je ne sais comment il ne m'a pas renvoyé cent fois. Revenu là-haut, je lui dis : Croyez-vous que je vous dise cela pour le mal? et lui me dit que non, et il m'a fait les plus grandes caresses du monde. »

C'était un diable, mais bon diable. Et Jacques Salviati, qui le connaissait, pouvait dire : « Ne le mettons pas au désespoir, il s'amende un peu. Il faut, mon cher curé, le suivre avec quelque patience, durant cette fleur de ses années, bien que je ne laisse pas de lui donner du mors, adroitement, pour le diriger autant que se peut. »

Afin de mieux le diriger, Salviati, qui était alors ambassadeur à Rome, le fit venir auprès de lui. Ce n'était plus le moment des promenades au Trebbio, les temps étaient changés. Florence désarmée au milieu des tempêtes qui bouleversaient l'Italie, « nef sans nocher dans la grande bourrasque », Florence découragée par son mé-

diocre gonfalonier, trop honnête, trop vertueux, trop timoré, Florence était retombée sous le joug ridicule des Médicis.

C'est le 4 novembre 1494 que Pierre Capponi se levait, au Cons il de la Seigneurie, et disait : « Il est temps de sortir de ce gouvernement d'enfants. » Et,.depuis dix-huit années, les Médicis de la branche aînée vivaient en exil; les biens avaient été confisqués, Pierre de Médicis, l'homme « peu sage » que méprise Comines, après s'être enfui « en pourpoint, ou sous la robe d'un valet » avait fini par périr misérablement, dans un transport d'artillerie sur le Garigliano. Mais pas un seul jour, le cardinal Jean, ni les autres, n'avaient cessé d'entretenir les voies d'un retour à Florence.

Ils y rentraient, éclaboussés de sang par le massacre de Prato, ramenés par les armes étrangères, ainsi qu'il convient à des princes, bourgeois ou non. Ils y rentraient, le 14 septembre 1512. Et bien vite, Jacques Salviati devenait suspect au parti des nouveaux seigneurs. Sa femme, Lucrèce, la sœur du cardinal Jean, la fille de Laurent le Magnifique, avait travaillé, par toutes les ressources d'une habileté souveraine, à gagner l'esprit des Florentins, à préparer l'opinion en faveur d'un retour, « avec une prudence singulière, et une activité virile, elle n'avait point laissé perdre une occasion, si petite qu'elle fût, où elle pourrait accroître le renom de la famille, et rallumer les anciennes affections des citoyens. » Le cardinal Jean, qui préludait à sa fortune postérieure, n'avait pas eu de meilleur soutien à Florence. Mais les partisans des Médicis, les *Pallesques,* ne pouvaient pas oublier que Jacques Salviati faisait autrefois figure de *Fratesque,* et visitait, et conseillait le *Frate,* ce Jérôme Savonarole dont la parole avait balayé la dynastie médicéenne.

Même les plats historiens qui écrivirent avec les deniers des princes sur leur table, sont obligés de recon-

naître que « Jacques Salviati paraissait chercher à rendre le gouvernement des Médicis le moins odieux et le plus durable possible ». Et les amis d'une réaction outrancière, ne pouvant supprimer cet homme ni le heurter de front, à cause de sa parenté, de sa grande situation, songèrent au vieux, à l'éternel, à l'excellent moyen : ils le firent ambassadeur à Rome, auprès de Jules II, et lui donnèrent pour second le meilleur de ses amis, Mathieu Strozzi.

Tout était bien ainsi : les Médicis avaient, pour cadeau d'adieu, en 1494, c'est Comines qui l'a écrit, « dessaisi les Florentins de toute leur force, et de tout ce qu'ils avaient conquis en cent ans ». En 1512, leur don de joyeux avénement, c'était les dépouilles des victimes massacrées à Prato, que l'on exposait à l'encan sur la place du Baptistère. Et Julien de Médicis avait fait, afin de mieux plaire aux Florentins, le sacrifice de sa barbe!

L'ami de Jacques Salviati, l'anarchiste Savonarole, tribun de Jésus l'anarchiste, n'avait-il pas dit, dans son prêche à Sainte-Marie de la Fleur, le 1er juillet 1496, octave de Saint-Jean, cette parole impérissable : « Les princes de l'Italie lui sont envoyés pour la punir : le tyran est donné par Dieu pour les péchés du peuple. »

Les chroniqueurs florentins, Pitti, Vettori, Nardi, Guichardin, tous les partisans, tous les sceptiques, tous les Machiavel de la légation ou de l'écriture, d'ordinaire opposés entre eux, s'accordent ici pour avouer un regret. C'est le soupir involontaire d'hommes qui, selon le vers de Machiavel « retournent en pleurant à leur ancienne chaîne ». Le froid Guichardin, en venant à cette honteuse journée où Florence « dépassera de beaucoup » dans ses élans de servitude l'attente même des Médicis, l'historien élégant et compassé va jusqu'à dire : « Ainsi fut opprimée par les armes la liberté des Florentins. » Et Vettori, l'âme vendue des Médicis, confesse que : « La Cité se réduisit à ne faire que ce que voulait le cardinal de

Médicis. On appelle cette façon la vraie tyrannie ; mais, parlant des choses de ce monde sans préjugé et selon la vérité, je dis que si l'on faisait une de ces Républiques écrites et imaginées par Platon, ou, comme l'écrit Thomas Morus l'Anglais, telle qu'on en a trouvé en Utopie, peut-être celles-là pourraient se vanter de n'être point des gouvernements tyranniques. Mais toutes les Républiques ou les Princes dont j'ai connaissance par l'histoire, ou que j'ai vus, il me paraît qu'ils se sentent de tyrannie. » Après ces phrases d'humanistes, Florence, qui a tant choyé cette espèce de serviteurs, peut se rendormir : une fois encore, en 1527, une convulsion suprême la secouera, et Michel-Ange lui reconstruira des murailles; puis, c'en sera fait pour toujours.

Qu'importe à Jean de Médicis? La servitude de Florence lève son bannissement, annule ses peccadilles; un Médicis cadet, et un jouvenceau, qui s'en souviendra maintenant, pour le blâmer? Salviati l'emmène à Rome, où le cardinal Jean, qui deviendra bientôt son oncle par alliance, fera venir les Florentins à la curée.

« A chacun est besoin de bien remplir la gorge. » C'est Machiavel qui l'assure, et il le sait. Voyez ce que Jean de Médicis emporte à Rome; la liste du trousseau subsiste, écrite par Fortunati.

« *Inventaire des objets qu'emportera par devers lui Jean de Médicis en allant à Rome.*

JÉSUS



« Deux coffres à la lombarde, couverts en cuir, noir, vernis, armés de fer étamé, à couvercle carré.

» Six chemises godronnées, en linon, neuves, pour le jour.

» Six serviettes essuie-mains, savoir deux à raies l'une

plus grande que l'autre, avec points à jour droits; et, de travaillées sur un rang, l'une à raie blanche, l'autre à raie noire; et une à raie blanche, grenue à trois rangs.

» Six mouchoirs à main à un entredeux. neufs.

» Dix mouchoirs de linon, usagés, quatre fourres à oreiller, deux oreillers de plume couverts en taffetas changeant.

» Dix paires d'escarpins. Un poignard à manche émaillé et brodé.

Un pourpoint de satin, en manière de simarre (*al lucco*) large, pour le jour, neuf.

» Un pourpoint de velours cramoisi, neuf.

» Un pourpoint de satin noir, usagé.

» Un pourpoint de damas gris, usagé.

» Un pourpoint de satin violet, usagé.

» Un pourpoint de velours cramoisi, usagé.

» Un pourpoint de velours rouge, usagé.

» Une grande robe de velours cramoisi avec le collet fourré de chats d'Espagne, neuve.

» Une grande robe de velours noir fourré de vair, avec le collet, neuve.

» Un justaucorps de velours azur doublé au revers en brun, neuf.

» Un justaucorps de damas noir doublé de brun foncé, neuf.

» Un justaucorps de damas brun rayé à bandes de velours noir, doublé de brun, usagé.

» Une cape de drap violet évêque, doublée de damas gris argent, le capuchon à l'espagnole.

» Une cape en drap couleur de moine gris, fourrée de damas noir, à l'espagnole. Ensemble la capuce neuve, et un justaucorps de feutre gris argent, rayé de damas noir, pour l'eau.

» Une cape à l'espagnole, violette, avec la capuce à raies de satin noir, usagée.

» Une paire de chausses lucquoises, neuves.

» Une paire de chausses noires, neuves, et une paire de blanches, en drap, neuves.

» Une paire de souliers de velours, et une paire en maroquin.

» Deux bonnets noirs, avec un pli autour.

» Deux escoffions d'or, beaux et neufs.

» Deux coëffes de soie noire.

» Un chapeau doublé de taffetas noir, neuf.

» Un chapeau à poils, blanc, neuf.

» Un peigne d'ivoire, et deux de buis.

» Une boîte ouvragée.

» Une épée toute garnie d'or.

» Un cor d'ivoire pour la chasse.

» Une paire de bottines en maroquin.

» Une paire de bottes fortes, en vache.

» Deux grandes valises de vache, pour porter la literie.

» Un loudier, rayé, et un lit de plumes de 80 livres.

» Deux matelas de coton, l'un rayé, et l'autre, à usage d'oreiller, blanc.

» Deux paires de draps.

» Deux oreillers avec leurs fourres doublées en taffetas changeant.

» Un bois de lit de camp avec ses sangles, ses accessoires et garnitures.

» Une courtine pour entourer le dit lit, à la française, composée de six pièces de taffetas violet, et gris-brun, avec le ciel de lit frangé et blasonné.

» Une courte-pointe pour le dit lit, en taffetas brun et noir, pleine de coton.

» Un couvre-lit pour iceluy lit, en damas violet et gris-brun, avec la frange grande.

» Une petite valise en cuir pour mettre sur la selle d'ar nes (*sello.*)

» Deux couvertures à mules en drap à bandes violettes et blanches et rayées avec les franges, pour la maison.

» Un camail de voyage de taffetas avec bandes de velours noir.

» Un camail de voyage de drap couleur moine gris avec le collet en taffetas. »

Au revers : « *Inventaire des objets qu'a portés J. d. M. à Rome* (*de manu Fortunati.*) »

Le 21 mars 1512, il était dans la Ville Eternelle. Il y avait précédé sa maison et ses chevaux. Il se recrutait, sans attendre, une suite nombreuse, et il s'était mis tout au plus fort de la vie romaine, tumultueuse et corrompue. « Le séjour n'est point à propos pour lui, gémissait son tuteur, car je ne puis veiller sur lui, courant comme il fait ; il faudra fatalement qu'il gaspille son bien, ou qu'il n'y touche point et ne s'acquitte d'aucune dette, ce qui lui serait à grand déshonneur ; enfin, par aventure on pourra changer ces façons, ce qu'à Dieu plaise. » Salviati ne s'était pas assez redit la sentence de son ami Savonarole : « à Rome, les hommes et les femmes se sont faits courtisanes », et qu'un garçon de quatorze ans, maître de son bien, fils de Sforza, n'irait pas prier au Latran, ni soigner son avancement auprès du Pape. Jean faisait des amis : « à qui rien ne se pouvait refuser », et aussi des lettres de change, jusqu'au jour où ses bijoux s'engageront.

Parmi les pièces de son bagage, c'est le lit blasonné qui servait le moins. Il ne couchait guère chez lui. Pour rompre une débauche aussi vigoureuse qu'habituelle, Salviati le laissait partir à Naples ; il est permis de se demander si la retraite était bien choisie. Mais enfin, les frasques ne se feraient plus sous les yeux même des Salviati.

« Je vous dirai, seulement, et non sans un grand dé-

plaisir, comment j'ai autorisé le voyage de Jean à Naples, pour ce seul motif que je voyais qu'ici à Rome il se conduisait de manière à perdre la vie et l'honneur en même temps, et de plus d'une manière Là-bas, et dans le chemin, il s'est comporté si bien, qu'on ne saurait dire plus ; il est vrai qu'il a dépensé pour un cheval et certaines autres cochonneries (zàchere) cent trente ducats en carlins, ce qui a été une folie : mais ce sont choses auxquelles on peut remédier. Ce qui me peine, c'est que depuis son retour ici, il est presque toutes les nuits dehors et couche avec quelque putain, chez laquelle il fait tant d'excès, qu'il est impossible qu'il puisse vivre, outre le danger de pareilles allées et venues; le jour, il est avec des coupe-jarrets, il fait le fou, et Dieu veuille qu'il ne fasse point d'autres choses, que j'ignore; et qui conviendraient mal à son rang. J'ai tellement de déplaisir, que je ne vous le saurais oncques dire et pour lui, et pour mon honneur, qui me semble se dégrader non moins que le sien. Je cherche à l'admonester affectueusement, et de moi à lui, comme j'ai fait mainte autre fois. Mais, attendu qu'il n'est quasi jamais ici, à la maison, ni où je suis, je ne l'ai pu faire : je le ferai ; et s'il ne s'y voit point autre remède, je ferai qu'il retourne à Florence. »

Il y revint, avant deux mois. Car les courtisanes romaines, les Muses qui inspireront l'Arétin, ne le lâchaient pas plus que l'ombre. Jacques Salviati les nommait par leur nom, en vrai Florentin, et licencia son pupille, qui devenait par trop celui de ces dames. Pour dissiper les souvenirs de Rome, Jean retrouvait à Florence les affaires de partage et son sage cousin Pierre-François, l'homme des comptes et des inventaires. Mais quoi ? tout cela regardait Fortunati. Libre à Pierre-François d'écrire avec sagesse au bon curé :

« Mon très-cher messire François, vous savez comment maintes fois on a parlé de partager les biens de la mai-

son, et que les parts sont déjà faites; mais, en apprenant cela, Monseigneur Révérendissime (Jules, archevêque de Florence, puis cardinal, enfin Pape Clément VII) m'a dit que pour bonne raison l'on sursoie quelque jour au partage, mais qu'on y pense bien... A présent, attendu que l'état où vit Jean présentement m'est fort incommode et très peu satisfaisant, je vous fais assavoir de venir demain choisir tels appartements que vous croirez convenables pour Jean, et lui pourvoyez sa maison de sorte qu'il vive en homme du bon air. »

Jean se souciait bien de maison et de ménage! il ne manquait pas, à Florence, de dames qui l'accueillaient bien, jours et nuits; il écrivait un barbouillage de trois lignes, le remettait à Toso, son valet, il lui fallait sur-le-champ « dix fiasques de vin, et au moins huit ducats, sans manquer, autrement on le blâmerait. Car on dépense, vous savez, pour les fêtes. »

En effet, dans ce printemps de 1513, Florence était en liesse. Les Médicis lui faisaient célébrer leur retour; c'était leur tradition, un grand carnaval pour étourdir le peuple. « Ce soir, écrivait Jean à son curé, les triomphes sortent dehors; ainsi, venez, si vous voulez les voir! » La Compagnie du Diamant, sous les ordres de Julien de Médicis (bientôt duc de Nemours), et celle du Tronc de Laurier, commandée par Laurent, qui deviendra le duc d'Urbin, représentaient ces triomphes; le plus beau fut celui de l'âge d'or. Jacques Nardi, que l'on proclame le seul historien vraiment partisan de la République, écrivit de sa plume austère et démocratique les Chants du Carnaval princier, et dirigea la mascarade pour le Tronc de Laurier. André Dazzi, maître de grec et latin, avait ordonné toute une pompe à la romaine, pour ceux du Diamant. Les trois chars, où Andrea di Cosimo et André del Sarte avaient mis la main, avaient été peints par le Pontormo, dans la première fleur de son succès. Laurent

voulut surpasser les magnificences de son rival : Nardi commanda six triomphes au lieu de trois ; ce fut encore Jacques de Pontormo qui les peignit, la mythologie et l'histoire s'épuisèrent à marier l'or, l'argent, les fleurs toscanes, les broderies ouvrées, avec les beaux feuillages, les vases de vermeil, les armes, les torches, les animaux vivants ou fabuleux, buffles, chevaux, bœufs accoutrés en oriflans, et Saturne, et Janus, et le roi Numa, Manlius Torquatus, César, Cléopâtre, Auguste, Trajan, des héros, des poètes, des légistes fourrés en vair, des notaires, des copistes, toutes les espèces de gens qui écrivent. On dora tout, même un enfant, le petit d'un boulanger, qui représentait l'Age d'or : il en fut payé dix écus, et mourut de cette dorure. On chantait des vers composés par Nardi, mauvais comme s'ils avaient été de Politien : la grande époque renaissait, les Médicis fêtaient la ville, et la puissance rendue à leur « cupidité séculaire ». Pour l'aurore de ses quinze ans, Jean n'avait pas beaucoup d'exemples à devenir moins prodigue. Lorsqu'en de telles chevauchées il ne lui faut que « deux paires de bons chapons, quelques grives si c'est possible, dix fiasques et huit ducats », il ne semble pas exigeant.

Pendant que la dynastie triomphante « renaissait du tronc du vieux laurier », une gloire suprême se préparait pour les Médicis. La créature, le « factotum » des Médicis, ce subtil Bibbiena, venait d'écrire que « viendrait le temps nouveau, où Florence aurait les trois couronnes et les deux clefs ». Et le mois de Mars n'était pas fini, que les deux clefs étaient entre les mains du cardinal Jean, élu pape sous le nom de Léon X. Les Florentins, qui avaient jeté bas leurs armes à Prato, les Florentins, que l'on venait d'insulter sans les rendre rebelles, en leur ôtant le magistrat qu'ils avaient librement élu, les Florentins ivres des fêtes et de l'or prodigués par leurs tyrans bourgeois,

se remirent à banqueter en l'honneur de leur Pape. Un gentilhomme génois, certain David Lomellino, les regardait faire, et trinquait en souriant : « Vous autres Florentins, dit-il tranquillement, vous avez moult raison de festoyer pour cette dignité nouvelle de la Papauté, car jamais, je m'assure, vous n'eûtes encore de Pape; mais avant que vous en ayez eu autant que la ville de Gênes, vous pourrez reconnaître quel effet ont produit ou peuvent produire les grandeurs des Pontifes en des cités libres. » Il ne se trompa que d'un mot : Florence n'était plus libre; on était à l'époque où les Florentins : « gouvernant leur Etat d'après un signe de tête fait par le Pontife romain, ne faisaient rien sans son arbitre ».

Le nouveau pontife, athénien par toutes ses mœurs, laissait à Florence, pour au revoir, deux têtes coupées ; ce Mécène, qui « dépensait un trésor » devenait féroce quand il avait peur. Il étranglera ses cardinaux; il fait décapiter, pour l'heure, Pierre-Paul Boscoli, Augustin Capponi, compromis par une liste malencontreuse. Machiavel, que l'on avait mis sur la même liste, est emprisonné, torturé, mésaventure qui augmente son désir d'être employé « par Notre Seigneur et les Médicis, quand bien même pour commencer on lui ferait rouler une pierre. » Les Médicis avaient raison ; ce peuple avait une manière un peu trop vile d'être pauvre. Il n'était bon que les mains ouvertes et la tête baissée. Ils lui mirent leur or dans la main, et leur pied sur la tête.

Les Salviati revinrent à Rome, Jean de Médicis y était déjà, dès le 4 mars. Il avait vu, le 6, le cardinal papable arriver au Conclave dans la litière qu'un mal illustre lui rendait indispensable. Puis, ce fut ce couronnement splendide, d'un faste inouï. Parmi tant de pompes accumulées, Jean de Médicis eut la gloire de briller par la magnificence de ses équipages, par le luxe de ses habits surtout ; il monta des chevaux sans pareils, qui faisaient

valoir sa hardiesse et sa vigueur. Le Pape ne l'oublia pas.

Le tuteur Jacques Salviati devenait ambassadeur d'obédience; et Jean de Médicis était traité comme un fils par madame Lucrèce Salviati de Médicis, la sœur du Pape nouveau. Bientôt, demain, il prendra place parmi les étoiles nouvelles, qu'a décrites Joachim du Bellay :

Force nouveaux seigneurs, dont les plus apparens
Sont de Sa Sainteté les plus proches parens!

La curée commençait: Julien, frère du Pape, devenait, malgré sa nature peu belliqueuse, gonfalonier à Rome et capitaine de la Sainte Église ; Laurent, en espérant mieux, « se contentait du gouvernement de Florence » ; Jules, l'archevêque tiré d'un cavalier de Rhodes, attendait le cardinalat. En retournant pour gouverner Florence, au mois d'août, Laurent prit avec lui Jacques Salviati ; l'ambassadeur était déçu, le chapeau rouge qu'il attendait pour son fils Jean Salviati lui avait été refusé, cette fois. Le Pape différa jusqu'à la promotion des Trente-et-Un; il ne voulait pas se souvenir que lui-même avait été créé cardinal à treize ans, et qu'il avait revêtu la pourpre, à quinze ans, dans le couvent de Fiesole, sous les yeux de son beau-frère Salviati.

Jean de Médicis fut heureux de quitter la brûlante Rome pour ses chères villas toscanes. Dès le 11 juin, il écrivait à Fortunati :

« Mon père, honoré et très vénérable. Ceci sera pour vous avertir comment j'ai reçu votre lettre du 4 courant, où j'ai vu tout ce que vous avez fait, assavoir que vous m'avez mis ma chambre en ordre. De quoi j'ai reçu très grand plaisir : je désire venir retrouver ces eaux fraîches, et aussi ces ortolans ; soyez assez bon pour me les garder, je vous prie, le plus qu'il est possible, afin que j'en puisse user selon une fantaisie mienne, laquelle je vous

dirai de vive voix, quand je serai là; et j'estime qu'il vous paraîtra que j'ai bien fait en vous prévenant de les conserver; je crois que sous dix jours en tous cas je serai arrivé là-bas, et aurai expédié l'affaire qui nous concerne. Recommandez-moi, je vous prie, à ma chère dame Lucrèce, et aussi bien à la Marie, et dites leur que je vais bien et que j'espère qu'il en est ainsi pour Elles. C'est tout. Je me recommande à vous. Dieu vous conserve. Rome, le 11 de juin, 1513. »

Il dictait de pareilles lettres, mais il les signait de sa main, d'une main rude et roidie par les exercices violents.

La Marie, c'est la fille de son tuteur, il l'épousera dans trois ans; et, malgré tant d'incartades, il ne l'oublie point, et elle pense à lui depuis les premières années d'enfance. Il est aimé dans sa famille d'adoption, autant qu'un fils par les parents, et mieux qu'un frère par Marie.

Bon pour les fils manqués de Catherine Sforza, pour des Riario mitrés, de songer aux affaires et de griffonner en procureurs. Lui, ses très rares autographes ont quatre lignes, désordonnées et barbouillées, où les taches d'encre éclatent comme des bombes; la signature est fière, avec un panache; c'est pour des habits, pour des armes qu'il écrit, parade et guerre. Car il commence à se former au métier du capitaine.

Julien de Médicis l'a pris dans ses milices, avec le plus belliqueux des Salviati, Pierre, qui deviendra prieur de Rome. Et Laurent, qui va saisir le duché d'Urbin, le surveille, et le fait instruire aux armes quand il est à Florence :

« Très aimant fils, salut! écrit Lucrèce Salviati à son cher Jean. J'ai ta lettre du 30 passé; et, comme en ce moment où tu recevras ceci je sais que sera arrivé mon fils Pierre, auquel j'avais dit de vive voix ce que je ne voulais pas confier à une lettre, je pense donc qu'il t'aura tout rapporté. Et toi, prête foi à tout ce qu'il a

dit, et crois que c'est la vérité, car je ne pense pas moins à toi que je ne fais à mes propres fils, attendu que c'est ainsi que je te tiens et considère, et ainsi que je veux toujours te traiter ; d'autant que la nature même du bien est d'être désiré par tous. Je dis cela parce que j'apprends chaque jour comme tu te conduis bien et que tu es toujours avec le magnifique Laurent, dont j'ai grand plaisir et consolation. Je t'encourage à continuer de la sorte, attendu que tu y trouveras louange, honneur, profit, et satisfaction chaque jour davantage.

« Quant à ta venue en ce lieu, j'approuverai toujours en ceci ce qui te pourra plaire ; attendu que jamais en telle chose je n'ai voulu que ce que tu veux. Je serai toujours la même, que tu sois ici ou là ; j'entends, pour penser et pour faire tout ce qui te sera nécessaire et avantageux à ton corps et à ton âme ; ainsi, sois de bon courage et de bonne volonté, tu es sans cesse dans mon cœur ; mais il faut en toutes choses laisser le temps les mener ; et rien ne se fait sans lui. Songe à te tenir en santé et bonne humeur, et à bien faire, comme je m'assure que tu fais ; et Dieu ne t'abandonnera point. Si tu veux de moi quelque chose plus particulièrement, ne crains pas de me l'écrire, je te contenterai comme mon fils ; que Dieu te garde et conserve. — Rome, 8 avril 1514. — Fais-moi donner tes lettres en mains propres. Je te recommande la Marie, va souvent la voir.

« Celle qui est comme ta mère,

« Lucrèce Salviati de Médicis. »

Mais les visites à la Marie, à la petite fiancée qu'il avait le bonheur de voir à Florence pendant que sa mère le lui conseillait de Rome, ne suffisaient pas aux seize ans de Jean. Il lui fallait la guerre, il voulait montrer son épée et mener les hommes qu'il exerçait pour Julien et pour Laurent ; c'était là cette affaire que Lucrèce

Salviati devait solliciter pour lui. La main de Marie lui était accordée d'avance ; mais une compagnie à faire guerroyer, un champ de combat pour déployer sa science toute fraîche et son courage héréditaire, il voulait, il cherchait cela, de tout son cœur. Seulement, le proverbe dit qu'à Rome : « il faut trois choses, pain, parure et patience. » Il devait l'apprendre toute sa vie.

« Tout me fait parler, lui disait encore Lucrèce Salviati, et te dire l'amour que je te porte comme à mon fils... et d'autant plus, que c'est aussi par amour de ma Marie, que je te recommande. Cet excellent Véri de Médicis (*del Bene*) fuit la toile (se dérobe) le plus qu'il peut : je fais toute diligence à lui retirer des mains tes affaires... Aie soin de vivre de telle sorte que tu puisses arriver à ce qui se projette pour toi. »

Femme d'un banquier qui était le correspondant d'Agostino Chigi, Lucrèce, du sang Médicis, s'entendait doublement en affaires. Elle apparait comme une femme experte, vaillante, très fine et très allègre dans le gouvernement d'une maison double, de dix enfants et d'alliances princières, sans parler des cardinalats et des priorats obtenus ou achetés à beaux deniers. Elle aimait à voir Jean, son favori parmi les gendres qu'elle se préparait, vivant à Florence auprès de Marie. Il se dissipait moins qu'à Rome. Il reprenait même, à présent, la tradition de Catherine Sforza, pour la surveillance des domaines ; et l'apprenti condottière savait écrire, en bon fermier de ses biens, à l'intendant du Trebbio :

« Messire Antoine. Par votre précédente lettre, j'eus avis que vous me deviez envoyer du vin et quelques paires de poulets. Vous n'avez point envoyé les poulets. Je ne sais la raison. Faites que bien exactement vous en envoyiez quatre ou cinq paires, et autant et plus de paires de pigeons, et envoyez demain du Trebbiano, une

charge d'âne. Et envoyez une marmite de saindoux et le reste de la farine. C'est tout pour aujourd'hui.

Florence, le 3 juillet 1514. »

Les alliances entre les Florentins accourus à Rome et les seigneurs avides de capter les bonnes grâces et les dotations commençaient alors ; Léon X aimait les fêtes et toutes ses faveurs étaient pour les nouveaux-venus. Son féal Balthasar Turini décrit les noces faites entre Emilie Ridolfi, nièce des Salviati, et Jacques V d'Appiano, seigneur de Piombino, veuf de Marie d'Aragon, et le même qui épousera encore en troisièmes noces Hélène Salviati, avec 20,000 écus de dot. Il faudrait une lettre pareille, pour décrire, deux ans plus tard, le mariage entre Jean de Médicis et Marie Salviati. Du moins, si le tableau n'est pas fait pour eux, il figure une même cérémonie, pour des parents au même titre.

« Le matin, 20 août 1514, dans le Palais, dans la grande Salle des Papes, celle qui est en face de la Chambre de Notre Seigneur, s'est fait le repas nuptial ; et avant que l'on vînt à table, en présence de Sa Sainteté et des sept cardinaux nommés dans la liste qui suit, le sire de Piombino donna l'anneau à madame Emilie, au doigt : et ce soir elle lui en donnera un autre à un autre endroit ; et la cérémonie fut telle que suit : devant Sa Sainteté était madame Emilie entre ses père et mère, et vis-à-vis le sire de Piombino ; et Ser Philippe de San Miniato a été le notaire ; et les accords faits, madame Emilie prononça le oui ; et à ce oui, le Sire de Piombino et tous les quatre répondirent en baisant les pieds du Pape ; et mention a été faite que la dot est de trente mille ducats de carlins du Royaume, en mode et forme que sont convenues les parties... Et ceci fait, on se rendit au repas et tous se placèrent à table de la façon que Votre Seigneurie verra dans la liste ; le repas fut ordi-

naire, et rien de somptueux : Maître Christophe de Los Rios avec ses batelages, et un sermon matrimonial après le repas ; Romanello et Cathellaccio, bouffons, ont amusé la compagnie jusqu'à ce que Notre Seigneur se retirât en sa chambre, et la fête fut terminée vers les xix heures. »

Si Laurent de Médicis, à qui la lettre est adressée, la faisait lire à Jean, le fiancé de Marie Salviati pouvait se figurer d'avance ses noces à venir. Sur l'autre feuillet de la lettre, on voyait que la table du Pape comptait dix personnes, la deuxième table, neuf, la troisième, dix, et une quatrième, de jeunes gens, quatre. Parmi ces trente-trois convives, il y avait Hippolyte de Médicis, son père l'archevêque Jules, Madeleine et Alphonsine de Médicis, Lucrèce Salviati et son fils Laurent.

Au milieu des fêtes, on n'oubliait point les affaires. Le 14 octobre, Lucrèce Salviati pouvait écrire à Fortunati :

« Très cher curé. Ne vous étonnez pas si je n'ai point fait réponse à votre lettre ; c'est à cause que je n'ai point d'émissaire de confiance. Les lettres vont mal par intermédiaires. A présent, grâce à Salvador, je puis vous satisfaire. Dites à Jean qu'il se tienne en bonne humeur et se prépare à venir ici, vite, vite. Mais que néanmoins il ne parte avant que j'aye écrit. Car j'attends une conclusion qui est prochaine, et puis j'aurai un poste honorable pour lui. Je veux que vienne céans la femme de mon fils Laurent. Et la Marie en tous cas, et vite. Nous resterons ici jusqu'à Pâques.

Rome, 14 octobre 1514. »

Et elle signait fièrement : « Lucrèce S(alvia)ti, sœur de notre Sérénissime Seigneur le Pape. »

Jean se liait à Rome, avec des capitaines comme ce Pochintesta da Lugo, qui devait perdre la vie dans la conjuration ourdie par le joli cardinal Alphonse Petrucci,

son parent, parce qu'il avait proposé d'occire Léon X. C'était en attendant mieux, des échanges de chevaux sardes, des cadeaux, chiens d'arrêt ou éperviers. Les liasses de cette époque sont pleines d'achats pour la meute et la chasse au vol. Et déjà, les capitaines signent leurs lettres ou les adressent : « au seigneur Jeannin de Médicis, mon supérieur très honoré. » Lui, de sa part, écrit au trésorier de Julien pour savoir « quand part notre Sire et commun maître ; » et les premières demandes de harnachements militaires apparaissent ; deux douzaines de gants de gentilhomme, un collier de cheval et une têtière d'acier, un beau chanfrein.

Par malheur, le mal qui devait emporter bientôt Julien de Médicis réduisait son rôle de capitaine général à demeurer honoraire. « Il va de bien en mieux, chaque jour », disait Fortunati. Mais ce n'était qu'une convalescence, et peu solide. Aussi les équipements de Jean, sa force de jeunesse restaient inutiles, au Trebbio : « Tu devrais m'envoyer des perdreaux, écrivait le curé, ou au moins des poissons, on me dit que tu en prends beaucoup ; si demain tu m'en envoies à Castello, pour dîner, ô qu'ils me seront chers ! et je dis des gros. Moi, je t'enverrai de bonnes pastèques, et des concombres, de la bonne sorte. Fais bien attention de ne pas tomber malade, car pour tout le reste on y pourvoira très bien. »

La vie de Jean était réglée sur les ordres et les allées et venues de Laurent, chef de Florence, et de Julien, chef de l'armée pontificale.

Il devenait beaucoup plus ferme dans sa conduite ; il convoquait même Fortunati pour une assemblée, un conseil de famille où les intérêts avec les Riario devaient se débattre. Et bientôt, sur l'ordre du Pape, il allait s'installer à Rome ; c'est là que son mariage sera décidé ; c'est là qu'il obtiendra ses premiers grades éclatants dans la carrière des armes.

Cet appel que lui adressait Léon X « lui plut beaucoup, dit la chronique, car il avait déjà les os durs, le corps gaillard et l'âme vivace. » Toute une maison, fortement montée, le suivit.

Le trente mars 1516, on faisait encore un inventaire :

« *Du curé Fortunati. — Inventaire des effets remis au curé pour envoyer à Rome au Magnifique Jean.*

» *In primis* six couteaux d'argent à fleurs; six fourchettes d'argent avec les *palle* (les besants en relief des Médicis.)

» Deux salières d'argent. Vingt-cinq serviettes de toile fine, dont une mauvaise.

» Trois paires de draps de toile superfine pour le lit du maître.

» Quatre paires de draps de quatre lés grands, pour un lit de cinq brasses, en toile du pays, avec les entretoilles, pour honorer gens de condition.

» Six paires de draps de quatre lés pour les gens de maison. Quatre grandes nappes de toile fine, quatre serviettes pour essuyer les mains.

» Envoi d'Antoine (Vaïni). Six paires de grands draps pour les gens, quatre grandes nappes pour les gens, seize serviettes ficelées ensemble.

» Du curé. — Un courtinage en tapisseries de figures, doublé de toile bleue, en six pièces, cinq grandes et une petite formant pente.

» Une pièce de tapisserie à figures soie et or, avec les histoires d'Abraham.

» Quatre pièces de dossiers de chaire en tapisserie à verdures, deux grandes aux armes des Riario et deux sans les armes.

» Quatre tapis : un grand, de table, avec les *palle;*

un pour crédence, plus petit; et deux petits à neuf bandes.

» Deux chemises, une au maître, l'autre à Georges. Six mouchoirs de linon au maître. Une épée avec le ceinturon en taffetas.

» Une armure blanche avec le heaume, les brassards et les gantelets.

» Une veste de satin noir, doublé de taffetas, cousue de cordons.

» Un rouleau d'écritures de Jean Vespuce.

» Une paire de coffres couverts de cuir blanc velu, ferrés, et leurs clefs.

» Deux sacs, avec dedans des harnachements de chevaux.

» Deux grandes piques dorées avec les gaînes de cuir.

» Un bonnet de brocart avec six coquilles d'or, et une image garnie en or.

» Un collet de satin jaune fourré de peau. »

Et, sur une dernière feuille, biffée de quatre barres, on lit encore :

» De Castello — quatre morceaux de tapisserie à fleurs; deux aux armes des Riario.

» Deux petits tapis.

» Quatre paires de grands draps.

» Quatre nappes de toile fine.

» Quatre touaïlles, ou essuie-mains, à la parisienne, en toile fine.

» Vingt-cinq serviettes en toile fine. »

Jean de Médicis, quinze jours avant ce départ pour la Ville Eternelle, avait figuré dans des funérailles illustres. Le frère du Pape, Julien de Médicis, était mort le dix-sept mars, à trente-sept ans, dans cette divine abbaye de Fiesole qui n'avait pu remettre, par les caresses de sa lumière et de ses brises, une santé ruinée, et peut-être

même dévastée par le poison. N'avait-on pas soupçonné l'envieux Laurent, le neveu qu'il gênait dans son ambition ? Durant cette époque, pas un personnage ne meurt, que le poison ne se devine, et qu'un sifflement de reptile ne passe au milieu des regrets et des pompes officielles. Julien, comme Léon X, comme Jean de Médicis, a dans les plis de son chevet, dans ses remèdes, dans le vin qu'il a bu, dans les vêtements qu'il endossait, la main douteuse d'un parent, d'un rival, d'un allié, qui sait les secrets des *ricettarii*, pour se faire plus large sa place au soleil.

On alla chercher sans apparat le corps du défunt à Fiesole, pour le déposer au couvent de Saint-Marc, dans le monastère de l'Angelico, de Saint Antonin, de Savonarole ; c'était un cloître révéré, fréquenté par les Médicis de tous les âges. Florence regrettait Julien, affable et courtois ; ce joli prince, galant et lettré, personnage du *Cortegiano,* ni très vicieux ni sanguinaire, Médicis de la bonne race dans sa prodigue passion pour les arts de tous genres, « fait pour la cour mieux que pour la guerre », maître sans morgue, et si prodigue, flattait l'amour de la Cité. Michel-Ange a fait son image, et l'on voit bien que son armure, décolletée, est de parade comme son bâton de commandement ; il a la tête nue, son visage apollonien et las se détourne à demi, par un mouvement gracieux, il y a de la mièvrerie dans son geste ; c'est l'homme « grand, blanc, au col long, penché en avant, les bras longs », que décrit un chroniqueur, « avec des yeux bleus, grave non seulement dans sa démarche mais dans son parler, bénin, humain, plaisant, gentil, ingénieux, simple, aimable, de débile complexion, miséricordieux et libéralissime. » Figure de la Renaissance qui va finir, et d'une race trop usée pour rien donner que des malades ou des monstres. L'autre, dans la même chapelle de Michel-Ange, c'est Laurent, le *Pen-*

sieroso; nous disons le *Penseur*, mais cela veut dire, en réalité, le *Soucieux*, et celui-là, Michel-Ange, en lui supprimant le crâne, enfonce sur sa tête un casque à bec de reptile; toute la face aux yeux errants disparaît sous la gueule du saurien héraldique, et la main gauche est relevée, une molle et flexible main de traître, que l'on sent visqueuse : c'est pour cacher la bouche, et remplacer la visière inférieure du casque.

On les regarde, ces deux princes, on pense que l'un, ce parent plein d'ombres étranges, a peut-être préparé pour l'autre, le garçon frêle aux belles boucles, la lente agonie de dix mois. Eh! s'il fallait tirer hors des sépulcres, dans le vestibule ou dans la chapelle d'onyx, de lapis et d'albâtre, toutes les cendres des victimes ou des assassins, qu'est-ce qu'il resterait, après cela, des Médicis?

Léon X, en perdant ce frère qui n'avait pu lui donner la joie de combattre les Français, renonçait à l'ambition de créer pour son plus proche parent quelque duché de Modène et Parme. Les obsèques furent splendides. Après que le corps fut resté deux jours au couvent de Saint-Marc, on le menait à Saint-Laurent, par cette via Larga que borde le grand palais des Médicis élevé par Michelozzo, décoré par Donatello, par Masaccio, par Gozzoli. Laurent de Médicis suivait le corps et conduisait le deuil, il était revêtu du grand capuchon que l'on voit aux pleureurs des anciens tombeaux; suivait la maison de Julien, duc de Nemours, et de madame Philiberte de Savoie, son épouse depuis peu de mois; tous étaient en capuches noires. Au milieu des flambeaux et des torches flottaient les drapeaux que le Duc n'avait jamais pu déployer sur un champ de bataille; derrière les files épaisses des citoyens et de la maison ducale, Jean de Médicis se montrait, à cheval, avec un manteau de taffetas noir, il élevait entre ses mains la grande bannière carrée de la Sainte-Eglise; l'autre étendard était porté par Pierre

Salviati, neveu du Pape. La foule reconnaissait les deux jeunes condottieri sous les plis des larges drapeaux. Ils étaient précédés par la bannière de Léon X et par le gonfanon du peuple florentin, à croix de gueules sur champ d'argent. Suivait le heaume ducal, tenu sur un fût d'armes par un page dessus son destrier caparaçonné; le sceptre, enrubanné de deuil, était aux mains du sire de Piombino, lequel, vêtu de brocart d'or par-dessus son armure, avait l'épée, les éperons, et comme marque et insigne de la dignité ducale, il ceignait par-dessus son bonnet le cercle d'or, aux pierreries et aux huit fleurons d'ache d'or, posés sur pointes aussi d'or. L'oraison funèbre fut dite par le secrétaire de la Seigneurie, Marcel Adriani; et le bon peuple échangea « force considérations sur la vanité des mortels ». Déjà, lors de l'entrée du Pape en octobre, Florence avait montré son goût pour les splendeurs des mascarades.

Jean de Médicis était revenu dans Rome, reportant les enseignes vierges de son premier capitaine. Il n'y chôma pas longtemps. A défaut de ce frère qui trompait par sa mort tant d'ambitions, Léon X reportait sa faveur sur les Médicis survivants. Tous étaient bien jeunes; mais dans cette fin de la Renaissance, tous ceux qui occupent la scène du monde sont adolescents, ou à peu près. En 1516, sous un Pape de trente-neuf ans, François Ier a vingt-deux ans, Charles-Quint seize, Henri VIII vingt-quatre. Et puis, le Souverain Pontife a-t-il cure de l'âge ou des qualités chez ses créatures? « Déjà, dit ce pauvre bavard de sacristain, le maître des cérémonies, Pâris de Grassis, ce n'était plus un homme parmi nous, mais comme un demi-dieu. » C'est à Rome qu'il appelait les parents trop libres dans leur conduite, les candidats aux duchés, qui sait, aux royaumes? Laurent brûlait d'y revenir. Jean de Médicis précéda le vice-gonfalonier et se prépara pour entrer à son service.

Le Pape l'essaya d'abord à de petites entreprises. Il lui laissa battre les Orsini, si follement qu'un jour il voulait se jeter avec une douzaine de compagnons, sur deux cents adversaires. Puis il le lâcha contre ceux qui usurpaient le domaine d'un seigneur ami, qui était un Orsini, pourtant, mais un Orsini bien pensant, Camille, seigneur de Sermonetta. Pour reprendre ce bourg malsain, juché près des Marais Pontins sur un escarpement, quelques troupes, avec Tristan le Corse, capitaine de confiance, furent bastantes. Dès le premier jour les bandes de Jean de Médicis se recrutent parmi les Corses ; ces hommes au sombre courage sont ses soldats d'élection.

« C'est mon père, écrivait plus tard Cosme I[er] à Philippe II, qui commença d'employer cette nation, jusqu'à lui peu connue pour la guerre en Italie ; et il le fit parce qu'il les trouva courageux et aptes à soutenir toute fatigue, et ils se conduisirent en sorte qu'ils lui firent honneur, et il en mit un grand nombre hors de pair, et en fit moult capitaines, et les combla de bienfaits. »

Pour tout cela, beaucoup d'argent devenait nécessaire. Léon X en donna sans doute ; mais Jean commença les emprunts qui dévorèrent sa fortune jusqu'à la fin. Une plus illustre entreprise l'appelait, dès le mois de juillet 1516 ; c'est pour elle qu'il lui fallait cinq cents ducats. C'était cette guerre d'Urbin, retardée par la douceur de Julien ; maintenant que le gentil prince pleuré par l'Arioste était mort, le Pape cédait aux conseils d'Alphonsine Orsini, la mère de Laurent, et à ceux de Laurent lui-même, aussi rapace que sa mère. Il oubliait qu'il avait dit, à Jean Lapucci de Poppi qui lui annonçait l'élection forcée de Laurent à un autre grade : « Ainsi, j'ai fait deux capitaines, ni l'un ni l'autre n'a d'expérience et ils sont dans un poste qui veut des hommes capables ; si l'on en a besoin, je ne sais comment ils feront. » Alphonsine et Laurent lui auraient riposté : « Quand le

Pape Alexandre VI voulait faire une entreprise, il n'avait ni scrupules, ni respect, ni dépit. Cela ne sied pas aux grandes âmes. » Et Laurent, on l'avoue déjà, sera le César Borgia du nouveau Pape.

Neveu du pape Léon X contre neveu de Jules II, Médicis contre Rovère, comme Borgia contre Montefeltro ou Riario, c'était de règle. La guerre dura vingt-deux jours.

Lisons les lettres et les autres documents originaux qui restent de ces guerres-là ; mais, pourquoi les décrire par le menu? Les exemples d'énergie ou les traits de mœurs qu'on recueille sur les feuillets écrits par les hommes du temps importent seuls. Pour toutes les autres folies qui encombrent les livres, à quoi sert de les exhumer? Faut-il raconter ces sottises obscures, ces luttes de principicules, ces assauts de bourgades, ces massacres pour un donjon, ces haines pour une bicoque? Ramassons les reliques et les armures ; mais laissons la cendre aux vers. Sans la gloire des arts, qui donc se soucierait de ces villes-là? c'est la revanche des artistes, que les cités italiennes sont immortelles par leur nom. Ce qu'ont fait les hommes de guerre a passé comme la poussière.

Dans les guerres qu'il fait combattre, Léon X ne saura montrer que ses tares morales ; on les sent, à trop pénétrer, comme ceux qui venaient trop près de ce Pape sentaient aussi ses tares physiques. La guerre d'Urbin ne fut pas moins absurde qu'injuste. Le 18 août 1516, une bulle d'investiture créait le nouveau duc Laurent. Méprisable seigneur, seigneur éphémère, fidèle à la nature qu'il tenait de sa mère, une Orsini, de sa grand'mère, une Orsini ; baron romain, bien plutôt que citoyen de Florence.

Jean de Médicis devenait un instrument de cette fortune. Dès lors, et pour toujours, il est et reste le condottière, l'entrepreneur de batailles, le dresseur de soldats, le fournisseur de bandes, au service de l'un, de l'autre,

suivant les pactes : figure nécessaire dans cette Italie du XVIe siècle, champ-clos d'ambitions étrangères et de factions intestines.

En dépouillant cette dynastie d'Urbin qui avait élevé Laurent, accueilli Julien durant l'exil, en forçant à fuir vers Mantoue le neveu de Jules II, l'ancien Préfet de Rome, Léon X inaugurait cette politique dont Jean-Jacques Trivulce avait dit : « Qui chasse tous les lièvres n'en prend point. » Comme Guidobaldo devant le Borgia, François-Marie Ier, coupable d'avoir servi la France, cédait au Médicis, que les armes françaises appuyaient de leur puissance : il savait que son peuple le verrait bientôt revenir dans la ville démantelée, que les Papes sont éphémères, les poisons actifs et les invasions changeantes. Ennemis d'aujourd'hui, la veille amis, demain complices, telles sont les mœurs politiques de ce temps et de tous les temps.

Pour Jean de Médicis, le livre des comptes relié en peau blanche fleurdelysée, et qui fut celui de « l'Illustrissime Seigneur Laurent duc d'Urbin », conserve à la page quatre-vingt-dix-septième, sur le revers, la note de la solde due.

Et dès le premier juillet 1515, dans le relevé de tous les gentilshommes à la solde de Laurent, parmi les chevaux recrutés par lui, figure un roussin turc, un de ces légers chevaux barbes que Jean préférera toujours.

Si la guerre avait trop peu duré pour que Jean de Médicis eût vérifié le proverbe toscan : « on y va plein de deniers, on en revient plein de poux et plein de vices », le séjour de Rome, auprès de Laurent, avait pu le remettre dans sa première vie romaine, parmi les orgies, les débauches, les querelles et les chevauchées à la mode des Orsini. C'est avec Laurent qu'il connut les courtisanes dont les lettres décorent sa correspondance ; la Nicolosa, maîtresse favorite cette année-là pour le duc d'Urbin, une

juive espagnole, deux fois ardente et doublement féline, la « dipinta Nicolosa ». Nicolosa la Peinte, célébrée dans une Pasquinade, le *Triomphe de la Luxure* ; fameuse dès 1513, elle était arrivée à Rome dans le début même de Jean, et il l'avait vue, telle que Pierre l'Arétin l'a dépeinte : « Nicolosa de la Tribu de Juda, — c'est son origine, — laquelle inaugura cette pompeuse façon d'aller, avec quatre ou six suivantes, des fards sur le visage pour le prix d'un ducat, et l'éventail aux mains, par les églises, en lisant les Psaumes en langue hébraïque. » L'éventail, l'église, les Psaumes, toutes les mœurs de l'Espagnole se révélaient à Jean. D'autres encore, cette illustre Lucrèce-Maman-ne veut-pas, la filleule de l'Arétin, qui prétendait l'avoir lancée : « Avant-hier, elle crevait de faim. Qui l'a fait débuter, sinon moi-même ? tu dois bien te recorder la cause qui l'a fait nommer Maman-ne-veut-pas, un nom qui subsiste encore : c'est moi qui lui ai procuré cet ami, donné son crédit, et, attendu qu'elle est accorte et vivelette, l'ai mise en mains à force riches, et peu à peu l'ai mise en vue : si bien qu'elle a pris chaïr, elle qui était fort maigre, et s'est enrichie, tant qu'à hanter chez les prélats elle a reçu de quoi se vêtir, et en même temps appris à bien parler. »

Elle savait en effet Pétrarque et Boccace par cœur, et force Virgile, Horace, Ovide, tous les bons auteurs, en latin. Ce n'est pas là ce que cherchait près d'elle Jean de Médicis. Les femmes lui faisaient connaître la prostitution de ce temps, si rudement, si largement décrite dans les dialogues de l'Arétin, qu'elle en conserve comme une tragique beauté. Le condottière de dix-huit ans avait parcouru tous les cercles de l'Enfer infâme, et connu celui qui les décrira, cet Arétin qui fut « son frère », et son Patrocle, et son Euryale. Pourquoi croire que l'Arétin attendit d'être chassé pour connaître Jean de Médicis et se réfugier à son camp ? il fut, dès la première étape,

son pourvoyeur et son ami, pourvoyeur de Lucrèces à la romaine, ami suivant les modes florentines.

Alors, entre deux guerres, on maria Jean. Pendant que Léon X chassait du côté de Viterbe, à courre, au vol, ou s'amusait à pêcher, avec ses cardinaux, les Salviati allaient et venaient entre Rome et Florence, pour préparer deux choses : le mariage de leur fille Marie avec Jean de Médicis leur pupille, et la nomination de leur fils Pierre au Priorat de Rome. Elles se firent toutes deux en même temps, ou à peu près. A la fin d'octobre, Lucrèce Salviati était à Rome, elle assistait Clarice Strozzi, sa nièce, qui mettait au monde une fille : puis elle revenait à Florence avec Jean Corsi. Jean de Médicis était demeuré à Florence d'où il écrivait quelques jours auparavant à madame Alphonsine de Médicis. Comme Lucrèce Salviati revint à Rome une fois encore au commencement de novembre, le mariage dut se faire vers le milieu de ce mois. Un inventaire des biens à liquider, avec Pierre François, fut établi le 7 octobre.

Il est étrange que les fouilles les plus obstinées n'aient pu faire rendre aux Archives une pièce originale sur la date et sur les détails de ce mariage, qui fut celui du père et de la mère auxquels Cosme de Médicis premier grand duc, doit la naissance. Peut-être lacéré par l'incurie du XVIIIe siècle, ou bien envoyé au pilon parmi les actes du Contrat de la Gabelle, le contrat écrit n'existe probablement plus. Il ne faut pas croire du reste, que le mariage florentin fût conclu par le fait des noces. Les noces sont une cérémonie que les accords ont précédée, et de longtemps. Il y avait deux années, et peut-être bien davantage, que Jean et Marie avaient fait promesse, par devant témoins et sous la foi de l'autorité ecclésiastique. Lorsque François Guichardin, qui épousait en novembre 1508 une autre Marie Salviati, fille d'Alamanno cousin germain de Jacques, conclut son union avec elle, la dot

est stipulée par écrit depuis le 14 janvier 1506-1507, par l'entremise d'Ange dei Bardi.

« J'avais dit à Marie, dans toutes mes lettres, écrivait Pierre Salviati le 26 novembre 1516, de me recommander à Votre Seigneurie, et sans retard elle m'a répondu l'avoir fait. J'ai appris depuis que vous aviez fait vos noces, dont j'ai pris un plaisir extrême et le plus grand contentement que m'ait pu donner chose désirée en ce monde. Je prie Dieu qu'il vous concède la grâce de pouvoir longtemps conjouir ensemble ; et bonne chance ! Dites de ma part à Marie qu'elle vous caresse bien... » Et il lui annonçait, de Rome, en lui offrant tout son crédit nouveau, sa nomination à ce « beau bénéfice » du Priorat qui avait tant réjoui ses parents et lui-même, et qu'il transmit par la suite à son frère Bernard.

Jean de Médicis et Marie Salviati, le matin de leurs noces, avaient entendu la « messe du conjoint » dans l'antique paroisse de San Brocolo, sur laquelle l'épouse était née près de dix-huit années auparavant. Eglise de la vieille ville, dans ces rues noires qui coupent entre le faubourg des Albizzi et la rue des Gibelins, Saint-Procule, qui fait le coin de la rue de l'Eau et de la rue des Pandolfini, avait été décorée par les anciens peintres siennois ; on y voyait des œuvres de Giotto, de Filippo Lippi, et les Salviati, si voisins, y avaient leur chapelle particulière, à la droite du maître-autel. Le marié de dix-huit ans, robuste, trapu, le visage et le corps déjà marqués par l'embonpoint des Médicis, mena la mince Florentine de dix-sept ans, fluette et pâle, avec ses larges yeux farouches, sa figure aux traits palpitants, à la bouche passionnée : image d'une femme aimante et livrée à tous les orages d'un amour unique, Marie Salviati, qui a fait ce miracle de donner un peu de talent à Vasari, semble une amante et une épouse des âges modernes. Et elle épousait, elle aimait un seigneur des temps révolus.

Il la conduisait au Palais de la rue du Corso ; Jacques Salviati l'habitait encore et le leur laissa lorsque son palais neuf eut été fini. C'est une maison d'opulents Florentins, elle venait d'être refaite par Bramante Lazzeri ; la cour à colonnade composite, dans le style de Michelozzo, vit entrer le cortège, et le large escalier s'ouvrit, couvert des tentures aux « palle » et de celles qui figuraient le râteau d'argent des Salviati sur champ de sable ; vrai symbole de banquiers florentins.

La sœur de Marie, la princesse Hélène de Piombino, reçut vingt mille ducats d'or. Mais le cardinal Jean paya sa pourpre quatre-vingt mille. Il est aisé de croire que pour avoir un Médicis, Jacques Salviati dota bien sa fille. Dès lors commencèrent les comptes entre le gendre et le beau-père.

Le soir, Jean donna l'anneau, cérémonie suprême. Puis, en vrai guerrier, il voulut fêter sa jeune femme par des joutes et des tournois. Il y fut admirable, et tous les jours, et dans toute épreuve : c'était un seigneur magnifique, et sa forte main, large ouverte, attirait mille compagnons, une jeunesse turbulente. Marie Salviati regardait, avec ses grands yeux de victime, ces jeux épiques, très semblables à la guerre. Jean allait lui montrer bientôt, à la nouvelle épousée, comment il était de ceux qui ont « épousé la cuirasse » *tolto la corazza per moglie !*

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES GUERRES (1517-1521)

Le Palais, où Jean et Marie s'étaient unis, occupait l'endroit même où Dante avait vu Béatrix. La maison de Folco Portinari, qu'on avait abattue, y laissait un mur, et dans ce mur était la niche où l'on voulait que le précoce enfant-poète fût venu « guetter et veiller » pour celle dont « l'image était sans trève auprès de lui. »

Les amours de la *Vita Nova* ne planèrent point sur les noces du condottière. Dans cette vie d'armes et de chevauchées, les rêves de l'art ou des lettres n'ont point de place.

Que l'on parle à ce neveu de Léon X ; il lui faudra parler batailles. Le Pape ne cherchera point à l'amadouer, celui-là, par ces plaisirs de la beauté, qui étaient un si merveilleux instrument de son despotisme. Il lui donnera des chevau-légers, des drapeaux, et des lances. Oui, ce Médicis, ce Sforza, pas une lueur d'art en toute sa vie ; il eût vécu dans un nid d'aigle, au fond de l'Apennin, au lieu de grandir à Florence, à Rome, dans la rayonnante apothéose de ce siècle, qu'il ne serait pas plus étranger à tout ce qui est de l'esprit. Sur cet homme

d'airain, la Renaissance n'a pas prise : ses yeux bigles regardent dans la poussière d'une bataille, ils cherchent le sang d'un meurtre ou le fracas d'une nuit-franche. Croirait-on jamais qu'il a pu feuilleter avec son cousin Pierre-François le bel exemplaire de Dante, sur parchemin, historié par Sandro Botticelli pour Laurent? et qu'il fut sans cesse, à la villa de Castello, devant les deux plus beaux ouvrages du Botticelli, la *Naissance de Vénus* et la *Primavera*, peintes pour le Popolano?

Même Marie Salviati ne le gardera point. Que la femme veille aux maisons, aux villas, qu'elle mène à bien les affaires d'intérêt, les démarches auprès du Pape ou des Ducs, la paix nourrira la guerre. Mais lui, c'est pour guerroyer qu'il est né. Son père, Jean le Populaire, usait avec Catherine Sforza des formules les plus civiles : « Illustrissime et Excellentissime Seigneurie, mon unique espérance, très précieuse. » Lui, quand il écrit de sa main, ce qui est rare, il dit : « Ma femme ! »

Jean fut malade peu de temps après ses noces. Il ne fallait pas moins pour le retenir au logis : mais bientôt, dès le milieu de décembre, ces mariés de l'automne passé ne sont plus ensemble. Le 3 janvier 1516, Marie Salviati écrit sa première lettre à son mari, qui attend l'ordre de départ à Rome, auprès de Lucrèce Salviati ; elle lui annonce que ses chapeaux seront bientôt prêts, et se recommande à sa mère.

La paix de Noyon a rendu libres les troupes espagnoles, et les meilleurs condottieri ; François-Marie de la Rovère est aiguillonné par Frédéric de Gonzague de Bozzolo, l'ennemi personnel de Laurent et celui-là même qui a pris à Ravenne le cardinal Jean ; François-Marie de la Rovère sent avec lui Lautrec, « l'ennemi des prêtres ». La fragile couronne d'Urbin va-t-elle échapper à Laurent de Médicis? Les premières escarmouches, la lenteur intéressée de ses capitaines, lui ont appris, au duc nouveau,

que l'argent, même gaspillé par Léon X, peut faire trahir les gardiens des places fortes, mais ne crée pas les vrais soldats. Il sait que Jean de Médicis, avec ses cent chevau-légers, qui faisaient huit cents hommes, forme le meilleur de ses troupes. C'est Jean qui va se remettre en campagne des premiers. Il aura jusqu'à seize cents soldats sous ses ordres, en chevau-légers ; et cinq cents fantassins, qui sont nouveaux pour lui.

On lui écrit que tout va bien, que sa femme est bien portante, « grasse et fraîche » ; elle travaille à un chaperon d'autour, à une tapisserie, sa sœur Hélène lui tient compagnie. Il est, alors, à Bologne avec sa troupe. Et il écrit pour demander de l'argent, à Fortunati :

« Mon très cher, comme père. Je vous avise de ma bonne santé. Il a plu au seigneur Laurent me donner une compagnie de chevau-légers. Aussi je vous prie de vouloir bien me pourvoir de deux cents ducats. Faites que je n'en manque pour rien au monde, attendu que c'est présentement que j'en ai besoin. Quand bien même je devrais mettre en gage les joyaux de ma femme, je lui écris une lettre à elle, et qu'elle veuille bien faire ce que vous lui direz. Je vous prie de n'y point manquer, et débrouillez cela le plus vite possible. Le porteur de la présente sera Jean-Philippe de Faënza, donnez-lui ce qui est vendu. Je me recommande à vous. Christ de mal vous garde.

» Jean de Médicis,
» de sa main.

» 13 janvier 1517, à Bologne. »

Et voilà les lettres d'amour que recevait Marie Salviati.

En mars, Jean gardait le passage de l'Apennin toscan, à Firensuola, pour arrêter les Espagnols, qui arrivaient

de la Haute-Italie à l'appel de François-Marie. « Nous sommes ici, qui veillons, » écrivait-il au duc d'Urbin. La guerre, dans ces âpres lieux, était dure et coûteuse. Elle ne le fut pas moins lorsqu'il passa dans les montagnes des Marches. A Pesaro, devant cette mer qu'il devait écumer plus tard, il manquait de tout :

« Mon révérend curé, comme père etc. Je vous envoie Toso mon serviteur, avec un cheval barbe, dont vous ferez prendre soin suivant qu'il vous dira. Et puis, comme c'est l'usage à la guerre, ces jours passés j'ai perdu mes mules avec le peu de bagatelles que j'ai emportées de la maison. Aussi vous direz qu'on m'envoie cape, saie, pourpoint, et chemises, et ce que j'ai à moi dans la maison. Et si l'on les a déjà donnés, vous m'en ferez faire d'autres. J'ai reçu de Madame quatre chemises, des vieilles, et deux neuves ; cela ne suffit pas. Vous m'en ferez envoyer d'autres.

» Et puis, attendu que je me trouve mal sur mon cheval, vous verrez à m'envoyer des chevaux turcs de la plus grande taille et les meilleurs que vous puissiez avoir à Florence, car les miens sont tous malades.

» Et puis, vous prendrez une trompette pour mon trompette, qui soit bonne, et qui sonne clair, et vous ferez faire un pennon à mes armes.

» Aussi ferez-vous faire un sceau avec le cimier, et mon nom, les lettres petites d'un côté et sur l'autre face plus grandes pour les patentes et les sauf-conduits. Rien d'autre à dire. Songez à rester en santé, et me recommandez à Ma Dame Madame Marie.

» Votre Jean de Médicis, autant que fils.

» A Pesaro, le 14 avril 1517. »

Fortunati faisait ce qu'il pouvait, et presque davantage, pour combler le gouffre des dettes, qui commen-

çait à s'élargir; mais la guerre dévorait tout. Dans sa lettre du 3 janvier, le curé glissait un papier fort peu militaire : c'était un billet pour réclamer à Fra Bartolommeo della Porta le tableau d'autel qui était resté dans les mains de l'ancien gonfalonier Soderini.

Cette œuvre, qui est maintenant à Florence, avait été allouée par décision de la Seigneurie le 26 novembre 1510, au peintre suave, à ce mystique ami de Savonarole et de Raphaël; dans son exil très tempéré, sous la protection du Pape qu'il minait sournoisement, Pierre Soderini gardait le tableau de « Baccino »; ce n'est qu'une grisaille, mais qui laisse entrevoir un chef-d'œuvre.

Florence était avide, et les Médicis plus encore, de reprendre ce grand ouvrage où la Vierge et l'Enfant sont entourés par Saint Jean-Baptiste et Sainte Anne, dont les yeux adorent la Trinité glorieuse au milieu des Anges, tandis que les Saints protecteurs de Florence entourent le trône et les marches où s'asseyent deux angelots. Le deuxième saint, à droite, est Frère Barthélemy lui-même. La mort, survenue pour lui le 6 octobre 1517, ne lui laissa pas achever son tableau; placé d'abord à Saint-Laurent, dans la chapelle funéraire, l'œuvre est au Musée des Offices; l'ambassadeur qui intervint pour son retour, c'est Jean de Médicis, au moment de partir en guerre.

Cette seconde lutte entre Laurent et François-Marie n'était plus une promenade armée comme la première. Elle dura huit mois, elle fut rude. Le duc dépossédé passait pour un excellent capitaine, il avait eu la bonne fortune de trouver une armée entière toute prête à le suivre, et ses sujets, avec l'étrange affection des Italiens pour leurs maîtres, se sacrifiaient fidèlement au bonheur de le retrouver. Lutte contre les Espagnols, sobres, cruels, et rapaces, lutte contre les paysans qui harcelaient les troupes, inertie calculée des condottieri loués par le Pape et le duc d'Urbin, et qui menaient la guerre en vrais

fonctionnaires, uniquement soucieux de leurs intérêts. Qu'importait à Renzo de Ceri, à Vitello Vitelli, à Guido Rangone, à Jean-Paul Baglioni la fin d'une guerre qui les entretenait, eux et leurs hommes?

Là-dedans, Jean de Médicis, qui payait avec son argent, avec ses peines, ne gagnait que la renommée. Il battait l'estrade en Romagne, il gardait le revers de l'Apennin qui donne sur l'Adriatique, ou, sur un ordre, s'enfonçait dans le dédale des montagnes ; il alla jusqu'aux portes de Forli, à Ronco ; voulut-il revoir le château ? sans doute il ne s'en souciait pas plus que le vautour de son vieux nid. Il allait, de Cortone à Césène, de Césène à Montefeltro, logé dans des bourgades montagnardes qui se rebellaient, avec de belles patentes sur papier pontifical scellées par les protonotaires, par le cardinal Bibbiena, pompeuses et inutiles. « Plaise à Dieu nous donner partout la victoire », écrivait-il au cardinal Jules de Médicis durant une halte à Florence, où il s'occupait de ses protégés, pour repartir « dans le moment même. »

Mais cette victoire, qu'il avait préparée par ses ordonnances et son autorité, la lenteur des prêtres qui gouvernaient l'armée l'empêchait de la poursuivre.

En effet, après bien des tâtonnements dans un pays hostile, après des escarmouches comme la prise de Sorbolungo, qui prouvait une fois de plus la rapidité décisive de Jean de Médicis et la lenteur des autres chefs, Laurent duc d'Urbin s'était fait blesser, le 4 avril, devant le fort château de Mondolfo. Blessure grave, disent ses flatteurs ; mais Nardi lui-même avoue qu'on le crut « plutôt offensé par le vent de la balle ». Le précieux duc se fit porter dans Ancône, et Léon X, par la plume élégante de Bembo, lui avait écrit peu après : « Rien ne pouvait nous être apporté de plus agréable et de plus doux que tes lettres, où tu écris, que, selon l'avis unanime des médecins, ta blessure n'a point pénétré. » Malgré qu'il

écrivit « d'une main ferme et avec des caractères nullement petits ni tremblés », Laurent fit trois mois le malade. Abîmé par le mal napolitain (c'est le même que les Italiens nomment le mal français), il sentait déjà les douleurs qui le firent agoniser durant la moitié d'une année avant sa mort.

Le cardinal Bibbiena, fin politique, subtil comme l'air de son pays natal, le Casentin, auteur obscène et gracieux, le « factotum des Médicis » et le plus cher et plus ancien appui de Léon X qui l'empoisonnera cinq ans plus tard, l'élégant Bibbiena, prélat de cour et de comédies, ne connaissait rien à la guerre. Les capitaines des armées pontificales s'exécraient et s'entravaient ; le ramassis bigarré des soldats en venait aux mains. Il avait fallu diviser l'armée du Pape en trois parties : les Italiens à Pesaro, les Gascons dans la plaine qui est à un mille de la cité, le reste sur le mont dell' Imperiale, divisé en trois parties encore : Espagnols sur la cime, Allemands sur la pente, Corses au pied. Cette disposition, fort bonne pour les cultures maraîchères, ne valait rien pour une armée. François-Marie dérangea l'ordre de ces soldats en espalier, les Espagnols, tournant casaque, s'unirent à lui, les Italiens et les Allemands furent menés fort rudement jusque dans Pesaro ; la plupart des Gascons avaient trahi suivant l'exemple des Espagnols.

Parmi ces équipées burlesques, les vrais soldats, comme Jean de Médicis, payaient les frais du désordre et de l'incurie :

« Illustrissime et Excellentissime Seigneur, mon unique seigneur, écrivait-il au duc Laurent qui suivait la guerre au fond de son Palais dans Florence, j'adresse cette lettre à Votre Excellence afin de lui faire savoir ce qui arrive : Monseigneur le cardinal de Bibbiena, pour m'avoir fait muser par-ci par-là, en disant qu'il me vou-

lait donner 200 fantassins, afin que j'allasse à Saint-Léon, a été cause que jeudi dans la nuit, comme je me trouvais à un endroit que l'on appelle les Bourgs (i Burghi), et logé là dans des villas avec ma compagnie, les sentinelles mises et les vedettes, ainsi que c'est toujours mon ordre et coutume, les ennemis avec 200 chevaux et 400 fantassins conduits par des voies détournées par les vilains de ce lieu, et aussi par le propriétaire de la maison où j'étais logé, sont venus m'assaillir, et m'ayant cerné, c'est avec difficulté que je me suis retiré sain et sauf. On m'a tué mon valet, et un garçon d'écurie, et fait prisonnier mon frère Charles (Féo), et César d'Imola, l'un de mes compagnons ; les mules et les équipages, suivant l'ordinaire, ont été perdus avec tous mes chevaux, hormis deux, c'est-à-dire le barbe bai que me donna V. Excellence et un autre barbe très bon : je remercie Dieu d'être en vie, sain et sauf, et je me retrouve à Lonzano près de Césène, environ à 6 milles. Tout cela pour avis. Je me recommande sans trêve à V. Excellence, que Dieu conserve heureusement.

» A Lonzano, le 25 de juillet 1517.

» D. V. Exc.

» Le serviteur Jean de Médicis à l'Illustrissime et Excellentissime Seigneur Sire Laurent de Médicis Capitaine Général et duc d'Urbin. »

Le secrétaire de Jean, le prudent François Suasio, qui a rédigé cette lettre de sa belle et claire écriture et l'a signée au nom du maître, atténua probablement la dictée du soldat berné par un prêtre. Lorsque Jean écrit en personne, ce qui est rare, c'est une écriture emportée, aux mots tronqués, aux gros jambages en coups de sabre, et dans dix lignes il y a six fois le même ordre : « *subite !* » tout de suite, tout de suite, tout de suite, tout de suite, tout de suite et tout de suite ! Il veut avec fureur, l'im-

pulsion, le désir l'envahit comme s'il était possédé : pour un pareil homme, l'acte suivait la poussée de l'image dans le cerveau, comme la foudre suit l'éclair.

Pendant que Jean chevauchait sur l'antique voie Emilienne ou déferrait son barbe bai dans les rocailles escarpées, son beau-frère Jean Salviati prenait la pourpre, dans la « copieuse promotion » des Trente-et-Un. Léon X, le 20 juin, avait mis toute cette pourpre devant les cadavres du cardinal Petrucci, étranglé, de son secrétaire torturé, du chirurgien Baptiste de Verceil, mort dans les tortures, pour avoir voulu lui envenimer sa fistule. Les cinq cent mille ducats que leurs barrettes coûtaient aux nouveaux cardinaux servirent à continuer la guerre ; l'ancien duc d'Urbin n'avait pas les mêmes ressources. Plus tard, à la mort de Léon X, il fut reconnu que le Pape devait 80.000 ducats au seul cardinal Jean Salviati ; encore l'avait-il traité en bon parent. Le Santi-Quattro et l'Armellini se trouvaient à découvert de 150.000 chacun.

Quand sa blessure ne fut plus vraisemblable, Laurent d'Urbin revêtit les belles armes que Michel-Ange lui dessinait de si mauvais gré, et vint jusqu'à Borgo San Sepolcro, pour diriger de plus près la guerre. Dès le lendemain de la plainte envoyée par Jean, le cardinal Bibbiena lui donnait de belles lettres patentes pour Sant' Arcangelo. Les relations du soldat avec ces prêtres sont étranges ; quand il s'agit d'affaires privées, un peu avant le mariage, c'est monseigneur Goro Gheri, l'homme de confiance pour les Médicis Orsini, qui déclare « ne pas entendre ses lettres ». Et il est certain que les phrases interminables et courtoises de ces prélats ne ressemblent pas au heurt de mitraille qui est le style de Jean. Et quand Dovizi de Bibbiena menace, suivant la formule, quiconque ne logerait pas les chevau-légers de l'illustre Jean de Médicis, et suspend sur les délinquants et les

rebelles « l'indignation de N. S^r. le Pape et notre justice », on ne peut s'empêcher de croire que Jean suffisait à faire respecter Jean, et même encore N. S^r. le Pape et Bibbiena, par dessus le marché.

La bourse se vidait toujours, et l'écurie se dépeuplait, dans ces marches et contre-marches. C'est aux chevaux que pensait d'abord Jean. Il écrivait au plus célèbre propriétaire de haras, au marquis François de Gonzague, pour obtenir une saillie. Le marquis François, condottière habile à servir qui voulait y mettre le prix, ne pouvait avoir de haine pour Jean de Médicis, bien qu'il fût pour l'heure ennemi de François-Marie de la Rovère ; sans doute Elisabeth de Gonzague, fille du marquis, femme du duc dépossédé, avait dû se réfugier chez son père, et François-Marie lui-même ne la voyait qu'en secret et sous un déguisement, durant cet exil. Mais en ce temps, comme en bien d'autres, les princes, même se combattant, avaient des égards mutuels.

Pourtant, la précieuse saillie fut refusée, ou différée sous un prétexte. Le marquis, fier de cette race de pur-sang qu'on lui enviait, ne voulait prêter l'étalon qu'à une cavale tout à fait digne d'un tel honneur. Celle qu'on lui envoyait ne lui plaisait point :

« Monseigneur Jeannin, répondait-il à la demande, par la lettre de V. Seigneurie nous avons vu comment vous m'écrivez en m'envoyant ici une poultre pour notre haras. Nous estimons que présentement tout le monde sait que depuis vingt-six années nous n'avons oncques cessé de chercher, pour notre dit haras, des cavales et des étalons de la plus grande beauté, et bonté, pour amener la race à une vraie perfection, n'épargnant nulle peine ni dépense, achetant tel étalon jusqu'au prix de deux cents ducats, pour la race barbe, en telle façon que nous l'avons à présent d'excellente qualité, et que le Roi

Très-Chrétien n'a point dédaigné, et le Catholique (l'Empereur) non plus que le Sérénissime Anglais (le roi d'Angleterre) chevaucher nos chevaux que nous avions octroyés à Leurs Majestés. Et pour ce qui est de vouloir maintenant mettre à l'étalon cette cavale envoyée par V. S. je dirai : qu'elle est rétive, et que sa race ne paraît point celle qu'il faut, et qu'il ne paraît pas qu'il fût à propos, ni convenable d'en priver V. S. car nous ne la voudrions pas mettre au service par la suite. Ainsi nous vous la renvoyons, regrettant bien extrêmement de ne nous point trouver avoir de cheval de l'espèce qu'il faudrait pour elle, car bien volontiers nous vous eussions été agréables, mais nous avons disposé et fait largesse au dehors de tous les étalons faits que nous avions, il ne nous est resté que poulains ineptes à rien faire : si nous pouvions être autrement agréables à V. S. nous vous faisons toutes nos offres.

« François, marquis de Mantoue.

« Capriano, 6 août 1517.

» A Jean de Médicis, notre bon frère très cher, sous les Gonfalons (du Pape.) »

Après les coursiers, les bannières. Jean se consola de sa déconvenue pour la cavale en commandant un beau drapeau : « Salut! écrivait-il de Césène, à Fortunati. J'aurais désir que vous me fassiez faire une bannière de taffetas blanc et violet, à raies. Et, faite, que vous me l'envoyiez si possible : dès qu'elle sera confectionnée vous la donnerez au porteur. Je vous en prie. J'apprends que ma femme est malade. Réconfortez-la pour l'amour de moi. Si je pouvais partir meshuy je la viendrais voir. Faites-lui mon excuse. » Il reçut, quatre jours après, l'étendard. Le fidèle Jean-François des Albizzi, son chancelier, qui ne le quitta plus jamais, le lui apporta, beau

et blasonné, avec « cent ducats en or. larges » et un « barbe très-bien en forme ». Il apportait également les confidences, doléances, remontrances de Fortunati. Le curé se lassait de toujours payer sur des ordres impérieux, sans que rien couvrît la dépense. Car Jean de Médicis était un homme de lance et d'épée, qui méprisait le pillage; il s'appauvrissait à ces guerres que les autres considéraient comme de fructueuses entreprises; ce grand fauve tuait, mais ne touchait pas à la proie, une fois par terre. Il laissait faire ses soldats: il dédaignait sa part. Mais les trous, les brèches, les fuites se multipliaient dans les biens des Médicis et des Salviati: même une dot de cette époque, où elles avaient tant augmenté, n'y pouvait résister longtemps. Le curé, qui était avare et se faisait, dès 1500, menacer d'excommunication pour non-paîment par le Pape Alexandre VI, le brave Fortunati, bon pour se faire exempter de redevances et recueillir les bénéfices, tremblait pour son pupille et pour lui-même.

« Il me reste à dire seulement, écrivait le parcimonieux Florentin, que si Votre Seigneurie ne prend une autre conduite en ses affaires, nous perdrons ici tout crédit. Votre Seigneurie sait combien libéralement et volontiers l'hôpital, sur un mot, m'a servi, et combien de fois, et de quelle somme; et oncques ne lui a été rendu un denier; et toute échéance est passée, et l'on n'y pense mie, et l'on ne saurait y rien dire ici, car le grain ne vaut pas 20 sous. Il faut que je perde crédit, et que V. S. n'ait plus cette aide et refuge. Patience! Si vous n'y pourvoyez, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même, et j'en aurai d'autant plus de deuil, que je n'y pourrai remédier, attendu que je me trouve chargé par les impôts, et ne puis que m'abandonner moi-même, et à plus forte raison Votre Seigneurie; et il n'est homme qui dise pour moi une parole; je vous prie donc, si vous

voyez moyen de me rétablir, qu'il vous plaise en user, car j'en ai besoin, je vous l'assure ; et si quelqu'un doit venir, que ce soit promptement, je vous en supplie.

» Marie a deux accès de fièvre tierce, et ne se remet point, et l'on ne saurait montrer plus de douleur en son cœur, qu'elle n'en montre. Que Dieu lui vienne en aide, puisque nul autre n'y met œuvre !

» En celle-ci je ne vois plus rien d'autre à dire, que me recommander à V. S. et lui rappeler avec tout respect qu'Elle veille sur sa santé, que Dieu vous conserve toujours.

» Tout vôtre F. F. curé de Cascina.

» Et, comme V. S. pourrait dire : « Comment te puis-je aider? » je lui dis que les commissaires d'iceux impôts sont le Prieur Général de Vallombrosa, et votre Messire Léonard de Médicis, frère d'Antoine ; auxquels V. S. peut écrire, ou bien qu'Elle permette que nous écrivions en son nom, et voyions moyen d'être aidés, parce que j'entends, quand bien même je devrais en parler au Duc ou en écrire au Pape, me relever en quelque façon que ce soit, car je n'ai plus un sou ; et pourtant, il semble décent que V. S. puisse venir en aide à une de ses créatures, quand le premier faquin venu obtient toutes les faveurs qu'il veut : souffrez donc, au moins, que j'use de votre nom quand besoin sera, et répondez-moi sans tarder, en ordonnant à don François (Albizzi) de faire en ceci ce que je dirai. »

De fait, les écritures prouvent qu'il y a force dettes avec l'hôpital Sainte-Marie-Neuve, et qu'en sept ans, à dater du mariage, Jean de Médicis redevait aux Salviati plus de trois mille huit cents florins d'or.

Fille de banquiers, qui geignaient d'un tel gaspillage, femme de condottière, qui la délaissait pour toutes les équipées, la pauvre Marie Salviati « femme de grand cœur et de toute estime », pleurait la fièvre. Et ce n'est

pas seulement les tracas d'argent qui l'accablaient. Ses dix-sept ans devinaient bien, après les épreuves de Rome où elle avait vu la conduite de son fiancé, que son fougueux mari ne disait pas toujours : « Il n'est ombre que d'étendards. » Il suivait le précepte de Savonarole aux soldats : « Pour guerroyer, il faut renoncer à tout : c'est à savoir : à son épouse, à ses amis, à la crapule, à l'ivresse, » mais il s'arrêtait là. Le moine avait encore dit : « aux courtisanes ». Jean ne savait pas renoncer à cet autre « fardeau gênant, bon pour énerver le corps. »

La première lettre de femme, qui n'est point de Marie Salviati, apparaît entre ces papiers de guerre et de dette, comme une fleur au milieu des cuirasses et des protêts. Elle n'est signée que d'un G, stellé de quatre points. Elle est datée de « sept heures ».

Dès lors commence, autour de Jean de Médicis, une bacchanale de femmes. Le génie voluptueux de la Renaissance survit dans ces lettres : écritures splendides des courtisanes, griffonnage des femmes nobles, et, pour attendrir au milieu de pareilles fêtes, le grossoyement lamentable, les lignes tremblées et tombantes de l'épouse découragée. Marie Salviati, comme une Florentine de race pure, multiplie désespérément les *i*, devant toutes les lettres qui s'y prêtent, elle mouille ses consonnes et ses diphtongues avec la même constance qu'une Vénitienne aurait mise à les zézayer. Qu'elle se plaigne pour les femmes : elle pourra se plaindre aussi pour les mignons ! c'est un Jean de la Stufa, c'est un Pierre l'Arétin, très voyants ceux-là, bien en scène, presque officiels, camarades à la ville et au camp ; et c'est d'autres « Alcibiades platoniciens », comme les appelle Monseigneur Paul Jove, des seigneurs ambigus, que l'on voit passer çà et là, dans un mot, au coin d'une phrase, comme un ange dans un tableau.

« Mon très doux Seigneur, écrivait la femme aux Quatre Points, Dieu vous conserve! — Seulement ces lignes informes à Votre Seigneurie, pour lui faire entendre comment mon amie, pour me faire peine, dit qu'elle avait fait en sorte que Votre Seigneurie ne devait plus venir céans, sinon que ma présomption a été si grande que je n'ai eu cure de leur déplaire plutôt qu'à Votre Seigneurie, et que je ne devais point vous donner audience, et qu'ils ont résolu à toute force que vous ne veniez point céans. Et voilà la cause qui m'a fait m'assurer d'écrire, parce que vous devez penser, mon Seigneur, que, privée que je suis de voir Votre Seigneurie, tout mon bonheur m'est enlevé, et sans vous le paradis m'est un enfer et avec vous tous les tourments me sont joies. Je vous prie, mon très doux seigneur, ne veuillez point pour chose qui soit au monde me mépriser, moi votre très humble servante fidèle, car vos bénignes et amoureuses paroles et votre gracieux aspect m'ont enchaînée : vous savez que je n'en ai point été cause par mon fait, puisque depuis hier je n'ai fait que me lamenter en moi-même sur mon pauvre et malheureux sort, car je paierais au prix d'un verre de mon meilleur sang la faveur de ne vous avoir jamais connu, s'il faut être sitôt privée de vous. Vous savez bien, très doux Seigneur, les paroles que vous me souliez dire, que vous n'étiez pas pour m'abandonner jamais, sinon quand je vous donnerais licence. Et c'est là tout mon réconfort. Et si je suis digne au regard de Votre Seigneurie d'obtenir une grâce, que je vous demande avec crainte et vergogne, c'est celle-ci, que d'ici à dimanche je voudrais vous voir, si cela ne vous ennuie pas trop, parce que j'ai besoin de vous parler bouche à bouche. Et pardonnez-moi si j'ai usé de trop de présomption à votre égard. Le porteur de cette lettre-ci est fidèle, au cas où vous voudriez m'envoyer ce que vous savez. Je veux vous prier de ne pas montrer pour rien

au monde, la présente à Agnolo della Stufa. Je ne dirai rien davantage, sinon que je me recommande une infinité de fois à Votre Seigneurie. Que Dieu vous rende heureux.

» Faite à 7 heures. . .

. . ·G·

Au revers « ·S· ·G· »

. .

Les della Stufa ne pouvaient, assurément, voir avec faveur les amitiés féminines : ils avaient contre elles toutes les haines de la concurrence.

La guerre même ramenait Jean de Médicis vers Florence. François-Marie de la Rovère voulait, afin de ruiner ses adversaires, attaquer encore le domaine de Florence, qui leur fournissait des subsides. Laurent de Médicis, pour fêter sa guérison, n'était-il pas revenu d'Ancône et de Pesaro en poste, afin d'imposer à Florence un emprunt de 50.000 florins?

Jean de Médicis fut rappelé, pour couvrir la Toscane. Dès le 20 août, Goro Gheri se plaignait au Légat que l'ordre envoyé par le Duc n'avait pas encore reçu son effet. « Qu'il vienne, avec les Florentins qui sont dans la compagnie de son Excellence, par le plus court chemin, à Florence. Ces citoyens serviront beaucoup ici dans la Cité. » Le 21, nouvel ordre du Duc : « Laissez votre compagnie de chevau-légers et montez à cheval pour venir ici dès le reçu de cette lettre. »

Et Gheri double l'estafette en appuyant : « Tout de suite! »

Ces craintes étaient excessives. Tout le monde en avait assez de cette guerre « la plus mal conduite qui se fût vue depuis maintes et maintes années. » Les adversaires, épuisés, n'en pouvaient plus. On s'accorda, la haine au cœur. François-Marie se retira, mâchant la bile qui jaunit sa figure décharnée sur son portrait de Titien; il

devait venger, par le poison peut-être, sur Léon X, et en tous cas par sa conduite envers Clément VII, dix ans plus tard, au sac de Rome, les affronts de ces Médicis.

Cette guerre de chicanous, « plus doctoresque que militaire », inaugurée par une couardise de Laurent, achevée par un traité qui ne contentait personne, avait coûté huit cent mille ducats au Pape ; soit cent mille ducats par mois. Florence paya presque tout ; avec moins d'allégresse qu'elle n'avait soldé les frais de l'entrée solennelle, de la mascarade pontificale en l'automne de 1515 (30 novembre). La République reçut en dédommagement la forteresse de San Leo, « lieu tant abrupt qu'il y faudrait des ailes » ; ensemble, le Montefeltrin, et la paroisse de Sestino.

Mais, dans cette guerre où tout est petit, les intérêts en jeu, les batailles, les capitaines et le champ même, Jean de Médicis a grandi. L'apprenti condottière, dans ces épreuves mesquines, a pris conscience de sa force et vu clairement les moyens de l'exercer. Il n'a pas été bien traité : les favoris, ou les parents plus habiles, qu'il trouvera toujours sur sa route, ont pris les fortes paies et les commandements puissants ; Camille Orsini, qu'il avait rétabli dans ses domaines, vient d'obtenir sept cents chevau-légers, et même à un moment jusqu'à neuf cent cinquante ; c'est trois et quatre fois ce qu'il a vu lui-même sous sa bannière. Camille Orsini fut « condottière des Florentins ». Mais qui donc parle de l'Orsini, devant Jean de Médicis ?

Il n'est pas courtisan, ni tendre en paroles : il ne s'est pas gêné, le lendemain de Sorbolungo, pour entrer, à Orciano, chez le duc Laurent, et faire une algarade à ceux qui l'avaient entravé : « C'est vous, a-t-il dit rudement à Jean-Baptiste de Stabbia et à Brunoro de Forli, c'est votre faute, votre négligence ou votre couardise

qui nous a fait perdre l'occasion de la victoire! » Et il les regardait en face, les défiant et les bravant.

Mais cette guerre, si confuse que les auteurs anciens n'y marquent presque point de date aux combats, cette guerre d'escarmouches enchevêtrées lui a tout révélé : le prix de la rapidité, les moyens de la discipline. Homme d'une seule vocation, né, créé pour combattre et faire combattre, toujours, partout, sans nul instinct étranger ou supérieur, il s'est forgé son instrument, comme tous les grands inventeurs de la matière ou de l'esprit. A la lourde cavalerie, aux harnachements massifs, aux destriers qui feront prendre François I[er] à Pavie, il substitue les chevaux barbes maniables et fringants, les équipements sommaires, un essaim léger de genets et de demi-sang très robustes, avec leurs cavaliers coiffés de bourguignotes ; troupe agile, qui coûte peu. Il rénove les anspessades, formées par des hommes d'élite, à haute paye, qui composent un état-major à leur capitaine et unique chef reconnu. C'est la pépinière de ces grands lieutenants qui uniront étroitement leur nom au sien : famille militaire, qui va l'entourer jusqu'à sa tombe. Ces vertus d'organisateur, qu'il développera plus tard tout entières dans l'admirable agencement de ses Bandes, il les a montrées déjà, dans l'été de 1517, au milieu des embuscades tendues par les vilains, dans les courses à travers les montagnes et les châteaux-forts d'un pays grand comme la main.

Cette petite guerre, aussi, révélait beaucoup plus de choses qu'il ne semblait. De même qu'une crise physique, ou une querelle futile en apparence, font jaillir la lumière dans les profondeurs d'un mal ancien et obscur, éclairent le travail accumulé de sentiments profonds, la misérable guerre aura son retentissement dans les lignes de Guichardin : « Ce fut le malheur de notre destin, ou bien encore parce que l'Italie est divisée entre tant de princes, et en

tant d'états, qu'il est comme impossible, par les volontés différentes et les intérêts de ceux qui l'ont en main, qu'elle ne soit point soumise à des malheurs perpétuels. »

Ces malheurs, Jean de Médicis allait les partager jusque près de leur dernier terme. En attendant, la paix venait. On avait payé les frais de la guerre, le Pape, satisfait d'avoir rançonné Florence, avait encore vendu les trente-et-un chapeaux ; déjà, sous Sixte IV, Baptiste de Mantoue n'avait-il pas dit en vers latins :

... Tout est à vendre en ce lieu,
Nos temples, nos autels, nos prêtres, nos couronnes,
Nos pompes, nos encens, nos prières, nos feux,
Notre ciel même, et notre Dieu !

Et Pasquin ne dira-t-il pas, peu de temps après : « Cette dulcissime et très agréable création de trente cardinaux, chère au Pontife, qui a ramassé cinq cent mille ducats, a chassé François d'Urbin de son trône ducal. »

Seul, parmi tant de Médicis, Jean n'avait rien vendu, que ses biens, et ne rapportait rien, que les premières flammes de sa gloire et sa bannière déployée sur tous les chemins du Vicariat et de la Romagne. Il ramenait aussi des soldats qui le proclamaient un illustre et fier capitaine. Ils savaient, car ils l'avaient vu, qu'il était le premier d'entre eux, capable de les vaincre tous, lui qui leur donnait la victoire. Ils l'avaient vu, dans une escarmouche fameuse, face à face avec l'Albanais André Gano, que l'on vantait comme un cavalier sans rival, fondre sur lui, lui arracher sa masse d'armes, et le réduire en un moment. Ils comprenaient que ces audaces se doublaient de réflexion, que le jouteur était un stratège, en le voyant estimer ceux qui lui faisaient connaître le prix de la victoire, ces mêmes Albanais, ces Levantins, parfaits cavaliers, féroces et agiles, dont il va remplir ses compagnies ; un Théodore Gondora, un Démétrius Lavisa,

et Georges Cappozomadii, et Alexis Lascaris, maint autre. Les gens d'armes sont pour la montre. Il a, lui, ces troupes véloces qui sont capables de le suivre, d'escorter à bride abattue ce capitaine encore imberbe, et qui leur a montré leur maître.

Il revient au gîte, ayant accompli son désir : « servir un prince de son sang, et en qualité de parent, plutôt qu'un roi barbare, comme étranger et inconnu, surtout à ces débuts dans les armes. » Il apprendra bientôt qu'un parent est un méchant patron, que les « rois barbares » ne gaspillent point la valeur à des entreprises sans gloire. Et plût au ciel qu'il eût suivi les barbares dont Léon X et Machiavel rêvaient l'extermination, plutôt qu'un duc Laurent d'Urbin, plutôt qu'un pape Clément VII ! Il eût trouvé des chevaliers plus dignes de l'entretenir.

Marie Salviati, qui voyait la guerre finie, aurait voulu reprendre son héros. Elle lui faisait écrire par l'intendant du Trebbio, l'immuable Antoine Vaïni ; devait-elle aller rejoindre à Florence le capitaine délivré de la cuirasse qu'il venait de porter huit mois ? ou viendrait-il au Trebbio ?

Florence, c'était la maison, sans grande diversité dans l'existence, point de batailles, les dettes criardes, de l'espèce la plus vulgaire, envers des gens qui réclamaient pour « leur grain, leur vin, leur bois et leur viande ». C'est là ce que lui renvoyaient les échos de Borgo San Sepolcro, voilà ce qu'il avait rapporté de ces rudes escarmouches.

Il ne voulait point, malgré tout, restreindre sa dépense. Et, si l'on y veut réfléchir, il ne le pouvait point, sous peine d'abdiquer. Un condottière sans soldats n'existait plus ; il lui fallait au moins garder l'élite de ses bandes. Et la paix, la paix ruineuse le contraignait à entretenir des guerriers qui ne guerroyaient plus. Florence était, en cette fin d'année 1517, aux mains de ce

Toscan habile, monseigneur Goro Gheri, de Pistoie ; c'était le secrétaire de Laurent d'Urbin, un serviteur des Médicis; il imitait jusqu'à leurs maux, dans sa fidélité. Internonce de Léon X auprès des cantons helvétiques, en novembre 1513, le Pape avait écrit à son neveu Laurent de le « croire comme lui-même ». Ancien gouverneur de Plaisance, il devint évêque de Fano, gouverneur de Bologne ; son activité, qui allait à l'extrême, lui donnait sur Laurent une forte influence, dont il n'usait pas mal, mais que diminuait auprès des Florentins une morgue, à peine explicable chez un prince, et déplacée chez un serviteur de cette dynastie marchande. Il s'était formé, de sa propre autorité, une manière de conseil composé par vingt citoyens, âmes damnées des Médicis. Ce politique tatillon s'effarouchait de voir la vie que menait Jean. Il a laissé, dans son copie-lettres diffus et rabâcheur, une chronique très complète d'un épisode scandaleux, dont le condottière, exaspéré par l'oisiveté, fut la cause. Il ne fallait pas plus tenir Jean de Médicis au repos qu'il ne faut laisser les chevaux sans courre, les chiens sans chasser, et les sacres sur le perchoir.

Il alla passer quelques jours à Pise, avec son demi-frère Charles Féo, qui avait, la guerre finie, retrouvé sa liberté. Dans ce déplacement de chasse, les deux voyageurs recevaient des lettres; le même jour, il en arriva deux pour eux : une de Marie Salviati, elle était pour Charles Féo ; l'autre d'Angélique, un nom cher à l'Arétin : elle était destinée à Jean de Médicis.

« Très cher parent, écrivait Marie Salviati à Féo, il me paraît que l'air pisan fait changer le caractère ; j'ai une lettre de vous, où il me semble voir que vous avez très bien appris à faire la tête à l'envers ; vous m'avez promis une chose, et vous en écrivez une autre, vous êtes si bien occupés après les bêtes fauves, que vous en oubliez de vivre civilement. Ecrivez à propos ; et les li-

mons et biscuits seront aussi les très-bien venus. Songez à vos santés, et je vous recommande mon Jean, pressez-le de s'en revenir, et Dieu vous garde. (A Florence, le 8 de décembre 1517.) »

Il aurait mieux valu pour elle que « son Jean » courût les gibiers du pays pisan, car son retour à Florence ne devait guère apporter de joie à Marie Salviati. Un trop grand scandale était proche, qu'elle ne pouvait pas prévoir.

Au reste, dans Florence même, son Jean se conduisait fort peu comme un mari près de sa femme. En ce même moment, à Pise, il décachetait une lettre venue par le même courrier, frottée à celle de sa femme :

« Très illustre Seigneur, salut! Avis à Votre Seigneurie; depuis votre départ il me paraît bon de vous aviser, comme étant la personne en qui j'espère, et où j'ai placé et remis ma foi tout entière, qu'il m'a été fait du nouveau ; c'est toujours ce qui m'arrive lorsque Votre Seigneurie est absente. Le septième jour de novembre, qui fut lundi soir, on m'a brûlé les châssis de mes fenêtres, à toutes les trois, après minuit : attendu que je ne fais déplaisir à personne, cela me cause du chagrin. Je crois bien deviner qui ce peut avoir été, je ne le sais pas avec certitude ; mais, parce que je ne veux point faire plaisir à un ou deux individus, je suis certaine qu'ils me brûleront au logis, car j'en ai vu plusieurs signes de malheur, comme s'il plaît à Dieu vous en serez entièrement informé par moi de vive voix. Je ne vois rien d'autre pour cette fois-ci, que de me recommander mille fois et offrir comme la moindre chose appartenant à Votre Seigneurie. *Nec aliud, bene valete.*

» Data Florentiæ, die octo decembris MDXVII.

» ANGELICA, votre servante. »

Elle habitait seule, elle barbouillait le latin ; c'est encore une courtisane. Si l'on veut songer que Florence, auprès de ses palais massifs, avait alors des maisons basses et petites, au toit de paille, closes de châssis en papier et de volets en bois brut, on comprend mieux la terreur de l'Angélique ; un vieil auteur du XIVe siècle conseillait gravement de tenir toujours prêts : « douze grands et bons sacs pour déménager quand le feu prendrait dans le voisinage ou tout près, ou dans ta maison, ainsi qu'une corde de chanvre longue comme du toit à terre, afin de pouvoir dévaler par n'importe quelle fenêtre ». Les individus qui voulaient brûler vive l'Angelica rebelle à leur plaisir avaient des lettres ; ils avaient lu Paul de Certaldo ; pour empêcher qu'on ne sortît par les fenêtres, ils y mettaient le feu.

Dans cette Florence encore turbulente, Jean de Médicis, entouré d'hommes qui l'aimaient, qui l'auraient servi sans solde ni gain, était, en pleine ville, un chef de bandes. Cette vigueur qui éclatait en lui, qui le faisait sauter en croupe d'un cheval avec un prisonnier entre ses bras, était comprimée dans Florence, et grondait, bouillonnait avec fureur. Le proverbe florentin dit :

Vénus dort, quand Mars veille,
Si Mars dort, Vénus veille.

Et c'est, sans doute, une ancienne affaire de femmes qui fit montrer griffes et dents au condottière. Goro Gheri sentait venir le scandale :

« Monseigneur, — écrivait-il le 9 janvier 1518 à Laurent qui préparait, à Rome, son prochain mariage, — Monseigneur, je dirai à Votre Excellence une chose sur laquelle nous avons moult conféré et raisonné, Sa Seigneurie Madame, et moi : à savoir, qu'il paraîtrait bon, vu la manière de vivre et les mœurs de Jean de Médicis, de penser à son cas, afin que la chose n'arrivât point à

l'extrémité, et de crainte qu'il fût ensuite malaisé d'y pourvoir. Jean s'est jeté dans une vie de seigneur ; il entretient dans sa maison cinquante bouches : dans l'écurie, lorsqu'il réside à Florence, plus de trente chevaux, et tout autant de chiens de chasse arrivent avec lui ; dans sa maison, autour de lui, il n'y a point une personne de bon conseil ; lui, il est jeune, tout le monde lui donne du « Seigneur », et pas encore autant les serviteurs que son épouse ; il n'a plus à lui que deux mille ducats de revenu, lesquels ne lui sont point bastants pour six mois de l'année : faisant le grand et tranchant du Seigneur, avec cette manière il se trouvera vite au bout de son crédit. Quand un de ses pairs, et un jeune homme, se conduit de sorte qu'il est réduit au besoin ou poussé à bout, il devient dangereux ; nous pensions donc que ce serait fort bien fait si Notre Seigneur, à double effet, d'abord afin de l'aider et d'éviter sa perte et ruine, et ensuite aussi pour fuir les inconvénients qui en pourraient résulter, que Sa Sainteté, dis-je, le pourvût de quelque poste convenable et honorable ; car enfin, il est après tout du sang de votre maison, et des Médicis ; et, ce faisant, on produirait les effets que j'ai dits, et on montrerait à cette cité tout entière que Sa Sainteté et Votre Excellence tiennent compte de leurs intérêts ; et, attendu que sa manière de vivre fait craindre tout ce que j'ai dit, en lui procurant quelques beaux avantages, il s'ensuivrait qu'il ne se perdrait point ; et qu'il serait content ; et qu'il serait un bon et utile parent, et serviteur de Votre Excellence, et ce que nous pensions, c'est que Notre Seigneur le fît capitaine de la garde de Sa Sainteté, place que l'on a toujours eu coutume de donner justement à des parents, et personne n'aurait à s'en plaindre ; et puis, Monseigneur, attendu que cela ferait en même temps les affaires de Votre Excellence et celles du dit Jean, il me semble que Sa Sainteté, en raison de ceci,

approuverait aisément cette opinion. J'ai voulu le rappeler à Votre Excellence ; et aussi de la part de Sa Seigneurie Madame, et si le projet convient à Votre Excellence, Elle fera ce qui lui semblera bon pour l'amener à réussite. »

Sa Seigneurie Madame, Alphonsine Orsini de Médicis, l'impérieuse mère du Duc Laurent, favorisait Jean ; elle l'avait vu combattre pour un Orsini, elle aimait, avec sa fougue d'Agrippine bourgeoise, ce soldat frénétique ; les terribles vingt ans de Jean n'effrayaient pas la tumultueuse matrone qui « se sentait devenir rouge de vergogne » à la moindre déception, et poussait son fils aux partis extrêmes, partout et toujours. Mais Laurent, lassé de querelles et miné par son mal, mais le Pape, qui voulait vivre en liesse et se tenir en joie, n'approuvèrent aucunement le projet. Un pareil brouillon, et si brave, et toujours flamberge au vent, à la tête de la garde pontificale, c'était la Rome d'autrefois envahissant la Rome épicurienne de Léon X ; Jules II aurait pu songer à cette proposition ; Léon X, qui faisait ouvrir ses palais au peuple pour lui faire entendre l'Accolti, les tziganes et les bouffons, le Pape qui craignait le bruit et la bataille, ne voulait point un capitaine aussi militant ; son neveu Pierre Salviati lui suffisait pour se tenir en alerte. La réponse fut envoyée, pour décourager Madame Alphonsine et Gheri, sans tarder d'un jour. Dès le 14 janvier, le secrétaire répondait à son tour :

« Au sujet de Jean de Médicis, j'entends ce que Votre Excellence me dit, et puisqu'on ne lui peut donner le poste de capitaine de la garde, qu'on lui donne quelque autre place et qu'on l'ôte d'ici, je crois que ce serait fort à propos ! »

Fort à propos, en effet. Car Jean ne se contentait plus de ces farces un peu grosses, chères aux Florentins, de ces *burle* communes aux artistes et aux gentilshommes : ce n'était plus le temps où il clouait sa porte à Jean-

Marie Benintendi qui lui avait retenu trop longtemps un cheval prêté; si bien que le lendemain, il fallut faire appeler des charpentiers pour rouvrir l'huis barricadé de main de maître. Il n'avait même plus assez de proposer à Giannozzo Pandolfini cette équipée admirable : tomber, à douze, sur le guet de la ville, c'est-à-dire sur une grosse troupe de sbires bien armés. Le jeu devenait sérieux : l'adversaire était un seigneur, et la cause, ancienne ou présente, c'était sans doute une femme. Mais l'affaire tourna très mal. On va voir comme.

Le 25 novembre 1517, Jean de Médicis, par un cartel dont il reste quatre exemplaires, appelait en duel Camille d'Appiano d'Aragon, résidant à Piombino :

« Seigneur Camille. Ces jours passés, arrivant à Piombino un homme qui est à mon service, et se nomme le Petit Corse (*el Corsetto*) lequel venait là-bas pour ses affaires, il te parla plusieurs fois; et puis, comme il allait partir, il vint te demander si tu désirais quelque chose de notre part icy. Tu le fis attendre : ensuite tu lui donnas cinq ou six blessures, en ta maison, avec d'autres compagnons que tu avais à la maison. Et tout cela que tu as fait, je te laisserai à penser si ce sont traits d'un gentilhomme; que le plus grand gredin du monde n'eût point fait si honteuse action. Et pour te faire apercevoir de ton erreur, je te fais assavoir que tu as fait mal et ignoblement, comme un homme vil et de bas étage ; et cela, je te veux le faire voir et connaître avec toutes armes qui se requièrent à tout bon soldat. Et tu n'as plus rien à penser meshuy qu'à te trouver les armes à la main avec moi, qui ai l'espérance de te faire subir pénitence de ton péché. Et si tu es homme qui estime l'honneur, tu ne manqueras en ceci : bien que je doute qu'ayant fait une si honteuse action, tu acceptes de me combattre ; et si tu acceptes le combat, je t'enverrai un rendez-vous

sûr, ainsi qu'il sied aux gens de notre sorte ; et si tu n'acceptes pas le combat, je ferai ce qui convient envers un pauvre sire de ton espèce. Et que ceci te suffise; et je te donne un terme de quinze jours, à dater du jour où tu recevras ma lettre.

« Fait le 25 novembre 1517.

« Moi, Jean de Médicis, c'est moi-même qui mande ceci.

» Présents, et témoins soussignés :

» Moi, Dominique Martelli, je fus présent à l'écriture que dessus.

» Moi, Bernard, fils de Félix del Bechuto, je fus présent à ce qui est inscrit ci-dessus. »

Une querelle avec le parent de Jacques V devait être d'autant plus pénible au Duc Laurent qu'il désirait garder envers cet ancien rival des apparences très courtoises, ce raffinement d'égards que l'on a pour ses ennemis d'autrefois.

Camille d'Appiano contre Jean de Médicis, c'était le duel entre deux sangs qui se mêlaient de tous côtés : par Sémiramide d'Appiano, jadis épouse de Laurent fils de Pierre-François, par Emilie Ridolfi, par les Salviati bientôt. Sous cette avanie faite au Petit Corse et sous la réplique tranchante de Jean, une ancienne rancune se sent, peut-être rapportée de Rome, quand on vivait à la manière des enfants perdus, avec Philippe Strozzi, Jean Bandini, François del Nero, François Albizzi l'inséparable de Jean de Médicis, et tant d'autres bons drilles qui hantaient la paroisse de Saint-André, fertile en Camille la Pisane, en Alexandrine la Florentine, en Béatrice la Ferraroise, et autres dames accueillantes aux jouteurs experts et nombreux. Peut-être aussi la rivalité n'était-elle pas aussi vieille, pour faire ainsi hausser le ton. Puis, Jean de Médicis était bien homme à prendre

feu sur la nouvelle d'un affront fait à un de ses serviteurs et soldats; il marchait toujours, en campagne, entouré de vingt hommes-liges ; les toucher, c'était le toucher. Pourtant, des chroniqueurs ont voulu voir l'ombre d'une femme derrière ce duel : et pour qui connaît Jean, la chose est plus probable qu'impossible. D'autres encore, qui écrivaient pour les Grands Ducs ses descendants, attribuent la querelle à des différends survenus au sujet des chasses, ces belles chasses enviées des Marches pisanes, que Jean fréquentera toujours.

Quoi qu'il en soit, Jean ne pensait plus qu'à mettre Camille d'Appiano sous son épée. Le 18 décembre, il se faisait délivrer un sauf-conduit par le marquis Louis de Gonzague, le même qui devait plus tard prêter son palais à ses derniers moments.

« Louis de Gonzague, marquis, et comte de Rodigo, capitaine général de César en Italie, etc. Ayant le Seigneur Zuane de Médicis et le Seigneur Camille de Piombino à décider avec les armes à la main, telles qu'ils en tomberont d'accord, des différends qu'ils ont ensemble, il nous plait, par le moyen des présentes, leur concéder le champ libre, sûr et franc, pour tout passage sur nos terres, principalement à Gazzolo; statuant que le propre jour de leur rencontre doive être l'entière journée du seize février prochain de l'an qui vient 1518 : auquel terme chacune des parties pourra voir à faire son devoir ; permettons que pour leur compagnie ils aient faculté de conduire jusqu'à vingt-cinq cavaliers de chacune part, lesquels nous assurons de pleine sécurité tant pour leur séjour que pour leur retour, autant que s'étend notre juridiction. Et pour que se puissent faire les préparatifs nécessaires, voulons être avisés si nos présentes patentes seront acceptées ou non par l'adversaire : et cela, dix jours avant le terme; lui faisant en-

tendre que nous ne voulons être juge que de ce que nous verrons dans le champ-clos. Et nous voulons qu'ils se maintiennent d'accord sur leur combat, avant d'arriver au champ par nous désigné, parce que, s'ils n'étaient point d'accord, nous nous refuserions à être leur juge, consentant, seulement en ce cas, à faire foi de ce qu'ils auront fait dans le champ clos de notre dite terre de Gazzolo.

» En foi de quoi nous avons fait dresser le présent acte, enregistré et scellé de notre sceau ordinaire.

» Donné à Gazzolo, le 18 décembre 1517.

En bas : « Alexandre Bossi, chancelier, par ordre. »

Tout se passait selon les règles, avec une suite et une promptitude où l'on reconnaît l'impulsion de Jean ; les plus épineux législateurs en matière de duel n'avaient rien à dire : deux adversaires qui viendraient, l'un de Florence et l'autre de Piombino, pour se battre à Gazzolo, qui est tout auprès de Mantoue, ne pouvaient être soupçonnés de tiédeur. Cartel et réponse se croisaient comme il sied. Mais entre les deux adversaires, il y avait leurs suzerains, Laurent d'Urbin et Jacques V. Jean de Médicis n'avait pas observé les formes requises, envers le seigneur de Piombino.

« Magnifique parent notre très cher, lui écrivait Jacques V d'Appiano le 14 janvier, nous avons entre les mains une lettre de V. Seigneurie, du 28 du mois dernier. Pour ce qui répond à la nôtre, et sur ce qui concerne les chiens, nous nous tenons pour satisfaits. Outre cela, vous vous étonnez que nous ayons refusé de laisser présenter par votre trompette au sieur Camille notre cousin votre lettre de défi. A ceci je réponds, que nous n'avons pas autorisé ledit trompette à présenter ladite lettre, autant parce que nous ignorions que, entre Votre Seigneurie et

le Seigneur Camille, il y eût aucune raison de venir ainsi ex a(b)rupto à une telle extrémité, surtout n'ayant aucune lettre de vous-même, autant, dis-je, que pour le degré de parenté que vous avez avec nous et avec le dit Seigneur Camille, si bien que tout considéré nous avons cru qu'agir ainsi, c'était faire notre devoir. A telle fin que chacun pût n'arriver à un tel effet qu'avec une préméditation plus longue ; à présent que nous apprenons le désir de V. S. comme nous n'avons point coutume, ni pas un homme de notre maison, de manquer à notre honneur, nous vous signifions que toutes et quantes fois vous enverrez votre trompette, vos lettres seront les bien accueillies, et lui-même bien caressé, et qu'on vous répondra suivant les lois militaires. Nous nous offrons à V. S.

» Piombino, 14 janvier 1518.

» Le Parent de V. S.

» Le seigneur de Piombino. »

Irrité par tant de lenteur, Jean de Médicis s'en allait à Ferrare, et il écrivait à son adversaire : « j'y suis allé pour que tu puisses t'entendre sûrement avec moi pour le champ clos, et que ni le Duc Laurent ni le Seigneur ton frère (cousin) n'y mette empêchement. » Sa missive se croisait avec la réponse de son adversaire : « Je ne suis pas étonné, disait Camille d'Appiano, de te voir ému à m'écrire de la sorte, sur une cause injuste, contrairement aux lois des armes ; ce fut et c'est ton habitude, tu n'as point égard aux bienséances. » Il expliquait que le Corsetto n'était qu'un Antonin de Cola, calabrais, vassal de Piombino, lequel avait voulu les brouiller ensemble. Il avait rossé le maraud, il l'avait blessé, mais à lui tout seul ; il n'avait besoin de personne pour ces offices-là. Suivaient les formules habituelles : « tu en as menti par la gorge ; » il se louait de son action, « et

qui l'appellerait délit, n'aurait pas bien considéré ce qu'exige le métier des armes. »

Comme appelé, Camille avait le droit de choisir les armes : « Pourvois-toi de toutes les armes et chevaux qu'il convient à un homme d'armes, et armé à la légère ; et semblablement de toutes les armes qui se peuvent employer à pied : réservé pour moi tout choix et liberté de pouvoir augmenter et diminuer les armes offensives et défensives, et de pouvoir combattre et à pied et à cheval, armé et désarmé, selon mon sentiment et bon plaisir. » Quant au champ clos, il y fallait réfléchir : « Je te fais souvenir que nous ne sommes pas des particuliers, fantassins à pied, et qu'il sied, pour nous pourvoir et nous conduire honorablement, ainsi qu'il convient à nos pairs, de prendre le temps convenable. »

Le temps convenable, quand on était déjà parti pour Ferrare, afin d'abréger! Jean de Médicis étouffait dans ces procédures. A Florence, comme à Piombino, tout conspirait à l'entraver.

C'était des prélats qui traitaient son affaire, de connivence avec ce Duc Laurent, qui refusait les cartels pour son propre compte. Goro Gheri raconte toutes les péripéties à son cher compère Balthazar Turini, de Pescia ; celui-ci, favori du Pape, un autre lui-même, collectionneur raffiné qui achetait des Vinci, présidait la chancellerie Pontificale ; ces clercs ne pouvaient rien comprendre aux fureurs de Jean offensé.

« Pour ce qui est du défi de Jean de Médicis et du seigneur Camille de Piombino, Son Excellence le duc a différé d'abord pour attendre ce qui sortira de cette affaire et s'ensuivra, afin de voir à la faire se terminer : car en vérité il n'était point à propos, ni honorable, qu'une pareille affaire se poursuivît ; mais, maître Jean est jeune, il a sa tête ; il ne se conseille et ne prête foi qu'à des écervelés, ce qui me cause un grand dépit. »

Ces écervelés étaient dans la plus proche intimité de Jean. C'était Jean-François des Albizzi, d'une vieille famille très « pallesque », un drille joyeux, riche en lettres de courtisanes, et qui suivit jusqu'à la mort de Jean chacune de ses étapes : il était trésorier, comme G. B. Tédaldi fut chancelier, comme François Suasio fut secrétaire, et pour le moment il se trompait dans ses comptes et suppliait son maître de pardonner à son « petit serviteur », *servulus*. C'était encore Paul Luzasco, de Vérone, un capitaine que Jean avait sauvé dans la guerre d'Urbin, et qui s'attache à sa fortune, jusqu'au jour où il passe au Duc de Mantoue : celui-là lui écrivait de Rovère-en-Mantouan, le 12 février : « Je voudrais une de ces masses d'armes à la turque » telle qu'on en trouve à Florence.

Au reste, bons ou mauvais conseils, Jean n'entendait rien ; dans cette nature fruste, chez ce prince qui savait tout juste lire et écrire, et dont tous les plaisirs étaient guerriers, le sang féroce parlait seul et commandait. Le 6 février, il envoyait le rendez-vous définitif à son adversaire. Il était rentré dans Florence, il piaffait et rongeait son frein, éperonné par l'idée fixe qui le hantait.

Et pendant ce temps, on traînait ces négociations éternelles qui l'humiliaient. Ce n'est pas impunément que l'on comprime certaines forces : un hasard déchaîna la pire tempête.

« Maître Balthasar, écrivait Gheri le 19 février, je veux vous narrer une étrange aventure, qui vient d'arriver tout à l'heure. Il se trouvait ici deux hommes appartenant au sire de Piombino, pour le sujet du différend qui existe entre Jean de Médicis et son frère (cousin) : et Sa Révérence le Duc ne songeait à rien tant qu'à voir les moyens d'étouffer et de calmer ce différend, et comme Jean se trouvait là, son Excellence craignant qu'il ne s'en allât Dieu sait où cette nuit, bien qu'il eût dit et promis au Duc qu'il se représenterait devant lui demain matin,

pourtant Son Excellence, afin d'être tranquille, envoya à tous les guichetiers des portes un de ses estafiers avec un huissier à targe, qui a coutume de se tenir là pour qu'on ne laisse sortir âme qui vive hors de la ville ; et ce brave Jean s'en alla d'auprès le Duc, et lui dit que demain matin il reviendrait devant Son Excellence. Et tout d'un trait il s'en fut à l'auberge du Gant, où étaient ces deux envoyés du Sire de Piombino, et il leur a donné force blessures, si bien que l'un ne sera sans doute plus en vie demain matin, et que l'autre aussi se trouve fort mal en point. »

Cette auberge du Gant était derrière le Palais-Vieux, dans une rue qui va de l'Arno à la Rue des Noirs : le chancelier de Piombino s'y était mis pour être mieux à portée de conférer avec le Duc et le conseil. Il y était sous la foi de Florence, et se croyait en sûreté ; mais il avait eu la langue trop longue, il s'était échappé sur le compte de Jean. Tout se sait à Florence. Jean ne ruminait que vengeance. Il prit avec lui le Petit Corse, première cause de la querelle, entra dans l'auberge, et demanda les gens du Sire de Piombino : l'hôte, épouvanté, désigna leur logis : le chancelier était au lit, Jean le perça de coups, assassina l'autre homme par surcroît, reprit son cheval à la porte de l'hôtellerie, traversa Florence jusqu'à la porte de San Gallo, passa sur le ventre de l'huissier à targe, bouscula le guichetier, et piqua des deux vers Castello.

Laurent d'Urbin, qui préparait ses noces avec Magdeleine de Boulogne, et ce voyage en France où il devait être, au nom du Pape, le parrain du Dauphin François, Laurent, qui voulait éclipser aux yeux des Français les pompes de César Borgia, maudissait cet enfant terrible, ce trouble-fêtes qui compromettait ses chefs et venait de lui jeter une telle affaire sur les bras. Les malheurs viennent par troupes, la veille du meurtre, on avait in-

cendié le palais de la Via Larga, la façade principale avait eu des dégâts importants, et dans le même temps l'archevêché, et les cuisines à Poggio-Imperiale, brûlaient aussi. C'était les auspices funèbres des « froides noces » que Laurent allait contracter en France ; ces noces d'où devait sortir, en échange du « mal français », Catherine de Médicis.

On assembla les citoyens, si l'on ose appeler ainsi les Florentins de 1518. Le Duc avait commencé par faire arrêter et mettre aux Stinche, l'affreuse prison de la ville, le serviteur, ce petit Corse qui avait soufflé cet orage. Jean de Médicis, qu'on croyait à Mantoue, avait pris la route de Ferrare. « C'est pour sauvegarder mon honneur que je pars, » avait-il écrit au Duc, dans le moment où il remontait à cheval pour quitter Castello.

Et en effet, les lois formelles des duels disaient que « les cavaliers sont résolus à vouloir bien mettre leur vie en tout péril pour leur Seigneur, mais que l'honneur, ils se le veulent conserver immaculé. » Le pouvoir du suzerain s'arrêtait devant ce scrupule. Il restait au Duc la ressource des parlementages. On peut croire qu'ils ne manquèrent pas. Goro Gheri, qui n'était pas fâché de la mésaventure advenue au gendre de son ennemi Jacques Salviati, personnage hostile au Duc lui-même, se fait le chroniqueur prolixe de tous ces conciliabules.

« Tous les principaux citoyens sont venus ici au Palais, et Son Excellence le Duc a conféré avec eux sur ce cas, et a demandé leur avis, comment il leur paraît que l'on se doive gouverner ; tous, d'un avis unanime, ont dit que le cas était grave et d'importance ; et que, si l'on ne sévissait point, ce serait mettre le peuple au désespoir, car si l'on ne tenait pas compte d'un tel méfait, personne ne serait plus en sécurité : et pour ces motifs, qu'ils opinaient qu'il serait bon et nécessaire de tirer quelque châtiment, pour l'honneur de S. E. le Duc, le-

quel paraît avoir été grièvement offensé dans ce fait, et encore aussi pour le public honneur de la cité. Pour ce que le coupable était un Médicis, ils disaient bien qu'ils avaient d'autant plus regret de la chose, et qu'en cette famille il se fût rencontré quelqu'un capable de commettre une action de nature à être punie; mais nonobstant, en pensant combien il importait à l'honneur de l'Etat, de la Cité et du Seigneur Duc, tous exprimèrent l'avis qu'il était bon d'infliger quelque punition et aussi de montrer quelque miséricorde: et nous avons conseillé, à la majorité, d'en donner avis à N. S. P. le Pape et d'attendre là-dessus le bon plaisir de Sa Sainteté. »

Le vieux remède du bannissement, frime légale, apparaissait déjà, que le mort n'était pas refroidi et que le blessé râlait encore. On ne peut toucher plus à fond la vilenie de ces conseils. Guichardin les a baptisées, ces assemblées de complaisants, « *quelle chiacchierie vecchie* », ces bavardages surannés ou séniles, d'une nation qui radote.

Le seul qui parle comme un homme, c'est Jean de Médicis. Il a fait mentir la sentence de Comines, que « jamais homme cruel ne fut hardy, et ainsi se voit par toutes histoires. » Il est cruel encore, de cette cruauté qu'il va dépouiller en sortant de l'adolescence et de la toute première jeunesse. Mais qui donc reste plus hardi? S'il a pris la fuite c'est pour garder la liberté de se battre. Il est à Ferrare, dans la maison des Strozzi, et de là, son manifeste vient apprendre à l'Italie la raison de cet exil volontaire :

« Moi, Jehan de Médicis, je fais assavoir à toute personne qui les présentes lira, comment pour pouvoir terminer le différend que j'ai avec le seigneur Camile (*sic*) de Piombino, je me suis parti de Florence à cette fin que le seigneur Laurent de Médicis ne me puisse en rien astreindre. Et je me trouve meshuy à Ferrare, où je dois

demeurer quelques jours. Aussi je prie toute personne, tant seigneur que cavalier, gentilhomme ou soldat, vouloir par courtoisie faire savoir audit seigneur Camille. et mon départ de Florence, et que je me trouve à Ferrare ; et que je prie Sa Seigneurie qu'il lui plaise quitter Piombino. ainsi que j'ai quitté Florence, à ce que nous puissions finir notre différend les armes à la main ; que s'il refusait de partir, ou s'il ne ne voulait pas que mes envoyés se présentent à lui dans ledit Piombino. ainsi que ces jours passés il a fait pour un de mes trompettes, que je lui députai avec une lettre et la patente de champclos au terme voulu, et m'a écrit là-dessus le 25 janvier dernier ; je tiendrai pour certain qu'il use de ces atermoiements afin de ne pas accepter le rendez-vous où je pourrai le châtier des mauvais procédés dont il a usé envers un mien serviteur.

« Si Sa Seigneurie estime l'honneur, comme il le doit, et comme il dit le vouloir par sa lettre du 25 janvier, et en tenir compte, il fera son devoir en partant, et montrera qu'il a désir de combattre avec moi. S'il fait autrement, je serai forcé de publier qu'il manque à son honneur.

« Jean Bellaghaio de Chirico voudra bien, si quelqu'un veut, enlève ou désire enlever la présente lettre qu'il porte affichée, la laisser dépendre, pourvu que pour l'amour de moi il se fasse auparavant donner foi que l'on ira dire le tout au Seigneur Camille, selon qu'il lui importe. »

Jean ne pensait même plus au double meurtre qu'il avait laissé derrière lui. Mais d'autres y songeaient pour lui. Les craintes et les jalousies fomentées par ses ennemis étaient libres en son absence. Et toute la famille s'employait pour le faire venir à composition. Marie Salviati d'abord :

« Illustre époux honoré, dictait la pauvre femme au secrétaire Suasio, par messire Bencio et par Mezzoprete, V. S. aura su ce qui présentement arrivait, et elle se sera décidée pour son salut; qu'à Dieu plaise! J'ai reçu, depuis, une lettre de V. S. contenant une autre à S. E. le Duc, et j'ai mis à effet ce que vous me commettez, et par don François Fortunati j'ai fait présenter au Duc votre lettre et la mienne, lesquelles il a vues de très bon gré, et après avoir lu il l'a fait voir à Monseigneur Cibò, et à Jacques mon père, montrant qu'il lui plaisait de voir que V. S. regrettait sa faute, et il a dit ces paroles : « Si Jean fait son devoir, c'est dans son intérêt qu'il le fera, et je n'aurai garde de l'abandonner. » Aussi, mon Seigneur, je prie V. S. de bien vouloir sur-le-champ écrire à Son Excellence et loyalement se recommander à Elle, en lui montrant que jamais vous ne vous départirez de votre soumission envers Elle. Et veuillez le faire en effet, afin que le Duc ne se trouve point berné. Autrement, tenez pour certain que tout ira mal, et que nous serons perdus, je dis perdus, et sans ressource. En y pensant, mon cœur se fend. Et si je ne puis en ceci m'assurer de votre pensée, je vous certifie que je mourrai désespérée, et toute pleine de larmes je veux me jeter dans un monastère pour n'en plus sortir, si je n'ai quelque réconfort de V. S. Je vous prie, supplie et adjure de ne vouloir vous perdre, et moi aussi du même coup. Voici qu'il se trouve une voie pour la grâce, veuillez la prendre, n'attendez point meilleure fortune, je crains qu'elle ne revienne jamais plus. Mon cœur se crève, je ne sais plus que devenir, il me paraît que je suis une bête brute. Songez à nos intérêts, mon Seigneur, je vous promets qu'ils en ont besoin; et dites-moi ce qu'il faut faire, et bien vite. Et rappelez-vous sans cesse.

« Votre épouse désolée, qui se recommande à vous le visage couvert de larmes. »

Jean tout à son courroux, avait redoublé son manifeste par une lettre directe à son adversaire, il expliquait qu'il avait tué les deux hommes pour deux raisons : « Je leur ai donné telle mort : premièrement, pour venger l'acte que vous aviez commis envers mon serviteur ; et puis, pour vous donner du ressentiment, et vous donner motif d'en venir à l'effet avec moi. » Il lui fallut déchanter, sous la pression du Pape, de Laurent, de sa femme, de tous les siens. On lui proposait d'écrire au Duc la lettre suivante :

« Très illustre Prince, mon Seigneur unique, j'entends dire que V. Excellence va en France ; et comme je désire me consacrer entièrement à son service, je la prie, le plus fortement que je puis, de daigner consentir que je l'accompagne ; et que d'ailleurs Elle seule me donne tel châtiment qui lui semble pour la faute que j'ai commise ; j'assure V. Excellence que, bien que je ne cherche pas à excuser mon erreur, je puis dire pourtant que ce que j'ai fait, ce fut uniquement pour me venger d'une si grande offense ; j'en ai regret jusqu'au fond de l'âme, car j'apprends que Votre Excellence en est si vivement froissée, et d'autant plus que je reconnais avoir failli pour n'avoir pas bien compris Votre Excellence, sans quoi je ne serais jamais tombé dans une erreur pareille ; je prie donc votre Illustrissime Seigneurie, avec tout mon cœur, et par la miséricorde de N. S. Jésus Christ, de daigner m'octroyer Elle seule mon pardon, me punir et m'accepter avec Elle dans son voyage ; ce que V. Excellence peut faire d'autant plus aisément, que tous les amis de sa maison ne doivent être récompensés ou punis par nul autre supérieur que Lui. »

Cette épître, on la lui dictait. Le nom de Jésus-Christ, invoqué par devant ce Pharisien, décèle la main du curé

Fortunati dans cette minute de lettre. On aperçoit aussi la prétention des nouveaux seigneurs : éliminer toute justice, ne relever que de leurs parents et amis. On peut croire que Laurent, le prince maladif, subtil, aux yeux spirituels que montre le portrait des Offices, se soucia médiocrement d'adjoindre à sa suite un brouillon et un casse-cou. D'ailleurs, il convenait de faire un simulacre de justice.

Marie Salviati s'était retirée au couvent de Sainte-Ursule. Le secrétaire Suasio porta la lettre d'excuses à madame Alphonsine, qui remplaçait le duc son fils, reparti de Florence. « J'aime à voir Jean dans ces dispositions, dit la matrone, tu le diras à Marie, qu'elle ne se chagrine point. » Et elle parla longtemps encore, en véritable mère. Naturellement, le « ribaud » de Petit Corse avouait tout, même la préméditation : et l'on allait lui « faire faire la fête », c'est-à-dire le pendre. On attendait la réponse du Pape. Elle arriva le 26 février, c'est un bref en latin d'humanistes.

« A Jean de Médicis, afin qu'il vienne à Rome.

« Cher fils etc. Il n'a pu manquer de nous être pénible, aussi bien d'apprendre, d'abord, qu'avec notre cher fils Camille, frère du Seigneur de Piombino, avec lequel tu es lié par son amitié et par devoir, tu étais venu à certain différend, et ensuite aussi, que la chose en était arrivée à ce point d'avoir des conséquences impossibles à remémorer sans douleur. Bien qu'il fût de ton devoir de considérer notre état et le tien et celui de toute la famille afin de te comporter plus modérément, néanmoins notre paternel amour envers toi et nos sentiments nous astreignent à prendre soin de toi, comme si tu étais né de nous. Toujours en effet nous avons souhaité que tu suives une telle conduite que nous puissions espérer fortement te voir être l'honneur de nous et de ta race ; et nous nous

assurons qu'il en sera suivant notre désir; mais afin de pouvoir mieux veiller, dans ces événements qui se sont produits, à toi et à ton salut, nous t'exhortons et en vertu de notre autorité nous te prescrivons et mandons que dès le reçu des présentes tu viennes auprès de nous, et que sans nul retard tu aies à te hâter de te rendre en notre présence, comme en celle de ton père.

Donné à Rome, 23 février 1518, année v^e de notre Pontificat, etc. »

Jean, chez les Strozzi qui le recevaient à Ferrare, devenait plus pacifique. Il demandait pardon avec des instances plus vives : « même si le Duc voulait le bannir en un bois, aux galères, ou bien en tel lieu qu'il lui plairait choisir. » Parmi ces lettres officielles, les chasses aux faucons dans le giboyeux pays de Ferrare, les mignons, les lettres de Jean de la Stufa, servaient à le tenir en joie et santé. On s'enhardissait, Marie Salviati faisait même recommander ce pauvre Corse qu'on voulait mettre à mort : Goro Gheri trouvait la démarche « un peu singulière. » De fait, on coupa la tête au vilain.

On avait soin d'entretenir Jean de Médicis dans de bonnes dispositions; dans la même lettre où elle lui demandait « ce qu'il fallait faire des chiens à Castello, qui dévoraient trois boisseaux de pain par jour, ce dont on n'avait point affaire, » Marie Salviati protestait que si « Jean ne faisait pas ce qu'il lui avait promis avant de partir il serait cause qu'elle s'occirait de ses propres mains. » Elle restait à Sainte-Ursule : « Privée de mon mari, disait-elle, mon âme ne souffre point d'être dans la familiarité d'autrui. » Toujours inconsolée, cette femme, qui devait devenir si sage, se lamentait éperdûment.

Son père Jacques Salviati venait à la rescousse, pendant que les conciliabules se continuaient à Florence. Il mettait Jean, qui n'avait point d'arrière-pensées, en

garde contre les faux amis, ces éternels confidents qui le conseillaient pour le perdre. On parlait déjà de la grâce prochaine, « après que l'on aurait fait voir à la Cité et à tout le monde que la justice est observée indifféremment pour toute personne. » Le supplice du Petit Corse avait été très agréable, à Florence comme à Piombino. Le Seigneur de Piombino, fort pratique, profitait de l'événement pour réclamer d'anciennes dettes aux Salviati.

Les « citoyens » se résolurent au bannissement. Comté d'Arezzo? pays de Cortone? Pise, les environs de Pise, jusqu'à San Miniato al Tedesco? on hésitait sur la contrée à choisir. Pise, à cause des étudiants de l'Université rouverte par les Médicis, était un séjour bien scabreux. Jacques Salviati confiait à Gheri que son gendre pourrait bien ne pas observer les limites. « S'il ne les observe pas, répliqua le secrétaire indigné, c'est à lui qu'il nuira plus qu'aux autres, ce châtiment qu'on lui veut donner est plutôt un avertissement paternel qu'une punition judiciaire... Et il ne sied pas que cet Etat et son Excellence aient toujours à être bouleversés et à supporter une vie comme celle que fait Jean. Et je lui alléguai, dit-il encore, huit ou dix homicides qu'il a commis, au su de tous, félonnement et sans raison aucune. »

Jean allait partir de Ferrare pour Sienne. Il demandait qu'on lui envoyât ses épées, un justaucorps de satin damassé noir, qui était chez un usurier en gage pour un ducat, et ses gantelets d'acier. Pendant que le cardinal Jean Salviati, de concert avec son père, entretenait la bonne volonté du Pape, Jean, qui avait été reçu princièrement dans Ferrare, caressé par la noblesse et comblé d'offres de service, tenait table ouverte dans le palais de Guido Strozzi; il commençait d'ailleurs à observer certains égards : à Philippino Doria, qui voulait le visiter, il faisait répondre de n'en rien faire, attendu que les ennemis du Duc Laurent ne pouvaient être ses amis.

Le 10 mars, l'anniversaire de ce jour où il était à Firenzuola, l'année précédente, la lame au poing, sa femme lui écrivait, de sa main, pour le préparer à la sentence qui allait être prononcée par les Huit. Le bannissement ne serait qu'une épreuve, et le Duc l'aimait « comme son propre frère. » Elle menaçait de « se faire religieuse » s'il n'obéissait point. « Ne va pas perdre courage, disait Jacques Salviati, tout cela sera fait uniquement pour satisfaire le public, et pouvoir à plus juste titre te rappeler, lorsque les temps le permettront. »

Et ce prolixe fonctionnaire de Gheri donnait à Turini la primeur de la sentence : « Bannissement pour cinq années, avec permission de séjour dans tout le domaine de Florence, sans pouvoir approcher de la Cité plus qu'à dix milles de distance, sous peine de la tête, et de la confiscation des biens. »

En effet, le lundi 15 mars 1518, les « Spectables Huit de Garde, assemblés *servatis servandis et obtento partito,* suivant les règlements, ont délibéré ainsi que suit :

« *Item*, ayant appris et connu que Jean, fils d'un autre Jean fils de Pierre-François de Médicis.... au mois de février passé, en la Cité de Florence, a fait et commis force délits, scandales et irrégularités, contre le droit et la justice, et contre l'honneur et bon gouvernement de la Commune de Florence, et contre les bonnes mœurs, vu l'absence dudit Jean, lequel est contumax...

» Ont condamné et relégué le susdit et sous désigné :

» Jean, fils d'un autre Jean, fils de Pierre-François de Médicis, à se rendre, se tenir et demeurer hors la ville de Florence, et loin de la susdite ville à distance de dix milles et au delà, tout alentour, en se tenant nonobstant et en demeurant dans le domaine tout entier de Flo-

rence, et dans le ressort de la juridiction florentine, et non au dehors, d'aucune manière que ce soit ; et qu'il ne puisse en aucun cas aller, se tenir ni habiter dans la ville de Pise, ni dans la ville de Volterra, ni dans la terre de Campiglia...

» Cela, pour le temps et le terme de cinq années, à dater du jour même où le susdit Jean se présentera aux confins... »

On lui octroyait quinze jours pour être touché par l'arrêt ; et un mois, à dater du jour où expirerait le délai de signification, lui était concédé pour faire savoir aux Huit de Garde sa présence dans les limites indiquées. Il y allait « de la peine de la tête et amputation de la tête, et confiscation des biens et application des tous biens confisqués à la Commune de Florence. »

Telle est la sentence, noyée dans le grimoire éternel et international de la justice, si je puis ainsi parler. Pise était interdite à Jean « respect aux étudiants, attendu que s'il y était allé, comme les écoliers sont jeunes et dangereux, et qu'il est, lui, tel que vous savez, il eût pu s'en suivre quelque désordre. Pour Campiglia et Volterra, c'est que ces deux terres confinent à l'Etat du seigneur de Piombino : et il importait d'éviter l'occasion d'un pire scandale. »

Dès le lendemain, Pierre-François de Médicis, Jacques Salviati, redoublaient leurs instances auprès de Jean. Puis le cardinal Innocent Cibò revenait à la charge. Sans doute le proscrit avait pour plus agréable la lettre où le marquis François de Gonzague, après l'avoir remercié pour un cheval, lui envoyait une lice pleine; il écrivait à Marie Salviati, sans rien promettre encore :

« Ma femme. Votre lettre m'a fait savoir que vous allez bien. J'en ai grand plaisir. Je vous prie de m'en-

voyer deux chemises et deux nappes de table et deux nappes de daim, et de mes draps, et un matelas, et deux paires de draps, et deux salières, et une coutelière, et au moins six écuelles, tasses et quatre plats. C'est tout. Je me recommande toujours à vous. Recommandez-moi à votre père. Adieu.

« Le 19 mars 1517-1518.

» Votre mari :

» Jehan de Médicis.

» A ma femme, Marie de Medi-tis,

» à Florentze (*sic*) »

Malgré qu'il écrivît ceci de sa main, avec des consonnes étranges et des lettres qui se hérissent comme des piques, il renâclait à suivre la sentence, et faisait le malade. Charles Féo négociait, les parents de Rome insistèrent. Enfin, le 4 avril, Gheri, qui avait « beaucoup conféré », reconnaissait comme un triomphe que Jean de Médicis s'était présenté aux confins, « et ce jour même était arrivé au Tebrio (Trebbio) à douze milles de Florence. Ce qui moult plaît. »

Ce qu'avait souffert, et devait souffrir, jusqu'à l'année suivante, où leur naquit un fils, la pauvre Marie Salviati, une lettre de Fortunati le montre encore ; la simple éloquence du curé garde la trace, et comme l'écho vivant de ces émotions disparues ; impression directe, très rare dans l'histoire des mœurs, où la vérité se dérobe et se fausse presque toujours. L'antique brouillon sans date, glissé parmi les épaisses liasses, au milieu de papiers relatifs à la guerre, et bien postérieurs, évoque les peines grièves de cette femme qui resta jusqu'à la fin une amoureuse ; femme moderne, de passion et de nerfs, comme dépaysée entre ces armures, ces épées, ces bruits de meurtre et de batailles.

» Post-scriptum, glissait Fortunati dans une feuille

prête à cacheter. Et que Votre Seigneurie lise et garde ceci en son particulier :

« Je ne puis me retenir de dire à Votre Seigneurie les paroles que m'a dites sa Marie, attendu qu'elles sont vraiment d'importance, et bien dites : comme je lui demandais d'où venait qu'elle était ainsi affligée et mal contente, elle me répondit :

» Qu'est-ce qui peut me réjouir, alors que je vois sans cesse la vie de mon Jean en échec, que je n'ouïs passer personne ni venir personne céans, sans que le bruit des pas me donne un coup de couteau dans le cœur ? car je me figure que l'on m'apporte quelques tristes nouvelles de lui. Quel besoin a-t-il de mettre chaque jour sa vie en danger ? à quelle fin est-il, le jour et la nuit, en tel péril et travail ? Est-il au monde jeune homme plus heureux que lui ? Pouvait-il lui advenir aucun mal, que par cette voie ? Je ne viens jamais à penser, sans que le cœur m'en crève, que s'il avait des enfants, je ne dis pas de moi, non, d'une autre femme ! je ne ressentirais pas le tiers de la torture que je sens : car, si quelque fortune adverse arrivait (que Dieu l'en garde !) en quel état resteraient ses affaires ? y aurait-il personne pour se souvenir de son âme et de son corps ? mon cœur se fend lorsque j'y pense, je connais qu'il fait plaisir et joie à qui lui veut du mal, je connais que je n'y puis rien, et suis réduite où vous voyez ? Qu'il ait égard au nom de Dieu, une fois ! si c'est son plaisir d'avoir des enfants, et il a eu qui en a ; qu'il coure dehors à son gré, qu'il fasse ce qu'il veut ; à tout événement, il aura du moins eu et laissé un fruit de lui-même, qui se recordera de lui !

» Lesquelles paroles, Monseigneur, sont de telle importance et considération, que je n'ai pour rien au monde consenti à les omettre. Aussi, que Votre Seigneurie les lise et relise bien ; tout son salut, sa paix et son contentement s'y trouvera toujours contenu. »

Paroles de femme, tendresse de femme : Jean n'écoutait guère. Un an après, le petit Cosme naîtra : puis, une autre grossesse, malheureuse et sans lendemain, laissera Marie Salviati malade du mal qui frappait tant de ces pauvres femmes, le flux de sang qui amenait Alphonsine de Médicis aux bains de la Porretta, et dont mourait madame Clarice. Marie Salviati fera de son fils unique un Duc de Florence et de Sienne, et le prince des fils ingrats.

Pour l'heure, elle se reprenait à la vie ; Jean lui revenait, au Trebbio, loin des folies et des hasards ; son frère le Cardinal la félicitait d'une obéissance qui effacerait les erreurs passées ; François Sforza, qui guettait dans le Trentin l'occasion de revenir en son duché, commençait à pratiquer des intelligences avec son valeureux cousin. Jean, dans son château, remettait sur pied sa meute et sa fauconnerie ; il savait le moyen de faire sa cour au Pape : il lui envoya des faucons, ou plutôt des éperviers. C'était le moyen de triompher dans les négociations que l'agent François Suasio emportait à Rome, avec les oiseaux de chasse.

Léon X, que François Ier se conciliait en lui offrant des engins et des chiens pour ces longues chasses où il se plaisait, ce Pape qui avait remis en honneur la vénerie et faisait garder jalousement ses terres à gibier, reçut avec joie le présent de son neveu. On essaya les éperviers à la satisfaction de tous ; et le fauconnier du pape, Jean Lazare de Magistris, surnommé le *Serapica*, ou le Moustique, les prit en garde; Jean se conciliait le camérier secret, le favori. C'était un coup de maître. L'effet ne se fit pas attendre : le 27 juin, il recevait le permis désiré, qui lui rouvrait Castello pour quinze jours, c'est-à-dire pour un temps indéterminé.

Il n'en abusa point ; c'est encore au Trebbio qu'il reçut la nouvelle d'une naissance qui réjouissait une dernière fois son triste cousin, Pierre-François : celle d'un fils.

Et puis, il partit pour Viterbe, son demi-frère l'évêque Octavien l'y recevait; ils conféraient ensemble sur un projet de mariage pour Cornélia Riario, si chère à la sollicitude de Catherine Sforza. Jean, qui devait fournir la dot, se donna la peine d'écrire à Florence que l'on examinât bien par toute la cité, « et qu'on trouvât trois ou quatre maris, et là-dedans, on choisirait. » Marie Salviati s'employait à ces recherches, toujours agréables pour les femmes, et qui devaient se mener « sans bruit ni tumulte. »

En même temps, elle demandait à son mari de l'aider à réparer les brèches de leur garde-robe. « Je vous prie bien de ne m'oublier mie, et de vous souvenir, durant que vous êtes à Viterbe, de m'envoyer deux asnées de bonne toile de lin... Je viens de vous envoyer un diamant par Ramazzotto. Je présume qu'il sera parvenu entre vos très délicates mains. Ecrivez-moi de temps en temps pour ma consolation et avisez-moi si vous avez reçu le diamant. — (Castello, 4 octobre 1518). »

Etait-ce le même diamant qui avait jadis été mis en gage? L'embarras des affaires croissait toujours, tellement que la pauvre femme souhaitait parfois « de n'être jamais née. » Peu après, Jean se dirigea vers la Toscane. Après s'être arraché de Viterbe, la ville aux belles fontaines, aux belle filles, aux bons éperons, il avait sanss doute pris part, sur le divin lac de Bolsène, à ces pêches où Léon X se plaisait si fort. Puis vint l'hiver, un hiver d'oisiveté, qui ne valait rien à cet homme capable, lui aussi, de dire: « Cordieu, si toujours quelcque acte héroïque ne fays, la nuit je ne peux dormir! »

A défaut d'actes héroïques, il faisait des actes cruels. On prétendit qu'il avait mis à mort le barigel de Rome, durant un séjour qu'il avait fait dans la ville, auprès du Pape, et de Laurent. C'était encore pour défendre un de ses serviteurs. L'histoire était fausse. Il avait seule-

ment dit, par bravade, qu'il tuerait l'estafier du barigel. Mais on le connaissait, et ses paroles seules faisaient l'impression de blessures.

Il ne s'en tint pas aux paroles. Dans la nuit du premier au deux décembre 1518, comme il chevauchait dans Florence, avec Malatesta de Médicis et d'autres compagnons, en armes, la bande rencontra, vers la place des Agli, le fils de Pierre Alamanni, Boccacino ; c'était un redoutable drille, une des plus fines lames qu'il y eût alors dans Florence, bretteur, viveur et affronteur. Il n'en reçut pas moins trois blessures, dont une sur la tête, qui « coupa tout le premier os » ; le médecin, maître Annibal, réservait son pronostic sur la fracture du second. Il fallut s'excuser encore auprès de Gheri : « Nous ne l'avons pas reconnu », protestaient Jean et Malatesta. Comme il s'agissait d'une affaire privée, ils en furent quittes avec une semonce. Le blessé, qui ne mourut point, devint chanoine et se rangea.

« Si vous vous conduisiez en gens civilisés, au lieu de faire chaque jour quelque bravacherie nouvelle, leur dit le sentencieux évêque de Fano, de pareils scandales n'arriveraient pas, vous ne vous mettriez point des affaires pareilles sur les bras, et vous n'en donneriez non plus le fardeau à votre maison. » Jean s'excusa beaucoup, et voulut bien dire qu'il regrettait son escapade.

Mais l'accident mit en lumière le brave Pierre Alamanni, père du blessé. Ce personnage, un ami de Michel-Ange, était chevalier à l'éperon d'or, et Léon X avait été créé Pape sous son deuxième gonfalonat. C'était un partisan fervent des Médicis. Gheri lui fit présenter des excuses. Il répondit fort sagement, en bon serviteur, dans toute la valeur du mot. Il l'avait toujours été. Puis, le lendemain, il vint en personne assurer qu'il ne dirait rien, qu'il ne voulait pas laisser dire : « un Médicis vient de frapper le fils de Pierre Alamanni. » Il trouva mieux encore :

« J'estime, dit-il, l'honneur de la maison Médicis autant que mes propres enfants. » Et, les larmes aux yeux, le père continua : « Suppliez N. S. Père, suppliez Monseigneur Révérendissime le Cardinal Jules que si, par malheur, mon fils Boccacino mourait, Sa Sainteté daigne me réserver ce peu de bénéfices qu'il possède. »

On demandait au duc d'Urbin une lettre pour consoler le père, et, sans doute, pour le rassurer sur les bénéfices.

Certes, lorsque Jean de Médicis frappait ces gens-là de l'épée, il leur faisait par trop d'honneur : un bâton, le fouet, ou la botte auraient été bastants pour une pareille canaille.

Tous étaient pareils, de la chair à princes ; quand les gens de la compagnie détournent les chiens courants que François Guichardin, gouverneur à Reggio d'Emilie, envoyait à son frère Jacques, le volé réclame humblement, d'un ton piteux, en demandant pardon pour la liberté grande, avec l'assurance que si ces chiens lui paraissaient un présent digne d'un Médicis, il en ferait don au Seigneur.

Enfin, Léon X excédé de plaintes, et qui voyait Jean toujours plus recherché par les cerveaux brûlés de l'armée et de la noblesse, conférait avec Jacques Salviati, payait les dettes, dégageait les biens et tenait le jeune capitaine auprès de lui. Jean retrouvait à Rome les mêmes factions, plus rudes, les mêmes amitiés, plus nombreuses et mieux armées. Il était aussi dangereux.

Il importait de donner un emploi guerrier à cet homme uniquement né pour la guerre. En outre, l'horizon de l'Italie redevenait sombre ; de pareils capitaines, on n'en avait pas à foison. Et dans les projets que le Pape célait aux plis de son gros visage et dans l'eau trouble de ses yeux incertains, la guerre, des guerres au Nord, au Midi, s'agitaient toujours.

En mars 1519, Jean eut cent hommes d'armes. Il n'a-

vait jamais licencié ses meilleures bandes. Malgré son renom de sévérité, les soldats attirés par sa valeur et sa justice, par son amour de leur honneur et de leur bien, affluaient vers lui. Les seigneurs même, et les plus influents, un conseiller du duc François Sforza, voulaient voir leur fils à cette école.

Au milieu de chefs dangereux, douteux comme les Vitelli, les Baglioni, les Rangone, le soldat préférait le jeune chef qui frappait rude, qui parlait franc. Il avait des élans terribles ; mais il revenait avec la même fierté. Il voyait, un jour, un soldat corse mal à l'alignement. Il mit la main à son épée. Le Corse lui dit, en face : « Approchez-vous, Monseigneur ! Si vous approchez, je vous tue ! » Jean de Médicis repoussa son fer au fourreau, cette audace l'avait séduit, comme Scanderberg en un cas semblable ; il admira ce soldat qui n'avait pas peur, même de lui, le Corse fut choisi pour être auprès de sa personne, ces deux hommes s'aimèrent pour avoir vu la mort passer entre eux, et le rebelle fut mis à la tête d'une compagnie.

De telles aventures le faisaient vite populaire. Son importance allait grandir encore, par la mort de Laurent d'Urbin, et par la naissance du fils qui devint Cosme I[er].

Le Duc Laurent avait fait son voyage en France, où Jean ne l'accompagna point; parrain de Dauphin, cousin de roi, il avait voulu rappeler l'éclat d'un César Borgia; trente-six chevaux convoyèrent ses présents, où la Sainte Famille et le Saint Michel du Sanzio se mêlaient à des objets trop somptueux, qui sentaient leur fils de banquier, des lits en nacre et en écaille, merveilles dignes d'un roi nègre. Puis, sous couleur de dévouement filial, il était revenu, très vite, en poste, il avait dit que c'était pour soigner sa mère : il reprenait le joug du Pape, plus lourd encore et plus serré. Du reste il se mourait. Rongé par un mal venimeux, torturé d'atroces douleurs, contra-

rié dans ses projets par la tyrannie de Léon X, les vices, la rancœur, les mille fatigues d'un état misérable sous les apparences de l'éblouissante fortune, le terrassèrent après une longue agonie de six mois. Il mourait, le 4 mai, entre un bouffon et son cousin Philippe Strozzi. Six jours avant, sa femme était morte, et laissait vivante, pour la honte et pour le malheur des mœurs, de l'art, des lettres, de l'esprit en France, Catherine de Médicis.

Alphonsine Orsini de Médicis, aussitôt que son fils fut mort, vendit à l'encan jusqu'aux chemises de Laurent; lorsque « Boia, — dit ce terrible corbeau d'Arétin, — pendit Pochintesta, favori de Pandolfe Petrucci, on lui vit sur le dos le plus précieux pourpoint du feu Duc. » D'un Médicis à un bourreau, les mesures étaient les mêmes. Le pourpoint allait à miracle.

Cosme naquit moins de deux mois après la mort de Laurent, le 12 juin 1519, à une heure trois quarts de la nuit, dans le palais du Corso ; Marie Salviati voulut faire ses couches à Florence. D'autres disent qu'il naquit au lever du soleil. L'heure et le jour restent en blanc dans la lettre qui fut portée à Jean ; le curé Fortunati l'avait préparée dès la veille, il laissa la place pour mettre la date : mais les couches furent longues, laborieuses, et, dans l'effarement de la naissance, le bon curé cacheta le pli sans en compléter la teneur.

Le valet Toso partit à franc étrier, alla sans débrider à Rome, et Jean prit de ses mains un papier scellé, qui disait :

« Jésus-Marie.

« Illustre Seigneur unique,

» En ce moment, que nous sommes à   heures le   Madame Marie, votre épouse, a mis au monde un bel enfant mâle, et jusqu'à présent tout va pour le mieux; ainsi soit-il !

» Veuillez ordonner ce qu'il faut faire, qui doit le tenir sur les fonts, et quel doit être le parrain; si, comme je l'ai déjà dit, vous vouliez bien prendre pour parrain N. S. P. le Pape et tout le Sacré Collège, ce ne serait pas pour déplaire ; nous attendons l'avis de V. S. et comment il faut se conduire. Et, comme Madame Marie désire vous voir, ayez pour agréable de nous aviser quand ce sera, et par grâce spéciale en demander licence à N. S. P. le Pape.

» Durant ces couches se sont trouvées auprès d'elle Madame Lucrèce femme d'Alamanno Salviati, la Catherine des Nerli sa sœur, la Marie femme de Pierre-François, l'épouse du Brutto de Médicis, la femme de Pierre, fils de Tolosin des Médicis, la femme de Gaspard Boni, et toutes les autres dames de la famille.

» En hâte, parce que Toso rendra compte sur toutes choses de vive voix, je ne vous dirai pas autre chose ; me remettant à lui pour tout, priant V. S. de se souvenir de moi, et de me recommander à Madame Lucrèce (Salviati) et à Monseigneur Révérendissime son parent ; et à tous ceux qui sont là-bas, parents ou amis de cœur; et si cela ne vous ennuie point de recommander votre brave sourd à N. S. P. le Pape, faites-le, je suis bien sûr qu'il ne s'en plaindra pas. Et, comme l'enfant ne vient pas encore dehors, je vais cacheter la présente, et pour le jour et l'heure je m'en remettrai entièrement à ce que rapportera Toso. Je me recommande toujours à Malatesta, à Maître Paul, et à tous, que Dieu tienne toujours en joie.

» Florence, 11 juin 1519. »

Jean ne lut pas toute la lettre. Le curé lui importait bien? et les femmes! et les amis! il avait un fils! Il alla droit chez le Pape : « Saint Père, dit-il, j'offre en présent à V. Sainteté mon premier-né, je viens d'apprendre sur l'instant sa naissance. » Léon X épanouit son gros

visage : c'était un Médicis de plus! « Je l'accepte, dit-il, pour mon propre enfant, mais je veux, et j'ordonne, que pour faire revivre le plus sage, le plus prudent et le plus valeureux homme qu'ait eu jusqu'à présent la maison des Médicis, on lui donne le nom de Cosme ; faites repartir le même serviteur qui a porté cette nouvelle, et qu'il aille annoncer de ma part comment je lui donne ce nom ; les parrains seront le Cardinal de' Rossi, et le Seigneur Malatesta Baglioni ; je recommande expressément qu'on récompense bien celui qui nous a porté cette bonne nouvelle. »

Toso revint bride abattue à Florence, où le trésorier François Albizzi lui fit donner une armure, deux bons chevaux, vingt-cinq écus, un habit neuf, et d'estafier le fit monter au grade de chevau-léger, et l'achemina sur la Marche pour l'enrôler dans les bandes de leur commun maître.

Les paysans du Trebbio n'avaient pas sitôt reçu la nouvelle que le petit Seigneur était né, et déjà les feux de joie flambaient sur toutes les collines, couronnaient toutes les montagnes. Le Mugello s'illumina ; les montagnards, voyant de loin monter les flammes d'allégresse, firent, eux aussi, des bûchers, d'autant plus grands qu'ils ne savaient pas pourquoi l'on allumait. C'était sûrement une joie, ils se réjouissaient aussi. La Romagne florentine, en apercevant ces lueurs dans la contrée de Florence, ne voulut pas rester en arrière, et fit de plus grands feux encore : Césène, Faenza, Ravenne, toute la Romagne papale se dit : « La Toscane illumine, c'est que N. S. Père le Pape, qui est Florentin, vient d'avoir un bonheur nouveau, quelque grande joie. Allumons ! » Et ce soir-là, du Mugello jusqu'à la mer Adriatique, le ciel d'été fut éclairé par des lumières toujours plus magnifiques, à mesure que le pays était plus loin de la Toscane. Reflets de sang, dignes du père et dignes de l'en-

fant. Allèrent-ils jusqu'à Sienne, pour annoncer le Duc sanglant de l'année 1555, le complice des Espagnols ? ce filleul de Malatesta Baglioni ne mentira jamais à pareil parrainage.

Laissant vagir son petit prince dans ce berceau qu'illuminaient tant de flammes triomphales, Jean de Médicis avait repris son existence favorite : au milieu de ses bandes qu'il instruisait dans les Marches, c'était le travail de la guerre ou la chasse à courre et au vol ; à Rome, où il revenait à son loisir, c'était la fête et la débauche. Pendant qu'il était dans la ville, ou bien à la chasse, la soldatesque commettait des excès ; mais il fallait bien accoutumer le peuple à ces peccadilles.

Flore de Padoue était-elle une courtisane, telle qu'en produisait en nombre et qualité Padoue, ville de sanctuaires et d'Université? Etait-ce pas pour elle que Pierre l'Arétin écrivait, dans un dialogue qui est le nobiliaire de ces dames? « Quand la Padouane se montre à l'église, on voit l'y suivre ses caissiers et ses Siennois ? » Médiocre clientèle, et qui prouverait une déchéance. Dans le mois d'août, morte saison, Flore écrivait à Jean de Médicis :

« Illustrissime, et de moi très désiré Seigneur et maître. Celle-ci, je l'écris à Votre Illustrissime Seigneurie pour l'aviser comment pour l'heure je me trouve ici à Rome, avec Léonard Trente de Lucques, lequel, à cause qu'il a été banni de Lucques et du pays là-bas, s'est réfugié à Rome, où il a voulu que je vienne aussi avec lui ; et bien qu'il montre de l'amour pour moi et ne me manque en nulle chose au monde, néanmoins, comme je me trouve grosse, et fort près de ma délivrance, et que je tiens pour certain que je suis grosse des œuvres de V. Seigneurie, (si vous daignez faire bien le compte du temps où vous m'avez quittée, vous trouverez indubitablement

que c'est ainsi), attendu que ledit Léonard m'a donné, comme je l'ai dit autrefois à V. S., une certaine propriété dans le Lucquois, et, sachant sûrement que je ne suis pas grosse de son fait, moi, qui ne connais pas son cœur, je me trouve inquiète, et je crains qu'il n'attende le temps de me faire quelque mauvais traitement, ce qui lui sera facile quand je serai en mal d'enfant, où il me pourra faire déplaisance ou me faire en autre manière aller à mal avec mon fruit. Aussi, uniquement pour ma sécurité et mon contentement, loin que je veuille aucunement rançonner Votre Seigneurie, je lui demande en grâce de vouloir bien écrire au susdit Léonard une lettre, une bonne lettre, qui lui fasse voir que V. S. n'a rien su par moi, et l'exhorte et le presse par les meilleures paroles que croira V. S. de vouloir, par respect pour Elle, me bien traiter comme par le passé et d'autant plus que je me trouve à ce terme, et aussi quand je serai pour accoucher, et qu'il ne me veuille manquer; je suis sûre qu'il se piquera de faire ce que V. S. lui écrira, en daignant lui montrer ainsi qu'Elle ne fait plus compte de me tenir à cœur, moi son indigne servante. Et cela, pour mon contentement, et afin que je puisse avoir l'esprit en repos, et pour mon salut et celui de la créature que je vais mettre au monde, laquelle malgré tout sera de votre sang, ainsi que vous pourrez clairement et complètement vous en éclaircir. Je n'écris rien autre, sinon que j'attends avec un désir extrême cette lettre, qui, j'en suis sûre, fera bon effet, et j'en demeurerai à jamais l'esclave reconnaissante de Votre Illustrissime Seigneurie, pour m'avoir ôté en même temps du danger et du soupçon, car si ce Léonard me traite bien, rien de mal ne peut m'arriver.

» Je me recommande toujours à V. S., en la suppliant de nouveau d'envoyer le plus tôt possible cette lettre, en l'adressant à celui qui lui mandera la présente, c'est-

à dire messire Jean-Mathieu, secrétaire du Révérendissime cardinal de Médicis ou Messire Améric de Médicis.

» Rome, le... août 1519.

» La très-fidèle servante de V. Ill^me Seigneurie.

» FLORE DE PADOUE. »

» Je vous en prie, de grâce, veuillez me répondre. »

Cette femme au style essoufflant avait de belles connaissances. Jean-Mathieu, c'est ce Giberti, ce dataire, ce cardinal, qui restera près de Jules de Médicis devenu Clément VII, sera légat, suivra la destinée de Jean, et, peut-être par une sourde rivalité de bons offices, sera cause que l'Arétin recevra des coups de poignard et quittera Rome à jamais. Les manches épiscopales portaient d'étranges plis. Quant au moyen de la grossesse, éternel et classique, il est ici curieusement mis en œuvre; on peut espérer pour Jean de Médicis qu'il se tenait en garde contre de pareilles historiettes, et savait les vers du Pasquin :

« Laisse là les courtisanes
Si tu ne veux te ruiner :
Ce sont, aussi, des catins,
Mais leur fruit se vend plus cher! »

Seulement, il dut avouer que Flore était ingénieuse, et protégée par Saint Antoine, pour retrouver telles merveilles et savoir quel était le père de son enfant.

Il s'occupait plus des chevaux à offrir, et qu'il envoyait à Frédéric de Gonzague, il songeait davantage à son équipement, à ses bonnets noirs, ou à ses dettes. qu'il payait trop largement, lâchant les trente écus quand il devait vingt-sept. Il surveillait, dans les bourgades aux alentours d'Ancône, à Osimo, ces bandes qu'il voulait tenir en haleine, et fourbies comme une épée que

l'on va tirer. A Rome, il surveillait les pages; le Pape donnait un jour 400 ducats, 200 un autre. C'est François Albizzi qui recevait les lettres de change, à Iesi.

Dans Rome, le quartier d'attache était le grand palais Salviati. Sa femme eût aimé l'y rejoindre. Mais il faisait la sourde oreille. Il paraît que la douce, et tendre, et trop sensible jeune femme l'ennuyait. Pauvre Marie! elle devait trop aimer, trop pleurer, vouloir plaire en étant soumise, attentive : elle ignorait trop que certains hommes, et la plupart, se retiennent par le contraire de l'amour et de la vertu conjugale. Dans ses lettres délicieuses, le drame de son pauvre cœur meurtri contre cette cuirasse, éclate en accents désolés ; non seulement il lui fallait subir l'absence, mais cette femme élevée parmi tant de frères turbulents, et qui voyait clair, sentait qu'elle était évincée par des rivalités abjectes.

« Très illustre Seigneur mon époux très honoré, disait-elle le 12 novembre, par Jean Antoine j'ai reçu une lettre de V. S. le 4 de ce mois, où j'ai appris votre bonne santé, ce qui m'a fait grand plaisir : il en est de même pour Cosme et pour moi, Dieu merci. Ne vous émerveillez point que je ne vous écrive pas, je n'ai rien à écrire ; et puis je n'ai personne pour écrire et me faire service céans ; mais je n'en ai guère souci, car je suis bien assurée que vous désireriez me voir bien plus mal en point que je ne suis : quant à venir à Rome, vous ne pouviez trouver meilleur moyen pour m'empêcher d'y venir que d'y emmener Jean de la Stufa : c'est là tout votre désir ; je sais bien que vous l'avez mené pour me faire déplaisir, et de crainte que je ne vienne ; mais ayez l'esprit en repos, je n'y serais oncques venue, parce que je connais que votre désir est en d'autres que moi, et sachez bien que je le sais. Mais je suis sûre, moi, qu'il n'est personne au monde pour vous aimer comme je fais.

bien que vous aimiez beaucoup mieux ces autres-là que moi ; je le sais par expérience, et tenez que je m'en suis aperçue maintes fois. Mais je n'en ai cure, attendu que je sais que je suis, en tous cas, votre épouse, que vous le veuilliez, vous, ou non. Je crois que vous savez comment vous m'avez laissée sans deniers, sans grain, sans rien ; et sachez qu'ici je n'ai pas un grain à vendre, c'est à peine si l'on aura de quoi manger, et tout ce que vous demandez, c'est que l'on vous procure des lices, et que je vous envoye les chiens et Messire Benedetto ; et je vous les ai envoyés, de telle sorte que je suis demeurée sans un sou, et je ne sais d'où j'en pourrai tirer. De ces vingt ducats que me laissa François (Albizzi), j'en ai remis une partie à dom François (Fortunati), une autre partie s'est dépensée à la maison, et le reste a passé pour vous envoyer ces chiens et cet homme là-bas. Ici, j'aurais besoin de toile de lin pour faire des draps, car il n'en reste plus un seul : vous m'avez promis de m'en envoyer de là-bas, je sais que vous n'en ferez rien ; si vous voulez dormir, il faudra que vous en envoyiez, je ne puis tirer de la toile de moi-même. Je vous ai envoyé deux vestes, deux pourpoints et un justaucorps, avecque deux sachets de roses parfumées pour tenir sur votre lit (ils sont parfumés) ; on me dit que vous en avez grand besoin, par rapport à la saleté de votre cher Jean.

» Rien d'autre pour celle-ci, seulement il me reste à me recommander toujours à vous ; c'est temps perdu, je le sais bien ; et pour le petit Cosme, je ne dirai rien, sinon que vous l'aimiez ; je sais que vous l'aimez encore moins que vous ne faites pour moi, l'on ne saurait dire mieux ! Si vous voyez quelque chose à faire, dites-le moi, je vous servirai beaucoup plus que vous ne le ferez pour moi ; c'est que je vous aime bien plus que vous ne m'aimez ; c'est là tout mon mal.

» Faite le 12 novembre 1519. »

» Et si vous m'aimez, je vous prie de me faire un grand plaisir, prenez Balde qui était écuyer tranchant du Duc (Laurent); il vous fera l'office de tranchant et de crédencier, et vous me ferez grand plaisir.

» V. épouse, Marie Salviati de Médicis,
» à Florence,
» de sa main propre. »

Elle l'adorait, c'est certain ; et elle l'ennuyait par ces récriminations sempiternelles. Une ménagère amoureuse, au fils de Catherine Sforza ! Le temps, peu à peu, calmant l'un, assagissant l'autre, en fera deux associés qui cherchent à se diriger dans la vie pleine de périls, d'embûches et de rivalités qui est celle d'un condottière et d'un prince. Les grandes guerres formeront, élèveront Jean ; la renommée de son mari, le soin du fils qui va grandir ôteront à Marie cette âpreté dans la tendresse, et l'accoutumance viendra pour les dettes et les hasards. Mais quand sa main de vingt ans, malhabile et tremblante, grossoyait ces pages couvertes d'une écriture fruste, et tachées de larmes qui ont mêlé les lettres, fait couler les énormes pleins qui se chevauchent laborieusement, elle avait le cœur qui crevait, comme elle l'a dit, dans une grosse nuée d'orage. Un chagrin d'enfant l'avait prise devant son palais déserté, ses armoires vides, en face de ce lit auquel on préférait la couche où se vautrait un Jean de la Stufa.

Elle devait apprendre que les secrétaires pontificaux tels que Jean-Baptiste Sanga, et que Jacques Salviati lui-même, oui, Jacques Salviati son père, appelaient de telles espèces : « mon cher frère », elle devait voir plus tard Jean de la Stufa, légat de son oncle le pape Clément VII, prendre solennellement possession d'Arezzo pour la seigneurie de Florence. Elle devait voir tant de

choses, que ses yeux ne pleurèrent plus. Mais alors elle avait vingt ans, et elle se plaignait encore.

Lui, tout entier à ses milices et à ses chasses, à ses amis ou à ses femmes, dépensait le reste de sa folie ; puis il sera fort et mûr pour les grandes guerres qui se préparent lentement, comme une tempête.

Léon X trouvait un double avantage à tenir Jean de Médicis à sa solde, hors de Florence ; personne n'aurait su mieux défendre les Marches et tout ce domaine de l'Eglise, qu'envahissaient sans cesse, dans leur va-et-vient de bandits entre la Lombardie et Naples, ou les reîtres helvétiens ou les terribles Espagnols; et puis, après la mort de Laurent d'Urbin, le gouvernement de Florence était entre les mains du cardinal Jules : le futur Clément VII, aussi flottant et indécis comme gouverneur qu'il le fut comme Pape, réussissait à merveille lorsqu'il fallait, en ménageant les uns et les autres, mécontenter tout le monde. Il avait bien licencié, dès le début de sa mise en possession, les soixante-dix anspessades et les gentilshommes laissés par le Duc ; mais plusieurs avaient repris service avec Jean, leur turbulence avait accru celle des soixante-dix hommes d'armes déjà formés autour de lui, il avait partagé ces « reliques de Monseigneur le Duc » avec son beau-frère Pierre Salviati. Neveux du Pape, environnés de compagnons à toute épreuve, qu'allaient-ils faire de Florence? Le cardinal « criait, sans rien exécuter, étant trop bon » ; au milieu de ce peuple vif et mobile, ce pauvre pantin se disloquait, il se perdait dans la profondeur de ses intrigues puériles. Et les menaces s'affirmaient.

Maintenant, au contraire, Jean de Médicis faisait l'office nécessaire de capitaine qui couvrait et surveillait les frontières et passages, qui contenait les villes, et surtout chassait les seigneurs ! Dans Ancône, que son aïeule Blanche Marie Visconti-Sforza gouvernait jadis, à dix-huit

ans, dans Iesi, dans Fermo, dans Macerata, dans tous ces pays de Marses et de Samnites, à jamais guerriers, Jean de Médicis imposait une force supérieure, il tenait sous son épée cette âpre lisière des Marches, où chaque pointe de roc a son château-fort ; sur tous les faucons de ces nids, Léon X avait déchaperonné son aigle.

Qu'importait à Jean, pourvu qu'il fût payé, loué, quels ennemis il devait combattre ? L'idée de la patrie commune ne vacillait point encore en son esprit. Après avoir, pour se distraire, vérifié le mot du prophète florentin, et « gâté Florence » autant qu'il avait pu, voici qu'on lui donnait à battre. Il était heureux.

On le voit, dans mille papiers qui retomberont au néant, mais qui donnent les étincelles de la vie ancienne, on le voit au milieu des comptes militaires, des demandes, réclamations, renseignements, prières du peuple, ordres du Pape. Force requêtes de soldats, beaucoup présentées par les Corses ; et partout, la voix lamentable des Prieurs du peuple, les assurances de fidélité, puisqu'il est le plus fort, et les supplications de villes rançonnées, saccagées par leurs féroces garnisons, les « Anciens » au ton pleurard, terrifiés et qui implorent, de temps en temps, un cardinal légat qui se plaint pour la forme et qui dicte une lettre pour satisfaire les populations molestées : toute la cuisine d'une existence agitée, influente, et déjà préparée pour les actions décisives, est dans ces feuilles cachetées d'armoiries ; les anecdotes sont flétries, mais les traits de mœurs, les traces vives du caractère, méritent d'être conservés.

Le petit nombre des soldats permettait de les tenir tous dans une surveillance effective. Les patentes étaient scellées sous les yeux du chef, il dictait une lettre pour un cheval ou des ducats, et c'était une manière de vivre à peu près féodale, les lévriers, les limiers et les autours mêlés aux détails d'équipement. La grosse affaire était

la solde, toujours en retard. D'ordinaire, à la moindre alerte, au plus léger retard, les hommes désertaient, nullement soucieux du parti qu'ils servaient, mais tout entiers à leur gain. L'épée était un instrument de travail ; l'armée, un métier comme un autre. Il n'y a là rien d'héroïque ; ce n'est plus un service de vassaux, ce n'est pas encore un service de citoyens. Des mercenaires, les plus vils de mœurs, c'est les soldats de ce temps-là.

« Je veux des chiens, quand vous les devriez voler », c'est le chef qui le dit, et ce qu'il jette en plaisantant, lui qui ne pille jamais, ils le feront, eux autres, partout, et pour tout. Au reste, leur vie est difficile ; le pays est contre eux. Ancône soutient un hobereau que Léon X fera pendre, Amadei, seigneur de Recanati. Le plus rude des tyranneaux est à Fermo ; Jean de Médicis le connaît, ils ont combattu tous les deux dans la seconde guerre d'Urbin ; c'est Ludovic Uffreducci, fils du seigneur Olivier ; il donne raison au proverbe toscan :

« *Quand Fermo veut tenir ferme*
Toute la Marche fait trembler. »

Mais Ludovic, malgré toute sa bravoure, fut écrasé. Un de ses anciens lieutenants qu'il avait mal contenté, Jérôme Brancadoro, défit le hobereau rebelle, sur le plateau de Monte Verde, et le blessa si grièvement qu'il mourut quelques jours après. Il eut la gorge ouverte jusqu'au milieu de l'épaule, et l'on exposa son cadavre sur la grand' place de Fermo. Il n'en fallait pas moins pour contenir une ville sourdement rebelle, où l'on murmurait qu'on voulait casser la tête aux Papalins. Jean de Médicis savait qu'il pouvait s'en remettre à ses Corses, à Cosimo Magalotti qui tenait le donjon de Maenza, à ceux qui enlevaient Roccagorga, qui menaçaient les Caëtani; lui, souvent à Rome, il était « leur procurateur auprès de ces prêtres. » Il se faisait rendre un compte

précis de tous ses hommes : « Je voudrais bien spécialement savoir comment s'est passée cette journée contre Messire Ludovic, et qui s'est comporté vaillamment, et qui, mal. A cause que je veux pouvoir discerner le vrai du faux, et les poltrons des gens de bien. Et que nul ne me sabote. Dites-moi comment cela va là-bas. »

Aussi Marie Salviati le réclame en vain ; elle lui écrit des tendresses, des excuses, des explications enfantines, en son doux parler mouillé de lettres superflues ; il ne répond pas. En quatre mois, pas une lettre, et il est à Rome, et elle est à Florence ! Elle lui envoie une boîte de cédrat, qu'elle avait confit pour lui faire fête ; elle lui demande, pour se faire belle, deux escoffions d'or. Elle a failli mourir. Elle va mieux. Il ne répond rien.

Il la surveille cependant, et veut qu'elle reste au logis avec son fils. En lui demandant licence d'aller pour Pâques accomplir son vœu à Lorette, elle s'excuse d'avoir pris une distraction qui lui a déplu : « On m'a dit que vous ne m'écrivez pas à cause que je ne suis pas demeurée à la maison, ce qui vous a très fort déplu. Je ne savais pas que cela vous déplairait si fort, et je n'en serais jamais sortie ; et pour l'avenir je n'en quitterai plus... Pardonnez-moi l'erreur passée pour l'amour de votre enfant. » Elle ne signait plus, comme au premier jour, « votre chère femme » ; et pourtant elle ne songeait qu'à lui. Elle l'avait prié de la laisser venir à Rome ; il n'avait point consenti. Il avait été malade, loin d'elle, mais malgré les patenôtres qu'elle lui demandait afin de prier pour lui, pas une de ses cinquante lettres n'avait eu réponse. Que faisait-il donc? il était sans occupation, au mois de mars, et cependant l'appel était demeuré inutile, une invitation timide et amoureuse : « Rappelez-vous de nous, venez donc ici voir à vous y tenir durant quelques mois ; il y a bien meilleur air, et plus de bien-être que dans la Marche. »

Il se souciait bien de l'air, et du bonheur domestique !

et puis, il fallait surveiller une grosse affaire, le Pape lui avait promis les dépouilles de la victime, tous les biens de Ludovic Uffreducci. C'était une négociation longue, minutieuse, avec ces prêtres sans parole, et jamais pressés. Le 29 mars, il croyait les tenir. Et, le bref tarda jusqu'au 16 juillet.

Il avait cependant accompli les instructions données, arrêté les Espagnols, pris même le marquis de Pescaire, qui ne l'oublia jamais; car Jean ignorait les traités secrets, il ne savait que surprendre, combattre et vaincre. On lui avait dit que le perfide Ferdinand-François d'Avalos d'Aquin recrutait des troupes dans les Abruzzes, il passa le Tronto, tomba près d'Ascoli sur le marquis sans défiance et se saisit de sa personne. Pescaire montra les conventions secrètes de la Ligue, le bref du Pape, un fil de la toile que Léon X ourdissait laborieusement; Jean le remit en liberté. Mais le vindicatif personnage, mi-Napolitain, mi-Castillan, garda sa rancune. Il avait été ridicule, cela méritait une haine. Enfin, « désobéissants et suspects » étaient anéantis, les Marches pacifiées et fortifiées, les craintes sur l'armée impériale s'évanouissaient. C'était l'œuvre de Guido Rangone et de Jean de Médicis : surtout de Jean, plus neuf et plus consciencieux dans le métier. En mars, le 21 mars de Carnaval, on savait à Venise qu'il « avait eu la main coupée. » C'était sa première blessure grave ; il perdit un doigt, l'annulaire, à la main droite, cette main « pleine, courte et très forte. »

Il avait, au milieu des travaux militaires, des escarmouches et des fièvres, connu plusieurs divertissements : le marquis Frédéric de Mantoue l'avait appelé à une joute d'armes, « pour rompre quelques lances le dernier dimanche du Carnaval et les deux jours suivants. » A Rome, quelques jours après, il recevait un autre appel. Jean de la Stufa lui écrivait : « Mon illustre Seigneur et maître.

La présente est pour faire couverture à l'incluse, que m'a donnée madame Nicholosa l'Espagnole, laquelle veut que je la mande à V. Illustrissime Seigneurie et vous baise les mains comme la servante de V. Illustrissime S. qu'elle fut par le passé. » Dans cette épître où se trouvaient aussi maints détails sur la politique du Pape et ses intentions guerrières, Jean trouvait les grandes pages écrites par Nicolosa la Peinte ; en lettres hautes, appuyées, que traçait une main sensuelle et orgueilleuse, bien faites pour les mots espagnols qui résonnent avec un poids de joyaux et d'or massif dans cette missive impérieuse.

Célèbre dès 1513, maîtresse de Laurent d'Urbin, Nicolosa la Juive était faite pour correspondre avec Jean de Médicis; en confiant ses lettres à de la Stufa, il semble qu'elle dérogeait.

« Illustrissime Seigneur, disait-elle en son beau castillan, je n'eusse jamais pensé que l'absence de V. Seigneurie me donnerait autant de peine que j'en éprouve à cette heure, nous qui avions eu si peu de commerce entre nous ; cette peine, Dieu me sauve, est telle, que V. S. s'émerveillerait si elle savait la vérité, car moi-même je m'émerveille d'être si chagrine, ayant eu, comme j'ai dit, si bref commerce avec vous ; et ce n'est pas mon ordinaire de souffrir ainsi, à moins d'une longue familiarité et d'une amitié prolongée. Je supplie V. S. de daigner m'écrire ou me faire savoir de ses nouvelles, ce serait le meilleur prix que je puisse avoir, si je sais que V. S. me veut du bien... Si je ne puis jouir de votre vue, que je jouisse de vos lettres... Ayez la victoire que je désire, qui sera si grande que jamais on n'en vit plus belle,.. et puisse votre venue être prochaine, afin que je puisse jouir de V. S. comme je le désire.

» De Rome, le 21 janvier (1520), la très fidèle servante de V. Illustrissime S^rie^, qui lui baise les mains.

» Nicolosa. »

Au duc d'Urbin, elle écrivait pour se faire payer. Mais Jean se faisait aimer par les femmes comme par les soldats ; on l'aurait servi pour rien, pour l'honneur et pour le plaisir. Répondait-il à ses maîtresses mieux qu'à sa femme ? ce n'est pas certain.

On poursuivait toujours l'affaire de Ludovic Uffreducci ; le cardinal Salviati, évêque de Fermo, s'en occupait, il envoyait consulter Jean que l'on trouvait « à table, qui dînait joyeusement. » Le Pape le « caressait fort. » Et le cardinal assurait « que le Saint-Père lui ferait du bien s'il avait patience. » La cour de Rome commençait à exercer la longanimité de Jean. Deux siècles plus tard, un seigneur dira : « Les excuses, que l'on prodigue, ne coûtent rien aux ministres de Rome, pourvu qu'ils aient fait ce qu'ils ont voulu, et que les excuses n'arrêtent point ce qu'ils ont fait. »

Entre les fêtes de l'an neuf et le Carnaval, on festoyait et on se battait à outrance. Lettres de querelles ou lettres de femmes s'accumulent, comme les giboulées de Chandeleur. Un jour, c'est Stéphane Colonna qui rend compte d'une échauffourée nocturne, où paraît ce même Camille Orsini qui va se trouver tout à l'heure aux prises avec Jean de Médicis.

« Très illustre Seigneur, et honoré comme un frère aîné, etc. écrit le Colonna, j'estime que V. S. aura ouï parler de l'affaire survenue entre nous et le Sr Camille, C'est la cause pourquoi j'écris à V. S. Illustrissime.

» Allant nous autres en compagnie de certains gentilshommes à la maison de Julie la Patricienne, nous lui commandâmes de préparer à souper. Pendant ce temps, Jérôme Maffei, qui se trouvait parmi les susdits compagnons, était à la fenêtre. Il pouvait être sur les trois heures de la nuit. Voici qu'arrive le Sr Camille, et il heurte à la porte ; le dit Jérôme, par plaisanterie, se mit à parler napolitain, sans reconnaître qui était à la porte, le S^r

Camille riposta : « Parle une autre langue que celle-ci, tu y as trop mauvaise grâce. » Jérôme reprit : « J'y ai de bonne grâce quant et vous. » Alors, le Sr Camille lui dit : « Maudit pendard ! » Et Jérôme : « Tu as menti par la gorge ! » Le Sr Camille s'en alla. J'étais dans la salle, à jouer avec Jean-Baptiste de Crescenzi ; en entendant ces paroles je me lève du jeu, j'entre dans la chambre, et je demande ce que signifiaient ces paroles; un des assistants répondit qu'il croyait que ce fût le Sr Camille; alors le Seigneur Alexandre, mon frère, se mit devant la fenêtre et appela le Sr Camille pour l'inviter à souper, et aussi pour éteindre les paroles qui avaient été dites, en lui criant la vérité, qu'on ne l'avait pas reconnu ; que bien au contraire le Sr Camille nous était un très-cher ami, comme le sait l'illustre S^r abbé de Farfa ; comme nous étions ainsi tous en la dite maison, voici que revient le Sr Camille, et il entre et monte avec beaucoup de morgue, en disant : « Qui a dit qu'il me valait bien ? » Alors je m'avançai, et lui dis : « Ah ! Seigneur, arrêtez, de grâce, on ne vous a pas reconnu, » et le susdit Jérôme lui dit : « Seigneur, que Votre Seigneurie me pardonne, je ne vous ai point reconnu. » Cela ne lui suffit pas. Il dit avec hauteur et orgueil : « Maraud, pauvre gredin, tu n'es pas fait pour me nouer mes souliers. » Et, ceci dit, avec arrogance il descendit les escaliers. »

De pareilles têtes prenaient feu sans cesse ; il y eut un second affront, qui se passa dans la vieille église de Saint-Silvestre-in-Capite.

Puis, un peu plus tard, animé par les anciennes jalousies de la campagne contre François-Marie de la Rovère, et par toutes ces factions de Rome, Jean de Médicis rencontre, sur une place qui est « lieu des barons Orsini » un capitaine de leur solde, qu'il exècre ; il tire l'épée, et le tue de sa propre main, au milieu de ses hommes, à lui seul et sans autre secours.

Enfin, du capitaine il en vient au maître. Il déteste cet homme arrogant, qu'il a dû remettre, sur l'ordre du Pape, en possession des châteaux que les Caëtans et les autres lui enlevaient, ce fanfaron, mieux partagé que lui dans la guerre, où il n'a rien fait. Le mois de mars commence par une de ces escarmouches qui troublaient la Rome papale, de siècle en siècle, et menaçaient toujours de finir en massacres inexpiables : « Il y a deux soirs, écrit Philippe Strozzi à Laurent son frère, il faillit arriver un grandissime scandale entre le Seigneur Jean de Médicis, d'une part, et le Seigneur Camille Orsini, c'est-à-dire le Léopard, de l'autre, pour la cause légère d'une femme. Mais il semble que la chose ait ses racines dans les factions politiques, car le Seigneur Jean fait profession d'être gibelin, et il y avait là-dessous quelque haine occulte. Cela se passa dans le Borgo; le Léopard se retira dans une maison et envoya chercher du monde à Monte-Giordano; alors le bruit se répandit, parmi toutes ces bandes, que le Léopard était assiégé, et il se forma une grosse troupe. Mais la garde du Château (Saint-Ange) ne les laissa point passer, de peur d'un grand scandale; pendant ce temps, le cardinal Cibò suait d'ahan dans le Borgo, pour dissiper le scandale, et il avait avec lui le chevalier Carriano, à qui le Seigneur Jean dit une injure bien sentie, le traitant de lâche, et le reste. Et il se trouve aussi des gens pour dire qu'à l'égard de Cibò il ne se comporta point fort respectueusement. En fait, Cibò favorise le Léopard, et ainsi tout est plein de haines et de rages, et il sera facile qu'un beau jour il advienne quelque grand malheur. La garde du Saint-Père prit les armes, ainsi que les chevau-légers, et ils vinrent au Pont (Saint-Ange) bien qu'il fût rempli d'Orsini; à la maison du Seigneur Jean s'affolèrent les partisans des Colonna; et il n'en fut que cela; de 5 à 7 heures, il n'y eut de combat en aucun lieu, parce que le Léopard n'avait

pas assez de forces dans le Borgo, et que ses gens ne purent point passer. Il y eut seulement un serviteur du Léopard qui fut blessé à mort; on négocie présentement les réconciliations, on mettra là-dessus de mauvais emplâtres. Je n'ai rien d'autre à te dire. Le VI mars 1519 (1520). »

Philippe Strozzi négligeait de dire comment Jean de Médicis avait regagné son palais; en voyant sur le Pont Saint-Ange les deux cents Orsini, tout hérissés de piques, tout reluisants de lames, il avait rallié dans le Château Saint-Ange l'élite des siens, où brillaient les Corses Jérôme et Marc-Antoine; beaucoup avaient des épées à deux mains, tous étaient armés et en corps de cuirasse. Jean fixa sur eux ces yeux pers, qui luisaient dans la colère et l'espoir du combat : « Point de retraite. Montrons-nous. En avant! et passons par force au milieu d'eux, afin de les bien bafouer ! » Il fut fait comme il avait dit. Les rudes Romains batailleurs et sanguinaires, avaient trouvé leur maître. Ils ne se hasardèrent plus.

Les « mauvais emplâtres » ce fut une lettre du Vice-Chancelier, instruit de l'affaire par Jean-Mathieu Giberti, et qui l'exhortait au calme. Jean se calmait au milieu de ses troupes. C'est alors que Jérôme Morone, l'âme damnée des deux Sforza, le priait d'accueillir son fils et de le former à son école. Laissant ses agents démêler ses intérêts à Florence, Jean ne songeait qu'aux stradiots, aux chevaux; c'est au trésorier Albizzi que Marie Salviati s'adressait à présent pour avoir « une douzaine de gants de daim et de veau, beaux et bons, et non point tels que ceux envoyés par Ser Bencio, lesquels étaient mauvais et l'avaient fort mal satisfaite »; c'est le trésorier qui devait rappeler à Jean que sa femme et son fils « attendaient son retour avec grand désir. »

Marie Salviati avait fait, à la fin de mars, une fausse couche, subite, inattendue, et qui l'avait mise en danger :

« Souvenez-vous de moi, très cher époux, écrivait-elle le 24 mars, ces jours derniers par un soudain accident je me suis trouvée en telle extrémité que j'ai cru ne vous plus revoir; grâce à Dieu me voici tout-à-fait hors de péril et délivrée... » L'écriture, altérée, petite, était d'une convalescente. Elle songeait pourtant à demander de beaux chapeaux en or, et priait son mari de lui réclamer ce qu'il désirait, car « elle n'avait qu'une idée, faire ce qu'il aime. » Pendant ce temps, les mille et deux mille florins de dette s'inscrivaient sur les livres rouges de Sainte-Marie-Neuve. Et les maîtresses se montraient, diverses et nombreuses, plus exigeantes et plus tendres.

C'est Angélique, la Vénitienne, la même qu'on voulait brûler à Florence. Elle avait échappé, peut-être grâce à lui; elle l'aimait toujours. Elle ne craignait pas de lui écrire, même en son palais de Florence, où Marie Salviati croyait l'avoir reconquis, en juillet. A côté des lettres politiques, où Louis de Gonzague avouait « mal connaître les secrets des grands princes », si compliqués cette année-là, les racontages de la Vénitienne arrivaient à Jean dans sa maison du Corso, entre son enfant et sa femme, les jours où il ne passait pas la soirée chez les Angélique ou chez les Maman-ne-veut-pas, au quartier Saint-Jean ou ailleurs. Est-il croyable que ces dames venaient lui parler, en présence de Marie Salviati? ou bien, Marie et Cosme étaient ils à Castello ?

« Très honoré et très cher Seigneur, je me recommande à Votre Seigneurie. Vous savez que, le soir où je vins parler à Votre Seigneurie, je vous priai de vouloir bien faire que je puisse revenir dans le quartier Saint-Jean et faire la paix avec la Villanella. Présentement je serais venue vous parler ce soir, mais j'ai peur que vous ne disiez que je suis venue vous rompre la tête ; pourtant j'ai eu recours à Votre Seigneurie, parce que je ne

connais autre maître que vous. Et si Votre Seigneurie ne me vient en aide, je ne vois pas de moyen que cette Villanelle me laisse vivre, attendu qu'elle a bien su dire qu'elle ne fera jamais la paix avant de m'avoir coupé ou fait couper la figure. Si bien, Monseigneur, que, ne connaissant autre maître que vous, je vous prie autant que je sais et puis faire que Votre Seigneurie daigne envoyer un de ses serviteurs à cette femme, afin de voir à nous faire faire la paix ensemble. Et cela m'importe plus que de retourner dans le quartier Saint-Jean. Et je prie Votre Seigneurie de me tenir pour excusée si j'ai pris trop de liberté avec vous, c'est la peine qui me fait agir, car j'en arrive à ne pouvoir sortir de ma maison une seule fois sans être bien accompagnée, et je vis proprement dans le désespoir. Tant, que je me recommande autant que je sais et je puis à Votre Seigneurie, la priant de m'excuser, parce que je sais n'être pas digne d'écrire à un si grand Seigneur ; mais comme je l'ai dit plus haut, c'est le grand besoin qui me fait prendre une pareille licence avec Votre Seigneurie. Et pardonnez-moi si je vous donne ennui, Dieu vous le rendra pour moi, qui n'ai plus la faculté d'aller un matin à entendre une Messe, à cause de la grande peur que me fait cette créature. Aussi je me recommande à Votre Seigneurie ; si je savais le mal que j'ai fait à cette femme, je n'aurais pas tant de chagrin, mais innocente comme je suis, cela me paraît moult étrange. Pardonnez-moi, et que Dieu bénisse V. S.

» Votre servante et votre esclave.

» Angélique la Vénitienne, à Florence. »

Du même temps est cette autre lettre, d'un ton moins humble et plus tendre. La plus belle de forme, et la plus jolie dans ses câlineries, qu'on trouve parmi toutes celles où revit la bande de femmes qui fut au service de Jean.

« Unique et seule espérance de ma vie, par la grâce

de Dieu et de votre courtoisie je me trouve faire réponse à une lettre de vous, pleine d'amour ; sans que je vous le narre, vous devez penser, mon seigneur aimé, combien elle me fut agréable, car chose désirée est deux fois chère ! Quant à l'amour que nous ferons céans ensemble, il vaut mieux se taire qu'en dire un peu : si je voulais vous narrer une partie de celui que je vous porte, tous les chanceliers et les scribes de la chambre apostolique ne seraient point assez pour en dire la moindre partie. Bien que je connaisse, mon refuge chéri, que je ne suis pas digne d'invoquer votre précieux nom : mais Votre Seigneurie est tant gracieuse et courtoise que je me trouve par Elle un peu enhardie à montrer une partie de ce que j'ai dans mon pauvre cœur, et qui toujours augmente de manière que si je continue ainsi je ne vois pas moyen de me sauver.

» Je finirai mon faible caquet, seulement afin de ne point lasser votre noble Seigneurie, à laquelle toujours je me recommande ; mais je tiens seulement à vous rappeler qu'on ne promet pas aux dames ce qu'on n'a pas l'intention de tenir. Et pourtant vous m'avez promis de me venir voir, et puis vous vous en êtes repenti, et voici que pour cette fois il me faut avoir patience. Dieu vous tienne longtemps heureux. »

C'est une dame, une rouée, elle ne signe ni ne date. Mais oncques plus belle écriture ne gazouilla plus gentiment.

Pour cette vie d'amours, comme pour tenir en bride les fantassins dont se plaignait Prosper Colonna, il fallait des ducats. Ils vinrent enfin, le fameux bref d'investiture pour les biens de Ludovic Uffreducci se signait à Rome. Le 14 juillet, François Albizzi, qui surveillait l'affaire, écrivait : « Le bref n'est pas encore en expédition : nous verrons si demain le Saint Père y voudra em-

preindre l'Anneau du Pêcheur : il n'y manque rien que la signature.

» Maître Serrapicha est tant adonné à faire voler l'oiseau, qu'il s'y épuise, et quelquefois oublie ses devoirs, et reste dehors jusques à une heure de nuit : il promet la réponse, et puis rien ne vient. »

Léon X s'en tirait toujours à la manière de ceux que l'on ne peut ni démentir ni contredire : il niait les conversations, il éludait les promesses. « Je ne me souviens pas... Je n'ai jamais rien dit de pareil... Je ne sais ce que l'on veut dire. » A peine si l'épais visage avait un pli de plus, et si les yeux troubles se voilaient d'une ombre plus lourde. Depuis Cosme de Médicis, combien de générations avaient fourbé, quel long trésor d'astuces et de compromis dans cette race !

Enfin, le 16 juillet, le bienheureux parchemin sort de la chambre apostolique :

« LÉON X, PAPE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Attendu qu'il ne nous paraît pas moins décent que convenable en notre circonspection pontificale, s'il nous est connu que certains, en les nécessités du Siège apostolique, n'ont point épargné leur fortune propre, de les dédommager de leurs dépenses subies par des dons et restitutions et de leur permettre qu'ils puissent supporter de plus grands frais encore : pour ces causes, considérant avec quelle fidélité et dévotion envers le Siège apostolique, contre Louis Eufreducci rebelle et les larrons homicides et autres bandits qui le soutenaient en nombre, alors qu'il allait ravager et assiéger notre ville de Fermo et sa Comté, pour le grand mépris de nous-même et du Siège apostolique, tu t'es montré, toi, libéral envers tes troupes, et as fait des frais en grande quantité ; nous estimons équitable de te donner pour tant de dépenses et de frais

quelque rémunération. Pour ces raisons, de notre propre mouvement et en raison de notre ferme libéralité, autorité apostolique, par ces causes, à toi et à tes héritiers et successeurs en récompense des dits frais et travaux, nous concédons, donnons et libéralement remettons en largesse, à prélever entre les biens immeubles dudit Louis Eufreducci et possessions venues tant par héritage de feu Baptiste Liverotto, que de Thomas son père et de ses oncles paternels, existant dans la Cité et Comté de Fermo, et confisqués pour la Chambre apostolique en raison des excès dudit Ludovic, jusqu'à concurrence de la valeur de six mille ducats en récompense des frais et de l'argent dépensé pour ceux de tes soldats qui dans l'expédition et conflit contre ledit Ludovic sont intervenus en fait. »

Six mille ducats, après tant de peines ! ce n'est point avec ses capitaines que Léon X vidait son trésor. Ce bref, écrit en un latin qui n'est plus de Bembo, fut présenté, comme il appert d'une annotation, le mercredi 8 août, à Fermo, devant le vice-régent et le commissaire subdélégué, par Georges Petri, aliàs le Bossu de Forli, procurateur de Jean de Médicis.

Et Jean, content ou mécontent, reprit son poste dans la Marche. Dans ce pays, tellement plein de repaires qu'un même mot, *rocca*, veut dire rocher et forteresse, il parcourt toutes les gorges, il hante tous les donjons. Tout le monde s'adresse à lui, tout lui revient : pour un petit vase de poudre, pour le mariage d'une vilaine, pour les exactions des soldats, c'est à lui qu'écriront trésoriers, vice-trésoriers, Prieurs et Anciens. Et les prêtres le font toujours damner ; nullement courtisan, il est leur jouet sans le savoir. Il est harcelé par les besoins d'argent. Le bref même ne lui arrivait pas sur-le-champ. Le cardinal Armellini, qui avait la pièce en main, leurrait de jour

en jour le trésorier de Jean ; il voulait dix ducats, il finit par le lâcher pour quatre. Ce même Révérendissime excitait en sourdine les habitants d'Iesi à massacrer, s'ils le pouvaient, les soldats de Jean : « cela ne me plaît point », disait le condottière, « il me fera faire quelque excès, il n'agit pas en ami. » En outre, le vice-légat se mêlait de diviser les troupes, il entravait les paiements. Avec cela, riche en belles paroles, en « amour et courtoisie », mais on aurait voulu que « les paroles et les faits se missent un peu mieux d'accord. »

Quel métier pour Jean de Médicis, peu courtisan, qui s'achoppa toujours aux pièges d'une politique irresponsable et hypocrite ! Il ne sut jamais éviter les faux pas qui perdent, ou du moins retardent et affaiblissent un homme dans une société amoindrie. Soldat, au milieu de soutanes, de robes, ou de manteaux couvrant les banquiers, les procureurs, il s'empêtre et il se débat. Il est toujours en peine de mille ducats; or, c'est le moment que choisit Cornélie Riario, mariée à Parme avec Octavien de' Carissimi, pour lui annoncer sa grossesse et demander « un berceau convenable, car c'est l'usage en ce pays que les père et mère de l'épousée, ou les plus proches parents y pourvoient pour le premier enfant, ensemble les parements qu'il faut. » Et elle spécifie qu'elle se contenterait de six écus d'or filé et autant d'argent, de quatre brasses de satin pour se faire une courtepointe, ou même d'un habillement déjà porté par Marie Salviati. Son crédit près de Blanche Riario était épuisé, elle « se jetait dans les bras » des Médicis-Salviati. Elle marquait encore qu'elle aimerait bien du satin incarnat avec mouchetures en brocart. « Ce sera, finissait-elle, un petit cadeau pour Votre Seigneurie, et beaucoup pour moi, plus pour l'honneur que pour la volupté. » Fidèle aux volontés dernières de Catherine Sforza, Jean protégeait et tolérait la quémandeuse infatigable, ce digne fruit de Monseigneur Octavien Riario, évêque de Viterbe.

Il se consolait avec une esclave grecque, Lorenzina, qu'il faisait venir; il chassait dans le parc de Castel-Durante, prenant cinq daims en un seul jour « avec les plus beaux pourchas du monde. » Ce régime ne valait rien pour un homme rongé de fièvre, si malade que le bruit en venait jusqu'à Florence, et que Rome entière parlait de « cette petite fièvre quotidienne, lente, lente, qu'on juge longue et dangereuse, d'autant plus que Sa Seigneurie n'en fait nul compte, et n'y a pas le moindrement garde. » La fièvre, la peste, on les trouve partout alors, en Italie. La peste est passée. La fièvre est éternelle. Et la vie que menait un Jean de Médicis était propice à un mal qu'on ne traite ni par le courage ni par le mépris.

Ses amis espéraient que l'on allait le rappeler à Florence, et ensuite à Rome, avec le cardinal de Médicis. C'était pour les affaires de la Ligue, qui occupait tous les esprits. Dans la même lettre, la Baccia qui habitait Rome, faisait réclamer avec instances, par Suasio, son Pétrarque, elle le voulait, on le lui avait égaré : quelque chose manquait à ses amours, aux baisers de la Baccia.

Jean de Médicis se trouvait, lui, au milieu des pires accès, « entièrement guéri, grâce à Dieu. » Avec l'argent, la discipline était son seul mal; il la voulait terrible, et quand il s'agissait de chevaux, féroce. Le Modénais Martin, son maître d'écurie, a fait une faute, il le fait mettre aux ceps et aux fers, avec des aulx et des ciboules pour manger, et du vin poussé pour boire; il y revient à plusieurs fois, il s'acharne. Un peu de viande, et les ceps enlevés, parce que le prisonnier souffre d'une jambe, c'est tout ce qu'il concèdera. Encore doit-on mettre les menottes en échange. » Si les recrues sont mal disciplinées, il les fait revenir d'Ancône à Castel-Durante, sous ses yeux mêmes. Et les soldats d'Iesi reçoivent l'ordre de ne pas bouger. On le connaît, on sait ce qu'il veut dire, en écrivant : « on va me forcer à faire mon devoir! »

Il avait été si malade qu'on avait fait courir le bruit de sa mort dans la bavarde Rome; « c'est le cardinal qui l'a dit de sa bouche, lui annonçait un de ses capitaines, mais ils mourront eux tous avant Votre Seigneurie ! Soignez-vous, et point de paix ! » Pour oublier la fièvre tierce, et les refus de Jacques Salviati, qui ne lui prêtait plus, Jean ne connaissait qu'un remède, les femmes; la banque des Salviati, qui garantissait les dots princières et traitait avec le roi de France, avait eu de grosses dépenses : « prêter au cardinal pour son chapeau, marier un autre fils, tant d'autres grosses charges, et présentement encore le mariage d'une autre fille Alvise. » Un peu de la rancune que ces refus, ces défaites répétées, inspiraient à Jean, retombait sur l'innocente Marie Salviati. C'est la coutume des ménages médiocres, comme le sien. Alors, il écrivait à François Albizzi :

« Estimable homme. J'apprends que Jean de la Stufa doit arriver avec la Lucrèce (je veux dire Maman-ne-veut pas), courtisane de Rome, comme vous savez, à cette foire de Recchanati; en conséquence, j'ai jugé bon de vous écrire les présentes, vous commettant à placer des espions ou bien envoyer un exprès à Recchanati, lequel fasse attention quand eux autres seront arrivés là; et, dès leur arrivée, vous devrez tenir prête une troupe de vingt chevau-légers de la compagnie, que Jeannot ne connaisse point, pour cela prenez tous ces Albanais et autres que vous saurez lui être inconnus, mais qu'ils ne portent pas ma livrée, ni les capelets albanais; et aussitôt, envoyez-les après lui, là où il se trouvera; faites-lui enlever par force cette Lucrèce, et laissez-le nu dans le lit. Et s'il y a là de ses serviteurs qui veuillent se rebiffer ou faire du bruit, qu'on leur donne des coups de bâton; et puis envoyez-moi la dite Lucrèce. Faites encore, qu'on enlève tout ce qui se trouvera là-bas, et qu'on ne lui fasse aucun mal; mais pas de coups de bâton à Jeannot.

» J'écris à Jérôme Agnellet, qu'il ait à faire ce que vous lui commanderez, exactement. Vous savez à présent votre office, n'y manquez pas.

» Laissez mener à Romanello le cheval qu'il a ; et envoyez-le pour espion, il sera bon là, pour faire ce service à Reccanati.

» Parc de Castel Durante, 22 sept. 1520.

» Ne manquez en ceci pour rien au monde.

JEAN DE MÉDICIS.

« Faites, s'il se peut, que Messer Paul n'en sache rien. »

Messer Paul, c'est ce capitaine Luzasco, qui lui était si nécessaire pour un commandement disséminé. Ces capitaines étaient ses confidents, ses ambassadeurs, ses entrepreneurs de conquête et de vengeance. Ils lui apportaient peut-être de Rome ces billets griffonnés, pliés et repliés bien menu, pour glisser partout, et qui disaient, dans leurs énormes jambages semés sur le papier vélin : « Je vous suis esclave, et vous baise les mains, et de bon cœur, et sans fin ; si je vous offensai jamais, pardon, car je suis votre unique esclave. Ah ! par ma foi, Monseigneur Jean, vous êtes homme à être aimé. Je suis à Milan, où l'on ne parvient pas à me marier. »

Comme Vitello Vitelli, comme Albizzi, comme le marquis de Mantoue, ses capitaines lui faisaient présent de chiens ou de faucons; cette année-là, peut-être pour dresser le bel étalon que Frédéric de Gonzague lui avait donné, la chasse à l'oiseau l'occupait beaucoup; il s'y livrait, à Fossombrone, ou dans les environs d'Iesi, la ville de Frédéric II, la ville du subtil César qui composa lui-même un traité de fauconnerie.

Ces sauvages plaisirs l'aidaient à se délasser des tracas que ses bandes trop peu payées, composées de Corses ou d'Albanais sanguinaires, lui causaient par leurs démêlés avec les populations; les Picéniens toujours farou-

ches se battaient avec les soldats. A Tolentino, le sang coulait, un homme des bandes fut massacré. Jean de Médicis allait fondre sur la ville, et la mettre à sac : Léon X l'arrêta, par un bref où il enjoignait, sous peine d'encourir, « son indignation, de ne point molester, réellement et personnellement, les Tolentiniens, ni ravager ou dévaster leurs champs ; en outre, d'obvier aux scandales », promettant d'ailleurs que l'on punirait les coupables; Lucrèce Salviati supplia ce gendre qui l'aimait toujours.

Le mielleux Armellini, qui envoya la lettre, ouvrait une instruction contre les habitants; de son côté, Jean dépêcha le capitaine Paul Luzasco pour soutenir la plainte à Rome, tandis que le Cardinal Jules de Médicis la confirmait dans les termes les plus affectueux et honorables pour son parent, et pressait la Curie d'abaisser « l'orgueil de ces provinciaux. »

Il fallait en effet les tenir sous un joug de fer; pour un chien volé, pour un homme que l'on rossait, ils adressaient une plainte en haut lieu. Les hommes de François-Marie della Rovère agitaient le pays ; à Saint-Léon, des assassins guettaient Jean de Médicis.

Avec cela, les gens de Rome ménagaient les villes, au détriment des garnisons. Six cents chevaux se dispersaient dans des cités encore mal soumises, les coups de main ne cessaient pas. Les bandes devenaient l'asile d'Italiens bannis, beaucoup moins bons soldats et aussi pillards que les recrues de la première heure. Le Cardinal Vice-légat excellait à glisser une réduction d'effectif et de solde dans une phrase où le Saint Père disait son paternel amour envers son neveu Jean. « Que Votre Seigneurie, disait-il, sache qu'il n'est pas de serviteur au dessus du maître ni de disciple au dessus du professeur. » Ce latin de sermon, que Jean ne goûtait pas, lui faisait lever les épaules. Le Pape l'aimait, c'était à merveille : mais il le laissait sans appui. Jean, qui employait les

légats, et même son cousin François Guichardin, à lui envoyer des fromages de chèvre, s'irritait de voir un Armellini lanterner ses capitaines, et maudissait la robe rouge qu'on lui enjoignait de révérer « à l'égal du Pape lui-même. »

« Venez le plus tôt possible à Rome, lui disait le sage Cardinal Salviati, son ami vrai. Tenez-vous auprès de Sa Sainteté, qui vous désire fort... Les brefs n'étaient que pour satisfaire les autres gens. Notre Saint Père m'a dit de vous encourager de sa part à bien faire, comme vous faites, et qu'il vous montrerait par effets quelle affection il vous porte. »

Durant ces derniers mois, Cosme avait eu la fièvre tierce, au Trebbio, puis il s'était lentement remis. Malgré les rapports mensongers, il parlait et il marchait bien, chose assez peu miraculeuse chez un enfant de seize mois, mais qui ravissait Marie Salviati; naturellement, elle le disait « plus beau, plus gracieux chaque jour. » Elle l'eût dit, en bonne mère, même d'un monstre: mais il est vrai que ses portraits d'enfance montrent un joli garçonnet, au beau front, à la bouche tendre, aux yeux de caresse; la vie, l'ambition, le vice, en fera le Grand Duc livide, aux yeux de batracien dans des joues bouffies.

L'année 1520 finit sans que le père allât revoir Florence. Tout à ses soldats, à ses dettes, occupé par les différends des Caëtani avec les Colonna, il vit se lever, dans la Ville Eternelle, le nouvel an qui devait l'amener sur les champs de bataille plus dignes de lui. Il s'égayait en des tournois qui ravissaient le Pape, toujours avide de spectacles.

« Magnifique dame, ma maîtresse très honorée, écrivait le chancelier François Suasio à Marie Salviati. Je me recommande à V. Excellence sans cesse, et je veux vous apprendre ce qui se passe. Le Seigneur Jean est en très

bonne santé, et dimanche soir il a donné ici à la maison un repas splendide à plusieurs Cardinaux, Seigneurs et gentilshommes, parmi lesquels se trouva le Cardinal Salviati et le Prieur. Et, avant le repas, on a jouté à cheval, et ce fut un beau spectacle ; et à pied, après manger ; ces Seigneurs Cardinaux et les assistants y ont pris grand plaisir. Et, lorsque N. S. Père le Pape l'a su, il a commandé au Seigneur Jean de faire une autre fois ce tournoi en sa présence : je crois qu'ils le feront au Château (Saint-Ange) où le Pape se tient présentement, ou au Belvédère, ou dans le lieu que choisira Sa Sainteté. Et pour un camp, le Capitaine était Monseigneur, et pour l'autre, Perceval de la Stufa. Ils étaient six cavaliers par camp, tous armés à cheval, avec les estocs en main. On ne se pouvait faire mal, et ils se frappaient en aveugles, tant que les étincelles de feu montaient jusqu'au ciel ; et après le dîner, dans le combat à pied, ils étaient douze par camp, avec piques et estocs, artillerie, trompettes, tambours, cela fit une bataille fort plaisante, le plus beau spectacle possible : si bien que dans Rome entière on en parle à la grande louange de Monseigneur.

» Votre Seigneurie aurait vu, dans ces armes et ces combats, le Seigneur se conduire comme un autre César ; tant il faisait brillamment, avec des coups de paladin. Et grâce à Dieu personne n'a reçu aucune blessure. Il y avait sur les maisons voisines d'alentour une grande foule, des spectateurs accourus, jusqu'à couvrir les toits : et tous s'en allèrent ravis. A nous demeura la gloire, qui pourra en outre produire un fruit non petit. Tout cela pour instruire V. S. que Dieu tienne longtemps en joie. A Rome, le jour pénultième de janvier 1520 1521. »

Vingt-huit ans après, Rabelais verra des fêtes pareilles, à Rome, sur la place des Saints Apôtres.

L'année 1521 commençait, cette année lugubre, « le temps de pleurs et de douleurs, » mauvaise à l'Italie, et

pire encore pour la France dont les forces allaient se perdre à ces ineptes guerres.

Du moins, ce long temps de l'attente armée au milieu des Marches a formé Jean de Médicis. Et dans ces devoirs mesquins, parmi ces luttes médiocres, il a préparé ces soldats qui feront le travail de sa gloire.

Pendant que Léon X, « universelle araignée », a tramé les toiles où il va s'empêtrer, lui-même, et dont les lambeaux étoufferont l'instable Clément VII, Jean de Médicis a fixé les cadres de sa petite armée fidèle.

A la tête, il a ces capitaines pour lesquels il va jusqu'à risquer sa vie, car ils peuvent le remplacer au besoin dans les entreprises. Les cadres sont remplis par la plus bouillante jeunesse d'Italie, par des bannis, par des bandits, c'est le même mot et souvent la même chose, par les Albanais, par les Corses. On recherche d'être accepté ; Dominique le Corse écrit le 13 août 1519 : « Je prie V. S. vu les offres qu'Elle m'a faites, de vouloir bien me répondre sur ses intentions et ce que j'ai à faire, attendu que je n'entends pas consentir à servir personne sinon V. S. et avec Elle vivre et mourir, parce que j'ai déjà éprouvé qu'Elle m'aime et me veut un très grand bien ; et que V. S. sache que je ne suis pas homme à changer un maître pour un autre, si ce n'est avec l'espoir que vous me mettrez à l'épreuve, et m'emploierez à quelque faction honorable, et pour vous montrer que je suis et serai toujours Votre Serviteur très fidèle. »

Un capitaine aventurier, albanais au service de la Seigneurie vénitienne, le comte Mercure Bua, réclamait des hommes fugitifs, qui avaient trouvé place dans les bandes du capitaine, « qui vraiment donnait espérance par sa valeur de monter à plus haut grade, et qui montre l'âme d'un Scipion l'Africain. » Octavien Riario recommandait deux hommes, des Corses, neveux d'un de ses serviteurs, « l'un appelé Venturuzo, l'autre Marchetti, les-

quels désireraient servir S. S. Illustrissime, l'un en qualité d'estafier à pied, et l'autre d'estafier à cheval. » Après le fils de Morone, le Duc François Sforza proposait encore Pierre-Jean de Berti, de Forli : au milieu des grandes affaires qu'il voyait traiter à Worms, en pleine faveur de Charles-Quint, le Duc jugeait l'entrée d'un homme en ces troupes d'élite assez précieuse pour qu'il s'y voulût employer. Jean-François, des comtes de Corrège, priait Jean de Médicis « qu'il voulût bien accorder au Magnifique comte Charles de Corrège de venir en ces bandes », et il insistait longuement.

Quiconque se présentait pour être enrôlé commençait par subir l'examen du maître : s'il plaisait à cet œil aigu, sagace et sévère, l'épreuve commençait : une lutte avec les soldats formés suivant les règles de la milice. L'admission, le chiffre de paie, dépendaient de cette première joute.

Ensuite, c'était les exercices sous la surveillance directe du chef, le maniement des armes, les évolutions de troupes sur le terrain ; pour arriver à une paie supérieure, il fallait s'être essayé contre Jean de Médicis en personne, et vaincre ensuite un adversaire « en estaquade, » dans un duel à pied et à cheval. Les exploits menaient seuls aux grades : les lâches étaient renvoyés. Au début même, il les tuait de sa main. Puis, il abandonna cette coutume qui avait l'inconvénient de rabaisser le capitaine général au rang de bourreau.

C'est juste à cette époque, où le sort lui ouvre la vaste carrière des guerres nouvelles, que ses bandes sont devenues « une République bien ordonnée » ; à vingt-quatre ans, sa fougue tombe, il ne reste que sa vaillance presque surhumaine. Il ne frappe plus les coupables, il les livre à son juge, qu'il tient maintenant près de lui, en permanence, avec un argousin ; c'est la loi, l'ordre de la guerre, qui remplace le châtiment brutal.

Sous peine de la potence, les duels doivent rester limités aux deux adversaires : point de ces « quadrilles », qui font tuer ou blesser pour une querelle étrangère des seconds innocents. Jean de Médicis est ménager de ces hommes qu'il forme lui-même et avec tous ses soins. Il sait également qu'il faut épargner le pays sur lequel on vit ; les dangers les plus meurtriers. à cette époque. ne viennent pas des guerres, concertées et peu sanglantes, mais du massacre et des guet-apens organisés par les victimes du vol, du viol et de l'incendie ; les soldats fugitifs, les traînards, les isolés, reparaissent bien rarement : malheur aux vaincus, ou à ceux qui s'égarent. les paysans veulent se venger, ils les guettent, ils seront assommés dans une embuscade ; on ne laissera les blessés dans les villes que si l'on a sagement traité les citoyens. Et puis, chacun doit vider ses querelles sans autre appui que soi-même.

Tout cela, ce n'est point Machiavel où Jean de Médicis le trouve ; il est conseillé par sa vocation et son expérience. Il sent ce qui lui fait défaut ; pour traiter avec les Seigneurs qualifiés et les Princes, il entretient auprès de lui des lettrés, comme Cesano, comme Raimondi. L'Arétin l'amusera, mais il le servira surtout, dans ses relations avec François Ier.

Après avoir trop bien justifié le mot de Savonarole : « Les chefs sont cause de tous les maux qui gâtent les cités ». Jean de Médicis. hors de Rome et de Florence, dans le champ clos où l'Europe va se heurter, ne montrera désormais que les vertus de ses anciens défauts.

Et puis, voici les belles guerres avec les beaux historiens. Au lieu des bavardages patentés, on aura Martin du Bellay, on aura Lamarche, et le Loyal Serviteur, et Brantôme même ou Montluc, pour faire halte au milieu des documents inédits. Ce n'est plus cette histoire compassée, ni cette histoire de collège, d'académie ou de bou-

tique, œuvre de pédants, de courtisans et de chanoines. Des seigneurs français, qui ont vu les batailles et les affaires, négocié, rompu des lances, rédigé des traités ; un style franc, un style sobre et chaud comme les vins de France. Et, parmi les Italiens, le froid Guichardin se révèle dans sa correspondance exacte, bien plus haute que son histoire ; les événements sont si forts, qu'ils soulèvent même la prose latine de l'évêque Jove.

Le temps va finir des doubles traités et des clauses secrètes ; la lutte séculaire, dans le champ de bataille éternel, entre les Alpes et la mer, va se rouvrir. Jean de Médicis est tout prêt. Regardez ses bandes, non plus les lourds soldats de l'Uccello, sur leurs coursiers énormes, avec les madriers peinturlurés qui leur servent de lances et les casques de Croque-mitaine dont ils effraient les ennemis ; mais une horde agile, dont les cuirasses sont conservées au Musée national, tout enfoncées par les balles : harnais solide et simple, chapeaux de fer sans ornements, adaptés au crâne, fortement tenus par des mentonnières, ou bien, si c'est pour un assaut, revêtus de larges rebords où l'huile et la poix couleront. Le capitaine lui-même a rejeté les armes de parade ; la belle cuirasse à ciselures, le grand casque au mézail fantastique, montrés comme siens dans les vitrines, c'était pour les joûtes et tournois de paix ; l'armure de combat, celle qui fut son vêtement au tombeau, celle que San Gallo sculpta, que Titien peignit, c'est la forte cuirasse fruste, avec l'énorme passegarde protégeant la spalière gauche, au faucre simple, fermée de boucles apparentes, sans un ornement. Il la revêtait sur une cotte de mailles, un haubergeon, qui passe sous l'échancrure droite. Et souvent, lorsqu'il la débouclait à la fin d'une journée, les balles aplaties entre la carapace et le corps tombaient, grêlaient autour de lui, quand elles ne demeuraient pas collées au pourpoint « comme des piastres. »

Tel il sera jusqu'à la fin, parmi ces soldats, qui saluent le premier, le plus fort, le plus brave et le plus prodigue d'entre eux. Ronsard en voyait de pareils, ils passent dans ses vers épiques :

« Les morions, les piques des soldars,
Et les harnois fourbis de toutes parts,
Et l'émery des lames acérées
Frappez menu des flammes éthérées,
Et du rebat du soleil radieux,
Une lumière envoyoient dans les cieux...
Maint estandart ply sur ply se mouvant
De tous costez se bouffoient par le vent. »

Ces étendards sont blancs encore, ou rayés de pourpre. Il faut les suivre, maintenant, jusqu'au jour où la mort du Pape qui les a fait déployer le premier va les mettre en deuil, et donner à Jean de Médicis le nom sous lequel il doit survivre dans l'histoire et dans la légende.

II

Les événements historiques, pas plus que les actions d'un homme, ne se distinguent en ces phases tranchées que les traditions factices semblent établir. Il y a, d'une période à une autre, dans la vie des peuples et des gens, ces passages qui se retrouvent dans la nature entière. Avant les guerres déclarées, surtout en ce temps-là, mille petits nuages montent et se dispersent, qui, plus tard, formeront l'orage.

Léon X exécrait la France, contraire à ses desseins de grandeur excessive. Il avait, du mauvais politique ultramontain, — ce type éternel, — la rancune, l'avidité, l'ingratitude. Il n'avait oublié, d'ailleurs, ni sa capture de

Ravenne, ni les obstacles opposés à ses désirs les plus tenaces. Et puis, la France le frappait au cœur, c'est-à-dire à la bourse : le maladroit Lautrec, gouverneur de Milan, n'avait su que jouer au tyran : non seulement le successeur de Jules II songeait avec amertume que Parme et Plaisance « valeureusement enlevées aux Français », n'étaient plus à la Sainte Eglise, mais encore, et bien pis, voici que le gouverneur de Milan méprisait le Pape jusqu'à conférer tous les bénéfices de la Lombardie sans le consulter, sans lui faire sa part; le Médicis, le fils de banquier, voyait les ducats s'échapper, les belles provendes se perdre : on avait fait défense de citer et appeler les bénéficiaires à Rome!

« Scélérate et déshonnète insolence! » écrit un évêque inspiré par le Vatican ; les anciens griefs de la guerre d'Urbin, les alliances rompues par la double mort de Julien et de Laurent, tout fermentait dans l'esprit du gros Pape, gonflé de bile et d'humeur. Il ne pensait plus, certes, à faire du Français un roi de Lombardie, et un roi de Naples avec l'Espagnol ; ce dernier demeurait seul son ami, s'unissait à lui par des trames secrètes, jusqu'au jour où la haquenée blanche s'arrêta devant le Pontife, en signe de l'hommage que Charles-Quint lui rendait pour Naples.

Jean de Médicis « condottière de la Sainte Eglise », c'est le titre que lui donne le marquis de Mantoue, passa l'hiver dans les mêmes soucis médiocres où son action s'était jusque-là dépensée : comme l'Italie elle-même, il vivait, il finissait de vivre cette période monotone qui précède les grandes crises : lettres de magistrats obscurs, affaires de garnisons, longues épîtres pour dix chevau-légers, placets de villes ou tiraillements pour la paie, recommandations, assurances d'amitié, tout ce fatras est mort à jamais. Rien n'en ressort, qu'un mot de Pescaire pour avertir comment les Espagnols, épouvan-

tail de la Curie, passent sagement le Tronto, « sans faire nul déplaisir aux terres de Sa Sainteté, » malgré la déplorable méchanceté des paysans, poltrons et fourbes. On calomniait Jean auprès du Saint Père ; « ne vous en occupez point, disait le cardinal Armellini, notre Saint Père vous connaît. » Et pour le mieux connaître, on faisait décacheter ses lettres, même lorsqu'il le défendait.

Au reste, il se tenait à Rome le plus qu'il pouvait. C'est là qu'il attendait l'éclat des événements. Une des dernières lettres qu'il y reçut venait de Blanche Riario, sa chère sœur, sa mère adoptive durant les mois d'épreuve ; elle le remerciait d'avoir pris part à son malheur ; le comte Troïle de' Rossi de San Secondo, qu'elle avait épousé après un projet de mariage avec Astolphe Manfredi, venait de la laisser veuve, chargée de jeunes fils, au milieu de voisins terribles, dans le désarroi de l'Italie ; Jean de Médicis lui promit son secours, et, moins de deux années après, la comtesse Blanche éprouva que la promesse n'était point vaine.

Il s'occupait, du reste, avec une vigilance étrange, de toute sa famille, et dans le moindre détail. En même temps, il suivait le Pape dans ses excursions de chasse, à la Magliana, puis à Viterbe. Il apprenait à connaître les intrigues, tout en faisant voler l'autour. Voir Guido Rangone mis à la tête de l'infanterie, tandis que le marquis de Mantoue était d'ores et déjà gonfalonier général, ce n'était peut-être pas sans amertume pour un Médicis, pour le seul Médicis guerrier. Il savait ce que dissimulait la bonhomie du cardinal Jules de Médicis, et combien il gênait cet homme à la figure féline. Il dictait une lettre qui fait voir, dans le fougueux Jean, un Jean nouveau, un Florentin avisé, perçant, ironique. A la veille d'entrer en guerre, il résume en paroles nettes, d'une sagace expérience, ce que la Cour de Rome a su lui montrer durant les démarches accumulées de mois en mois :

« Curé, que j'honore comme un père, écrit-il à Fortunati. pour répondre à votre lettre, je dois vous dire que je suis très certain du bon office que vous m'avez rendu auprès de Notre Révérendissime, pour mon exaltation et salut, avec votre ordinaire efficacité, amour et foi ; mais je tiens à vous répliquer (sans vous imputer rien d'ailleurs en ceci) que vous êtes un homme à l'antique, trop crédule et prompt à écrire, à rassurer, et à faire prendre pour certain ce qui est plus douteux que la voie de l'oiseau dans l'air. Mais pour mon contentement, ou pour ma confusion et la vôtre, vous voudrez bien me plus particulièrement expliquer sur quoi vraiment mon brave curé a fondé sa présente créance, et les assurances et espérances qu'il en donne. Laissons de côté un motif naturel, le sang et la chair, que ma sincère foi eût mérité de faire valoir en quelque façon; ne prenez pas, je vous prie, fondement sur ma naissance, et sur des pronostics, ni sur des divinations, cela ne convient ni à votre âge ni à votre état; mais, attendu que vous avez touché tout à fond, et trouvé le nœud de l'affaire, dites-moi ouvertement ce que, comment, par quelle voie et quand, ces choses seront (hæc erunt) : sans vous laisser leurrer pourtant, pour avoir peut-être voulu vous excuser à mon égard, avec de pareils morceaux de pain d'épice, de ce que vous ne m'avez pas envoyé les deux cents ducats; car la promesse de Durand ou de maître Antoine se pouvait donner sans autre commission de ma part, auparavant comme ensuite. Vous pourriez pourtant penser, curé, que meshuy nous devrions avoir compris les procédés et manières dont on use au jour d'aujourd'hui. Néanmoins je ne serai jamais téméraire, ni obstiné ; et je changerai d'avis, si vous me montrez assez prochains ce bien, cette félicité et ces grâces que vous me promîtes, combien que je les aye toujours espérés et attendus, et jusqu'à présent à mon dam et confusion. Je ne crois

pas avoir manqué à mon devoir, et jamais je n'y manquerai, préférant avoir à me plaindre d'autrui et de mon mauvais sort, que de voir personne se plaindre de moi. »

Cet homme s'était assagi ; tandis qu'il suivait le Pape, à l'Isle, à Viterbe, ses agents travaillaient pour lui dans la Curie. En lui envoyant un chiffre secret, et l'eau chimique pour les écritures invisibles, ils lui exposaient les négociations touchant les patentes du capitanat. Et, le seigneur était heureux en même temps que le soldat ; un de ses chevaux triomphait, présage fortuné, dans les courses du *palio*.

Montaigne vit ces courses de chevaux dans le Corso de Rome, où « il y a un pris qu'ils appelent *el palo* », dit-il en son jargon farci d'italien. « Ce sont des pièces de velours ou de drap. Les jantils homes, en certain endret de la rue où les dames ont le plus de veue, courent sur des beaus chevaus la quintaine, et y ont bonne grâce ; car il n'est rien que cete noblesse sache si comunéement bien faire que les exercices de cheval. L'eschaffaut que M. de Montaigne fit faire leur cousta trois escus. »

Telles que Montaigne les verra en 1582, pour le « Quaresme prenant, » telles étaient déjà ces courses, que variaient des luttes d'enfants, de Juifs, ou de vieillards « tout nuds », des épreuves de buffles et d'ânes. La noblesse qui ne pouvait venir envoyait ses chevaux. C'était beaucoup plus magnifique et plus renommé que les *palii* de Florence, courus au Bourg Saint-Laurent, dans une ruelle et parmi les cris des *ciane*, des commères florentines.

Les plus fameuses écuries de l'Italie tenaient à honneur d'y figurer. « Il sied au Prince, disait le Courtisan du Castiglione, d'être libéralissime et magnifique, et de donner à un chacun sans réserve, attendu que Dieu (comme on dit) est le trésorier des Princes généreux ; il lui sied de faire des festins splendides, des fêtes, des

jeux, des spectacles publics, d'avoir des chevaux en grand nombre et excellents, pour servir en guerre, et pour le plaisir durant la paix, des faucons, des chiens et toutes les autres choses qui conviennent au délassement des grands Seigneurs et des peuples : comme de nos jours nous avons vu faire au Seigneur François de Gonzague marquis de Mantoue, lequel en ces matières semble plutôt Roi d'Italie que le Seigneur d'une Cité. »

Frédéric de Gonzague n'avait pas dégénéré de ces coutumes paternelles ; en janvier, il envoyait à Rome ses chevaux barbes, « pour honorer la course des pallii (*sic*) et les festes de N. S. Père le Pape. » C'était Zuccone, l'écuyer spécial pour les chevaux barbes, le « barbarescator », qui les menait en personne. Et le marquis les faisait précéder d'une lettre à Jean de Médicis, ou il les lui recommandait comme au seul digne de les surveiller selon leur prix.

En des luttes aussi noblement disputées, il était deux fois agréable d'être vainqueur. Aussi, les familiers se disputaient l'honneur d'apprendre au maître que ses couleurs avaient vaincu. C'est Jean de la Stufa qui fut le plus prompt; François Suasio disait, non sans aigreur : « Je pense qu'à cette heure V. S. pourra avoir eu les nouvelles du *palio*, car Jean de la Stufa me dit avoir fait le chancelier à ma place. » La course avait été fort belle. On exposait à plusieurs reprises la pièce d'étoffe gagnée, « à cette fin, que les amis se réjouissent, et que les ennemis, s'il en est, crèvent de male rage. »

Vraie famille, et vraie République, où le maître surveillait tout, et dont les membres se sentaient défendus : une correspondance entière s'échangeant pour libérer un soldat corse, Barinci, compromis dans une rixe de taverne; le Barigel avait relaxé l'homme en s'excusant beaucoup. D'ailleurs, pour un neveu du Pape, la police devenait douce. Déjà, dans la course du *palio*, la victoire

avait été donnée à Jean de Médicis par l'autorité municipale.

« Nous avons le *palio,* écrivait le chancelier, parce que notre cheval a plus et mieux couru que les autres. Celui de Nicosie est arrivé premier d'un quart d'heure, parce qu'il a sauté les cordes des barrières ; il aurait voulu le *palio*, mais c'était contraire à la règle. Le gouverneur et le Barigel, ayant appris que Nicosie n'avait pas tenu compte des barrières, ont dit : « Le *palio* est au Seigneur Jean. » Et je puis dire que notre cheval et notre garçonnet ont fait bravement. Notre ami Moretto alla devant jusqu'au Borgo : puis le nôtre prit les devants, et nous eûmes un peu à disputer ; mais néanmoins la victoire se décida vite pour nous ; et le Pape, en apprenant notre triomphe, faisait une bouche jusqu'aux oreilles, tant il riait de bon cœur. Votre Seigneurie peut penser que j'ai fait comme il faut : régaler la coterie sans y rien épargner, pourboires à la ronde, et ducats en bon nombre : aux trompettes, aux fifres, aux tambourins, charpentiers, fabricants de chars, peintres, faiseurs de bannières, et tant d'autres ; que V. S. soit sûre que tout le monde en parle fort. »

Mais voici le temps où chevaux de courses vont devenir chevaux de guerre. Prosper Colonna prenait le chemin de la Lombardie ; il avait, lors de son passage à Rome, un entretien de « trois bonnes heures avec le Pape » ; l'ambassadeur d'Espagne, disent les uns, ou, suivant d'autres, le dataire Giberti, assistait seul à cette longue causerie ; ensuite, durant trois quarts d'heure, au jardin du Vatican, un tête-à-tête reprenait entre le général des troupes pontificales et l'ambassadeur de César. Le moment était décisif : et tous les efforts s'unissaient pour arracher aux avarices de la Curie cette solde qui permettrait à Jean de passer par Florence, afin de rejoindre ensuite ces vingt mille hommes de pied, ces douze cents hommes

d'armes, ces quatre cents chevau-légers, qui allaient ouvrir la campagne sous les ordres de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, d'Antoine de Leyva, et de Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue. Ce pontificat de Léon X, au matin joyeux et splendide, s'achevait parmi le fracas des armées.

Le 7 juillet, Jean de Médicis écrivait, en son château du Trebbio : « Cette fois-ci, nous partons tous, ce soir nous serons à Firenzuola, et demain au soir à Bologne. » Le 15 juillet, Prosper Colonna l'envoyait à Reggio « pour le service de Sa Sainteté. » C'est là qu'il reçut la première lettre de François Guichardin, alors gouverneur de Bologne. Pour contenir les gens de la contrée, « dont la nature, outre la facilité que donnent les frontières, est telle qu'on ne peut s'étonner de voir fréquemment naître des désordres », pour brider la ville « aux têtes carrées » on choisissait le capitaine qui s'était montré dans les Marches. La seule crainte de Guichardin, c'était que Jean ne frappât trop fort :

« Il est nécessaire, au temps où nous vivons, — disait le prudent gouverneur, — de se conserver l'amitié des populations, afin que lors de votre mise en campagne vous ne laissiez point un si grand nombre d'ennemis derrière vos épaules; veuillez donc prendre soin que vos hommes se logent sans nuire à personne, et vivent à leurs frais, sans violence et sans frapper ou battre personne, ainsi qu'ils ont, m'a-t-on dit, commencé par faire hier au soir. N'employez pas seulement la force, mais le conseil et la prudence; vous le ferez assurément, et je vous en fais souvenir fraternellement, non seulement pour le bien des affaires pontificales, mais *etiam* pour votre honneur particulier. »

Guido Rangone s'employait pour faire nommer Jean de Médicis au grade de capitaine général des chevau-légers. Mais Léon X songeait surtout à tirer de l'Empereur

un État pour « ces diantres d'enfants laissés par le duc Julien. » Au reste, Jean de Médicis avait coutume d'empêcher ses amis de solliciter pour lui : franc et hautain, son caractère ne se pliait pas aux intrigues; il s'estimait, et il croyait naïvement que le mérite sert à s'avancer dans le monde. Pendant qu'il oscillait entre Bologne et Reggio, Pescaire allait à Gênes, Prosper Colonna marchait sur Milan. Lui, dans un dénûment complet, harcelé d'ordres, occupé par la dispersion de ses troupes, il se préparait à la grande guerre en étudiant les cartes de la Lombardie.

« J'ai, lui écrivait Raimondi, fait tenir à M. Léandre (Signorelli) une Lombardie dessinée, afin que V. S. puisse, à son loisir, en sa chambre, voir le pays où Elle doit donner batailles ; bien que cette carte ne soit pas fort correcte ; il y en a d'imprimées, qui sont excellentes, à Venise. Mais ici, à Florence, on n'en trouve point. » On lui envoyait cette carte avec des chevaux, un *palio*, des effets, et une fillette. Grecques ou non, venues de Viterbe ou d'ailleurs, il demandait ces fillettes dans maint courrier.

Enfin, le siège de Parme lui donna la première action d'éclat qu'il put faire ; le passage des troupes dans le duché de Milan, après un séjour de six semaines à Reggio, et d'une quinzaine de jours sur les bords des frontières, cette invasion si longuement préparée par tant de rancunes, avait déclaré la guerre ; dans cette plaine parmesane de la Ghiaradadda, « où se faisaient ordinairement les plus belles escarmouches qu'il est possible », les escarmouches menées par Jean de Médicis surpassèrent toutes les autres. A Florence, à Rome, il n'était bruit que de ses exploits. « On en parle singulièrement, on blâme seulement son trop grand courage, l'excès de son audace, et son mépris pour les périls qui menacent sa vie. » Mais, ajoute son fidèle serviteur Suasio, avec

grande sagesse, « on ne saurait à la fois être en sûreté, et acquérir le renom d'Hector. »

Tel se montre Jean, à l'aurore sanglante de ces longues guerres, tel il demeure jusqu'au jour où le fauconneau l'abattra. C'est un paladin, c'est un preux, il méprise l'artillerie, comme Bayard, il ne veut pas connaître les armes nouvelles; vivre et mourir joyeusement, c'est la loi du vrai chevalier, c'est la sienne; et dans les récits où se mêlent en un gâchis fastidieux les intrigues et les traîtrises, les marches, coutre-marches, sièges, traités et alliances, le nom de Jean de Médicis résonne, simple et formidable, comme un choc de lance, comme un appel de trompette.

Avec ses quatre cents chevau-légers, il est partout, où l'on fait bien. Autour de Parme, il a devant lui le Gascon Carbon, impétueux, de bonne race, aventurier parent des princes, et qui moleste d'ordinaire les gens du Pape : ce Carbon, *Carbone* ou Charbon pour les Italiens, on proclame bientôt qu'il ne « flambera plus, car il a trouvé l'eau pour l'éteindre. » Un jour, il se trouve lance à lance avec Jean de Médicis, et Jean le désarçonne.

Le 4 octobre, Jean a pris aux Vénitiens quarante chevau-légers, plusieurs hommes d'armes, deux drapeaux; le capitaine des cavaliers, Mercure, n'a pu s'échapper qu'à grand' peine; celui des fantassins, Marien de Leccio, est pris, et l'on sait qu'il est bon pour une forte rançon.

Dans la retraite sur Rebec et Pontvic, Jean de Médicis fut chargé de couvrir l'armée, de même qu'il avait rompu l'effort des stradiots vénitiens à Casalmaggiore, et sur l'Oglio. « Tout le monde l'a dans le cœur, disait Suasio, on l'exalte, on le célèbre, et on l'adore : et on lui promet force biens et un grade très honorable. » En attendant, on retenait ses soldats à la Cour de Rome.

Tout allait mal pour les Français; les Suisses, qui se sentaient nécessaires, renchérissaient encore sur leur

vénalité, sur leurs caprices; « la Toussaint approchait, dit Martin du Bellay, les nuits devenaient longues, pluvieuses et froides; de sorte que nos Suisses s'ennuyèrent, et s'en allèrent sans congé. » Quatre mille restèrent, sur vingt mille; il est vrai que le Cardinal de Médicis avait pratiqué la défection de ces seize mille hommes. Après l'excommunication lancée par Léon X contre le roi de France, au 4 septembre 1521, le Cardinal Jules, vêtu de pourpre, avec Mathias Schinner, le féroce Cardinal de Sion, s'était mis en marche à la tête de dix mille soldats, également Suisses, et les avait menés, la croix en tête, sur Milan. Depuis lors, il n'avait cessé de fourber pour parvenir à faire déserter ceux de l'armée française.

Lautrec, affaibli, sans argent et sans confiance, ne savait même pas défendre ces positions excellentes, cette ligne de places fortes que défendaient des fleuves torrentueux; il abandonnait les remparts, il laissait franchir ces fossés naturels, échelonnés dans l'aquatique Lombardie, l'Oglio après le Pô, l'Adda après l'Oglio. C'est à Vaprio, pour tourner l'armée française, que l'on vit Jean de Médicis se jeter tout armé dans l'Adda: il avait envoyé des éclaireurs, et il savait que tous les efforts ennemis porteraient contre le pont où les Impériaux devaient passer. Il prit deux cents de ses plus vieux chevau-légers; il avait maintenant toute cette cavalerie sous ses ordres, outre deux mille fantassins et ses cent lances du début. « Voici, dit-il à ces soldats d'élite, le moment où je vais connaître la valeur et le courage de qui m'aime : prenez chacun votre fantassin en croupe, et suivez-moi. » Il tourna vers le fleuve aux bouillonnements montagnards la tête de son cheval blanc, ce même Sultan qui mourut après la mort de son maître sans souffrir jamais un autre cavalier; l'étalon barbe se jeta dans les tourbillons de l'Adda, Jean de Médicis ferme en selle, la lance sur la cuisse, et passa la

rivière sans une faute. Cependant le comte Onuphre de Mont d'Oglio, sur l'ordre de Jean de Médicis, avait franchi plus loin, sur des barques pleines de fantassins, et le neveu de Jérôme Morone, Francisque, avec d'autres capitaines, traversaient au confluent du Brembo, plus en amont. Odet de Foix, qui espérait empêcher le passage, était tourné sur ses derrières. Les Français se replièrent sur Milan ; trois heures de lutte acharnée n'avaient rien gagné, l'héroïsme de Jean de Médicis décida tout.

Voilà les actions que cachent les flatteurs de ducs, les valets de Morone, comme Galéas Capella. De jour en jour, Jean de Médicis « allait au ciel, et toute Rome en faisait fête, le proclamait unique, et le seul appui des armes pontificales. »

Il était en effet meilleur capitaine, de combat en combat ; capable de retrouver ses anciennes colères. on savait ce qu'il voulait dire quand il écrivait : « Faites ainsi : ou bien, je me courroucerai ! » Mais il devenait pitoyable, il commençait à montrer l'âme d'un vrai paladin : le cruel Prosper Colonna voulait pendre Jérôme Cormo le Corse : Jean de Médicis demanda sa grâce, et Colonna finit par répondre : « Il faut bien. à un si vaillant capitaine. et de si prompt conseil, et intrépide, comme vous êtes. accorder même les choses injustes. »

Prosper Colonna n'aimait pourtant guère ce jeune chef, qui se faisait suivre par les meilleurs soldats, brillait partout au premier rang, venait encore d'entrer avant tous à Milan, par une artificieuse idée : il avait fait pénétrer des soldats par les bouches ouvertes pour l'écoulement des eaux. Si bien qu'il aurait eu la gloire d'avoir conquis la ville, si cardinaux, marquis et autres ne s'étaient hâtés de la mettre dans leur poche. De là les haines, les querelles ; voilà pourquoi Prosper Colonna lui fit un jour, sous quelque prétexte. des reproches amers ; Jean de Médicis répondit avec son âpreté

coutumière. « Vous ne me parleriez pas ainsi dans un bois, gronda le général en fureur. » — « Dans un bois, répliqua Jean, ce bonnet noir que vous avez sur la tête, je vous le ferais paraître rouge. »

Outre ces réponses hardies, Jean avait le défaut de se montrer magnanime : dans une armée qui rançonnait les prisonniers, il ne songeait, après la prise de Milan, qu'à rechercher son neveu le comte de' Rossi de San Secondo, parmi les soldats de Lautrec, afin de lui sauver la vie : quand il dégagea Paul Luzasco surpris par les Vénitiens, il prit Hercule Poète, capitaine des ennemis, et le remit en liberté, sans rien en tirer, ni argent, ni offense. Prosper Colonna n'aimait pas ces manières généreuses.

Et d'ailleurs, un pareil soldat éclipsait tous les autres. Comme l'armée, avec le marquis de Mantoue, s'était portée par Chiaravalle vers Pavie, Jean de Médicis partit un matin pour battre l'estrade ; il traversait une de ces vastes prairies du Milanais, noyée par les pluies de l'hiver, quand il rencontra tout à coup un gros de chevau-légers ennemis : on se mit à escarmoucher, et les Corses des bandes firent si bien, malgré leur petit nombre, que les autres plièrent. Mais quelques-uns d'entre eux parvinrent, par une fuite simulée, à entraîner, à isoler Jean de Médicis, qui se lança tout seul à leur pourchasse ; il galopait à toute bride, quand son cheval s'abattit dans un de ces fossés qui tranchent les pâturages lombards : la bête faisait des efforts désespérés, elle glissa dans la vase, et le cavalier fut pris sous elle : les fuyards se retournèrent, et voyant Jean de Médicis écrasé sous sa monture en train de se débattre, ils fondirent sur lui, l'entourèrent ; et ils frappaient sur lui, martelaient avec leurs masses d'armes. Brusquement, sous l'averse des coups, malgré le poids de son destrier, Jean de Médicis se dégage ; Jean de Médicis se relève ; il a sa masse

d'armes au poing; l'enclume devient le marteau. Malheur aux assaillants! il frappe, si fort, si longtemps, que ses hommes viennent au bruit, le dégagent, et le remettent sur ses arçons. Estocs et masses avaient bosselé son armure. Le soir, le camp se la montrait, couverte de chocs, enfoncée et faussée en plusieurs endroits.

Maintenant, après la reprise de Milan, après que Lautrec avait perdu presque tout le pays, on pouvait espérer une rentrée prochaine du duc François Sforza dans ses Etats reconquis. Jean de Médicis essaya de se faire donner un commandement par le prince son parent; il l'obtiendra plus tard, mais pour l'heure François Sforza, toujours incertain, et qui veut attendre de fermes succès, lui répond : « Nous ne voulons meshuy vous affirmer ni vous assurer que nous faisons état de faire présentement l'emprise de notre Etat de Milan. Bien pouvons-nous vous affirmer que la ferons certainement. Et aussi nous espérons que ce sera bientôt. Mais pour le moment précis, nous ne saurions actuellement le certifier. Allez secrètement et silencieusement, nous vous en prions, comme si vous n'aviez nulle intelligence avec nous, et tenez-vous prêt à venir à notre aide, et nous vous promettons notre foi. » Jean de Médicis-Sforza, comme l'appelle son cousin, devait être averti par un messager spécial, quand l'heure serait venue.

Dans cette Italie de conjurations et d'intrigues, un événement arriva, qui ne dépendait point des hommes; ou du moins pas entièrement. Léon X mourut le 1er décembre 1521, à sept heures de nuit: le 12 novembre, Suasio disait à Fortunati, devenu protonotaire apostolique et chanoine de Saint-Laurent : « Le Pape est à la Magliana, le cardinal Salviati et le Prieur, avec la cour, y ont fait une belle Saint-Martin, et tout le monde va très bien. » Le 14 novembre, Léon X reçut, dans ce pavillon favori, qui servait aux chasses et aux festins, le messager qui

apportait la nouvelle de la victoire devant Milan. La soirée se passa dans les réjouissances : les fenêtres, disent les uns, laissaient entrer l'air empoisonné des campagnes romaines. D'autres, qui virent le cadavre ouvert, avec les taches rouges et livides de ses viscères, accusent le poison. Le poète du Papegaut et des Cardingaux n'a-t-il pas écrit : « A Rome, gens infinis guaignent leur vie à empoisonner... »

La voix prophétique dont parlait l'Arioste en des vers terribles, la voix qui disait à tous ces Médicis emplis d'allégresse : « Ainsi que votre joie monta bien vite, bien vite elle sera détruite, vous mourrez tous !... » la voix fatale avait raison, une fois encore !

Fièvre ou poison, le joyeux Pape était mort. Frère Marien, son bouffon, espèce de moine mendiant, l'assista seul dans l'agonie. C'est lui qui dit à ce Pontife délaissé par toute sa cour, cardinaux, neveux et mignons : « Recommandez-vous à Dieu, Saint Père. » On fit arrêter aussitôt l'échanson et le bouteiller, le marquis Barnabé Malaspina et Riccio. Mais c'était formalité pure. On pilla çà et là dans Rome, assez peu ; les traditions se perdaient. On commençait à parier sur les cardinaux papables : le cardinal de Médicis avait beaucoup de partisans.

Léon X avait peu servi son neveu Jean ; il fut regretté par lui comme s'il avait mieux fait, et dès ce jour, les bandes changèrent tout ensemble leurs drapeaux et leurs baudriers ; de blanches, ou de blanches et pourpres, qui sont les couleurs favorites des cadets Médicis, leurs couleurs deviennent noires.

Et dès lors, Jean de Médicis, déjà « maître d'un nom qui le fera rechercher en tous lieux, et accueillir et désirer » devient, pour le reste de sa vie, et dans sa mémoire à venir, Jean des bandes noires. Comme tous les héros, son nom, son vrai nom, c'est celui qu'il se crée.

CHAPITRE III

CAMPAGNES POUR FLORENCE. — JEAN DES BANDES NOIRES PASSE A LA SOLDE DE LA FRANCE. — SIÈGE DE CRÉMONE. — LA VIE A REGGIO D'EMILIE. — LES MALASPINA. — CLÉMENT VII PAPE. (1521-1524).

Léon X avait disparu; son œuvre croulait avec lui, jusqu'en ses pauvres fondements, édifiés avec tant de peines, tant de ruses, tant d'injustices, de cruautés et de parjures. Il ne devait rester de lui, comme c'est l'ordinaire, qu'une renommée tout à fait différente de son mérite : celle d'un prince ami des arts et bienfaisant pour les artistes. Le Pape qui a négligé l'Arioste pour de plats bouffons, le prince bourgeois, plus sensible à Fra Mariano qu'à Raphaël et aux maîtres, où il voit seulement des « gens de mestier », ce personnage myope et scurrile va passer pour un Périclès; peut-être, il faut le dire, si ce Grec était aussi bien connu que Léon X, ne vaudrait-il pas beaucoup davantage.

François-Marie d'Urbin s'empressa de se jeter sur son duché; Florence tremblait pour avoir suivi la politique de son pape Médicis. Déjà les paris sur le cardinal Jules ne trouvaient plus preneur. Le duc de Ferrare écrivait à la République florentine : « Vous avez toujours été amis de la couronne de France ». Léon X était bien mort.

Jean de Médicis avait suivi le cardinal Jules à Rome. L'armée pontificale était licenciée. Il se commandait « quatre paires de chausses pareilles au modèle », allait très bien et se tenait bien gardé, sous bonne escorte, dans ses chevauchées à travers la ville agitée par ce Conclave où se préparait l'élection d'un « Barbare ». Pendant ce temps, Marie Salviati s'épuisait à entretenir les chevau-légers et les pages, les hommes d'armes et les équipages qui affluaient à Florence. La République florentine désirait reprendre à sa solde Jean des bandes noires; il refusait, sous prétexte qu'il n'était pas sûr de ses hommes, pérugins en grande partie et partisans des Baglioni; or, François-Marie d'Urbin était allié de Malatesta et d'Horace Baglioni. « Cela ferait, disait Jean des Bandes noires, l'effet contraire à celui que l'on recherche. » Le cardinal Jules était du même avis.

La situation se troublait et s'aggravait de plus en plus, dans la difficulté d'élire un Pape; Jules de Médicis ne pouvait arriver au nombre de voix nécessaire. Les parieurs baissaient toujours leurs mises sur lui. Mais il demeurait assez fort pour empêcher un autre de prendre la tiare qu'il ne pouvait ceindre lui-même. Inquiet d'ailleurs, à voir les fruits de sa cauteleuse diplomatie, l'inspirateur de Léon X était l'impuissant témoin du désarroi qui se mettait partout et s'accroissait toujours : en moins de quinze jours, tous les mécontents, tous les dépossédés avaient remis la main sur leurs Etats; le bref interrègne avait fait rentrer François-Marie d'Urbin dans ses duchés, Horace et Malatesta Baglioni dans les terres de Pérouse, Sigismond Varano dans celles de Camerino. Le duc de Ferrare menaçait Modène et Reggio, Vitello Vitelli et Guido Rangone les couvraient à grand'peine. Guichardin usait ses efforts à maintenir Parme et Plaisance, tandis que près des Florentins, Sienne s'agitait déjà. On espérait encore à Florence un second pape Médicis,

quand le conclave s'ouvrit le surlendemain de Noël. Mais le cardinal n'avait pas grand espoir, sauf de la fortune.

Cependant, Jean de Médicis, rassemblait peu à peu ses troupes en Toscane, tout en laissant quelques forces dans les camps lombards; il restait à Rome, dans la maison de son beau-frère le Prieur, auprès de Lucrèce Salviati, « bien vu, caressé, courtisé de tous. » Il attendait, lui aussi, le pape nouveau, pour agir suivant l'élection ; d'un Pape Médicis il comptait « tirer un beau poste ; » mais dans le cas où les affaires tourneraient mal, il faudrait user de prudence, d'une extrême prudence. Son frère César Riario lui donnait des festins, et lui présentait des chevaux qu'il recevait avec joie. Il lui en fallait sûrement, pour courir, de Rome agitée, à ses camps des plaines lombardes, où l'attendaient « de grandissimes escarmouches, trois jours entiers sans une heure de repos. » Outre cela, d'autres garnisons dans les Marches, à Maënza, Roccagorga, les pays des anciens combats. Et toutes ces facendes, comme dirait Rabelais, sous une saison pluvieuse, dans un pays bouleversé.

Enfin, le 9 janvier 1522, le « Barbare, l'absent », le Néerlandais Adrien de Florisse, cardinal de Tortose, régent de la Castille pour Charles-Quint, était élu par le nombreux et turbulent Conclave. Et le peuple de Rome, persuadé que ce précepteur flamand, ce théologien obscur, allait transporter le Saint Siège en Espagne, affichait partout : « Rome est à louer. *Roma est locanda* »

Jean de Médicis accepta de servir Florence contre les seigneurs qui rentraient en possession de leurs domaines, contre le duc d'Urbin et les Baglioni. Ceux-ci, dont un était parrain du petit Cosme, avaient repris courage à la mort de ce Pape qui leur avait tué leur père, dans le moment même où l'on fêtait les noces de leur sœur Elisabeth avec Camille Orsini. Elevés en hommes de proie, les Baglioni s'étaient mis au service de Venise. Ils unis-

saient maintenant leurs espérances à celles de François-Marie de la Rovère, de Camille Orsini lui-même, des Varani, des Petrucci. L'usurpateur de Pérouse, sous la protection du Pape et de Florence, était leur oncle Gentil Baglioni; déjà Guido Vaïna et Vitello Vitelli le soutenaient. Mais la grande action, l'action décisive en tout ce pays, on l'attendait de Jean des bandes noires.

Il commença par soutenir Sienne, où le gouvernement restait fidèle. Pendant ce temps, il faisait revenir ses compagnies; le 10 janvier, Guichardin signalait leur passage à Parme.

Jean recrutait activement de nouveaux renforts. Irrité, souffrant mal la moindre affaire étrangère à ses troupes, il allait oublier ses espérances déçues, grâce au remède habituel, une rude campagne. Dès le 20 janvier, Laurent Cambi, commissaire du gouvernement florentin, écrivait, de Montepulciano, que les bandes noires étaient arrivées et que les éclaireurs d'élite battaient le pays. La vieille Etrurie brûlait une fois de plus.

Jean des bandes noires était un condottière d'autre trempe qu'Annibal Rangone lui-même ou que Pierre-Louis Farnèse. Il harcela les Huit de Pratique avec ses requêtes continuelles; fantassins, relais de stradiots, estafettes, il lui fallait tout, et sur le champ. Les Huit se hâtaient, répondaient que les compagnies s'étaient mises en marche, que les postes étaient pourvues ; le vice-chancelier, le cardinal Jules, était revenu gouverner Florence, le 21 janvier, « en bonne santé et belle humeur. »

Les chevau-légers passaient le 21 janvier dans Arezzo. Les fantassins allaient suivre. Jean des bandes noires en personne arriva, la nuit du 22, à Montepulciano : « J'ai cheminé trente-cinq milles, écrivait-il aux Huit, et le voyage est méchant au possible. » C'était une route à travers l'abominable Val di Chiana, l'allée naturelle entre le bassin du Tibre et celui de l'Arno; les marécages

formés par le cours putride de la Chiana rendaient mortelle « la maudite et la malheureuse fosse » que Dante avait déjà conspuée par la bouche de Guido del Duca.

Aussi Jean ne pouvait-il croire au plan que l'on assurait être celui des ennemis : venir de Castel della Pieve pour donner bataille à Chiusi. « C'est incroyable, disait-il, surtout qu'il leur faut repasser les Chiane, » ces mêmes défilés où les soldats quittaient les bandes des Baglioni et de la Rovère pour déserter aux bandes noires. S'ils venaient, au reste, on avait fait le nécessaire pour les bien recevoir.

Mais, s'il faisait son devoir, il voulait voir les commissaires florentins faire aussi leur office; lents et avares, leur incurie pour les logements, leur manie d'éparpiller les troupes, leur parcimonie pour la poudre, les munitions, les provisions, irritaient le chef généreux et coutumier des grandes guerres. « La moindre chose qui reste en arrière, disait-il, peut produire le plus grief désordre. » Il fallait éviter surtout de vivre sur l'habitant. C'est moins des troupes qu'il lui fallait, — il en avait bien assez! — qu'une intendance vigilante et sûrement réglée.

Il voulait dévaster les terres de Pérouse, les Huit l'y excitaient. Ils affirmaient que rien ne serait épargné pour vaincre leurs ennemis et ceux de l'Eglise. Après Augustin Riccialbuni, ils envoyaient Jacques Castellani, sans préjudice de Laurent Cambi, que Jean des bandes noires gardait et mettait sur les dents. Au moindre retard, le bouillant capitaine écrivait, le soir même de ses marches forcées; le 24, il est à Cortone avec son infanterie et sa cavalerie, en assez bon état. On disait que les ennemis se dirigeaient vers Pérouse et le duché d'Urbin. Son avis était d'envahir le territoire d'Urbin, pour faire une démonstration utile, et « quasi commencer à vaincre. » Les Huit de Pratique approuvaient, lui envoyaient deux cents ducats et des renforts. Mais il ne laissait pas d'avoir trois

connétables qui attendaient encore le premier sou de leur paie.

Un nouveau commissaire, Zanobi Briza, venait prêcher la patience. Les connétables étaient trop exigeants, les troupes, pillardes. C'est un grief perpétuel ; mais ces routiers se battaient bien. S'ils dévastaient une contrée, le peuple molesté savait les attendre dans les retraites et les massacrer. Seulement, sans paie, ils ne marchaient pas plus qu'un cheval sans avoine. On le vit, dès le 28 janvier, à l'assaut de Passignano.

Portant la guerre aux portes mêmes de Pérouse, Jean des bandes noires avait résolu d'emporter la petite ville de Passignano, située à quelque six lieues, au bord du lac de Trasimène. « Magnifiques Seigneurs, écrivait-il le soir du 28 ; la présente est seulement pour apprendre à Vos Seigneuries comment, ce matin, nous partîmes de Cortone, et, arrivés à Passignano, nous leur demandâmes de se rendre : comme ils refusèrent, nous requîmes les Suisses, qui furent les premiers à joindre, de donner la bataille ; ils répondirent qu'ils voulaient d'abord une solde ; ce qui ne laissa pas de me mettre en un grand embarras ; et je fis, pour ce motif, solliciter les fantassins italiens, lesquels, une fois arrivés en grande partie, on donna l'assaut par la voie du lac, en allant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Et c'est ainsi qu'au premier assaut fut prise la tour et la forteresse ; il y mourut environ trente hommes. Les autres avec la majeure partie de leurs biens se sauvèrent sur peut-être quarante barques que nous vîmes sortir pendant que la bataille se donnait. Demain nous irons plus avant. »

Il battit les rives du lac jusqu'à la fin du mois. On le comblait d'éloges. Il suffisait, lui seul, impatient d'aucune aide, à cette campagne. Les Huit de Pratique regrettaient « le mal et ruine de ce lieu de Passignano et de ses habitants, car ils désiraient leur conservation et leur

bien-être », mais ils se consolaient par la pensée « qu'ils avaient cherché leur malheur, et qu'on pouvait dire : c'est bien fait. » Contre des adversaires secourus par Rome elle-même, Renzo de Ceri, Ascagne Colonna, devaient venir à la rescousse. Il fallait que Jean des bandes noires feignît de tenir ferme sous Pérouse, et, l'heure venue, se portât brusquement, à l'improviste, sur la place de Saint-Léon, citadelle et clef du pays. Les garnisons florentines se maintenaient à grand'peine.

Tant d'efforts répandaient au loin la renommée du condottière. Non seulement les magistrats de Florence lui prodiguaient les éloges, et les marques de leur pleine confiance, mais Charles-Quint le célébrait et aspirait à le connaître. Un chevalier de Saint-Jacques lui écrivait, le 3 février : « Monseigneur illustre et unique,.. il m'est venu ici, à Florence, un nommé Don Fernand de Castro, lequel m'a recherché pour l'introduire auprès de l'Illustrissime et Révérendissime cardinal ; et, attendu que c'est un chevalier de Saint-Jacques, et qu'il arrivait de la Cour de sa Majesté Césarienne l'Empereur, je l'introduisis auprès de Notre R^me^ et Ill^me^. Le susdit Révérendissime le loua fort, lui disant qu'il était un bon gentilhomme, et il lui fit force caresses ; et finalement ce gentilhomme me fit force demandes au sujet de V. S. Illustrissime, disant qu'il désirait voir V. S. Ill^me^. Je lui dis où était V. S. Il me dit, que jamais l'Empereur ne mangeait ni à son dîner, ni en repas public, que V. S. ne fût citée là parmi les grands Seigneurs et ducs ; et qu'il s'y dit tant de bien de vous, et que vous y êtes en telle réputation, que pas un autre en Italie, ni qui fasse meshuy le métier de soldat. Et la susdite Césarienne Majesté vous aime tant, qu'on ne le saurait dire, et ne désire que connaître V. S. Ill^me^... »

Charles-Quint craignait-il déjà de voir Jean passer à la France ?

Le condottière n'était pas toujours à l'aise, dans ses rap-

ports avec un gouvernement double : non seulement il se trouvait gêné par les commissaires florentins, mais le Saint-Siège députait, avec l'assentiment de Florence, Monseigneur Silvio Passerini, évêque de Cortone, afin d'essayer un accord entre les Baglioni. Jean des bandes noires était sous l'autorité du prélat ; arrêté sur la colline de Fontignano, qui domine le lac de Trasimène à l'extrémité sud, il lui fallait, après avoir fermé le cercle autour du lac, couvrir, par des chevauchées, Pérouse menacée par les Baglioni, envoyer des détachements pour occuper le duc d'Urbin aux confins du Montefeltrin : et d'un moment à l'autre, l'ordre d'un évêque pouvait troubler ses plans.

Avec cela, « sans pain et sans espérance d'en trouver », berné par les commissaires, il était obligé d'écrire, dans le moment où il serrait de près Pérouse : « On ne pourra, dans un tel péril, entretenir les hommes, désespérés par la faim et sans argent... Si bien que je laisserai le faix de tout cela sur Vos Seigneuries, en leur offrant, lorsque j'aurai mes soldats payés et mon camp pourvu du nécessaire, d'accomplir telle facende que V. S. se tiendront bien servies par moi. »

Il y avait des jours meilleurs, où la haute et puissante signature du condottière signait des lettres moins acerbes. Les Huit se plaignaient d'être dans une pénurie lamentable; Léon X avait épuisé Florence, le cardinal Jules la pressait encore. L'essentiel était de payer d'abord Suisses et lansquenets; les Italiens ne venaient qu'ensuite.

Comme les premiers pourparlers restaient infructueux, l'ordre arriva d'envahir les terres d'Urbin, de secourir Saint-Léon et Maniolo (Majolo), qui étaient en proie à la famine. Ces deux aires inexpugnables, où l'on mourait de faim, ne pouvaient plus attendre. Mais il importait en même temps de laisser une garnison autour de Cortone, où les Baglioni se hâteraient de tenter quelque coup de

main, à peine l'armée en marche. Enfin, il fallait bien compter ses hommes dans un pays tel que le Montefeltrin ; les vivres n'y existaient guère, et « c'était un âpre pays. » Mais, on ne pouvait pas douter de Jean des bandes noires, et les Huit lui prédisaient : « cette même gloire et ce même honneur qu'il avait coutume de conquérir en ses autres emprises. »

Il était désolé par les menaces de réduction dans les effectifs. Obligé de compter avec ses capitaines, il savait que de pareilles mesures ne seraient point tolérées; on allait sortir du domaine florentin, et les désertions arriveraient, et le désordre, et la honte. Il demandait que la réduction du moins portât sur les fantassins du pays, sur ces Italiens « qui à vrai dire ne sont guère bons soldats pour la plupart. » Les Huit n'étaient pas moins anxieux que lui. Leurs longues lettres le prouvent bien. S'ils diminuaient les effectifs des fantassins, la cause de la réduction, c'était une pénurie extrême des deniers publics, et telle que depuis longtemps la Cité n'en avait point vu de pareille. En outre, leurs commissaires les effrayaient, en leur peignant l'indiscipline de ces troupes, sans cesse jetées d'un pays à l'autre, d'un maître à l'autre, et qui se défiaient, se dissolvaient au moindre caprice. Celles qui étaient maintenues par leurs connétables valaient une paie; les autres ne pouvaient faire mieux que de se débander d'elles-mêmes.

Jean des bandes noires, qui gardait des amitiés parmi les Français, sentait croître son dégoût pour cette guerre dérisoire, d'allées et venues inutiles; ces démonstrations belliqueuses commençaient à tourner en négociations. Le 26 février, « une esquisse de traités » était faite entre les agents de François-Marie et Florence. Le projet, envoyé par l'intermédiaire de Jean des bandes noires, devait être signé par le duc, et revenir aux mains des Huit par la même voie; alors l'armée se retirerait vers

le domaine florentin, évacuerait entièrement les terres d'Urbin et Montefeltro.

Jean-Thomas Manfredi et Alexandre Nerio, agents de François-Marie de la Rovère auprès du gouvernement florentin, confirmèrent la lettre, en écrivant à leur maître le 28 février. « Illustrissime et Excellentissime Seigneur notre maître très vénéré. Mercredi passé, à trois heures, nous avons expédié par l'entremise de Messeigneurs les Florentins une estafette à V. E. laquelle on a envoyée vers le Seigneur Jean de Médicis avec des lettres de nous, lesquelles expliquaient ce que l'on avait pu faire avec Monseigneur de Médicis et ces Seigneurs Huit de Pratique. »

Le 4 mars, « mardi du Carnaval, » date bien digne de ces mascarades, le mardi Gras de 1522, le traité devenait valable pour le Duc d'Urbin et pour les Baglioni ; seul, Jean-Marie Varano restait en dehors des stipulations. Les Huit écrivaient à Jean des bandes noires. Il fallait retirer les troupes, et renoncer à brûler Pennabili et Carpegna. C'était juré « sous une foi inviolable, » jusqu'à la première occasion.

Jean, pendant quelques jours encore, gouverna ce camp inutile, occupé des moindres détails. Mais il partit bientôt pour Rome. De pires dégoûts lui étaient réservés. Sous le gouvernement du fourbe cardinal qui menait Florence, que pouvait-il attendre d'autre?

Pendant qu'il envoyait à Bologne son fidèle Charles Féo, pour le représenter en Lombardie, Jean-Thomas Manfredi, l'homme du duc François-Marie, suivait les intrigues à Florence : « Je ne sais, écrivait-il à son maître, si je mériterai l'accolade que V. S. dit me vouloir donner. Je ne puis encore partir... Les difficultés qui se produisent ici touchant ce que l'archevêque de Capoue m'a dit en secret sont les suivantes : d'abord, que ces seigneurs ici se trouvaient avoir arrêté, avant mon arrivée

dans Florence, le comte Guido (Rangone) avec une *condotta* de cent lances et cent chevau-légers, mais qu'ils ne pensaient point à lui donner aucun titre. L'autre difficulté, c'est que, sur les instances de Jacques Salviati, l'on a fait s'arrêter le Seigneur Jean pour six jours à Bologne, et l'on voudrait qu'il revînt pour servir quelque jour de gouverneur, comme devant. A présent, dans un entretien particulier que l'archevêque eut hier avec Monseigneur le Cardinal, il a fait apparoir audit cardinal qu'il sera plus à propos de donner le Capitanat à V. S. que de prendre en service le seigneur Jean, premièrement parce que, se trouvant avoir à mener une troupe de 600 hommes d'armes, et tant d'infanterie, il était nécessaire de leur donner un bon chef, aussi bien afin que ce fût un homme illustre et honorable sous lequel tous les capitaines et condottieri n'auraient pas à rougir de servir, que pour la valeur et renommée de bon capitaine, comme la possède V. S. ; secondement, que s'ils venaient à se servir de V. S. et de son Etat, il n'y aurait pas besoin de penser à certaines précautions, comme ce serait le cas avec le seigneur Jean, attendu qu'il est florentin, et la bonne solde qu'il avait ne lui ayant pas été bastante, il serait nécessaire de subvenir à la grande dépense qu'il faisait par une autre solde égale. Le dessusdit archevêque ajoutait encore, parlant au cardinal, qu'il fallait penser qu'on enlevait une bonne occasion au seigneur Jean, sans lui donner aucune compensation; en effet, le duc de Bari, au service duquel il va, lui a promis un état de dix mille ducats de rente. Ce qu'il lui est plus aisé de donner que de débourser, eux, quatre mille ducats, et que pour cette raison, le cardinal demeurera perpétuellement l'obligé du seigneur Jean.

« Toutes ces raisons plurent à Monseigneur Révérendissime, et il en ajouta d'autres encore : car son avis était que l'on parlait dans son intérêt et celui de l'Etat.

Il dit avoir trouvé moyen que, sans le laisser savoir à Jacques Salviati, le seigneur Jean poursuivît son voyage; mais il lui restait une difficulté, et c'est que pour V. S. il fallait une si forte charge (*condotta*) que ce peuple ne la pourrait donner présentement, attendu qu'il est épuisé, mais à ce que disait l'archevêque on penserait pour le moment pouvoir vous donner 200 chevau-légers. Le tout, pour avertir V. S. qui voudra bien me faire savoir ce que j'ai à faire et comment je dois me conduire. Les seigneurs Huit seraient contents de prendre V. Excellence pour leur condottière, mais ils ne le disent pas ouvertement, pour ne pas déplaire à Jacques Salviati, qu'ils voient dépendre de son gendre. »

Le cardinal n'avait que trop de penchant à mettre au rancart Jean des bandes noires ; dans son âme tortueuse il l'avait toujours redouté, toujours exécré. C'était un rival pour son neveu — ou son fils naturel — Alexandre, l'enfant de l'esclave noire. Dès l'année 1519, les subtils Vénitiens, à la Cour de Rome, disaient : « Jeannin de Médicis, parent du Pape, est arrivé. Il voudrait la faveur du Pape, mais on dit assuré que l'on élèvera un fils naturel de feu Julien... » De Julien ou de Laurent, ou Alexandre ou Hippolyte : jamais Jean. Le cardinal Jules était encore plus hostile que n'avait été Léon X.

Jean avait servi pour repousser le coup de main sur les domaines de Florence ; il lui fallait maintenant, étranger aux tiraillements entre le Sacré Collège et le cardinal, ignorant des trames ourdies pour donner les grades, voir les ennemis de la veille, le Duc François-Marie et les Baglioni, pris à la solde de Florence, et le capitanat remis aux mains de Guido Rangone. Ce n'est pas le duc de Bari, c'est le roi de France qui eut le bénéfice des rancunes accumulées chez Jean par tant d'outrages et d'ingratitudes. Le condottière commençait à connaître cette politique où l'Italie trouvera sa ruine et la papauté son oppro-

bre, quand elle sera devenue la politique de Clément VII, cette politique néfaste et ridicule tout ensemble, « politique de funambules, sans idéal, sans but élevé ni pratique », telle que l'ont flétrie, chacun à tour de rôle, les publicistes d'outre-monts.

Il était bien vrai que le duc de Bari voulait passer en Lombardie, et rejoindre Antoine de Leyve à Pavie. Mais il lui fallait pour cela, sur des routes infestées par la guerre, l'appui de Jean de Médicis, que l'on annonçait, le 15 mars, avec deux cents lances, trois cents chevau-légers et quatre mille fantassins. En effet, Jean rejoignait Pavie, on publiait partout que « le cardinal Médicis avait donné le capitanat des Florentins au comte Guido Rangone, et que pour ce motif, on avait envoyé Jeannin de Médicis en Lombardie, car il ne l'eût pas supporté, et, à cause de ce déboire, on juge qu'il pourrait bien faire des siennes. »

C'est le 30 mars que Jean, après avoir calmé dans Borgo San Donnino une émeute de ses soldats, qui saccagèrent Busseto, « mettant en un même butin les biens et les femmes », c'est dans la nuit, sur son départ, qu'il publia sa décision d'aller au camp français; il laissa chacun libre de le suivre ou de l'abandonner. Le matin, il quitta Busseto, prit la route de Crémone, et l'on disait qu'un pont de bateaux était prêt pour son passage. Paul Luzasco le quitta pour aller à Mantoue, avec Galéas Repetta et quelques autres gentilshommes, parmi lesquels son parent Camille Campagna. Le marquis de Mantoue, malgré les marchandages tardifs, n'avait pu ramener Jean sous le gonfanon de l'Eglise; il se vengeait en lui débauchant son meilleur capitaine. On commençait à dire que la perte de Paul Luzasco devait affaiblir les bandes noires: « Je montrerai, dit Jean de Médicis, que j'ai fait Luzasco, et que lui ne m'a point fait; et l'on verra que j'en ferai d'autres pareils! »

Il franchit le Pô sous Crémone, au coude que le fleuve forme à Polésine en Parmesan. Les bateaux que monseigneur Goro Gheri s'était vanté si haut d'avoir pris aux Français avaient été ressaisis et servirent pour son passage. On disait que sa charge était de deux mille fantassins et deux cents chevaux en temps de guerre, et cinquante lances en temps de paix. Martin du Bellay, mieux placé pour l'estimer, écrit ceci : « Auquel lieu de Cassan, à cinq mil de Milan, estant notre camp logé, vint au service du Roy le Seigneur Jean de Médicis, parent du feu pape Léon, qui amena trois mille hommes de pied et deux cents chevaux, desquels les enseignes étaient noires, parce qu'ils portaient le deuil dudit pape Léon... »

Guichardin, dont les lettres sont mal d'accord avec son histoire officielle, et avec les textes des autres chroniqueurs, insinue que Jean s'était mis à l'encan, et que les Français l'emportaient par surenchère. Et les Vénitiens eux-mêmes « parlaient fort vilainement de ce Janin. »

Quand on aura trouvé, dans ce pays, à cette époque, l'homme ou la chose qui n'était pas à vendre, on pourra blâmer ; s'il est vrai que l'histoire ait un autre rôle que de comprendre et d'exposer.

Le comte Balthasar Castiglione écrivait de Rome, à son maître le marquis de Mantoue : « Le passage du S[r] Jean de Médicis du côté des Français a beaucoup fait parler, et déplu. On estime qu'un grand personnage l'a séduit en lui donnant à entendre qu'on le ferait le premier personnage de Florence, et que le Roi Très-Chrétien lui donnera Imola et Forli. » On nommait le cardinal Soderini comme entremetteur d'une affaire mauvaise pour les autres Médicis. La vérité, Castiglione l'a écrite : « Voleano danari. » Ils voulaient de l'argent !

C'était là ces « grandissimes affaires » où la pauvre Marie Salviati, sans nouvelles et sans réponses, savait son terrible époux si fort occupé. « S'envoyer des lettres

l'un à l'autre, disait-elle, c'est se parler pendant l'absence, voilà pourquoi je vous ennuie; sevrée de votre chère intimité, qui m'est refusée, je ne puis que vous écrire. »

Les propos qu'on avait tenus, touchant son passage au service de la France, avaient échauffé les oreilles à Jean des bandes noires. Que les habitants, au passage des bandes, soient terrifiés, et que l'on souhaite « une bonne crue qui lui tombe sur les épaules, » que l'on répande sur ses faits et gestes les plus étranges racontages, il ne lui chaut guère. Mais si l'on insinue qu'il a manqué de loyauté, forfait à l'honneur, il publie un rude et formel démenti :

« Par le trompette du Seigneur de Lautre(c)h j'ai entendu dire comment il y a là-bas force gens qui disent que j'ai forfait en venant au service du Roi Très-Chrétien, attendu que j'étais lié à la Sacrée Majesté Césarienne pour d'autres raisons. Pour cela, je fais assavoir à toute personne mon égale en condition, qui voudrait dire que j'ai forfait, ou que j'eus une obligation quelconque, ou de foi ou de solde, avec la Majesté de César, ou avec qui que ce soit des serviteurs de sa Sacrée Majesté en son Camp, qu'il a menti et ment autant de fois qu'il l'a dit, et autant de fois mentira, qu'il le dira; et cela je lui soutiendrai les armes à la main à toute réquisition qu'il me fera.

» Donné à Misano, le 19 avril 1522, au Camp royal,

» Signé : JEAN DE MÉDICIS, de sa propre main. »

Ses plus fidèles serviteurs ne l'approuvaient point. Raimondi, comme plus tard Albizzi, le lui dit clairement. Non seulement son capitaine préféré, ce Luzasco qui était hier son bras droit, devenait son plus dangereux adversaire et luttait avec acharnement pour le défaire suivant

sa propre tactique, mais un secrétaire fidèle lui écrivait dans ce style :

« Mon illustre Seigneur. Donc, mon mauvais sort a voulu que V. S. m'estime assez peu, pour me laisser, en grand péril pour ma vie, auprès du duc de Milan. alors qu'Elle passait aux Français, sans m'en donner avis ; et vous m'aviez envoyé offrir à S. Exc. le Duc tout ce que pouvait faire V. S. pour son service ! Et Son Excellence avait pris soin de m'envoyer au-devant de moi une partie de la paie des fantassins, selon que je l'en avais prié, d'après l'ordre envoyé par V. S. dans sa lettre du 21 mars dernier, datée de Castelfranco. Et les autres affaires de V. S. étaient ajustées si bien que plaise à Dieu qu'Elle ne soit pas tombée dans un état pire. Mais je n'ai pas à voir si V. S. a fait bien ou mal. Je me plains seulement que V. S. m'ait laissé en ce péril ; le Seigneur duc m'a fait examiner soigneusement, pour voir si j'avais su jamais que V. S. voulût aller au parti des Français : je lui ai montré toutes les lettres que m'avait envoyées V. S. depuis que je suis auprès de S. Exc. et de bonne manière je me suis justifié, et j'ai eu l'ordre de rester quelques jours hors de la Cour, jusqu'à ce qu'il me fasse appeler ; mais je n'y veux plus paraître, et je m'en vais à Rome, avec l'intention, si j'en trouve quelque occasion, de sortir d'Italie, et au passage je laisserai à la maison entre les mains de Madame le sceau de V. S. et le peu de papiers que j'ai, et le chiffre. J'ai entre les mains quarante ducats de V. S. laquelle voudra bien les mettre à bon compte pour mon service d'onze mois ; et je demeure toujours le bon serviteur de V. S. à laquelle je me recommande toujours.

» A Parme, le 5 avril 1522. »

Le mois d'avril ne finit pas sans une affaire décisive, celle de la Bicoque. Prosper Colonna, fortifié près de

Milan, sur le chemin de Lodi, dans une villa, la Bicocca, tout entourée de grands fossés qu'il avait encore augmentés et fortifiés, voyait Lautrec faiblir devant les exigences de ses Suisses, et donner une bataille perdue à l'avance. Le duc Sforza, les Milanais, venaient à la rescousse. Cette journée du 27 avril allait consommer la perte du Milanais. Inhabile à la guerre défensive, maladroit à l'attaque, tyran brutal d'un peuple qu'il avait rendu féroce et haineux, Lautrec méritait tous les blâmes et tous les châtiments. Mais quoi? Brantôme l'a bien dit : « Madame de Châteaubriant sœur de monsieur de Lautrec; une très belle et honneste dame, que le roy aimoit, et faisoit son mary cocu, en rabattit tous les coups, et le remettait toujours en grâce. » Heureux, trois fois heureux les généraux qui ont des sœurs, et les peuples qui ont des rois!

Jean des bandes noires, avec ses troupes admirables, aussi bien l'infanterie que la cavalerie légère, avait été mis en avant. Il avait, en battant l'estrade, couvert la marche de l'armée. Puis, sa cavalerie avait donné dans la première confusion du combat. Lui-même, il avait eu le bras meurtri, trois chevaux avaient été tués sous lui.

Après l'affaire, il s'enferma dans Crémone avec Lescun. Il y entra seul; ses bandes, une fois soldées, rejoignirent. Là, chaque jour une nouvelle perte, un nouvel affront des Français venait décourager les soldats. Lodi, Pizzighettone étaient perdus l'un après l'autre. Jean des bandes noires faisait vaillamment son métier, il multipliait les sorties et les escarmouches. Mais il voyait bien que « les choses allaient mal pour les Français », il négociait avec les « Provéditeurs de Venise. » Le 14 mai, Lescun signait avec Prosper Colonna l'étrange traité qui l'engageait, lui, le marquis de Pontdormy, le marquis de Saluces, Frédéric de Bozzolo, Jean de Médicis, Bonneval, tous les défenseurs de Crémone, à rendre la ville

si dans le mois de juin on ne les avait secourus. Ceci donnait à Prosper Colonna la liberté de prendre Gênes. Cette capitulation déguisée irrita Jean des bandes noires. Il avait exigé sa paie, en menaçant de rendre la ville. Mais à présent qu'on la rendait sans lui avoir demandé son avis, il s'écria : « L'on me méprise! je vais penser à me venger. » On devait encore trois mois de solde et il ne fut pas difficile de mettre les troupes en feu.

Les bandes noires poussaient des clameurs furieuses, à voir le courroux de leur chef. Elles coururent aux murailles, on arracha les bannières, on retourna les canons des remparts, la ville était menacée, la porte était prête à s'ouvrir pour les ennemis.

Lescun vint droit aux révoltés ; il savait Jean des bandes noires aussi facile à s'apaiser que prompt à se mettre en fureur. Il le prévint par des paroles courtoises, il lui prit la main, il le supplia de calmer ses soldats, de lui pardonner, rien n'était encore certain, et l'on ne s'était point caché de lui. « Un homme de votre sang, lui dit-il, et de votre famille, laquelle ne connaît que l'honneur, doit penser avant toutes choses au bien d'un roi si bienveillant, qui non seulement paiera les soldes, mais reconnaîtra largement les mérites particuliers de chaque brave, si vous consentez seulement à quelque patience. »

Jean répondit avec hauteur au rusé gascon : « Je suis irrité avec juste raison ; mais pourtant, qu'on paye mes hommes, et je remettrai aisément cette injure, en l'honneur du roi. Je ne puis souffrir cette flagrante iniquité, de finir la guerre avec des pactes clandestins, qui feront licencier sur-le-champ mes troupes sans la solde due ; tant que je garderai la vie, je défendrai la cause de mes soldats ; qu'ils aillent, en lambeaux, dans le dénûment, affaiblis de blessures, être trompés et rejetés par qui que ce soit au monde, je ne le supporterai point !

Mon véritable honneur et ma vraie gloire, je les mets à défendre de l'injustice ces soldats très vaillants, qui ont suivi ma renommée. Voilà bien les coutumes des Français, dont on parle en tous lieux : mépriser, lorsqu'ils sont au faîte des félicités, les Italiens même braves et fidèles, et puis, dans les incertitudes de la guerre, quand ils ont besoin de leur force, vaillance, et aide, les traiter humainement, libéralement ; mais, si la Fortune amène les derniers revers du malheur, perdre la tête, ne penser qu'à soi-même, et abandonner honteusement ses alliés. »

Dit avec une ardeur hautaine, et qui avait le ton du maître, et par cette voix « effroyable » dont il usait pour commander ou menacer, un tel discours bouleversa l'armée ; les chefs s'entremirent, Lescun sourit sans s'offenser ; on rompit l'entretien. Mais Lescun ramassait en hâte tout l'argent disponible, il emprunta de la vaisselle plate aux gentilshommes ses amis, et la distribua parmi les bandes ; tout rentra dans l'ordre. Et vers la fin du mois de juin, Crémone était rendue.

Jean des bandes noires partit pour Rome. Les bandes vivaient, en partie, à Reggio. Ce qui n'avait pas été licencié ou remis dans les Marches, huit cents fantassins et quatre cents chevau-légers, mangeait la malheureuse ville et les provinces dévastées.

Après cette campagne, Jean des bandes noires a fermé le cycle des années premières; il n'a plus rien à savoir de nouveau. La grande guerre, avec les armées fortes, et des milliers d'hommes (c'était beaucoup en ce temps-là), tués dans une bataille, la guerre sauvage lui a été montrée après la guerre d'escarmouches et de partisans : il a joué son rôle sur l'éternel champ de bataille, dans cette plaine lombarde où l'on se dispute pendant des siècles les tronçons de l'Italie. Il a même vu, devant lui, défendant la Bicoque contre Arnold de Winkelried

et les Suisses d'Unterwalden, ce Georges Frondsberg qui sera, quatre ans et demi plus tard, l'ouvrier de sa mort. Il sait que cette guerre féroce, où les Italiens ont « mangé le cœur des Français, » leur « ouvraient le ventre tout vifs, et dedans faisaient manger l'avoine à leurs chevaux, avec plusieurs autres inhumanitez, » cette guerre de va-et-vient perpétuel, de périls et de sièges, n'est pas mieux payée que les autres. La défiance et la ladrerie traditionnelles à l'égard des condottieri, lui est apparue aussi bien sous les lys de France que sous les aigles de l'Empire ou les clefs de Saint-Pierre. Il sait la chanson que répètent ses soldats :

« Quand nous sommes bien payés
Jour et nuit faisons grands actes !
Nous ne voulons trêve ou pactes
Pourvu qu'on nous ait soldés ! »

Il a bien entendu chanter aux landsknechts allemands cette autre :

« Donnez monnaie ou blanche ou jaune,
Et nous crier : « Palle, palle ! »
Tant que perdrons notre *foix.* »

Se vendre cher, et se faire payer, par l'un, par l'autre, se bien battre pour la paie, être un honnête marchand de hauts faits, taxer sa bravoure et en recevoir le salaire, accrocher un Etat pour s'y retirer et pouvoir en vivre sur le pied de duc ou de roi, c'est toute la règle des actions, c'est l'unique but de la vie, pour Jean des bandes noires. Seulement, le métier qu'il fait, sans un seul instant de repos, — car le repos c'est la ruine, — l'état de condottière a de tels risques et mène si loin, que l'on n'y vit pas bien longtemps, à moins d'un singulier hasard.

Marie Salviati s'accoutumait à son destin d'épouse sans mari ; le 18 mai, elle écrivait à François Albizzi pour lui commander « sans manquer, une douzaine de

gants de dame, en veau, lesquels fussent beaux et bons, et autrement que ceux envoyés par Ser Bencio, lesquels étaient mauvais et laids, et ne m'ont donné nulle satisfaction. » Elle espérait revoir bientôt son terrible Jean. Il avait quitté Crémone aux premiers jours de juin suivant, mais ce ne fut pas encore, cette fois, pour aller voir sa femme. Il venait de trouver une entreprise où s'occuper, où mettre ses troupes hors d'une oisiveté périlleuse. Tandis qu'il négociait avec la France, avec l'Eglise, il employait ses loisirs à défendre la comtesse Blanche de' Rossi. Royalement, et mieux qu'un roi, le condottière payait la dette de reconnaissance que l'enfant avait contractée envers cette sœur excellente.

Un fils de Blanche de' Rossi, cet évêque Jean-Jérôme qui a trouvé le secret d'être extraordinaire même en ce temps de prélats étranges, a laissé la vie de son oncle Jean, récit pauvre et confus, mais qui vaut par des anecdotes recueillies dans la tradition domestique. Il n'a pas manqué de noter que « Blanche, la sœur de Jean de Médicis, était alors demeurée veuve avec de nombreux enfants, et par les menées de Bernard de' Rossi, évêque de Trévise, son parent, lequel était en grand crédit auprès du pape Léon, elle était gravement molestée. Sa Sainteté avait déterminé et recommandé que, pendant que l'armée était près de Parme, l'état qu'elle possédait en ce pays-là lui fût enlevé; lorsque le seigneur Jean apprit cette résolution, il prit en main tous les châteaux qui lui appartenaient, disant : « Je veux voir un peu qui viendra me les enlever! » et il entra de sa personne à San Secondo, lieu bien fort et de bonne rente, et son Corse Jérôme lui dit : « Seigneur, tu es pauvre et tu n'as rien; que ne gardes-tu ces châteaux pour toi, et renvoies ta sœur chez elle? » — « Ne me parle jamais plus de ceci, répondit le Seigneur Jean, si tu tiens à la vie; j'estime ma sœur et mes ne-

veux plus que tout au monde. Si je vis, les châteaux pareils et plus beaux ne me faudront point! »

Il y a du brouillamini dans les histoires rapportées par l'évêque de Pavie; il semble que la courtisane Isabelle de la Lune, ou quelque autre de ses pareilles, en le bravant dans sa qualité de gouverneur de Rome, lui ait dérangé les idées et confondu les souvenirs. Mais le propos même de Jean doit être vrai.

Le 3 juin, il passait, avec deux mille hommes, jusqu'à San Secondo Parmense; il envoya pour la deuxième fois un trompette à Guichardin gouverneur de Parme, afin de lui répéter qu'il voulait seulement secourir sa sœur. Il prit, dans San Secondo, l'artillerie du comte Philippe de' Rossi, qui soutenait l'évêque de Trévise, puis il s'enfonça le long du Taro dans les âpres montagnes, jusqu'à Berceto, par les ravins du Cervellino. Un pas de plus, il remontait jusqu'à ce château-fort de l'Aulla, qui sera bientôt son domaine.

Il emportait, dans cette course guerrière, bien des soucis. Les Impériaux avaient prétendu qu'il était sorti de Crémone au mépris des traités. Il pensait à quitter la solde des Français; tantôt la rumeur publiait qu'il avait fait accord avec le duc de Milan, tantôt on se fondait sur son « instabilité » pour lui faire écrire au Cardinal de Médicis : « Je suis libre, je servirai qui voudra votre Seigneurie révérendissime. »

François Albizzi, l'ancien familier de Léon X, n'aimait pas la France. Et l'idée que son maître la servirait lui était pénible. Il faisait tout pour le détacher de cette alliance éphémère : « Je suis venu ici à Mantoue, écrivait-il dès le 20 mai à Marie Salviati, pour affaire du maître, et ce jour je retourne à Crémone auprès de Sa Seigneurie. Le seigneur est en bonne santé, et nous tous. Et je sais que Votre Seigneurie aura déjà connu l'accord fait entre les Français et le duc (?) savoir que si définitivement

au 26 juin il n'est pas venu de secours aux Français, ils devront remettre le pays de Crémone aux Impériaux, et que tous s'en pourront aller libres avec tous leurs biens, le château-fort demeurant au Roi de France.

« Le Seigneur a envoyé voici 4 jours messer Michel-Ange en France, par poste pour voir le roi ; et, autant que je puis entendre sa volonté, le seigneur a dessein, si la guerre finit ici, de s'en aller en France ; et, comme jamais son passage à ceux-ci ne m'a plu, de même cette idée d'aller en France ne me plaît point, car mon avis formel est que ce sera sa ruine manifeste. Et je ne puis le contredire en ceci, parce que peut-être il penserait que je le fais uniquement pour ne point aller avec lui. Or, j'assure à Votre Seigneurie que je veux le suivre toujours, et pire il sera, mieux je l'aimerai, car j'ai donné mon âme au diable et mon corps à Sa Seigneurie. Mais j'ai grand deuil, à le voir marcher vers sa ruine manifeste. Heureux, s'il avait fait suivant mes conseils, avant de passer aux Français ; il serait maintenant prospère. Patience ! Votre Seigneurie est bien puissante ! Qu'elle veuille faire, ensemble avec le curé (Fortunati) de manière qu'il soit rappelé à sa patrie, et rentre en grâce avec Monseigneur, qui, j'en suis sûr, l'a toujours aimé, et qu'il aime, lui, plus que jamais. Je vous en prie, ne parlez de moi à personne, et déchirez ceci sur-le-champ, c'est l'excès d'amour que je lui porte qui me fait écrire et non point mon intérêt. En hâte... »

Au milieu de juin, Jean des bandes noires prit au comte Philippe de' Rossi le fort château de Brisiga. Il revint à San Secondo, vers le 20 ; il reprenait vue sur ses domaines, il s'occupait du Trebbio, il renvoyait Antoine Vaïni, l'ancien intendant. C'est Suasio qui devait aller prendre possession des livres, se saisir de la gérance, estimer les récoltes et les rendements : « Vous serez bien vite au courant, écrivait le maître, rien n'est plus

facile. N'y manquez point, si vous voulez me plaire, car je veux montrer que les gens qui mangent mon pain ne doivent pas me désobéir, comme a fait celui-là. »

Le mois suivant, à Bologne, il surveillait encore ses affaires de grains, par l'entremise de son nouvel intendant. Marie Salviati l'attendait dans le château de leurs premières noces. Elle y recevait des visites.

« Tout le monde. Cosimo et tous ceux de la maison vont bien, lui écrivait-elle. Son Excellence le marquis de Mantoue a daigné, courant en poste vers Florence, venir avec Messire Paul Luzasco jusqu'ici pour embrasser Cosme; il ne s'en pouvait rassasier, et j'ai trouvé cela bien aimable et charmant. On n'a pas manqué de lui faire l'accueil qu'il convenait; néanmoins il n'a pas voulu loger ici. Sa venue m'a été agréable; très-agréable me serait celle de Votre Seigneurie; plaise à Dieu que ce soit bientôt, et en bonne grâce et santé.

« Au Trebbio, ce 19 août 1522.

« Votre bonne épouse. »

Ce fut bientôt, elle reprit pleinement ce délicieux nom de « consorte, » celle « qui partage le sort. » Après n'avoir eu que les craintes, les déboires et les tracas, à la visite du marquis douteux et du capitaine effronté qui n'était plus un serviteur, elle vit succéder une autre cavalcade; un jour de l'été, la poussière du Mugello monta sous les pieds du cheval qui ramenait le condottière : Jean des bandes noires devint un gentilhomme campagnard, un père de famille, et un mari, pour quelques mois. Il moissonna, vendangea, fit cavalcader Cosimino, donna peut-être à Marie Salviati quelques heures de joie ; elle entendit la trompe du chasseur et les abois des chiens sonner dans les vallées désertes. La correspondance se tait, pendant cette halte de vie. Jean des bandes noires a tous les siens autour de lui. L'année finit dans le repos, avec

quelques tournées de surveillance en Lombardie ou en Toscane, mais ni longues ni lointaines.

L'année suivante, 1523, se rouvrit encore à Florence. Le cardinal Jules avait fomenté toujours plus de haine contre son gouvernement fourbe. Il n'était pas fâché d'avoir son redoutable Jean, pour tenir en bride tant de mécontents. Le nouveau pape, Adrien VI, pacifique, clairvoyant, attristé par les vilenies et par les périls qu'on amoncelait contre lui-même et contre Rome, ce Pape malgré lui, trop bon et trop honnête pour manœuvrer la barque pourrie de Saint-Pierre, laissait le cardinal régner à Florence. Il était doux avec les anciens maîtres ; on a même prétendu qu'il avait fait de Jean un ambassadeur en Pologne, à la fin de 1522. Cette légende, que rien ne confirme dans pas un recoin des archives, est venue d'une confusion. Mais elle prouve, tout au moins, que le « Pape barbare » était un ami pour les Médicis.

Des amis, Jean des bandes noires en avait cru trouver partout. Partout, il avait été déçu. Promesses de Florence, qui avaient tristement fini par la pitoyable retraite devant Pérouse, promesses du Saint-Siège, que le Sacré Collège avait détruites par ses ordres malavisés ; promesses de François II Sforza, qui n'avaient point eu l'effet certain, si nécessaire dans la détresse financière où se trouvaient les bandes ; promesses de la France, avec ses riches soldes, avec l'espérance de mettre le condottière en possession d'Imola, de Forli, qui sait ? de Florence. Et tout cela, pour retomber dans un manoir mal géré, parmi des comptes onéreux, sans rien d'assuré, sans issue à un état pénible.

C'est pour cela que Jean avait empêché peut-être, en 1520, un premier sac de Rome ! C'est pour cela qu'il avait ouvert la bataille à la Bicoque et défendu Crémone ! Au milieu de cette époque vile et perfide, il pouvait répéter le dicton de la Toscane :

« D'Espagnols, d'Impériaux,
De Français, de Cardinaux,
Libera nos, Domine ! »

Il avait eu beaucoup de gloire, et son nom valait au loin. François Ier lui adressait des lettres à la signature somptueuse. Mais enfin, il était pour l'heure un condottière sans emploi. Le duc François II Sforza lui offrait une solde, mais, en temps de paix cela n'assurait guère les affaires; les rentrées étaient incertaines, on vivait, tout au plus. Afin de fuir la peste, qui désolait Florence, au point de faire clore les boutiques, Jean des bandes noires était à Rome, où il surveillait les intérêts de sa sœur Blanche toujours attaqués par l'évêque de Trévise ; il avait sa femme et son fils auprès de lui. Ou bien, on cherchait un autre air, plus pur, dans le vieux Trebbio, car la peste, que Rome avait passée à Florence, pouvait revenir dans la Ville Eternelle.

La Ligue se reformait, secrètement, sans que personne vît bien clair dans ces « douteuses et longues affaires de Rome. » Les temps étaient plus sombres que jamais. « C'est ainsi, dira Guichardin en commençant le récit de la nouvelle année, c'est ainsi que finit, c'est là le fruit que porta, par les discordes de nos princes, l'année mille cinq cent vingt-deux ; passe encore, si du moins l'exemple du malheur passé avait donné quelque lumière pour l'avenir ; mais, continuant les discordes entre les princes, les calamités ne furent pas moindres en l'année mille cinq cent vingt-trois ! »

L'année nouvelle avait vu d'abord un affront pour les Médicis et pour Florence ; c'était la réinvestiture officielle de François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin. Florence gardait seulement une bribe de ces conquêtes payées si cher par Léon X. Seul, le cardinal Jules avait repris pied à la Curie, après la maladresse du cardinal Soderini-Volterra. Pendant ces misères, le Turc menaçait, les ru-

meurs contradictoires se répandaient, l'aveugle François Ier se préparait à reconquérir ses héritages d'Italie sempiternellement perdus, à reprendre l'oiseuse guerre où les mœurs et l'esprit de France subirent les plus tristes contacts, et qui, perdant l'argent et les hommes, contribuait, ce qui fut pire, à empoisonner l'art français, à gâter les lettres françaises par des mélanges funestes et de lamentables exemples. Une vapeur de marécage sembla flotter sur l'Italie décimée par la peste, durant ces premiers mois de l'année 1523 où tant de malheurs se préparent.

Au printemps, Jean des bandes noires se retira parmi ses troupes, à Reggio d'Emilie. Il lui fallait au moins l'illusion des armes. Puis, il voulait être tout prêt. Ce cantonnement qu'on avait assigné pour les bandes noires, cette ville « gentille » et turbulente, peuplée de bannis et de soldats, lui plaisait. Il y surveillait ses troupes, incommodes aux habitants, et qu'on avait plusieurs fois supplié d'éloigner. Surtout, il y vivait dans une liberté de mœurs plus grande, sans être morigéné par sa famille ou par la Curie.

Reggio d'Emilie, durement éprouvé par tant de guerres, avait voulu faire intervenir Adrien VI auprès de François II Sforza, pour ôter les soldats pillards de la ville et du territoire. Mais le bref du Pape ne fit qu'un médiocre effet ; le duc éluda les demandes, il renvoyait les citoyens à Prosper Colonna, à l'abbé Ferdinand Nuger, commissaire de Charles-Quint. On accorda seulement aux habitants battus, violés, volés, brûlés, de porter des armes « pour leur défense. » La peste mit le comble à ces désastres. La seule consolation des victimes, ce fut d'obtenir que l'ancien gouverneur de l'Emilie, François Guichardin, fût remis dans la légation que sa douceur, sa prudence, sa fermeté, lui avaient fait administrer à la reconnaissance universelle. Ces pauvres peuples, peu

accoutumés à se voir défendus, aimaient fidèlement et rappelaient avec ardeur celui qui les avait gouvernés sans les opprimer. Ils virent partir avec joie le comte Albert Pie de Carpi, et Guido Rangone. Ils avaient une lettre de Guichardin où il était dit : « Le plus tôt que je pourrai, je me transporterai chez vous, avec le désir de maintenir cette cité dans le repos et la tranquillité qui souloient y régner durant mon premier gouvernement. »

A Reggio, la présence de Jean des bandes noires, dans le voisinage de Guichardin, n'apporta que de la richesse et des fêtes. Devant leur chef, les bandes noires se tenaient plus tranquilles. Il ne souffrait aucun excès en dehors de la guerre, et sous ses yeux. Dans cette ville « délectable, et qui aime les étrangers », il dépensait largement, grâce aux domaines de sa sœur, qui fournissait avec une reconnaissance généreuse aux besoins de son sauveur : il s'entourait de compagnons joyeux, « fort adonné, dans ce moment, à la chasse et à l'amour. » L'amour, on en trouve des traces sur les lettres de cette époque, des mains de femme ont écrit sur le revers : « mon très cher et doux petit destin ! » et les requêtes de satin, de linge fin, commencent à tomber sur Marie Salviati dès les premiers jours. « Je n'en ai point à envoyer, répondait-elle, je l'ai déjà dit à Jean-Pierre. Quand je serai plus riche, je vous pourrai mieux secourir. » Les questions d'intérêt n'étaient pas même en ordre, et le cauteleux Pierre-François de Médicis les ravivait à la moindre absence. « Je vous proteste, lui écrivait Jean de sa propre main, que j'entends venir chez moi, et, comme il est juste, et très juste, jouir de tout ce qui m'appartient ; et je veux tout ce que depuis dix années déjà vous avez eu en jouissance, et qui est à moi ; afin que vous éprouviez une autre façon de vivre ; et je vous ferai connaître ce que c'est que de vivre hors de sa maison : je vous en fais serment public ! »

Mais Jean s'amusait à Reggio, pendant cette brève éclaircie, sans penser aux affaires. Quand sa nièce Angèle de' Rossi, qui allait épouser Vitello Vitelli, passa par Reggio pour aller dans la citadelle des Vitelli, à Città di Castello, Jean des bandes noires mit en fête la ville entière, accueillit triomphalement la fiancée, et nuit et jour ce fut des joutes, des combats à pied et à cheval entre les soldats : « Monseigneur, lui dit un ami, ceci, est-ce pour votre nièce, ou pour Votre Seigneurie? » car il assistait à toutes les réjouissances. Jean se mit à rire : « En vérité, dit-il, la nièce en est la première cause ; la deuxième cause est pourtant bien celle que vous avez dite. »

L'auteur du *Courtisan* rapporte qu'un rodomont fut convié, par une dame de la charmante cour d'Urbin, à la danse, et à des concerts, ou à quelque plaisir délicat, qui lui pourrait plaire : « Ce n'est pas mon métier, grondait le bravache. » — « Et quel est-il donc, votre métier? » interrogea la dame rebutée par plusieurs refus. « Combattre ! » dit avec un air furibond le tranche-montagnes. « Vraiment? mais alors, riposta la dame, présentement que vous n'êtes point en guerre, ni sur le moment de combattre, vous feriez sagement de vous faire curieusement enduire de graisse, et mettre en une armoire, ensemble tous vos harnais de bataille, jusques au temps de servir ; cela, pour ne vous point rouiller. »

Jean des bandes noires n'était point de ces panoplies ambulantes. Il aimait et il savait vivre. Aussi valeureux aux batailles de la table et de l'alcôve, qu'il l'était aux jeux de la guerre. Capable d'aimer Giannozzo Pandolfini seulement pour son beau parler florentin et ses plaisantes reparties, il s'attachait les bons compagnons : dès 1520, grâce à son neveu par alliance Vitello Vitelli, Jean de Médicis apparaît comme l'ami de Pierre l'Arétin. En cette année 1523, les relations se renouent, elles ne cesseront jamais d'être intimes, dans tous les sens.

L'âcre joyeuseté de Pierre l'Arétin l'avait rendu célèbre dans la cour bouffonne de Léon X. Il était maintenant au cardinal Jules, et celui-ci le prêtait au marquis de Mantoue. Mantoue, la ville des bouffons, n'est pas loin de Reggio; l'Arétin, la veille de la Fête-Dieu, venait dans cette ville où Jean des bandes noires menait la vie à grand fracas ; il le vit, peut-être, inaugurer la facétie que Rohan reprit à Saverne, et traverser avec sa meute et ses chevaux tout un marché de poteries, qu'il cassait en reître et payait en prince.

On ignore si pour « le corps et sang de Christ, » Jean des bandes noires et Pierre l'Arétin jeûnèrent. Mais l'Arétin ne manque pas de recommander, parmi ses balivernes effrontées, une affaire importante, qui préoccupait Jean, et dont le marquis pouvait se mêler. Ces hommes de lettres joyeux, ces pasquins de cour, ils servaient d'intermédiaires aux princes; maintes fois, entre deux lazzis, leurs lettres ou leurs paroles faisaient passer une remarque, un avertissement, une prière; ambassadeurs burlesques, ils servaient à négocier sans apparat, sans bruit, et leurs offices n'étaient pas moins utiles, pour être mis sous l'enveloppe d'un bon mot, ou d'un gros mot.

« Le Seigneur Jean, écrivait l'Arétin, que l'amour a mis à toute extrémité, baise les mains et les pieds à Votre Excellence, et vous recommande ce procès, qui est sa ruine ; vous savez bien comme il est votre serviteur, et qu'il n'adore personne plus que vous au monde. Vous pouvez faire de lui ce que vous voulez... »

Ce procès, c'était avec la nichée de hobereaux terribles qu'on nommait les Malaspina, c'était pour un château perdu dans les montagnes Apuanes, que Jean de Médicis le voyait surgir. Il avait eu l'idée, pendant sa campagne pour les de' Rossi, d'acquérir l'Aulla, gros donjon féodal planté sur une bosse des rudes Apennins ligures; la beauté farouche du lieu, les sauvages torrents de

l'Aulla, du Taro, de la Magra, cette terre couleur de sang au pied de montagnes en marbre, l'avaient peut-être séduit moins que la force de ce château, clef d'une vallée où l'on passe des rives génoises aux défilés toscans. Mais il tombait, en se fixant là, parmi des guêpes redoutables; les Malaspina protestaient, soutenus par le cardinal Cibò, favorisés par Gênes, qui voyait avec inquiétude une petite armée, et Jean des bandes noires, aux confins de son domaine; le duc de Ferrare tremblait pour la Garfagnana, dont l'Arioste commandait pour lui les châteaux-forts, autant que Gênes pour Sarzane et Sarzanello, dont Charles VIII avait montré le prix.

Jean des bandes noires, installé sur l'échine de l'Italie, tenant la Ligurie et la Toscane, maître de cette Aulla fondée par Adalbert le Grand, marquis-grand de Toscane, comte de Lucques, de Garfagnana, seigneur de Lunigiane, cela mettait une menace sur trop de gens, et une épine trop vive au doigt des Malaspina, seigneurs du fief acheté par surprise, châtelains de la roche depuis le neuvième siècle. Mais déloger Jean, c'était plus facile à désirer qu'à faire. La « vapeur du Val di Magra », la sanglante vapeur de guerre recommençait à s'élever, comme au temps du marquis Conrad. Jean avait pris goût à ces conquêtes de châteaux, qui pouvaient le mener loin. Il ne cessera plus jamais de penser à se faire maître d'un Etat; avec ce mirage, on l'entraînera vers le Roi, vers l'Empereur, et jamais il n'aura son lot. Dès le 28 février, il était en Toscane, à débattre, dans la docte et légiférente Pise, par devant des docteurs en droit, les litiges amenés par sa prise de possession en Lunigiane. Sa compagnie l'attendait au Trebbio pendant qu'il plaidait, écrivait et se débattait.

L'inimitié des Malaspina n'était pas la seule que lui attira son nouveau domaine; presque riverain de la mer, puisque l'Aulla se trouve à quatre lieues de la Spezzia,

il se servait d'une flottille pour éviter le long chemin des montagnes; le sire de Monaco, Grimaldi, corsaire par son origine et par son domaine, pilla ses bateaux. Comme au temps de Camille Appiano, Jean des bandes noires appela le seigneur pillard en un duel à mort. Le cardinal Jules se hâta d'intervenir; Jean ne lui avait point annoncé la querelle, mais le débile François II Sforza, bon policier, s'il était mauvais homme de guerre, avait bavardé dans ses lettres. Ce prince de carton, jouet des partis, blessé pour rire, rentrant, sortant, chassé, repris, venait d'être mis en possession de la citadelle, à Milan, par la pitié de Charles-Quint. Il était sorti du château quelques pauvres ombres, les jambes enflées, la face creuse, des morts ambulants. Sept cent quatre-vingts cadavres emplissaient la forteresse. François II n'avait pas voulu pénétrer dans les murs avant la permission de son astrologue. Jean des bandes noires, lui, quand on lui parlait d'astrologues, disait : « Je sais ce qui m'attend ! » et il refusait de les voir, avec dégoût.

C'était pourtant ce pauvre sire, ce Duc par la grâce de la famine, qui recommandait, aux Huit de Pratique, le marquis Spinetta de Villafrancha, son feudataire, dont le fils avait une abbaye à l'Aulla, dans le pays molesté par les bandes. Pendant que Jean se débattait dans les affaires, grossoyait de sa main une lettre où il disait : « ce qui m'importe, c'est mon honneur », des renards comme le cardinal, auquel il devait rendre compte de ses amis, des loups-cerviers comme le duc, qui ne payait pas même bien, l'entravaient et le pressuraient. Il courait du Trebbio à l'Aulla, de l'Aulla revenait à Reggio. Les lettres le poursuivaient : « Par le temps qui court, lui disait le cardinal Jules, vos pairs ont d'autres moyens et d'autres voies que les combats singuliers pour montrer leur valeur et courage. » Un mois après il insistait encore ; et, à son tour, comme son bon parent et son condottière,

le duc l'adjurait d'épargner Lazare Malaspina, le château d'Olivola et les autres possessions du marquis en Lunigiane.

Les Malaspina ne s'en tirèrent pourtant pas sans de grosses rançons, et les bandes noires n'oublièrent plus les chemins de la Lunigiane. L'année suivante, le pays de Garfagnana les revit. L'Aulla, prise depuis l'année passée comme centre et repaire, restait aux mains de Jean des bandes noires.

A ce moment, où l'Arétin vient d'apparaître auprès de Jean, celui qui fut « son œil droit », le capitaine Luc Antoine Cuppano, de Montefalco, se montre aussi pour la première fois, dans une lettre que lui adresse Marie Salviati. Cet Ombrien, le plus fidèle compagnon du condottière, était alors son valet de chambre, et Jean le dressait à la milice, comme il faisait ses favoris. « L'éternel Jean, dit l'Arétin dans son style si grotesquement emphatique, eut deux yeux dans le front de sa tendresse, Luc Antoine et Pierre ; mais Luc Antoine était l'œil droit, et moi le gauche ; c'est pourquoi la charité de sa nature amoureuse ne sut oncques voir personne plus volontiers que nous deux. » Luc Antoine avait d'autres offices que ceux des armes, et Marie Salviati les lui rappelait.

« Je recorde à M. Luc Antoine qu'il me faut premièrement deux grands éventails, une demi-douzaine de boëtes de civette ; et faites-moi faire deux escoffions d'or, de ceux qui se font à Mantoue, quatre paires d'escoffions couleur de tan, foncés, de ceux qu'on use à Reggio. Si vous ne savez pas acheter les doublures d'escoffions, demandez à madame Camille, qui vous le saura bien indiquer et me recommandez à elle ; je veux aussi deux coiffes de soie brune à la mode de Reggio, et si vous aviez de l'ambre qui soit bon, envoyez-m'en, et de la civette, et du musc. Envoyez-moi cela quand vous pourrez, quand

vous serez en fonds, et recommandez-moi au Maître. C'est tout. Dieu de mal vous garde.

« 15e de juillet 1523.

« Achetez un poignard pour Cosme. »

P.-S. — (Attaché à la lettre) « Faites-moi faire une chaîne d'or pour Cosme, de 4 ou 5 ducats, et une médaille d'or pour Cosme. Vous ferez faire tout cela quand vous aurez de l'argent ; c'est tout. »

« Marie Salviati de Médicis. »

Le beau petit prince de quatre ans eut son poignard, sa chaîne, et sa médaille de bonnet. Et madame Camille Pallavicini, qui tenait peut-être à Reggio l'emploi de concubine, dut être sensible à la fois au souvenir et à la mission de parfumer et d'embellir Madame, la vraie Madame, celle qui aurait eu le droit de lui dire le mot fameux : « Retirez-vous ; pour ce que vous faites ici, bien le feray, autant que vous ! »

Malgré les chaleurs d'un été qui faisaient fuir Marie Salviati et Cosme dans une ferme de la montagne, « à chercher le frais », Jean ne quittait guère les torrides plaines de la Lombardie, ni Reggio durant bien des semaines. Empêtré de maintes affaires, arbitre d'héritages, en train de combiner ses dettes pour un équilibre toujours précaire, il se voyait menacé dans la possession des biens Uffreducci ; le misérable morceau de pain jeté par ce Léon X qui l'avait, au premier essor, craint et opprimé, voici que la Chambre apostolique le faisait mettre en régie. Il fallait retrouver le bref, paperasser, argumenter, produire des pièces.

Cependant, les souffles de guerre arrivaient par dessus les Alpes. « Je ne seray à mon ayse, écrivait François Ier, que quand je seray passé par-delà avec mon armée. » Il y passa, il s'y perdit, comme toujours il adviendra

quand la France se laissera duper au mirage de ce pays si profondément étranger. Conquêtes, alliances, toutes les batailles y sont funestes. Un pays, l'Italie? peut-être! un Etat? jamais.

Ce fut, d'abord, la Ligue presque générale, où le passé du précepteur impérial et le présent des influences étrangères précipitaient le pauvre Pape, jusqu'au moment où la mort vint le délivrer de sa tiare, trop pesante pour son front de théologien fourvoyé. L'armée impériale, l'armée de Venise, l'armée de Florence, l'armée de François Sforza, les subsides du Pape, ceux de Vienne, de Lucques, de Gênes, la flotte entretenue par Gênes, voisine, éternelle ennemie, tout s'amassait contre la France; la haine allait-elle donner une conscience à l'Italie?

Mais l'Italie ne s'unissait qu'autour d'une armée étrangère. 1527 vengera 1523. Quand :

« Tant de fantassins descendront d'Allemagne
Qu'on apprendra bientôt que l'Ambre et que l'Adda
Bouillonneront de sang, et toutes leurs campagnes,

lorsque Rome répétera :

La gent de Luther est des Alpes descendue
La voici qui s'approche et vient pour imposer
La loi de la Réforme à l'Eglise romaine, »

alors, alors les alliés d'aujourd'hui vengeront la Ligue de 1523, et François Ier, et Pavie! Un prince français les mènera : mais vraiment, Charles de Bourbon est-il français? Italien bien plutôt, et plus qu'à demi, cet homme tient de sa mère : et sa mère est une Gonzague.

Avec toute sa frontière en feu, le roi de France retarde encore sa descente en Italie. Il y a, dans l'énorme Ligue, le roi d'Angleterre et l'archiduc Ferdinand, le nord de la France n'est pas défendu par les Alpes, et Bourbon vient de se révolter.

L'essentiel, pour Jean des bandes noires, c'est que

l'on va se battre. Bonnivet, amiral de France, amène les quinze cents hommes d'armes, la redoutable gendarmerie française, et vingt-cinq mille hommes de pied, français, flamands, italiens, surtout suisses. Il y a, dans cette armée-là, le chevalier Bayard, et son ami Jean de Chabannes; il y a Lorges, un condottière français; il y a le comte de Saint-Pol, et les deux féaux de France, Frédéric de Bozzolo, et Renzo de Ceri, celui que sa gloire au siège de Marseille rendra populaire et baptisera français. Les Suisses ont Jean de Diesbach. On pourra faire des prouesses, avec de pareils adversaires. Ils ont les vertus militaires de Jean; par malheur pour la France, ils auront aussi ses défauts, le courage hors de saison et la présomption des preux.

Prosper Colonna commande encore; le vieux général n'est plus que l'ombre de lui-même, il est aux pentes de la mort. Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, a refusé de servir sous lui. Alarcon et Antoine de Leyva, cruels et vaillants, bien dressés aux guerres féroces, font la monnaie de l'orgueilleux marquis.

Et Jean de Médicis revient aux Impériaux. Il s'est mis d'accord avec le duc François Sforza; péniblement et mal. Pendant que les gentilshommes français marchaient « pour leur plaisir », et « prenaient leur chemin droit où estait le seigneur Prosper avecques son armée, pour luy donner bataille », le pacte dûment établi, en double expédition, et sous bonne forme, louait les services de Jean des bandes noires, marchand de guerre, au duc François II, son acquéreur.

Le contrat existe, et le voici :

« Contrat de la charge que donne l'Illustrissime et Excellentissime seigneur monseigneur François II Sforza Visconti duc de Milan, etc. à l'illustre seigneur Jehan de Médicis.

» Premièrement, il est dit que le susdit seigneur Jehan devra faire service audit Excellentissime seigneur Duc, en bonne foi, comme loyal capitaine, et contre toute personne et potentat, sans nulle exception, et devra faire de ses gens et compagnies en temps de paix et de guerre ce qui lui sera ordonné par Son Excellence, son capitaine général, ou tout autre à qui serait déléguée l'autorité de S. Excellence.

» Item, que Son Excellence sera tenue de donner charge audit seigneur Jehan de soixante-quinze hommes d'armes et cent cinquante chevau-légers, avec sa solde personnelle, aussi la solde de son lieutenant, de son enseigne, de son trompette, et aussi des soldats, en telle mode et forme que Sa Majesté Césarienne paie ou fait payer ses condottières et soldats.

» Item, qu'il plaira à Son Excellence, pour montrer ses bons sentiments envers le susdit seigneur Jean, lui donner chaque année, pour compte de sa personne, outre ce qui se doit donner ordinairement à lui, ainsi qu'il est stipulé ci-dessus, encore mille cinq cents écus au soleil, *videlicet* 1500.

» Item, qu'en temps de guerre, il plaira à Son Excellence que le susdit seigneur Jean reçoive charge de cent autres chevau-légers, et qu'elle s'engage à le faire payer selon que se paîront les autres, et en outre, à lui faire avoir charge de deux mille fantassins avec le paîment qui se paîra aux autres capitaines de l'infanterie et aussi aux dits deux mille fantassins, et cela au cas que la guerre se fasse au nom de Son Excellence seule, ou bien que la fasse (sic) des fantassins à sa solde, et non autrement.

» Item, qu'il plaise à Son Excellence que le Seigneur Jean susdit puisse, de sa compagnie ordinaire de chevau-légers, tenir auprès de lui vingt-cinq bons soldats, et honorés, lesquels lui feront bon service pour tous renseignements et paiements, faisant iceux nonobstant les

autres combats et offices d'éclaireurs avec les autres, aux temps dûs comme il est dessus stipulé ; et feront là où ils se trouveront avec la personne dudit Seigneur Jehan, avec bonne foi, et assurance pourtant qu'ils seront au nombre dessus dit.

» Item, qu'il plaira à Son Excellence qu'au dit Seigneur Jehan soient concédés des logements pour quinze places d'hommes d'armes, et ceci pour son écurie, et que les dits logements se donnent pour autant d'hommes d'armes, suivant la répartition stipulée par la charge, qu'il en est donné aux capitaines de sa Majesté Césarienne.

» Item, que lesdites troupes dudit Seigneur Jehan soient obligées, en temps voulus, à faire les fonctions de guerre et reconnaissances d'éclaireurs et observer les règlements qu'observeront les autres troupes de Son Excellence, touchant les logements et contributions.

» Item, que ladite charge aura pour durée les deux années prochaines, à dater de la mi-octobre prochaine ; et pour l'observation de ce qui est contenu ci-dessus, il se fera deux copies des dites stipulations, soussignées de la propre main des Seigneurs susdits, le Duc et le Seigneur Jehan, et scellés de leur sceau. Desquelles, après, l'une devra demeurer entre les mains de Son Excellence et l'autre entre les mains du susdit Seigneur Jehan.

» Donné en notre castel de Trezzo, le 26e jour d'Août 1523.

» François.

» Vu : Morone.

» Barthélemy Rozoni. »

Le duc s'était réfugié dans ce château de Trezzo sur l'Adda, par crainte de la peste qui ruinait Milan. Sous l'influence des haleines salubres que lui soufflait la vallée de la Brianza, cet Eden des Lombards, il y avait rassemblé sa cour, que menait, à défaut du maître aimé

mais faible, la puissante volonté d'un Morone, de « l'infatigable Morone. » On attendait le gros orage qui se reformait encore une fois ; et Jean de Médicis était une espérance bien puissante.

Mais Jean n'était pas satisfait. Plus persuadé chaque jour de sa valeur, au milieu de chefs qui ne sont pas même ses dignes rivaux, soucieux de sa grandeur, flottant de rêve en rêve, il se sent pressé par la vie, il sait qu'il peut mourir demain, ce soir, et l'Etat qu'il désire échappe toujours à ses mains.

« Vous m'avez en ceci fort mal servi, écrit-il au confident chargé de la négociation, et avec Son Excellence le Duc et avec Morone. » En outre, il était molesté par les marquis Malaspina, qui violaient les conventions. Que d'affaires ! ces bandes exigent une vraie chancellerie, et ce guerrier traîne avec lui les papiers les mieux en ordre qui nous aient été conservés. Il est temps, en cette fin d'août, de préparer les armements pour la guerre d'automne. Il faut rassembler l'artillerie. Pourquoi, lorsque six belles pièces de canon furent prises dans San Secondo à Philippe de' Rossi, les a-t-il données trop généreusement à Louis de Gonzague, « comme pour gage, dit un biographe, qu'il mourrait en sa maison ? » Elles lui seraient bien nécessaires à présent :

« Regardez, dit-il à Suasio, par la maison là-bas au Trebbio, par dessous les lits, et partout, et aussi dans dans l'arsenal, il s'y trouve plusieurs grosses pièces d'artillerie, courtes, en bronze et en métal, cherchez-les bien, il y a encore des pièces en état et des avariées, en bronze et en métal, cherchez-les, et si elles ne s'y trouvent pas, cherchez à Florence, à Castello, partout, autant qu'il y en aura ; et envoyez-les moi de suite ici par un exprès. Je dis aussi bien les pièces intactes que les rompues. N'y manquez point.

» Reggio, 20 août 1523. »

Il faut des chevaux barbes, des « beaux », et tous ces achats laissent trace, dans les papiers où se retrouve jusqu'au billet de faire part envoyé par le marquis de Gonzague François-Jean, pour la mort de sa mère, décédée le 25 août, « munie des sacrements de l'Eglise ».

Sans cesse à cheval sur les routes brûlantes de la Lombardie, il fallait courir à Milan pour les conventions, regagner Reggio pour lever des hommes ; la fièvre tierce l'avait repris, pendant qu'il venait « en poste », la nuit, sans débrider.

Le voilà donc Impérial derechef, avec une solde qu'il tâche d'augmenter, de « rendre certaine et fixe, afin de nourrir tant de braves soldats qui le venaient rejoindre, et l'aimaient souverainement. »

Il est celui que l'on mettra toujours au premier rang. Lorsque Bonnivet passe le Tessin, pour commencer un mouvement qu'il veut décisif, le duc Sforza couvre Pavie en détachant « vite, vite, vite » et par une marche de nuit, les fantassins des bandes noires. Puis, en octobre, c'est Milan même que les bandes noires défendent.

Prosper Colonna s'est retiré, de Novare à Milan, dans une litière que Jean des bandes noires protégeait, en repoussant à l'arrière-garde les efforts des Français qui inquiétaient la retraite. Le vieux général, moribond, a recueilli quelque vigueur pour rendre justice au capitaine dont l'ardeur l'avait si souvent offusqué. Maintenant les troupes françaises cernent Milan. Il faut ravitailler la ville, et que les convois de Trezzo, de la fertile Brianza, l'empêchent de mourir de faim. Jean des bandes noires, avec deux cents hommes d'armes, trois cents chevau-légers, mille hommes de pied, sort de la ville : il rencontre quatre-vingts lances françaises, les harcèle, et puis il feint une retraite ; les ennemis sont attirés dans une embuscade, défaits, tués ou pris.

Cependant, le jour même où l'armée française a passé

le Tessin, le pape Adrien VI est mort. Sa haine de fraîche date contre la France l'a si bien animé que depuis le 5 août la fièvre romaine a rongé cet homme, odieux aux Romains par tous ses mérites. Deux mois vont préparer la rude élection de Clément VII. En attendant que le nouveau pape Médicis fasse voir au monde la différence qui existe entre un intrigant et un chef, Jean des bandes noires grandit encore, au siège de Milan.

Il a laissé dans la Lunigiane des agents actifs, qui défendent ses intérêts contre les Malaspina. « Nous nous mangerions les uns les autres, écrit l'un d'entre eux, plutôt que de consentir à vivre sous ce tyran de marquis, c'est étonnant que pour ses ribauderies la terre ne l'engloutisse pas. » Les détachements des bandes ont mis « la chaîne au col » aux Malaspina. et l'on persuade à Florence que ses intérêts se confondent avec ceux de Jean. Même les gonfaloniers doivent invoquer son pouvoir, tant il est bien secondé, là-bas, dans les âpres montagnes. Aussi se donne-t-il tout entier à la guerre contre la France. « Il ne se repose jamais, disent les Vénitiens. Quel vaillant homme! »

Pendant que Jean fait des prisonniers par centaines, blesse Barnabé Visconti, ramène en une seule fois deux cents ennemis et davantage au Duc qui est venu le voir rentrer de l'escarmouche, pendant qu'il donne « sans relâche de rudes peines aux Français, » et soutient presque à lui seul le poids de ce siège terrible, une trahison se prépare, auprès de lui ; l'un de ses chefs d'escadron, Morgant de Parme, avec quelques autres parmi lesquels se rencontre un chevau-léger, s'est laissé corrompre par Bonnivet ; il est convenu qu'un signal avertira les Français lorsque leurs complices seront de garde au bastion : ils trouveront la porte ouverte, et la ville sera surprise. Mais un traître a trahi le traître, et Jean des bandes noires, averti, saisit la preuve du complot.

Il fit prendre Morgant et ses complices, et devant les bandes rangées en bataille ils furent, selon les usages de la guerre, passés par les piques ; le chevau-léger fut remis à la justice de ses camarades, qui le tuèrent à coups de lances. Puis, Jean voulut rendre aux Français la monnaie de leur pièce : il fit le signal convenu, pour les massacrer s'ils entraient. Mais un fugitif, évitant le châtiment de ses compagnons, les avait prévenus ; il fut rémunéré, Milan resta dans les mains des Impériaux, et les Français ne donnèrent pas dans le piège. On coupa les condamnés en « morceaux et boucons », on exposa sur les murailles, face à l'ennemi, les quartiers sanglants de leurs corps. Le Duc et le peuple milanais avaient eu le spectacle du supplice, « lequel fut très bien ordonné. »

Jean regrettait la vie plus libre des années passées. Il pensait à faire venir à San Secondo tous ses faucons de chasse. Plus éprouvé chaque jour et plus heureux dans ses escarmouches, on lui remettait la défense de la ville et son ravitaillement ; et le fardeau pesait. Milan souffrait de la famine, les moulins étaient rompus, Prosper Colonna se mourait. Heureusement, l'armée française, qui dépérissait au milieu des neiges dans l'humide et froide Lombardie, ne songeait qu'à se retirer. Bonnivet recula sur le Tessin. Sa campagne était manquée.

Pendant ce temps, un événement capital pour les Médicis se préparait péniblement : c'est l'élection de Clément VII. Le conclave siégeait toujours ; « j'ai entendu dire, écrivait l'homme du duc d'Urbin, Manfredi, que la raison qui fait prolonger l'élection du Pape, c'est que les hiboux du cardinal Orsini ont tellement épouvanté la petite colombe qui apporte, dit-on, le Saint-Esprit, qu'elle ne s'approche plus du conclave, et cet avis me vient de personnes dignes de foi. »

Pendant que Jean des bandes noires protégeait l'entre-

vue de Barnabé Visconti avec Colonna moribond, et qu'il empêchait le peuple de lapider le parlementaire, la « colombe » reprenait courage. On expulsait de Milan les bouches inutiles à peu près dans le même temps où le cardinal Jules devenait Clément VII. Jean de Médicis avait manqué de pain, depuis deux mois, et à la lettre, n'en ayant pas « pour un écu ». Le nouveau pape Médicis, élu le 18 novembre, allait-il faire la fortune de son parent, de son guerrier?

« Voici Clément VII, écrivait plus tard Pierre l'Arétin à Marie Salviati, et il met tout en œuvre pour que les hauts faits du Seigneur Jean ne l'exaltent point. » Cependant, Marie Salviati ne perdait point de temps. Son amour d'épouse et de mère avait fait surgir, dans la jeune femme, sous la direction de Fortunati, la plus passionnée, la plus subtile intelligence pour les intérêts matériels; elle voulait, avec une âpreté tenace, user de ce Pape nouveau. Dès le 5 décembre, elle lui écrit. Le bon Fortunati rédige et dispose; mais il n'a plus qu'à donner un avis et à suivre comme il peut la dictée impétueuse qui fait chopper sa petite écriture trouble. Marie Salviati voit le but, elle y marche avec un entrain délibéré :

« Jésus-Marie.

» Très Saint-Père, et Seigneur Clémentissime. Je suis on ne peut plus certaine, que par la grâce de Votre Sainteté je suis beaucoup moins exposée à mes difficultés ordinaires, et cela me devrait donner plus de patience que je n'en montre à vous prier; cela est bien vrai; mais aussi, plus j'attendrais, et plus Votre Sainteté devrait prendre peine à tous égards. En conséquence, avec humble respect je vous rappelle de daigner condescendre à libérer Monseigneur mon époux de tant de dettes et d'engagements dont il se trouve présentement chargé : à cette fin qu'ils ne lui dévorent pas entièrement ce peu qui lui

est demeuré : car si Votre Sainteté ne s'en mêle, il n'y a aucun moyen qu'il s'en puisse libérer. Aussi je prie dévotement V. Sainteté d'y daigner présentement mettre la main : bien assurée que le moyen ne Lui faudra point pour délivrer mon époux, sans se beaucoup gêner et incommoder, soit par le moyen de la saline ou de la douane, soit par tout autre qu'Elle pourra préférer. Et je ne serai jamais lasse de prier Dieu pour Son salut, Lui demeurant éternellement esclave ensemble, avec son très amé et bon fils. Aux très saints pieds de Laquelle je me recommande très humblement.

» Florence, 5 décembre 1523

» De V. E. Sainteté l'esclave et fille,

» Marie Salviati de Médicis. »

Les Riario, les de' Rossi, cherchaient aussi leur entrée auprès du Pape. Mais Marie Salviati pensait, avec raison, qu'il était temps de songer à soi-même. On commençait à faire la curée. Ridolfi à l'archevêché de Florence, Jean Salviati légat à Bologne, Hippolyte de Médicis et Alexandre, les deux bâtards, appelés à Rome pour vivre sous la main du fils d'Antonia del Cittadino, chacun aurait sa part, et Jean de Médicis, Marie Salviati, Cosme resteraient à l'écart? elle s'était juré que non ! « Pensez plutôt aux affaires de Rome, disait-elle à Jean, elles sont beaucoup plus solides que celles de là-bas. » Et elle ajoutait de sa main :

« Je vous en prie, ne vous laissez pas endormir avec ces affaires de là-bas, on le fait pour vous tenir à l'écart ; et sachez que changer d'état, c'est changer de condition ; souvenez-vous du pape Léon, et qu'il n'a pas vécu assez ; et soyez assuré que je n'écris point ceci au hasard. »

» Florence, 31 décembre 1523. »

Ce fut sa lettre de nouvel an : peu lui importait que le duc de Milan se reposât sur Jean, que le duc de Bourbon lui envoyât des messagers secrets et lui offrît son amitié. Le Pape tenait les faveurs, il pouvait donner de l'argent. Lasse de se débattre dans la pauvreté, cette Salviati, cette Médicis, pendant que son mari gâchait l'argent en vaine gloire, voulait avoir sa part de proie, pour lui, pour elle, pour son fils.

CHAPITRE IV

LES GRANDES GUERRES.
JEAN DES BANDES NOIRES AU SERVICE DE LA FRANCE.
LA BLESSURE SOUS PAVIE (1524-1525.)

« Du temps du pape Léon, écrivait un jour Marie Salviati courroucée, tous les gredins ont eu quelque chose ; excepté nous ! » Elle a laissé dans la correspondance de cette époque les mille traces d'une activité dévorante. Elle anime Fortunati, parle, intrigue, affirme avec rage que : « les promesses de Sa Sainteté ne manqueront pas, que Jean a recommandé Cosme, qu'il va pouvoir ne plus penser à son fils, qui l'inquiétait, mais à lui seul, » elle voudrait faire venir Jean lui-même à la Curie.

Elle obtient la première faveur. Elle va s'installer à Rome, auprès de son père toujours aimé par les Papes, à côté de sa vaillante et admirable mère, elle va mettre son fils sur le même pied que ces deux bâtards favoris, Alexandre et Hippolyte. Elle déploie une astuce et une énergie bourgeoises à faire de Cosme un vrai prince, bien en vue, doté, renté. Le Pape commence à donner dès le mois de janvier. C'est vingt ducats, pour un cheval au petit Cosme ; puis, en mars, deux cents ducats à Marie Salviati ; et quatre encore, pour équiper le cheval du principicule.

Ce cheval va le mener à Rome. Et Jean des bandes

noires s'en réjouit de loin : « Très-chère épouse, écrit-il de Milan à Marie Salviati, puisque le mauvais sort a voulu que la haquenée que je te voulais envoyer soit fourbue, je ne veux pas néanmoins que tu manques d'aller à Rome ainsi que je te l'avais écrit ; aussi je te répète d'y aller, et le plus tôt sera le mieux ; loge-toi dans ton Palais Salviati, chez toi, j'en aurai plaisir.

« Arrivée que tu seras à Rome, dès que tu pourras tu iras aux pieds de Sa Sainteté, tu les baiseras derechef en mon nom, et suivant les paroles qui te viendront sur le moment tu me recommanderas à Sa Sainteté, tu lui feras entendre ce que tu sais de mon état, et puis comment j'ai été et je suis au service du Seigneur Duc, et à cette entreprise-ci pour le compte de Sa Sainteté ; et que je ne suis pas homme à manquer de faire tout mon possible pour bien faire honneur à notre maison. De vrai, je suis accablé de dépenses, et voici longtemps que l'on m'a fort mal payé, comme Sa Sainteté le sait bien, à laquelle je me suis maintes fois plaint par lettres. Je sais bien que Notre Seigneur pense à mes affaires, tant présentes qu'à venir et qu'il a fait dire au Seigneur Duc, ici à Milan, qu'il fournisse à mes dépenses en m'octroyant un Etat qui me rapporte 6 ou 8 mille ducats ; si je l'avais, ce serait prou. Nonobstant, considérant la variation de ce pays et les continuels mouvements dont il est travaillé chaque jour, il me paraît qu'il y aurait lieu de penser, en outre de cela, à une chose plus ferme et stable, et de plus de fondement. Et ce que cela pourrait être, c'est ce qu'il ne m'appartient point de dire à Sa Béatitude, laquelle, si elle le veut, n'en manquera point. Ce n'est point que j'aie de grandes prétentions, mais je pense seulement à un revenu qui me permît en fait de ne pas être toujours à mourir de faim et sans trêve sur le gril. Je ne puis non plus réformer mes dépenses. Car, celui qui veut être en crédit près des soldats, il faut à toute force qu'il dé-

pense. Tu es sage, et tu seras sur le fait. Et tu sais bien ce dont j'ai besoin. Je n'aspire qu'à tenir de Sa Sainteté assez pour vivre comme mes pairs ; pour l'honneur, je me l'acquerrai par les armes. En somme, il faut que Sa Sainteté pense à faire en sorte que je puisse vivre, et que j'aie un état ferme et stable, de façon que mes descendants en puissent jouir, sans avoir sans cesse à vivre dans les transes.

« Tu seras là, et tu verras au jour le jour où et comment tu trouveras matière à parler. Gouverne-toi donc sagement et prudemment, et que personne ne soit mis dans le secret de nos tourments.

« Tu feras connaître encore à Sa Sainteté, comme de ton propre mouvement, le désordre de mes affaires et à Florence et céans. Mais adroitement, et en temps et lieu.

« Je ne dirai rien d'autre, attendu que je m'en remets à toi, qui sauras m'aviser souvent.

« Nous sommes sur le point de ressortir hors de Milan, pour aller trouver l'ennemi. Dieu nous donne victoire !

« Je t'envoie la zibeline demandée. De beaux gants fourrés, il n'y en a point ici. Je me recommande à toi. »

Et la lettre contenait un billet pour son agent d'affaires, Dante Gori, celui qui encaisse les largesses pontificales.

La veille, le duc de Milan, qui n'osait faire un pas hors de ses châteaux sans l'escorte de Jean, lui avait écrit pour le prier, sous un prétexte de guerre, et en cachette du Seigneur Vice Roi, de lui faire compagnie entre Binasco et Milan. Le Vice-Roi, c'était Lannoy, venu pour reprendre le commandement après la mort de Prosper Colonna : il avait ramené Pescaire. Et ils employaient à l'envi l'infatigable Jean et ses bandes noires. Pendant ce temps, Marie Salviati se mettait en chemin pour Rome, elle décidait jusqu'à Fortunati ; le Pape venait d'accorder un beau palais, où il logeait présentement l'ambassadeur de Portugal, pour recevoir Jean lors de sa venue à Rome :

la peste reprenait avec le printemps, et deux serviteurs étaient morts chez Simon de Ricasoli.

A travers une bourrasque de pluie et de vent, Marie Salviati et le petit Cosme avec leur escorte de vingt cavaliers arrivèrent dans Rome le 27 février au soir, et furent reçus par Lucrèce et Jacques Salviati, par le cardinal Jean, par les Prieurs Pierre et Bernard, par toute cette famille enivrée de revoir la tiare sur le front d'un Médicis. Le lendemain, le Pape fit demander Cosme, et le caressa longtemps. Et Marie Salviati se proposait d'aller faire, le jour suivant, la fameuse visite au Pontife. Elle aussi, son style est allègre ; en écrivant, « le Seigneur Dieu vous donne bonheur et victoire ! » elle pense à cette bataille qu'elle va livrer, elle, dans les chambres du Vatican, tandis que son mari chevauche aux fanges de la Lombardie.

Elle croyait, l'adroite femme, gagner à force d'artifices un Etat pour son mari ; elle en préparait un pour son fils. Jean ne possède ni l'esprit d'intrigue ni l'esprit de suite ; la résidence auprès du Pape lui est odieuse, et il est, avec ses absences perpétuelles, un inconnu pour les Florentins ; ils l'admirent de loin, mais ils ne s'accoutument point à lui. Le fils, silencieux, tenace, laissera refroidir la lave où son père aura disparu ; dans l'Italie écrasée sous une paix avilissante, dans Florence affaiblie sous la tyrannie de l'Empire, les événements passeront, tragiques et honteux, pour apporter à Cosme la couronne ducale. Mais Jean des bandes noires n'a point le caractère qui prépare ni la tradition qui impose ; cadet, de famille cadette, il est un aventurier. Et, du condottière ancien, s'il exagère la bravoure, il n'a point les vues politiques et le génie volontaire. C'est lui qui, dans le beau milieu des négociations ourdies à son profit, se lasse, s'enfuit en laissant ce billet : « Curé, j'ai parlé au Pape. Il consent que je m'en aille quand je veux ; donc, allez chez Sa Sain-

teté, voir à ce qu'on me donne l'argent qu'il me veut donner, qu'on me le remette, car je veux partir le plus tôt possible ; et je voudrais que vous lui demandiez s'il me veut donner la pauvre somme qu'il me faut meshuy. C'est tout : venez vite faire cette démarche auprès du Pape, et la faites ce soir à toute force, sans y manquer, pour rien au monde. C'est tout. Ne dites rien à personne de mon départ. »

La grande affaire, dont sa vie et la victoire dépendaient, c'était de se bien monter. Pas une lettre qui ne parle des chevaux barbes. « Je ne puis vous écrire longuement, disait-il au Prince de Brisignano, car je suis à toute heure en un souci perpétuel, et exercice de bataille. » A Florence, on trouvait qu'il en faisait trop, on commençait à craindre pour lui :

« Je rappellerai avec respect à Votre Seigneurie, écrivait Suasio, qu'au temps présent elle est très fameuse auprès de tous comme un grand capitaine qui soit en Italie, et sans pareil ; et en telle estime et grade Elle se trouve au regard des gentilshommes qu'Elle s'en peut moult glorifier et contenter. Tous les amis de V. S. toutes fois qu'ils me rencontrent, me supplient de Lui écrire de n'en vouloir point trop faire, de ne pas tenter si fort la fortune, et de n'avoir cure d'en plus acquérir. Si bien que, Monseigneur, songez à vous maintenir en cette bonne réputation, en ce nom divin, mais en faisant tout pour sauver votre vie, c'est là qu'est la loi et les prophètes ; et puis, arrive qui plante, nous serons toujours les vainqueurs. »

Placer des exploits, au meilleur taux possible, c'était bien son désir, et le conseil était séant. Mais, heureusement pour sa gloire, ce Médicis était matiné de Sforza : l'épée en main, la lance au poing, son barbe Sultan dans les jambes, il piquait droit et frappait ferme, sans penser à sauver sa vie, sans rien voir que les ennemis, de-

vant son cheval, et la victoire derrière les cadavres et les prisonniers.

Marie Salviati avait vu le Pape. Elle se hâta d'écrire la réponse de sa propre main : « La réponse de Sa Sainteté a été la suivante : que jamais elle ne ferait défaut à V. S. quant à l'Etat que l'on cherche à lui donner en Lombardie ; que V. S. n'en doute point ; que lorsqu'une fois vous l'aurez, vous pourrez être assuré qu'il sera stable et ferme, attendu qu'il sera assuré par telle personne qu'il n'y aura lieu de rien craindre ; et que si l'on ne pouvait l'octroyer en ce pays, on ne manquera pas de le donner dans un autre lieu sûr. Quant à la fille, Sa Sainteté a répondu que les temps ne permettaient pas que présentement on pût faire autre chose que d'attendre à voir la fin de cette guerre. »

La « fille », espérons que c'était Cornélie Riario, si fortement recommandée à Jean par Catherine Sforza, et dont le prénom passe dans une des pages immondes que ce *compagnaccio* d'Arétin barbouillait déjà, pour Jean des bandes noires, avec une verve grossière de goujat improvisateur. Mais ce pourrait être aussi bien, cette *putta*, cette fillette, quelque nièce de' Rossi, voire même une fille bâtarde : les femmes légitimes étaient alors trop asservies, ou trop dédaigneuses, trop faibles ou assez fortes pour s'occuper, sans sourciller, des maîtresses et des bâtards.

Dès le début de cette année 1524, Jean avait agrandi l'ambition de ses entreprises. Le Vice-Roi Charles de Lannoy ne méconnaissait pas la valeur d'un tel condottière. Déjà, sur la fin de janvier, les bandes noires avaient fait, avec ardeur, avec trop d'ardeur, la fameuse camisade où Bayard faillit être pris, à Rebec. Bonnivet s'était retiré, s'était enfermé dans Abbiategrasso, entre le Naviglio Grande, canal dérivé du Tessin, et la rivière torrentueuse ; un peu plus haut vers les montagnes, sur le

chemin de Magenta, le mauvais poste de Rebec, impossible à fortifier, fut remis à la garde du chevalier Bayard, avec deux cents hommes d'armes et les gens de pied de Lorges ; Bayard, moins clairvoyant que brave, et pour si peu tacticien qu'il fût, ne laissa pas, néanmoins, de voir combien ce village découvert le mettait en péril, et quelle étrange place on lui donnait à garder. « Monseigneur, avait-il dit à Bonnivet, je ne sçay comment vous l'entendez, mais pour garder Rebec, au lieu où il est assis, la moitié de nos gens y feraient bon besoing. Je connais nos ennemis ; ils sont vigilans ; et je suis bien asseuré qu'il est quasi difficile que je n'y reçoive de la honte. Car il m'est bien advis que, si quelque membre de vos ennemys y estoient, par une nuit les irois réveiller à leur désavantage. »

De fait, il y fut réveillé dans la nuit du 27 janvier. Cinq cents chevau-légers sortirent de Milan, et Bonnivet ne le sut point, lui qui s'était vanté « qu'il ne sortiroyt point une soris qu'il ne fust averti. » Pour se reconnaître dans l'ombre, ils avaient des chemises blanches par-dessus leurs cuirasses ; le guet fut surpris, et, sans la hâte d'attaquer au mépris de toute précaution, défaut brillant des bandes noires, sans les « piqu'avant ! » et les cris dont l'ennemi fut averti, les Français se trouvaient saisis à l'improviste ; Bayard, qui couchait avec ses avant-bras et ses cuissards, et à côté de sa cuirasse, s'arma promptement, à la première alerte. Lorges et ses gens accouraient aussi vers les barrières. « La huée fut grosse, dit le Loyal serviteur, et l'alarme chault. » On put regagner Abbiategrasso, mais on perdit tous les bagages. Les Italiens commencèrent par dire que l'on avait pris aux Français tous les hommes d'armes et deux mille gens de pied ; le jour suivant, il n'y avait plus de pris que six chevaux de la gendarmerie, et quarante pourpoints en velours. Certains chroniqueurs transalpins ajoutent bien trois dra-

peaux, mais ce n'est pas sûr : drapeaux ne sont pas pourpoints, et Bayard protégeait la retraite.

En février, c'était encore des escarmouches, et malgré les Vénitiens qui venaient à la rescousse en criant : « Marco, Marco! Italia, Italia! » cette fois-ci, le 17, une bannière noire et un lieutenant des bandes noires restèrent aux mains des Français. Autour des bourgades et des abbayes, dans ce pays où chaque nom de village est illustré par un souvenir de bataille, c'était des alertes, des pourchasses et des combats.

Jean se fatiguait cependant de cette guerre sans profit, dans un pays ruiné, saigné, pestiféré. Français, Italiens, Espagnols, souffraient, manquaient de vivres, de chevaux; la gendarmerie française avait vu périr ses montures, et des courtauds remplaçaient les destriers. Quant aux Suisses, trois ou quatre sentinelles du camp français, prises par Jean des bandes noires, disaient que deux mille Valaisans et trois cents lances fournies, à cinq hommes par lance, venaient de déserter à la fois. Au printemps, les hautes montagnes, qui cachaient la vallée du Rhône, semblaient rappeler leurs mercenaires. Les chemins rouverts, ils partaient. Puis, on leur proposait des paies, les émissaires apportaient à Sion, ou dans les Petits-Cantons, des promesses magnifiques : et le réservoir de soldats à vendre se vidait encore une fois.

A travers toute la Lomelline, d'où les vivres pouvaient arriver aux Français, à Gambolò, à La Motte, à Valenza, à Mortara, c'était des courses incessantes. Mais enfin, les payes manquaient, et Jean des bandes noires voulut quitter le camp ; le duc d'Urbin, l'ambassadeur de Venise, le retenaient ; la première moitié de mars se passa dans l'alternative : les bandes noires se retirèrent jusqu'à Pavie, annonçaient la marche en retraite jusqu'à Rome. « Ce serait une mauvaise nouvelle, écrivait le chroniqueur vénitien, d'abord parce qu'il est un des

bons et vaillants capitaines qu'il y ait au camp, et puis les soldats l'aiment par dessus tout autre chef. » C'est pour conserver cet amour que Jean refusait de servir sans soldes ; on l'arrêtait encore à Gropello, près de Pavie, en lui promettant de le satisfaire : enfin il retournait au camp après avoir reçu la moitié de l'arriéré.

Il revint à Milan, pour préparer avec l'inlassable Morone la prise de Caravaggio, les courses dans le Lodigian, tout ce qui pouvait menacer et distraire un ennemi dont le sang-froid disparaissait à chaque épreuve nouvelle. Il s'irritait de jour en jour, et les bandes noires ne se tenaient plus bien en bride. Capables des plus durs exploits, elles emportaient Garlasco, lorsque déjà le duc d'Urbin perdait l'espérance de voir le troisième assaut réussir ; dans l'eau jusqu'à la gorge, les soldats de Jean traversaient les fossés et passaient la brèche, perdant beaucoup de monde, et leur porte-étendard, Angelo de Padoue, se noyait dans les tourbillons du Terdoppio et dans les trous des fossés regorgeant ; puis, ils prirent Abbiategrasso, et massacrèrent, et pillèrent.

Cette campagne fut féroce : Abbiategrasso, Caravage, pris et repris, dans un seul mois, par ces bandes exaspérées, laissèrent un long souvenir, une trace de sang sur le nom des bandes médicéennes. Pourquoi la guerre est-elle faite, si ce n'est pas pour tuer les gens ?

Les bandes noires emportèrent à Milan le butin d'Abbiategrasso ; la ville qu'ils venaient de prendre était pestiférée ; aussitôt, la peste reprit à Milan, toutes les maisons où les dépouilles étaient entrées furent si bien infectées, que les milliers et les milliers de morts encombrèrent de nouveau la malheureuse cité ducale.

Jean des bandes noires était écrasé d'affaires. La Lunigiane était toujours menacée, on lui emprisonnait son chancelier, il ne pouvait prendre les jours nécessaires pour aller voir ses garnisons de l'Aulla. Bonnivet tentait

un effort désespéré. Les soldats même chansonnaient l'Amiral de France pour son avarice et son incurie : sur la porte de son logis dans Abbiategrasso, les bandes noires avaient trouvé cette inscription insultante, laissée par les Français :

« Le bossu a fait sa main,
Les gens d'armes meurent de faim,
Les aventuriers s'en vont demain ! »

Des aventuriers, Bonnivet en soudoyait huit mille en Suisse. Mais ils n'arrivèrent pas plus que ceux dont Dietingen de Salis avait pris la charge : comme eux ils se heurtèrent aux bandes noires. Jean de Médicis remonta jusque dans Bergame, il s'y trouva le 13 avril ; « jamais, disaient les Vénitiens, on ne vit plus superbes troupes et plus désireuses de combattre. Bergame est bien en sûreté, le seigneur Jean suffira pour tout. »

Il venait d'être malade, mais le titre de général l'avait guéri. Les Suisses ne vinrent pas plus loin. Doutant de la paie, ils étaient en outre terrifiés par le nom de ce Médicis, qui faisait la guerre à outrance. Tout dernièrement, pour venger quelques soldats de ses bandes, que des Suisses à la solde française avaient mis à mort, il avait massacré dans une villa trois cents Suisses, soit un cent pour chacun des trois chevau-légers perdus. Une guerre sauvage, la « mauvaise guerre » sans quartier ni merci, fut dès lors, pendant près d'un mois, la règle entre les deux armées : on massacrait ce qu'on prenait.

Le 18 avril, Caravage fut mis à feu et à sang, et son château pris d'assaut et saccagé. Puis, parmi la recrudescence de la peste, les villes du Milanais tombèrent une à une aux mains de la Ligue. C'est dans ce mois de pertes et de défaites que mourut Bayard. Pendant que les Suisses, refusant de passer la Sesia, forçaient Bonnivet à la retraite, l'amiral blessé par un coup d'arquebuse avait remis le commandement au Bon Che-

valier et au comte de Saint-Pol. Bayard, par des charges sans trêve, couvrit le recul de l'armée. Un coup de hacquebute lui brisa l'échine. Sa mort est légendaire. Les victoires des autres ne la valent point. Jean de Médicis était là, parmi ces cavaliers que repoussait le suprême effort de Bayard.

Jean des bandes noires acheva la guerre en prenant Caprino, en prenant Abbiate. Lodi même, défendu par le vaillant cadet de Gonzague, Frédéric de Bozzolo, se rendait à la fin. On négociait, malgré l'avis de Jean, qui aurait voulu poursuivre les Français jusqu'au bout : « Nous les tuerons tous, disait-il, en avant ! ou nous les prendrons. » Mais tout le monde en avait assez de cette guerre; la défaite des Français avait donné l'idée d'envahir la Provence. On les voyait, ces Français bravaches et présomptueux, faire une « retirade plus à longues journées que courtes ». On songeait moins à les détruire qu'à les pousser hors d'Italie. Et l'opiniâtre Charles-Quint dressait déjà ses batteries vers Marseille, vers le royaume d'Arles, et, qui sait ? plus loin.

Jean des bandes noires était trop ardent pour suivre une telle retraite. Il eût acculé l'ennemi, forcé, désespéré des hommes braves et bouillants, dont le malheur était d'être commandés par des courtisans. Durant toute cette campagne du printemps, où il avait fait miracles, on était sans cesse obligé de le retenir : il avait fait manquer à demi la surprise de Rebec, en fonçant trop tôt : devant Abbiategrasso, c'est tout au plus si l'on pouvait lui faire attendre l'artillerie. Avec cela, plein d'une juste fierté, confiant en lui même de plus en plus : n'est-ce pas sur lui que Pescaire et Morone, et le Duc, et tous, s'étaient reposés pour la lutte et pour la victoire ? Pendant que le Pape lui parlait encore de Fermo, que les Rossi, les Vitelli, lui recommandaient leurs affaires, c'est lui qui assurait les vivres, qui coupait les ponts à Buf-

falora, sur l'Adda, en amont de Lodi, c'est lui qui menaçait Lodi ; c'est sur lui que Morone avait compté lorsque les ennemis remontaient de Lodi pour tourner Milan et venir sur Abbiategrasso par Affori ; c'est lui qui devait « leur donner leur pénitence ».

Il demeurait donc à tenir et à battre cette Lombardie tant foulée ; il faisait repasser le Tessin aux ennemis s'ils se montraient sur l'offensive. Blessé légèrement devant Abbiategrasso, cette éraflure d'escopette, dont il laissait ignorer jusqu'à la marque, ne l'arrêtait pas un moment. Grisons à Bergame, à Chiavenna, à Bellinzona, tous ces montagnards lui avaient semblé « de peu de compte. » Et son nom, l'ombre de ses bannières, les avait rejetés dans leurs glaciers et leurs sapins. A quatre milles de distance, ils s'étaient arrêtés devant les bandes noires. Ils étaient cinq mille, pourtant, conduits par Renzo di Ponte, et quatre-vingts chevau-légers.

En ce temps, où cinq canons simples, un double, et des fauconneaux, suffisaient à ouvrir une place, où les mouvements étaient si lents que le duc Sforza connaissait heure par heure la marche et les plans de ses ennemis, qui pouvait résister aux bandes aguerries et véloces ? Abbiategrasso l'avait trop vu.

La renommée de ces exploits avait illustré Jean des bandes noires, comme on peut penser, dans Florence. « Je fus hier, écrivait Suasio, du Trebbio qu'il administrait, je fus hier à Florence, où étaient arrivées des lettres de Messire Goro (Gheri) et du comte Busch (etto) narrant comment Abbiategrasso avait été emporté par l'ordre et la valeur de V. S. De ce haut fait, Florence entière s'entretenait avec grande louange, et grandissime affection, et l'on ne se contentait point de louer et magnifier un peu, mais on vous élevait jusqu'au ciel, et tout le monde était d'accord en ceci, que si Dieu préservait Votre Seigneurie, en cette campagne, de tant de

guerriers et souverains périls, notre époque n'aurait personne à Lui comparer : Dieu veuille vous sauver... Madame m'avise qu'elle sera bientôt céans au Trebbio. »

Jean des bandes noires allait sortir en effet plus grand, et plus formidable aussi, de ces longues batailles. Il porte, devant tous, la trace des tueries guerrières et des massacres; il les a commandés, quand c'était vengeance, tolérés si les bandes noires venaient de donner un assaut De lui-même, n'ayant jamais été rapace, il n'est plus cruel, que dans la mesure où il croit nécessaire de frapper l'âme brutale des soldats par un exemple. Même, il se donnera la peine, en remettant un prisonnier aux Espagnols, toujours et partout sanguinaires, de prier qu'on ne le tue pas :

« Messire Don Juan, écrit-il avec la main qui vient de brandir l'épée dans Abbiategrasso, je vous envoie celui que vous me demandez, afin que vous connaissiez que je vous aime. Mais bien vous prie, pour l'amour de moi, de ne lui point faire déplaisir, c'est-à-dire de ne le tuer point, car si vous le mettiez ou faisiez mettre à mort, vous me feriez déplaisir à moi-même, car ce serait grande honte et charge pour moi. Aussi, pour l'amour de moi, et pour mon honneur, vous ne le tuerez ni ne le ferez tuer. Le reste vous regarde.

« Faite à Biagrasso, le 23 avril 1524. »

La lettre est datée du jour même où la ville était mise à sac. Des vertus guerrières, Jean possédait la plus précieuse : un imperturbable sang-froid, clairvoyant au dernier détail, au milieu des incendies et des meurtres, parmi le sang et le vacarme d'une ville que l'on viole.

« Les vainqueurs, écrit Guichardin, se divisèrent en plusieurs lieux : à Lodi fut envoyé le duc d'Urbin, à Alexandrie le marquis de Pescaire, seules villes qui fussent

encore fidèles au roi de France, parce que Novare, à l'approche du duc de Milan et de Jean de Médicis, s'était rendue. » C'est le 23 mai que l'attaque se fit; le château résista trois jours; mais personne n'avait plus à cœur une lutte que la retraite de Bonnivet rendait stérile. La vie civile, — si l'on peut appeler ainsi l'existence du condottière sans cesse en chemin, sans relâche occupé de dissensions avec ses rivaux, — le temps des courses entre Florence, l'Emilie, le Trebbio, la Lombardie et Rome, recommença pour quelque mois.

Durant cette guerre, d'ailleurs, où « la puissance du Roi de France n'avait pas été affaiblie, ni les racines du mal extirpées, et qui n'enlevait pas, mais différait seulement de si grandes calamités », quelques éclaircies s'étaient faites, où l'on vivait joyeusement. Les plus grotesques lettres de l'Arétin et des autres familiers sont de ce temps-là : c'est dans ces reliques d'archives que l'on apprend comment un drôle parlait alors à son seigneur.

« Je suis à Reggio, écrivait l'Arétin. Grâce à Dieu, et par le Corps du Christ il me semble être en l'autre monde, et l'on connaît bien que le Seigneur Jean n'est plus céans : si la peste y était, on serait plus gai.

« J'ai chevauché au logis de madame Paula, par révérence de votre amour, et ne croyez mie qu'en arrivant j'ai trouvé le visage d'antan. C'était une mélancoliquissime figure, elle, sa mère, tous! et les enfants malades. Les dames infortunées, je veux dire les servantes ; et les maîtresses possédées du diable. J'y suis resté un jour, et puis j'ai fui chez le Cavalliérot. Si j'étais demeuré un jour de plus au milieu d'une telle désolation, il m'eût fallu tomber en mélancolie. » Suivent les lazzis d'un ruffian parlant à un soudard. Puis c'est la flatterie, aussi épaisse que l'ordure : « J'oubliais que vous avez été fort blâmé parmi les guelfes « armorum »; car vous fûtes cause que les Grisons mangèrent comme un artichaut romain Renzo

de Ceri; et l'on estime que le Pape ne vous voudra point absoudre d'un tel péché. Mais n'ayez crainte: dominus providebit. » Dans une autre lettre, c'était ses amours personnelles que l'Arétin narrait avec une verve bouffonne: « O malheureux Arétin! Est-il possible que je sois arrivé à mendier un regard, comme si les regards étaient une commende? » Puis il revenait, en serviteur fidèle de ces entreprises, aux anciennes amours de Jean des bandes noires: « Je remercie Dieu, ce brave homme, non de ce que l'Amour vous fait bonne compagnie, mais bien de voir en fureur qui vous y a mis tant de fois. Madame Paula n'a cessé d'être *in lacrimarum valle*. Elle est pâle. Elle ne va plus en carrosse, on ne la voit plus aux fenêtres, je me laisse dire qu'elle part à Bologne. Ah! méchant cruel! Ah! ingrat! Comment pouvez-vous supporter qu'une personne qui vous aime, vous adore, vous craint, soit réduite à courir le monde, toute désespérée? Pour moi, j'en ai compassion. Et je la réconforte de mon mieux. Et Dieu veuille qu'elle aille bien. Et je crois qu'elle se remettra volontiers à votre service, pour peu que cela vous plaise. Je compose présentement des choses capables d'attendrir les pierres. Et c'est cette pauvre femme qui me les fait faire pour vous. »

Il envoyait, au beau milieu de l'épître, un sonnet, capable, sinon d'attendrir un rocher, au moins de dégoûter le moins susceptible des lecteurs, mais il était au goût des princes, au goût du siècle italien. « Un petit sonnet, disait l'auteur, c'est un petit sonnet qui se répand par tout le monde; » Oronte de la fange, et digne d'avoir chanté pour Léon X, il avait fait là son chef-d'œuvre : si bête, si sale, si plat, si dénué de tout autre attrait que celui de l'ordure, il devrait être dédié, ce poème, aux admirateurs pédants de Pierre l'Arétin.

Avec cela, le parasite, le bouffon, l'entremetteur, était bon garçon; riche de cette grossière bonhomie d'un pail-

lasse, il ne pouvait voir les gens brouillés: « C'est moi, dira-t-il au fameux Luzasco, c'est moi qui de Reggio à Mantoue, dans le plus grand comble de ses fureurs, vous amenai le Seigneur Jean de Médicis jusqu'à votre lit, au moment où la morsure du sanglier, qui vous frappa dans une chasse, vous mettait en danger. »

Mais son industrie préférée s'exerçait en faveur des femmes. « Je n'ai plus rien à vous dire, concluait-il, sinon qu'elle vous aime plus que votre âme, qu'elle est à vous et ne peut oncques être à nul autre, que vous fassiez ou non cas de son amour. elle vous veut faire présent de son corps, et c'est ainsi qu'elle soussigne la présente de sa propre main. Ne faites donc plus la nymphe, trop c'est trop. »

La lettre, en effet, cette lettre au sonnet, porte en apostille : « Moi, Paule, j'affirme ce que dessus on lit, et je vous suis esclave, encore que vous ne m'aimiez point. »

Oui, parmi les guerres, la peste, on avait continué de vivre en faisant l'amour. De même que les fresques divines des peintres lombards portent la date des plus affreuses années de cet abominable siècle, il y a, dans les paperasses guerrières ou politiques, de l'amour, de la fantaisie, des joies et des plaisirs. On s'amusait au camp, on s'aimait dans les villes assiégées. La belle Clarice ou Claire Visconti passait indolente parmi les cadavres et les blessés. Le camp de Pavie reverra sa litière. La vie humaine, à travers tous les soubresauts, continue comme les rivières, comme le sang, comme la mer. De loin, les événements semblent bouleverser tout, jusqu'au fond; si l'on approche, tout demeure à peu près comme à l'ordinaire, ni meilleur, ni pire : possible, et c'est déjà bien étonnant. Voilà pourquoi sans doute, l'Arétin traitait Dieu de « brave homme ». Et c'est là, en somme, l'unique leçon de l'histoire, et le profit, pour tant d'ennui. Mais il est grand.

La difficulté qui surgissait, dans ce pays rapidement pacifié, qui aimait son duc et haletait après la paix, ce

n'était pas de conserver l'ordre et de maintenir le prince, c'était, pour Jean des bandes noires, de recueillir un bénéfice après tant de peines. Les troupes mêmes, désormais moins nécessaires, il arrivait malaisément à les faire entretenir par François Sforza, « trop pauvre pour l'heure ». Quant aux possessions désirées, elles tardaient. Enfin, tant de troupes turbulentes et désoccupées n'étaient pas faciles à cantonner. Les marquis Pallavicini recevaient de graves dommages et ils en redoutaient de plus terribles encore, si les bandes noires continuaient à passer le Pô et à revenir sur leurs terres; la mise à sac de Busseto, leur domaine, deux ans auparavant, leur faisait tout craindre. Le Pape intervint par un bref. La ville de San Secondo, que Jean des bandes noires habitait par prédilection parce que sa sœur et ses neveux l'y attiraient par leurs largesses, était trop près de Busseto pour qu'un avis formel ne fût pas très-nécessaire, et sur-le-champ :

« Cher fils, disait le bref papal, salut et bénédiction apostolique. Nous avons appris un fait qui, bien qu'il nous semble incroyable, néanmoins n'a pas laissé d'émouvoir notre cœur, à savoir que tu avais passé le Pô avec tes troupes militaires, et que tu avais envahi ou menaçais d'envahir les châteaux et domaines de notre cher fils Jean-Louis marquis Pallavicini ; l'une et l'autre chose nous serait pénible.

« En effet, que toi, notre allié de toute manière, ou qui que ce soit, fasse pénétrer une force militaire sur les terres et places fortes de la Sainte Eglise Romaine, à nous sujettes, afin de causer du dommage à autrui, attendu que pareille chose ne se pourrait produire sans outrage à notre autorité et à notre nom, nous estimerions que ce serait agir contre notre honneur ; et de cet honneur, la défense et la sauvegarde et le soin t'appartient assurément plus qu'à pas un autre ; aussi nous reposons-

nous sur ta foi et ton amour envers nous et sur ton respect pour ce Saint Siège. Que si dans ces bruits rien n'est vrai, nous nous réjouirons fort d'avoir reçu une fausse nouvelle ; mais si au contraire tu avais conçu un pareil dessein, ou l'avais mis d'ores et déjà en œuvre, nous t'avertissons et te demandons d'avoir à écarter toute violence sur nos possessions et terres, et, dans le cas où tu aurais déjà assiégé ou occupé quelque lieu, de le rétablir en son premier état, et de consentir à suivre la voie plus sûre et plus salutaire du droit et de la justice, sous notre propre arbitrage. Ce faisant, tu agiras suivant ton devoir suprême et notre agrément, ne devant en rien t'écarter de notre avis et de nos délibérations.

« Donné à Rome, auprès de Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur.

« Le 5e jour de juin 1524.

« Année première de notre Pontificat.

Au bas : « Jacques Sadolet. »

La présence de Jean des bandes noires à Rome, où il était attendu, devait arranger toutes les affaires pendantes. Le Pape continuait ses largesses à Marie Salviati ; cent ducats le 21 mai ; cent autres le 14 juin. En juillet, ce sera quatorze aunes de taffetas pourpre et dix cannes et deux palmes de tabis pourpre, le tout valant cinquante-deux ducats ; et c'est encore une selle et un harnachement pour le cheval du petit Cosme, un vêtement pour son précepteur.

Jean s'attardait à San Secondo. Mais enfin, cédant aux instances maternelles de Lucrèce Salviati, aux lettres de Marie, il se faisait espérer. Les bagages arrivaient au Trebbio le 14 juin. Pierre-François, qui était aux eaux pour sa santé ruinée, félicitait Marie Salviati « d'avoir tout-à-l'heure avec elle à Rome le Seigneur Jean ».

Mais il ne put se tenir de surveiller son castel de l'Aulla, de revoir la Lunigiane, de remettre quelques épines au pied des Malaspina. « Rameau sec ou rameau fleuri » ce buisson fourré de marquis lui était odieux, et il le sabrait malgré les efforts de la Curie, malgré l'intervention des comtes de' Rossi, parents germains du marquis Lazare. « Il a envoyé, dit une lettre, quinze cents fantassins vers l'Aulla, pour troubler ces marquis, par là. » Et pendant ce temps, les Salviati travaillaient pour lui vers Busseto. Il ne fit que toucher barres à Florence. Mais en traversant la Toscane pour aller à Rome, dans la route, à Poggibonsi, c'était une lettre pressante, qu'il dictait à Barthélemy Rainieri, et par laquelle il enjoignait à l'intendant du Trebbio d'embaucher dix maçons pour un mois et de les envoyer à l'Aulla, remparer encore le donjon et les murs.

Ce que faisaient les soldats de Jean des bandes noires à l'Aulla et dans la Lunigiane, les lettres de l'Arioste le disent ; car le père magnifique de Roland furieux, de Bradamante, d'Angélique et de Renaud, était alors, au nom d'Alphonse duc de Ferrare, gouverneur de la Garfagnana ; la pauvreté, qui l'atteignit parfois jusqu'en son caractère, avait décidé le poète à prendre ce poste fort rude, mais lucratif, dans un pays factieux, turbulent, sauvage. Il était installé dans sa résidence de Château-neuf-en-Garfagnana, planant sur la riche vallée, à l'issue de ces défilés formidables que surplomblent, du côté de la mer, les deux mille mètres du Pisanino et du Pannia della Croce ; il avait en face de lui les escarpements du Rondinaio, pour l'isoler des cités joyeuses ; mais l'italien le plus pur, d'une douceur divine, résonnait auprès du poète. La fleur du parler toscan est une fleur de la montagne. Et quand l'Arioste, deux années auparavant, était venu prendre son poste, comme il traversait une bande armée, et se trouvait bien aise d'être passé sans

anicroche, le capitaine des larrons demandait à un serviteur qui était donc ce gentilhomme : « C'est Lodovico, l'Arioste », répondait l'homme de la suite. Le chef, à ce nom, pique avant, se met à courir tout armé, cuirassé, le fauchard au flanc, et l'Arioste, incertain de ses intentions, fait face et s'arrête. Le capitaine se nomme, il est Philippe Pacchione, l'un des deux brigands qui désolent la Garfagnana par leurs luttes, il salue avec le plus grand respect : « Pardonnez-moi, dit-il, si je ne vous ai point salué quand vous passiez, j'ignorais qui vous étiez ; mais à présent que je le sais, j'ai voulu connaître de vue celui que je connais de nom et de renom, depuis longtemps ; si l'Arioste a jamais besoin de Philippe Pacchione, tout ce dont je puis disposer est à lui. » Et il prit congé du poète avec une suprême révérence.

Cette légende est si jolie qu'elle déplaît aux érudits. L'Arioste ne conserva, dans ses vers, que le souvenir d'une route « inique, et d'une si rageuse tempête d'eaux et de vents », bonne pour présager les ennuis mesquins d'une charge où « sans cesse il avait les vilains aux oreilles ».

Les bandes noires étaient pires que les vilains ; outre les quatre-vingt-huit terres, ennemies entre elles, qui lui donnaient tant de soucis, outre les hordes d'assassins qui battaient le pays,

« Si bien qu'une autre bande, à les prendre choisie,
N'ose jamais tirer sa bannière du sac, »

voici qu'il lui fallait tenir la balance entre ces soudards terribles, qui venaient de l'Aulla sur Fivizzano, sur Fosdinuovo, très capables de saisir les marquis Malaspina, de rançonner et d'emprisonner les plus fiers et plus féroces ; mais bien assez impudents aussi pour molester la maison d'Este et son commissaire égaré dans ce « regrettable labyrinthe ». Au commencement de juillet,

les bandes noires se mêlaient à une échauffourée devant Camporgiano, aux portes de Castelnovo, dans ces éternelles factions du « parti françois » et du « parti italien ». La ville faillit être prise. Volant le bétail, torturant les prêtres suivant la méthode pittoresque des lansquenets, ils mettaient tout à sac et à sang. « Je désire, écrivait l'Arioste, avoir ces ribauds, et les faire tout de suite, sans rien entendre, pendre à la potence. Mais je ne suis pas assez fort ! » Heureusement, ils s'entrebattaient et ils blessaient grièvement leur propre capitaine. On le prit, on l'interrogea. L'Arioste envoya copie de l'interrogatoire au duc. Au reste, leurs victimes, à ces bandits, n'inspiraient pas grande estime au Gouverneur : « Ce prêtre de Soraggio, des Bosi, qu'avait fait prendre le Commissaire du pape Clément, est mort, écrivait-il ; je l'ai fait soigner ; nonobstant, il est mort, et il est bien là où il est, c'était une méchante bête, qui terrorisait tout Soraggio, qui violait les gens, les blessait, les rossait, et chaque jour j'en recevais une plainte nouvelle. »

L'Arioste, que le duc avait choisi « pour sa dextérité, » fut un fonctionnaire exact et prudent ; il nota pas à pas les mouvements des bandes noires, les empêcha de s'unir avec les bandits, cette plaie du temps et de bien d'autres temps ; le capitaine blessé, Todeschino, qui finit par mourir, assurait qu'on avait tout fait à l'insu du seigneur Jean ; seulement, si les choses réussissaient « *ad vota*, » le seigneur Jean approuverait et dirait que les habitants le voulaient pour sire. En attendant, les bandes prenaient la Bastia, prenaient les aires des marquis Malaspina, jusque sur le Monte Simone, et l'affaire s'aggravait encore par la prise du marquis Spinetta, de sa femme et de son fils.

Les princes commençaient à s'émouvoir. Le Pape et le vice-roi de Lannoy reçurent des plaintes. Pendant que le marquis Laurent se fortifiait dans Fosdinuovo

menacé, que tous les autres marquis Malaspina s'enfuyaient terrifiés, Balthasar Castiglione, ambassadeur du marquis et gonfalonier général Frédéric de Mantoue, allait trouver Clément VII. Le Pape, qui avait fait un accueil paternel à Jean des bandes noires, et qui venait de lui donner mille trente-cinq ducats pour s'installer à Rome, déplorait ces « ribauderies, » faisait remettre en liberté les prisonniers molestés et violentés par les bandes, et promettait un châtiment. La haine que Jean des bandes noires avait conçue pour le marquis de Mantoue ne dut pas s'en affaiblir ; deux de ses stradiots venaient d'être pris et dévalisés à Canneto près de Mantoue, il rugissait de rage, malgré ses assurances de dévouement pour les Gonzague, et les menaces proférées par le marquis et par lui faillirent arriver aux actes.

En même temps, Alphonse de Ferrare écrivait à son ambassadeur de Naples : « il est venu de Pise, par mer, aux hommes du Seigneur Jeannin sept pièces d'artillerie avec leurs munitions ; avisez de cela et du reste le seigneur vice-roi. » Lannoy savait mieux que personne de quelle humeur était Jean de Médicis ; à Milan, quelques mois plus tôt, un différend qui s'élevait entre eux avait mené le condottière à des réponses si acerbes, que jamais plus le commandant en chef n'osa lui dire un mot de blâme.

Aidé par sa sœur, qu'il défendait à la Curie comme dans ses châteaux, remonté par le Pape qui lui donnait l'écurie du cardinal Cornèr, Jean des bandes noires ne se retirait point de la Lunigiane ; Florence qui n'aimait pas ce voisinage pour ses possessions de Sarzane et de Sarzanello, fit un effort, le Pape et Cibò s'entremirent ; enfin, les Malaspina se saignèrent d'une somme considérable, et l'Aulla fut rachetée, le pays évacué par les bandes noires. Mais ce ne fut définitif que l'année suivante. Il fallut bien des tiraillements encore.

Clément VII n'en était pas plus tranquille ; jaloux de Jean qui éclipsait les deux bâtards favoris, Alexandre et Hippolyte, pressé par les Salviati, sa terreur était qu'un prince jeune, entreprenant, populaire, et qui s'appuyait sur des troupes nombreuses et sur les sympathies du peuple, ne mît la Toscane sous sa main et Florence dans son palais. Les logements des troupes, la manière de les cantonner sur le domaine florentin, préoccupaient beaucoup le Pape. Il voulait bien donner une dizaine de mille francs par mois pour entretenir Jean à Rome, verser d'août à octobre quelque quatre mille ducats, mais il ne se résignait pas à faire un Médicis-Sforza maître de Florence.

L'envoyer aux guerres de la Provence, c'était scabreux, c'était impossible. Il avait un nom trop voyant ; l'oscillante politique de Clément VII interdisait d'afficher un Médicis, un capitaine de l'Eglise, au dehors des frontières, pour l'Empereur, contre le Roi. Puis, était-on sûr qu'il fallait soutenir l'un ou l'autre ? Tout changeait si vite ! L'Italie n'avait pas encore trouvé le secret de s'unir et d'exister en spéculant sur une nation voisine ; son intérêt parlait déjà, mais il ne l'éclairait pas encore.

Marie Salviati n'était pas pour calmer la fureur que Jean ressentait de se voir sans emploi, sans domaine. En vain les ducats ruisselaient de la caisse pontificale ; c'est une terre, un principat, qu'on voulait. « On sait bien, écrivait-elle, que le duc de Milan ne donne rien à Jean parce que le Pape ne veut pas ; il le fait leurrer par le duc ainsi que lui-même le leurre ; s'il n'a point Pontremoli, c'est bien clair que c'est à cause de cela ; il ne suffit pas de dire : « J'ai envoyé un homme exprès. » Les grands Seigneurs ont tous un contreseing, et s'ils ne le voient sur la lettre, ils ne font rien ; vous verrez bientôt Jean au comble de sa ruine. »

C'est que le Pape « avait besoin d'hommes plus froids ».

Et pourtant, on commençait aussi à jeter ces mots prophétiques : « Des hommes tels que lui, le pape et les Florentins en pourraient avoir besoin ! »

Guerrier à l'antique, ce Jean qui avait pris Abbiategrasso comme un héros de l'Iliade, faisant des discours aux soldats, abandonnant le butin, élargissant en merci de sa bravoure Frédéric Caraffa qui s'était rendu ; guerrier à l'antique, trop franc, trop rude et trop généreux, qui donnait, au duc de Milan même, la belle haquenée, sa part de prise dans la ville; répondant en face aux Vice-Rois, aux Gonfaloniers, aux Légats. Bon seulement avec les pauvres diables de prêtres campagnards, secourable à qui l'implorait, implacable à qui touchait un des siens. Comment l'amadouer ? Rien ne lui manque, à Rome. Il a même l'Arétin, pour l'amuser, et les ducats donnés au bouffon s'entremêlent à la dotation mensuelle des Médicis-Salviati.

Au milieu d'août, on attend un envoyé secret de Charles-Quint. L'Empereur sait combien le Pape est sensible aux impressions : il a fait rédiger, dans Burgos, par son chancelier Gattinara, des instructions longues ; l'écrit débute par un désir de paix universelle, et ne propose pas moins de neuf moyens pour y parvenir. Jamais on n'a plus amplement parlé de paix et de concorde, jamais le protocole n'a contenu plus d'assurances fraternelles et filiales que dans ce siècle abominable. Cet instrument secret a été remis entre les mains de Gérard de Plème, seigneur de la Roche ; parti de Burgos au milieu de mai, l'ambassadeur a traversé l'Italie en recevant, de ville en ville, un accueil merveilleux. Sait-on qui l'emportera, de César ou du Très-Chrétien ? Il est à Viterbe vers le 10 août, il approche de Rome : « Quand je suis approché de cette cyté, mande-t-il à Charles-Quint, Sa Sainteté m'a envoyé au devant le dattaire Jehan-Mathieu, depuis envoya encoires le Seigneur

Alexandre de Médicis et le capitaine Jehannin de Médicis, lesquels me conduyrent jusques à la vigne de Néron. »

Alexandre de Médicis avait quatorze ans, mais le Pape jugeait probablement qu'à mettre Jean des bandes noires auprès de ce petit mulâtre, tout le lustre était pour le condottière. Gérard de Plème eut l'adresse de se faire accorder une entrée solennelle. La maison du Pape l'accueillit au jour de la fête officielle, entourant les cardinaux chargés de l'introduire ; la magnifique assemblée, toute vêtue de pourpre, mena l'envoyé de César jusques en son logis, et là, dit-il, « je fus salué daustant de trompettes et menestriers qu'il est accoustumé d'avoir devant la châsse Saint Rambault le jour de la Carmesse de Malines. »

Jean de Médicis apparut dans ce spectacle. Et l'on peut croire que les trompettes sonnaient bien ; il ne souffrait pas d'en ouïr une médiocre. Un jour qu'une ambassade lui était faite par un maladroit, il lui dit : « Sonne un peu, trompette, que je voie si tu sais ton métier. » L'autre sonnait tout de travers. Jean des bandes noires lui fit emplir sa trompette de crotte. « Voilà, dit-il, comment on doit répondre à ceux de ton espèce ! »

C'est sans doute pour recevoir Gérard de Plème que le Pape voulut multiplier ses largesses à Jean, durant ce mois. Il lui fit, en outre, un présent plus considérable.

Le 21 août, le Pape lui octroie les biens confisqués du Corse Tristan d'Ornano. C'est un morceau de pain, quatorze ou quinze mille francs. Et tout l'été se passe à Rome, en intrigues et en attente. On ne va pas même au Trebbio. L'intendant écrit, après les vendanges : « Nous espérons, malgré les pluies, avoir bon vin, tant que si V. Excellence ne vient pas nous aider à le boire, j'en aurai pour dix ans, et bon ! »

Entre temps, Jean de Médicis songeait à occuper ses bandes. Il recevait des plaintes, toutes les fois que les soldats n'étaient pas sous sa main : les troupes se préten-

daient assassinées par l'habitant, et l'habitant criait sans cesse contre les soldats. Et comme le Pape lui avait assigné pour un gros de soldats cette ville de Fano, que les anciennes guerres des Marches lui avaient si bien fait connaître, il commençait à préparer cette entreprise de la course sur mer, qu'il reprendra dans la dernière année de sa vie. Mais Fano, pour l'heure, était aux mains d'un Comnène, récemment investi par Clément VII; Jean des bandes noires, y passait, pour revoir ses troupes; il n'y séjournait pas encore bien longtemps.

Pendant qu'il y était, en août, il y appela son ami de Reggio, Pierre l'Arétin, qui venait de se compromettre à Rome, et s'était retiré dans sa ville natale pour laisser au souvenir de ses peccadilles et à la rancune du bouillant dataire Giberti le temps de s'évaporer. La lettre de Jean des bandes noires ouvre le recueil des épîtres adressées à l'Arétin :

« A l'étonnant Pierre l'Arétin, mon ami véritable.

« Pierre l'Arétin : je te prie qu'au reçu de la présente tu t'en ailles d'Arezzo, et viennes auprès de moi; je le désire cordialement; quoique je ne devrais point le faire, pour te marquer mon déplaisir de ce que tu t'es laissé rabaisser ainsi par frère Nicolas, et l'évêque de Vasone, et aussi mener à ta perte par Jean-Mathieu; tu as aussi perdu la grâce du Pape. Si bien que toi, qui saurais donner des lois au monde, tu t'es ruiné, non sans me nuire. Car, lorsque tu étais à Rome, en Cour, j'avais du moins un homme pour hardiment défendre ma conduite, présente et à venir, telle qu'elle fut et sera, ma foi! Maintenant, je t'attends, car assurément, c'est par l'excellence de ton caractère, et non pour autre cause, que tu as dépassé les bornes. Et je veux te donner cette louange, que tous pourraient parfois commettre une vilenie, mais toi, jamais.

« De Fano, 1524, le 3 août, ton : Jean de Médicis. »

Avec ce compagnon de la vie bruyante et joyeuse, Jean pouvait évoquer les beaux mois passés à Reggio, parler de Paule, de Camille, de ces cavalcades où l'Arétin « dans l'antique et noble cité, monté sur son bobin plus blanc que la neige et plus vite que le vent », s'enamourait de Laure pour imiter son « si facile et si difficile » seigneur. C'est là que Jean des bandes noires était resté trois jours à jeun, par amour, et n'avait pas laissé pourtant d'être ensuite « une machine de férocité nouvelle », comme écrivait son pompeux ami. C'est là qu'il exhalait le feu de son âme dans les fêtes, dans les festins, dans les joutes, brisant à grands coups de lances jusqu'aux colonnes qui soutenaient les portiques du palais où se tenait sa dame. C'est à Reggio qu'on attelait le carrosse de chevaux fous et qu'on le lançait par les rues avec un fracas infernal, à faire abîmer ciel et terre. « Ah, disaient-ils ensemble, brave Reggio, les cuirasses, l'épée et les éperons s'y rouillaient, et sans les guerres du Roi et de l'Empereur, Jean de Médicis devenait gouverneur de Ruolo ! »

Mais les guerres allaient reprendre. Et cette fois le Roi de France allait y venir en personne et débaucher encore Jean. Il faut laisser Marie Salviati et le curé Fortunati, si bien en cour, surveiller les affaires ; à peine les faucons de chasse commandés à Pise pour l'automne, et le duc Sforza rappelle à lui le condottière.

Dès la fin de septembre, les lettres des émissaires viennent trouver Jean chez ses neveux Vitelli, à Città di Castello, et lui apprennent les nouvelles de Rome. Marseille achève de repousser les Impériaux, et le camp français est tout prêt vers la frontière piémontaise. Le même jour arrive enfin la récompense pour la guerre de Lombardie : c'est l'investiture, par le duc François Sforza, du fief de Busto Arsizio et autres terres dans le pays de Lodi. Ce riche présent, fait à Jean des bandes

noires par le duc son cousin, se compose de biens confisqués aux Trivulce. Et le don est accompagné des plus honorables paroles; après avoir loué les Médicis et Clément VII, le duc arrive à Jean des bandes noires : « C'est lui, dit-il, qui d'abord en défendant des ennemis notre dignité, notre pouvoir, nommé par le Pape et choisi par les autres chefs de la Sérénissime Ligue et de l'armée césarienne, désiré par nous avant tous, et loué, en qualité de capitaine général des chevau-légers, a mérité gloire et autorité dans l'armée tout entière; il a fait maints exploits illustres, dont la mémoire est impérissable. » Et il rappelle la prise de Novare. « Cet illustre guerrier, dit-il encore, avec un soin diligent et un courage d'âme et de corps admirable, afin de protéger Milan des ennemis et des embûches, s'est efforcé, veillant, peinant, a fatigué les ennemis jour et nuit par des incursions incessantes dans leur camp même, les a très-ardemment combattus, a coupé les convois, intercepté les vivres, jusqu'à faire douter si c'était la ville elle même qu'on assiégeait, ou l'ennemi. »

Cette donation magnifique, ornée par l'enthousiasme de Morone, qui aimait et exaltait Jean, le condottière ne devait pas plus la conserver qu'il ne gardera les faveurs de François Ier. Force aveugle, attirée çà et là, c'est un vice primordial de sa carrière, et c'est l'empêchement à sa fortune, cette perpétuelle inquiétude qui le jette de l'aigle aux lys, de la Lombardie dans les Marches, cette ambition à courte vue, impolitique, irraisonnée, instinctive comme sa valeur et inutile à lui-même autant que son courage. Il n'a pas même le sentiment qui conduisait les condottieri d'antan vers un emploi ferme et unique de leur volonté; cette joie de se faire une vie composée comme une œuvre d'art, ce rhythme savant d'actions brutales en apparence, mais combinées et concentrées pour un dessein superbe, Jean des bandes noires ne les connaît ni ne

les possède. Il va, jetant partout sa force, soucieux seulement d'avoir bien en ordre et bien à la main son instrument de guerre et de gloire : ses bandes.

Il se trouve, pourtant, qu'après une vie si mal ordonnée, pauvre, mourant avant trente ans, il effacera beaucoup d'autres qui ont été plus politiques. Le talent guerrier, et le nom, et la gloire seraient ils donc, comme d'autres grandeurs humaines, soumis au hasard, et réglés par la même loi consolante qui, dans les œuvres de l'esprit, déjoue les calculs des habiles, favorise les inconscients et va couronner les pauvres hères, sans intrigue et sans malice ?

Voici donc les guerres illustres, et François Ier va descendre des Alpes, pour chercher Pavie. L'éternelle proie se dispute de nouveau.

Mais que l'on s'arrête un moment, dans ce plein de sa vie, devant les premières images et les seules vraies, qui demeurent pour montrer Jean des bandes noires.

C'est un buste, c'est une médaille. Tous les deux, par François de San-Gallo. L'artiste est connu. Fort ami des Médicis, il est l'auteur de ces tombes épiscopales, Jove, Bonafede, Marzi, d'une sculpture convenable aux personnages qu'elles figurent, contournés jusqu'à la grimace, fins jusqu'à la ruse, ridés, déformés par la vie de Cour et de Curie, par ces intrigues qui ont fait du médecin un archevêque, du Chartreux un administrateur au riche hospice de Sainte-Marie-Neuve en même temps qu'un prélat à Cortone. François de San-Gallo faisait ordinairement à la fois la médaille et la statue des personnages qu'il sculptait. Il fit la médaille de Jean durant l'année 1522 ; le condottière y revêt la même armure que montre aussi le buste en marbre. Il est de profil, tourné vers la droite. Mais on a toutes raisons de penser que le buste fut fait un peu plus tard, dans l'accalmie des guerres, à Florence ou à Rome.

Sûrement, Jean des bandes noires apparaît un peu

plus âgé, dans ce monument colossal. Sur la médaille, les cheveux, usés aux tempes par le casque, sont pourtant beaucoup plus touffus. Un reste d'embonpoint juvénile, un vestige d'adolescence chez ce guerrier de vingt-quatre ans empâte encore le profil. L'expression est calme, elle est presque heureuse.

Mais voici le buste, la masse énorme du marbre où surgit, dans un coin au vieux Bargello, Jean des bandes noires. Tranché par la moitié du corps, au niveau de la courroie qui boucle la cuirasse à la taille, le piédestal de cette armure soutient la face redoutable. Le sculpteur n'a point revêtu son condottière avec la cuirasse en fer repoussé qui subsiste là-bas, et que surmonte un casque au mézail d'hydre ou de chimère; il l'a prié de boucler sur son dos et sur sa poitrine géante une des carapaces plus grossières qu'il revêtait afin d'éviter les rancunes des ennemis en se mêlant parmi des soldats pareils à lui; l'étui de fer brut est uni, plat, une passe-garde énorme protège l'épaule gauche, couvre et déborde la spalière comme un bouclier; le haubergeon passe dans l'échancrure, à droite. Une frange de mailles, encore, et c'est l'attache du col puissant, c'est la tête, un peu tournée vers la gauche, qui observe et rêve ?

Quel rêve ? Au premier choc, devant cette figure, on était presque repoussé par tant de rudesse. C'était un boucher, un bourreau. Mais on regarde longuement cette face au regard vague et détourné. Et cela devient formidable. Non, ce n'est plus le héros jeune de 1522, le prince de la médaille. Une obscure mélancolie est dans ces yeux, une énergie tragique dans ce froncement des sourcils. La moue de ces lèvres, qui s'ouvrent sur les fanons d'une mâchoire serrée par des muscles pesants, c'est la force et c'est la détresse d'un géant élémentaire, qui tâche et tâtonne au milieu d'un monde où il n'a point sa place. Il ne sait pas, il est perdu, parmi des hommes moins ro-

bustes que lui, plus dextres et plus fourbes. Enfermé dans sa gaîne en fer, qui colle à son corps, il était créé pour tuer au temps de la chevalerie, pour lutter contre les guivres et les Rodomonts du Mugello. Rien n'est moins vrai que ce regard d'aigle dont Titien le dote, dans une image de pratique. Rien de moins vrai que sa prétendue ressemblance avec cet autre monstre de la guerre, Bonaparte ; sur ce front bas, brutal, de Jean des bandes noires, où donc voit-on cette coupole magnifique dont l'Empereur avait le visage ennobli ? Non, le regard obscur et trouble, mystère de l'homme fougueux, sans frein ni lumière, est plus vrai. San-Gallo trouva son chef-d'œuvre dans ce buste. Mieux que le mièvre Julien de Saint-Laurent, mieux que le théâtral duc d'Urbin, une telle image se placerait entre le Jour et la Nuit, sur le Crépuscule et l'Aurore de Michel-Ange, si l'antique palais au cœur de Florence, et l'ombre de la Badia ne lui convenaient mieux encore. En vérité, le seule vraie figure qui nous soit restée du condottière est celle-ci.

Qu'il remette donc son armure, et fasse couper ses cheveux pour coiffer le casque... François Ier, le paladin de Cognac, repasse les Alpes. Il a dit aux siens : « Courage donc ! Sachons nous commander par vertu, oublions plaisirs et maisons, et au prix d'un peu de fatigue, affermissons à jamais le repos de la France ! »

Le repos de la France ! et peut-être aussi le repos de l'Italie ? ces gasconnades sont épiques, et l'on sait bien que les plaisirs et les maisons ne seront pas pour manquer dans le Milanais, on se rappelle les « fatigues » dont le roi s'énervait ici, dans les précédentes campagnes. Il vient : il va voir la Clarice Visconti du féal Bonnivet ; il vient : il va chercher la couronne de Lombardie ; il vient : il va trouver Pavie, — Pavie et Madrid !

Le duc de Milan s'empressait de tout faire, en apparence, afin de rattacher Jean des bandes noires à son ser-

vice, dans un péril aussi pressant; éternel exilé, le prince auquel Morone prêtait péniblement un reflet de son énergie, allait se voir de nouveau pris dans la bourrasque où sa couronne vacillait et sombrait sans cesse. Jean se dirigeait lentement vers la Lombardie. Le 27 octobre, à onze heures du soir, il entrait à Florence, touchait au Palais de la Via larga, saluait Bonafede, l'évêque de Cortone, et Hippolyte de Médicis, et, sans débrider, sans tourner la tête de son cheval vers le pauvre palais du Corso, il repartait d'une chevauchée jusqu'au Trebbio.

L'armée impériale était à Lodi, qu'on préparait au siège imminent. Dix mille lansquenets devaient rejoindre, ainsi que les troupes de Venise, du Pape et de Florence. François Ier était déjà devant Pavie, où l'attendaient Antoine de Leyva, six mille lansquenets et une forte artillerie. Alexandrie, Côme, avec Lodi, étaient revenus au duc Sforza. Quinze mille écus entraient dans Pavie ; mais que ne disait-on pas, dans cette auberge du Petit Cheval où Jean-François de Cantalupo, l'homme de Jean des bandes noires, était descendu pour faire accord avec les Impériaux et le Duc, pendant qu'Albizzi s'employait aussi pour cette même charge?

« Je suis arrivé à San Secondo depuis le dernier jour d'octobre, écrivait Jean des bandes noires à Fortunati. Vous direz à N. S. Père que malgré ce qu'écrit le Duc, je crois que nous ne tomberons pas d'accord. » Il attendait le résultat des négociations dans cette ville des Rossi, qu'il avait reconquise, et qu'il aimait. C'est là que vinrent le trouver les offres de François Ier. Le 15 novembre, à une heure de la nuit, il écrivait à son beau-frère, le cardinal Jean Salviati, nommé légat pour la Lombardie cispadane, et qui fut son meilleur conseil, son soutien et son ami :

« Il est venu deux envoyés du roi de France, dépêchés par Sa Majesté afin que j'aille avec Elle. Je prie V. S. Ré-

vérendissime de me bien vouloir aviser et conseiller ; que dois-je faire ? Les envoyés se nomment Monseigneur Pierre de Birague et La Motte Gagnon. J'attends votre réponse. » Le lendemain, 16 novembre, une seconde lettre arrivait au Cardinal, dans Parme : « On ne peut tout écrire. Je serai demain matin avec vous, et je vous régalerai de toute l'affaire, et V. S. Révérendissime verra que je me suis conduit sagement. » Il s'attachait en même temps son neveu le comte Pierre-Marie, qu'il formait près de lui ; Pierre-Marie devint un de ces lieutenants aimés, dont Jean protégeait la vie mieux que la sienne, et qui lui faisaient dire : « Qui m'aura offensé, je jure qu'il aura touché Saint Antoine, attrapé le mal des ardents, que nul remède ne guérit. »

Le 19 novembre, Jean des bandes noires était rentré au service du Roi Très-Chrétien. Le cauteleux, l'incertain Clément VII l'avait permis : non point certes par amour de la France ; ce sentiment ne fut jamais Romain, et pas un Médicis ne l'aurait transmis à ce pape. Mais c'était la France qui lui paraissait alors la plus forte.

Le 25 novembre, après avoir mis en bon point les affaires de sa sœur et celles de ses protégés, Jean des bandes noires était à Château-Saint-Jean avec ses troupes ; il attendait sa paie. « Le roi m'a fait bon visage et gracieux accueil, disait-il, et les troupes qui passaient par ici, n'y passeront plus ; même je pense que celles-là qui ont passé repasseront le Pô. » L'habile dataire Giberti, Français maintenant, l'avait approuvé de quitter les Impériaux ingrats, et s'occupait de ses affaires ; mais « sans se découvrir ouvertement ».

Jean des bandes noires, appuyé par son beau-frère le cardinal, auquel il recourait sans cesse, trouvait aussi dans Giberti le soutien d'un esprit subtil ; c'est Jean-Mathieu Giberti, dans une lettre écrite trois ans auparavant, qui parle de « la liberté, de la dignité de l'Italie ».

Il n'avait pas fallu moins que la présence du roi de France pour que Clément VII envoyât son plus précieux et plus intime confident.

On avait été surpris, à Florence, de ce passage au camp français. « Que Dieu le fasse bien tourner, » disaient les cauteleux chanoines de Saint-Laurent dans leurs épîtres à leur confrère Fortunati. Le pauvre peuple de Château-Saint-Jean ne trouvait pas bonne l'idée qu'on avait eue de cantonner chez lui les bandes noires avec ce terrible lieutenant, le comte Azzo de Corrège, Contazzo, Contaccio, le mauvais comte, le maucomte. Les plaintes commençaient. Bœufs volés, chariots réquisitionnés. Mais quoi ? le nonce Jérôme Aléandro n'écrivait-il pas : « Sa Majesté Très-Chrétienne a fait d'incroyables caresses au Seigneur Jean, et aujourd'hui, me parlant du susdit Seigneur, le Roi me contait tant de choses sur les espérances qu'il mettait en lui, que si Sa Seigneurie répond à cette attente royale, il ne peut manquer de devenir très grand... Sa Majesté m'a dit qu'Elle le voulait auprès de lui, et déjà elle lui a octroyé un logement céans, et ordonné cantonnement pour cinq cents des siens ici au camp. »

L'archevêque de Brindisi, jadis recteur de l'Université à Paris, connaissait la magnificence du roi. Tout allait pour le mieux.

Jean de Médicis n'avait pas à regretter le marchandage qui l'avait dégoûté du service impérial et ducal. Seuls, les Impériaux se plaignaient. « Ils ont, écrivait ce Sanga qui fut successivement secrétaire de Bibbiena, de Giberti, de Jacques Salviati, ils ont pris en très mauvaise part le passage du Seigneur Jean de Médicis à la France ; comme s'ils n'en avaient pas été causes, ainsi que je l'ai dit plus haut, attendu que lorsqu'il a quitté Rome il s'en allait avec l'intention de servir le parti de César, et notre Saint-Père s'y est employé. »

Il prétendait encore que Jean avait fait un coup de

tête ; c'était une lettre à montrer au camp de Charles-Quint. Les Vénitiens subtils ne s'y trompaient pas, et disaient : « Il dépend du Pape ; on voit assez du quel côté le Pape incline. »

Il inclinait, en vérité, ce trouble et fourbe Clément VII, ici et là, vers l'empereur et vers le roi ; un jour, il donnait de l'argent à Lannoy ; un autre jour, le comte de Carpi faisait passer à François Ier, avec une lettre d'allégresse, le « sommaire du traité conclu entre notre Très Saint Père Clément VII et les Vénitiens d'une part, et François roi de France de l'autre ». Et cette pièce commençait par confirmer « la concorde et amitié perpétuelle renouvelant le traité entre le Très-Chrétien Roi, et Léonard Lorédan, Doge de Venise », la neutralité des Vénitiens étant confirmée, et le Pape garant.

On ne laissait pas de rendre justice au nouveau capitaine qu'avait su gagner François Ier. Et les écrivains à la solde impériale diront dans leurs brochures : « Le roi de France appela vers lui Jehan de Médicis, belliqueux, ardent et nourri dans les victoires dès l'enfance. »

Les victoires, c'est son métier, et de toutes ces intrigues inextricables, Jean des bandes noires ne voit rien. Il est au camp, dans ce somptueux désordre qu'entretient autour de lui le plus allègre, le plus ingénieux des rois. Autour de la belle abbaye de Saint-Lanfranc où loge le Très-Chrétien, ce sont des tentes féodales, avec les richesses de France et les femmes d'Italie ; la Palice occupe la route de Lodi; Montmorency l'île du Tessin ; Jean des bandes noires est près du roi, pas une sortie ne se fait sans qu'il la repousse. Il passe en revue, à pied, la pique sur l'épaule, trois mille soldats d'élite, en présence de François Ier et de toute la cour. Bien mieux qu'avec les Impériaux, acerbes et hautains, il s'entend avec les seigneurs français, prodigues, valeureux, galants.

François Ier aussi lui plaît, à ce Médicis ; ce roi lui rap-

pelle le faste et les fêtes de Léon X. N'est-ce pas lui qui a sommé Milan de se rendre, comme eût fait un guerrier antique, par la voix d'un héraut à la tunique fleurdelysée, qui avait pris le caducée et l'habit des féciaux romains? Ce prince n'est pas plus clairvoyant que ses serviteurs ; il a l'esprit d'un hobereau provincial, et il le prouve en revenant dans la Lombardie. Outre la fierté de soutenir obstinément un droit héréditaire, sentiment d'autant plus tenace que le principe en est caduc, ce preux des Valois aime ce pays du Milanais, il y retrouve l'image de ses provinces favorites.

Amant de la molle Touraine, comme le « petit roy » Charles VIII, comme le vieux roi Louis XII, François I[er] reconnaissait dans les plaines humides, « où flotte la fièvre et le rêve », dans les prairies entrecoupées par des boqueteaux frissonnants, qui commencent au pied des Alpes, vers Côme ou Bergame, dans l'haleine azurée qui vient des lacs, un sourire voluptueux, une caresse du climat, et ces plaines unies et douces qui lui rappelaient trop les rives de la Loire, du Cher, de l'Indre. Amoureux, et prisant beaucoup la beauté facile, et robuste, il trouvait ses qualités favorites unies aux charmes plus touchants, à cette fleur des chairs lombardes, qui enivre éternellement tous les soldats victorieux. Les sortilèges de langueur dans ces races hermaphrodites, qui inspirèrent le Vinci, l'ensorcèlent et le captivent. Et, paladin, il voyait ouvert, jusqu'à Naples s'il le voulait, ce long champ de bataille, tout préparé par la nature, aplani, fermé de montagnes comme une lice de tournoi, et, comme aux romans de chevalerie, hérissé par mille châteaux, tant de villes à enlever. Il s'y élançait, sans prévoir que pour maîtriser la victoire dans un tel pays il faudrait une tête froide et une astuce italienne; cette Lombardie elle-même, si facile, si plane, était semée de chausse-trapes où les destriers trébuchaient.

Dans un coin du camp français, un témoin subtil, secrétaire de Guy Rangone, regardait et jugeait la brillante armée; c'est Bernard Tasso, le père du Tasse, homme de talent qu'a fait évanouir à bien des yeux le génie éclatant de son fils. Il écrivait au comte son maître : « Je crains que la fortune de ce roi ne le veuille duper, et qu'elle ne lui ait laissé conquérir cette renommée pour que le blâme soit plus grand. Je ne sais si c'est la liberté de leur caractère qui en est cause, ou si le peu d'expérience que j'ai des choses de la guerre me donne cette impression. Je voudrais me tromper, dans leur intérêt. Les ennemis s'approchent, sans que leurs âmes en reçoivent le moindre changement. Est-ce vaillance ? témérité ? imprudence ? Si cette armée en comptait moult, de l'expérience et valeur qu'a le Roi, je craindrais moins. »

Pendant que ce Roi goûtait les premières délices d'une existence italienne au milieu de sa belle armée, on avait crié dans Milan : « Ordre de payer au plus tôt, de par le Roi, trente-six mille écus pour donner sa paie au Seigneur Jean de Médicis. » Les rumeurs les plus singulières se répandaient : le Roi voulait faire Jean des bandes noires duc d'Urbin ; cela montrait en quelle estime on le tenait. Et il est vrai que les offres de la France avaient été magnifiques : même si les chroniques vénitiennes les exagèrent, on voit dans ces chiffres les largesses d'un roi fastueux. « Le Seigneur Jeannin de Médicis a été visité par le Roi, au nom du Pape, et de nouveau assuré, sous la garantie de Sa Sainteté, des promesses faites. Sa charge est de cinquante hommes d'armes sans archers, deux cents chevau-légers, deux mille fantassins payés sur le pied de guerre, et pour la présente guerre s'il en a davantage on lui paiera le surplus : trois mille écus de pension par an, deux mille écus de rente ; mais le susdit Seigneur Jeannin n'a point voulu accepter un engagement écrit de ces conventions,

il les a remises à la volonté du Roi. » En effet, ces conditions que Martin du Bellay porte à trois mille hommes de pied, et trois cents chevau-légers, et Jérôme de' Rossi à quatre mille et quatre cents, plus dix mille écus pour Jean et deux cents chevaux pour son neveu le comte Pierre, Jean des bandes noires n'en accepta point le titre écrit, et il ne voulut pas non plus revêtir le collier de saint Michel que lui tendait le Roi. C'est lui-même qui l'affirme : « Mon brave Pierre, écrivait-il à l'Arétin qui s'était remis en grâce auprès de Clément VII, et recommençait à émarger, mon brave Pierre, par une lettre de Messire Antoine Guiducci j'ai pris plaisir à apprendre comment, pour remettre ma lettre au pape Clément, il t'a voulu comme témoin. Et je me tiens obligé envers toi de ce que tu as répondu lorsque le Pape, en recevant la lettre, a dit : « Jean a donc fait des siennes ! » J'ai été traité en frère, par le roi François ; et je n'ai point laissé, avant de me transporter à Pavie près de Sa Majesté, de faire tout pour retourner avec les Impériaux ; mais tout est pour le mieux. J'ai renvoyé à ce grand Sire l'Ordre de Saint Michel, et déchiré les traités qui contenaient ma provision et celle en faveur de ma femme, en disant qu'il octroie une telle dignité à qui l'a servi depuis longtemps, et non à moi, qui commence à présent, et que, respect à la solde, il proportionne la récompense au mérite. Si bien qu'un temps viendra encore où Notre Saint-Père parlera d'autre manière. Je sais qu'il n'est pas besoin de t'enseigner, ni de te rappeler ce que tu dois dire en réplique à ceux qui me tancent, car je n'ai pu faire autrement que je n'ai fait. J'oubliais de te dire que le Roi, hier, s'est plaint avec bienveillance que je ne t'eusse point amené avec moi suivant ma coutume ; j'ai dit que la faute en était à ce que tu préfères la Cour au camp ; Sa Majesté me répondit de t'écrire pour te faire venir ici, mais je lui ai fait serment que ce serait

déjà bien beau, s'il t'écrivait lui-même, de te voir lui obéir : à telles enseignes qu'il a commandé à celui qu'il envoie en poste à Rome de te faire ordonner par le Saint-Père que tu le viennes trouver. Je sais que tu viendras, non point seulement pour ton propre bien, mais aussi pour me voir, car je ne sais pas vivre sans l'Arétin. — De Pavie.

« Ton Jean de Médicis. »

C'est le seul éclair d'affection que laissent paraître les lettres de Jean : il est pour l'Arétin. Il ne fallut pas moins, pour faire préférer au compère Pierre la vie du camp à celle de la Cour, qu'une belle correction à coups de poignard, quelques mois après. Alors, il quitta Rome pour jamais.

Déchirer les articles, refuser les colliers, c'était un beau trait de chevalerie. Mais les plus fiers rois peuvent perdre leurs étriers dans un fossé, se faire prendre et emprisonner ; alors, le condottière qui a mis en pièces le pacte officiel est obligé d'envoyer à la Cour, de réclamer sa solde, il regrettera peut-être le parchemin lacéré dans l'abbaye Saint-Lanfranc. Le renvoi de l'Ordre, moins grave, car c'était un jouet et rien de plus, est plus naturel ; d'abord, on renvoyait beaucoup les colliers, dans ce temps de partis flottants et de fidélité changeante. Le marquis de Mantoue, fait capitaine de l'Eglise, avait renvoyé l'Ordre en 1519 ; si Julien et Laurent de Médicis l'avaient pris, c'est que leurs alliances les faisaient vassaux de la France. Louis XII avait vu lui revenir ceux du prince de Brisignano, du prince de Melfi, du duc d'Atri ; fait pour « récompenser les bonnes affections et longs travaux et salarier les audacieux, par libéralité royale, selon leurs mérites », cet Ordre imposait un serment que Jean des bandes noires, à part soi, ne voulait probablement point prêter. Dans cette Italie sans foi, la religion

de l'honneur paraît lui avoir toujours tenu à l'âme. Il savait que demain peut-être il combattrait ce même Roi dont il recevait les présents. Plus d'un, au prochain printemps, pourrait ramasser sur le champ de bataille le collier perdu par François I[er] dans la défaite ; plus d'un, qui servait naguère avec une chaîne semblable, et sous les fleurs de lis. Du moins, si Jean de Médicis a changé de camp, il n'a ni menti ni trahi.

Au reste, le roi répandait à profusion ses subsides ; un jour où des chevaux avaient été blessés et mis hors de service en sa présence, il donnait six cents écus à la compagnie engagée dans l'escarmouche.

On comptait sur les bandes noires pour cette expédition de Naples qui devait attirer les ennemis vers le sud pendant qu'on écraserait Antoine de Leyva dans Pavie : Jean Stuart, duc d'Albany, chevalier de Saint-Michel depuis 1523, devait commander les troupes dans cette entreprise. Le 12 décembre, l'archevêque de Brindes annonçait le départ « pour demain sans faute, et il était ordonné que le Seigneur Jean de Médicis irait avec le Duc, non plus pour passer outre, mais pour faire escorte aux munitions que le roi attend du duc de Ferrare ». Et les états de troupes portent : « le Seigneur Johannin de Médicis, quant et quant M[gr] d'Albanye, avec cinquante lances, deux cents chevau-légers, et quinze cents hommes de pied. »

Il s'en était fallu de peu que les bandes noires fussent envoyées jusqu'à Naples ; mais, Pescaire ne mordant point à la diversion, Jean de Médicis était le seul qu'on lui pût mettre en présence, dans les assauts et les surprises. Le vice-légat demandait au cardinal Salviati s'il pouvait laisser entrer dans Plaisance le duc d'Albany et les cent cavaliers avec Jean des bandes noires. Le 16, à Borgo San Donnino, Jean attendait le convoi d'artillerie. Le 17, il restait à cheval toute la nuit pour observer

l'ennemi. Les Impériaux essayèrent en vain d'intercepter l'envoi. Ils durent battre en retraite.

Au passage, à San Secondo, les de' Rossi donnaient des canons au duc d'Albany. Pendant ce temps, les bandes noires revenaient au camp avec ceux de Ferrare. Le peuple « de fer », le peuple belliqueux, ou plutôt son duc ennemi des Impériaux et de l'Eglise, fournissaient déjà cette artillerie, escortée par Jean des bandes noires, la même qui deux ans plus tard tirera sur le condottière le coup de fauconneau mortel.

Le 30 décembre, c'est Jean des bandes noires qui passa la revue des Suisses arrivés au camp : « Hier, écrivait l'homme des Salviati, Alexandre del Caccia, dans son beau langage toscan, je fus avec le Seigneur Jean voir faire la revue des Suisses, lesquels j'ai tous vus bannière par bannière : et puis, le Roi survenant, quasi tous se rassemblèrent, et je n'estime pas qu'ils soient moins de dix mille fantassins, très belle troupe, plus armés qu'ils n'ont coutume. A Milan, il s'en trouve environ 800, et 4.000 Grisons, que je n'ai point encore vus, mais qui sont, m'a-t-on dit, troupes excellentes, et deux mille Valaisans et environ trois mille encore tant Italiens que Français. Aujourd'hui se passait la revue des gens de pied du Seigneur Jehan, très belle troupe et bien disciplinée. »

Il ne manquait rien à ces troupes si belles, que le chef suprême assez fort pour les faire vaincre.

Jean des bandes noires pouvait fêter l'année nouvelle au Palais Médicis dans Milan. Mais le camp lui plaisait mieux. L'année commença bien. On paya les troupes le 2 janvier. Le roi lui avait promis, sur sa requête « la première bataille ». Et Jean voulait donner l'assaut à Pavie. On se rabattit sur Château-Saint-Ange. Mais on n'y fut pas heureux. Pendant que Clarice Visconti venait de Mantoue à Milan, et belle comme une Vénus, en car-

rosse, brûlait le cœur de Pescaire, avant d'enflammer François Ier. Jean des bandes noires, avec La Palice, ne pouvait empêcher Pescaire, s'avançant avec méthode et succès, de prendre Sant' Angelo, qui couvrait la marche tournante de l'armée impériale.

Sans oublier, un seul jour, ni ses affaires de Florence ni celles de Rome, occupé de toutes parts, Jean des bandes noires, depuis que le Roi quittait Saint-Lanfranc pour Mirabello, se voyait forcé de couvrir l'ouest du camp et le Tessin. Pavie, démunie de tout, menacée par les lansquenets avides de paie, multipliait les efforts; sorties, embuscades, et les racontages haineux de ceux qui le prétendaient traître au Roi, pour récompense d'une vie ainsi dépensée. Chaque jour, brûlant les villages, escarmouchant dans les marais, perdant ses hommes, ses lieutenants, il avait des chevaux tués sous lui, et quand on criait « victoire » parmi les assiégés, tous annonçaient qu'il était pris. Un stratagème avait ravitaillé d'argent les Impériaux ; ils avaient pris quatre bannières aux bandes noires, et ils les avaient déployées sur leurs murailles « par mépris ». Le 16 février, Leyva, se portant en personne contre les bandes, les avait bousculées, et plusieurs morts avaient payé leur dette aux Espagnols sans cesse harcelés par ces troupes terribles. Jean des bandes noires jura de se venger.

Il était animé, depuis quelque temps, d'une ardeur farouche. Une fois, que l'on discutait, entre gens aussi braves que Frédéric de Bozzolo-Gonzague et en présence du Roi, sur les manières d'emporter un poste auprès de la ville, Jean de Médicis qui n'avait rien dit, se leva brusquement après le dernier discoureur : « Sacrée Majesté, dit-il, Votre Altesse a plus besoin d'effets que de conseils. Laissez-moi faire. » Sans cuirasse, avec quelques-uns des siens, il emporta la place devant le Roi, massacrant tout, ivre de dangers affrontés, il eut encore

un cheval tué dans ses jambes : François Ier, en présence de l'armée entière, lui fit un don royal. Mais c'est Pescaire qui l'avait exaspéré par sa façon de harceler les postes : il fallait se garer de Jean, même dans le camp : les Grisons l'apprirent à leur honte. Un jour, vêtu si simplement, à son ordinaire, qu'il semblait le moindre soldat, il poursuivait avec fureur un serviteur qui s'enfuyait devant lui ; la pourchasse l'emmena jusqu'aux lourds Helvétiens, ils ne le reconnurent point, le poussèrent et le bernèrent. Jean des bandes noires, outré de colère, revint à ses cantonnements. Il fit mettre en armes tous ses soldats, et il allait pour exterminer les Grisons. On vint le dire au Roi, qui accourut, le supplia, l'embrassa, mais il lui fallut voir tous les capitaines Grisons, à deux genoux, lui demander grâce et pardon.

Voilà celui dont on venait de tuer les gens. Après avoir couvert d'outrages les Français qui ne les avaient point protégés en son absence, il fit son grand serment : il n'ignorait point combien les Espagnols l'exécraient, et que s'il tombait dans leurs mains, il serait mis en pièces. Peu de jours auparavant, le 10 février, un gentilhomme du roi, le beau Seigneur de Saint-Germain, avait été pris dans une escarmouche ; une rumeur monta parmi les ennemis : « Le Seigneur Jean est pris ! » Sur-le-champ, dès les premiers cris, le camp tout entier se leva ; ce fut une émeute de rage et de vengeance : « Victoire ! Mort au traître ! » Et le malheureux prisonnier se vit, dans l'instant, au milieu d'une foule en furie : c'était les lansquenets, hurlant : « Tue-le ! tue le ! à mort, à mort ! » C'était les pauvres gens des villages incendiés, ceux de Trevellero, les femmes, les enfants, chassés par les bandes noires, et qui sortaient de leurs cachettes, qui accouraient d'un mille et davantage, pour voir massacrer leur bourreau, « pour se trouver à sa mort ».

« Si par malheur il est pris, écrit un témoin, il n'est

rançon au monde qui le sauve. Les Seigneurs le traiteraient honorablement, mais le peuple ne le pourra jamais souffrir, tant est grande leur haine envers lui... qu'il se garde! un jour cela tournera mal : car il est seul à se mettre en avant dans les escarmouches, et les escopettiers ne visent que lui, et ils le connaissent mieux que moi. »

Jean n'était que plus animé par cette haine et ces défis. « Le camp ennemi, disait-il à son beau-frère, est à une portée de canon; il n'est jour que nous ne fassions les plus belles escarmouches du monde en présence du Roi et de la Cour, et jusqu'aux tentes des ennemis. » Et les flatteurs des Salviati répétaient : « Si Sa Seigneurie n'était ici, les Impériaux ne regarderaient les Français pas plus qu'une paille! » Jean Salviati, beaucoup plus sage, trouvait cette témérité fâcheuse et absurde : « Magnifique sœur très chérie, écrivait-il à Marie Salviati, j'ai reçu avec très grand plaisir la lettre de V. Seigneurie, où j'apprends que vous êtes en bonne santé, vous, et Cosme, que j'aime certes de tout mon cœur : et l'un des plus vifs désirs que j'aie laissés à Rome, c'est que vous le fassiez apprendre et instruire, encouragez-le de ma part, dites-lui que s'il n'apprend point je ne lui porterai point de beaux présents à mon retour.

« Le Seigneur (Jean) ne saurait être auprès du Roi Très Chrétien ni plus aimé, ni mieux en crédit, ni dans une plus haute réputation, et c'est justice; car il fait tout, à lui seul il attaque les ennemis du Roi avec ses troupes, plus que ne fait tout le reste de l'armée française, et il fait des choses que l'un et l'autre camp écrivent et vantent comme merveilleuses et surnaturelles; mais, attendu qu'elles ne se peuvent faire sans péril manifeste, il ne me laisse point, parmi toutes les autres graves préoccupations où je me trouve à toute heure, avoir l'esprit en paix à son égard un seul moment, car Dieu m'est témoin

que je n'ai frère ni sœur en ce monde plus cher que ne m'est le Seigneur Jean. »

Or, Jean ne comprenait pas que la tactique et la stratégie changeaient avec cette damnable artillerie, venue d'outre-monts depuis la fin du dernier siècle pour prendre le premier rang aux batailles. Il ne savait qu'une chose, en ce jour du 17 février, c'est que les Impériaux avaient battu les bandes noires. « Je n'aurai de repos, s'écria-t-il, j'en jure Dieu, qu'après avoir lavé leur sang dans le sang espagnol et allemand. » Et il partit. L'armée était dans une fureur délirante, des deux côtés; la veille comme Jean ramenait un déserteur français qu'il avait pris, — c'était Grammont, parent du duc de Bourbon, — les Suisses le lui avaient tué dans les mains. Ce jour-là, lui-même voulut attirer les Impériaux dans un de ces pièges qu'il excellait à tendre : amenés par une fuite simulée, dans une embuscade, ceux d'Antoine de Leyva le virent tout d'un coup fondre sur eux, les cribler de coups, les rejeter jusqu'aux portes mêmes de Pavie. Il ne perdit guère qu'un petit page, et son capitaine favori, Annibal Testa, de Padoue.

Couvert de sang, sa rude face encore frémissante de rage et illuminée aussi par l'âcre volupté d'avoir vengé ses hommes dans un premier massacre, il rencontra, sur le retour, l'amiral de Bonnivet, qui lui demanda d'où ce sang, cet air de triomphe, et quel beau carnage il venait de faire. Jean des bandes noires conta l'affaire point par point : « Revenons, pria Bonnivet, montrez-moi l'endroit du combat. » Jean, flatté, tourna bride avec l'amiral, ils retrouvèrent le lieu, les cadavres, et il les comptaient, tout entiers à ce spectacle de vengeance; ils n'avaient pas vu, pas daigné voir une cabane ruinée dont ils s'approchaient en parlant; des escopettiers ennemis s'y cachaient, et lorsque Jean de Médicis fut à bonne

portée, une balle lui traversa la jambe droite, que la cuirasse ne protégeait point.

On le rapporta dans le camp. La blessure était douloureuse. Le soldat avait bien tiré. Le roi vint visiter lui-même le blessé; le meilleur chirurgien royal sonda la plaie; l'os et le nerf étaient intéressés, mais si les souffrances étaient vives, le danger n'était pas sérieux. La balle était entrée à quatre doigts environ au-dessus de la jointure. Lannoy prit soin d'avertir lui-même Marguerite d'Autriche, régente des Pays-Bas que « samedy dernier après disner ceux de Pavie firent une sallie, Jennyn de Médicis avec sa compaingnie vint escarmoucher cont eulx ; et ledit Jennyn de Médicis eut ung cop de haggebuse qui lui passa la grefve, de quoi il est très mal, et a envoyé demandé sauf conduit pour se faire mener par eauvve à Plaisance. »

L'arquebusier, avec sa balle de onze grammes, avait dû faire filer son coup à l'endroit où la grève, pièce d'armure qui enveloppait la jambe entière, laissait voir la maille entre elle et le soleret de fer. Une blessure à la cheville, en somme, avec des éclats d'os et tout ce qu'avait pu pousser dans la plaie, mailles rompues ou fragments d'étoffe, un coup tiré presque à bout portant.

Le Pape envoya sur-le-champ un émissaire, Jean-François Nigrino, de Mantoue. La dataire Giberti se répandit en effusions d'amitié, et réclama de par le Pape que Jean de Médicis vînt à Plaisance pour se faire soigner; il recommandait une huile pour les blessures, que préparait Frère Grégoire du Saint-Esprit ; le Pape envoyait une fiole de ce remède, souverain contre le tétanos; en outre, Jacques de Carpi, le plus célèbre chirurgien de la médicale Bologne, était dépêché par le Saint-Père, avec une note sur la manière d'employer ce baume.

Jean Salviati avait attendu quelques jours, afin d'annoncer à sa sœur le mieux en même temps que le mal.

Le 22 février, comme il avait auprès de lui, dans Plaisance, leur cher blessé, le cardinal se décidait à prévenir Marie :

« Magnifique sœur très aimée. Je n'ai point voulu écrire jusqu'à présent à V. S. le malheur advenu au Seigneur Jean, afin de pouvoir écrire en connaissance de cause, et ne vous plus tenir en suspens, avec mes lettres. Mais présentement que, par la grâce de Dieu, je vois les choses aller le mieux du monde, je vous avise comment samedi à 22 heures, des cavaliers et gens de pied étant sortis de Pavie, Sa Seigneurie leur fit une embuscade; et, s'étant découverte, les affronta vaillamment et leur tua environ cinquante hommes; il s'en retournait au logis, sans avoir, ni lui ni les siens, aucun mal; mais l'amiral et quelque autre des siens l'ayant prié de retourner leur montrer le lieu du combat, il revint sur ses pas; et comme il retournait, trente arquebusiers qui étaient cachés dedans une maison lui déchargèrent toutes leurs arquebuses contre lui; et l'une le blessa dans la jambe droite, quatre doigts dessus la jointure du pied, et la balle traversa d'outre en outre. Quand on m'apprit ceci dimanche, je ressentis la plus grande peine que j'aye eue depuis ma naissance; sur-le-champ, j'envoyai là-bas par estafette messire Girolami; j'écrivis au Roi, à l'amiral, et à Jean lui-même, pour voir à le faire amener ici; et finalement il consentit à venir. Et il est venu par une barque, sur le Pô; ce fut lundi matin qu'il arriva. Pour vous dire en détail la marche du mal, je vous avise comment dans le principe il en souffrit beaucoup, mais depuis qu'il fut soigné par un excellent médecin du Roi, il a toujours été bien, malgré qu'un os et un nerf aient été touchés; et aujourd'hui, qui est le quatrième jour, et jour de lune, il s'est fort bien porté; de manière que j'ai l'esprit en repos et plein de courage. Et j'exhorte V. S. à être de même, lui certifiant que son mal n'est point

périlleux, et que les médecins n'estiment point qu'il en restera gêné ; je crois que vous pouvez penser que, n'ayant au monde personne qui me soit plus chère, je ne suis pas pour le laisser manquer de rien. Les médecins sont très excellents, lui, montre de la patience, est obéissant comme un ange, et l'on ne manquera pas de mettre toute la sollicitude et la diligence possible pour qu'il guérisse vite, et bien. Que Votre Seigneurie demeure, comme je lui ai dit, avec l'âme en repos, et accepte de Dieu ce peu de mal comme préservant de quelque autre malheur plus grand ; car, attendu qu'il bravait l'artillerie, et se mettait dans les plus évidents périls, et faisait à lui seul tous les combats du camp, on devait s'attendre chaque jour à un cas plus grave que celui-ci.

« Je ne veux point laisser de dire à V. S. que si l'accident fût advenu à un de ses fils, le Très-Chrétien n'aurait pu se montrer autant éprouvé qu'il a fait pour le Seigneur, lui envoyant des cadeaux, le visitant, lui prodiguant toutes les marques d'amour, qui se peuvent montrer au dehors ; et c'était justice, attendu qu'il faisait, à lui seul, plus de mal aux ennemis de Sa Majesté, que l'armée tout entière. Je n'ai plus rien à vous dire. Je vous tiendrai jour par jour au courant de la marche du mal ; et quand je ne vous écrirai pas, vous serez instruite par les lettres de notre père. » En effet, Jacques Salviati, confident préféré du Pape, était venu pour voir auprès de son fils comment s'annonçait la grande crise de la guerre, que leur clairvoyance pouvait pressentir. Il avait apporté lui-même le fameux baume contre les convulsions tétaniques.

A cette lettre écrite par son chancelier, le cardinal Jean prenait soin d'ajouter lui-même ces quelques lignes de sa main : « Ma petite sœur très chérie, prenez bon courage, meshuy les médecins m'ont dit, après que j'eus assisté au pansement du Seigneur, que son mal est sans

nul danger, et qu'il restera sans gêne ou infirmité d'aucune espèce. »

En effet, le septième jour se passa très bien, Jean était gai, chantait, riait, disait mille folies avec son beau-frère le cardinal. C'est pourtant presque malgré lui qu'on l'avait porté dans Plaisance. Il voulait rester au camp, il savait trop que ses soldats, sans lui, ne vaudraient plus rien. Il voulait montrer, à ce roi qui le traitait si paternellement, qu'il « brûlait du désir de le servir, sain ou malade ». Avec plus de courage que jamais, il disait que si la bataille se donnait avant sa guérison, il se voulait faire porter sur les remparts, afin d'être là pour surveiller, rappeler, commander, s'il ne pouvait point servir en personne.

Il n'avait pas fallu moins qu'un ordre verbal du Roi, pour l'éloigner, et le bref du Pape, que le camérier Jean-François Nigrino, de Mantoue, apportait au plus vite : Clément VII avait fait écrire :

« A Jean de Médicis blessé :

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Nous avons ressenti une peine griève de ce malheur, que tu aies été blessé dans une embuscade, et, en raison de notre paternelle bienveillance à ton égard, très soucieux de ton salut, nous t'avons envoyé notre cher fils Jean-François Nigrin, notre camérier, chargé de te transmettre notre sentiment et notre résolution, à savoir que nous voulons que tu te laisses transporter à Plaisance, non seulement afin qu'on y puisse plus diligemment pourvoir aux soins nécessaires à ton salut, mais aussi pour que, rétabli plus promptement dans ta santé, tu puisses revenir à exercer ton courage sans pair; or donc, si tu nous aimes et respectes, et si tu connais notre amour envers toi, ne tarde point, en cette occasion, pour nous, de te faire porter au plus tôt et le plus doucement possible à Plaisance, et,

là, entre les mains des tiens, tu te pourras plus commodément faire soigner; tu ne peux rien faire qui nous soit plus agréable; en tout ceci, tu prêteras foi au même Jean-François.

« Donné à Rome, etc., le 23 février 1525. An second...

Adresse : « A notre cher fils Jean de Médicis notre parent consanguin selon la chair. »

Le vice-roi et le marquis de Pescaire avaient donné le sauf-conduit et l'escorte nécessaire; car il fallait empêcher les riverains de prendre Jean de Médicis, ils l'auraient mis en pièces. Et, le 21 février, entre une double file de soldats qui gardaient les deux rives, la barque descendait le Pô, de Pavie à Plaisance.

Le 24 février, Jean des bandes noires était assez bien pour dicter une lettre joyeuse, qui consolerait Marie Salviati :

« Illustre Dame et Epouse très aimante, faisait-il écrire par Jean-François de Cantalupo, j'ai vu votre lettre et celle du curé (Fortunati) au Révérendissime Salviati. Ne soyez pas si prompte à croire le mal, car les hommes qui ont chair et sang et os ne se tranchent pas comme les raves. Le dix-huit du mois présent je reçus une blessure à la jambe, d'un coup de feu, et pour me guérir avec plus de commodité je me fis porter à Plaisance, où se trouvait le Révérendissime, pour me guérir avec plus de commodité (*sic*); et, Dieu merci, j'(au)rai passé le quatrième jour après la blessure et le changement de la lune sans inconvénient ni fièvre, et ces médecins disent ferme que dans vingt jours je me relèverai du lit sans danger ni pour ma vie ni d'être infirme.

« Ainsi, que Votre Seigneurie ne s'afflige plus tant, je n'aurai point de mal. Avec cette assurance, songez à

vivre allègrement et à prier Dieu. Je me recommande à vous.

« De Plaisance, le 24 de février 1525.

« De V. S. l'époux très aimant.

« JEAN DE MÉDICIS. »

Lorsque le chancelier Cantalupo, si souvent employé dans les affaires intimes ou confidentielles, eut achevé d'écrire, Jean des bandes noires voulut signer de sa main, il traça ferme les premières lettres de son nom, mais à la fin il les laissait se chevaucher, par lassitude ou par un mouvement fébrile.

Dans le même temps, dans ce même parc de Mirabello qui avait, après l'église Saint-Sauveur, servi de deuxième cantonnement aux bandes noires, le roi de France, blessé au visage, blessé au bras, blessé à la main droite, la lance rompue, la cuirasse bosselée par les arquebusades, renversé sous son cheval d'armes que venait d'abattre le soldat espagnol Diégo de Avila, empêché dans la panoplie que faisait son armure à panache et celle de son destrier, rendait sa grande épée aux mains du vice-roi Lannoy; les meilleurs gentilshommes, ceux qui se battaient peu de jours auparavant près de Jean des bandes noires, et La Palice, son meilleur compagnon, et Lescun, et Bonnivet, ses anciens chefs, étaient morts, d'autres étaient prisonniers. François Ier avait trouvé le prix de sa folle entreprise, et donné ce nouvel exemple, pas plus utile que tant d'autres, pour montrer comment l'Italie est fatale aux armes françaises, ou vaincues, ou victorieuses.

Jean des bandes noires pouvait faire tirer des coffres que ses chanceliers emportaient à sa suite cette ancienne lettre où Gouffier de Bonnivet lui avait écrit : « Seigneur Janin. Le roy est tant content et satisffait de vous qu'il n'est possible de plus, et vous avez trouvé ung bon maistre... et de ma part en tout ce qui vous touchera vous me trouve-

rez prêt à vous faire preuves de bon amy. » Le bon maître prisonnier, le bon ami tombé sur le champ de bataille, comme cet autre « tant bon amy » Odet de Foix, il ne restait plus aux Italiens compromis qu'à tirer leur épingle du jeu.

Le dataire Giberti, ce prétendu partisan de la France, écrivait, le surlendemain de la défaite : « Puisque dépassant l'attente d'un chacun et quasi par miracle, est arrivée la ruine du Très-Chrétien, plaise à Dieu la convertir en son service et bien universel, puisque les choses devaient aller comme allées elles sont, il me paraît qu'il convient de remercier Dieu que l'illustrissime seigneur Jean s'est tiré hors du péril. »

Les Français, et le Roi lui-même, étaient unanimes à dire que, si Jean des bandes noires avait été dans la mêlée, aux côtés de son maître, François Ier n'aurait pas vu son épée lui choir de la main, parmi les larrons ennemis qui le dépouillaient sans vergogne. Le vice-roi Lannoy savait ce qu'il faisait, en laissant Jean de Médicis partir pour Plaisance, en l'aidant de tout son pouvoir à s'éloigner des bandes noires pour les laisser presque inutiles sous François de Lorraine et Suffolk, morts en les faisant combattre.

Quelques jours avant la défaite, François Ier avait pris soin d'adjoindre, à ses chirurgiens, le plus renommé médecin d'Italie pour les blessures d'armes à feu ; le juif Abraham de Mantoue, qui appartenait au marquis Frédéric de Gonzague, fut expressément appelé, de par le Roi, pour guérir Jean des bandes noires à Plaisance. Le 24 février, pendant que François Ier se battait à Mirabello, le chirurgien hébreu mettait le marquis de Mantoue au courant de la blessure et du traitement : il avait trouvé, quatre doigts au-dessus de la cheville, une plaie qui pénétrait les parties charnues, longeait le tibia, s'étendait à quelque cinq doigts, fracturait transversalement le péroné et tran-

chait un gros tendon. Le 23 au soir, à huit heures, il calmait les douleurs, par l'extraction d'une vingtaine d'esquilles, la jambe désenflait; et Jean de Médicis n'en pouvait croire ses yeux. Il commandait aussitôt qu'on lui mît ses armes sur son lit; son épée favorite, un cadeau du marquis Frédéric, ne se retrouvait pas, à son grand déplaisir.

Jacques Barigazzi de Carpi, le chirurgien bolonais, approuvait la cure; il voulut aider Abraham dans le pansement. Mais Jean des bandes noires s'habituait à la main plus légère du maître hébreu: « Laissez-moi tranquille, maître Jacques, cria t-il au docte professeur de Bologne, vous me tuez! » On continuait à tirer des os et du plomb, enfoncés dans la plaie. Mais le blessé ne jurait plus que par Abraham; il refusa formellement de le laisser partir jusqu'à Pavie, où Frédéric de Bozzolo suppliait qu'il vînt auprès des blessés. Il le gardait pour lui, s'attachant avec l'égoïsme du malade à cet homme dont la main le fera mourir plus tard. Le 5 mars, à minuit, un bref de Clément VII vint ordonner à maître Abraham de continuer ses bons offices auprès de Jean.

« Bien que nous aimerions mieux, disait le Pape, te voir, toi qui es orné d'un si grand talent par le Dieu tout-puissant, te convertir à reconnaître le vrai chemin de la foi, de manière à devenir notre cher fils, néanmoins, étant tel que tu es, et parce que tu as fait voir en ceci tes bons sentiments envers nous et notre cher Jean si justement très aimé, nous t'avons écrit volontiers les présentes... et tu obtiendras de nous telles récompenses que tu voudras. » Un autre bref exhortait le marquis de Mantoue, le remerciait, assurait que le salut de Jean lui serait dû en très grande partie, après Dieu Tout-puissant. Et le camérier Nigrino ne cessait d'animer le zèle des médecins.

Dès le 6 mars, une litière faite exprès et portée par des hommes exercés transportait Jean, de Plaisance à Borgo San Donnino. Il suivait le cardinal Salviati, qui étendait

sa légation à Modène, Reggio, Parme, Plaisance, pour le temporel, et à Ferrare pour le spirituel.

Avant de quitter Plaisance, Abraham avait retiré de la plaie « plus de soixante morceaux d'os, lesquels en tout pouvaient être gros comme une châtaigne, et vingt morceaux environ de plomb, petits, comme un grain de mil ». La jambe n'enflait pas, et les mouvements des doigts se rétablissaient. Le chirurgien juif protestait au Pape de sa reconnaissance, à lui « le moindre de ses serviteurs, que dis-je, un vermisseau de rien! » Il avait eu la chance de réduire les apostumes produites par le traitement à la française, fort médiocrement propre et point du tout antiseptique. On envoya trois fragments d'os au Saint Père.

La guérison s'accentuait, à Parme, dans le mois de mars, « à vue d'œil ».

Trois cents esquilles sortaient encore au cours des sondages. Cela faisait, au compte du médecin, un tiers environ du péroné. Le chirurgien s'occupa de régénérer l'os; il était fier de cette cure, où ses « secrets » avaient démenti le pronostic de ses confrères. Seulement, le pauvre hébreu qui croyait revoir Mantoue pour le jour de la Pâque, 8 avril, avait compté sans les imprudences du blessé; une rechute fut causée par ses « désordres; » le 3 avril, Jean, rétabli de ses excès, se levait sur un pliant, le 4, il remettait le pied par terre, et on lui promettait que s'il était sage, il pourrait monter à cheval le dimanche suivant.

Mais le palais, à Parme, était un étrange séjour de convalescent, et le pauvre Abraham devait connaître un nouveau mécompte. Il se lamentait, le 12 avril, dans sa lettre au marquis de Mantoue, et non sans cause: « L'Illustre Seigneur Jean, dit-il, dormait hier au soir, à dix heures, quand il fut réveillé par une grande rumeur qu'il entendit dans la maison, car ses gens se couraient les uns derrière les autres avec fracas; et les cris furent tels, qu'é

pouvanté, le Seigneur Jean, dans le premier sursaut, voulut se lever du lit, tout en furie; et sa jambe portant à faux, il sentit une douleur telle qu'il pensa mourir de convulsion; bien qu'il ait été pansé, contre la douleur, je crois que je ne pourrai point éviter de tailler une fois la jambe, et pour cela de retarder encore de quatre ou de six jours au plus mon retour à la maison; néanmoins, il ne restera point infirme, V. S. Ill^me^ saura qu'il se levait déjà du lit, marchait et chevauchait. »

Mais, si la jambe se remettait bien, le blessé ne voulait point laisser partir son chirurgien. Les affaires avaient repris leur train; seulement, pour Jean de Médicis la grande affaire n'était pas, alors, de surveiller ses bandes noires, ses relations avec les princes, sa remonte ou ses dettes; c'était de garder Abraham.

Il fallait pourtant remédier à une situation difficile. Les Impériaux, malgré les explications prodiguées, gardaient sur le cœur le passage de Jean au service de France. Antonio Pucci, l'évêque de Pistoïe, prenait soin d'en avertir le cardinal Salviati. François Ier, que l'on tenait captif dans Pizzighettone, demandait à l'évêque de Pistoïe, tout bas et en secret, « ce qui était advenu du Duc d'Albany et du Seigneur Jehan de Médicis, et montrait prendre grand plaisir à ce que lui rapportait l'évêque de l'un et de l'autre. » Mais Charles-Quint venait d'écrire à Lannoy : « Vous m'avez pris le Roy de France, lequel je vous prye me bien garder. » Et les geôliers obéissaient si bien, durant les trois mois qu'on l'éternisait en cette bourgade lombarde, ils le gardaient si fidèlement que le Roi gémissait, un jour, sur : « la seureté que mérite la prison d'ung Roi de France, lequel on doit rendre amy et non désespéré. » C'est donc vers l'Empereur que Jean, plus politique, aurait dû tourner.

Pescaire le lui fit sentir. Malgré les actes notariés où les communes de la Lunigiane déclaraient reconnaître

pour leur Seigneur Jean de Médicis et ses hoirs, ayant subi jusqu'à ce jour, des Malaspina « tyrannies exécrables, traitements furieux, vexations, méfaits, vices, cruautés, molestations, et perturbations insupportables et intolérables désormais », il fallait que Jean de Médicis accueillît le licencié Brancamante, envoyé par le Vice-Roi pour que fussent remises en dépôt les terres que Sa Seigneurie tenait des Marquis Malaspina. Telle était la volonté de Sa Grandeur.

« Tombé d'une grande espérance », avec la chute de la France, il laissait ses lieutenants réclamer les brefs nécessaires, et les meubles aussi; il songeait à partir pour Venise, mais en s'arrêtant sur la route, aux bains d'Abano, le Bourbonne de l'Italie. Car un fragment d'os était resté pris entre deux nerfs, et il fallait ces boues sulfureuses, ces eaux aluminées des Monts Euganéens, pour aider la nature à expulser ce dernier débris.

Le pauvre chirurgien Abraham désespérait de revoir Mantoue et de manger les pains azymes; il priait le Marquis, il conjurait le Chancelier, l'annaliste Mario Equicola, d'écrire que l'on avait besoin de lui. Mais Jean des bandes noires conservait cette manie de l'homme souffrant, qui fait du médecin son fétiche et s'accroche à lui comme un fol à son idée fixe; il écrivait, et de sa main, pour empêcher l'effet des lettres envoyées par Abraham. Sans ponctuer, grossoyant lui-même, il couvrait des pages avec sa rude écriture noueuse :

« Illustrissime monseigneur très cher, disait-il au marquis. Votre Excellence, quand arriva mon accident, daigna envoyer maître Abraham, son chirurgien, et me dit ensuite, que pour plaire à N.-S. Père, comme il résulte de lettres confiées à maître Abraham, celui-ci ne devait point abandonner ma cure jusques à ce que je fusse amené à bon terme et hors de péril. A présent, ledit

maître Abraham m'a fait voir une lettre de V. E. qui a la bonté de lui écrire sa satisfaction de me savoir arrivé à bon terme, et service, et lui ordonne de revenir à Mantoue le premier jour de mai. Votre Excellence a été mal informée par qui lui a dit que je suis guéri. La vérité, c'est que je serai bientôt guéri grâce à Dieu, et à V. E. si elle daigne pour quelques jours faire écrire à maître Abraham de rester à me soigner, et surtout qu'il ne s'agit, Excellence, que de huit ou dix jours au plus; il vous importe peu, et pour moi, il y va de la vie; aussi je prie V.-E. de daigner faire écrire à maître Abraham qu'il reste ce (*peu, effacé*) ces dix jours, ou autant, plus ou moins, qu'il faudra, car je suis sûr, s'il me traite, de rester en bonne santé, mais, sans son traitement, de demeurer malade. C'est à Dieu, et c'est à V. Excellence qu'il appartient de me rendre la santé, ou de me laisser malade, en écrivant à maître Abraham de rester. V. Excellence sera plus pleinement informée, en mon nom, par le porteur des présentes; et V. Excellence, bien que ce même malheur ne lui soit pas advenu, aurait pu compter sur mes offices comme sur ceux de pas un autre, et, le cas échéant, le pourra faire. Je me recommande humblement à Elle.

» Parme, 28 avril 1525.

» de Votre Excellence l'humble serviteur.

» Jan de Médicis (*Giovani.*) »

Heureusement, d'autres, à Rome, prenaient soin de ses intérêts et ne pensaient point à sa jambe uniquement et perpétuellement. Il est vrai qu'ils étaient mal récompensés; la pauvre Marie Salviati venait d'apprendre à ses dépens que maître Abraham n'avait pas adouci l'humeur du « Signore ». Elle avait pourtant travaillé de toutes ses ressources avec la plus clairvoyante énergie, afin d'obtenir autre chose que des promesses, et de ré-

tablir les affaires toujours déplorables de Jean ; fille de financiers, et Florentine, et femme, et mère, elle comprenait tout ce que les enivrements de la guerre dissimulaient à son mari : duplicité du Pape, éloges et promesses qui animaient et épuiseraient cette force dont disposait le capitaine des bandes noires, perfidie politique et roueries calculées afin de détourner loin de sa patrie le seul prince vraiment populaire, elle démêlait tout, elle voulait parer à tout, et, donnant, elle demandait. Auprès d'elle, le petit Cosme regardait, taciturne, avec ces larges yeux d'enfant qui ont des visions implacables; il jugeait, et il devenait le prince patient, fourbe, tyrannique et cruel, qui, lui, régnera.

Mais, si Marie Salviati savait faire envoyer les ducats à son mari par milliers, par six cents au moins, faire vêtir Cosme aux dépens du Pape, comme ses cousins les bâtards, lui obtenir des chaînes d'or, des médailles, elle ne pouvait éviter les bourrasques de Jean. Quand elle agissait en dehors de sa volonté, la fureur faisait perdre au grand soldat toute retenue, il traitait sa femme comme un fantassin ; et, recevant de tels affronts, peut-être au retour d'un de ces dîners que Lucrèce Salviati donnait à la campagne, Marie retrouvait ses anciennes effusions de douleur, son emphase passionnée de jeune femme ; elle écrivait à Jean des bandes noires, sans s'aider d'un chancelier.

Elle lui disait qu'il l'avait humiliée, les éternelles questions d'argent n'avaient point tourné comme il le voulait, et en blâmant Fortunati c'est sur sa femme qu'il avait frappé. Bravement, elle défendait le curé ; si les négociations avaient manqué, ce n'était point faute d'avoir agi pour le mieux, et suivant ce qu'elle-même conseillait. L'affront lancé par cette lettre brutale de Jean la mettait au désespoir.

« Oui, moi, pour faire le bien, j'ai reçu un tel camou-

flet que je n'oserai plus regarder personne en face. Mais, grâce à Dieu, j'ai un père et une mère, qui ne me feront mie défaut, sans quoi je m'étranglerais de mes propres mains. Mais j'ai plaisir à bien avoir démêlé votre intention dans cette histoire, sans quoi je me serais peut-être assurée pour une plus grave affaire sur les paroles que vous m'avez dites souvent, à savoir que vous entendiez me voir faire et défaire comme vous-même. Je l'ai vu, dans cette histoire-ci, quel est mon pouvoir dans nos intérêts. Je vous le dis, Jean, je n'avais confiance en personne en ce bas monde autant qu'en vous, mais j'ai vu cette fois-ci ce que je suis. Je me gouvernerai d'autre façon que je n'ai fait jusqu'à ce jour. »

Et les récriminations ardentes, un peu puériles, couvraient billets après billets.

Il est bien vrai qu'elle eut assez d'empire sur elle-même pour changer de ton. Les lettres suivantes sont calmes, assez banales, pleines de déférence. Quant au pauvre Fortunati, le mal d'entrailles l'avait pris ; il ne pouvait suivre à Florence, au Trebbio, dans la Toscane où l'on allait passer l'été, ni sa maîtresse ni son « petit maître ».

Sur la route de Venise, où il allait chercher l'oubli de ces journées traînées au milieu des emplâtres, et près d'Abano, qui lui devait rendre toute sa vigueur, Jean de Médicis reprenait la direction des bandes noires. L'épineuse question des cantonnements en paix se rouvrait ; le Parmesan n'en voulait point, les Etats du Pape donnaient des campements impossibles, trop disséminés dans les Marches, et sans ressources. Le même jour, Jean décachetait une lettre de capitaine, lui disant avec un bon sens tout militaire : « Monseigneur Illustrissime, il y a une grandissime différence à penser une chose dans sa chambre, l'ordonner, et établir en son esprit, comme on la voudrait être, et à la mettre en exécution ; les troupes

ne sont pas aisées à loger! » puis, une autre lettre de Guichardin, gouverneur en Romagne : « Les plaintes de tous ces peuples vont si fortes jusqu'au Saint-Père que Sa Sainteté se voit forcé de les entendre et secourir. Je prie donc V. E. d'y vouloir bien mettre bon ordre. » Les gens des bandes noires coûtaient, au calcul du gouverneur, plus de sept cents ducats par mois à la seule Romagne.

Jean de Médicis arrivait à Venise, par Chioggia, le 20 mai; avec sa suite de quarante personnes, ou à peu près, il vint loger dans le quartier Saint-Moïse, au palais des Giustiniani, cousins de Ludovic Michiel, ancien payeur au camp, son grand ami. Dans ce palais, qui s'ouvre en face de la Salute, la splendeur de Venise lui apparaissait tout entière.

On disait dans la ville que le Seigneur allait partir pour les eaux. Il resta pourtant quelques semaines à Venise. Il y était fêté, recherché. La gloire des récentes guerres engageait la Sérénissime République à lui demander s'il ne voudrait pas entrer au service de Saint-Marc. « Je suis trop jeune, répondait Jean avec un sourire, ce n'est là ni mon affaire ni la vôtre. » Il se sentait tout guerroyant, mobile et incapable de temporiser. Et les prudents Vénitiens aimaient trop à demeurer neutres pour assolder un pareil homme, si vif à partir de la main. Mais la vieille Toscane le rappelait, c'est à Venise qu'il recevait la lettre de son intendant, Suasio; et il y trouvait ce qui le pouvait mieux ramener dans son domaine du Trebbio ; la liste de sa meute!

Il avait demandé, pour tromper dans Abano l'ennui du traitement de boue, quelques chiens capables de battre les plaines du Padouan et les collines Euganéennes; surtout, comme il comptait reprendre la route de Ferrare, il lui fallait être équipé, dans ce pays giboyeux. Suasio lui envoya donc, avec un valet de limier nommé

Julien. une douzaine de braques, et une chienne qui devait être pour le terrier ou la broussaille, car elle s'appelait Serpent. Les autours manquaient cette année-là. Quant aux coffres, un retard dans la venue de Fortunati, qui avait les clefs et l'inventaire, en avait un peu différé l'envoi. Mais ce qui dut réjouir Jean des bandes noires, c'est l'état des chiens demeurés au Trebbio, une quarantaine de lévriers, limiers et chiens couchants.

« Il est resté ici, disait l'intendant, les lévriers, limiers et braques désignés ci-dessous.

LÉVRIERS	LIMIERS	BRAQUES
Deux chiens turcs, appelés *tondus*.	Quètaille.	La Seiche.
	Le More.	Fétu.
Suisse.	Baron.	Le Compère.
L'Effronté.	Bande.	Seichette.
Colombin.	Rousseau.	L'Unique.
Tibre.	Vilain.	La Tardive.
Teverouge.	Ruffian.	Faisan.
	Sylvine.	
	Espérance.	
	Gloutonne.	
	Jourdan.	
	Mi-côte.	
	Léveillé.	

Quatre petits braques de l'année. Trois braqueaux de 4 mois. petits de la Butorde.

Cinq petits de La Seiche, qui ont l'air de mâtins.

Quant et quels sont tous les chiens susdits, Julien en pourra donner avis à V. S. »

En outre, Laurent Salviati avait envoyé un cheval barbe.

Jean se fit amener tous les chiens pour les remettre au pied. On lui adressait aussi des faisans, des paons, des perdrix. Il revenait vers sa Toscane.

Dès juillet, il revoyait Ferrare. Le Duc, tout Français, tout Impérial, tout Papal, suivant qu'il croyait affermir

sa couronne, le politique Alphonse pouvait causer savamment avec lui des eaux thermales ; il avait fréquenté, six années auparavant, ces mêmes boues d'Abano, « pour s'y guérir des infections contractées durant sa jeunesse ». Et c'est alors que Léon X avait envoyé l'évêque de Vintimille et six cents hommes au pays de la Mirandole, avec ordre de se saisir de Ferrare si le Duc mourait.

C'est de Ferrare que Jean des bandes noires adressait une lettre au successeur de Bonnivet, l'amiral de France Philippe Chabot. Il lui annonçait la venue à la Cour de son secrétaire, chargé de ses intérêts, il le priait d'aider le favorable dénouement d'une situation toujours précaire. En effet, depuis Pavie, on ne payait ni le présent ni l'arriéré.

Ce secrétaire était Jean-François Cantalupo. De Lyon, où la cour de France se tenait en août, il écrivait à son maître. Durant des mois et des mois, ces lettres se continueront. Jean des bandes noires pourra longuement regretter le noble geste qui fit déchirer le parchemin de sa charge et de la pension accordée par François Ier ; le prudent François-Marie de la Rovère aurait pu lui dire que l'on vivait de telles aubaines.

La Duchesse Marguerite d'Alençon allait partir afin de rejoindre François Ier à Madrid. Il fallait tenter d'obtenir justice avant son départ. Jean des bandes noires avait fait dire au Connétable de Montmorency, qui partait aussi pour ce nouveau voyage, de transmettre au Roi les hommages de son dévouement filial.

On s'occupait médiocrement, dans cette Cour en désarroi, des affaires en souffrance et des soldes dues. D'autres intérêts, et plus immédiats encore, sollicitaient aussi Jean des bandes noires qui venait de rentrer au Trebbio. Il y était revenu fort allègre, et tout de suite il se donnait à la chasse et à la pêche. « Il n'est pas encore, disait l'intendant, aussi sûr de cette jambe que de l'au-

tre, bien que hier, m'a-t-on raconté, il ait couru un bout de chemin derrière un faisan pour l'attraper. »

Mais les marquis Malaspina s'étaient remis en haleine pendant la maladie de leur adversaire. Charles Masi, capitaine et commissaire de Florence à Fivizzano, tout près de l'Aulla, tenait la République au courant de ces guerres locales : il racontait que les bandes noires avaient repoussé les agresseurs qui voulaient leur enlever deux châteaux-forts. Les Malaspina ravageaient le pays, « qui se donnerait volontiers à cette haute République ». Aidés par les gens du Marquisat de Massa, forts d'un millier d'hommes, les ennemis inquiétaient les forteresses florentines, mal pourvues de corselets et d'arquebuses rouillées.

Pendant le mois d'août, Jean des bandes noires laissa ses hommes se démêler dans leurs garnisons de Lunigiane au milieu des Malaspina. Les places cédaient peu à peu, le pays était maintenant pour ses anciens Seigneurs, et les approvisionnements, les recrues affluaient vers eux. On saccageait, on incendiait.

Mais les intérêts de la paye en France, qui devenaient plus obscurs de jour en jour, avaient fait craindre à Jean de Médicis d'avoir à dépêcher son intendant lui-même, Suasio, à la Cour. Il lui avait fait donner un bénéfice, pour l'encourager. Une autre question le retenait encore dans son Trebbio, près de Florence ; Pierre-François de Médicis venait de mourir. Pauvre cadet, bourgeois plus qu'à demi, valétudinaire de corps et mesquin d'esprit ; le meilleur Médicis pourtant, puisqu'il engendra Lorenzino.

Déjà, sur la fin de 1524, Marie Soderini décrivait à Marie Salviati les malaises de Pierre-François, les coliques, les fièvres tierces qui l'épuisaient. La maladie venait de l'abattre à Cafàggiolo ; de Florence, où elle restait pendant que son mari bouleversait le Trebbio par sa vie soldatesque, Marie Salviati communiquait les volontés

du Pape et le sommaire du testament, comme le lui avait transmis Octavien de Médicis au nom de Clément VII. Elle demandait l'avis de Jean des bandes noires pour le deuil que les Soderini priaient de faire prendre au petit Cosme.

Le rancunier Pierre-François ne nommait point, en son testament, Jean des bandes noires « ni en bien ni en mal ». Le Pape cependant ne laissait pas de reconnaître Jean pour chef de la branche cadette, et le cardinal Passerini lui écrivait en cette qualité.

« Vous savez, répondit Jean au cardinal, et vous pouvez avec votre sagesse beaucoup mieux accommoder les choses, en dormant, que moi en veillant. » Mais il apprenait au cardinal, de la même plumée, que le défunt avait laissé force dettes, et qu'à son avis « l'honneur devant passer avant les messes » on pouvait réserver l'argent du Saint Père pour les payer, plutôt que pour les mille messes demandées par Pierre-François.

Dans cette lettre, il s'excusait de ne point venir à Florence, voir Silvio Passerini, « à cause de son infirmité ». Marie Salviati ne croyait pas à cette excuse ; elle savait pourquoi la vie obscure et libre du château plaisait mieux à son époux. Elle disait à l'intendant Suasio, qui songeait au départ pour la France : « Notre très cher ; derechef j'ai été exhortée, et par le médecin, et par ceux qui aiment fort le Seigneur, d'user de tous les moyens possibles pour qu'il vienne à Castello, ou à Florence ; et c'est vous, qui êtes auprès de lui, qui le pouvez faire plutôt que moi ; mais attendu que je vous sais occupé non médiocrement dans une province (un gouvernement) pareille, je n'écrirai rien de superflu. Il suffit qu'en ceci vous m'informiez de tout, et l'encouragiez à ne pas se dissiper ; ce serait facile à obtenir, s'il n'avait pas sans cesse les appeaux autour de lui. Que Dieu très bon, très grand, daigne lui donner quelques gouttes de bon sens. »

Les appeaux, les leurres, auxquels Marie voyait se prendre son tiercelet, ne le retinrent pas longtemps. Parmi de petites requêtes, qu'il expédiait avec sa large bienveillance, il lui arrivait des nouvelles mauvaises, au sujet de l'Aulla ; les Malaspina l'assiégeaient, avec deux mille hommes et trois pièces de grosse artillerie, venues de Sarzana ; tous les marquis étaient devant les remparts : le marquis Laurent de Fosdinuovo, le marquis Spinetta des Monts, le marquis Guillaume, le marquis Jacques, fils du marquis Galéas du Château de l'Aigle. Le vol tournoyant de gerfauts, exaspérés par les insultes, et par la captivité des leurs, voulait en finir avec cette aire du Médicis, qui les gênait.

Quatre-vingt-dix cavaliers espagnols, que la paix désoccupait, les renforcèrent. Les Florentins ordonnaient à leur Commissaire de rester neutre. Mais, le lundi soir 18 septembre, Jean des bandes noires apparut en personne au pied de l'Aulla. Sept cents hommes de pied, cinquante chevau-légers le suivaient. En un tour de main, il reprit tout ce qu'on lui avait péniblement enlevé, et ce fut le tour des marquis déroutés de voir saccager leurs châteaux. Au seul bruit de son arrivée, ils avaient dégagé l'Aulla, ils s'étaient enfoncés dans tous les repaires de la contrée.

Que voulait Jean, las de ces terres éternellement disputées ? Un accord, des arbitres, et de l'argent. Jacques Corsi passait, au nom de Florence, la revue des forteresses, pour établir les conditions. Dès le 26 septembre, Jean des bandes noires allait quitter les bords de la Magra torrentueuse, laissant les pauvres gens de la Lunigiane, seules victimes, abandonnés et désolés. Le 27, il partait, rendant, moyennant qu'on lui solderait une somme de deux mille cinq cents écus d'or, au marquis Guillaume, sous le nom de l'Empereur, l'Aulla, Panzano, Bibola, Pallerone, Bigliolo, toutes ses prises, et « tous à grand

regret rentraient sous le joug des susdits marquis. » La quittance par devant le notaire Ser Pierre de Médicis de Panicale, fut signée le même jour et remise au marquis Antoine. Et, dès le 5 octobre, les Malaspina, par les mains du marquis Antoine, versaient à Jean de Médicis l'indemnité des deux mille cinq cents écus d'or. Ils se remirent tout de suite à détrousser, à molester leurs vassaux et leurs voisins, pour rentrer dans leurs frais.

Pourtant, le nom des Malaspina, tout ruisselant de massacres et de rapines, brille avec justice parmi les antiques noms d'Italie. Pourquoi ? C'est qu'en treize cent six, le marquis Moroel Malaspina reçut à son foyer Dante Alighieri. C'est, encore, que le marquis Franceschino Malaspina ouvrit son château de Mulazzo devant les pas de Dante. Les Médicis peuvent montrer beaucoup de gloire autour de leurs écussons. Ils n'ont point de gloire pareille !

Ce n'était pas pour s'éterniser en Toscane que Jean de Médicis rentrait au Trebbio. Il allait partir, on le savait, et le petit Cosme lui écrivait ; Marie Salviati, sans doute, avait renoncé, car elle faisait recommander ses protégés par Luc Antoine Cuppano. Il s'agissait d'un « vaillant homme, qui avait tué son neveu, et dont son oncle voulait faire un soldat auprès du Seigneur, car on craignait que ses parents ne le tuent, ou fassent tuer ».

Le petit Cosme, avec sa grosse écriture d'enfant où l'on sent la main de son maître, le curé Suasio, disait : « Illustrissime Seigneur mon père. Je désirerais qu'avant le départ de V. Ill^e^ Seigneurie vous m'accordiez de venir au Trebbio vous voir, je ne saurais présentement avoir faveur et joie plus grande, et je me recommande à V. Seigneurie, que Dieu tienne... etc. » Le petit prince datait sa lettre de la Topaïa, cette villa perchée au-dessus de Castello, celle-là même qu'il octroiera plus tard, étant Duc, au vieux Fortunati, puis à l'historien Benoît Varchi.

Où donc allait s'établir Jean? Il allait se faire corsaire, pirate contre les pirates, afin d'occuper les bandes noires. Il allait armer des vaisseaux pour la course. Le Pape avait cherché manière de l'employer et de le soutenir. Il avait demandé quelques bribes dans le royaume de Naples « assez pour faire vivre le seigneur Jeannin de Médicis ». Mais c'était là des paroles. Il fallait vivre, en effet, pendant cette paix, ces intrigues sourdes, si mauvaises aux condottieri.

Fano, ville de la « Marine », postée au revers de l'Apennin qui domine la mer, Fano, toute proche d'Ancône, au pays des premières armes, avait toujours été la ville, dans les Marches, qui plaisait le mieux à Jean des bandes noires. On dominait l'Adriatique, du haut de l'antique Fanum. La grande aventure des mers allait tenter cet intrépide.

CHAPITRE V

LA VIE DE CORSAIRE A FANO. LES DERNIÈRES GUERRES. LA MORT. (1525-1526).

Les premiers mois du long séjour dans cette ville de Fano, que Jean des bandes noires avait aimée dès longtemps, petite cité perchée sur l'Adriatique, — Fano, pays des belles femmes, Fano, pays des bonnes truffes, — ces mois de l'automne, et de l'hiver qui commençait l'année suprême, ne furent point consacrés tout d'abord à l'équipement des vaisseaux.

Personne ne mettait en doute que la guerre ne dût reprendre. Les Corses, rentrés à Bastia pendant la débandade qui avait suivi la bataille de Pavie, écrivaient à leur ancien chef pour revenir à son service. Tous les événements passaient sur l'Italie frémissante, arrestation de Morone, mort de Pescaire, sans émouvoir Jean des bandes noires. Il attendait la guerre. Il l'implorait à grands cris.

On lui prêtait, dans l'universelle curée, dans le désordre universel, des projets sur Imola, l'idée de réveiller les anciennes promesses faites par François I[er]. L'agent, à Rome, de Guichardin qui gouvernait alors la Romagne, tenait son maître au courant de ces rumeurs : « J'y veil-

lerai, répondait Guichardin, à ces affaires d'Imola. Mais, quant au Seigneur Jean, je n'en crois rien ; il est à Fano, et je lui écris ce soir-même qu'il m'envoie Guiducci, parce que j'ai à lui parler de choses d'importance ; je trouverai quelque rubrique, et j'en tirerai toujours quelque chose. » Et, trois jours après : « Guiducci n'était pas avec le Seigneur Jean ; mais il m'a envoyé un autre de ses hommes ; et, d'après ce que j'en retire, le seigneur est là-bas à prier Dieu que l'on fasse la guerre ; mais, quant à cette affaire, je ne crois pas qu'il en faille avoir le moindre soupçon. »

Jean des bandes noires ne pensait qu'à installer sa cour et à contenir ses soldats. En même temps qu'il adressait au Trebbio des recommandations pressantes pour châtier un page français qui « avait fait le reste de ses galanteries » et s'était sauvé, il prenait le temps de visiter les coffres apportés à sa suite. Un livre y manquait : il le réclama sévèrement. C'était « un livre de recettes, écrit à la main ».

« Qu'on le retrouve, à toute force, ordonnait Jean des bandes noires. Je le veux absolument. »

Ce livre, c'est les « expériences de la très haute dame madame Catherine de Forli ». Luc Antoine Cuppano le copia, durant les loisirs de Fano. La copie subsiste.

Dans l'étrange pharmacopée que recueillit Catherine Sforza, l'on trouve, à côté d'eaux pour embellir, l'assurance que la cervelle de passereaux, bêtes luxurieuses, est aphrodisiaque, et le cœur de la chauve-souris, animal nocturne, bon pour se tenir éveillé. Une recette, qui devait provenir des Médicis, enseigne « à donner fort poids à un écu, ou ducat d'or, sans grever sa conscience ; et si la pièce valait moins de trois Jules, elle viendra au juste poids ; d'après Cosme. » Avec ce recueil, on saura teindre les chevaux et les chiens, briser le fer comme du verre, guérir les lunatiques et le mal caduc ; se donner

de la mémoire en frottant ses tempes avec une huile très sainte et éprouvée, une heure avant le jour; éviter peste, poison, fièvre, lèpre, teigne, cancer, scrofule, frénésie, manie, surdité, mal de dents, colères, coliques, maléfices des démons, brûlures, hémorragies. On y voit force secrets pour les blessures, et Jean, si dévot aux secrets de maître Abraham, feuilletait et refeuilletait ceux de sa redoutable mère.

Il reconnaissait aussi, non loin de l'onguent pour le tétanos, les formules maternelles, les héréditaires secrets soigneusement élaborés afin de provoquer l'avortement et de guérir les fistules. Il y avait aussi les recettes pour faire dormir; et Jean des bandes noires, qui ne connaissait point la peur dans la bataille, avait horreur de coucher seul : il redoutait bien trop le follet, le lutin, le « guobelin »; désarmé devant ce farfadet, dont quelque nourrice toscane ou romagnole lui avait inculqué la terreur.

Mais, pour peupler et apaiser ses nuits, il retrouvait, à Fano, son plus cher compagnon de lit : Pierre l'Arétin.

Si Luc Antoine Cuppano, « l'œil droit », était bon pour les copies et les besognes sérieuses, « l'œil gauche », ce joyeux, cet effréné, ce luxurieux, ce scandaleux Pierre servait de Patrocle à l'Achille des Médicis.

Pierre l'Arétin venait de quitter Rome, au milieu d'octobre, après une rude leçon; sans vouloir se souvenir qu'on le supportait dans la Ville Eternelle sous bénéfice d'inventaire, il avait repris ses injures contre le dataire Giberti, sa verve, excitée en dessous par son ennemi, son ami, Jérôme Schio, l'évêque de Vasona, n'aurait plus laissé la plus petite place libre sur le torse de Pasquin. Aussi, par une soirée de juillet, comme il se promenait à la fraîcheur, berçant ses rimes au pas de son cheval, un gentilhomme bolonais, Achille della Volta, l'avait poignardé. « Coup mortel, dont on le sauvera, j'espère, » écrivit l'excellent Schio. Et l'Arétin ne mourut pas. Il

avait trop de mal à faire, trop de sottises à écrire, pour ne pas tromper le poignard. Deux mois plus tard, ou six semaines, après avoir fait retentir vainement le ciel et l'enfer, le Vatican et l'Italie, de ses clameurs désespérées et bouffonnes, il s'en allait. Il partait, sans retour, de Rome, le fiel ulcéré, la peau dûment estampillée à la romaine, par de bonnes cicatrices. il avait une lettre pour son protecteur le marquis de Mantoue. Mais il préféra la libre vie auprès de Jean des bandes noires. Quitte à revenir dans Reggio, quitte à rester le factotum entre les femmes de Mantoue et son patron préféré. Mais sous l'épée du Médicis, et là seulement, il se crut en sûreté. Sa peur des coups, à ce Panurge sans génie, c'était toute sa politique après cette forte leçon.

Clément VII n'avait pourtant pas laissé partir sans viatique son ancien familier. On ne faisait, à cette époque, jamais de rupture brutale.

Ce pays des « combinazioni », des arrangements amiables, cette Italie tant ennemie du scandale grossier, ne fut en aucun temps plus facile, plus indulgente et moins disposée aux inimitiés déclarées. L'Arétin emporta de Rome cent deux ducats d'or larges, cinq jules et une baïoque, dont le Pape l'avait gratifié le 5 octobre par les mains de monseigneur de Capoue, l'adversaire de Giberti dans la faveur pontificale.

Et, pendant que la Curie payait « au matelassier, pour refaire la literie perdue pendant le séjour du Seigneur Jean, trente cinq ducats », l'Arétin, compagnon de lit excellent, rassurait les nuits de Jean des bandes noires, à Fano.

Des historiens copieux ou fantaisistes ont fait arriver l'Arétin, en se trompant de date, dans le camp des bandes, pendant une nuit franche, au milieu de l'orgie. Et d'autres ont insisté sur les amours que Jean des bandes noires favorisait chez ses soldats, suivant les traditions

antiques, de l'Iliade, de l'Enéide, des légions de Lacédémone ou de Thèbes. C'est mettre, au milieu de couleurs assez riches par elles-mêmes, un placage au moins inutile. J'ai dit les faits, qui sont communs, évidents, et du siècle entier, depuis le Pape jusqu'au goujat. Quant aux passions des soldats, les faits n'y montrent que des rixes, la rage de bêtes féroces qui n'ont plus rien à dévorer, et qui s'entrebattent.

Jean des bandes noires, gêné pour la solde, ne contenait ses soldats que par le rude attachement dont il les liait à sa personne et à l'éternelle espérance de sa fortune; ces querelles, presque toujours sanglantes, qui éclataient sous ses yeux mêmes, lui devenaient insupportables. Il résolut d'y mettre fin : deux de ces vaillants capitaines, qu'il avait, comme dit Brantôme, « mis au monde », se haïssaient. C'était Jean de Turin, et suivant l'un, le fameux Saint-Pierre le Corse, d'autres disent le Campanien Amic de Venafro : il importe peu. Il les appela devant lui, leur signifia qu'il fallait en finir avec ces défis, et, coupant sa cape, il la partagea par moitié, leur donna deux bonnes épées, les enferma dans une salle dont il mit la clef en dehors : « A présent, vous n'en sortirez, leur cria-t-il, que morts tous deux s'il le faut, mais ayant vidé votre différend. Battez-vous, et battez-vous bien. » Les deux adversaires étaient en chemise : ils se battirent quatre heures durant. Un coup droit de Jean de Turin toucha le Corse — préférons le Corse ! — en plein front, et piqua dur. Le sang coulait sur les yeux de Saint-Pierre, son bras gauche et la moitié de cape ne lui servait plus à parer, mais à s'essuyer le visage d'instant en instant : « Arrête-toi, Corse, lui dit le Piémontais, bande ta plaie. » L'autre se pansa de son mieux. Puis on revint aux mains.

Cette fois, une parade de Saint Pierre désarma Jean de Turin. Le coup avait frappé l'épée en octave, ou, peut-

être, en tierce, elle roula par terre. A son tour, le Corse baissa la pointe de son estoc : « Ramasse ton arme, dit-il au Piémontais. Je ne veux pas prendre avantage pour te blesser. » Ils se remirent à combattre. Mais ils n'en pouvaient plus. Et ceux qui regardaient l'affaire par les grillages et les fentes des portes vinrent rapporter ce qu'ils voyaient : ils supplièrent Jean de Médicis ; mais il leur défendit sévèrement de s'en mêler, et même d'y retourner voir. Les deux bêtes féroces se ranimaient pour se jeter encore l'une sur l'autre. Heureusement pour ces forcenés, Louis de Gonzague, le « compère », l'ancien ami de Jean, était là, qui se hasardait seul à enfreindre la défense, et revint écouter : on n'entendait plus le froissement des épées, le tintement des gardes, ni le piétinement de la lutte, quelques soupirs passaient, pareils à des râles. Le noble Mantouan revint trouver son ami, derechef il le conjura de mettre un terme à cette scène ; Jean des bandes noires consentit à rouvrir la salle : on la trouva pleine de sang, les deux capitaines étaient jetés à terre, exténués par la bataille et par la perte de ce sang où ils se traînaient. On les emporta, leurs blessures guérirent, et ils demeurèrent, leur ancienne haine purgée par ce remède héroïque, les meilleurs compagnons du monde. Dès lors, comme on n'espérait plus mettre flamberge au vent pour parader devant témoin, on ne se battit plus dans les bandes noires. Çà et là, seulement, au milieu des lettres d'affaires et des billets de naissance envoyés par le Sire de Piombino, la preuve éclate d'un défi porté par un homme des bandes à quelque Espagnol ; et Malatesta Baglioni se donne la peine d'écrire alors à Jean des bandes noires, tant le duel est sacré pour tous à cette époque, et soumis à de fixes lois.

Petites affaires, en somme, et qui marquent l'oisiveté des condottieri. C'est encore pour un page que Baglioni lance une autre lettre, plaisante et familière. Il a pris ce

Pierre-Marie le Romain, puisque son ami, son « grand frère », le recommande.

« Et s'il veut être homme de bien, dit-il, ainsi que V. S. m'écrit en avoir opinion, il ne lui manquera point le moyen de réussir : quoique je m'assure que si vous aviez eu telle opinion dès l'abord, vous ne me l'auriez point envoyé, vous l'auriez gardé près de vous. Je veux bien prier V. S. de daigner laisser cet art poétique, il serait bien temps. Et je crains que quelque jour il m'arrive la nouvelle que V. S. a été étouffée par cette fumée, ce qui, pour le grand amour que je lui porte, me navrerait extrêmement.

« Crème, 18 février 1526.

» Votre compère et cadet.

» Malatesta Baglioni. »

Le nom du traître qui vendit Florence ouvre bien la funeste année. Cette fumée de poésie, c'est peut-être l'encens brûlé par monseigneur le chevalier de Rhodes, Pierre l'Arétin ? héros de la littérature, héros de l'épée, ils se valent, ces comparses étincelants de la Renaissance italienne.

Cette année-ci, 1526, le froid Guichardin lui-même arrête sa plume, au moment de monter cette station nouvelle dans le calvaire de l'Italie. Une espèce de sentiment fait hésiter sa main glacée de fonctionnaire diplomate :

« Consumée, dit-il, parmi ces actions plus faites pour préparer guerre que paix, l'année depuis la nativité du Fils du Tout-puissant mil cinq cent vingt-cinq, commença l'année mil cinq cent vingt-six, pleine de graves accidents, et de perturbations merveilleuses. » Année funeste, où la nature, elle aussi, paraît convulsée, « par signes, prodiges, de tremblements de terre, choruscations, fouldres, tonnoires et oraiges dessaivissant. »

Le mal, Guichardin le connaît, comme le connaît Machiavel. « A tous ces maux il conviendrait obvier si faire se peut, et si c'est impossible avec des moyens adroits, employer n'importe quel moyen : autrement l'Empereur à lui seul prévaudra sur tous, non par forces supérieures, mais ainsi que dit Cornélius Tacite « *fatali omnium ignavia* » par la fatale lâcheté de tous. »

Jean des bandes noires n'est pas un lâche, mais il pense à lui, comme tous les autres. Féodal qui s'est égaré dans cette société toute malade de sa prodigieuse transformation, monstre de l'ancien temps et des guerres anciennes, qui subsiste au milieu de diplomates, de tacticiens, de sceptiques, il veut, ce Sforza qui n'a plus Imola ni Forli, ce cadet Médicis auquel le Trebbio ni Castello ne sauraient suffire, il veut un Etat, une principauté qui puisse loger et nourrir et lui-même et ses bandes. Il envierait San Secondo si bien fortifié, si parfaitement armé, oui, cette bicoque à remparts, il l'envierait aux de' Rossi. Puisqu'il a maintenant Fano dans sa main, il veut posséder en légitime don cette pauvre ville au port médiocre. Il va même jeter les yeux plus loin : à quelques lieues au sud, il y a ce beau port d'Ancône, cette ville, toujours convoitée, pillée, sans cesse renaissante, si parfaitement protégée par l'Astagno et par le Guasco, pour laquelle un ressaut de côté, un promontoire, à l'angle même où le golfe de Venise devient la grande Adriatique du Sud, fait une assise naturelle, un abri sans pareil contre les vents d'une rive périlleuse. L'antique cité dorienne, avec son commerce opulent, attire Jean des bandes noires. Il ne lui suffit pas d'occuper Fano, si bien muni de fossés et de remparts indestructibles. Il veut Ancône.

Fano, le maréchal Pierre Strozzi voudra l'acheter, vingt-quatre ans plus tard, parce que c'est une « terre maritime de assiette pour aisément fortifier, et pour

estre voysine des pays du royaulme de Naples, d'Urbin, et parmi les terres de l'Esglise, pour avoir là non seullement ung lieu de reffuge, mais très- apte et suffisant à faire beaucoup d'ennuy à ceux qu'il voudra. » Le choix de Jean des bandes noires est donc bien clairvoyant. Mais s'il prenait Ancône ! C'est l'opulence, avec ce port qui vient tout de suite après Venise, sur la côte orientale, pour le trafic et l'excellence : Rome, la Lombardie, les Marches, les Abruzzes, dégorgeant là tous leurs produits, et les fruits, et les huiles, et les asphaltes, et le soufre, pour la marine et pour la guerre.

Pour ces entreprises, il faut de l'artillerie. C'est à Ferrare qu'on en trouve. Et Jean de Médicis a écrit au duc de Ferrare. Celui-ci n'a pas dû beaucoup apprécier la signature d'un neveu du Pape, d'un Médicis, soldé, produit par ses ennemis éternels. Et puis, ce n'est pas le moment de se démunir, quand on est un duc menacé, vacillant, à qui l'Eglise veut voler Modène, Reggio, tout l'Etat si elle peut, et dont Venise convoite les dépouilles, sans compter l'Empereur, et les petits princes voisins ou vassaux. Alphonse répond avec courtoisie, mais il refuse :

« Illustre et valeureux Seigneur, dit-il, V.S. doit tenir pour bien assuré que je lui suis tout affection pour sa grande valeur et pour l'amour qu'Elle me témoigne, qu'il me sera toujours fort pénible de me voir demander par Elle une chose en laquelle je ne pourrai la satisfaire. Ainsi qu'il arrive aujourd'hui pour les pièces d'artillerie que vous m'avez envoyé demander, sous la foi d'une lettre de créance en votre nom, par Albert de Trévise ; attendu que je ne me risque pas à m'en priver, les choses étant dans l'état où nous les voyons : car, bien que la paix soit conclue entre l'Empereur et le Très-Chrétien, je ne sais, ni ne vois pourtant que mes affaires soient meshuy dans un état plus sûr qu'elles n'étaient aupa-

ravant ; et toutefois j'entends parler de mouvements guerriers aux alentours, et que l'on recrute des gens de pied à Modène, à Bologne, et en Romagne; et V. S. sait si j'ai motif d'être inquiet. Et, comme V. S. n'a pas besoin des dites pièces d'artillerie pour un effet aussi important qu'est celui pour lequel je les garde, qui est la défense et sauvegarde de moi-même et de ma maison, je la prie d'autant plus ardemment de me tenir pour excusé si je ne la satisfais point, car assurément je ne connais personne pour qui je m'en priverais en ces temps où nous sommes. Et j'ai fait la même réponse ces jours derniers aux capitaines de César qui m'ont demandé de s'en servir pour Carpi. Mais si V. S. désire ou a besoin d'autre chose en mon pouvoir, elle me trouvera toujours bien disposé pour son honneur et avantage ; et aussi, de bon cœur, je m'offre et recommande à Elle. Et pour que vous ne pensiez pas que je refuse de vous donner les pièces d'artillerie demandées pour l'estime que je fais de leur valeur, je suis prêt à vous servir de cette valeur et d'une somme plus grande encore, si vous en avez besoin.

» Ferrare, 2 Mars 1526.

» Fraternellement. Votre Alphonse d'Este. »

Ce n'est pas l'argent que voulait Jean des bandes noires. Son envoyé près la Cour de France était revenu, au commencement de l'année avec une première avance ; c'était Suasio, ou celui qui devait doubler Cantalupo. Il rapportait trois mille ducats. Mais le premier ambassadeur restait, pour veiller au gros du paîment, dans cette Cour désordonnée et nomade.

Jean des bandes noires sentait sa force. Il voulait l'employer. C'est lui que le duc de Milan, toujours en péril, menacé durant l'hiver par les derniers efforts de Pescaire, avait invoqué, dans une lettre au Saint-Père, comme « illustre, très-consommé dans les lois de l'une et de l'autre

milice, à pied et à cheval, cultivant justice et honneur, et le plus soucieux de la gloire de l'Italie ». Il voulait montrer sa valeur.

Mais ceux d'Ancône se gardaient. Il avait beau faire de toutes mains, en hâte, tous les rappels de fonds possibles, sans artillerie, il le savait trop, une ville sur pied, une ville bien avertie ne s'enlevait plus désormais comme au temps des assauts passés. Ce n'est pas Jean de Médicis, c'est la peste et les sauterelles qui désoleront, cette année-là, les ports de l'Adriatique.

Cependant, avec cette cour pontificale si glissante dans ses engagements, toujours prête à payer les Suisses avec la solde réservée pour les bandes, il faut vivre, et occuper ses hommes. Les pirates, en cette année où le Turc triomphe, dévastent tout le littoral. Jean des bandes noires veut armer en course. Son ambition n'est pas bien grande. Il voudrait un brigantin, et une galère.

Mais pendant qu'il se perd dans ces jeux nautiques, Machiavel pense à lui. C'est l'heure où Machiavel comprend jusqu'au fond la misère et les périls de son pays. Il veut le sauver, et le vice incurable de son caractère et de son éducation, la tare d'un génie servile jusque dans son plus fort élan lui fait chercher un Rédempteur pour l'Italie, mais dans un Prince. Il avait jeté sa patrie sous les pieds de Laurent d'Urbin, il avait écrit un chapitre éloquent pour l'exhorter « à libérer l'Italie des Barbares. » C'est à présent pour Jean des bandes noires que s'échauffent ses espérances : et il écrit à Guichardin sa lettre fameuse ; après un long raisonnement sur les alternatives que la paix entre l'Empereur et François Ier pourra produire, suivant la conduite du Roi, après avoir examiné la triple issue qu'il y prévoit, il conclut que de toutes manières il y aura la guerre en Italie, et que l'Italie devrait être avec la France. Si elle ne le peut, elle a deux partis à prendre : accepter le vainqueur, se

mettre à sa discrétion, se racheter, c'est le premier dessein qu'elle peut choisir ; il est mauvais, car le vainqueur « prendra l'argent d'abord, et puis la vie. » L'autre projet, c'est de s'armer, de faire lever l'Italie contre les maîtres étrangers. « Il nous convient d'organiser une résistance, voilée ou déclarée, autrement nous nous lèverons un de ces matins entièrement perdus : j'approuverais qu'on fît une résistance sous un prétexte. Je dis une chose qui vous semblera folle ; je vais proposer un dessein qui vous paraîtra téméraire et ridicule ; néanmoins les temps où nous sommes requièrent des plans audacieux, inusités et étranges... Il y a quelques jours, on disait de par Florence que le Seigneur Jean de Médicis déployait une bannière d'aventurier, pour guerroyer où le profit l'attirerait le mieux. Ce bruit m'a donné l'idée que le peuple disait justement ce qu'on devrait faire. Chacun, je pense, estime que parmi les Italiens il n'est point de chef derrière qui les soldats marchent plus volontiers, et qui inspire aux Espagnols plus de crainte et plus d'estime ; chacun tient aussi le Seigneur Jean pour audacieux, impétueux, de grandes conceptions, preneur de grands partis ; on peut donc, en lui fournissant des subventions secrètes, lui faire lever cette bannière, en mettant sous ses ordres autant de cavaliers et autant de fantassins que faire se peut. Les Espagnols croiront que c'est une machination, et par aventure soupçonneront autant le Roi que le Pape, le Seigneur Jean étant à la solde du Roi ; et si cela se faisait, cela ferait bien promptement tourner la cervelle aux Espagnols, et changer leurs desseins, eux qui ont pensé peut-être ruiner la Toscane et l'Eglise sans obstacle. Cela pourrait faire changer d'opinion au Roi, et l'incliner à laisser l'accord et à prendre le parti de faire la guerre, s'il voyait qu'il aura pour alliés des gens vivants, et qui, outre leurs conseils, lui montreront des faits. Et si ce n'est là le remède, puisqu'il faudra faire

la guerre, je ne sais quel il est, et je n'en conçois point d'autre. »

Ainsi, Jean des bandes noires serait le Rédempteur de l'Italie. Soldat d'un Roi barbare, soldat d'un Pape Médicis, aventurier soldé sous main, il délivrerait son pays. Or, sur quelle idée s'appuyer, pour accomplir cette délivrance ? sur l'Eglise ? mais, dans un livre qu'il dédie aux Papes eux-mêmes, et que les Papes estampillent, Machiavel l'a démasquée, traînée dans la boue : « C'est sa faute, a-t-il dit, si ce pays a perdu toute dévotion, toute religion ! » sur le roi de France ? passons !

Il viendra, plus tard, dans plus de trois cents années, il viendra, quand tout sera déshonoré, il viendra, le Rédempteur appelé par Machiavel. Lorsque les exemples de la Renaissance auront pénétré dans l'Italie, et plus loin, hélas ! lorsque les sentences du Prince et des discours sur Tite-Live auront imprégné jusqu'au dur et ténébreux Piémont, un jour, avec ses ministres, ses troupes, et les troupes de l'étranger, et leurs princes plus qu'à demi trempés d'Italie, ce Rédempteur se lèvera pour l'Italie : comme Philippe de Macédoine pour la Grèce désagrégée.

Les bannières qu'on peut déployer pour mettre l'étranger dehors, l'histoire en a vu, l'histoire les connaît : la France lui en a montré ; l'Italie lui en montrera, trop heureuse si la victoire appartenait à ce drapeau sur lequel il n'y a point de couronne ni d'écusson. Machiavel pourrait savoir qu'une bannière a chassé jadis les ennemis des rois français ; mais elle n'avait point dans ses plis les balles ni la guivre, ce n'était pas un Médicis qui la tenait, ni un Sforza, ses couleurs n'étaient pas le deuil d'un Pape comme Léon X ; elle avait, sur un champ d'azur, une croix et des fleurs de lys, la couleur du ciel, le signe de la foi, le blason de la patrie.

Dans l'Italie du XVIe siècle, quel signe choisir, quel blason ? C'est seulement dans trois siècles que le pauvre

l'admirable pays, verra ses couleurs flotter un instant, aux mains d'un condottière national, d'un condottière plébéien. Un instant, un seul, et pour qui !

Qu'importent tant de rêveries à Jean des bandes noires ? Il va revoir la guerre ? tant mieux, et quelle qu'elle soit, il l'appelle. En attendant, il arme ses vaisseaux de course. Petite flotte : une galère, un brigantin. Deux bateaux de chasse et de guerre. Or, sous le capitanat de Paul Vettori, marquis de la Gorgone, l'effectif de ces deux coursiers a été réduit, par économie, de cinquante à vingt-cinq combattants pour la galère, de vingt-cinq à dix-huit pour le brigantin. Encore faut-il prier bien fort, pour obtenir le droit de les monter.

Le Pape prenait une partie des bandes noires pour se garder dans Rome ; il prévoyait les coups de main des Colonna, il voyait les Espagnols passer librement, du royaume de Naples qu'ils tenaient, au Milanais occupé par leurs armes, et venir de Sicile à Gènes, toujours maîtres, toujours chez eux, à leur plaisir. Les petits prêtres eux-mêmes, l'intendant du Trebbio, trouvaient une parole pour présager le désastre : « De toute manière, nous sommes destinés à voir force calamités dans cette pauvre Italie ; et rien ne prévaudra là contre, ni forteresse, ni machines, ou bastions, si Dieu n'y met la main. »

Pendant ce temps, Marie Salviati s'occupait, à Florence, de son ménage, des intérêts à régler entre Jean de Médicis et ses neveux, fils du défunt Pierre-François, pour lesquels on avait nommé tuteur Raphaël de Médicis. Et Jean des bandes noires demandait l'aide d'Averardo Salviati « pour faire acheter une certaine somme de drap, afin de se vêtir décemment, n'étant pas moult copieux en deniers, comme bien vous pensez. »

Les événements se précipitaient sans le distraire des préoccupations moindres. Toujours tenace pour ce pauvre brigantin qu'il avait déniché dans le port de Fano,

une lettre de son agent à Rome lui apprenait comment : « le bref de la galère est expédié, mais le brigantin n'appartenant pas à la Chambre apostolique, on essaiera, si c'est possible de le faire avoir à V. S. Illustrissime ainsi qu'elle le désire, mais par ce bref-ci l'obtenir a été impossible ; » et quelques lignes plus loin, sans plus d'affaires, il lisait que le Roi Très-Chrétien refusait de ratifier les accords signés avec l'Empereur, et que la guerre était prévue.

La guerre, il la désirait bien ; mais occupé de sa nouvelle passion, il n'avait pas laissé de gréer trois fustes, avec la galère, d'exercer ses gens sur cette flottille, et de leur faire prendre la mer. On peut penser que c'était plutôt pour aider un assaut contre Ancône en faisant diversion par une menace de débarquement. Car, le bienheureux brigantin une fois obtenu, ces corsaires de terre ferme ne quittèrent guère les côtes. Ils enlevaient, chemin faisant, un homme qui appartenait à un ancien valet de chambre du défunt Pescaire, mais ils ne virent pas le Turc, et se hasardèrent jusqu'à Sinigaglia, c'est-à-dire à cinq lieues environ de Fano, pas tout à fait jusqu'à moitié chemin d'Ancône.

Outre la chasse, qui l'avait fort occupé durant l'automne et l'hiver, Jean des bandes noires avait mené joyeuse vie dans Fano. Le 4 mai, ses comptes relèvent quatre ducats d'or larges pour le jeu, le 20, autant ; la veille, 19 mai, c'est l'Arétin qui recevait quatre écus. Et, le 27, le jeu de paume avait trois écus pour enjeu.

Quand il montait en personne son brigantin, il le menait jusque dans les eaux d'Ancône. Il avait engagé sa chaîne d'or, du poids de treize onces, et formant cent dix anneaux ; maisons de Fermo, qui venaient d'Uffreducci, ses habits même, ses justaucorps fournissaient aux dépenses d'armement. Jean le Corse allait à Pise recruter des marins. Et pour tout cela, comme pour le fro-

mage de Poggibonsi qu'on faisait venir par exprès, les ducats d'or et les écus glissaient des mains. Mais aussi les escopettes étaient dorées, et l'on achetait même, à maître André du Marais, fondeur en artillerie, un maître pérugin qui habitait Ancône, certaine pièce de calibre, pour douze écus au soleil.

A Rome, on le laissait jouer au marin, sans beaucoup l'aider : « car on espère, lui disait son agent, que sous peu de temps V. S. sera employée sur terre. » Jean-Mathieu Giberti ne voulait pas voir le capitaine des bandes noires gaspiller son bien au moment où la campagne allait reprendre. Tout le monde s'agitait. Le duc de Ferrare, toujours en courtoisie avec Jean des bandes noires, dépêchait des affidés. Et l'on signalait l'inclination du Pape et de la Curie pour la France. Suasio fouillait le Trebbio pour trouver de l'artillerie et des armes, dépêchait courrier sur courrier à Florence pour obtenir de l'argent. « Rome entière crie : Guerre ! disait Césano à Jean de Médicis, et tout ce que j'avais prédit par mes lettres passées se réalise : je vis en allégresse, pour l'espoir de la proie future ! » Le pauvre François Sforza lui-même, hochet des conquérants, reprenait courage dans son château de Milan toujours assiégé. « Le duc, rapportait un Dominicain qui revenait de Lombardie, a pendu sur les remparts du Château une paire de bottes, un chapeau, et une paire d'éperons. » Voulant montrer qu'il resterait ferme chez lui, sans avoir désormais besoin d'équipement pour chevaucher, de coiffure pour se couvrir le chef.

C'était la Sainte Ligue de Cognac, signée le 22 mai, qui rouvrait la lutte. Après deux essais de confédération, manqués par la mésaventure de Morone, par la trahison de Pescaire, par la victoire du duc de Sessa et de Schomberg sur Albert Pie de Carpi et sur Ludovic de Canosse, le pape Clément VII, Venise, François Sforza s'unissaient à

François Ier. L'indépendance des Etats italiens était stipulée, le roi de France dégagé de ses promesses. La guerre était inévitable. La France allait reprendre ces entreprises « mêlées de victoires stériles et de défaites dangereuses ».

Jean des bandes noires servait toujours la France et le Pape. Dès le 6 juin, il recevait de la Curie deux mille cinq cents ducats, pour lever deux mille hommes de pied, et l'ordre de rejoindre Plaisance au plus tôt. Il devait loger au passage, à Modène, chez Guy Rangone, et Guichardin, nommé commissaire apostolique, l'attendait en Lombardie avec le bref du Pape.

Ce bref, en date du 10 juin, comblait d'éloges Jean des bandes noires, et disait : « En ce projet d'armes et de guerre, que nous avons conçu pour la liberté d'Italie et la dignité du Saint Siège apostolique, bien qu'il soit principalement dirigé vers la paix générale de la Chrétienté, cependant. s'il se rencontre des gens qui, en raison de leurs passions, aient résolu de faire peu de cas de l'équité et de la réserve, si bien qu'il pourrait être nécessaire de tirer et opposer nos armes contre leurs pernicieux efforts ; » et d'autres compliments prolixes, en un abominable latin, mais qui amenaient cette phrase : « de toute notre infanterie et de celle de la Sainte Eglise, telle qu'elle est et sera, nous te faisons, constituons et députons par les présentes Capitaine Général. » Jean de Médicis avait les pleins pouvoirs sur les gens de pied ; ses supérieurs désignés étaient le marquis Frédéric de Mantoue et François Guichardin, lieutenant général pour les Etats de l'Eglise et pour l'armée.

Les troupes florentines avaient pour chef Vitello Vitelli ; de ce côté Jean des bandes noires avait un compagnon suivant son cœur. Mais le bref pontifical ne parlait pas de Guy Rangone, et le capitaine bolonais, chef de l'armée plus effectif que Frédéric de Gonzague, allait trou-

ver chez Jean de Médicis une résistance ouverte et une jalousie féroce. Pendant que l'armée de l'Église se rassemblait en Lombardie, François Marie de la Rovère, capitaine général des Vénitiens, tenait la sienne dans le pays de Brescia, prêt, autant que le permettait une prudence timorée, à se joindre avec les forces de la Sainte Ligue.

Le 15 juin, François Guichardin écrivait de Modène, au dataire Giberti : « Demain matin, nous partirons d'ici, le Seigneur Jean et moi, et je ne saurais désirer en lui des dispositions meilleures à tous points de vue que celles qu'il fait voir à présent. » Jean des bandes noires avait quatre mille hommes, qui devaient sous quatre ou cinq jours être concentrés à Plaisance. Le 16, on était à Parme, et déjà la lenteur des Vénitiens préoccupait le lieutenant général. Dans Plaisance, où l'on ordonnait les troupes jusqu'au 25 juin, Jean des bandes noires donnait une marque de sa modération, en souffrant que son ancien capitaine Paul Luzasco, soldé maintenant par Mantoue, revînt auprès de lui : sa douceur nouvelle allait jusqu'à promettre de « ne molester durant cette campagne ni lui ni aucun de ses hommes ».

Mais la négligence volontaire que la Curie avait mise à fixer les titres et à déterminer strictement les pouvoirs commençait, dès le milieu de juin, à mettre la discorde entre Guy Rangone et Jean des bandes noires ; tous deux prétendaient au titre de général. La vanité n'était pas moins vive chez le capitaine modénais, rompu dans mainte guerre et fier d'avoir commandé contre le Turc même, que dans le chef brillant, illustre, de ces fougueuses bandes noires. Entre eux, le rôle du prudent Guichardin n'était pas une sinécure. Il eut plus d'une fois recours à son refuge favori : le silence. Mais son devoir même le forçait souvent à intervenir entre ces soldats malappris, aux haines rudes et tenaces.

Au commencement de juillet, le camp de la Ligue était formé à Marignan. L'élan de l'Italie semblait réel : le Pape lui-même, content, délibéré, s'était levé le « masque tout oultre ». Mais sous le masque levé par un Clément VII, qu'y avait-il ? un visage, ou un autre masque ? Enfin, il avait osé répondre au duc de Sessa : « Quand je voudrai faire la guerre, vous l'entendrez aux trompettes. » C'est tout ce que demandait Jean des bandes noires. Jean se laissait rejoindre, à Marignan, par les serviteurs même dont il était peu satisfait. Il avait tenu sa promesse de bien recevoir Paul Luzasco ; en présence de Guichardin, il avait fait au déserteur des bandes un excellent accueil.

Pendant ces premiers temps de la Ligue, on menait encore une vie assez peu militante. L'Arétin, qui avait pris ses quartiers généraux dans Reggio, ne comprenait pas bien pourquoi son maître ne venait pas faire l'amour dans la gentille ville, au lieu de s'ennuyer au camp ; ce n'est pas que Jean de Médicis fût lié sans répit à ses bandes, il lui suffisait de se tenir en contact avec elles dans ces premières semaines ; de même qu'il allait naguère de Fano jusqu'au Parmesan, il ne se privait pas de faire une escapade de Marignan à Mantoue, pour revoir sa chère Paula, qui écrivait de si belles épîtres. C'est là que le trouvaient les pages du fertile Arétin :

« Les demandes infinies des hommes et des femmes de Reggio touchant le retour de Votre Seigneurie, Illustrissime Patron, me forcent à vous écrire. Et le Messie n'est pas attendu par un petit Romain avec un désir aussi grand. Cette ville est veuve par votre longue absence. Et votre esclave infortunée vous pleure, et de telle manière que sans doute vous apprendrez bientôt sur elle une nouvelle très cruelle.

« Seigneur, je vous jure au nom du sincère esclavage et du comble de fidélité qui me lie à votre valeur magna-

nime, que je ne crois pas qu'il y ait une femme au monde plus éprise de vous ; elle est réduite au point d'exciter la pitié, je ne dis pas d'un homme, mais de la cruauté même. Et par Dieu, les femmes qui enviaient sa bonne fortune, un Jean de Médicis invaincu pour amant, ont plus que de la compassion pour la triste vie qu'elle mène, privée de tout réconfort ; et vous acquérez le nom d'un obstiné et quasi d'un ingrat. Surtout que c'est vous seul qui avez ému à l'amour ce cœur glacé, que jamais auparavant n'avait embrasé personne. Et son angélique visage n'est plus d'une femme, mais bien plutôt d'une personne ensevelie. Et sa pâture, c'est les larmes ! les soupirs ! les vaines invocations à votre nom ! Et si elle était sûre que vous ne reviendrez pas de longtemps, je ne donnerais rien de sa vie. Sachez-le, mon Seigneur unique, je ne dis point de menteries. Par le Corps du Christ ! oncques je ne l'aurais cru, si je ne l'avais vu mille fois. Ecrivez-lui au moins de temps en temps. Et prenez pitié de son nouvel et inouï amour. Et venez-vous en vivre avec elle en joie, car je suis très certain que nul péril, nulle disgrâce, rien au monde ne la pourra désormais empêcher de vous contenter ; et de cette manière les dires du vulgaire, ensemble avec ses peines et les vôtres, prendront doucement fin. Et je suis sûr, aussi, que, vouloir jeter de côté le temps dépensé par vous à l'aimer, vous fera une étrange peine. Et vous regretterez suprêmement de l'avoir dépensé sans fruit. Et derechef je vous répète qu'elle exposera pour vos plaisirs non seulement son corps, mais son âme ; ainsi conduisez-vous en amant constant et sage. Finissez donc les maux soufferts, par les tendresses les plus douces. »

Et le ruffian concluait par quatre lignes ordurières, où le ciel, la nature et même le contraire de la nature étaient pollués par la plume la plus ignoble qu'aient connue

même les lettres italiennes, et la plus lourde, et la plus inepte quand elle prétend badiner, avec les grâces d'un goujat.

Jean des bandes noires restait au camp, malgré tant de soupirs, mais il ne pouvait se plier à cette vie de dépendance réciproque et de politique ; un jour, c'était les Vénitiens, ou le duc d'Urbin, un autre jour Guy Rangone, contre lesquels il s'emportait : une autre fois, Guichardin avait grand'peine à calmer un scandale entre le terrible capitaine et les gens du marquis de Gonzague ; par bonheur, on se rapprochait de Milan, et les Espagols allaient tâter, plus souvent et de plus près, de ces escarmouches où Jean des bandes noires se montrait si redoutable, transperçait un ennemi d'outre en outre avec sa lance et le jetait dans un fossé, sans même arrêter son cheval. Il connaissait à merveille ce pays où il avait tant guerroyé, pays « terrible à cheminer », disait le Légat ; c'est lui qui proposait d'asseoir le camp de manière à commander la route de Cassano et la route de la Porte neuve, avec le Lambro sur les derrières, le canal à droite, la gauche s'étendant jusqu'au pont de l'Adda, vers Treviglio, et le front des lignes montant jusqu'à deux milles de Milan. On campait si près des remparts, que les cantonnements de Jean des bandes noires recevaient les coups d'artillerie.

Cependant, on se retira, pour établir le camp général, jusqu'à une dizaine de lieues, à Casaletto. Mais, de Pavie à Monza, de l'Adda au Tessin, les escarmouches foudroyantes de Jean des bandes noires étourdissaient les ennemis et faisaient la gloire des armes françaises et pontificales. Guichardin, qui exécrait tant cette manière de combattre, « pour les pertes fréquentes des meilleures gens qu'elle causait, » ne peut retenir un élan d'admiration, il avoue que les infanteries italiennes datent du jour où un pareil chef les a conduites, et il dit : « le

Seigneur Jean n'a pas reçu, jamais, un sou de la France, il est dans un besoin extrême, et je le trouve souvent mécontent. Je me décide à vous en écrire, Seigneur Dataire, car pour dire tout en un mot, il est comme le nerf et l'âme de ce camp, et reconnu tel par les amis et les ennemis. »

Aussi Guichardin veillait à payer les bandes noires, autant que faire se pouvait. Mais de la France, que pouvait attendre Jean de Médicis? Lui, le vrai héros de l'armée, sur qui tout le monde comptait, lui qui avait protégé la retraite en plein jour, « au jour bien clair », lorsque le duc d'Urbin faisait lâchement retirer une armée prête à la victoire, il était toujours obligé de mendier le pain de ses troupes. Il protégeait les autres, et jusqu'aux Malatesta Baglioni. Pour lui-même, il ne pouvait rien.

Quand le roi de France écrivait au duc François Sforza, ce n'était pas pour Jean de Médicis ; c'était pour un Trivulce, et le roi priait « son cousin de le vouloir remettre en la possession et jouissance de tous les biens qu'il possédoit et ioussoyt par-delà quant il vint à son service ». C'était, en somme, dépouiller Jean des bandes noires, puisque le prix de ses efforts, dans les guerres passées, avait été choisi par le duc de Milan parmi les biens des Trivulce. Cette féodalité devenait une parodie d'elle-même ; les fiefs passaient de main en main, aux hasards de gouvernements instables ; à peu près aussi dégradés que peuvent l'être de nos jours les fonctions publiques, ils devenaient une monnaie sans cours certain, sans titre durable ; et, comme toujours, c'est le peuple des petits vassaux, bétail misérable, qui payait cette clientèle et les caprices des patrons.

« Le Roi, écrivait de Tours J. F. Cantalupo, va de nouveau toute la journée à la chasse et les Italiens ont été mis à la porte de la Cour, et l'on ne négocie rien. Sa Ma-

jesté ne pense qu'à ses plaisirs privés. Depuis la nouvelle qu'on s'était retiré de Milan, ils se sont céans un peu réchauffés. Mais pourtant les gens d'armes qui doivent chevaucher outre-monts ne sont point payés, il est bien vrai qu'on presse les trésoriers, mais ils sont si lents, que Saint-François perdrait patience avec eux. » C'est seulement au milieu d'août que l'émissaire put repartir de la Cour. On le fit voyager à Bourges, puis il vint à Lyon, toucher une partie de la paye pour deux quartiers de la compagnie. Il brûlait d'en finir avec les marchands de Lyon qui escomptaient ses effets. On l'avait au reste comblé de paroles aimables pour son maître. « Je ne laisserai pas, disait-il à Jean de Médicis, d'écrire à V. S. ce que Madame (la Reine mère) m'a ordonné, c'est-à-dire de vous prier et sommer de sa part d'avoir plus de respect et de soin de votre personne, et de penser qu'un homme tel que V. S. ne doit pas chaque jour si ouvertement exposer sa personne, et que le Roi, lorsqu'il apprend de telles choses, en a grand déplaisir, pour la crainte qu'il a touchant la vie de V. S. ; et Madame me dit en présence de Simon le Romain comment le Roi lui avait dit plusieurs fois que si V. S. n'eût été blessée, lui n'eût pas été pris et n'aurait point perdu la bataille. Je lui répondis comment V. S. faisait toujours à sa guise, et que Sa Majesté n'eût pas à craindre pour la vie de V. S. attendu que les cieux vous réservaient pour aller arracher par force ces Infants royaux hors de l'Espagne, et que V. S. serait celui qui donnerait au Très-Chrétien la couronne de l'univers. Sa Majesté demeura fort satisfaite de mes paroles, et me fit très bon visage; se tournant vers la duchesse (d'Alençon) elle lui dit : « Vois quels bons sentiments professe cet homme-ci! » Je lui baisai les mains, et, Dieu aidant, m'en vins ici. »

Leurs Majestés n'entendaient pas toujours des flagorneries aussi douces ; des Italiens qui voyaient de près les re-

tards de François Ier, l'audace de Bourbon à se jeter dans Milan, les menaces qui s'accumulaient en Allemagne, des prélats politiques comme l'évêque de Bayeux ou le secrétaire Sanga savaient bien dire au Roi flâneur et voluptueux : « Ce n'est point là, Sire, la voie pour mettre l'Empereur en mauvais point, comme il est en votre pouvoir de l'y mettre, mais bien plutôt vous allez à le faire beaucoup plus grand qu'il n'est. » Et la Reine mère lisait elle aussi, ces rudes paroles : « Au lieu d'abaisser l'Empereur, nous l'élèverons, et vous perdrez les sympathies de l'Italie à tout jamais. »

Les sympathies de Jean de Médicis pour la France tenaient uniquement à sa solde. Mais « les deniers de France, disait son homme qui voyait les choses de près, les deniers de France ne se peuvent clairement promettre que lorsqu'on les tient en mains propres. »

Dans l'ordonnancement nouveau fait à Cognac, Jean des bandes noires était inscrit au service de France pour « cinquante lances françaises, cinquante hommes d'armes et cent chevau-légers. » La compagnie devait recevoir deux quartiers, soit neuf mille trois cents francs, payables aux échéances de juillet, août et septembre, octobre, novembre et décembre de l'année courante 1526. La somme était assignée sur la foire d'août, à Lyon. Cantalupo se promettait d'emporter au retour la somme entière des neuf mille trois cents francs, sauf deux cent soixante écus dépensés pour son entretien. En outre, il lui fallait payer pour l'expédition des lettres de charge, « manger par-ci, manger par-là, » et surveiller de près le trésorier, Albizzi, toujours prêt à s'oublier dans les tavernes. Enfin, le 20 août, le Toscan tenace et subtil revenait vers l'Italie. Jean des bandes noires, jamais satisfait, ne tarda point à renvoyer en France : et cette fois, il ne crut pouvoir mieux choisir qu'en députant son cher et très cher Jean de la Stufa. La France ap-

paraissait déjà comme une Terre-Promise ; non seulement Lyon était infesté d'immigrants, mais tous, dans l'Italie foulée et appauvrie, auraient pu signer les vers qu'écrira le Lasca :

« Je vous vois revenir chargé d'or au bon coin,
De joyaux précieux et rares. »

Quand la France payait des gens de guerre, ce n'était que demi-mal ; des courtisans, la perte était petite encore ; des prélats, c'était tout à fait indifférent. Mais la plaie, c'est qu'elle gâta son art en payant des artistes, et ses lettres, en attirant les écrivains bannis, ou manqués, les faméliques d'outre-monts.

Au camp du Milanais, Florence députait, en ce mois d'août, le plus grand de ses écrivains en prose, qui brûla toujours de faire un bon ambassadeur : c'est Machiavel. Il arriva, théoricien émérite, stratégiste de premier ordre la plume en main, fier d'avoir eu commission pour fortifier Florence ; la tête « pleine de boulevarts », portant en sa cervelle ces figures de l'Art de la guerre, qui sont à la tactique à peu près ce qu'est à la cosmographie l'astrologie judiciaire ; le secrétaire des « neuf de milice » était agréable à Jean de Médicis ; un commun souci des troupes florentines, une joie réciproque de parler le toscan familier, « alla buona », savoureux et goguenard, une aversion chez tous les deux pour les beaux-arts et les ornements inutiles de la vie réelle, faisaient deviser volontiers ensemble le condottière et le fonctionnaire. Peut-être Jean des bandes noires avait-il en ses coffres quelque exemplaire de l'Art de la guerre, publié cinq années auparavant, sous Léon X, par Philippe Giunti. Il ne l'avait pas lu, sans doute, mais Machiavel se plaisait à le lui réciter dans leurs promenades au camp.

C'est ainsi que les vit, un jour, ce petit dominicain nomade, dont l'avenir propice a fait un évêque d'Agen, le

Tortonais Mathieu Bandello. « Vous vous devez souvenir, écrit le conteur dans la dédicace de sa nouvelle quarantième, à très-illustre et valeureux Seigneur Jean de Médicis, de ce jour où notre ingénieux Messire Nicolas Machiavel, sous Milan, voulut faire manœuvrer les gens de pied, suivant les règles que bien auparavant il avait diffusément exposées en son livre de l'art militaire. On connut alors quelle différence existe entre celui qui sait, et n'a point appliqué ce qu'il sait, et celui qui, outre le savoir, a maintes fois mis, comme on dit, les mains à la pâte.. Messire Nicolas, ce jour-là, nous retint en ce lieu plus de deux heures en plein soleil, pour disposer trois mille hommes de pied suivant l'ordre qu'il avait décrit, et jamais il ne vint à bout d'y parvenir. Toutefois il en discourait si bien et si clairement, et par ses discours il montrait que la chose était si extraordinairement facile, que moi, ignorant, je croyais à la légère, en écoutant ses raisonnements et discours, que j'aurais pu mettre en bataille cette infanterie. Et je m'assure que, si je m'y étais mis, j'aurais été comme un oisillon englué, qui, plus il se démène et se fatigue pour se tirer des gluaux, plus il se poisse et misérablement s'empiège. Or, voyant que Maître Nicolas n'était pas pour y arriver de longtemps, vous me dites : « Bandello, je veux nous tirer de cet ennui, et que nous allions dîner. » Et alors, ayant dit au Machiavel de se retirer et de vous laisser faire, en un clin d'œil, à l'aide des tambours, vous ordonnâtes ces troupes en diverses manières et formes, à l'extrême admiration des spectateurs. Vous voulûtes ensuite que je vinsse dîner avec vous, et vous y emmenâtes aussi Machiavel. Quand on eut dîné, vous tournant vers messire Nicolas, vous le priâtes de vouloir bien nous récréer avec un de ses plaisants récits. Lui, qui est un homme courtois et de bonne compagnie, répondit qu'il l'allait faire ; et il narra un plaisant petit conte, qui vous plut fort, et

vous me commandâtes de le vouloir bien coucher par écrit ; je l'ai fait, et l'envoie à V. Seigneurie et le dédie à votre nom glorieux. Je vous prie de bien considérer que Messire Nicolas est un des beaux et diserts conteurs, et très fécond, de votre Toscane, et que, moi, je suis un Lombard. Mais, quand il vous souviendra que ce récit est écrit par votre Bandello que vous aimez et favorisez tant, je veux croire que vous n'aurez pas moins de plaisir à le lire, que l'on n'en eut à l'entendre conter. Portez-vous bien. »

Machiavel avait conté « la ruse employée par une dame adroite, envers son mari, avec une soudaine astuce ». Et Bandello rapporte qu'il avait débuté par rire sur sa mésaventure de la matinée : « Mói, Monseigneur, avait-il dit en plissant ses énormes lèvres sensuelles et bouffonnes, j'ai ferme opinion que si ce matin vous ne m'aviez tiré d'affaire, nous serions encore au soleil en plein champ. Ce n'est pas le premier plaisir que j'aie reçu de Votre Grâce, et j'espère que ce ne sera pas le dernier. » En échange, il avait conté comment un bon noble, assez niais, dans la cité de Foligno, s'était marié, choisissant une femme fraîche, jolie et spirituelle à miracle ; le bon hobereau préférait les maritornes à sa femme, en outre, il était sodomite... Mais pourquoi nous traîner sur ces histoires de valets, de cuisinières, de bourgeois ? que Jean des bandes noires ait pris plaisir à ces facéties, nous avons assez vu sa vie, assez éprouvé tous ses goûts, pour n'en pas douter un instant.

Voilà ce qu'au XVI[e] siècle les moines écrivaient aux princes. Cependant, à Mantoue, d'une écriture triomphale et superbe, madame Paula perpétrait une lettre pour son amant, le Seigneur Jean de Médicis, qui ne s'occupait plus d'elle :

« Je ne sais comment, disait-elle, encore que j'en sois

indigne, vous avez pu avoir le cœur, Monseigneur, en une chose de si peu d'importance, pour vous, et pour moi si capitale, de manquer à la foi, à l'amour effréné que je vous porte. Hélas ! est-ce là cette folle tendresse que tant de fois vous m'avez témoignée ? est-ce là vos serments ? sont-ce là mes espérances ? Oh. oui. voyez, voilà ce qu'a mérité mon honneur, que j'ai sans nul respect rendu la fable du vulgaire. Tout me semblait possible, hors de me voir sitôt abandonner par vous. A présent, elles seront contentes. les femmes qui ont envié si fort mon contentement ! A présent, on connaîtra combien V. S. reste fidèle à un amour ! A présent, je crois à ce que je haïssais d'entendre dire ! Christ ! il est donc cruel ! Seigneur, je n'ai gagné dans cet amour, que je ne croyais jamais voir s'éteindre, rien autre qu'une éternelle infamie : je n'en retire rien, que la disgrâce de mon mari, et j'en attends une mort certaine et honteuse. Et ce qui me fait plus grand deuil, c'est que vous, vous, vous m'avez abandonnée, alors qu'avec votre ombre je me croyais défendre de la médisance, de mon mari outragé, et de toutes choses au monde.

» Ah ! Seigneur, rejetez un peu cette dureté de votre âme, et revenez pour moi dans votre grâce première, et ne veuillez point être cause de mon atroce désespoir : et s'il ne vous suffit pas de prendre plaisir avec moi, faites un sacrifice avec ce corps qui est le mien : pour vous, la mort me sera une vie bienheureuse ; et si vous voulez donc que je vive bannie de votre amour, je vivrai dans un long exil. J'espère une réponse. Et si elle m'est contraire, j'irai là où me conduira mon sort, toujours pleurant, toujours soupirant.

» Que dira-t-on dans Mantoue quand on me verra mendier une autre faveur que la vôtre? Vous en serez blâmé. On sait avec quelle fureur vous avez montré votre amour; on sait ma tendresse pour vous; on sait que je ne me

suis oncques refusée à votre affection ; et en somme on sait que vous avez grand tort de me haïr. Pourtant, à la grâce de Dieu ! faites-moi ceci, et pis encore, je suis née vôtre, et mourrai tout à vous. Vous êtes mon Seigneur, vous faites bien en me traitant comme une esclave. J'attends la réponse à Reggio; ensuite je prendrai parti, comme il sied aux désespérés. Je vous recommande mon honneur, mes biens et ma vie ; et en perdant tout, je suis heureuse, si je vous fais plaisir. Si les larmes me le permettaient, encore que mes paroles vous ennuient, je vous écrirais plus au long. Et si la présente vous offense, pardonnez à mon juste chagrin et à mon souverain amour.

» De V. S. Ill[me]

» Celle qui ne sera plus jamais joyeuse, et jamais à d'autres, encore que vous ne la veuilliez point pour vôtre. »

La réponse n'existe pas ; les stances de cette Paula, de cette Pauline, étaient écrites sans trace de pleurs, avec une main bien posée. Elle alla peut-être pleurer sa vertu, cacher sa douleur à Venise. Elle y retrouvait, quelques mois plus tard, Pierre l'Arétin, s'il lui en a pris fantaisie. Venise était un beau couvent pour les veuves de son espèce, et l'Arétin un confesseur merveilleusement expert.

Le camp, tout plein de hobereaux et de condottières jaloux les uns des autres était sans relâche troublé par les querelles.

Un autre Médicis, Jean-Jacques, le castellan de Musso sur le lac de Côme, le marquis de Marignan, s'unissait à son parent Jean des bandes noires, pour résister au duc d'Urbin. Quelques jours après, le castellan déserta. Mais pas avant que la querelle se fût noyée dans un de ces repas dont nous parlent les cuisiniers ducaux et les écuyers tranchants, où l'on voyait cinq services à dix ou

à quarante plats servis chacun en quinze ou trente-deux assiettes, où quatre façons de perdrix, trois manières de faisans, flanquaient les sangliers, les paons, les outardes et les canards recouverts de macaroni ; le soir de ce samedi qui vit la réconciliation, il y eut une grande fête aux flambeaux, et les gentilshommes largement égayés par les vins piémontais, lombards, toscans et siciliens, lancèrent des pierres dans les portes et les fenêtres des gens qui n'illuminaient point.

Cependant, le château de Milan s'était rendu aux Impériaux, et le duc exténué par le siège s'était retiré de la lutte, pour remettre sa santé ruinée. Mais l'ennemi n'en avait pas beaucoup d'avantages. Affamé dans Milan, harcelé par les escarmouches, il souffrait durement. Et la discorde se mettait dans ses rangs; l'exécrable Bourbon, vrai type du cosmopolite puissant, dont les intérêts sont de tous les côtés des frontières, et les parentages universels, le duc félon, le traître à tous se voyait insulté par sa trahison même ; tout lui incombait, et pour récompense de ses peines, les Espagnols lui criaient à la face : « Traître, tu as trompé ton Roi, tu peux bien tromper aussi notre Empereur. »

C'est Jean des bandes noires qui enserrait Milan par ses héroïques, ses perpétuelles attaques ; on ne cessait de lui conseiller la prudence, « en le perdant, on perdrait trop ». Mais, plus prudent, il fût tombé aussi bas qu'un de la Rovère. Seulement, il sentait sa valeur, et quand un Guy Rangone, par des subterfuges et des dénonciations, le piquait, il bondissait en face du petit Modénais à la face camarde et fourbe, et le Modénais écrivait au Pape, et Guichardin se désolait. Tout ce que l'on put obtenir, c'est qu'ils remettraient leur différend jusqu'au terme de la campagne.

Avec Clément VII, tous ceux qui tenaient aux Salviati montaient encore. Fils, gendres, cardinaux, condottières

ou gouverneurs de Modène, on comptait avec eux. Puis, l'étrange valeur de Jean lui assurait la sympathie du lieutenant-général lui-même, entraîné par l'expérience qu'il en faisait chaque jour, et fier de voir ce Toscan, ce Florentin son parent mener à lui seul la campagne. Guichardin souhaitait seulement de voir auprès du condottière celui qui savait le calmer naguère, dans Fano : son ami l'Arétin. Oui, l'Arétin, que les « princes italiens aimèrent chèrement, afin de l'employer à poétiser contre leurs ennemis », l'Arétin mordant et cynique faisait alors le diplomate. Il vint au camp, et grâce à lui, le lieutenant-général apaisa de plus grands orages.

Malgré ses répugnances, et les efforts de Frédéric de Bozzolo, c'est Jean des bandes noires qu'on réclamait pour capitaine des Suisses; car le flot des mercenaires montait partout derrière les Alpes. Jean n'avait de redoutable pour ses chefs directs que les bourrasques de fureur, et, si on le laissait tout à fait maître, sans personne pour le modérer, « un torrent de dépenses ».

Les ennemis eux-mêmes l'aimaient et le recherchaient. Le marquis du Guast, en pleine escarmouche, le faisait appeler et lui parlait d'une amie, madame Julia : « Nous vous laisserons bientôt Milan », lui confiait-il, mécontent lui-même et malade d'une fièvre tierce double. Lorsque le premier automne lui aggrava son mal, dans Milan pestilentiel et affamé, c'est à Jean de Médicis que le marquis demandait un sauf-conduit pour l'homme chargé d'aller en Brianza, dans le verger de la Lombardie, lui chercher des grenades fraîches. C'est grâce à lui qu'il envoyait, « afin d'en trouver plus encore », un trompette jusqu'à Bergame. Ils étaient ensemble, avec amitié et plaisir, juges dans une joute que courait un capitaine de bannières appartenant aux bandes noires, avec un Espagnol. Et la courtoisie la plus raffinée marque les lettres que Jean de Médicis écrivait à du Guast, à Antoine de Leyva

lui-même, pour recommander un marchand florentin, dont le sauf-conduit n'avait pas été respecté.

Quelquefois, Jean ne savait pas s'empêcher de piquer un peu les ombrageux Espagnols ; il envoyait apprendre à Leyva la reddition de Crémone. Leyva lui rendit la pareille ; c'était le moment où le cardinal Pompée Colonna, soulevant huit mille paysans, appuyé par les Impériaux, donnait une répétition générale du sac de Rome, surprenait le Pape au Vatican, saccageait le Palais et Saint-Pierre, enfermait le Pape au Château Saint-Ange et le forçait de signer une trêve, une abjuration de ses alliances. Antoine de Leyva fit passer un billet au cousin, au condottière du Pape : « Illustre Seigneur. L'autre jour V. S. me fit donner avis de la perte de Crémone ; dont je la remercie. Aussi avec la nouvelle de Rome je lui rends le contr'échange. Que V. S. entende bien, et se paye avec celle-ci. Je me recommande... » et il signait de sa propre main, avec un panache espagnol.

Le Pape avait d'abord voulu faire venir Jean des bandes noires pour le défendre. Mais, dès le premier jour, il cédait aux Colonna, signait, renonçait ; on arrêtait l'ordre. Au reste, dans cet embarras, tout était périlleux. Eloigner Jean du camp, c'était annuler des troupes qui marchaient avec lui, mais ne valaient plus rien sans lui. Tout lui pesait sur les épaules, dans cette armée ; il pourvoyait à tout : on lui soumettait les échantillons des poudres ; il conseillait les attaques ; il était la « vie de l'armée ».

Sa violence venait surtout du besoin réel où on le laissait ; il n'employait pas les artifices d'un Rangone, les réductions clandestines d'effectifs, ces manœuvres qui forçaient Guichardin à surveiller, à casser des capitaines, à discuter avec le comte même. Jean des bandes noires était aussi franc qu'intrépide ; malade, souffrant de sa jambe, d'une fièvre aussi qui ne le quittait plus, il res-

tait fidèle à la France qui le payait mal, au Pape qui le promenait d'un dessein à l'autre, d'une promesse à un espoir. Les autres s'en allaient, à cause de cette trêve si mal accueillie, mais à laquelle il se fallait soumettre. C'est maintenant le duc d'Urbin qui, général de Venise, portait avec Jean de Médicis tout le poids de la défense. Et les lansquenets s'annonçaient.

L'Arétin avait arrangé l'accord entre François-Marie de la Rovère et Jean des bandes noires. Le six octobre, un repas joyeux réunissait, chez Jean, le duc d'Urbin, Frédéric de Bozzolo, Malatesta Baglioni, et Pierre l'Arétin. « Je vous prie, écrivait le duc à l'Arétin, vous qui m'en avez fait un ami, de me le garder toujours tel ; et quelque jour nous vous ferons plaisir. Suffit. »

Jean aurait bien voulu quitter la Lombardie. Il fallut que Guichardin lui écrivît une lettre pour le retenir ; tant que la trêve subsistait à Rome, dégarnir l'armée qui restait sous Milan, la décapiter en donnant congé au seul chef de valeur, c'était périlleux. On se contenta de faire recruter par François Albizzi quinze cents fantassins ; Gheri les vit passer à Bologne le 20 octobre, c'était une belle troupe, mais loin de son chef, elle était indisciplinée, à peu près inutile ; en outre, les trésoriers faisaient leur bourse.

Dans ce camp qui lui devenait odieux, Jean des bandes noires songeait à la Toscane. Il demandait les petits fromages piquants du Trebbio, pour se consoler de l'épais fromage lombard ; Marie Salviati, que la pluie d'automne chassait du Castello à Florence, veillait à l'envoi, de même qu'elle avait bien soin de fournir les châtaignes à son petit Cosme.

On se battait toujours, et pour être inutiles, les escarmouches n'étaient pas moins dangereuses. Le 12 octobre, un coup d'arquebuse frôlait la jambe, sans le blesser, à Jean de Médicis ; une autre fois, en rejetant sur Milan

le duc de Bourbon et tous ses capitaines, la tête de son cheval fut traversée par une décharge.

Quand il ne se battait pas, sa tête travaillait, l'humeur devenait farouche. « Ne répliquez point ! » disait-il à Guichardin qui écrivait pour le retenir, et qui veillait de tout son pouvoir à payer les troupes. Lui montrait-on une lettre du Pape, il disait qu'elle n'était pas de la main qu'il connaissait bien peut-être ! mais écrite par Guichardin. Il n'avait qu'un mot à la bouche : « Je veux partir ! » Il dépêchait en France Jean de la Stufa pour mettre François Ier au pied du mur, et le sommer de régler les anciennes paies sous peine de le voir quitter son service.

Malheur, alors, à qui méritait son courroux : « Avant-hier, écrit Guichardin au Dataire, le seigneur Jean tua dans le camp un certain Messire Hippolyte des Nobles de Lucques, lequel est resté longtemps en Angleterre, et présentement en est arrivé pour solliciter une charge. La cause est que celui-ci, au temps où Césano était ici, a dit grandissime mal du Seigneur, et disait qu'il avait trahi l'Empereur, et autres paroles déshonnêtes. Lesquelles lui ont été rappelées, dans le temps qu'il pensait à toute autre chose. » C'est, après dix années, l'histoire du chancelier à l'auberge du Gant ; mais Jean des bandes noires était, maintenant, illustre et nécessaire. On mit le Lucquois en terre, et l'on n'en parla plus.

Guichardin appréciait chaque jour davantage un tel capitaine, et suppliait à chaque lettre qu'on le lui laissât dans l'armée. Guy Rangone lui faisait amèrement sentir la différence entre l'unique Jean de Médicis et les autres condottieri, sans foi ni loi : un jour, excédé, Guichardin dit sa pensée tout entière, ouvertement ; ce qu'il avait sur le cœur depuis deux mois éclate enfin, et cette plume si prudente s'emporte en un superbe éloge, pris au vif, qui glorifie Jean :

« Est-ce ma faute, à moi, si le seigneur Jean exerce son infanterie, et si lui, Rangone, la tient à dormir? Est-ce ma faute, à moi, si le seigneur Jean qui à toute heure se jette au milieu des périls, désire donner à ses compagnies des capitaines qui combattent et qui soient des soldats? et si cet autre-là, hormis un ou deux, n'avait que des gens ineptes à la guerre, ou sans crédit et sans valeur ; les faisant servir, non comme des chefs, mais pour ses courtisans, et content d'avoir sa table pleine de leurs troupes et qu'ils lui fissent escorte en nombre à travers le camp? Est-ce ma faute, à moi, si le seigneur Jean voit à toute heure ses gens de pied face à face, va les armant, les ajustant, et faisant bonnes les compagnies ; et si cet autre-là ne les voit jamais, ni ne pense à eux, et n'arme ni n'ordonne les compagnies ; de manière que les siennes valaient mieux à la première paie qu'aux paies suivantes? Et s'il ne vole pas lui-même, ce qu'en vérité je ne sais, il les laisse voler sans discrétion aucune par ses capitaines, et si ouvertement, que c'est une honte. Voilà les raisons qui m'ont empêché de diminuer les deux mille hommes de pied du seigneur Jean ; et bien au contraire, si ce n'avait été pour ne pas faire crier cet autre-là, je les lui aurais augmentés, et ceux des autres je les aurais congédiés ainsi que les recensements me donnèrent lieu de le faire!. » Il veillait au moins à bien payer Jean.

Enfin, le Pape semblait consentir à ce qui pouvait satisfaire Jean des bandes noires : pressé, requis, menacé de le voir partir, il lui octroyait Fano. La possession de cette ville enflammait Jean. Il la voulait avec frénésie. Le Pape était forcé, pour que ce don fût possible et valable, de dédommager Constantin Comnène, prince de Macédoine, l'investiture lui ayant été donnée par bulle du 21 juin 1524. On pria Jean de tenir encore secrète la faveur qu'il désirait tant. Tout allait bien ; Jean de

la Stufa était accueilli par François Ier le mieux du monde, et remportait une réponse favorable. Les délais seulement impatientaient Jean des bandes noires. L'Arétin s'entremit encore. Depuis le temps où les premières déconvenues l'avaient éclairé sur la cour de Rome, Jean n'avait plus aucune foi dans les promesses ; avec la méfiance des franchises une fois trompées, il voyait des pièges partout. Comment croire à ce Pape qui se servait de lui, dans le même temps, pour garder une armée sous les drapeaux, malgré la trêve, et payait les bandes sous main, et disait tout haut : « Elles sont au service du Très-Chrétien. »

Guichardin ne manqua pas de remercier l'Arétin « miracle de nature » comme le baptisait Jean de Médicis, lorsqu'il ne l'appelait pas « fléau des seigneurs et des princes ».

« A mon cher Messire Pierre l'Arétin. Honorable Messire Pierre. Del Caccia, et l'homme que j'ai envoyé là-bas au camp, pour parer aux fureurs du Seigneur Jean, m'ont rapporté comment les bons offices que vous avez faits pour son honneur, ont été cause qu'il n'a point été à Milan ; attendu qu'il s'était courroucé de ne voir point arriver le courrier avec l'expédition de la pièce concernant Fano, dont il *est* — et non point *sera* — le possesseur. Que le monde le sache, s'il avait été là, où il était prêt à se rendre, il eût été le plus malheureux homme du monde ; car il portait préjudice à son rang, à sa renommée, à son devoir, et à tout ce qui le touche. Heureux, s'il avait toujours eu, s'il avait toujours près de lui des Pierre l'Arétin ! Je ne vous ai point écrit ceci pour vous faire persévérer à vous faire connaître pour tel que tout le monde vous connaît ; mais pour satisfaire au plaisir que j'ai ressenti d'un si louable service, que je fais savoir à la bonté de Clément VII avec un si chaud

effet de vérité, que j'espère en Dieu, et que je vous verrai réconcilié avec lui selon que le mérite votre talent.

» Votre fraternellement

» François GUICHARDIN, lieutenant.

» Plaisance, le 14 novembre 1526. »

Jean de Médicis ne reconnaissait pas dans les lettres pontificales la main de Clément VII. Faut-il le dire? tout en citant les lettres écrites à l'Arétin par « force seigneurs, municipalités, dames de valeur, poètes et autres excellents génies », un terrible doute persiste, pour les plus anciennes surtout; elles ne ressemblent pas trop aux autres lettres des personnes qui sont présumées les écrire, et l'on y retrouve le style ronflant et plat de l'Arétin. Les a-t-il récrites? les a-t-il même écrites? Un hasard incommode, en conservant beaucoup de lettres, semble avoir pris plaisir à perdre celles-là justement qui sont imprimées par lui, sous le nom de personnages tous défunts en 1550, date où son ami Marcolini lui imprimait ses deux volumes.

A mesure que les lansquenets devenaient plus menaçants, le Pape songeait à leur opposer Jean des bandes noires pour couvrir Rome et la Toscane. Guichardin voulait arrêter ce terrible torrent, venu des montagnes pour tout ravager, mais il suppliait de ne pas attendre, et d'en briser la force dès les frontières ou du moins au premier grand obstacle. Il fallait les arrêter sur les bords du Pô, déjouer Ferrare complice ; et Jean de Médicis avec le duc d'Urbin, pourvus de neuf mille hommes de pied, six cents lances et mille chevau-légers, étaient « disposés à les envoyer par la male route ».

Georges Frondsberg, l'ancien adversaire au camp de Pavie, le routier des guerres italiennes, amenait ses bandes, la chaîne ou le lacet d'or à la selle, afin d'étrangler

Pape et cardinaux. Il fut arrêté bientôt par la goutte, sur le chemin de Rome. Pour l'heure, il épouvantait l'Italie. Et Jean des bandes noires allait harceler ses lansquenets, le retarder, qui sait? le vaincre.

On ne savait où se tourner. Une autre armée impériale arrivait en Corse. Les soldes n'étaient jamais prêtes. Le Pape ne pensait qu'à sa sûreté personnelle. On demandait Jean des bandes noires pour Rome, et on le voulait sur l'Adda, sur le Pô. Par où passeraient les lansquenets? Le 21 novembre, ils étaient à Castiglione delle Stivière, entre le lac de Garde et Mantoue; ils n'allaient donc pas à Milan. Jean des bandes noires et le duc d'Urbin rebroussèrent pour les rejoindre. « On en peut, disait Guichardin, espérer quelque bon effet. »

L'effet arriva, le 24 novembre. Ce jour-là même, on apprenait à Modène que le duc de Ferrare « impérialissime », avait embarqué sur le Pô « je ne sais quelle artillerie ». C'était des fauconneaux. Les quinze mille lansquenets, qui venaient sans artillerie, avaient sollicité le Duc, il leur envoyait quelques pièces en cachette, sous la conduite du capitaine Masin dal Forno. Jean des bandes noires avait rejoint les ennemis au moment où ils pénétraient dans le Serraglio, parc de chasse, immense plaine entourée de fossés, où les marquis de Mantoue faisaient une réserve de gibier. Mais les ponts-levis étaient haussés, coupaient la route aux bandes noires; on avait parlementé, perdu des heures, une escarmouche d'arrière-garde avait eu lieu à Borgoforte, les lansquenets avançaient vers Governolo, vers Ostiglia, s'étendaient pour passer ensuite au pont de Borgoforte, point stratégique de toute guerre en ce pays.

Les fauconneaux envoyés par Alphonse d'Este aux lansquenets lançaient des balles qui pesaient trois livres et demie. Jean des bandes noires, fidèle à sa tactique, prétendait harceler l'ennemi, beaucoup plus nombreux,

sans se laisser jamais surprendre en rase campagne. Il croyait que les lansquenets n'avaient point d'artillerie. Sans défiance, il se jeta sur eux ; un retranchement, pratiqué dans une tuilerie, dissimulait le fauconneau, dont la volée, pointée de bonne main, vint le frapper à la jambe. Les armures de ce temps s'étaient allégées à la partie postérieure des grèves. Les cuissots avaient commencé par s'évider ; puis, la jambe même n'était plus protégée que sur le devant. Or, la pesante balle frappa Jean comme il tournait bride, croyant la journée finie.

On transporta Jean de Médicis, non pas à Mantoue, mais d'abord à Saint-Nicolas du Pô. L'Arétin, qui n'était pas là, composa plus tard une lettre fameuse ; mais il lui fallut le temps d'arriver, et, présent à l'agonie, il ne le fut pas aux premiers soins. C'est le duc d'Urbin qui pressait, dès le lendemain, le marquis de Mantoue afin d'avoir maître Abraham auprès du blessé : « Très illustre et très excellent Seigneur, mon cousin et mon frère très honoré. Par messire Benoît secrétaire de V. E., étant advenu le malheur que vous aurez appris au seigneur Jeanin, je vous ai fait prier de vouloir bien envoyer immédiatement maître Habram pour lequel vient le présent message, et je prie instamment V. S Ill^me de l'envoyer le plus tôt possible, et, voulant venir à Mantoue, de le faire dès la réception de la présente. En accordant au porteur ce qu'il demande suivant votre pouvoir courtoisement, vous pourrez penser que vous faites pour moi-même ce que vous ferez pour ledit Seigneur. (Saint-Nicolas du Pô, 25 novembre 1526.) »

Le coup était si dangereux, que Jean des bandes noires ne fut pas transporté d'abord, même à son logement de camp. Or, il faisait un froid glacé, le froid des hivers mantouans ou lombards, pénétrant, lugubre. La neige menaçait. Et le secrétaire du marquis écrivait aussi, pour presser le chirurgien :

« Le Seigneur Jean de Médicis a été blessé par un coup de fauconneau à une jambe, et, à ce qu'on dit, il est très malade. On ne l'a pas encore transporté dans son logis; le Seigneur Duc prie V. E. de vouloir bien ordonner à Me Abraham de venir ici tout de suite, en volant! Sa Seigneurie a été blessée en escarmouchant contre les lansquenets, lesquels se trouvent encore à Governolo, et comme force fantassins de cette armée y étaient venus, ils lui ont tiré force coups de fauconneau, ce qui rend tout le monde ici fort perplexe, car on ne peut imaginer d'où ils ont eu cette artillerie-là.

« Le seigneur duc a ordonné que les lansquenets et les autres troupes de cette armée (de la Sainte Ligue) qui suivaient cette voie présentement retourneraient au pays de Brescia; j'en conclus qu'on ne poursuivra pas autrement les lansquenets, surtout s'ils passaient le Pô, comme ils ont, dit-on, le moyen de le passer. »

Ainsi, la blessure de Jean des bandes noires arrêtait court toute offensive. Le duc d'Urbin avait saisi ce nouveau prétexte; trop aise de voir annulé par son mal le condottière gênant qui n'aimait pas les retraites, celui dont la voix furieuse lui avait crié, sous les murs de Milan, « qui nous chasse ? » et qui refusait de s'en aller avant le jour.

On avait entendu les coups d'artillerie jusqu'à Mantoue. Le marquis, gonfalonier du Pape et feudataire de l'Empire, demeurait neutre en apparence. Toutes les difficultés, toutes les menaces, ridiculement annoncées par Rome, étaient réduites à néant. On s'occupait, autour du duc d'Urbin, à faire porter Jean de Médicis jusque dans Mantoue. Les sept ou huit milles que sa litière devait franchir furent longs à passer, sous la neige qui s'était mise en train, et redoublait, épaisse et drue. Les marécages mantouans, sous un ciel de deuil, devaient être plus sinistres encore et plus malsains. On amena le blessé chez

son ami des premiers temps, son compère Louis de Gonzague; c'est avec ce brave seigneur, en 1521, que maître Abraham avait fondé sa réputation; blessé à l'œil et à la jambe, en combattant à Parme, le comte de Rodigo conservait le surnom de « borgne et boiteux ». Malgré l'inimitié de Jean des bandes noires avec son propre fils Louis de Gonzague dit Rodomont, les sentiments du « compère » n'avaient point changé. Son palais était ouvert au blessé, tous les soins l'y entourèrent.

On savait combien la blessure, qui avait frappé la jambe anciennement opérée et toujours mauvaise, était grave. Le duc d'Urbin, assez lourdement, parla de confession: « Si c'est nécessaire, dit Jean, j'ai toujours fait en toutes choses mon devoir, en ceci encore je le ferai. » L'Arétin était là. Le blessé lui parla de Luc-Antoine Cuppano. « Nous l'enverrons chercher, répondit Pierre. » « — Non! répliqua Jean des bandes noires, veux-tu pas qu'un homme de sa trempe quitte la guerre pour visiter des malades? » Puis il parla de son neveu Pierre-Marie, comte de San Secondo: « Si au moins il était ici, lui! il resterait, pour tenir ma place. » De temps en temps, il se grattait la tête avec les doigts, dit l'Arétin, puis se les mettait dans la bouche, en disant : « Qu'en adviendra-t-il ? » Il répétait souvent : « Je n'ai jamais fait de vilenie! »

Les médecins se résolurent à couper le membre brisé, car ils désespéraient de rien faire à une plaie terrible, pleine de fragments, au milieu d'os fracassés, de nerfs coupés, de muscles tranchés ou tordus par le biscaïen et le fer. C'est l'Arétin qui fut chargé de décider son maître. « Faites vite! », répondit Jean, ferme comme s'il était à cheval.

On lui fit prendre médecine, afin de l'amputer le soir. Comme on arrivait à peu près vers l'heure du dîner, les vomissements le saisirent. « Les signes de César! dit-il

à l'Arétin. Il faut penser à autre chose qu'à la vie. » Il joignit les mains et fit vœu d'aller, s'il en réchappait, à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Les chirurgiens, avec leurs aides et leurs instruments, apparurent. Abraham demanda dix ou douze personnes pour tenir le patient durant le fort de l'opération, à l'instant où la scie entamerait l'os ; Jean des bandes noires, qui avait entendu, sourit : « Vingt ne pourraient pas me tenir », dit-il ; il se disposa lui-même comme il fallait, prit la chandelle en main, et s'éclaira la jambe.

L'Arétin sortit à ce coup, bouleversé ; il se boucha les oreilles, mais deux grands cris lui arrivèrent. Puis, il s'entendit appeler. Comme il s'approchait, le blessé lui dit : « Je suis guéri. » Le duc d'Urbin dut l'empêcher de se faire apporter son pied, avec le morceau de la jambe qu'on avait retranché. Insensible pour tous, il l'était aussi pour lui-même, et plus encore. Il avait ri pendant qu'on lui coupait le nerf.

La nuit se passait bien ; quand, vers cinq heures du matin, les grandes douleurs le reprirent. On vint éveiller l'Arétin, qui se vêtit en toute hâte et accourut. Le malade essayait encore de plaisanter pour s'étourdir ; mais, au lever du jour, le mal s'aggrava de manière que Jean de Médicis voulut faire son testament.

« Au nom du Christ, ainsi soit-il !

» L'an du Seigneur, depuis sa Nativité, mil cinq cent vingt-six, indiction quatorzième, jeudi vingt-neuf novembre, au temps du Sérénissime Prince et Seigneur le Seigneur Charles, par la divine grâce et clémence de Dieu, Roi des Romains et toujours Auguste. A Mantoue, au Palais d'Illustrissime et Excellentissime Seigneur, le Seigneur Louis de Gonzague, marquis, etc., dans le quartier du Griffon ; étant présents l'Illustrissime et Ex^{me} Seigneur, le Seigneur François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin,

capitaine, etc. ; Ill^{me} et Ex^{me} Seigneur, le Seigneur Louis fils de feu le Seigneur Illustrissime, de bonne mémoire, Seigneur Rodolphe marquis de Gonzague; magnifique comte Robert Boschetto, fils de feu magnifique comte Dominique ; spectables gens, le docteur ès arts et médecine seigneur maître Louis fils de recommandable homme maître Dominique Paruli ; seigneur maître Jérôme fils de Messire Philippe des Papazoni ; spectable Seigneur Alphonse fils de feu spectable Seigneur Jean-François de Rodiano, du quartier du Rouvre ; messire André fils de messire Bernardin des Baldelli du quartier du Lion Vermeil ; et maître Jean-Marie fils de feu maître Boni de Assendi, du quartier du Cerf, qui, sur réquisition de moi, notaire, ayant de sa main propre et corporellement touché les Ecritures, sur les Saints Evangiles de Dieu, a juré bien connaître tous les soussignés témoins avec lui, et le soussigné Illustrissime Seigneur testateur, et de tous et chacun d'eux avoir pleine et claire connaissance et les vraiment reconnaître, tous témoins connus et idoines pour ce qui dessous est écrit ensemble et séparément étant spécialement invoqués, et requis par moi notaire et par le soussigné Illustrissime Seigneur testateur.

» Présentement, Illustrissime Seigneur Jean, fils de feu Illustrissime Seigneur autre Jean de Médicis florentin, capitaine d'armée, etc. sain d'esprit, sens et intellect, bien qu'infirme de corps, gisant en son lit, considérant le malheur de la nature humaine, sa fragilité, caducité, et que rien n'est certain plus que la mort, et plus incertain que son heure ; ne voulant point décéder intestat, de peur qu'après sa mort quelque procès ne surgisse touchant ses biens et affaires ou puisse naître entre ses descendants; a fait son testament nuncupatif, c'est-à-dire sans écrit, établir en ces termes, et prononcé.

» Premièrement, en effet, son âme, s'il a la fortune qu'elle soit séparée de son corps, au Dieu Tout-Puissant

et à la Bienheureuse et Glorieuse Vierge-Mère Marie, et à toute la Cour Céleste, il l'a pieusement et dévotement recommandée ;

» Item, il a voulu, ordonné, disposé et légué et laissé Illustrissime dame Marie, épouse du dit seigneur testateur, comme tutrice et légitime administratrice du fils et héritier dudit testateur, en tout et pour tout, ainsi que ci-dessus est stipulé par écrit qui m'a été remis par la main d'Illustrissime Seigneur le Seigneur Louis marquis de Gonzague, à moi notaire, en présence des susdits témoins, par commandement du testateur lui-même, ayant été rendue publique la teneur de ce qui suit, à savoir : (*ici le testament latin, jusqu'à cet endroit, se mettait à parler italien*).

» Que la Dame son épouse soit administratrice pour son fils, et qu'elle ni le fils, ni personne autre ne puisse citer en justice les serviteurs du susdit Seigneur testateur ; et qu'y contrevenant, tous les biens iraient à l'hôpital des Innocents à Florence, s'entendant cela au sujet des serviteurs qui l'ont servi hors de sa maison, et non pour les intendants de ses possessions florentines; et que le Seigneur Jacques Salviati et madame Lucrèce ne puissent prendre tutelle ni desdits biens, ni du fils ; et il supplie Sa Sainteté notre Seigneur le Pape de bien traiter tous ses serviteurs ; et Sa Seigneurie fait libre donation de tous ses biens meubles, chevaux et deniers, à ses serviteurs ; et à ce sujet il laissera un sien ami, qui les partagera suivant son intention, dans le cas où lui-même ne les partagerait point.

» Et qu'il prie le Seigneur Duc de vouloir bien prendre sous sa protection son fils Cosme, avec la permission de sa Sainteté N. S. le Pape, auquel il le recommande bien fort. »

Puis, le testament se remettait à son grimoire latin :

» Mais en tous ses autres biens meubles et immeubles,

droits et actions présents et futurs, où que soit, et aux mains de quiconque se puissent trouver, il institue, a voulu être et a nommé pour son héritier universel, Illustrissime Seigneur Cosme, fils légitime et naturel dudit Seigneur testateur; et prie et a prié le dit Seigneur testateur le dessus nommé Illustrissime Seigneur, monseigneur le duc d'Urbin, ici présent, de vouloir bien tenir ledit fils et héritier en sa bonne protection, et lui être bon protecteur, et il a recommandé bien fort à son Illustrissime Puissance son dit fils et héritier. Et il a voulu que ceci fût son suprême testament, a dit et déclaré que c'était et qu'il voulait que ce fût sa dernière volonté, lequel et laquelle il a voulu valoir et tenir, a ordonné et commandé être en droit son testament et sa volonté; et au cas où il ne vaudrait par droit de testament, il l'a voulu valoir et tenir, a ordonné et commandé par droit de codicilles, ou de donation, éteignant toute autre volonté dernière, et de toute autre manière, voie, droit, forme et cause meilleure, par qui, quoi et quels mieux valoir et tenir pourra; cassant, révocant et annulant tout autre testament si quelqu'un se trouve dressé jusqu'à présent par lui; me requérant, moi notaire, pour de que dessus dresser l'instrument public.

» Moi, François fils de feu Seigneur Mathieu des Guarnieri, citoyen de Mantoue, par l'autorité impériale notaire public, à toutes et à chacune des clauses suscrites ai été présent, et, requis d'écrire publiquement, ai écrit et soussigné. »

Après avoir joué, dans son héroïsme naïf, cette scène du Légataire universel, le condottière se confessa. Quand le religieux fut auprès de lui : « Mon père, lui dit-il, j'ai fait ma profession des armes, et j'ai vécu comme un soldat. De même, j'aurais vécu en religieux, si j'eusse revêtu votre robe; et, n'était que c'est interdit, je me

confesserais en présence de tous, car je n'ai jamais rien fait qui fût indigne de moi. »

L'heure de vêpres était passée, quand le marquis Frédéric de Gonzague, malgré sa crainte de se compromettre et son aversion pour Jean des bandes noires, vint visiter le moribond. Frédéric n'était plus l'éphèbe délicieux que Raphaël avait peint amoureusement dans la Salle de la Signature au Vatican; les armes et la politique avaient tiré, fané, allongé sa pâle et fade figure aux yeux troubles, mais il affectait, malgré sa dissimulation profonde, une tendresse fraternelle pour celui qu'il ne craignait plus. Il pencha sur le lit sa grande taille, couvrit d'embrassements Jean des bandes noires, et finit par lui demander, après mille protestations, qu'il lui fît le plaisir de désirer quelque grâce convenable à leur rang. Le mourant répondit avec calme : « Aimez-moi, quand je serai mort. »

Puis, il redemanda son fils Cosme, et il s'absorba dans les spasmes de l'agonie qui approchait, pendant que ses familiers encombraient la chambre, et pleuraient, dit l'Arétin qui le sait bien, « le pain, l'espérance et les services auprès d'un tel maître ». Il reprit encore ses sens, et parla de la guerre, avec le duc d'Urbin ; il lui avait dit : « Vous perdez meshuy le plus grand ami, et le meilleur serviteur que vous eûtes jamais. » Et le Duc avait contrefait la gaîté, plaisanté pour lui assurer qu'il n'était point en péril. Le vrai, c'est qu'il était à moitié mort. Jusqu'à neuf heures, ce soir-là, vigile de Saint André, il souffrit sans trêve, il priait l'Arétin de l'endormir en lui faisant la lecture. Il avait donné l'ordre de faire venir son neveu Pierre-Marie pour gouverner ses bandes. Puis, il s'assoupissait. Enfin, après un somme d'un quart d'heure, il se réveillait, en disant : « Je rêvais que je faisais mon testament. Je suis guéri ! je ne sens plus rien. Et si je vais me guérissant ainsi, j'ensei-

gnerai aux Allemands comment on combat, et comment je me sais venger ! »

Ce disant, il perdit la vue ; il comprit qu'il allait mourir, il demanda l'Extrême-Onction. Il la reçut, et tout de suite il trouva la force de dire encore : « Je ne veux point mourir au milieu de ces emplâtres ! » On le mit sur un lit de camp. Le sommeil le reprit, et la mort acheva son œuvre pendant ce suprême sommeil.

Jean des bandes noires était mort, à vingt-huit ans, durant la nuit du vingt-neuf au trente novembre 1526, après dix années de batailles, tué par cette artillerie qui ouvrait un monde nouveau.

On l'enterra ce même jour, sans doute à cause de la gangrène. Les funérailles furent celles d'un grand soldat. Enseveli dans son harnais de guerre, casqué, cuirassé, Jean de Médicis fut porté, le trente novembre, par ses meilleurs capitaines, au tombeau qu'il s'était choisi, dans l'église Saint-Dominique de Mantoue. Le duc d'Urbin, le marquis de Mantoue, avec tous les Gonzague, la foule des soldats et des citoyens suivaient le cortège. On attacha sur le tombeau, suivant l'usage italien qui s'est longtemps perpétué, des sonnets ou des épitaphes imprimées sur soie, sur satin de couleur, ornées de vignettes et de paraphes. L'Arétin fixa son hommage au beau milieu du sépulcre ; il avait enseveli son maître, amené bien des assistants à la cérémonie. A sa requête, Jules Romain avait moulé le visage du mort ; et, pour ce plâtre, un autre sonnet s'était composé.

Quelques hommages hypocrites, et des sonnets de l'Arétin, voilà tous les honneurs du mort. Il s'était vu pourrir cinq jours dans les emplâtres; il avait été rebuté d'abord quand il priait qu'on le portât à Mantoue, il avait subi le martyre des condoléances intéressées ou fausses, et sa dernière bataille avait été contre un supplice sans gloire, et sans espérance; son rêve suprême,

c'était qu'il faisait son testament ! Médecins, notaires, apothicaires, confesseur, la mort avec toutes ses hontes, pour un héros qui l'affrontait dix ans sur les champs de carnage et dans les remparts pris d'assaut ! Destinée jusqu'au bout tronquée et malchanceuse, le bonheur lui fut dénié de mourir l'épée à la main ; il ne connut pas cette mort que le poète a célébrée :

« Heureux celui qu'elle emporta,
Dans la splendeur de la victoire ! »

CHAPITRE VI

APRÈS LA MORT.

Jean des bandes noires aurait pu, comme Castruccio Castracani, répondre à qui lui demandait ses ordres pour sa sépulture : « Je veux que l'on m'ensevelisse la face tournée vers la terre, car je sais comme, après ma mort, ce pays ira sens dessus dessous ! »

Les politiques, les Italiens de génie et d'expérience, comprirent sur-le-champ que c'en était fait, que le torrent luthérien déborderait sans plus d'obstacle. Machiavel, de Modène où il observait, n'écrivit rien qu'un mot bien sec : « Vos Seigneuries, dit-il aux Huit de Florence, auront appris la mort du Seigneur Jean, lequel est mort au regret général. » Mais, si Machiavel pouvait prendre pour devise un vers de son cher Horace :

« *Principibus placuisse viris,* »

Il lui chaut peu d'un prince mort, car un mort ne peut plus rien donner.

Guichardin était plus ému : il annonçait que trois mille cinq cents hommes des bandes noires se repliaient sur Parme ; mais, après les indications de son office, il ne

laissait pas de dire : « Prions Dieu qu'il prenne en pitié l'âme du Seigneur Jean, puisqu'il n'a point consenti qu'à quelque bon effet nous nous puissions aider de tant de valeur, dans le plus grand besoin que jamais nous puissions avoir... Nous avons perdu le Seigneur Jean, plein de telle valeur et courage, en qui nous reposions tant d'espérances.. Nous avons l'univers contre nous, et nous sommes seuls ! »

Les lettres de deuil affluaient vers Marie Salviati ; le Pape, dès le 4 décembre, envoya son Bref, où toutes les banalités convenables, et les promesses pour le petit Cosme, sont charriées dans le latin ecclésiastique. Ce « monstrueux malheur », la veuve devait, pour le supporter, avoir la pensée de son fils. et songer que Jean était mort « plus glorieusement que tout autre homme de son sang et de sa patrie » ; c'est l'évêque d'Arezzo, François Minerbetti, qui le lui assurait. Le Dataire, ami du défunt, lui écrivait en même temps. Et bientôt, Robert Acciaioli, l'ambassadeur pontifical et Florentin à la Cour de France, faisait savoir à Jacques Salviati que François Ier « avait eu tout le chagrin qui se puisse dire au monde par cette mort du Seigneur Jean, pour l'amour du Pape et pour le sien même, car il l'aimait beaucoup. »

Le duc d'Urbin, dès le 17 décembre, avait écrit au roi de France afin d'obtenir pour Cosme de Médicis la survivance de la charge paternelle ; il demandait la compagnie de chevau-légers pour le fils du défunt. Quelque temps après, Marie Salviati recevait une deuxième lettre, mais avec l'avis que le Marquis de Saluces était, pour un sien frère, en concurrence avec Cosme. Le Duc s'était acquitté de tous les legs indiqués par Jean des bandes noires, il n'avait plus entre les mains que la somme laissée à Luc'Antoine Cuppano.

Le petit Cosme, qui avait sept ans et demi, ne pouvait beaucoup regretter ce père, qu'il avait vu passer comme

une trombe, au milieu des armes, des cris et des chasses. Il se souvenait peut-être seulement qu'un jour, il était tout petit, son père rentrait au Palais du Corso, dans Florence ; on regardait à la fenêtre pour voir Jean des bandes noires et son escorte ; et la nourrice tenait l'enfant ; Jean avait levé les yeux, ces yeux à la flamme implacable, mais qui souriaient à l'enfant, sa voix avait résonné dans la rue étroite : « Jette-le moi, commandait-il à la contadine. » Elle n'osait pas, la fenêtre était haute : « Jette-le moi, rugit cette fois l'homme à qui rien ne résistait ni personne. Je le veux ! » La nourrice avait fermé les yeux, lâché l'enfant et Cosme se sentait encore serré contre cette cuirasse, et baisé par la rude bouche de son père, tout fier de voir qu'il ne criait ni ne pleurait : « Tu seras prince, c'est ton sort ! » lui avait murmuré tout bas la voix qui grondait tout à l'heure.

Pour être prince, il fallait vivre, et Marie Salviati, comme sa cousine Marie Soderini, voyait son angoisse s'accroître à chaque pas des lansquenets. Les bandes noires lui avaient demandé son fils pour l'élever au camp ; elle avait refusé. Mais quoi ? c'était des amis aujourd'hui, demain d'autres pourraient venir, qui exigeraient, voleraient, emporteraient Cosme.

On le fit partir pour Venise. Emmené d'abord, de Florence à Castello, par son précepteur Pierre-François Riccio, l'enfant avait résisté, crié qu'on voulait le voler à sa mère. Il se calma peu à peu, prit plaisir à chasser au filet les petits oiseaux, et se laissa mettre à cheval ; on partit pour le Mugello, Lorenzino rejoignit la caravane à Cafàggiolo, et par Marradi, Faenza, Ravenne, on alla s'embarquer. Une bonace les mena le long du golfe jusqu'aux terres de Ferrare, à Volano, sur le nord de la grande pêcherie de Comacchio ; il fallait se hâter, le duc de Ferrare n'était pas sûr, on repartit en poste, sans autre accident qu'une chute de la jument où Cosme

était porté devant un serviteur : la bête s'abattit dans la fange, la bride cassa, mais sans autre mal. Puis ils reprirent, au grand effroi des Florentins, le Pô et la mer jusqu'à Chioggia, changèrent de barques et parvinrent enfin à Venise.

C'est là seulement que Riccio, s'enfermant avec son élève dans le palais qu'on avait loué pour douze ducats et demi, lui apprit officiellement et sans plus de réticences la mort de son père. Cosme montra cet empire sur lui-même et cette froideur de réflexion qu'il eut toujours : « Bien, dit-il, je le devinais ! » Il resta sombre et taciturne, et devint plus altier encore. Les Vénitiens le recevaient avec pompe, Marc Foscari lui offrit un banquet splendide, avec des dames, de la musique, des chants et des comédies. Le conseil de la République, le Grand Conseil, l'admit aux honneurs de la séance le 1er février. Il acceptait sans sourciller les fêtes et les honneurs, étudiait avec sagesse, vivait en paix avec ses cousins, et se taisait.

Pendant ce temps, Acciaioli réclamait à la cour de France les deux mille écus promis à Jean de la Stufa. Le petit Cosme grandissait et engraissait dans la calme Venise, il avait écrit à sa mère pour démentir la chute de cheval, il ne voulait pas être tombé ; chaque semaine une ou deux lettres rassuraient Marie Salviati. Mais il fallait répondre exactement, et Fortunati, négligent, fut grondé par le petit prince, qui « se réjouissait pourtant de revenir manger ses grives, car il espérait bien que le curé lui en aurait gardé en cage, et qu'il les trouverait bien grasses. » Il parlait de sa « très douce mère », qui ne pouvait encore quitter Florence. Elle alla faire d'abord, le printemps venant, une retraite dans ces couvents qu'elle aimait. Puis après quatre mois d'une séparation cruelle, enfin Marie Salviati put rejoindre, elle aussi, Venise. Avant de partir, elle avait rouvert Castello,

le 26 avril, pour recevoir le duc d'Urbin, le provéditeur de Venise, et leur suite; venus avec quelques arquebusiers, pendant que le gros de l'armée restait à Barberino de Mugello, pays de la belle Nencia, tout près des villas médicéennes. Marie Salviati traita magnifiquement les anciens compagnons d'armes, les témoins de Jean aux dernières actions de sa vie et de son agonie.

Le sac de Rome prolongea le séjour de Cosme et de sa mère à Venise. Marie Salviati, accablée d'embarras, écrivait au Pape une lettre de condoléances après la terrible nouvelle : accident préparé depuis longtemps, et dont les littérateurs ou médailleurs italiens ont voulu faire une deuxième Passion de Jésus-Christ : Jésus-Christ, Clément VII? Ponce-Pilate, tout au plus!

Marie Salviati dictait à Riccio des lettres où Fortunati devait suivre la vie qu'on menait à Venise. Elle avait trouvé les enfants, fils et neveux, bien installés dans une vaste maison, avec un « grand et beau » jardin, ce luxe suprême à Venise; on avait été à Padoue pendant le mois de mai; puis on était revenu à Venise pour recevoir Marie Salviati. A peine arrivée, elle invitait Fortunati à quitter, lui aussi, Florence au moindre danger; la peur était un peu calmée, cette peur ignoble qui souille toutes les lettres de ce temps, dont le fantôme misérable les hante tous, ambassadeurs, légats, prêtres, écrivains, femmes, Pape! La « sécurité », c'est tout leur idéal. Et sans l'épée de Guillaume du Bellay, le Pape était pris comme un rat au piège.

Pour Marie Salviati, la question de tutelle la préoccupait : « Faut-il l'accepter, demandait-elle, ou le mettre parmi les pupilles de l'Official? » Car Florence avait des tuteurs officiels désignés par élection, entre les citoyens d'élite. Les temps n'étaient point propices aux hypothèques; les créanciers étaient durs. En outre, absente de la maison, elle s'inquiétait de tout : Jean de la Stufa

maltraitait Fortunati, tout allait en désordre, les bagages même n'arrivaient pas, la douane de Venise était rigoureuse, on craignait la contagion de cette peste qui désolait alors Florence. Les papiers de cette période ont été brûlés à demi, mangés de flamme et de vinaigre, macérés, parfumés. Et la dépense était terrible à Venise. Le Pape, « avarissime », avait de trop bonnes raisons pour ne pas donner.

Bientôt, elle récrivait elle-même à Fortunati qui s'était retiré dans sa Topaïa, sur le penchant de la montagne qui domine Castello. La même intempérance de langage, les mêmes récriminations s'amassaient sous la plume inhabile : chacun avait eu sa part des bénéfices, auprès du Pape Médicis, Jean Altoviti s'était fait adjuger une pension, Zanobi de Médicis avait le gouvernement du château à Orvieto, plus deux cents ducats par année, avec promesse de quatre cents, « vous pourriez bien dire à Sa Sainteté, concluait-elle amèrement, de nous pourvoir, Cosme et moi, d'une pension convenable pour pouvoir vivre sans avoir chaque jour à lui rompre la tête à cet effet ; et rappelez-lui qu'il y a un mois que je n'ai pas un sou ; que je mets en gage tout ce que j'ai, toutes mes chaînes, je n'ai plus rien à engager... Enfin, je suis pourtant après tout la nièce d'un Pape Clément, la femme d'un Seigneur Jean, et je serais réduite à mendier de la sorte ! »

Quand la paix fut un peu revenue, elle commençait à penser aux restes de son mari, à ces « os bénis » que gardait Mantoue. Elle les recommandait à un ami, en même temps que « son pauvre fils, suffoqué d'infortune, et réduit à la mort, si bien qu'il faudrait un secours du ciel pour le délivrer de ses peines. » En effet, en 1535, Cosme plaidait encore contre ses cousins Lorenzino et Julien ; quand Clément VII mourut, il fut fait des remplois à la succession de Jean des bandes noires.

Ce n'est pas la première fois que les Médicis mendiaient

à Venise. Mais Cosme eut un jour sa revanche, et, duc de Florence et de Sienne, il put songer officiellement à la mémoire de son père. Nouveau prince, il ne semble pas avoir été reconnaissant envers Marie Salviati, qui n'avait pas la main habile ; elle ennuyait ses instincts de tyrannie. S'il lui laissa mener sa cour à la façon bourgeoise, faisant laver, raccommoder le linge, menant la cuisine, il la confina dans le rôle de femme de charge ; cette pauvre femme, si passionnément charitable, eut à souffrir les rebuffades d'une « barbare Espagnole », c'est ainsi que les Florentins désignaient Eléonore de Tolède, la femme de Cosme. Veuve de Jean des bandes noires, Marie Salviati passait dans la nouvelle Florence comme un spectre des anciens temps, grande, blanche, épuisée par tout le sang qu'elle perdait sans cesse, plus blême que son voile, oracle et refuge des misérables ; elle allait de couvent en monastère, appuyait, suivant son antique coutume, les réclamations des faibles, les droits des malchanceux ; comme son Jean, elle aimait les vêtements simples, communs, presque grossiers. Lorsqu'elle mourut, à quarante-quatre ans, le 12 décembre 1543, la vraie Florence, celle des petits et des religieux, prit le deuil. Elle avait interdit toute pompe à ses funérailles. Elle n'évita pas une oraison funèbre que l'historien Varchi prononça dans l'Académie à Florence, avec force superlatifs.

Ingrat envers sa mère, comme un homme à succès doit l'être, et un sérieux politique, le duc Cosme ne fut pas plus soucieux des anciens amis. Il est vrai qu'il en était un, parmi les plus intimes de son père, capable de donner la nausée : c'était l'Arétin.

Le ruffian de lettres, une fois écroulée sa fortune par la mort de son maître Jean de Médicis, avait essayé de s'implanter à la Cour de Mantoue. Mais il avait l'instinct de l'animal traqué, sentait que rien n'était solide pour

lui tant qu'il dépendrait des princes ; il était trop compromettant, ils étaient trop capricieux ; il pensa peut-être à la France, il est certain qu'il eût brillé parmi les gredins émigrés. Mais là encore, les concurrences étaient grandes, le pouvoir ombrageux et fort.

L'Arétin partit pour Venise. Il y arrivait le 25 mars 1527, il croyait faire étape ; il avait trouvé le gîte de toute sa vie. La lettre qu'il adresse au doge André Gritti chante les louanges de l'asile où il fera si largement sa carrière. On a comparé, sans penser qu'une comparaison est toujours fausse, la Venise du XVIe siècle à la Hollande du XVIIe ; c'est faire injure à la Hollande, refuge de la pensée libre, où Spinosa, Descartes vivent ; Venise n'était qu'une auberge, on y était en sûreté si l'on n'offensait point l'État. Et voilà comment, avec une impudence et une bassesse dont il aurait pu faire, en un autre temps et sous d'autres cieux, presque du génie et à peu près de la gloire, Pierre l'Arétin établit sur les lagunes une officine, la première, de chantage et de réclame. C'est dans le Palais Bollani, loué par lui, que la grande Presse, avec tous les sens de ce mot, fut découverte et mise en train.

L'Arétin aurait donc pu voir Cosme de Médicis et Marie Salviati au printemps de 1527 à Venise. Les a-t-il vus ? ce n'est pas sûr, et ses lettres n'en disent rien. Les deux épîtres de Marie Salviati qu'il a publiées sont de sa fabrique, ou du moins ont été retouchées par lui ; j'ai feuilleté quelques milliers de pages, j'en ai transcrit tout autant, de l'une et de l'autre ; ici, le faux se sent, aux phrases creuses et redondantes, à la sottise qui vient flatter le marquis de Mantoue. Le testament, on s'en souvient, désignait le duc d'Urbin, et l'Arétin lui-même avoue l'éloignement, l'inimitié qui existait entre Jean de Médicis et Frédéric de Gonzague. Cependant, il glisse une phrase où Marie Salviati dirait : « Mon mari, Dieu ait son âme, a déclaré en son testament qu'il fallait envoyer Cosme au

marquis. » Le reste est de même valeur, va jusqu'au grotesque ; l'Arétin se fait dire ailleurs, par Sébastien del Piombo, que Clément VII a soupiré dans le Saint-Ange, et dit comment l'Arétin aurait empêché le sac de Rome, en rapportant au Pape les racontages de la ville.

La gloire même qu'il se targuait de distribuer, les Médicis la dédaignèrent. Alexandre l'achetait pour soixante-quinze écus, et il avait raison, car les louanges de l'Arétin étaient stupides, lourdes et fades, filandreuses, sans fantaisie. Plus on étudie l'Arétin, plus on est persuadé que Dieu le créa pour faire trouver du talent à François Berni.

Pour honorer Jean des bandes noires, il n'a su que ressasser dans les six volumes de sa trouble correspondance, Gotha du chantage éhonté, les affirmations de leur intimité, les assurances du grand rôle que l'Arétin avait joué près du condottière, avec des proses et des vers où tout le clinquant de l'époque, la mythologie, une friperie théâtrale, se plaquent misérablement. « Je fus son père, son frère, son ami, son esclave », disait-il à Cosme. Il ne fut que son valet, et son bouffon. Cosme une fois duc « à l'ombre de César », il aurait bien voulu se mettre lui-même à l'ombre de Cosme. « La plus grande preuve d'amour mutuel, lui écrivait-il, c'est les deniers qu'on se donne. » Et quand un ami de l'Arétin, Louis Dolce, qui écrivait sous sa dictée bien souvent, fait un calendrier universel, s'il parle du 30 novembre 1526 et de Jean de Médicis, il accumule quatre insanités en cinq lignes : belle preuve que l'Arétin parlait fidèlement du mort et savait garder sa mémoire.

Mais laissons ce drôle ; un revers de plume suffit, après qu'on l'a bien disséqué, en sa qualité de monstre littéraire, pour le rejeter au torrent des abjections surannées. Sa seule utilité fut de conserver une médiocre pléïade d'artistes autour de Jean des bandes noires, et de le faire sculpter et peindre par les piètres fabricants de cette épo-

que. Un jour, aussi, pétri de haines et de rancune, l'Arétin lâchait quelques lignes où le style se serre et monte ; c'est à Césano, l'ancien secrétaire de Jean de Médicis, qu'il les envoyait : « Il est vrai que j'aurais pu espérer force biens en restant longtemps dans Rome ; mais il n'y a pas en ce monde une pire misère que la sujétion du courtisan, et je me tiens pour un homme opulent, puisque je vis libre de la servitude cléricale. » Ce jour-là, le gaillard eut quelque talent.

On pense bien que la nuée des flatteurs, une fois Cosme Ier monté sur le trône ducal, multiplia les dédicaces, les allusions, les poèmes. Ce paillasse de François Berni, entre un éloge du Pot de Chambre et de sales brocards au Pape ou aux cardinaux, délayait le *Roland amoureux*, déjà si fatigant sous la plume d'un Boïardo. Avec l'aplomb d'un cuistre, il le rallongeait et le refaisait ; et dans le début d'un de ses derniers chants il insérait un éloge ampoulé de Jean des bandes noires. Falugio, en 1532, composait une espèce de complainte traînante et navrante ; Guazzo, dans son Mémorial, noyait sous les phrases quelques faits bien connus. François di Soldo Strozzi, en tête d'une traduction qu'il faisait de Xénophon, mettait une dédicace, et un portrait fort pareil à celui d'Angelo Bronzino, que conserve le Musée des Offices ; Gualandi consacrait à Cosme son « Dialogue de l'excellent prince, » et racontait un déjeuner à Castello, pour marquer son intimité dans la maison et glisser agréablement ses éloges ; Baldini, premier médecin du Duc, enchérissait encore ; et Léoni, dans son ouvrage sur le Duc d'Urbin, et Mossi, dans sa Vie de Jean des bandes noires, et François Bocchi, dans son Discours sur le plus grand soldat. Littérature d'antichambre, qui ne vaut même plus la peine, après ce siècle, d'être ramassée par l'histoire ; intarissable comme la platitude et la flatterie, et fragile comme les ducs qu'elle encense et les princes dont elle vit.

Il y eut quelques biographes ; le neveu de Jean des bandes noires, Jean-Jérôme de' Rossi, composait une vie brouillée pour les dates, et incomplète, mais riche de tradition, et de détails personnels, pittoresques, pris dans la famille; ce singulier cardinal, dont les papiers ne sont pas tous publiés, faisait de la stratégie en chambre et voulait imiter Machiavel. Un Tedaldi, qui avait approché le condottière, écrivait à Benoît Varchi une lettre curieuse. Et Luc'Antoine Cuppano, dans ses souvenirs, montrait bien que les témoins oculaires ne sont pas toujours les gardiens les plus fidèles d'une vérité déformée par le temps et la vie.

Le vrai monument, et l'éloge véritable, qui demeuraient, c'est les Bandes noires. Sans doute, elles se dispersaient d'abord, cherchaient à survivre. Florence les ramenait, on hésitait à les confier au comte de San Secondo, bien jeune, et de second ordre. Elles survécurent pourtant. Jean des bandes noires n'avait rien inventé : les chevau-légers, il les avait pris à la France, aux enseignements transmis par ces princes à demi français, Julien et Laurent de Médicis ; on avait vu les Albanais et la cavalerie nouvelle sous Louis XII. Pour l'infanterie, les vieilles milices, les « scuole, » lui donnaient des cadres ; mais tout avait été renouvelé, forgé de plus près et plus ferme, sous sa volonté vigoureuse. Comme Napoléon prenant les armées de la République, il avait su les faire siennes, ces bandes encore et toujours célèbres par la seule gloire de son nom.

Tous ses capitaines eurent des destinées brillantes ; Saint-Pierre le Corse devint célèbre, Luc'Antoine Cuppano passa d'Urbin à Piombino comme gouverneur, et le duc Cosme, qui le protégeait avec sa circonspection ordinaire, fit recueillir ses papiers quand il mourut. C'est sur les bandes noires, cantonnées à San Casciano, qu'on avait compté pour arrêter les ennemis dans la route de Rome ;

« le nom du Seigneur Jean, dit Varchi, tout mort qu'il fût, était en honneur et terreur incroyable, » les bandes pouvaient encore, Florence tombée, offrir à Cosme la couronne, qu'il aima mieux tenir du temps, de la patience et de l'intrigue. Frondsberg éloigné misérablement, leur renommée s'accrut encore. En 1539, l'évêque de Saluces écrivait à Cosme qu'il retrouvait à Romilly bien des anciens compagnons d'armes « amis et serviteurs » fidèles à Jean des bandes noires; et Cosme lui-même, en 1545, réclamait la préséance sur le duc de Ferrare en disant: « Le monde entier sait quel était mon père, et surtout Sa Majesté Très-Chrétienne; et que jamais si valeureux seigneur et capitaine n'exista dans la maison de Ferrare. »

Le maréchal Strozzi se trouvait fier de recueillir « ces vieux capitaines et soldats, bien aguerris sous les bannières et ordonnances de ce grand capitaine Jeannin de Médicis. » Blaise de Montluc, dans ses farouches Commentaires, louait le chef et les soldats.

Et, gloire suprême, deux siècles plus tard, un écrivain, nourri à même le peuple et la vie, se remémorait ses années d'apprentissage dans les Marches italiennes, et il écrit: « A chaque régiment qui passait en Savoie, je croyais revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avaient fait tant d'exploits! »

Voilà le monument, voilà l'éternité du condottière.

Mais, on pense bien que les sculpteurs, les peintres, les graveurs de la Renaissance arrivée à son crépuscule nocturne, accoururent autour de cette mémoire, et aux pieds de Cosme fait duc, comme les mouches en été. Lorsque le duc régnant, par la grâce de Charles-Quint et sous le canon de la forteresse tenue par l'Empire, eut écrasé à Montemurlo les derniers débris de la liberté florentine, il lui prit des goûts bucoliques, et il embellit Castello; le vieux maître maçon de Jean des bandes noires, maître Pierre de San Casciano, celui qui fortifia

l'Aulla, le poussait à faire un de ces jardins à murs, à rocailles, à bassins, à grottes, qui auraient transporté d'aise notre Bernard Palissy ; Marie Salviati soutenait l'entrepreneur. On proposa comme architecte des fabriques et des jardins, comme décorateur, le sculpteur Tribolo ; Vasari s'étend sur les belles inventions de l'artiste ; on pense bien que Jean des bandes noires n'y fut pas oublié. D'abord, dans un ensemble symbolique, conseillé par l'historien Varchi, sur un fronton, Jean des bandes noires devait figurer le Courage ; la Sagesse, ah ! pour la Sagesse, on hésitait entre Cosme le Vieux ou Clément VII. Car, ni la lâcheté, ni l'usure n'étaient représentées.

Mais il fut bientôt question d'un plus grand projet : le tombeau que Cosme voulait élever à son père.

Tribolo fit un modèle, en concurrence avec un protégé du professeur d'escrime à la Cour ducale, Raphaël de Monte-Lupo. C'est Tribolo qui l'emporta, il partit pour Carrare afin de faire extraire les marbres nécessaires. Lorsqu'il revint, Baccio Bandinelli, plus fourbe, plus audacieux, plus courtisan, s'était fait donner la commande ; ce gâcheur de marbre avait pris, via Mozza, des blocs réservés pour Michel-Ange ! Tribolo ne reçut pour se consoler que la charge d'exécuter mainte décoration, destinée aux noces de Cosme avec sa première femme, Eléonore de Tolède. Parmi ces travaux, il modela, sur la place de Saint-Marc, au-dessus d'un piédestal peint par le Bronzino, la statue équestre de Jean des bandes noires, sur un cheval cabré, foulant au pied des blessés et des morts. « On admira surtout, disait Vasari, la prestesse avec laquelle il la fit, aidé de force gens, parmi lesquels le sculpteur Santi Buglioni, qui tomba, s'estropia d'une jambe et faillit mourir. »

Bandinelli n'acheva que la base de son monument, couvert de bas-reliefs grouillants et confus ; la statue, mal dégrossie, n'est ni ressemblante ni belle, Jean des

bandes noires ressemble à une figure écorchée. D'ailleurs Cosme était peu fervent pour ces dessins. Il préférait ses jardins et ses statues personnelles. San Gallo restait, en somme, le seul artiste qui eût fait une image vraie, un monument digne du mort.

Il y eut encore, d'après le moulage pris par Jules Romain, un buste du Bolonais Alphonse Cittadella, mentionné dans les lettres de l'Arétin qui se contredisent entre elles. Louis Anichini voulait faire aussi des intailles, des figures en cristal de roche, et Cattaneo Danese, en 1546, modela une médaille qui ravissait l'Arétin et le comte de San Secondo. Le duc Cosme avait perdu la mémoire des traits paternels ; il remercia le courtier d'artistes, Pierre l'Arétin qui lui envoyait cette pièce. « Je me rapporte pour la ressemblance, disait il, au jugement du comte Pierre-Marie et au vôtre. » Puis, enfin, sans parler des gravures fantaisistes et des statues moins que vulgaires, dues à de plus récents ateliers, il y eut un portrait de Titien, et de petits portraits du Bronzino ; les seules œuvres à peu près dignes que l'on relève leur nom.

Titien avait coutume de peindre les modèles qu'il n'avait pas vus. C'est ainsi qu'il fit le portrait de François Ier. L'Arétin, pour Jean des bandes noires, lui remit le fameux moulage, et Titien fit une admirable peinture. La tête, plus vécue, plus maigre, y est devenue moins épaisse que dans la médaille et le buste de San Gallo ; l'œil est terrible ; le profil, tranché sur un fond très sombre, est animé par une féroce énergie ; les reflets de l'armure, et du casque posé sous la main droite, éclairent ce portrait livide, à l'impérieuse majesté. L'Arétin le fit graver en 1546, avec une inscription de son crû, et il envoyait au duc Cosme cette estampe, mais non pas du tout le portrait lui-même. Plus tard, l'œuvre originale fut amenée de Venise dans les collections ducales ; parmi tant de toiles superbes qui sont la gloire des Offices et

font rayonner sur leurs murs l'ancienne Italie des artistes et des guerriers, le Jean des bandes noires peint par Titien est au rang suprême.

Cosme Ier avait voulu faire placer le Biancone, le grand homme blanc de Baccio Bandinelli dans la chapelle des Neroni, à Saint-Laurent. Mais la chapelle fut trouvée trop petite, et le Palais de la Seigneurie s'ouvrit pour la grande statue. Les cendres du mort restèrent à Mantoue, dans la sacristie de Saint-Dominique, jusqu'en l'année 1685. Elles furent alors ramenées à Florence, par l'ordre de Cosme III.

Lorsqu'en l'année 1857, on rouvrit les tombeaux pour mettre la poussière de tous les Médicis sous le pavé d'un vestibule, on trouva Jean des bandes noires et Marie Salviati presque intacts. Dans une caisse de bois au couvercle bombé, couverte de velours en lambeaux, et qui se trouvait contenue dans une autre caisse grossière, on découvrit le condottière. Le squelette enfermé dans l'armure, le crâne clos dans le heaume, étaient intacts ; il ne manquait seulement que les osselets des mains, consumés par le temps, et le pied, coupé avec l'extrémité du tibia. Les os de la jambe amputée montraient les traces d'une opération barbare, mal exécutée et mortelle. Quelques fragments rouillés d'armure gisaient autour des ossements, le pectoral et cette énorme spalière que montrent la médaille de San Gallo et son buste, étaient encore en bon état. L'épée manquait. Jadis, le marquis François de Gonzague avait, par admiration, demandé une de ses épées à Catherine Sforza. Le fils du héros illustré par Fornoue, ce joli marquis Frédéric, devenu duc par la grâce de Charles-Quint, avait-il enlevé l'épée de Jean des bandes noires ? le duc d'Urbin l'avait-il prise ? elle était bien lourde pour eux.

Le cercueil de Marie Salviati, constellé de croix, laissa voir, avec un visage réduit aux ossements, un corps

très bien conservé. Image de temps simples et pieux, la morte avait voulu revêtir les habits des religieuses; mère du premier Grand Duc, et celle qui avait conduit en France Catherine de Médicis, elle était là, dans sa longue robe de serge noire, rongée par les vers du sépulcre.

Mais, sur la place qui descend devant la vieille basilique où triompha Donatello, le hasard avait fait revivre Jean des bandes noires. Populaire à tout jamais, et devenu, pour l'Italie ressuscitée, un personnage de Plutarque, on avait tiré dehors le Grand Diable de Baccio Bandinelli, qui s'attristait au Palais-Vieux ; tandis qu'une affreuse statue grise, à la mode nouvelle, s'exilait sur un coin désert du Lung'Arno, le vieux marbre jauni par le temps, avec sa silhouette gauche, sa cuirasse follement ornementée, était porté sur la place de Saint-Laurent ; il était dressé tout au cœur de Florence.

Le piédestal à bas-reliefs l'y avait précédé depuis longtemps. Le peuple de ce quartier plébéien nommait cela « Basi di San Lorenzo » ; à l'angle du terre-plein qui monte à l'église, au centre d'un carrefour, le marbre avait commencé par trancher crûment sur la terre battue, et les dalles grisâtres du *lastrico*. Une fontaine y avait été pratiquée, où les commères du Borgo, les *ciane*, remplissaient leurs cruches, et qui donnait aux *beceri*, les terribles gavroches des vieilles rues, un filet d'eau pour leur gosier, desséché de lazzis et de hurlements. Peu à peu, le marbre volé à Michel-Ange par le triste Bandinelli s'était verdi, doré par places, suivant les jeux de la pluie et du grand soleil ; les bas reliefs, polis par la main des passants, par les vêtements des oisifs qui s'appuyaient là pour pérorer, perdirent leur crudité lourde et emphatique. Les *Basi* devinrent un but pour les courses de chevaux barbes qu'on lâchait à la grâce de Dieu, dans ces venelles. Entrées dans la vie populaire,

ces pierres restaient mêlées à tous les événements du faubourg, regardées, touchées, accrochées par la carriole, éraflées par la planche ou la barre de fer, usées — vivantes! Il y a cinquante ans, lorsqu'on leur remit sur le dos la grande statue du Palais, on les nettoya, mais Florence eut bientôt fait, avec sa lumière et sa poussière, de rendre une patine au socle et à l'énorme ébauche.

Le peuple, amusé de voir assis le chevaucheur légendaire, avait fait une inscription, suivant la mode de la ville où toute statue reçoit son épigramme ou son sobriquet :

« Messire Jean des bandes noires
Ennuyé de tant chevaucher
Éreinté, descendit de selle,
Et s'assit, pour se reposer! »

Maintenant encore, un marché perpétuel en plein vent, fripiers, regrattiers, bouquinistes, crieurs de viande ou de citrons, papetiers à quatre sous, vendeurs d'objets religieux, et ceux qui étalent les fleurs, et ceux qui manient les ferrailles, les vieux balais, les vieilles brosses, les poteries aux formes étrusques, parmi les pourchasses de chiens, les laissez-courre de chats, les jurons des cochers et les hennissements des mules, tout s'agite, piaille, grouille, et vient exhaler les odeurs locales autour de ce marbre. On peut acheter, aux pieds de Jean des bandes noires, un livre ancien, perdu parmi les détritus imprimés, ou quelque heurtoir de logis détruit par le pic et la pioche triomphante : on trouve là de ces sonnets imprimés sur soie jaune ou rose, pareils à ceux que l'Arétin fixait au tombeau de Mantoue.

C'est bien ainsi que devait être honoré Jean des bandes noires. Une statue, même mauvaise, quand elle vit au milieu du peuple, vaut presque un chef-d'œuvre muet, dans l'exil morne d'un Musée.

ÉPILOGUE

I

Et maintenant, le livre fait, voici comment j'ai fait ce livre.

En étudiant Pierre l'Arétin, au milieu des personnages qui étaient mêlés à sa vie, une figure frappait surtout. Un homme, un prince, avait touché, presque sincèrement, l'implacable aventurier de lettres ; et l'Arétin, qui raillait tout, paraissait quelquefois sincère en exploitant cette mémoire. Les rebuffades du duc Cosme ne décourageaient pas son culte. Il aimait Jean des bandes noires.

Or, personne ne connaissait vraiment ce Jean. Même à Florence, il a des statues : mais où est son histoire ? Pour la faire, il suffit d'ouvrir les Archives ; et c'est alors un éblouissement, des trésors à fouiller durant des années. Toute une vie, avec l'histoire des mœurs, est là, demeure intacte ; l'Italie, pays merveilleux, comme la Belle au Bois dormant, conserve toutes les époques, avec leurs témoins et les pierres qu'elles ont foulées.

Et dans aucun autre pays la recherche n'est plus facile, le chemin plus sûr, les reliques plus libéralement offertes.

C'est pourquoi je dédie ce livre à l'Italie, et à Florence.

Image d'un héros, image de temps monstrueux dans l'histoire, puisse-t-il, avec les leçons du Passé, en garder la noblesse. Et, si l'histoire des mœurs n'est pas un simple jeu d'artiste, si, comme j'en suis convaincu, les faits exactement décrits et ramenés jusqu'à la vie doivent contenir des enseignements, puisse-t-il donner à ce pays et à tous les pays la connaissance, c'est-à-dire l'aversion de certaines gloires.

Tout au fond de ces gloires-là, je trouve cette chose ignoble : l'adoration de la force. Je ne fermerai pas ce livre sans expliquer mon sentiment ; j'ai étudié ce personnage, mais je n'ai pas pour lui la moindre parcelle d'admiration. Le vrai rôle de l'écrivain, c'est d'étreindre aussi puissamment et d'aussi près qu'il peut le type humain, l'ayant choisi vigoureux et original. Il lui doit son attention, son labeur ; mais notre respect, notre sympathie ne sont point là. L'intérêt de l'artiste peut s'attacher à ces hommes, mais son estime est en dehors et au-dessus de leur conquête.

Ce que l'on m'a tant reproché, pour ma plus grande joie, mon admiration fort médiocre envers l'art ordinairement prôné de la Renaissance, ma tolérance à peu près nulle pour les lettres italiennes tombées à la bouffonnerie, au chantage ou au pédantisme de courtisan, rien n'a changé : je reste français, et je reste un lecteur de Dante. Mais, littérateur et poète, je découvre dans cette histoire dont tous les documents subsistent, les passions les plus pittoresques. Florence, que Burckhardt, notre maître à tous, proclamait « la plus riche cité du monde en ce temps-là pour la vie originale, » et « une collection de curiosités de premier ordre, » Florence au XVI[e] siècle, n'offrait rien qui valût pour moi Jean des bandes noires.

Il suffit qu'on ne nous croie pas, nous autres hommes libres, les séides de tels Cyclopes. Sans la pensée qui ressuscite les soldats, même les plus grands, sans les

artistes qui modèlent leur grossière argile, qu'est-ce qu'il demeurerait d'eux ? La poussière de leurs chevaux ? les hurlements de leurs massacres ? le cliquetis de leurs épées ? et à la fin, la renommée de leurs défaites. Car cela finit toujours par l'exil, la retraite, un lit d'hôpital. La victoire, seule raison d'exister qu'ils semblent avoir, ne leur est même pas fidèle.

Cette poussière du Passé, qui est demeurée aux liasses de Florence, de Rome, de Milan, de Mantoue, sur les créneaux du Trebbio, elle laisse apparaître un homme de second ordre. Pour l'étude, ce sont peut-être les plus intéressants. L'imposture est moins constante autour d'eux, la vérité n'a pas été aussi assidûment corrompue ou tronquée. Et ce mensonge universel qui s'épaissit autour des figures au premier rang semble moins épais, moins impénétrable pour eux. Ces lettres écrites au jour le jour n'ont pas été falsifiées. Essayez de peindre une Cour du xv[e] siècle à travers la platitude melliflue du Cortegiano, ce Dangeau platonicien : tentez de tenir un Cosme I[er], dans la masse de documents avariés par la flatterie ! Et pourtant, il est sûr que le xvi[e] siècle italien succéda dignement à ce Quattrocento dont un historien classique et italien a pu dire : « *che fu pure uno dei più scandalosi nella storia del genere umano,* » qu'il fut un des plus scandaleux dans l'histoire du genre humain !

Le seul effort de l'écrivain, au milieu de cette époque brutale et qui sent le cadavre, « coupe-gorge et mauvais lieu », c'est de ne pas se rebuter par la monotonie de ces scandales. On respire vers la grandeur, vers la beauté. De temps à autre, on s'arrête, découragé. Quoi, des passions si vulgaires ? un temps vil, des hommes sans foi ni loi, l'argent, le sang, la fourberie partout, la littérature aussi lourde que l'art, San Gallo pour sculpteur de choix, et, pour poète, l'Arétin ! Puis on se reprend à cette vie, que l'on remue à pleines mains. Un roman vrai, mieux

qu'un roman, une étude de mœurs, non plus pillée aux *Casi tragici*, et faite sur des cahiers pédants, mais sortie de la source même.

Puis, Jean des bandes noires a ce caractère triomphal, d'avoir entièrement montré le don spécial de sa nature, et jusqu'à l'extrême.

Les hommes les plus dignes d'être ressuscités dans l'art, les exemplaires souverains de l'humanité, n'est-ce point ceux-là qui ont déployé, tout entière, une force humaine ? Jean des bandes noires apparaît comme un être magnifique : son énergie fut complète, et, dans son genre, il fut parfait. C'est le meneur de soldats, le chef guerrier, et d'une espèce qui ne pouvait plus subsister ; image extrême d'un ancien monde. Ni tacticien, ni général de stratégie : condottière, capitaine d'embuscades et d'escalades, d'escarmouches et d'avant-garde, un féodal, et un de ces aventuriers héroïques dont les grandes armées trouveront encore l'emploi comme auxiliaires, avec Lassalle ou Murat, comparses splendides.

Jean des bandes noires, créé par deux familles entièrement contraires dans leur tradition, leurs caractères, est un de ces produits uniques dont l'histoire aime à s'emparer. On l'a nommé « le guerrier des Médicis ». Et, dans cette race bourgeoise et mesquine, d'usuriers politiciens, de candidats perpétuels au Saint-Siège, princes banquiers, cardinaux gouverneurs de villes et massacreurs par procuration, il fut vraiment guerrier, lui seul. D'autres Médicis, comme Julien, Laurent d'Urbin, avant lui, et d'autres après lui, son fils Cosme par exemple, sauront mettre sur leurs habits brodés une belle cuirasse, voler Urbin ou Pesaro, exterminer Sienne avec l'aide d'un Pape ou d'un Empereur; mais ce n'est point leur vrai métier. Au lieu que lui, l'enfant de Forli, le fils de la Sforza, le Romagnol fougueux, c'est un homme de guerre, tête, cœur et main, et dans toutes les gout-

tes de son sang ; la bataille perpétuelle, c'est son destin. Il doit tirer l'épée, tendre la lance, cogner la masse, frapper, tuer. Quand il n'a pas encore l'âge de se harnacher pour la guerre, ou quand par malheur c'est la paix, il frappe et il tue par besoin, mettant cruautés et scandales l'un sur l'autre. Ou bien, il chasse avec furie, et plus d'un tiers, dans ses lettres, parlent de faucons, de chiens braques, de lévriers, de toutes les bêtes dressées à exterminer.

Il aime tant la guerre, qu'elle le mate et le façonne, et il admet la discipline, pour arriver à mieux se battre, pour former le bon instrument qu'il lui faut. Le désir de tuer fortement, sans trêve, le tempère dès l'âge de vingt-quatre ans et en fait un chef véritable.

A-t-il jamais eu la pensée que Machiavel concevait sur lui ? Songea-t-il jamais à inscrire sur sa bannière noire une devise pareille à celle de l'autre Romagnol, Albéric de Barbiano : « *Liber. Ital. ab exter.* » « Délivre l'Italie de l'étranger ! » Non, rien ne montre une telle espérance en Jean des bandes noires ; il ne pouvait être le Duguesclin de l'Italie. Lorsque Duguesclin était prisonnier, il disait : « Les femmes de France fileraient toutes leur quenouille afin de payer ma rançon ! » Quand on pensa prendre Jean des bandes noires sous Pavie, le peuple accourut pour le massacrer.

Et cela, nous en sommes sûrs. La vérité des documents parle sur lui. Ce n'est plus de l'entomologie historique, les petites notes gommées l'une après l'autre, prises dans les livres qui se contredisent, aussi absentes de la vie qu'une collection d'insectes morts dans un tiroir. Et ce n'est point Jacques Pitti, lequel dit blanc, François Vettori qui dit noir, Nardi douteux, Jove affirmant : ce sont les feuilles de papier scellées au cachet de ces gens-là qu'on étudie, écrites ou signées par eux. Voilà pourquoi je suis rentré dans les tourbières de l'histoire.

II

Il est pourtant une noblesse dans cet homme. C'est son mépris de la mort. Il l'a bravée partout, et même quand elle est venue sous une forme hideuse, il l'a bafouée pour lui même tout comme il la prodiguait aux autres. Ceux de sa race, du côté Médicis, c'était, Michelet l'a su dire : « des misérables ». Mais lui. Pétrarque semble l'avoir voulu décrire quand il parle de cette espèce de gens

« Qui répandent leur sang et qui vendent leur âme. »

La mort lui fut reconnaissante, à ce généreux serviteur, en le prenant après la deuxième blessure. Estropié, que devenait-il, s'il survivait ? Le temps des renards ou des loups-cerviers arrivait, après celui des tigres. C'est Cosme Ier qui réussira cette carrière officielle que son père n'aurait point faite. Le caractère de Jean des bandes noires n'admettait nulle clairvoyance. Son énergie fut gaspillée. On croit rêver, lorsqu'on voit ces agitations misérables, ces luttes qui se nouent et se dénouent sans trêve, les ennemis d'aujourd'hui, qui étaient hier des amis, redevenant des alliés le surlendemain. A ces ambitions entre-croisées, à ces perpétuels combats pour les intérêts immédiats, on trouve enfin un sens : c'est de faire apparaître l'homme, sincère, déchaîné, dans la brutalité naïve d'une race qui n'avait plus de frein légal ni moral, et qui était encore forte. Jean des bandes noires, toujours, a suivi l'exemple de sa mère : toutes les guerres se valaient, et n'avait-il pas vu Catherine Sforza dépenser sa vie à des attaques contre les bicoques de la Romagne ?

Seulement, qu'on ne vienne plus nous dire : « la guerre est la plus grande et pompeuse des actions humaines. »

La guerre pour la patrie, certes. Mais non toutes les guerres. Il en est de petites, de mesquines, de plates et de prosaïques. Celui qui admirait encore les bandes noires après deux cents années écrivait : « Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire, tel est celui de l'homme de guerre. » Jean des bandes noires a fait la guerre pour la paye et pour gagner un principat.

Nous connaissons la gloire militaire, on nous en a gorgés. Jean des bandes noires ne nous la fait point respecter. Parmi les machines à tuer, plus ou moins savamment construites, qu'on nomme les grands capitaines, il fut une des plus grossières et des plus belles, comme une arme barbare. Il agissait à la manière d'un élément. Si, comme il paraît probable, la lutte bestiale et la méchanceté composent pour une partie le fond de la nature humaine, Jean des bandes noires incarne un instinct. Alors, on pourrait sans doute le nommer grand homme.

Il fut heureux, il a vécu largement, il est mort à temps. Qu'aurait-il défendu, si le fauconneau de Ferrare l'avait manqué ? Rien, il ne subsistait plus rien. L'Italie s'entre-déchirait, Florence était au Pape. Ce qu'était le Pape, on le vit. L'ami fraternel du condottière, Pierre l'Arétin, qui savait la vie, écrivait un jour : « Tout est chance et hasard ! » La destinée de Jean des bandes noires fut superbe : puisqu'il ne lui manque pas même la grandeur d'être inachevée.

Florence, 1896. Paris, 1900.

Dors ! pour te célébrer, ô Jean des bandes noires,
J'aurais voulu des mots fiers comme tes pennons !
Pour bien chanter ton los, pour dire tous tes noms,
Et faire resplendir au vent toutes tes gloires !

Pour toi, sous les débris sonores des Histoires,
Dans la cité du Lys, aux rouges gonfanons,
J'ai vécu, j'ai fouillé, j'ai rampé, par ces fonds
Où le Passé s'empoudre aux pesantes armoires.

Aventurier sublime, en ton pauvre tombeau
Ma voix peut t'éveiller ! et quel est le plus beau,
Ou l'éclair de la plume, ou l'éclair de l'épée ?

O grand soldat d'hier, sais-tu que l'écrivain
Porte, à présent, au poing, l'arme la mieux trempée ?
S'il ne frappait sur toi, ton labeur serait vain !

NOTES

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

Page 1 : « On remarqua la date de cette naissance. » Cette remarque se trouve dans le manuscrit magliab. XXIV. 2. 11. qui contient le texte de la vie écrite par G. G. de Rossi, avec des additions inédites.

Ib. : « Décidait que Savonarole. » Cf. Villari, *La Storia di G. Savonarola*. Florence. 1898. in-8° t. II, p. 150.

P. 2 : « A la fleur de ses ans. » Scipione Ammirato. *Opuscoli*. Florence. 1642. in-4° t. III. p. 176.

Ib. : « Sa mère était. » Cf. Pasolini. *Caterina Sforza*. Rome, 1893, in-8°, t. I, ch. II, p. 39 et suiv.

Ib. : « en harnais de guerre. » Pauli Iovii. *Illustrium virorum vitæ*. Florence. 1551, in-4°, p. 111. *De vitâ magni Sfortiæ*.

P. 3 : « De grand sens pratique... » Chron. vénit. ap. Muratori. *Rerum italic. Scriptores* XXIV, 128. Sanuto. *Diarii*. III. 56. et chronique française, ap. Pasolini. II. p. 205.

Ib. : « Six enfants. » Pasolini. I. p. 99. 116. 215. etc.

Ib. : « Par Machiavel. » Dans les *Lettres aux Dix du gouvernement*. *Istorie Fiorentine*. etc. Ed. Passerini-Milanesi. Florence, 1874, in-12, t. II, p. 235. La phrase, beaucoup plus brutale en italien, est celle-ci : « E disse a chi la minacciava di fare capitare male e' figliuoli, che ne aveva piena la *fica*. »

P. 4 : « En prenant le surnom de de' Popolani. » Cf. Villari. *Savonarola*. I. p. 238. et II. doc. CCLXXV. note 2.

Ib. : « Il se présentait à Forli. » Pasolini. II. 11, et Milanesi. *Sommario cronologico*, dans Arch. storico ital. nuova ser. t. VII. II. 14. Florence. 1858.

Ib. : « Un nouveau présent. » Un document milanais dit : « ogni di faciendo portare una cosa et uno una altra. » Pasolini. III. Doc. 710. p. 264. du 5 janvier 1497.

Ib. : « Les Sforza... » Voir Pasolini. II. p. 8. 9. 14. et Doc. n° 707. vol. III. p. 260-261.

Ib. : « L'ambassadeur » Cf. Pasolini. *Ibid.* p. 5-6. et Doc. 713. t. III. p. 269. Marin Sanuto. *Diarii.* I. col. 753.

P. 5 : « Tranchedini. » Pasolini. II. p. 16. et sur toute cette période, Villari. *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi.* 2. ed. Milan. 1895. t. I. ch. II, p. 330 et suiv. *Legazione a Forlì.*

P. 6 : « Laurent le Magnifique... » V. Machiavel. *Ist. fior.* IV. VIII. XXXVI. p. 420. t. I. ed. Fanfani-Passerini.

Ib. : « la clef de l'Italie supérieure... » cf. Villari. ibid. p. 330-331. Maintenant encore, « la population de cette contrée est peut-être la plus solide et la plus énergique de la Péninsule. Les Romagnols ont des passions violentes et de la force pour les servir. Ils sont une race de héros ou de criminels. » Elisée Reclus. *Nouvelle géogr. universelle. Europe méridionale.* L'Italie. ch. VIII. p. 380.

Ib. : « guivre qu'on voit en champ... » *La vipera,* che il Melanese accampa. » Dante. Purgat. VIII. 80 c'est la guivre *halissante des Ducs de Milan.*

Ib. : « Les richesses qu'il partageait... » tout ce qui suit, touchant Giovanni Popolano, se trouve dans la *Vita di Cosimo de' Medici, primo gran duca di Toscana,* descritta da Aldo Manucci. in Bologna. MDLXXXVI. gr. in 4°. frontisp. gravé.

P. 8 : « Vigoureux » Pasolini. II. p. 3 et 4.

Ib. : « Questa povera Italia. » Florence, 6 juillet 1496. Archives florentines. *Medici avanti principato,* filza LXXVIII, page 26.

Ib. : « Strozzi » *Med. av. princip.* fa. LXXVIII. p. 300.

Ib. : « Et par Montaigne... » V. Rabelais. l. II, chap. XXIII. « a Sancto Petro di Padua » et Montaigne, *Voyage en Italie*, ed. Alessandro d'Ancona. *Città di Castello.* 1895, p. 140, c'est San Pietro Montagnon. Eaux chlorurées sodiques chaudes. Cf. Schivardi. *guida delle acque miner.* Milan 1875, p. 461. et Michel Savonarole (oncle de Jérôme.) dans *De balneis omnibus Italiae etc.* Venetiis. 1553, in-fol, p. 16 (Bibl. nat. Rés. Te. 4. 154.)

Ib. : « J'espère revenir à ma santé première ». Pasolini. II. 27.

Ib. : « Sa trente et unième année. » Il était né le 24 octobre 1497. On peut voir aux Offices un petit portrait, numéroté 3864.

Ib. : « Le nom de Jean, » toute cette phrase est tirée d'un manuscrit inédit, que je possède, intitulé *Storia della Real Casa de' Medici, Papi, Cardinali, Duchi e Gran Duchi di Toscana,* gr. in-fol. de 258 pp. C'est un de ces *Zibaldoni,* si curieux, tels qu'en possèdent en grand nombre les bibliothèques, et surtout la Riccardienne, à Florence. Le manuscrit sera donné, mes travaux achevés, à la Bibliothèque des archives florentines, si libérale aux travailleurs.

Ib. : « Scarperia, » petite bourgade sur l'ancienne route de la Haute Italie, dans la vallée du Mugello, à 5 k. de San Piero a Sieve, fondée en 1306 par les Florentins, sur les plans d'André Pisano. V. *Giov. Villani. Cronaca.* VIII, ch. LXXXVI. t. I[er], p. 211, col. 2 éd. de

Trieste, 1857, in-4° ; et Brocchi. *Descrizioni della provincia del Mugello, ecc.* Florence, 1748, in-4° p. 7 et 119, cf. encore Marcotti (Dr) *Florence et pays environnants*, p. 373, un Jean de Médicis, en 1351, l'avait sauvée. V. Roscoe, *Life of Lorenzo de' Medici, called The Magnificent. Bâle.* 1799. t. I. p. 8, et trad. Thurot. Paris, an VIII, t. I, p. 11, et Scipione Ammirato. *Istorie fiorentine*. Florence 1647, in-fol. I, livre X (année 1351.) p. 531. Roscoë écrit par erreur la date de 1251, et son traducteur aggrave l'erreur en citant le livre I au lieu du l. X.

P. 9 : « On prétendit » dans un ancien manuscrit cité par Roscoë, ap. Pasolini. II. 27, note 1.

Ib. : « Négociations politiques... » V. Machiavel, *lettre a l'illustre* Dame de Forlì. 18 oct. 1499. dans *Scritti inediti risguard. la Storia e la milizia.* (1499-1512) ediz. illustr. da G. Canestrini, Florence, 1857, p. 250.

Ib. : « amant de la dame... » Pasolini, II, XXVI, 73, « si diceva che era amante di Caterina Sforza. »

P. 10. « se trouvait auprès de Jean le Populaire. » Pasolini. II, 27.

Ib. : « Laurent, l'oncle de Jean. » sur ce rôle de Fortunati, V. le post-scriptum à une lettre de Laurent, du 18 juin. *Med. av. Princ.* filza. LXXVIII, p. 50.

Ib. : « toute militaire... » cf. Pasolini. II, 55, et Machiavel. *Estratti di lettere ai X di Balia.* Ed. Passerini-Milanesi, t. II, p. 142, § 4.

Ib. : « une prodigalité sans bornes. » Filippi Foresti. *De plurimis claris scelestisque* (sic) *mulieribus*. Ferrariae. 30 mai 1497, folio CLXX ; ap. Pasolini, II. 384, et docum. 723, t. III, p. 276, et Burriél, *Vie de C. Sforza*, III, 3.

Ib. : « moitié femme et moitié soldat... » Pasolini, II, 121.

Ib. : « à peine relevée de couches ». Pasolini. I, XXII.

Ib. : « On avait inventorié » cet inventaire, de deux pages, fut adressé à Catherine Sforza. V. *Medici av. Princ.* filza LXXVIII, p. 27.

Ib. : « une promesse intervenait... » en latin, sans date. Archives de Florence. *Miscellanea Medicea.* n° 80.

Ib. : « intérêts commerciaux... » *Med. av. Princ.* filza CI, lettre d'Americo di San Severino, du 26 oct. 1455.

P. 11 : « le notaire s'entendait avec Fortunati... » *Medici av. Princip.* filza LXIX, p. 1.

Ib. : « tutrice de Ludovic-Jean... » ap. *Cronache forlivesi di Andrea Bernardi* (*Novacula*) *pubblic. da G. Mazzatinti*. Bologna, 1896, t. Ier. 2e partie, p. 213 ; (non mis dans le commerce, cet ouvrage m'a été offert par l'éminent professeur et érudit à qui l'on doit cette édition d'une chronique curieuse à tous égards.)

Ib. : « cette plume qu'elle maniait... » *Med. av. Princip.* filza LXX.

Ib. : « le notaire Léonard Strozzi... » *Med. av. Princ.* filza LXXXV. p. 279, au verso.

Ib. : « Consentez, je vous en prie... » La lettre est dans la f. LXXXV. *Med. av. Princ.* p. 268-269.

P. 12 : « Catherine répondait... » le 21 avril 1499. *Med. av. Princ.* f. LXX. p. 88.

Ib. : « Moralité pieuse... » V. D'Ancona, *Origini del teatro italiano.* 2e éd. t. I, p. 267 et suiv. et 381-383. (Turin. 1891, in-8°).

Ib. : « Lorenzino-Lorenzaccio... » cf. Ferrai (L. A.) *Lorenzino de' Medici. ecc.* Milan. 1891, in-12, page 4, (où Giovanni. Popolano devient, par mégarde, *Giuliano.*)

Ib. : « un mémoire, écrit de sa main », dans *Med. av. Princip.* f. LXXXV, p. 284-286.

Ib. : « Nicolas Machiavel... » cf. *Le Legazioni* ecc. dans l'éd. Passerini-Milanesi, t. I, p. 28.

Ib. : « un enfant languissait... » Pasolini. II, 122, et III. Docum. 1064.

P. 13 : « cette madone attribuée à Melozzo... » reproduite ap. Pasolini. II, 391.

Ib. : « le 14 octobre 1499... » en latin, dans les *Carte Strozziane.* X. 224 vo-229. Arch. de Florence.

Ib. : « une lettre brève... » *Med. av. Princ.* LXXIX. à la page 68. « son Prince modèle... » sans parler de P. Janet. *Hist. de la science polit.* II, 11 et suiv. V. même M. Villari, *Niccolò Machiavelli.* 2e éd. t. I, p. 433 et suiv.

Ib. : « Alexandre VI avait publié des bulles... » cf. Pastor. *Hist. des Papes.* trad. franc. Paris, in-8°, t. VI, livre IX, chap. VIII, p. 67 et notes.

P. 14 : « les affaires des grands seigneurs... » dans Bernardi. *Cronaca.* t. I, p. II, pages 212-213.

Ib. : « le bailli de Dijon... » Antoine de Bessey, baron de Tricastel. V. Comines. *Mémoires.* VII. V.

Ib. : « à escarmoucher... » Lettre de Jac. de Sala, Bologne, 7 janvier 1500; à Mantoue, archives Gonzague, citée par Pasolini. *Caterina Sforza, nuovi documenti.* Bologne, 1897, in-8°, p. 121, n° 68.

Ib. : « en arrière la marche... » Chronique de Jean d'Auton, publ. par Maulde la Clavière pour la Société d'histoire de France. Paris, 1889, p. 132-136.

Ib. : « grande, forte de belle face... » dans Bart. Cerretani, *histoire* (*autographe*) *de Florence*, à la Bibliothèque nationale de Florence, p. 260 verso. cité par Pasolini.

Ib. : « une lamentable complainte... » de la bibliothèque Trivulce, à Milan, *Lamento di C. S. Riario*, de Marcillo Compagnoni, ap. Pasolini. II p. 276-277, et t. III, p. 809-823.

P. 15 : « comme le chat avec la souris... » lettre de G. Lucido au Mis de Mantoue. Archives Gonzague. — dans Pasolini, II, 257.

P. 15 : « un bel et bon acte en due forme. » dans la filza. LXXXVI. *Med. av. Princ* p. 2 à 10. (et non pas LXXXV. comme dit Pasolini. II. 256.)

Ib. : « cherchaient à la tuer... » Pasolini. II, 274.

P. 16 : « les bonnes œuvres... » Pasolini, II, 290-291.

Ib. : « belle et douce » c'est Pasolini, t. II, p. 302, mais au t. I, p. 352, il reproduit sa médaille. V, encore. Litta. *Famiglie celebri. Rossi.* 2, et Armand. *Médailleurs italiens du* XVe *et* XVIe *siècle.* 2e éd. t. II. p. 28 et 51.

Ib. : « Yves d'Alègre », c'est la vraie forme du nom ; « quittait l'étrier au Vatican » tout ceci dans Pasolini, II, XXXVI, IV, p. 285-304. V. Brantôme. *Gr. cap. français.* I. 78. éd. de 1722.

P. 17 : « en combat singulier » dans la même lettre de Jacques de Sala au Mis de Mantoue : « pare la contessa habia mandato a desfidare el Duca Valentino de volere combattere armata cum lui... » Pasolini, *Nuovi doc.* p. 121.

Ib. : « on n'emprisonne pas les dames. » Pasolini, II, 285.

Ib. : « une renonciation. » Pasolini, II, 294.

Ib. : « Aux côtés de Gaston de Foix... » Pasolini, II, 295, et lettre de Bayard à son oncle Laurent Alleman, dans le *Loyal Serviteur.* éd. Michaud-Poujoulat, ch. LIV. note. Les d'Alègre étaient d'Auvergne, race forte et sanguinaire, bien digne de sauver une Sforza.

Ib. : « par la Porte-Romaine... » Pasolini. II, 302.

Ib. : « des Romagnes... » Pasolini. II, ch. XXIX.

Ib. : « j'étonnerais le monde... » Pasolini. II, 304.

P. 18. « leurs lettres. » dans *Med. av. Princ.* pages 58, 322 et 324 de la f. LXXXV.

Ib. : « la chose rouge... » Pasolini. II, 254-256.

Ib. : « souffleter... » Pasolini. I, 359-365.

Ib. : « Jeanne de Montefeltro... » Sanuto. V. 799, dans Pasolini. II, 317.

Ib. : « du Palmeggiani... » Pasolini. I, 195, et II, 23, 26.

P. 19 : « passait l'Arno » dans Pasolini. II. p. 302.

Ib. : « de Julien Scali. » *Vita di Giov. di Medici* scr. da G. G. de' Rossi, dans *Vite d'uomini d'arme e d'affari.* Florence, 1866, in-32, p. 74, aussi dans S. Ciampi. *Notizie dei secoli* XVe *e* XVI, ecc. Florence, 1833, p. 141, et *Vite degli Sforzeschi.* con pref. e. note di M. Fabi. Milan, 1853, p. 200. J'ai complété ces textes par le manuscrit, inédit sous sa forme plus étendue, qui est à la bibliothèque nationale de Florence, Magliabech. XXIV, 2, 11.

Ib. : « Paul Riario, Fortunati. » *Med. av. Princ.* f. LXXVIII, p. 146 et Pasolini. Docum. 1146, t. III, p. 455.

Ib. : « les lettres de Blanche... » *Med. av. Princ.* f. LXXXV, p. 329.

Ib. : « l'huissier de la Seigneurie... » C'est le *famiglio del rotellino*. Livre des délibérations, cité par Pasolini, II, 302.

Ib. : « Ah ! mes Etats... » Pasolini, II, 301.

Ib. : « Machiavel avait dit. » Pasolini, II, 310.

Ib. : « dont Augustin Chigi... » *Med. av. Princ.* f. LXXVIII, p. 152.

Ib. : « le Marquis de Mantoue... » V. une lettre du Marquis François de Gonzague, du 4 février 1502, dans *Med. av. Princ.* f. LXXVIII, 187 ; il avait toujours favorisé *le Popolano*, dit Alde Manuce dans la vie de Cosme Ier.

Ib. : « Laurent de Médicis avait affecté... » G. G. de' Rossi. *loc. cit.*

Ib. : « lettres acerbes... » *Med. av. Pr.* f. LXXXV, p. 281-283.

P. 20 : « petit moine » dam le ms. magliab. cité plus haut. « Vestito da frate alcun tempo. » V. aussi, Is. Del Lungo. *La donna fiorentina.* Dans la *Vita ital. nel Trecento.* Milan, 1896, p. 129.

Ib. : « Annalena... » V. Pasolini, II, 331, note, et Richa. *Chiese fiorentine*, t. X, 153, et 137-138.

Ib. : « n'en faites rien... » Lettre de Rome, 20 janv. 1504. *Med. av. Princ.* f. CXXV, p. 17.

Ib. : « de crève-cœur... » dans Scipion Ammirato. *Opuscoli.* Florence, 1642, in-4°, t. III, p. 177.

Ib. : « d'un mal ridicule... » des coliques.

Ib. : « si commode... » G. G. dei Rossi, *loc. cit.*

Ib. : « que par morceaux... » *se non a pezzi...* » Pasolini, II, 321.

Ib. : « met le linge de ses enfants... » lettres de Galéas Riario, de Blois, 25 févr. et 11 avril 1502, pour remercier de sept très belles chemises à la française ; il proteste que « s'il n'avait qu'une châtaigne, il la partagerait avec Sa Seigneurie. » V. enc. lettre du même, 17 mars 1502. *Med. av. Princ.* f. CXXVIII, p. 190, 194, 199.

P. 21 : « des draps et des serviettes... » Pasolini, II. 322-323, et Doc. 1174, au t. III.

Ib. : « charmant par ses sources... « Ben. Varchi. *Storia fiorentina.* Livre IX, t. II, p. 89. éd. de Florence, 1843.

Ib. : « Montaigne et ses compagnons... » *Voyage en Italie*, ed. d'Ancona, p. 176 et suiv.

Ib. : « très instruite... » Pasolini, I, ch. II, p. 40-41.

Ib. : « à tous les talents... » G. G. de' Rossi. *loc. cit.*

Ib. : « Antoine de' Numai... » *Discorso di G. B. Tedaldi a Ben. Varchi*, Bibl. magliab. cl. XIII. cod. 89. Ciampi, *op. cit.* p. 89-100, et *Vite d'uomini d'arme* ecc. p. 156 et suiv.

Ib. : « battait nourrice et maître... » S. Ammirato. Opusc. cité, p. 178.

P. 22 : « fasciné... » Ammirato. p. 177.

Ib. : « l'évêque de Lodi... » Octavien Sforza, fils naturel de Galéas-Marie. Préconisé par Alexandre VI le 27 oct. 1497. On a vu plus haut ses conseils à sa sœur, contre Laurent.

Ib. : « un mariage... » lettre de Jacques Silvestri à Catherine Sforza, de Rome, 25 mars 1505. « Sono stato di nuovo chol R^mo Mgr Ascanio. » Il rapporte qu'Ascagne Sforza « lui a dit que pour rien au monde Elle ne prit un parti pour Jean de Médicis, son fils, c'est-à-dire que vous formiez là-bas aucun mariage, parce qu'à son avis ce serait votre ruine. » *Med. av. Princ.* f. LXXVIII, p. 272 ; s'agissait-il déjà du « parentado » avec les Salviati ? On verra plus loin que c'est possible.

Ib. : « Zenobio Acciaiuoli... » lettre du 11 sept. 1505, à Fortunati. *Med. av. Princ.* f. LXX, p. 180 ; cf, Pasolini. Docum. t. III. — Il fut bibliothécaire de la Vaticane, préfet, de septembre 1518 au 27 juillet 1519. V. Müntz. *La biblioth. du Vatican au* XVIe *siècle.* Paris, 1886, p. 28, et 41, 43, 50, etc.

Ib. : « Massaconi .. » *Med. av. Princ.* f. LXX, p. 283.

Ib. : « Nicolas Serristori. » *Med. av. Princ.* fa. LXX, p. 286.

Ib. : « jusqu'à la cour de Rome. » V. lettre du frère Dominique Campano à Fortunati, 24 avril 1508. *Med. av. Princ.* f. LXX, p. 298.

Ib. : « mendiaient... » *Med. av. Princ.* f. LXIX, p. 35.

Ib. : « Baccino de Crémone... » Barthélemy, dit Baccino. V. Pasolini. *Nuovi doc.* p. 135-136.

Ib. : « Ses anciens maîtres... » Baldraccani. V. Pasolini, II, 377.

Ib. : « Michel-Ange... » lettre, publiée par Gualandi. *Nuova racc. di lettere* sulla *pittura*, ecc. Bologne, 1844, in-8° et in-12, I, p. 24-27 et qui est dans *Med. av. Princ.* f. LXXI, p. 134. J'ai étudié cette lettre en détail dans la *Gazette des Beaux-Arts.* Janvier 1899, 3e pér. t. XXI, p. 44-50, après avoir revu la lettre originale, à Florence.

P. 23 : « avec Pierre-François... » V. l'arbitrage de G. Bencivieni, 5 juin 1505, ap. Pasolini, doc. 1271.

Ib. : « ses petits-fils... » Pierre-Marie surtout, le futur héritier du titre. *Med. av. Princ.* f. CXXV, p. 212 et 243, lettres de Blanche de' Rossi.

Ib. : « oies et canards... » Pasolini, II, 376.

Ib. : « médecin hébreu... » Pasolini. Doc., III, n° 1467, p. 186.

Ib. : « les recettes de ce recueil... » V. Pasolini, II, 378 et Doc. III, p. 598-807.

Ib. : « son fils Octavien... » lettre du 29 avril. *Med. av. Princ.* f. LXX, p. 332.

Ib. : « soignée par Julien d'Anterigoli, » tout ceci dans Pasolini, II, 335 et suiv.

Ib. : « son testament... » publ. par Pasolini. Doc. t. III, n° 1355, p. 537, est dans *Med. av. Princ.* f. XCIX, p. 12.

P. 24 : « des Murate... » sœurs Clarisses, dont le monastère s'élève viale Carlo Alberto, à Florence, au bout de la via Ghibellina, derrière Santa Croce et à gauche. Le *Guide de Florence*, par Marcotti,

p. 266, dit par erreur que Catherine « y vint finir sa vie. » C'était un lieu de retraite, Léon X, par un bref, l'ouvrait en tout temps à la veuve d'Alamanno Salviati, Lucrèce. — Arch secr. Vatic. Arm. XXXIX. T. XXXI. (Leonis X Brevia de anno 1515 ad totum an. 1518, p. 207 n° 118. *Confessionalia.* 2 juillet 1515.)

Ib. : « de grenades... » Pasolini, II, 133, et Doc. III, n° 1084.

Ib. : « une esclave Mauresque... » Testament, p. 546, V. Guido Biagi. *La vita privata dei Fiorentini,* dans *La vita privata ital. nel Rinascimento.* Milan, 1896, p. 60, sur ces esclaves ; et Zanelli. *Le schiave orientali a Firenze.* Florence, 1885 ; on comprend ainsi pourquoi le sultan adressait à l'Arétin une esclave, que la mauvaise foi d'un ou deux critiques sans nom prétendent changer en « turquoise », alors que c'est une « turquaise » une *Turque.*

Ib. : « étaient blancs... » Bernardi. *Cronaca,* t. II, p. 299.

Ib. : « son grand amour pour l'Italie. » Pasolini, II, 280.

P. 25 : « Il prêtait de l'argent à Machiavel...» V. Villari. *Niccolò Machiavelli,* t. I, Docum. p. 596, et *ibid.* p. 423, et, pour Prato, t. II, 558-560.

P. 26 : « Maria, Magdalena, Romola. » Magdalena, en mémoire de sa grand'mère paternelle, Magdalena de' Gondi ; Maria et Romola, prénoms florentins. (V. Guicciardini. *Opere inedite.* Florence, 1867, t. X, p. 80.) On n'avait pas varié jusqu'ici moins que de dix ans sur la naissance de Marie Salviati. J'ai retrouvé dans les registres de l'Œuvre de la cathédrale Sainte-Marie de la Fleur l'acte de baptême original, au mercredi 17 juillet 1499, « Maria Magdalena e Rôla di Jac° di Giovany (*sic*) Salviati, nata il dì 17 a ore 9, nel popolo di San Brocolo. »

Ib. : « Je ferai, disait-elle » ; dans sa lettre à Pierre l'Arétin, du 24 décembre 1526, dans *Lettere scritte al signor Pietro Aretino,* l. I, p. 10 et 11. éd. de 1551.

Ib. : « aux Offices.. » numéro 3368, dans la salle 8.

Ib. : « avec les Riario... » lettres d'Octavien, 16 juin 1509. *Med. av. Princ.* f. LXIX, p. 91, de Viterbe, et du 20 juin, f. LXX, p. 359, et du 22 juillet. *ibid.*, p. 357.

Ib. : « quatre frères... » Charles Féo ne comptait pas pour eux. V. Pasolini. I, 367. Sur César Riario, patriarche d'Alexandrie, évêque de Malaga. V. P. B. Gams *Series episcoporum.* Ratisbonne, 1873, p. 49 ; il le fait mourir en 1540 à Rome, et date sa préconisation au siège de Malaga de 1519.

P. 27 : « pleurnicher, mendier... » V. *Med. av. Princ.* f. LXIX, p. 35. « Vi prego faceste ch'io habbia qualchi danarj... »

Ib. : « une sentence judiciaire. » est dans *Med. av. Princ.* f. XCIV, p. 45-50.

Ib. : » Cornélia... » Pasolini, II, 328 et III, Docum. 1323.

P. 28 : « l'Arcispedale. » voir, sur cet hôpital, Cocchi. *Relazione*

dello spedale di S. M. N. di Firenze. manuscrit 1742. in-fol. collect. Moréni. à la bibl. Riccardiana. n° 68. p. 16-19. — Bened. Varchi. *Ist. fior.* IX, t. II, p. 107. — Le proverbe est :

« Palle e gruccia
Beato chi le succia ! »

Ib. : « le Lasca » V. la *Strega*, commedia d'Anton Francesco Grazini, accad. fior. detto il Lasca. Venise, 1582. Acte I, sc. II, p. 12. v°.

Ib. : « Le Trebbio. » V. *Carte strozziane*, X. 59, v° : aux archives de Florence. — Varchi. *op. cit.* l. IX, p. 88 du t. II.

P. 29 : « pendant la tempête de 1499. » Pasolini. II, 139.

Ib. : « Brunetto Latini » ; dans Ernest Renan, *Discours sur l'Etat des Beaux Arts au* XIV[e] *siècle*, p. 194, et *Il Tesoro*, ecc. Venise, Sessa, 1533, l. III, ch. 9, p. 68.

Ib. : « dans le recensement fait en 1499... » Inventaire des villas de Cafàggiolo, Trebbio, Fiesole, ecc. *Med. av. Princ.* fa. CXXIX, pièces 36 et 37. « Monitione al Trebbio. » Voir sur le Trebbio (Trivium) la *Descrizione della Prov. del Mugello*, dal D[r] G. M. Brocchi, Florence, 1748, in-4°, carte, p. 52 et 172, et, sur le Mugello, les célèbres pages de Giovanni Morelli, dans *Storia fiorentina di R. Malespini ecc. e Cronica di G. Morelli.* Florence, 1718, p. 218-221.) Sur Cafàggiolo et le Trebbio, cf. *Notizie storiche dei palazzi e ville appartenenti alla R. C. di Toscana.* Pisa, 1815, p. 195 et 199. Vasari, dans la vie de Nicolas Tribolò, donne une copieuse description de Castello. *Vite*, ed. Milanesi. VI, p. 71-85.

Ib. : « Arsenal, vigie... » « Arsenal und Wachtstube, » dit Burckhardt. *Die cultur der Renaissance.* Bâle, 1860, p. 23.

P. 30 : « Ludovic le More... » lettre de Castiglione, 19 sept. 1467, citée par Pasolini. III, Doc. 14.

Ib. : « pierreux et rocheux. » dès Fiesole. V. Varchi, t. II, l. IX, p. 66.

Ib. : « les tordi, les excellentes grives. » V. Machiavel : « Io vi mando, Giuliano, alquanti tordi » et lettre à Francisco Vettori, n° CXXXVII, du 10 déc. 1513, dans *Lettere familiari di N. Machiavelli*, pubbl. da Ed. Alvisi. Florence, 1883, p. 307.

Ib. : « Par la vertus Dieu... simulachre de bataille, » ceci dans Rabelais, l. V. ch. XIV.

Ib. : « l'amour des chevaux agiles... » Pasolini, II. 376.

Ib. : « Elle, qui demandait jadis... » en 1481, V. Pasolini, I, 116, et III. Docum. 173.

Ib. : « César Borgia... » Pasolini, II, 168.

Ib. : « chiens rapides... » dans Burchiello. *Rime.* Venise, 1553, l. I, p. 48-49.

P. 31 : « avec des tiercelets... » *ibid.* p. 49-50.

P. 31 : « Un poète de princes... » Ronsard. *Œuvres*. ed. Blanchemain, t. IV, p. 43. Eglogue I.

Ib. : « peu parleur... » V. Pasolini, II, 367.

Ib. : « la palla al calcio... » Varchi. t. II, l. IX, p. 90, et G. Bardi. *Discorso del giuoco del calcio fiorentino*. Florence, 1688. Sur ce jeu, V. Cian, note 18 aû chap. X du l. II de *Il Cortegiano* par Bald. Castiglione. Florence, 1894, p. 134-135.

Ib. : « Antonio Vaïni... à Imola... » V. Pasolini, I, 321, et sur les Vaïni au XVIIe siècle, Saint-Simon. *Mémoires*. ed. Chéruel in-8°, t. II, p. 88-90. et 283, et t. III, p. 44-45 ; il se trouve, dans *Med. av. Princip.* f. LXXXIX, 226 des lettres patentes de Léon X à Antoine Vaïni, pour lui accorder indulgence plénière en récompense d'un don fait à la Basilique de Saint-Pierre, 27 avril 1519.

Ib. : « bonhomie des mœurs lombardes... » V. Castiglione, *Il Cortegiano*, liv. II, X, p. 134-135, ed. Vitt. Cian, Florence, 1894.

Ib. : « mis le pauvre auprès du riche... » Bernardi, *Cronaca*. t. II, p. 298.

Ib. : « affrontaient Borgia... » V. Tom. Tomasi, *La vita di Ces. Borgia*. Monte Chiaro, 1671, p. 238 et suiv.

Ib. : « de friandises... » *Med. av. Princ.* fa. CXII, p. 4 et 5.

P. 32 : « l'a mené un soir... » V. la lettre dans *Med. av. Princ.* f. LXX, p. 323, citée en partie par Pasolini, sans indication de renvoi ; Docum. t. III, n° 1345.

Ib. : « l'habit civil... » lettre du ms. Magliab. miscell. classe VIII, varior. 1401, palch. IV, citée par Ciampi, p. 102.

Ib. : « imposera plus tard à Cosme. » V. P. de Boissat, *le brillant de la reine, ou les vies des hommes illustres du nom de Médicis*. Lyon, 1613. (Bibl. nat. à Paris, inv. k. 8, 627). Sur le vêtement, V. Varchi, l. IX, p. 226 du t. II.

Ib. : « jusqu'à la mort... » de Boissat, p. 226.

Ib. : » Soderini comptait avec lui... » V. Filippo de' Nerli. *Commentari dei fatti civili*. ecc. in Augusta, 1728, in-fol. p. 98. l. V.

P. 33 : « Un flatteur... » dans Giovambattista Cini, *Vita del Seren. S^r^. Cosimo de Medici. ecc.* Florence, 1611, p. 8-9. Il convient de contrôler sévèrement cette vie fantaisiste. Mais ceci, sent la vérité.

Ib. : « écrivait-il à Fortunati... » lettre de Pise, 30 janvier 1510 (1511 style commun), *Med. av. Princ.* f. LXXI, p. 65 ; ils logeaient à l'archevêché, chez César Riario.

Ib. : « les affaires de son héritage... » V. lettre des quatre Riario pour réclamer une annuité de ducats. *Med. av. Princ.* f. CXXII, 176. — Lettres de César Riario. *Med. av. Princ.* LXX, 379 et LXXI, 156, — réclamations d'un créancier, Lodovico Albertino, apothicaire à Forli, *Med. av. Princ.* f. LXIX, 95, et encore f. LXXI,

p. 201, 243, et, sur Fortunati, *Pergamene medicee*, 23 octobre 1500 et 10 déc.

Ib. : « à l'agonie... » De Boissat, *ibid*.

Ib. : « maître de la maison... » *Maestro di casa*, c'est le titre donné à Fortunati sur la liasse LXXI, *Med. av. Princ.*

Ib. : « il résista... avec tout l'honneur possible... » lettre (publiée dans l'*Archivio storico italiano*. Nuova serie, t. VII, disp. 2a, n° 14, p. 16-17, (n. 4) du 7 août 1510).

P. 34 : « Le bruit de ta mort... » lettre du 29 janvier 1511 (style florentin, 1510 ; on sait que l'année florentine, commençant le 25 mars, retardait de trois mois à peu près, — exactement quatre-vingt-trois jours — sur l'année commune), publiée Archiv. stor. *ibid.*, p. 18-19.

Ib. : « Les Huit... » *Otto di Guardia e balia*. C'est eux qui bannissaient en 1508 Philippe Strozzi, coupable d'avoir épousé Clarice, fille de Pierre de Médicis, rebelle. V. Villari. *Nicc. Machiavelli*, t. II, p. 548 et suiv. doc. XII, et, sur cette magistrature, *ibid.*, II, 211, et Gino Capponi. *Storia della Repubblica di Firenze.* Florence, 3e éd., 1888, t. II, p. 365, III, 32 et 303.

Ib. : « l'argent... » la première lettre est pour en demander. *Arch. stor. ibid.*, p. 15, lettre du 30 mai 1510.

P. 35 : « à la *stufa*... » *Med. av. Princ.* f. LXX, page 358.

Ib. : « un billet de trois lignes... » publié *Arch. stor. ibid.*, p. 16.

Ib. : « Jean prenait plaisir... » *Med. av. Princ.* f. LXX, p. 382.

Ib. : « le boute-en-train... » *Med. av. Princ.* f. LXX, lettre du 17 févr. 1510, (1511).

Ib. : « ces gentilshommes... » Bald. Castiglione. *Il Cortegiano*, l. II, X, p. 135, etc. ed. Cian.

Ib. : « florin d'or... » qui valait alors 6 à 8 livres. On disait de Pierre de Médicis qu'il n'en dépensait jamais un qui ne lui coutât 8 livres, c'est-à-dire le cours le plus élevé, pour marquer son gaspillage.

Ib. : « le harnachement... » *Med. av. Princ.* f. LXXI, n° 182, lettre du 13 mars 1510 (1511 St. c.)

Ib. : « lui livrer des batailles... » lettre de Baccino de Crémone, *Med. av. Princ.* Cafàggiolo, 13 juillet 1510. *Med. av. Princ.* f. LXXI, p. 208.

Ib. : « des nasardes... » *uno bufecto. Med. av. Princ.* f. LXXI, n° 207, du 13 juillet 1510.

Ib. : « se baigner... » *Med. av. Princ.* f. LXXI, n° 948; lettre de Vaïni à Fortunati, 15 juillet 1510.

P. 36 : « Ne le mettons pas au désespoir... » lettre du 20 janvier 1512. Rome. *Med. av. Princ.* f. LXXI, p. 285 et dans l'*Arch. stor. ibid.*, p. 20, (n° 7.)

Ib. : « auprès de lui... » V. les lettres, *Arch. stor. ib.*

Ib. : « des promenades au Trebbio... » V. *Med. av. Princ.* f. LXXI. n° 221.

Ib. : « nef sans nocher... » Dante, *Purg.* VI, 77.

Ib. : « médiocre gonfalonier... » sur Soderini. V. l'épigramme de Machiavel : « va'nel limbo dei bambini. » Dans Villari, *Nicc. Machiavelli,* II, 205, et Gino Capponi. *St. della R. fior.*, III, IV, 115. « Mediocrità prudente. » Pierre Soderini était gonfalonier depuis 1502.

P. 37 : « Pierre Capponi... » dans Villari. *La Storia di G. Savonarola,* ecc. t. I, l. II, ch. II, p. 229 et note 2.

Ib. : « peu sage... » Comines. Mém. VII, V. p. 289, ed., de 1649, in-fol.

Ib. : « en pourpoint... » Comines. *ib.*, c. VIII, p. 298.

Ib. : « éclaboussés de sang par le massacre de Prato... » V. Capponi, III, p. 123. Villari. *Nicc. Machiav.* II. Doc. XV, XVI, p. 557-559, et surtout *Tre Narrazioni del sacco di Prato. Arch. stor.* t. I, p. 227-271, et *Il Sacco di Prato,* ecc. Bologne, 1880, 2 vol.

Ib. : « Jacques Salviati devenait... » V. surtout Nerli. *Commentari,* p. 119-120 du l. VI.

Ib. : « sa femme Lucrèce... » V. Paul Jove. *La vita di Leone X,* trad. da L. Domenichi. Florence, 1549, l. III, p. 143.

P. 38 : « les dépouilles des victimes... » Jacques Nardi, l. VI, III.

Ib. : « sa barbe... » *levossi la barba,* dit Pitti. *Ist. fior.* l. II, p. 103. Voyez aussi Armand. *Les Médailleurs* [illegible] s, p. 94, 101, 104, t. II et III.

Ib. : « l'ami de Jacques Salviati... » V. Villari. *St. di G. Savonarola,* II, IV, V, p. 98 et docum. XXVIII, p. CCXXVIII.

Ib. : « dans son prêche... » Je ne trouve pas ceci dans la belle « édition choisie, » donnée par MM. Villari et E. Casanova, mais dans l'édition populaire des *Prediche,* Florence, Salani, 1889, p. 340 et suiv. L'édition des sermons et écrits choisis, *Scelta di Prediche e scritti di F. G. S.* augmentée par la curieuse chronique de Simon Filipepi, frère du Botticelli, est de Florence. Sansoni, 1898, in-8°.

Ib. : « retournent en pleurant... » Villari. *Nicc. Machiav.* II, 121.

Ib. : « dépassera de beaucoup... » lettre du cardinal Jean à Bernard Dovizi de Bibbiena. ap. Villari, *ib.*, t. II, doc. XVII, p. 562.

Ib. : « la liberté des Florentins... » Guichardin. *Stor. d'Italia,* citée par Villari, II, 186.

Ib. : « Et Vettori... » *Sommario della storia d'Italia dal 1511 al 1527.* comp. da Francesco Vettori ; Archivio storico italiano, t. XXII, appendice. Florence, 1848, p. 293.

P. 39 : « c'est Machiavel qui l'assure... » Villari, II, 121.

Ib. : « la liste [illegible]... » dans *Miscellanea Medicea*, [illegible] numéro. Archives d'État à Florence.

P. [illegible] : « [illegible]... » [illegible]. V. [illegible], l. IX, p. 123. « La qual veste si chiama [illegible]... »

P. 42 : « le 21 mars 1512 » lettre de Jacques Salviati [illegible]. *Princ.* t. LXXI, p. 323 et *Arch. stor.* p. 29, n° [illegible].

Ib. : « [illegible]... » Burckhardt. *Die Cultur der Re*[illegible], p. 127 et trad. Valbusa, I, 269.

Ib. : « la sentence de Savonarole.. » Villari, I, p. 428, sur ceci, entre [illegible] *de la Renaissance*, p. 114.

Ib. : « [illegible]... » lettre du 7 nov. *Arch. stor.* [illegible], n° 9 ; ce protégé était un chaussetier condamné à mort.

Ib. : « lettres de change... » lettre du 15 nov. *Miscell. Medicea*, [illegible] 10.

Ib. : « ses bijoux... » un diamant. Il n'avait plus que 7 ducats ; *ibid.*

Ib. : « à Naples... » lettre du 19 décembre 1512. *Arch. stor. ib.*, n° 11, p. 32.

P. 43 : « [illegible] deux mois... » [illegible] p. 33.

Ib. : « [illegible]... » [illegible] *Princ.* t. LXXI, p. [illegible].

P. 44 : « Toso, son valet... » *Arch. stor. ib.*, n° 12.

Ib. : « [illegible]... » V. Villari. [illegible] — Nardi. *Ist. fior.* II, l. VI, p. 16, § XIII. — Vasari. *Vite*, édition Milanesi, t. VI, p. 250-255, très erroné quant aux dates, — et *Canti Carnascialeschi*, secondo l'ediz. del Bracci, Milan, 1883, p. 92-95.

P. 45 : « leur cupidité séculaire... » I. del Lungo, dans la *Vita italiana nel Rinascimento*, p. 137. M. del Lungo ne dit même pas : « *cupidità*... » mais « *cupidigia*... » qui est méprisant, avec le sens de gloutonnerie.

Ib. : « [illegible]... » V. [illegible] *Minerva*, p. 95.

Ib. : « jeté bas leurs armes à Prato... » Guichardin. *Storia d'Italia*, l. XI. Venise, 1562, t. II, p. 80. « Morirono, non combattendo, perche alcuno non combattè, ma o fuggendo, o supplicando... »

Ib. : « qu'ils avaient librement élu... » Paroles de Soderini, dans la lettre de Machiavel, à Alfonsina de Médicis (?) dans *Lettere familiari*, ed. Alvisi, p. 215. « Vi era stato messo dal Popolo. »

Ib. : « ivres des fêtes.. se remirent. » J. Nardi. *St. fior.* II, XVIII, 26. — Villari. *Nicc. Machiavelli*, II, I, XV, 197.

P. 46 : « gouvernant leur état... » paroles de Galéas Capella, *Commentarii de rebus gestis pro restitutione Francisci II* ecc. Parisiis, 1537, in-16, p. 4, au verso.

Ib. : « dépensait un trésor... » Cerretani. *Sommario*. p. 45 *verso*, bibl. magliabechiana, cl. XXV, n° 598.

Ib. : « décapiter... » Villari, *ibid.*, p. 198 et suiv. J. Nardi, *ibid.*, p. 20 et suiv.

Ib. : « Machiavel... torturé. » Villari, *ibid.*, et Machiavel. *Lettere familiari*, n° CXVIII et suiv. V. aussi dans l'édition de Florence, 1843, in-4°, note à la p. 1084, les deux sonnets à Julien de Médicis.

Ib. : « dès le 4 mars... » *Med. av. Princ.* f. LXXI, 313 et LXX, 435 ; CXII, 10.

P. 47 : « Joachim du Bellay... » *Regrets*, CV.

Ib. : « le couronnement... » V. Cod. magliabech. cl. VIII, Varior. 1401, IV, ap. Ciampi. *Notizie*, p. 102.

Ib. : « Julien, frère du Pape... » dans Nerli. *Commentaires*, l. VI, p. 125.

Ib. : « se contentait... » Nerli, *Ibid.*, « créé cardinal... revêtu la pourpre... » Roscoë. *The Life and Pontificate of Leo the Tenth*. 2e éd. Heidelberg, 1828, t. I, ch. I, p. 18 et 36.

Ib. : « dès le 11 juin... » *Med. av. Princ.* LXX, 466.

Ib. : « de songer aux affaires... » lettre d'Octavien Riario, 24 sept. 1513. *Med. av. Princ.* f. LXX, 469.

P. 48 : « ont quatre lignes... » *Med. av. Princ.* LXX, 460.

Ib. : « dans ses milices, avec le plus belliqueux... » Scip. Ammirato, *Istorie fiorentine*, 2e partie, livre XXIX, p. 320, « erano i suoi condottieri... »

Ib. : « écrit Lucrèce Salviati... » *Arch. storico. loc. cit.*, p. 24, n° 14 ; *Véri*, c'est le Véri de Médicis, « dottore di legge », dont parle J. Nardi. *Istorie*, l. VI, XXII, t. II, p. 30. *Del bene*, imprimé par erreur comme un nom propre dans l'*Archivio*, a le même sens, parfois (et ici) tout ironique, de *uomo da bene*, on disait ainsi, au XVIIe siècle ce grand homme *de bien*.

P. 50 : « trois choses, pain, parure... » *A Roma, ci vogliono tre cose, pane, panni e pazienza.* »

Ib. : « disait encore Lucrèce Salviati... » *Arch. storico. Ibid.*, n° 15.

Ib. : « d'Agostino Chigi... » Lettre de Balth. Turini à Laurent de Médicis. *Med. av. Princ.* CVII, 15.

Ib. : « Messire Antoine... » lettre du 3 juillet 1514. *Med. av. Princ.* CXXIII. 600.

P. 51 : « Balthasar Turini décrit... » *Miscellanea medicea*, s. num. et *Carte Strozziane*, f. CCCXXXIV, p. 78. — V. enc. *Med. av. Princ.* CXXI, 298 ; publiée, avec coupure, dans l'*Arch. stor.* n° 126. année 1881, p. 319, par M. A. Giorgetti, à la suite de son travail : *Lorenzo de' Medici e Jacopo V d'Appiano.*

P. 52 : « le 14 octobre... » 1514. *Med. av. Princ.* LXX, 523.

Ib. : « Pochintesta... » V. *Arch. storico, ibid.*, p. 26, n° 16 et note 2. — Sismondi. *Storia delle Repubbliche italiane.* Capolago. 1832. t. XIV. CXIII, 385.

Ib. : « joli cardinal... » il più bello de' giovani » dit B. Molosso di Casalmaggiore, dans *Cacce di Leon X.* Nuova Antologia, 15 fév 1893, p. 619.

P. 53 : « occire Léon X. » Cerretani. *Sommario*, p. 46 : il eut la tête tranchée, comme il convenait à son nom ; il fut arrêté à Florence.

Ib. : « de chevaux sardes... » *Med. av. Princ.* CXII, 22.

Ib. : « liasses... » surtout la fa. CXII.

Ib. : « au trésorier de Julien... » Domenico Canigiani. — *Med. av. Princ.* CXII, 21.

Ib. : « de bien en mieux... » *Med. av. Princ.* VI, 710, 28 juillet 1515.

Ib. : « allées et venues de Laurent... » lettre précéd. et *Arch. stor.* p. 27, n° 18.

Ib. : « convoquait Fortunati... » *Arch. stor.* n° 19.

P. 54 : « lui plut beaucoup... » *Vita di Lodovico, detto poi Giovanni dei Medici il valoroso.* Bibliothèque riccardienne, à Florence. *Codice Moreniano*, n° 352. in-4°.

Ib. : « encore un inventaire... » du 30 mars 1515-1516 dans *Miscellanea medicea*, s. num. (Archives d'Etat, Florence.)

P. 55 : « funérailles illustres... » ceci dans Scipione Ammirato. *Ist. fior.* 2e partie, l. XXIX, p. 320.

P. 56 : « soupçonné l'envieux Laurent... » Gregorovius. *Geschichte der Stadt Rom.* VIII, p. 241. M. V. Cian a repoussé cette accusation, dans son curieux opuscule, *Musa Medicea* (Nozze Flamini-Fanelli. Turin. 1895, p. 8.)

Ib. : « Saint Marc... » V. Villari. *Savonarola*, t. I, p. 36.

Ib. : « du Cortegiano... » V. éd. Cian, p. XXIV et livres II et IV.

Ib. : « pour la Cour... » Vettori. *Storia d'Italia. Arch. storico*, appendice 22, p. 306 et suiv.

Ib. : « grand, blanc... » Cerretani, cité par Nitti, *Leone X e la sua politica*, p. 26-27.

P. 57 : « la joie de combattre les Français... » V. Villari. *Machiavelli.* t. III, l. II, ch. I. — Mignet. *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint.* Paris, 1875, t. I, ch. Ier.

Ib. : « les obsèques... » Cerretani. *Sommario*, p. 41. — Ammirato. *Ist. fior.* t. III, p. 314.

P. 58 : « mascarades. » V. Paride Grassi. *Diario.* Journal de P. G. maître des cérémonies du Palais apostolique sous Jules II et Léon X, 1506-1521. — Bibl. nationale. Paris, Manuscrits. coll. Dupuy, nos 292-295, p. 318-327 du t. 295.

Ib. : « adolescents, ou à peu près... » V. Michelet. *La Réforme*. Paris, 1855, p. 48.

Ib. : « Pâris de Grassis... » Paride Grassi. *Diario*. au tome 295, p. 391.

Ib. : « à Rome qu'il appelait... » V. Jac. Pitti. *Apol. dei Cappucci. Arch. stor.* IV, II, 321.

P. 59 : « avec une douzaine de compagnons... » V. Ricotti. *Storia delle Compagnie di Ventura in Italia*. Turin, 1893, II, p. 253.

Ib. : « Tristan le Corse... » G. G. de' Rossi dans *Vite d'uom. d'arme*, p. 79.

Ib. : « Parmi les Corses... » V. *Delle relazioni dei Corsi colla Repubbl. fior. e con Giovanni D. M. delle Bande nere*, da Giov. Livi. *Arch. stor.* ser. IV, t. XIII, 1884, p. 427-430, la lettre de Cosme I est aux Archives d'Etat de Florence, f. 614 med. Carte di Cosimo, I, c. 13. Scipione Ammirato (*opuscoli, loc. cit.*, p. 182), semble avoir confondu, — et Ricotti, t. II, après lui, — cette première entreprise avec celle de 1520-1521, où Ludovic Uffreducci perdit la vie. Ou bien c'est dans la vie de G. de' Rossi que serait l'erreur, répétée par Milanesi, et deux fois. Les termes qu'emploie l'Ammirato semblent mettre l'erreur à son compte. V. plus bas, à janvier 1521.

Ib. : « Léon X en donna... » Les Salviati étaient richement pourvus. Jacques était trésorier de Romagne et administrateur de la gabelle, ainsi qu'on peut voir dans un « motu proprio pro Jac. de Salviati. » *Arch. Vatic.* Arm. 29. T. 66, 1515-1523. *Diversi Romae* et *Florentiae*.

Ib. : « les emprunts... » par l'entremise de Dante Gori, à Sainte-Marie-Neuve, 500 ducats. *Carte strozziane*, CCCXXXIV, p. 189.

Ib. : « pleuré par l'Arioste... « dans sa Canzone : « Anima eletta, che nel mondo folle. » *Rime*. Venise, 1560, in-12, p. 15-17. — V. Cian. *Musa Medicea*, p. 7, et notes 33 et 36.

Ib. : « à Jean Lapucci de Poppi... » V. Nitti, *ibid.*, p. 21, et Giorgetti. *Lorenzo Dei Medici capitano generale della Repubbl. fior. Arch. stor.* 1883, p. 210-211, et les notes.

P. 60 : « ni respect... » Giorgetti, *loc. cit.* p. 205.

Ib. : « le César Borgia. » *Relaz. di Roma di Marino Zorzi, del 1517*, dans Nitti, p. 29, note 2.

P. 61 : « ses tares physiques. » Ceci est crûment expliqué dans Villari, *Machiavel*, III, 3, « una fistola che rendeva disgustoso l'avvicinarlo. » Sur sa politique, outre les ouvrages déjà cités, V. Marin Sanuto. *Diarii*, II, colonne 1318. — Bürckhardt. *Cultur*, I, 107, note 1 et 122-123. — Arioste. *Satires*, VII, edit., autographiée. Bologne, 1875, *a Messer Bonaventura Pistofilo*. — et *Documenti ed osservazioni risguardanti la politica di Leone X. Arch. storico* della Società romana di Storia patria, vol. XIX, 1893. — Vettori, p. 293 et suiv.

Ib. : « le 18 août. » Bref dans *Medici Ecclesiastiche*, n° 948. Archives d'Etat, à Florence. V. enc. 951, etc., et Verdi. *Gli ultimi anni di Lor. D. M. duca d'Urbino*, 1515-1519. Este, 1888, p. 117 et suiv.

Ib. : « méprisable... » Cian. *Musa medicea*, p. 25.

Ib. : « comme Guidobaldo... » Bürckhardt. I. 44-46, et 120.

Ib. : « les armes françaises... » Martin du Bellay. *Mémoires*, etc. Paris, 1588, in-fol°, ch. I, p. 23.

Ib. : « le livre des comptes... » *Med. av. Princ.* CXXXII, p. 97 *verso* et 102, payé en ducats de la Chambre, qui valaient un peu plus d'un écu, soit cent deux et demi pour cent écus. *Notizia de' Cambi*, di Bern. Davanzati, p. 97-102. Dans *Vocabolario della Crusca*, edit., de 1738, t. II, p. 255. Il ne semble donc pas juste de dire : « messo il sig. Giovanni in ordine *de' suoi proprii danari* una compagnia ecc. », comme l'écrit G. B. Cini dans sa *Vita del Serenissimo. S.* Cosimo de' Medici. Florence 1611, l. I, p. 9.

Ib. : « plein de deniers... » G. Giusti. *Proverbi toscani*, etc., pubbl. da G. Capponi. Florence, 1873, p. 158.

P. 62 : « à la mode des Orsini... » Giorgetti, dans *Arch. stor.* 1883, p. 195.

Ib. : « Nicolosa... » V. *Lettere di Cortigiane del sec. XVI*, Florence, 1884, p. 9.

Ib. : « *Le Triomphe de la Luxure.* » V. *Bibliotechina Grassoccia*, n° 8. Florence, 1888, p. 45.

Ib. : « l'Arétin l'a dépeinte... » *Ragionamenti*, etc., éd. de 1584. Journée IIIe, p. 332.

Ib. : « Lucrèce Maman-ne-veut pas. » Arétin, *Ragionamenti*, *ibid.*, p. 327-328 et 311, et J. Du Bellay. Regrets, sonnet C.

P. 63 : « les modes florentines... » cf. Savonarole. *Prediche*, edit. Baccini, p. 34-35, et F. Moneti. *Della vita e costumi dei Fiorentini*. Bibliotechina grassoccia, n° 8.

Ib. : « chassait du côté de Viterbe... » Paride Grassi. *Diario, ibid.*, — Marin Sanuto. *Diarii*, t. XXIII, col. 143. — V. sur ces chasses. D. Gnoli, *Le Cacce di Leon X*. Nuova Antologia, 1er et 15 février 1893, t. CXXVII, p. 432-458 et 617-648.

Ib. : « était à Rome... » lettres de Goro Gheri à madame Alfonsina. *Copialettere di Goro Gheri*. Arch. d'Etat. Florence. CCLXXXIV, t. I, 122, *verso* et 125.

Ib. : « Jean de Médicis était demeuré à Florence... » Goro Gheri à Balthasar Turini de Pescia, 17 oct. 1516, *ibid.*, p. 108 *verso*.

Ib. : « au commencement de novembre... » *ibidem*, 126 *verso*.

Ib. : « un inventaire... » *Med. av. Princ.* CIV, 24.

Ib. : « par le fait des noces... » V. Francesco Brandileone. *Il contratto di matrimonio* dans *Studi giuridici dedicati e offerti a Fr. Schupfer*, etc. Turin, 1898, p. 266-311.

P. 64 : « Guichardin... » V. ses *Ricordi autobiografici*. Opere inedite, illustr. da G. Canestrini. Florence, 1867, tome X, p. 70-76.

Ib. : « J'avais dit à Marie... » lettre de P. Salviati, *Med. av. Princ.* CXII, 47 ; retrò : au magnifique et généreux seigneur le seigneur Jean de Médicis son très honoré parent, à *Florence.*

Ib. : « beau bénéfice... » Goro Gheri à Raphaël de Médicis. « un des plus beaux d'Italie. » *Copial.* I, 147 ; à madame Alphonsine, *ibid.*, 147 *verso*, et lettre du Cardinal Bibbiena. *Lettere ai Principi*, 1581, t. I, 32 *verso*. Pierre Salviati monta sur les marches du trône pontifical avec les barons romains, le Dimanche du Gaudete, 3e de l'Avent, comme « Nouveau Prieur. » c'était la voie du cardinalat. V. Paride Grassi. *Diario cit.* t. 295, p. 431.

Ib. : « son frère Bernard... » V. Virgili. *Nozze Lensi-Tortoli*. Florence, 1898, p. 12, et Guglielmotti. *La Guerra dei Pirati*, ecc. Florence, 1895, I, p. 309, 323, etc.

Ib. : « leurs noces... » la date erronée de 1517 est dans le sommaire chronologique, d'ailleurs souvent utile et excellent, donné par l'*Archivio storico*, p. 9-14, en tête des lettres. La vraie date, pour l'année, est dans : *Spogli di varie scritture attinenti a famiglie fiorentine*, fatti da Pier Antonio di Filippo dell' Ancisa. Archives d'Etat, Florence. BB. p. 34, 674 *verso* ; II, p. 158. NN. p. 371, col. 2. — Dans Litta. *Famiglie illustri*, ecc. tav. XII. — Dans Imhoff. *Genealogiae XX illustr. in Italia familiarum*. Amsterdam, 1710, p. 113, 133, et 179-190 : une lacune dans le copie-lettres de G. Gheri empêche de savoir le jour précis, mais rend presque certaine une date qui se fixerait entre le 3 et le 23 novembre 1516. (Copialett. di G. Gheri. I, 139-143).

Ib. : « San Brocolo... » Guichardin. *Ricordi*, p. 74.

Ib. : « peintres siennois... » par Ambroise Lorenzetti. Vasari. *Vite*, I, 523 ; la forme nouvelle est *Procolo*, l'église, aujourd'hui aux Communautés des Scuole-Pie, n'est plus paroisse. Elle subsiste, au coin de la via dei Pandolfini et de la via dell' Acqua, à gauche en venant de l'Arno ; c'est tout auprès, dans le Borgo Albizzi, que les Salviati eurent leurs plus anciennes demeures. C'est devant Saint-Procule que fut tué François Valori. V. Nerli, l. IV, p. 79, et Richa, t. I, p. 339 et suiv. Lez. XVIII ; le « coin des Salviati » jouxtait cette église, octroyée aux moines noirs (bénédictins).

Ib. : « robuste, trapu... » *Ritratti di capitani illustri*. Rome. 1635, 190-192, et l'iconographie, ci-dessous ch. VI.

Ib. : « larges yeux farouches... » portrait de Vasari au Palais de la Seigneurie, (salle de Jean de Médicis,) appartements du syndic, reproduit par Alinari, et dans l'ouvrage de Pasolini, II, p. 34. Sur ce portrait, Marie porte le voile des veuves.

P. 65 : « opulents Florentins... » Guichardin. *Ricordi*, p. 71. Sur ce palais, V. Bigazzi. *Iscrizioni e Memorie della Città di Firenze*. Florence, 1886, p. 233. — Leland. *Legends of Florence*. Londres, 1896,

II, p. 95, — et Dr J. Marcotti, *Guide de Florence*, p. 109. — C'est le n° 4 du Corso. Les Pères des Ecoles pieuses, sorte d'Ignorantins, *Scolopi* (delle Scuole pie) y tiennent une école. — V. *Delizie degli eruditi toscani*. Florence, 1786, XXII, 127. V. aussi. Varchi, l. IX, t. II, p. 112.

Ib. : « Hélène de Piombino... » *Carte Strozziane*, CCCXXXIV, 78. — Sur les mariages du temps. V. encore le document XVIII du travail de A. Giorgetti. *Arch. stor.* 1881, p. 325.

Ib. : « quatre-vingt mille. » Grassis. *Diario, ibid.*

Ib. : « les comptes... » Carte strozz. CCCXXXIV, 477. Catal. p. 656.

Ib. : « des joutes et des tournois. » G. G. de' Rossi. Dans *Vite d'uomini d'arme*, ecc. p. 77, il convient de remettre en ordre les faits de cette vie, curieuse parce qu'elle vient de la tradition orale et familiale, mais désordonnée et confuse. Ici, le « *allora* si fecero » ne peut se rapporter qu'au mariage, Cosme étant né deux mois après la mort du duc Laurent.

Ib. : « épousé la cuirasse » mot du *Cortegiano*, I, XVII, édit. Cian, p. 40.

NOTES DU CHAPITRE II

P. 66 : « l'image était sans trêve... » *La Vita nuova*, edit., Giuliani. Florence, 1868, p. 4, et Boccaccio. *Vita di Dante*, edit. Macri-Leone. Florence, 1888, p. 45.

Ib. : « instrument de son despotisme... » G. Biagi. *La vita privata dei Fiorentini*, p. 93, dans la *Vita italiana nel Rinascimento*, Milan. 1895. in-12.

P. 67 : « le bel exemplaire de Dante. » Vasari. *Vite*, III, 317 et note 3.

Ib. : « peintes pour le Popolano... » Vasari, III, 312. La *Naissance de Vénus* est aux Offices, n° 39. V. Catalogue of the royal Uffizi Gallery in Florence, 1897, p. 134; et le tableau *Vénus avec les Grâces*, plus souvent nommé *Primavera*, est à l'Académie, n° 80. V. *Guida della Galleria antica e moderna*, ecc. di E. Pieraccini. Florence et Rome, 1893, p. 80.

Ib. : « des formes les plus civiles. » *Med. av. Princ.* LXXVIII, 69.

Ib. : « ma femme... » *Consorte mia.*

Ib. : « Jean fut malade. » Lettre d'André Castaldi, 23 nov. 1516. *Med. av. Pr.* CXII, 45.

Ib. : « le milieu de Décembre... » lettre de Marie Salviati, 19 déc. 1516. *Med. av. Princ.* CXII, 49.

Ib. : « le 3 janvier. » *Med. av. Princ.* CXII, 27.

Ib. : « la paix de Noyon... » toute cette seconde guerre d'Urbin, dans Guichardin. *Istoria d'Italia,* XIII, I. — Vettori. *Sommario cit.,* p. 321-326. — Capponi. *Storia della Rep. di Firenze,* 140-142. — Villari. *Machiavelli,* III, 19. — Roscoe. *The Life and Pontificate,* ecc. II, XIV, 279-295. — V. enc. G. B. Leoni. *Vita di Francesco Maria della Rovere* ecc. Venise 1605, et F. Ugolini. *Storia de' conti e duchi d'Urbino.* Florence 1859, t. II, p. 211 et suiv.

Ib. : « ennemi personnel de Laurent... » Guichardin, XIII, I, « per l'odio che aveva contro a L. D. M. » et Ammirato, *ib.*, p. 322.

Ib. : « pris à Ravenne... » Giovio. *Vita di Leon X,* trad. dal Domenichi, 1549, p. 143, et surtout Scip. Ammirato, *Ist.* III, 321-332.

Ib. : « l'ennemi des prêtres... » Vettori, p. 322.

P. 68 : « qui faisaient huit cents hommes. » Un chevau-léger représentait la moitié d'un homme d'armes. V. Varchi. *St. fior.* et Machiavel, *Legaz.* IIa *a Roma,* dans Erc. Ricotti, *Storia delle Comp. di Ventura.* II. Documenti, nota XXV, p. 469.

Ib. : « jusqu'à seize cents... » *Vite d'uomini d'arme,* p. 80.

Ib. : « on lui écrit. » lettres de François Suasio, 6 janvier ; de Marie Salviati, 7 janvier ; de Jacques Salviati, 12 janvier 1516-1517, dans *Med. av. Princ.* CXII, 26, 27, 28 ; — celle de Suasio publ. aussi *Arch. stor.* n° 22, p. 29.

Ib. : « Et il écrit pour demander de l'argent. » *Med. av. Princ.* LXIX, p. 115.

P. 69 : « à Firensuola... » clef de la route vers Bologne. V. aussi Machiavel, lettre à Alfonsine de Médicis. *Opere,* p. 1082, édit. de 1843, et, dans *Carte Strozziane,* IX, 88, liasse relative à cette guerre d'Urbin. — La lettre est du 10 mars ; publiée dans l'*Arch. storico,* avec une erreur de comput, toujours si facile à laisser échapper dans ces dates inextricables par leur irrégularité. Mais elle est bien, le texte seul le prouve, de cette année 1517. V. *Arch. stor.* n° 41, p. 46.

Ib. : « à Pesaro... » 14 avril 1517. *Med. av. Princ.* LXX, 104.

P. 70 : « Fortunati faisait ce qu'il pouvait, » lettre du 3 janvier publ. dans l'*Arch. stor.* n° 27, p. 32-33.

Ib. : « cô Frà Bartolommeo della Porta... » *Arch. stor.* p. 33 note : Vasari. Vite. IV, 198-199. — *Catalogue of the Uffizi Gallery,* p. 212. n° 1265.

Ib. : « l'ancien gonfalonier Soderini. » V. sur son séjour peu honorable à Rome, Gino Capponi. *Storia della Rep. di Firenze.* III, VI, 131.

P. 71 : « En Romagne. » Patentes de Laurent duc d'Urbin à Jean de Médicis. *Med. av. Pr.* XCIII, 584.

P. 71 : « de Cortone à Césène, de Césène à Montefel[illegible] » *Med. av. Princ.* CXII, 76, et 164. *Arch. Stor.* p. 30-31, où sont les Patentes pontificales, — lettre à Fortunati. *Med. av. Princ.* LXIX, 1[illegible]3.

Ib. : « Plaise à Dieu... » lettre du 11 juin, de Florence. *Med. av. Princ.* LXIX, 134, publiée par Roscoe, t. IV, p. 240 et *Arch. stor.* n° 23, p. 29.

Ib. : « tâtonnements... Sorbolungo... » dans Scipione Ammirato. *Ist. fior.* III, XXIX, 324-328.

Ib. : « ses flatteurs » Vettori. *Sommario*, p. 326.

Ib. : « Nardi... » *Storie della città di Firenze*, VI, t. II, p. 35-36.

Ib. : « par la plume élégante de Bembo. » *Petri Bembi patricii veneti epistolae omnes. Leonis Pont. Max. nomine scriptarum liber* XV^us^, p. 360-361. s. l. n. d. dédié au pape Paul III ; sur ce séjour de Lorenzo à Ancône, V. *Storia d'Ancona*, dalla sua fondazione all'anno 1532, da Ag. Peruzzi, Pesaro. 1835. t. II, p. 415.

P. 72 : « trois mois. » Vettori, *ibid.*

Ib. : « le mal napolitain... » Pitti, II, p. 118.

Ib. : « Bibbiena, le factotum... » Cian. *Musa Medicea*, 13. *ibid.* « obscène. » Gaspary. *Stor. della letteratura it.* Turin, 1891. II, XXX, 228. et d'Ancona. *Origini del teatro italiano.* II, 88.

Ib. : « les Italiens à Pesaro... » Ricotti. *St. delle comp. di Ventura* II, VI, I, p. 256. qui a pris le récit dans Ammirato. *loc. cit.* p. 328.

P. 73. « i Burghi... » à mi-chemin de Sant'Arcangelo et de San Leo, dans la montagne; aujourd'hui Borghi.

Ib. : « Lonzano. » c'est Longiano, entre Césène et Sant'Arcangelo de Romagne. — *Med. av. Princ.* CXIV, 294.

Ib. : « écrit en personne. » lettre à Fortunati. *Med. av. Princ.* LXIX, 133, de Borgonovo. V. encore *ibid.* 137, 138.

P. 74 : « Jean Salviati prenait la pourpre. » La prise de chapeau fut fêtée à Florence le dimanche 26 juillet 1517, « puis il s'en alla dans sa maison, son père habitait lors à la porte Saint-Pierre, dans son ancien palais, qui fut celui des Portinari, près le Coin des Pazzi. » (C'est le palais du Corso, n° 4.) *Delizie degli eruditi toscani*, XXII, 127 ; sur Jean Salviati, outre les historiens cités, voir Eggs (J. G.) *Purpura docta seu vitae, legationes, etc. S. R. E. cardinalium...* Francfort et Munich. 1710-1714, au livre IV, p. 404, et supplément, 1729, III, p. 384. — Cantelorius. *Pars altera elenchi S. R. E. Cardinalium.* 1659. — *Lettere a' Principi.* II, 112-114. — Ademollo. *Marietta de' Ricci.* III, 1210. — « Joannes de Salviatis, Prothonotarius, affinis Papae, florentinus, qui nec sperabat nec cogitabat... diaconus cardinalis sancti Cosmae et Damiani... » dit Paride Grassi. *Diario.* t. 295, pages 566, 578, 608.

Ib. : « cinq cent mille... 80,000... 150,000 ducats » Villari. *Niccolò Machiavelli.* III, II, VI, 22. — Vettori. *Sommario.* 339. — Le Pape empruntait aussi à sa sœur Lucrèce. En 1520, il donne « Lucretiae

nostrae secundum carnem germane sorori, cui in summa septem millium ducatorum auri de camera... obligatos esse fatemur... » les revenus de la gabelle en Romagne jusqu'à extinction de la dette. Arch. Vatic. Arm. 29, t. 68. Divers. Cam. 1519-1520, folio 179 verso.

Ib. : « que Michel Ange. » Copialett. di G. Gheri, I, 127, lettre au duc d'Urbin du 29 oct. 1516, et *ibid.* p. 163 verso.

Ib. : « de belles lettres patentes... » *Med. av. Princ.* CXII. 77, v. *Arch. Storico.* p. 32, n° 26 ; datées de Rimini, 27 juillet 1517, scellées.

Ib. : « ne pas entendre ses lettres. » lettre à B. Turini. *Copialettere.* I, 118 v°.

P. 75 : « Le marquis François de Gonzague... » sa lettre est dans *Med. av. Princ.* CXII, 79, celle de son serviteur François Collo, *ibid.* 78, — sur le marquis, Voir *M. Equicola. Storia di Mantova.* 1610. Mantoue, p. 198-290, l. IV, — et *Il fioretto delle Croniche di Mantova,* Mantoue, 1741, p. 71-78. — Burchkardt. *Die cultur,* l. I, p. 44, et *Lettere a' Principi,* 1581, l. I. p. 66.

P. 76 : « les bannières... » lettre de Césène, 8 août 1517. *Med. av. Princ.* LXIX, 148. — la lettre de Fortunati est *Med. av. Princ.* CXII, 82.

P. 77 : « menacer d'excommunication... » *Pergamene medicee* (Archives d'Etat, à Florence) 1500. 10 décembre.

Ib. : « exempter de redevances... » le 23 octobre 1500, César Riario, archevêque de Pise, dont Cascina, la cure de Fortunati, dépendait, exempte du cens annuel de 4 sous de grain, dus par la paroisse de Sainte-Marie et Saint-Jean à Cascina, François fils de Thomas fils de Marc Fortunati, sa vie durant. — *Pergamene medicee. ibid.*

Ib. : « une dot... augmenté... » V. Scip. Ammirato. *Istoria.* III, XXIX, 325.

Ib. : « écrivait le parcimonieux... » dans *Med. av. Princ.* CXII, 82, et *Arch. stor.* p. 32-33, n° 27.

P. 78 : « les écritures prouvent. » *Carte Strozziane.* cit. filza CCCXXXIV. ant. n° 477, già 510 cancell. — catal. p. 656.

P. 79 : « femme de grand cœur » *generosissima et probatissima femina.* » Bibliot. Riccardiana. Codice moreniano, n° 59, p. 2, et sur un portrait qui est au Belvédère de Vienne, V. *Bibl. nazionale*, à Florence, catalogue Passerini, *Geneal. Salviati*, n° 203.

Ib. : « de Savonarole aux soldats. » dans *Sermones R. P. F. Hier. Savonarole, in adventu Domini super archam Noë ecc.* Venise, 1536, p. 31.

Ib. : « la première lettre de femme... » *Med. av. Princ.* CXII, 93.

Ib. : « Alcibiades platoniciens. » Monseigneur Paul Jove écrivait à l'historien-prêtre Bened. Varchi : « ricomandate mi... al gentil vestro Alcibiade platonice » ; cet adverbe est un adjectif possessif. — lettre citée dans Ferrai. *Lorenzino de' Medici*, p. 485.

P. 79 : « les della Stufa » V. Ammirato. III, p. 80, 108, 109, 144, etc.

Ib. : « un emprunt de 50,000 florins. » Ammirato, *ibid.* p. 329.

Ib. : « le 20 août, Goro Gheri... » *Copialett.* II, 484, au verso. Lettre au Légat.

Ib. : « Le 21, nouvel ordre... » *Medici av. Princ.* CXII. 86, et *Arch. stor.* nº 28, p. 33-34.

Ib. : « Gheri double l'estafette... » lettre de Gheri à Jean de Médicis, magnifique capitaine d'armes, à Borgo (San Sepolcro). *Med. av. Pr.* CXII, 12.

Ib. : « la plus mal conduite. » Ammirato, *ib.* 327, copié par Capponi, Fabretti, etc.

P. 82 : « son portrait de Titien » Au Musée des Offices, nº 605 ; celui de la Duchesse Eléonore de Gonzague au nº 599. *Catal. of the Uffizi Gallery.* p. 137-138. et Cavalcaselle et Crowe, *Tiziano, la sua vita e i suoi tempi,* Florence, 1877, t. I, p. 388-391. — P. Aretino. *Lettere.* Paris, 1609, p. 179. etc.

Ib. : « de chicanous, plus doctoresque... » Ammirato, *ib.* 324.

Ib. : « huit cent mille ducats... » Ammirato. *ib.* 332, et Biblioth. Nationale, à Paris, mss. Ital. 15, p. 647. « Spese (Leone X.) più di 800.000 ducati, la maggior parte prestito de' Fiorentini. »

Ib. : « mascarade pontificale.., » V. Luca Landucci. *Diario fiorentino,* 1450-1516. Florence, 1883, p. 352-359 ; et Paride Grassi. *Diario* t. 295 cit. p. 318-327.

Ib. ; « San Leo... » Dante. *Purgatoire,* ch. IV, vers 25-27. « Vassi in San Leo... » et B. Baldi, dans la *Vita e fatti di Federigo* I *di Montefeltro* ecc. Rome, 1824 l. I.

Ib. : « Camille Orsini... » Ammirato, *ib.* p. 329.

Ib. : « faire une algarade... » Ammirato, *ib.* 325.

P. 83 : « et les bravant. » Ammirato, *Opuscoli.* III, 180-182.

Ib. : « les auteurs anciens. » Ammirato, *ib.* 331.

Ib. : « il substitue les chevaux barbes... » G. G. de' Rossi, dans *Vite d' uomini d'arme,* ecc, p. 80, et Tedaldi, *ibid.*

Ib. : « bourguignotes. » armets simplifiés, avec joues articulées, qui se relient sous le menton. (Catal. du Musée d'artillerie à Paris, par le Colonel L. Robert, 1890, t. II, p. 19 et 191-199.)

Ib. : « l'admirable agencement de ses bandes... » Fabretti. *Storia delle comp. di Ventura,* II, 264-266.

Ib. : « révélait beaucoup plus de choses. » J. J. Rousseau a dit : « La *guerre* ne fait *guère* que manifester des événements déjà déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir. » *Emile,* IV, p. 202, édit. stéréotype 1783.

Ib. : « De Guichardin... » au livre XIII, p. 159 du t. III, *Bibl. classica economica.* Milan. 1884, et p. 189 du t. II, éd. de Venise. 1562.

P. 84 : « Baptiste de Mantoue... » dans Burckhardt. *Cultur.* I, 107, note 1 ; et trad. Valbusa. I, p. 144.

Ibid. : « et Pasquin n'avait-il pas dit... » dans une Pasquinade ou Pasquille extrêmement rare, S. L. N. D. (Bâle, 1520?) intitulée *Pasquillus Marranus exul* etc. 10 feuillets p. in-8°. — 1re lettre : Pasquillus Marranus, exul, Romanus, Marforio Romano, quondam collegae suo, S. :... « Dulcissima illa et gratissima Pontifici triginta Cardinalium creatio, ex qua quingenta ducatorum millia conflata sunt, Franciscum Urbinatem e sede Ducali propulerit... » — Antverpiae, penultima mensis Junii, anno MDXX. — sur la forme *Pasquillus* pour Pasquin, V. Rabelais. *Pantagruel,* I, VII : « Pasquilli, doctoris marmorei... etc. », dans « les beaux livres de la librairie de Saint Victor. »

Ib. : « en face de l'Albanais » Ammirato, *Opuscoli,* t. III, p. 180-182.

P. 85 : « encore imberbe. » Ammirato. *ibid.* p. 180.

Ib. : « un roi Barbare... » *ibid.*

Ib. : « Antoine Vaïni... » lettre du Trebbio, 7 septembre 1517, à Jean de Médicis, Florence, *Med. av. Princ.* CXII, 89.

Ib. : « leur grain, leur vin... » lettre de Guido Vaïni à Fortunati. Borgo San Sepolcro, 10 sept. 1517. *Med. av. Princ.* LXIX, 159.

P. 86 : « Goro Gheri. » V. Cerretani. *Sommario manoscr,* p. 33 v°. 44. — Vettori, p. 308. — Pitti. p. 117. — Fil. de' Nerli. l. VI, p. 131. — *Lettere a' Principi,* 1581, t. I, p. 21, 22, 160, et trad. de Belleforest, 1574, nos 38, 39 ; et Bembo. *Lett. scr. per Leone* X, p. 115, l. V.

Ib. : « il imitait jusqu'à leurs maux. » il avait le mal de Laurent, le « mal français ». « sendo, dit Cerretani, per il mal franzese et per la fatica ammalato. » *Sommario,* p. 56.

Ib. : « Son copie-lettres. » V. Molini. *Docum. ined.* I, 68, et plus haut, notes au ch. I.

Ib. : « il en arriva deux. » celle de Marie Salviati est dans *Med. av. Princ.* CXXIII, 519 ; celle de l'Angélique, dans *Med. av. Princ.* CXII, 100.

P. 88 : « un vieil auteur » dans G. Biagi, *La vita privata dei Fiorentini,* I, p. 51 et *The private Life of the Renaissance Florentines,* p. 14 ; le mss. de Paolo di Ser Pace di Certaldo est à la Bibl. riccardienne, n° 1383. § 18.

Ib. : « sauter en croupe d'un cheval... » Ciampi, *ibid.*

Ib. : « le proverbe florentin... » Giusti. *Proverbi,* p. 161.

Ib. : « le 9 janvier 1518. » *Copialett. del Gheri,* t. IV, p. 60.

P. 90 : « rouge de vergogne... » *Arch. stor.* 1883, p. 215, note 2. lettre à son fils.

Ib. : « dès le 14 janvier. » *Copialett.* IV, 68-69.

Ib. : « clouait sa porte... » *Vite d'uomini d'arme,* 141.

P. 91 : « un cartel... » *Miscell. medicea.* Archives d'Etat, Florence,

nos 316-319, 321, 323 (publié dans l'*Arch. stor.* n° 29, p. 34-35), 326, 328, 330, 331.

P. 92 : « ancien rival... V. l'*Arch. stor.* 1881, articles cités de M. A. Giorgetti.

Ib. : « avec Philippe Strozzi... » *Lett. di Cortigiane*, p. 14 et *Cortigiane del secolo XVI.*

P. 93 : « de chasses. » G. B. Cini, l. I, p. 9 : l'auteur attribue la querelle au sire de Piombino lui-même. Ce n'est point sa seule erreur.

Ib. : « le marquis Louis de Gonzague... » *Arch. storico*, n° 30, p. 35-36. — Louis, marquis, comte de Rodigo, petit-fils de Louis II, fils de Jean-François ; et d'Antoinette des Baux en Provence. C'est la branche cadette, qui forma les ducs de Sabbioneta. Mort en 1540, ce marquis Louis fut le père de Louis Rodomont, le compagnon d'armes et l'ennemi de Jean de Médicis ; lequel vécut de 1500 à 1570. Le titre de comte de Rodigo vient d'un échange fait avec la branche aînée. Rodigo est une bourgade au N. O. de Mantoue, sur la route d'Asola. V. Litta. *Fam. ill. ital.* III, *Gonzague*. pl. XIV, et Francisco Sansovino. *Dell' origine e dei fatti della case ill. d'Italia*. Venise, 1582, p. 359. Sur Sabbioneta, le beau travail de Ch. Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-mars, 1898.

Ib. : « Gazzolo... » c'est Gazzuolo, entre le Mincio et le Pô, près de Mantoue. Louis de Gonzague y avait un palais et un musée d'antiques et de moulages, on y jouait la comédie. (Müntz. *Hist. de l'Art pendant la Renaissance*. Italie, II, p. 282.)

P. 94 : « selon les règles... » V. Mutio. *Il Duello*. Venise, 1560, p. 28, et Fausto da Longiano. *Duello regolato a le leggi de l'honore*, ecc. Venise. 1559.

Ib. : « le 14 janvier... » 1518. V. *Med. av. Princ*. CXII, 104.

P. 95 : « à Ferrare... » lettre du 18 janvier. *Miscell. medicea,* 331.

Ib. : « ton frère » fratello (*cugino* sous-entendu.)

Ib. : « la réponse de son adversaire. » *Miscell. medic.* 317, 318, elle dut être envoyée en deux endroits. *Arch. stor.* n° 32, p. 37-38.

P. 96 : « comme appelé... » *reo,* c'est-à-dire *l'accusé*. V. Mutio, *ibid.* l. II, p. 54.

Ib. : « Balthazar Turini.. » il avait reçu « gratiâ familiaritatis » le Priorat de Saint Jacques de Lupeto, au diocèse de Pise, possédé par Léon X lui-même avant son élévation au Pontificat, (19 mars 1513) ; dans Hergenrœther. *Leonis X, P. M. Regesta*. Fribourg en Brisgau, t. I, p. 19. Ce précieux recueil s'arrête en octobre (16) 1515. — V. aussi Vasari. *Vite,* et Milanesi, IV, 47. — Müntz. *Raphaël, sa vie,* etc. Paris, 1886, p. 222, 226, 295-296, 674, et 800 et *Hist. de l'art pend. la Renaissance*. II, 800.

Ib. : « pour ce qui est du défi... » *Copial. di G. Gheri,* IV, 88, lettre du 31 janvier 1517-1518.

P. 97 : « Albizzi, vieille famille très pallesque. » V. Gino Capponi. *St. della Rep. di Firenze*, III, V. 134. Villari, *Nicc. Machiavelli*, II, I, XIV, 178-179. Nardi, tome I, l. V, LVI, p. 430.

Ib. : « de courtisanes... » V. *Med.-av. Princ. CXIX*, 51, et *Lett. di Cortig.* p. 71, et *Cortigiane del secolo XVI*, p. 144.

Ib. : « trésorier... » Tedaldi. ap. Ciampi, *Notizie* ecc. p. 70 et *Vite d'uomini d'arme*, ecc. p. 158.

Ib. : « se trompait dans ses comptes. » V. sa lettre à son maître. 31 janvier 1518. *Med. av. Princ.* CXII, 105 ; cela ne l'empêche pas d'être tout à fait homme de confiance à la Curie. Pour ne pas interrompre le récit, je place dans cette note le relevé des comptes, pris dans les *Spese private di Leone X.* — En nov. 1519 :

f° 42. F. d. Albizzi reçoit — 400 ducats.

f° 47. le 17 novembre, en 1520, id. — 200 (or large, *di camera.*)

Le 23 juillet. — Le même, 30 duc. 6 Jules 1/2.

f° 90. le 18 nov. 1520. — Le même, 80 ducats.

f° 92. le 22 nov. — le même, 70 ducats.

f° 93. le 25 nov. — le même, 6 duc. 4 Jules.

(Archives d'Etat, Rome. *Spese private di Leone X.* 1519-1520, t. II.)

f° 6 v°, le 28 janvier en 1521 : le gouverneur du château de Palo, pour F. degli Albizzi, 10 ducats.

(Mêmes archives, fascicule contenu dans *Spese private di Clemente VII*, 1523-1527, et contenant le *spese di Leone X*, dal 16 déc. 1520 al 20 nov. 1521 ; au folio de tête, on lit : « Copia lib(e)ri D. serapice ; » et, f° 30 r° : « Ex originali copiatus per me, Gentilem de Gualdo, R^mi Cardinalis Armellini camerari S. R. E. servitorem. Rome, die 17 febr. 1522. »

Enfin il existe encore dans les archives du Vatican, Arm. 29, t. 70, (1517-1520) la pièce suivante, concernant le rôle de F. des Albizzi dans les Marches, en 1520 :

f° 20 : « R. Ep. Ostiensis Card. S. Georg. D. N. Pp. Camerarius. Represaliae pro domino F^co de Albicis. Datum Romae, die XIIII Martii 1520 in Cam. Apostol.

« Cum dom. Franciscus de Albicis *S. D. N. familiaris* ad castrum marciani et alia loca perusine diocesis se contulisset, per S. D. N^rm ad sedandum scandala deputatus fuerit... pro labore et mercede sua duorum mensium quibus ipse Franciscus... prefuit.. et trium aliorum mensium quibus per substitutum dicta loca custodiri fecit, in summo centum quinque (CV) ducatorum auri, vel circa, creditor exstitit; prout per breve... » etc.

Ib. : « Paul Luzasco. » dans Ciampi, *ibid.* p. 103 et 169. *Vite d'uomini d'arme*, 143. 144.

Ib. : « de Revere en Mantouan. » *Med. av. Princ.* CXII, 109.

Ib. : « lire et écrire. » De' Rossi. *Vite d'uom. d'a.* p. 134.

Ib. : « le 6 février. » *Miscell. medic.* 319. Arch. storico, p. 39, nº 33.

Ib. : « le 19 février » 1517-1518, dans *Copialett. di G. Gheri*, IV. 88.

P. 98 : « Du Gant » Scip. Ammirato *Opusc.* III, 179, a confondu avec une autre auberge, située dans le Bourg Saint Laurent, l'hôtellerie de la Cloche, *della campana*, dont parle le Lasca dans sa *Strega*, Venise, 1582, p. 39 verso. Acte V, scène dernière. L'hôtellerie du Gant devait être dans la rue du Gant, qui existe encore entre la piazza dei Giudici et la via dei Neri, près du Lung' Arno della Borsa.

Ib. : « sous la foi de Florence »; on suit, ici, Cerretani. *Sommario*, p. 48.

Ib. : « Dauphin (François)... » baptisé le 29 avril, il était né à Amboise en février. V. Du Bellay, Mémoires, I, p. 24, Paris, 1588. L'*infaillible* Muratori l'a confondu avec François II. *Annali d'Italia*, *X*, *136*, et Roscoë. *The life and pontificate*, etc. II, 554, note 14.

P. 99 : « froides noces. » Cerretani, p. 50.

Ib. : « Catherine de Médicis ». Michelet a dit : « Un ver, né du tombeau de l'Italie. Elle était fille d'un père tellement gâté de la grande maladie du siècle, que la mère, qui la gagna, mourut en même temps que lui au bout d'un an de mariage. La fille elle-même était-elle en vie ? Froide comme le sang des morts, elle ne pouvait avoir d'enfants qu'aux temps où la médecine défend spécialement d'en avoir. » Hist. de France, t. IX. *Les guerres de religion*, Paris, 1856, ch. III, p. 43. Le « ver du sépulcre » naquit, on le sait, en 1519, le 28 avril, en même temps que mourait sa mère; Laurent mourut sept jours après. Ammirato. III. 335.

Ib. : « aux Stinche. » V. *Illustratore fiorentino per l'anno* 1840. Florence, 1839. *sulle Stinche ecc.* dall' abb. F. Becchi, ed. 2ª da P. Fraticelli, p. 24-38.

Ib. : « pour sauvegarder mon honneur... » Ammirato. *Opuscoli*, III, 179.

Ib. : « des duels. » Mutio. *Il Duello*, l. I, ch. XXI, p. 32, II, VII, p. 69, et *le risposte cavalleresche*, l. II, I, p. 136 et III, VII, 190, où Cosme Iᵉʳ est arbitre.

Ib. : son ennemi Jacques Salviati. » Cerretani, p. 56.

Ib. : « Tous les principaux citoyens. » Gheri, *Copialett.* IV, 118 verso.

P. 100 : « chiaccherie vecchie. » Lett. di Principi. 1577, Livre III, p. 125.

Ib. : « Jamais homme cruel. » Comines. *Mémoires*, VII, XI, 305.

Ib. : « son manifeste... » *Miscell. medicea.* 316, et Arch. stor. nº 34, p. 39-40.

P. 101 : « Marie Salviati d'abord » ; lettre de Florence, 22 février

1517-1518, dans *Med. av. Princ.* CXII, 53, et *Arch. stor.* n° 37, p. 42-43.

P. 102 : « Mezzoprete. » ce nom de valet, Pierre l'Arétin le prendra, comme celui de Fora, pour ses comédies ; Fora sera dans la *Talanta*, Mezzoprete dans le *Philosophe*. v. mon livre, *L'Arétin*, Paris, 1896, ch. V. p. 303 et 329.

P. 103 : « une lettre directe à son adversaire.. » *Miscell. medic.* n° 330, et *Arch. stor.* n° 35, p. 40-41.

Ib. : « la lettre suivante... » Arch. stor. n° 36, p. 41-42.

P. 104 : « le portrait des Offices... Une belle reproduction a été donnée dans *Catherine de Médicis*, par H. Bouchot, Paris, 1899.

Ib. : « Suasio. » *Med. av. Princ.* LXXXV, 416.

Ib. : « le ribaud de Petit Corse. » *Copial. di G. Gheri*, IV, 127-129, il confessa par la même occasion qu'il avait assassiné un Gascon à Anghiari.

Ib. : « le 26 février, » *Copial. di Gheri*, IV 130.

Ib. : « un bref... » Archives du Vatican. Arch. secr. Armad. 44, tome 5. Leonis PP. X. Brev. ad Princip., et alios, ab anno 1513 ad 1518 « *Jo. de Medicis ut veniat ad Urbem...* » fol. 151 v°, 23 fév. 1518,

P. 105 : « chez les Strozzi » *Copial. di Gheri.* 129 v°.

Ib. : « la chasse et les mignons. » Lettre de Pierre-François d. M. à Jean d. M. *Med. av. Princ.* CXII, 227, et de Jean de la Stupha (Stufa) *ibid.* p. 52.

Ib. : « giboyeux... » Fr. Carcano, *degli uccelli da Preda.* Venise, 1586. Dédicace. p. III, et Torq. Tasso, Epist. a Erc. de' Contrari (1572) dans *Lettere*. ed. Guasti, 1853-55, I, 27.

Ib. : « un peu singulière. » Gheri. *Copialett.* IV, 131 v°.

Ib. : « des chiens à Castello... » Arch. stor. n° 38, p. 43 ; dans *Med. av. Princ.* CXII, 54.

Ib. : « toujours inconsolée. » *ibid.* n° 55 ; et *Arch. stor.* n° 40, p. 45.

Ib. : « son père.. » *Med. av. Pr.* CXII. *Arch. stor.* n° 40. p. 44-45.

Ib. : « conciliabules » Gheri. *Copial.* IV, 134.

P. 106 : « que la justice est observée.. » Gheri, *Copial.* IV, 134 v°.

Ib. : « le supplice. » Gheri, *Copial.* IV, 136 v°.

Ib. : « Pise... » *ibid.* 138. – V. Villari. *Savonarola.* I, II, IV, 273, note.

Ib. : « ses épées, un justaucorps » lettre à Charles Féo, dans *Med. av. Princ.* CXXIII, 520.

Ib. : « Jean Salviati... » *Med. av. Princ.* CIII. 42 ; v. enc. CXII, 58.

Ib. : « reçu princièrement.. » Gheri. *Copial.* IV, 146.

P. 107 : « comme son propre frère.. » *Med. av. Princ.* CXII, 72, et *Archivio storico*, 1858. disp. 3ª (n° 15) p. 4, n° 48 ; 11 mars 1518, rapportée au comput 1519 par erreur : comme le prouve le texte même.

Ib. : « disait Jacques Salviati... » *Med. av. Princ.* CXII, 57. *Arch. stor.* n° 42, p. 46-47.

Ib. : « primeur de la sentence... » *Copialett.* IV, 151 v°.

Ib. : « Spectables Huit de Garde... » la sentence est dans *Partiti et Deliberationi degli Otto di Guardia.* vol. 170. Janvier avril 1517-1518. pages 44-45, aux Archives d'Etat, à Florence.

P. 108 : » Pise était interdite... » Gheri. *Copial.* IV, 155 v°.

Ib. : « Cibò... » *Med. av. Pr.* CXII. 119 (datée par erreur 1519, *Arch. stor.* XV, n° 49, p. 5; v. enc. *Med. av. Pr.* CXII, 137.) Sur ce dangereux prélat, v. L. Staffetti. *Il cardinale Innocenzio Cybo.* Florence, 1894; et A. Virgili. *Franc. Berni.* Florence. 1881, p. 492.

Ib. : « Pierre-François... Jacques Salviati... » *Med. av. Princ.* CXII, 67 et 68.

Ib. : « de Gonzague... » *Med. av. Pr.* CXII, 118.

Ib. : « Ma femme... » autographe. *Med. av. Pr.* LXXXV, 417.

P. 109 : « à Florentze... » *in Firentze.*

Ib. : « Charles Féo.. » Gheri, *Copial.* IV, 173-174.

Ib. : « insistèrent.. » lettre de Jean Salviati. *Med. av. Pr.* CIII, 43.

Ib. : « Enfin, le 4 avril » Gheri, *Copial,* IV, 186 v°.

Ib. : « une lettre de Fortunati. » *Med. av. Pr.* CXX, 153.

P. 111 : « une autre grossesse, malheureuse »; la trace s'en trouve uniquement dans cette ligne du ms. Magliabech. cl. XXIV, 2, 11. « Hebbe ancora un altro figliuolo, di che la moglie si sconciò... » (p. 179); et dans la lettre de Marie Salviati, du 23 mars 1520. *Med. av. Pr.* CXII, 235.

Ib. : « au Trebbio... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 418.

Ib. : « son frère le cardinal.. » *Med. av. Pr.* CIII, 44, et *Miscell. medic.* s. n.

Ib. : « François Sforza... » *Med. av. Pr.* CXII, 128.

Ib. : « des éperviers... » *Miscell. medic.* et *Med. av. Pr.* LXIX, 187. Arch. stor. n°s 43-44, pp. 47-48.

Ib. : « François Ier. » V. *Cacce di Leon X*, p. 443.

Ib. : « jalousement... » V. P. Bembi, *Epist. Leonis X. P. M. nomine script.* l. X, lettre I. Ioanni Neroni, etc. et surtout, sur ces chasses, Giovio. *Vita di Leone X,* trad. de L. Domenichi, l. IV, p. 306-310.

Ib. : « on essaya les éperviers.. » Lettre du Card. Salviati. *Med. av. P.* CXII, 150 et *Arch. stor.* n° 45, p. 48.

Ib. : « Serapica. » *Le Cacce,* etc. p. 441-442. P. Aretino. *Ragionamenti,* 1584, II, I. p. 68 ; l'*Archivio storico*, p. 48, n° 45, en a fait *ser Apica,* ce qui est inattendu, et veut dire *Messire Apica.*

Ib. : « le 27 juin... » G. Gheri à Ben. Buondelmonti. *Copialett.* II, 38 v°.

Ib. : « au Trebbio. » *Med. av. Pr.* CXII, 163.

P. 112 : « Viterbe. » *Med. av. Pr.* CXII, 186.

Ib. : « l'évêque Octavien... » *Arch. stor.* n° 46, p. 3.

Ib. : « Je vous prie bien... » *Med. av. Pr.* CXII, 185 ; l'asnée, c'était une charge de 120 kilos.

Ib. : « l'embarras des affaires... » *Arch. stor.* n° 47, p. 4.

Ib. : « vers la Toscane »; en tout ceci, où se placerait la course sur mer, faite de Fano cette année-là? il y a confusion évidente avec l'année 1525, dans le sommaire donné par l'*Arch. stor.* p. 10, n° 14 de l'année 1858.

Ib. : « aux belles fontaines » proverbe connu. V. aussi Giusti, *Proverbi*, p. 214.

Ib. : « Cordieu. » Rabelais. V, XV.

Ib. : « le barigel.. » Gheri. *Copialett.* III, 325-226.

P. 113 : « dans la nuit du 1er. » Gheri, *ibid.* III, 229-230.

Ib. : « des Agli... » près du Marché Vieux, maintenant démoli, v. une reproduction de cette place dans le grand ouvrage édité par la municipalité Florentine, *Il Centro di Firenze*, etc. Florence. 1900, in-4°, pages 4, 70. Les Aulx, les *Agli*, sont une antique famille, de celles qui avaient une tour fortifiée. V. *ibid.* pages 13, 52, 44-45 et 50, et Marcotti. *Guide à Florence*, page 46. Cette place était fort petite. Brunelleschi, les Pollaiuoli travaillèrent à cet ancien quartier.

Ib. : « fines lames.. » Cod. Magliabech, XXIV, 2, II, page 178.

Ib. : « Pierre Alamanni. » Gheri. *Copial.* I, 122, et Ammirato, t. III, p. 213.

P. 114 : « Jacques Guichardin. » *Med. av. Pr.* CXII, 202.

Ib. : « payait ses dettes... » G. de' Rossi, dans *Vite d'uomini d'arme*, ecc. p. 78, et Ciampi, *Notizie*, p. 143.

Ib. : « En mars 1519. » *Med. av. Princ.* CXII, 2.

P. 115 : « un conseiller » c'est H. Morone. V. plus bas, même chapitre, aux guerres de la Marche.

Ib. : « le Corse lui dit. » de Boissat, *Le brillant de la reine*, etc. p. 230.

Ib. : « trente-six chevaux » ou mules. Fabroni, *Vita Leonis X*. Pise, 1797, notes LXIX, 291. Roscoë, t. II, p. 545-546. — Vasari. *Vite*, IV, 389. — Gaye. *Carteggio inedito d'artisti ecc.* II, 146.

Ib. : « dévouement filial. » Vettori. *Sommario*, p. 328.

Ib. : « le joug du Pape... » Villari. *N. Machiavelli*, III, 23.

Ib. : « rongé.. torturé.. » Vettori, *ibid.* et Jac. Pitti. *Ist. fior.* II, 118.

P. 116 : « un bouffon... » Villari, *ibid.*, p. 24.

Ib. : « corbeau d'Arétin... » Aretino. *Lettere*, édit. de 1609, I, 15, au Duc de Mantoue.

Ib. : « le 12 juin 1519... » *Vita di Cosimo d. Medici* da Aldo Manucci. Bologne, 1586, p. 32. — Tedaldi, qui est très douteux pour les dates, donne le 10 juin ; ap. Ciampi, p. 90. Du reste, les meilleurs détails sont chez lui.

Ib. : « Jésus, Marie. » *Arch. storico*, n° 50, p. 6.

P. 117 : « Marie, de Pierre-François... » C'est Marie Soderini,

mère de Lorenzino ou Lorenzaccio ; c'est encore, la femme d'André de Médicis, dit Brutto, ou *le Laid*, et qui était, elle, en son nom, Françoise de Linari ; c'est la femme de Pierre de Tolosin de Médicis, la Constance Capponi ; c'est la femme de Gaspard Boni, Constance Bini. Elles entourent l'accouchée, suivant la coutume florentine, que peignent, au chœur de sainte Marie Nouvelle, les fresques du Ghirlandajo.

P. 117 : « droit chez le Pape. » Tedaldi, *ibid.*, et dans *Vite d'uomini d'arme*, p. 158-159.

P. 118 : « les paysans du Trebbio... » Alde Manuce *ibid.*, p. 32 et sqq.

P. 119 : « Malatesta Baglioni » qui trahit Florence en 1530.
Ib. : « guerre... chasse. » *Med. av. Pr.* CXII, 3 et 264. (Du Card. Armellini.)
Ib. : « Flore de Padoue. » *Med. av. Princ.* CXII, 263. V. enc. *ibid.*, 35.
Ib. : « Pierre l'Arétin. » *Ragionamenti*, 1584. Giorn. 3a. et *il ragionamento del Zoppino*, p. 311.

P. 121 : « Giberti... » V. mon livre sur *l'Arétin*, Paris, 1896, p. 26.
Ib. : « Du Pasquin... » — « Lassa andar le cortesane. — se non vuoi disfarte al tutto : — come l'altre son puttane, — ma più car'vendon lor frutto. » *Consigli utilissimi*, ecc. cité par V. Cian. *Galanterie italiane del secolo XVI*. Turin, 1887, p. 60. V. Arturo Graf. *Attraverso il Cinquecento*. Una Cortigiana fra Mille. Turin, 1888, p. 225.
Ib. : « Frédéric de Gonzague... » *Med. av. Pr.* CIII, 6.
Ib. : « bonnets noirs... » *Med. av. Pr.* CXIX, 15.

P. 122 : « le Pape donnait... » Arch. d'Etat, à Rome. *Spese private di Lèone X*, 2e vol. 28 juillet 1516 — 5 janvier 1519. Date du 6 nov. 1519 : 400 écus ; 17 nov. : 200.
Ib. : « très illustre Seigneur... disait-elle. » *Med. av. Pr.* CXII. 296.

P. 123 : « toile de lin... » elle lui en avait demandé « deux ânées » *due soma* ; l'ânée valait alors à 120 kilogr. V. Hauser. *Ouvriers du temps passé*, xve et xvie siècle. Paris, 1899, p. 94. V. la lettre dans *Med. av. Pr.* CXII, 186.

P. 124 : « Sanga... son père... » *Lett. a Principi*, 1581, II, 105, 110, 121, 130, 138. *Delle lettere di XIII uomini illustri*, ecc. Venise, 1561, l. II, p. 39-78. — P. Ildefonso. *Delizie degli eruditi toscani*, XV. — Ademollo, *Marietta de' Ricci*, 2075.

P. 125 : « du Cardinal Jules... » Cerretani. *Sommario*, 54-55.
Ib. : « Ancône... » Pasolini, I, 21.

P. 126 : « à jamais guerrier. » Pline disait déjà : « Regio gen-

tium vel fortissimarum Italiae. » *Hist. nat.* III, 17. V. Ghisleri. *Atlantino storico d'Italia.* Tav. 25. Bergame.

Ib. : « son aigle... » V. *Tre libri de gli uccelli da Preda* del Sigr. Franc. Carcano, detto Sforzino. Venise, 1586, p. 149, l. II, chap. 37, *delle Aquile*; et *Il falconiere* di J. A. Tuano (de Thou) trasf. da P. A. Bargeo. Venise, 1735, p. 18-19, sur l'usage des aigles en fauconnerie.

Ib. : « payé, loué... » Burckhardt. *Cultur.* p. 97.

Ib. : « mille papiers... » *Archivio storico,* n[os] 51-59, et *Med. av. Princ.* VI, 711. — CXIX, 20, 9, 108. — CXII, 222, 232, 235, (lettres de Marie Salviati.) — CXX, 11, 21, 24, 27, 40, 50, 125, 202, 261, 303, 316, 317, 318, et liste de la p. 260. — CIII, 7. — CXIX, 46. — CXX, 49, 105, 108, 110, 134, 156. — Je cite ces lettres dans l'ordre où je les ai mises en œuvre.

P. 127 : « la solde... » Pasolini, II, 281.

Ib. : « les devriez voler. » *Arch. stor.* n° 53. Lettre du 4 déc. 1519

Ib. : « Amadei... » *Arch. stor.* n° 54, p. 9, et Giovio. *Vita di Leon X,* l. IV, p. 291, qui l'appelle « auttore di cose nuove. »

Ib. : « Uffreducci... » Ammirato, III, 327, *cod. Magliabech,* XXIV, 2, 11.

Ib. : « Quand Fermo. » Giusti. *Proverbi,* p. 216. V. G. de Minicis. *Monumenti di Fermo,* ivi, 18.

Ib. : « Jérôme Brancadoro, le Corse... » *Arch. stor.* n° 54. Tout ceci confus et brouillé dans les biographies imprimées. — On prétend que Jean le tua de sa main. La lettre du 27 mars 1520, *ibid.*, p. 11-13, suffit à montrer que non. — Cf. encore *Cronache della Città di Fermo,* ecc. dans *Docum. di Storia ital. pubbl. a cura della Deputazione sugli studi di Stor. patria per le prov. di Toscana, dell' Umbria e delle Marche,* t. IV, p. 195 et 256. Florence, 1870.

P. 128 : « Marie Salviati. » *Arch. stor.* 40, 57, p. 13. *Med. av. Pr.* CXX, 69. — CXXI, dern. lettres. 5, 20, 28, mars 1520.

P. 129 : « dépouilles... Uffreducci... » lettre de Paolo Oricellari, 29 mars. *Med. av. Princ.* CXX, 53. — Du vice-chancelier, *ibid.*, 54.

Ib. : « Pescaire... » *cod. magliab. cit.* Ammirato, *Opuscoli,* III, 182.

Ib. : « désobéissants et suspects... » *Sumpto breve tracto della copia della Instructione mandata da Roma nella Marca :* alli Ill. S. Jo. de Medici e Conte Guido Rangone, ecc. Lett. Est. agli Otto di Pratica, del 1519 at 1521. Archives d'Etat. Florence, cl. X, dist. 6, n° 12. Stanza IV, Armad., 7, n° 19.

Ib. : « la main coupée... » Marin Sanuto. *Diarii,* t. XXVIII, p. 271.

Ib. : « l'annulaire. » G. G. dei Rossi, dans *Vite d'uom. d'arme,* p. 133.

Ib. : « Frédéric de Mantoue. » *Med. av. Pr.* CXX. 8.

Ib. : « Jean de la Stufa... » *Med. av. Pr.* CXX, 22.

P. 130 : « Nicholosa... » *Med. av. Pr.* CXXI, 18, et *Cortigiane del sec. XVI*, p. 138-140. — *Lett. di Cortigiane*, p. 9.

P. 131 : « au Duc d'Urbin. » *Carte Strozziane*, CXXI, 18, dit M. Ferrai (lett. di Cortig. p. 10, note de la p. 9-10). Mais il confond assurément avec notre document précité, au moins pour la numération. La filza *Strozziana* contenant les correspondances de Laurent est le n° IX, 88. — La date seule de notre lettre (1520), outre l'adresse, prouvaient qu'elle ne fut pas adressée au Duc, mort l'année précédente.

Ib. : « le cardinal Salviati... » il avait reçu l'évêché de Fermo en février 1518. *Cron. di Fermo, op. cit.*, p. 255.

Ib. : « à table... » lettre de G. Salviati à sa sœur Marie, 6 mars 1520. *Med. av. Pr.* LXXXV, 422.

Ib. : « un seigneur dira... » Saint-Simon. *Mémoires*, édit. Chéruel. Paris, 1857, t. XI, ch. XIII. p. 221.

Ib. : « le Carnaval... » sur le Carnaval en ce temps et sous ce Pape, V. Ademollo. *Il Carnevale di Roma*, al tempo di Aless. VI, Giulio II et Leone X, 1499-1520. Firenze, 1891, pp. 70-93.

Ib. : « Stéphane Colonna... » *Med. av. Pr.* CXX, 5.

Ib. : « Julie... » cf. Arétin. *Ragionam.* p. 311 et 331.

P. 132 : « un capitaine... » cod. magliab. XXIV, 2, II, p. 180.

Ib. : « Philippe Strozzi... » Carte Strozzi-Uguiccioni, fa. 108, n° 37. Lett. scr. da Fil. di F. Strozzi a Lorenzo suo fratello. (Arch. d'Etat, Florence.)

P. 133 : « le Léopard... » *el Pardo*. Voici le nom complet : Camille Pardo Orsini (1491-1559), comte de Monopollo, marquis de Tripalda, seigneur de la Mentana. Capitaine général de l'Eglise, il reçut, le 3 févr. 1541, le fief de Marmande en Agenais. (Catal. des actes de François Ier. T. IV, p. 178, n° 118-19.)

P. 134 : « les deux cents Orsini... » *Vite di Sforzeschi*, p. 202-203. — *Vite d'uomini d'arme*, p. 78. — Ciampi. *Notizie*, p. 143.

Ib. : « du vice-chancelier... » *Med. av. Princ.* CXX, 38.

Ib. : « Jérôme Morone... » *Med. av. Pr.* CXII, 111, 112. — CXX, 60, 61, 147 et 259. — G. E. Saltini. *Girolamo Morone*, dans l'*Arch. storico*, ser. III, t. VIII, 1868, p. 59 — 124 ; les lettres à la p. 108. — Carlo Gioda. *Girolamo Morone e i suoi tempi*, 1887, p. 190. Chap. VI. — et dans *Milano nei suoi monumenti storici*, par R. Bonfadini, au t. II, *la Congiura italiana del Cancelliere Morone*. Milan, Trèves, 189.

Ib. : « âme damnée... » *fiam totus sfortianus*, dit-il, dans ses *Lettere ed orazioni latine*, edit., da D. Promis e Gius. Müller. Turin, 1863, III, 255.

Ib. : « ses intérêts... » *Med. av. Pr.* CXX, 73. 77. — et lettres de Dante Gori, 81-88, 94, 116, 118, 143, 151, 206, 225, 230, 261, 381, 285.

Ib. : « stradiots... » lettre de V. Vitelli. *Med. av. Pr.* CXX, 87. Sur V. Vitelli, V. *Lettere di div. ill. Signori ecc. all' Ill. S^r. V. Vitelli.* Florence, 1551.

Ib. : « chevaux... » lettre de Martino, maître d'écurie, mis aux fers un peu plus tard. *Med. av. Pr.* CXX, 17.

Ib. : « au trésorier Albizzi... » *Med. av. Pr.* CXIX, 31.

Ib. : « Marie Salviati... » *Med. av. Pr.* CXII, 235, 24 mars 1519-1520.

P. 135 : « Sainte Marie Neuve... » livres du notaire Alfonso S^r. Bartholomei de Corsis. (56). C. p. 196-197. Au 18 juin 1520 : « Obligatio Dni. Joh. de Médicis » avec l'hôpital de S. Marie Neuve, — florins 2, 985 ; solid. 5 ; den. 7. — Jacques Salviati gérant des biens et dettes.

Ib. : « Angélique la Vénitienne... » *Med. av. Pr.* CXX, 133.

Ib. : « Louis de Gonzague... » *Med. av. Pr.* CXX, 132.

Ib. : « au quartier St.-Jean... » V. *I germini sopra quaranta meritrici della città di Fiorenza*, dans le t. VIII, de la Bibl. grassoccia. Florence, 1888, p. 51-73.

P. 136 : « cette autre lettre... » *Med. av. Princ.* CXXI, 195.

P. 137 : « Prosper Colonna... » lettre du 17 juillet, de Bologne, *Med. av. Pr.* CXX, 139.

Ib. : « le 14 juillet... » *Med. av. Pr.* CXX, 135.

P. 138 : « l'anneau du pêcheur... » c'est-à-dire de Saint Pierre. On sait que les brefs s'expédiaient sous cette forme : « Datum Romae, apud Sanctum Petrum, *sub annulo piscatoris*, die... Pontificatus nostri, anno... »

Ib. : « le 16 juillet... » « die XVI julii MDXX. P. n. anno octavo. » Arch. d'Etat. Florence. (Brevi.)

P. 139 : « tout lui revient. » *Med. av. Pr.* CXX, 140, 155, 160, 161, 165, 174. — *Arch. stor.* n° 58, p. 13-14.

Ib. : « le bref même... » lettre de F. Albizzi, 20 juillet, *Med. av. Pr.* CXX, 145, et lettre du vice-régent de Fermo, *ib.*, 164.

P. 140 : « excitait en sourdine. » *Arch. stor.* n° 59, p. 15.

Ib. : « diviser les troupes... » même lettre d'Albizzi, CXX, 145.

Ib. : « en belles paroles... » *Arch. stor.* n° 60, p. 15-16.

Ib. : « de mille ducats... » *Med. av. Pr.* CXIX, 49, 54, 84, et CXIV, 302.

Ib. : « Cornélie Riario... » *Med. av. Pr.* CXX. 162.

P. 141 : « Lorenzina... » *Arch. stor.* n° 59. — *Med. av. Pr.* CXIX, 48. — *Arch. stor.* n° 60.

Ib. : cinq daims... » *Arch. stor.* n° 61, p. 16-17.

P. 141 : « fièvre... » *Med. av. Pr.* CXX, 176, 197. *Arch. stor.* n° 63, p. 17.

Ib. : « le Modénais Martin... » *Med. av. Pr.* CXIX, 85, 86, 59, 62, 87. — CXX, 180. — et *Arch. stor.* n°s 65-68, et 71.

Ib. : « D'Ancône à Castel-Durante... » *Med. av. Pr.* CXIV, 303. Castel-Durante, aujourd'hui Urbania, sur la route de Borgo San Sepolcro à Urbin, près du col Picheraro, à 275 m.

P. 142 : « le bruit de sa mort... » *Med. av. Pr.* CXX, 198.

Ib. : « Jacques Salviati... » *Med. av. Pr.* CXX, 201, 295.

Ib. : « les dots princières... » *Epistres des Princes*, ecc. trad. par F. de Belleforest. Paris, 1574, lettres de Bibbiena, 14 juillet 1518, p. 35, et du 8 déc. 1518, p. 78.

Ib. : « à François Albizzi... » lettre à F. Albizzi. *Med. av. Pr.* CIX, 88, et *Arch. stor.* n° 69, p. 20.

P. 143 : « ces capitaines... » *Med. av. Pr.* CXX, 198, et *Miscell. medic.* 334.

Ib. : « billets griffonnés... » *Med. av. Pr.* CXX, 347.

Ib. : « Vitelli... » *Med. av. Pr.* CXX, 199.

Ib. : « Albizzi... » *Med. av. Pr.* CXIX, 69 et *Arch. stor.* n° 72, p. 22.

Ib. : « Marquis de Mantoue... » *Med. av. Pr.* CXX, 311-312.

Ib. : « Corses... » *Med. av. Pr.* CXX, 207, 226.

P. 144 : « un bref... » XXV Sept. MDXX. *Arch. d'Etat.* Florence.

Ib. : « Lucrèce Salviati... » *Med. av. Pr.* CXX, 218.

Ib. : « le mielleux Armellini... » *Med. av. Pr.* CXX, 219.

Ib. : « Jules de Médicis... *Arch. stor.* n° 73, p. 22.

Ib. : « un chien volé... » *Med. av. Pr.* CXX, 237.

Ib. : « à Saint Léon... » lettre de L. de Castrocaro aux Huit de Pratique. Lett. Int. agli O. D. P. cl. X, dist. 6, n° 20, c. 170.

Ib. : « six cents chevaux... » lettres d'Armellini et listes d'hommes. *Med. av. Pr.* CXX, 255, 248, 249, 260.

Ib. : « une réduction d'effectif... » *Med. av. Pr.* CXX, 256.

Ib. : « le Pape l'aimait... » *Med. av. Pr.* CXX, 258.

P. 145 : « des fromages... » *Arch. stor.* n° 74, p. 23.

Ib. : « lanterner... » *Med. av. Pr.* CXX, 274.

Ib. : « du Pape lui-même... » *Med. av. Pr.* CXX, 294.

Ib. : « le sage Cardinal Salviati... » *Med. av. Pr.* CXX, 257.

Ib. : « Durant ces derniers mois, Cosme... » lettres de Marie Salviati. *Med. av. Pr.* CXX, 216, 231, 293, 344, et LXXXV, 495. — *Arch. stor.* n° 70, p. 21, et 75, p. 24.

Ib. : « à ses soldats, à ses dettes. » *Med. av. Pr.* CXIV, 305.

Ib. : « Caëtani... » *Med. av. Pr.* CXX, 327, 332, toujours pour Camille Orsini. On sait que Sermoneta, l'objet du litige, conserve un ancien castel des Caëtans, ses ducs. V. Sur ces Caëtans, Saint-Simon, *Mém.* XVIII, ch. XVI, p. 419.

Ib. : « des tournois... » lettre de F. Suasio. *Med. av. Pr.* LXXXV,

421, publ. par A. Virgili, dans *Nozze Lensi-Tortoli*. Florence, 1898, p. 12-13.

P. 146 : « Rabelais... » La *Sciomachie*, etc., Lyon, 1549, in-8°.

Ib. : « L'année 1521... » Michelet. *Hist. de France. Réforme*, ch. VIII, p. 149.

P. 147 : « universelle araignée... » c'est le mot du flamand Georges Chastellain sur Louis XI.

Ib. : « risquer sa vie... » V. Paul Jove, *Illustrium virorum vitae*. Florence, 1551, in-fol. *Vita Ferd. Davali Piscarii*. L. II, p. 306.

Ib. : « la plus bouillante jeunesse... » Ricotti. *Storia delle comp. di ventura*, II, VI, II, p. 264.

Ib. : « Dominique le Corse... » *Med. av. Pr.* CXII, 265, et *Arch. storico*, ser. IV, t. XIII, 1884, p. 427-430.

Ib. : « Mercure Bua... » *Med. av. Pr.* CXXI, 5. V. enc. CIII, p. 12. V. Sur ce personnage, « gentilhomme vénitien », *la Correspondance politique de Guillaume Pellicier*, publ. par A. Tausserat-Radel, Paris, 1900, p. 219 et 311 ; le tombeau de cet aventurier se trouve à Trévise, dans l'église Sainte-Marie Majeure. C'est une œuvre charmante du Bambaja, prise en Lombardie, à Pavie, où elle était originairement destinée au monument du musicien F. Gaffurio. Ainsi la tombe même de ces pillards est volée ! V. *Arte e storia*. Florence, 1897, numéro du 15 juillet, article du Dr D. Sant'Ambrogio et *ibid.*, n° du 15 novembre.

Ib. : « Octavien Riario... » *Med. av. Pr.* CIII, 15.

P. 148 : « François Sforza... » lettre de Worms, 5 avril 1521, *Med. av. Pr.* CIII, 28.

Ib. : « faveur de Charles-Quint... » lettre du 16 oct. 1520 : « la Rev. del Duca e stato molto ben visto nella Corte di Cesare in Anversa, et accarezato del Imperatore ecc. non mancho se fusse lo Infante suo fratello, ecc... » *Med. av. Pr.* CXX, 259.

Ib. : « Comte de Corrège... » *Med. av. Pr.* CIII, 14. Litta remarque qu'un Charles de Corrège fut ambassadeur du Duc de Ferrare auprès de François Ier, et mourut en France en 1521.

Ib. : « l'examen du maître... » Antonio Mossi. *Compendio della vita del S. Giov. de' Medici*, ecc. Florence, 1608, p. 72.

Ib. : « estaquade... » *stecchato*. V. Brantôme, au *Discours sur les duels*.

Ib. : « il abandonna cette coutume... » Tedaldi, dans Ciampi, p. 73. — *Vite d'uomini d'arme*, p. 179-180, la suite, *ibid.*, et dans de' Rossi.

P. 149 : « ce n'est point Machiavel... » quoi qu'en dise l'étrange livre de C. Mini, *la vita e le gesta di G. de' Medici o storia delle bande nere* (? !) ecc. Florence, 1851, ch. II et XIX.

Ib. : « de Savonarole... » Discours du 14 déc. 1495, dans Villari. *Savonarola*, I, II, IV, p. 275.

P. 150 : « de l'Uccello... » n° 1273, au Louvre. V. Vasari. *Vite*, éd. Milanesi, t. II, p. 214.

Ib. : « les cuirasses sont conservées... » au musée du Bargello, à Florence. *Catalogo del Museo Nazionale di Firenze*. Rome, 1898. p. 22.

Ib. : « la forte cuirasse fruste... » V. *Revue de l'Art*. Paris, 1897, n° 6. (Septembre).

Ib. : « les balles aplaties .. » Tedaldi, dans Ciampi, p. 99. *Vite d'uomini d'arme*, p. 179.

P. 151 : « Ronsard... » *La Franciade*, I ; éd. Blanchemain. Paris, 1858, t. III, p. 73.

Ib. : « exécrait la France... » Villari. *Machiavel*. III, II, VI, p. 18-19, outre les ouvrages cités sur la politique de Léon X, on suit ici Paul Jove, vie de Léon X, dans la trad. de L. Domenichi. l. IV, p. 314 et suiv. et Lod. Dolce, *Vita dell' invittiss. e gloriosiss. imperador* (*sic*) *Carlo quinto*. Venise, 1561, p. 22 et suiv. — On peut feuilleter, mais avec prudence et critique, Robertson, *Storia del regno dell' imp. Carlo quinto*, Milan, 1820, t. II, l. II, p. 177 et suiv.

P. 152 : « un évêque... » c'est Jove, *loc. cit.*

Ib. : « la haquenée... » Mignet. *Rivalité*, etc. t. I, ch. III, p. 293.

Ib. : « condottière de la Sainte Eglise... » *Med. av. Pr.* CIII, 13.

Ib. : « de magistrats... » *Med. av. Pr.* CXXI, 19, 243. — CIII, 9, 10, 11..8, 16, 17. — CIII, 18-20. 21-23, 24, 25, 26, 27, 29. — CXXI, 145.

Ib. : « garnison... » CXXI, 26, 73. CIII, 30-33.

Ib. « paie ». CXXI. 81, 75.

Ib. : « recommandation... » CXXI, 86. — CXIV, 306. — CXXI, 134.

Ib. : « d'amitié... » CXXI. 74. (Cl. Salviati.)

Ib. : « Pescaire... » CXX, 28.

P. 153 : « paysans... » CXXI, 105, 108.

Ib. : « en calomniait... » CXXI, 110.

Ib. : « décacheter... » CXXI, 122, (lettre du Card. Silvio Passerini,) on trouve une lettre du même, aux Huit de Pratique, touchant l'entente avec les Baglioni, dans *Lett. Int. agli O. d. P. del* 1521, cl. X, dist. 6, n° 21, p. 111.

Ib. : « Blanche Riario... » *Med. av. Pr.* CXXI, 147.

Ib. : « Manfredi... » *Med. av. Pr.* XLI, 467.

Ib. : « dans le moindre détail... » lettre de Marie Salviati. *Med. av. Pr.* CXX. 841, et *Arch. Stor.* n° 75 et 76, p. 24.

Ib. : « à Viterbe... *Arch. Stor.* n° 77, p. 24-25.

Ib. : « Guido Rangone... » sa lettre dans *Med. av. Princ.* CXXI, 62.

P. 154 : « Curé, que j'honore... » lettre à Fortunati, *Arch. Stor.* n° 77, p. 25-26.

P. 155 : « ses agents... » lettre de B. Raimondi, *Med. av. Pr.* CXXI, 153, 155.

Ib. : « Montaigne... » *Voyage en Italie.* éd. d'Ancona, p. 250-252, et notes, sur les courses de Juifs nus, etc. et J. du Bellay, *Regrets,* sonnet CXII.

Ib. : « de Castiglione... » *Cortegiano.* IV, 195 et 199, édition de 1559.

P. 156 : « Frédéric de Gonzague... » *Med. av. Pr.* CXXI, 3. V. aussi. Equicola. *De' Commentari Mantovani,* libr. IV° p. 208-209, et sur un *palio* gagné par Laurent le Magnifique V. P. Caracciolo, *la gloria del Cavallo.* Venise, 1585, ch. v, p. 395.

Ib. : « Jean de la Stufa... » *Med. av. Pr.* CXXI, 158, et 161, et aussi 151. — *Arch. Stor.* n° 80, p. 26-27.

Ib. : « Corse Barinci... » *Med. av. Pr.* CXXI. 154 ; 162, 163.

P. 157 : « chevaux de guerre... » V. D. Mora. *Il soldato.* Venise. 1570. I, VI, p. 32-33 ; et Cornazano, *de re militari.* Florence, 1520, l. II, p. 37-55.

Ib. : « Prosper Colonna... » *Med. av. Pr.* CXXI, 152, 166, 167, 168, 169. — CXXII, 360 et suiv. — et 177. — *Arch. Stor.* n°s 81-83. p. 27-30.

P. 158 : « du Trebbio... » *Arch. Stor.* n° 84. p. 30.

Ib. : « Guichardin... » *Opere inedite.* t. VII, *la Legazione dell' Emilia,* p. 206. — et dans *Med. av. Pr.* CXXI, 196. — *Arch. Stor.* n° 86, p. 31-32. — V. enc. *Med. av. Pr. ibid.* n° 150.

Ib. : « Guido Rangone... » *Med. av. Pr.* CXXI, 131. — V. enc. *Arch. Stor.* n° 88, p. 33.

P. 159 : par le Duc Julien... » *Arch. Stor.* n° 87, p. 32, et Sanuto. *Diarii,* t. XXVII, p. 353.

Ib. : « Pescaire allait à Gênes... » *Med. av. Pr.* CXXI, 170.

Ib. : « dénûment... » *Med. av. Pr.* CXXI, 175, 207.

Ib. : « la dispersion... » *Med. av. Pr.* CXXI, 172, 213, 214, 217, 219, et 208, adressée à *Iesi.*

Ib. : « les cartes de la Lombardie... » *Med. av. Pr.* CXXI, 136.

Ib. : « ces fillettes... » *Med. av. Pr. ibid.* et *Arch. Stor.* n° 93, p. 36.

Ib. : « les plus belles escarmouches... » Martin Du Bellay, *Mémoires,* l. II, p. 55.

Ib. : « On en parle singulièrement... » lettres de F. Suasio. *Arch. Stor.* n°s 90-91, p. 34-36.

P. 160 : « gâchis fastidieux... » dans le latin de Jove ; *Vita Piscarii,* et de Capella, *de rebus gestis pro restitutione Francisci* II ; dans *Sanuto, Diarii,* t. XXXII, etc.

Ib. : « Autour de Parme... » Ammirato. *Opuscoli,* III, 182-184.

Ib. : « le 4 octobre » G. Nardini aux Huit de Pratique. *Lett. Int. agli* O. D. P. del 1521. cl. X, dist. 6. St. IV, Arm. 7, n° 21, p. 329.

Ib. : « disait Suasio... » *Arch. Stor.* n° 94, p. 37.

P. 161 : « Du Bellay... » *Mémoires*, II, 57.

Ib. : « à Vaprio... » appelé *Bareri* par Tedaldi, *Vaury* par Mignet, village au-dessus de Cassano d'Adda, au confluent de l'Adda et du Brembo. (Cartes de l'Etat-major italien. F° 70. *Torino*. s. 46°.)

Ib. : se jeter tout armé... » dans Ammirato, G. de' Rossi, Tedaldi, *loc. cit.* et Jove *Vita Piscarii*, p. 329.

P. 162 : « Capella... » V. de' Rossi dans *Vite d'uom. d'arme*, p. 89.

Ib. : « allait au ciel... » *Arch. Stor.* n° 95, p. 37-38.

Ib. : « je me courroucerai... » *Med. av. Pr.* CXIX, 97. — *Arch. Stor.* n°s 92-93, p. 35-36.

Ib. : « cardinaux, marquis... » Mignet, *Rivalité*, etc. I. 300, d'après Ranke. — De' Rossi, dans *Vite d'uom. d'arme*, p. 89.

P. 163 : « dans un bois... » De' Rossi, *ib.* p. 83.

Ib. : « Hercule Poète... » Ammirato, *Opuscoli*. III, 184, sqq.

Ib. : « son cheval s'abattit... » Tedaldi. dans *V. d'uom. d'arme*. p. 163-164.

P. 164 : « François Sforza... » sa lettre dans *Med. av. Pr.* CXXI, 222-223.

Ib. : « Fortunati, devenu... » *Arch. mediceo*. 89. — *Medici ecclesiastiche*. 926.

Ib. : « le Pape est à la Magliana... » *Arch. Stor.* n° 95, p. 37-38.

Ib. : « le 14 novembre... » Mignet. I, p. 305. Du Bellay. II, p. 60. etc.

P. 165 : « le poison... » Paride Grassi le dit formellement.

Ib. : « à Romme... » Rabelais. *Pantagruel*. IV. XII.

Ib. : « l'Arioste... » satire VII, a M. Bonaventure Pistophilo duc^le^ sec^rio^ ; cf. *le satire autografe di Lud. Ariosto*. éd. du IVe centenaire. Bologne. 1875, et *Satire*, éd. da Lod. Dolce. Venise 1560, p. 86.

Ib. : « Frère Marien... » sur ce Frà Mariano. V. Arturo Graf. *Attraverso il Cinquecento* : un buffone di Leone X. pp. 366-394. et spécialement, p. 390, note. Voir les lettres officielles écrites, au sujet de cette mort si médiocrement vénérable, à la seigneurie de Florence par les cardinaux Jean Salviati et Ridolfi, dans *Lettere alla Signoria* ; Esterne, dal 1517 al 1523. *Archives* d'Etat, Florence, cl. X. dist. 2. n° 79. page 194 et 204. Rome, 6 Déc. 1521.

Ib. : « Barnabé Malaspina... » *Arch. Stor.* n° 96, p. 38-39.

NOTES DU CHAPITRE III

P. 166 : « le duc de Ferrare. » *Lett. Est. agli. O. d. P.* del 1521, nº 19, p. 212.

Ib. : « à Rome... » Marin Sanuto. *Diarii*, XXXII, p. 227, on trouvera les plus minutieux détails sur les allées et venues de Jean de Médicis dans les t. XXIV, p. 612-613, 615-615. — XXV, p. 299, où il y a une confusion. — XXVII, p. 353. — XXVIII, p. 385. — XXIX, p. 511. — XXXI, p. 21, 28, 214, 330, etc. — XXXII, p. 66, 117, 118, 119, 146, 156, 206, 218, 286-287, 369, 382.

P. 167 : « paires de chausses... » *Arch. stor.* nº 97, p. 39.

Ib. : « bien gardé... » *Med. av. Princ.* VI, 714.

Ib. : « il refusait... » Galéas de Médicis aux Huit. d. P. — *Lett. Est. agli O. d. P.* nº 19, p. 223-224.

Ib. : « le cardinal Jules... » du même. *Ibid.* nº 225.

Ib. : « la difficulté d'élire un Pape... » V. les détails dans Mignet. *Rivalité*, I, ch. IV, p. 309-320.

Ib. : « les parieurs baissaient... » *Arch. storico*, 1859, nº 17, t. IX, disp. prima. lettre nº 99, p. 3-4.

Ib. : « Sigismond Varano... » dans Mignet, il est nommé par erreur Jean-Marie, qui est le nom de son oncle, l'usurpateur favorisé par Léon X. V. Mignet, *Rivalité*, p. 315. — Cf. Fabretti, *op. cit.*, IV, 25. — Villari. *Nicc Machiavelli.* III, II, IX, 130. — Capponi. *Stor. della Rep. di Firenze*, III, VI, VI, 154.

P. 168 : « il restait à Rome.., » *Arch. stor.* nº 100, p. 5.

Ib. : « ses camps des plaines lombardes... » *Med. av. Pr.* CXIX, 107. *Arch. stor.* nº 101, p. 5-6, et lettre de Galéas de Médicis aux Huit de P. dans *Lett. est. agli O. d. P.* del 1521, nº 19, p. 259 vº.

Ib. : « Maenza, Roccagorga... » *Med. av. Pr.* CXXII, 186, et *Arch. stor.* nº 102, p. 6-7.

Ib. : « le Barbare, l'absent... » Guichardin, l. XIV, p. 278 vº, édit. de 1562, t. II.

Ib. : « est à louer... » Mignet, p. 320.

Ib. : « les Baglioni... » V. Fabretti. *Biografie dei Capitani venturieri dell' Umbria.* (scritte et illustr. con documenti. da Ariodante...) Montepulciano, 1842-1846, 5 vol. in-8º, au t. IV, p. 1-212, et, pour Jean-Paul Baglioni, au t. III, p. 119-235.

P. 169 : « Guichardin... » *Lett. Est. agli O. d. P.* nº 19, p. 445-446.

Ib. : « il recrutait... » *Lett. Est. ibid.*, page 459.

Ib. : « souffrant mal... » lettre de Marie Salviati. *Med. av. Pr* CXXI. 8. et *Arch. stor.* n° 102. p. 7. et *Miscell. medic* n° 239.

Ib. : « Laurent Cambi... » *Lett. Interne agli O. d. P.* n° 20. p. 217. V. enc. *Lett. Est.* n° 19. p. 473.

Ib. : « les bandes noires... » toute cette guerre dans : Urbino. Agenti Ducali, classe prima. Divis. G. CCXXXVIII. Lettere scritte (1522 et 1523) al Duca d' Urbino da alcuni suoi agenti di Firenze. toccanti la restituzione della Provincia di Montefeltro, la condotta di esso Duca al servizio della Repubblica, e le nuove correnti, (liasse non paginée,) aux Archives d'Etat. Florence.

Ib. : « ses requêtes... » *Lett. Int.* n° 20, p. 207.

Ib. : « Les Huit se hâtaient... » *Lettere degli Otto di Pratica*, cl. X, n° 61, st. IV, arm. 6. *Otto di Pratica*. Cart. Missive. Registri, 38, p. 127-128 et 128-129.

Ib. : « passaient le 21 janvier... » *Lett. Int. agli O. d. P.* n° 20. p. 210.

Ib. : « Montepulciano... » *Lett. Int.* n° 20, p. 225.

Ib. : « Val di Chiana... » V. *Ricordi delle cose avvenute in Perugia, dell' anno* 1517 *al* 1561. Scritti da Niccolo di Zuccone, dans Fabretti, *op. cit.*, t. IV, p. 35-36, au 23 janvier 1522, et Fabretti. *Cronache della città di Perugia*, t. II, (1393-1561) Turin, 1888.

P. 170 : « Maudite et malheureuse fosse... » Dante. *Purgatorio*, XIII, 23.

Ib. : « Riccialboni... » *Lett. degli O. d. P.* n° 37, p. 123.

Ib. : « commencer à vaincre... » *Lett. Est. agli O. d. P.* n° 27, p. 261.

Ib. : « deux cents ducats... » *Lett. degli O. d. P.* 1521, cl. X, dist. 4, n° 60, st. IV, arm. 6, n° 37, p. 104-105, et 124 v°.

Ib. : « trois connétables... » *Lett. Est. Agli O. d. P.* n° 20, p. 250.

P. 171 : « Zanobi Briza... » *Lett. degli O. d. P.* cl. X, n° 61. — n° 38, p. 136 v° et n° 37, p. 125 v°.

Ib. : « Passignano... » *Lett. Est.* n° 20, p. 260. — *Lett. degli Otto.* n° 37, p. 128.

Ib. : « les Huit de Pratique regrettaient... » *Lett. degli Otto*, n° 37, p. 131.

P. 172 : « leur pleine confiance... » *Lett. degli Otto*. n° 38, p. 139.

Ib. : « le 3 Février... » *Arch. stor.* n° 104, p. 8-9.

P. 173 : « Passerini, évêque de Cortone... » *Lett. degli Otto d. P.* n° 38, p. 144.

Ib. : « Fontignano... » lettre datée de « Montefontigiano, in su laco perugino, » dans *Lett. Est.* n° 20, 297, *ib.* n° 19, p. 92.

Ib. : « sans pain... » *Lett. Est.* n° 28, p. 334.

Ib. : « des jours meilleurs... » *Lett. Est.* n° 28, p. 342.

Ib. : « se plaignaient... » *Lett. d. O.* n° 37, p. 138 v°.

Ib. : « infructueux... » *Lett. d. O.* n° 38, p. 150-151.

P. 174 : « ses capitaines... » *Lett. Est.* nº 28, p. 271.

Ib. : « Leurs longues lettres... » *Lett. degli Otto d. P.* nº 37, p. 146.

Ib. : « parmi les Français... » lettre de Loys de Lavenue, gentilhomme français, à J. d. M. *Med. av. Pr.* CXXI, 240, qui signe « vostre bon amy. »

Ib. : « le 28 février... » *Lett. D. O. d. P.* nº 37, p. 17. Quatre lettres, publiées sous les nºs 112, 113, 114, 115, par l'*Arch. storico*, 1859. nº 17, se rapportent, non à 1523, mais, comme le prouve leur contenu, à cette année 1522, et les deux dernières, celles du Cardinal Jules, ont rapport au traité de février avec le Duc d'Urbin. (p. 13-14.)

P. 175 : « Jean-Thomas Manfredi... » dans *Urbino*, cl. I, div. G. CCXXXVIII. Sans pagination, au 28 février 1522.

Ib. : « le 4 mars. . » lettre d'Alexandre Nerio au Duc, *ibid.*, « 4 mars 1522, à 3 heures de nuit. »

Ib. : « Jean-Marie Varano... » *ibid.* On sait que la fille de Jean-Marie et de Catherine Cibò, sœur du Cardinal Innocent, dut épouser, en 1532, Cosme de Médicis. V. Ferrai. *Lorenzino de' Medici*, ch. III, p. 96.

Ib. : « Pennabili... » *Lett. D. O. d. P.* nº 37, p. 161.

Ib. : « foi inviolable... » *Lett. D. O. d. P.* nº 37, p. 162. Cette lettre diffère de celle publiée dans l'*Arch. stor.* nº 105, p. 9, par plusieurs détails. Le texte se retrouve dans *Med. av. Pr.* CXX, 123.

Ib. : « des moindres détails... » *Lett. D. O. d. P.* nº 38, p. 167 vº 168 et *Med. av. P.* CXXI, 123. *Arch. stor.* nº 105, p. 9. V. sur cette fin de guerre, *Med. av. Pr.* CXXI, 238, et sur ces reprises des principicules, Romanin, *Storia documentata di Venezia*, vol. V, ch. VII, p. 353-354. Venise, 9 vol. in-8º — et Fabretti. *Biografie*, etc., t. V, p. 502-503.

Ib. : « Charles Féo... » *Med. av. Pr.* CXIV, 307.

Ib. : « fourbe Cardinal... » V. Villari. *Nicc. Machiavelli*, III, II, ch. IX, èt Capponi. *Storia della Rep. di Firenze*, III, VI, ch. VI. — Ammirato. *Ist. fior.* III, XXIX.

Ib. : « Jean-Thomas Manfredi... » dans *Urbino*, *ibid.* à la date du 20 mars 1522.

Ib. : « l'archevêque de Capoue... » C'est l'allemand Nicolas Schomberg, qui écrivait à Jean de Médicis en avril 1521. *Med. av. Pr.* CIII, 27. Sur ce personnage V. *Lett. dei Principi*, et Villari. *Nicc. Machiavelli*, III, p. 136, 297.

P. 177 : « les subtils Vénitiens .. » V. Marin Sanuto. *Diarii*, XXVII, 353.

Ib. : « tiraillements... Capponi, *ibid.* p. 154.

P. 178 : « de funambules... » Cian. *Musa medicea*, p. 24.

Ib. : « le duc de Bari... » Marin Sanuto. *Diarii*. t. XXXIII, p. 54, 70, 85, 88, 94.

Ib. : « on publiait... » Sanuto. *ibid.* p. 115.

Ib. : « le 30 mars... » lettre de F. Guichardin au Cardinal de Médicis, dans *Op. ined.* t. VII. *La Legazione dell' Emilia*, CLXXXII, p. 405. V. la lettre du Cardinal à Jean, 18 mars, *Arch. stor.* nº 115, où il est parlé de Guichardin.

Ib. : « Je montrerai... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 144.

P. 179 : « Polésine... » Guichardin, *ib.* lettre CLXXXIII p. 406-407.

Ib. : « Goro Gheri... » dans les mêmes papiers *Urbino*.

Ib. : « on disait... » lettre de Manfredi au Duc d'Urbin, 3 avril 1522, *ibid.*

Ib. : « Martin du Bellay... » *Mémoires*, l. II, p. 65.

Ib. : « Guichardin... » lettres citées, et *Historia d'Italia*, l. XIV, p. 283, etc., de 1562, t. III, p. 259, etc., de Milan, 1884, in-12.

Ib. : « fort vilainement... » Sanuto, *ibid.* p. 143.

Ib. : « Le comte Balthasar Castiglione... » *Lettere del Conte B. Castiglione*, edite dall' abb. P. A. Serassi, Padoue, 1769-1771, t. I. *Lett. di Negozi*, p. 21 et 22, lettres du 8 et du 5 avril 1522.

Ib. : « grandissimes affaires... » *Med. av. Pr.* CXXI, 259, et *Arch. stor.* nº 106, p. 9-10.

P. 180 : « une bonne crue... » Guichardin, lettre CLXXXIII.

Ib. : « Par le trompette... » *Miscell. medic.* nº 321, et *Arch. stor.* nº 107, p. 10.

Ib. : « Raimondi... » *Med. av. Pr.* CXXI, 260.

P. 181 : « la Bicoque... » narrée en détail dans Mignet. *Rivalité*, 1, IV, III, p. 327-340. — Dans G. Capella, l. II, p. 34-35. — Dans P. Verri, *Storia di Milano*. Milan, 1850, t. III, p. 13-15. — Dans Du Bellay. *Mém.* l. II, p. 68-70.

P. 182 : « Brantôme... » *Les vies des grands capitaines français : M. de Lautrec.* Leyde, 1699, p. 162, sur Jean de Médicis, v. encore *ibid.* t. I. p. 199. éd. de 1722 : *M. de Lesparre* et *ib.* 80-81. 191-192. 385-386.

Ib. : « ses troupes admirables... » Jove. *Vita Piscarii*, l. II, p. 322-323.

Ib. : « le bras meurtri... » Sanuto. *Diarii*, XXXIII, p. 214.

Ib. « avec les Provéditeurs... » Sanuto, *ibid.* p. 217, 220, 230, 235-236, 241.

Ib. : « il y entra seul... » B. Castiglione, I, III, 22. Lettre de Rome, le 8 avril 1522.

P. 183 : « dans le mois de juin... » Sanuto, *ibid.* p. 247-248, et *Med. av. Pr.* LXXXV, 429, il existe à Rome, dans la Bibliothèque du Vatican, un recueil qui contient, au dernier feuillet, la pièce suivante : « Summa de le conventione et capituli fatti tra lo Illmo Sigr. Prospero Colonna capitanio generale de la Maestà Cesarea, et

Monsignor de lo Scuto Marescalco de Foys, Monsignore Ponpontarmino (sic), sigr. Marchese de Salucio, sigr. Federico de Gonzaga, sigr. *Johanino de Medici*, Monsignore Bonaval, et tutti li Capitani Regii in la città di Cremona... » Bibl. Vatic. Cod. Vatic. lat. 8214. Avvisi del 1523 (?) e 1524.

Le personnage désigné sous l'étrange nom de *Ponpontarmino*, c'est Antoine de Créquy, seigneur de Pontdormy, V. Du Bellay. *Mémoires*, II, 110, et Brantôme. *Vie des grands capitaines français*, I, 210-211. — S'il est une chose plus bizarre que les noms italiens tels que les accommodent les écrivains français, ce sont les noms français à la façon de l'Italie. Lescun devient lo *Scudo*, Pontdormy *Ponpontarmino;* et tout le reste à l'avenant.

Ib. : « exigé sa paye... » Du Bellay. *Mém.* II, 73, où cette époque est aisément confuse.

Ib. : « L'on me méprise... » Tout ceci dans Jove, *Vita Piscarii*, l. III, p. 328-329. Le subtil évêque de Nocera, serviteur des Médicis, a certainement recueilli un témoignage oculaire. Il correspondait avec Jean des bandes noires lui-même. Voy. *Med. av. Pr.* CXXI, 86, lettre de Paolo Jovio, *Physico;* Jove fut d'abord médecin.

P. 184 : « voix effroyable... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 132.

Ib. : « pour Rome... » *Arch. stor.* n° 108, p. 10.

Ib. : « à Reggio... » V. L. Chiesi. *Reggio nell' Emilia sotto i Pontifici Giulio II, Leone X, Adriano VI*, ecc. Reggio, 1892, ch. VII, p. 104-105.

Ib. : « des milliers... » Mignet. *Rivalité*, 1, 338.

P. 185 : « ont mangé le cœur... » à Novare. Dans M. Du Bellay. *Mémoires*, II, 67.

Ib. : « traditionnelles... » Burckhardt. *Die Cultur*. p. 21-22.

Ib. : « la chanson... » *Canto dei balestrieri*. Dans *Canti carnascialeschi* ecc., édit. Guerrini. Milan, 1883. p. 68. — celle des Landsknechts, *ibid.* p. 169.

Ib. : « Marie Salviati... » *Arch. stor.* n° 108, p. 10.

P. 186 : « aux premiers jours de juin... » V. lettre de Guichardin n° CLXXXV, au cardinal de Médicis. *Op. inéd.* p. 407, du t. VIII; Manfredi (*Urbino. ibid.*) dans sa lettre du 6, fait une erreur.

Ib. : « quitté Crémone... » même lettre.

Ib. : « Jean-Jérôme... » *Vite d'uom. d'arme*, etc. p. 83.

Ib. : « San Secondo... » *parmense,* ville au N. O. de Parme, entre le Taro et le Pô.

P. 187 : « Isabelle de la Lune... » Ferrai. *Lorenzino di Medici*. ch. III, p. 90. — Bandello. Novelle, t. IV, p. 341-342, (partie IV, nouvelle XVII), je croirais plutôt qu'elle était de *Luna*, près la Spezzia (Luni,) donc israélite.

Ib. : « du comte Ph. de' Rossi... » lettre de Manfredi au duc d'Urbin, 9 juin. (*Urbino.*)

Ib. : « Beretto... » village à 51 kilom. de Parme, en pleine montagne, non loin de Fornoue.

Ib. : « les Impériaux... » même lettre du 9 juin. V. aussi, cod. magliabech. cl. VIII. 4. 1401. in fol. c. 28 et suiv. la lettre de Luc Antoine Cuppano.

Ib. : « avec le duc de Milan... » lettre de Manfredi, 12 juin, au duc d'Urbin.

Ib. : « François Albizzi... » *Med. av. Pr.* LXXXV. 429 . un même accord interviendra pour Crémone, en 1526, des Espagnols et Allemands aux Italiens, v. *Lettere. di Princ.* 1581, t. II, p. 14.

P. 188 : « Brisiga... » lettre de Manfredi, 14 juin, *ibid.*

Ib. : « vers le 20... » *Med. av. Pr.* CVI. 183. Signat. autographe de Jean d. M. à une lettre écrite par F. Albizzi) et *Arch. stor.* n° 109, p. 11.

P. 189 : « de Bologne... » *Med. av. Pr.* CVI, 137, et *Arch. stor.* n° 110, p. 11.

Ib. : « Marie Salviati... » *Med. av. Pr.* CXXI, 277. *Arch. Stor.* n° 111, p. 11-12.

Ib. : « capitaine effronté... » sur Luzasco, v. lettre de Manfredi du 12 avril 1522. (*Urbino. ibid.*)

P. 190 : « Encore à Florence... » l'*Arch. stor.* n° 112, p. 12, rapporte à ce moment une lettre qui est, je l'ai dit, de 1522.

Ib. : « plus de haine... » lettre de Manfred du 18 juillet 1522. (*Ibid.*)

Ib.: « Adrien VI... » v. Jove. *La vita di Hadriano Sesto,* trad. per M. L. Domenichi. Florence, 1549. Baschet. *La diplomatie vénitienne, les Princes de l'Europe au* XVIe *siècle.* Paris. 1862, p. 180. — *Lettere di principi.* Rome, 17 mars 1523, dans Burchkardt. *Cultur.* p. 124, note 3, et trad. Valbusa, 1, 166, note I.

Ib. : « prétendu... » V. Seb. Ciampi. *Notizie* p. 7, où il cite, d'après Ianocki, le mss. Miscell. 226 de la bibl. Zaluscienne à Varsovie, où se trouverait, pp. 44-48, une prétendue « Medici Joannis, Leonis X, Rom. Pont. Agnati, ab Hadriano IV ad Sigismundum I Poloniae Regem Nuntii an. 1522 oratio ad Regem dicta. » La bibliothèque Zaluscienne, que j'ai recherchée à Varsovie, y fut volée par les Russes et partagée entre la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, l'Etat Général et l'Académie de Médecine. (Lettre du secrétaire de la Bibl. imp. à Varsovie, 8 févr. 1897.) Aucune requête n'a pu me valoir des détenteurs pétersbourgeois la copie de ces pages, mentionnées ainsi que suit dans: *Ianociana,* sive clarorum atque illustrium Poloniae auctorum. ecc. Varsaviae et Lipsiae, 177-79, p. LXXXV : « Johannes de Medicis, Leonis X Summi Pontificis cognatus ; linguae Polonicae peritissimus ; componendi Prutenici negotij causa, post Zacharium Ferrerium, Episcopum Gardiensem, ab Hadriano VI P. M. ad Sigismundum I Poloniae

Regem, *mense septembri* anni MDXXII, Nuncius missus fuit. Oratio ab ipso ad Regem latine dicta. Regiaeque Majestatis responsum eadem lingua datum. In volumine Miscellaneo Zalusciano inter codices mss. sub numero CCXXVI° collocato, p. 44-48, reperiuntur. »

Est-ce un discours d'école, comme le célèbre discours de J.-J. Trivulce à Charles VIII, publié en 1601? S'agit-il du Milanais Jean-Jacques de Médicis, marquis de Marignan (1477-1555) ? ou, ce qui est infiniment plus probable, l'erreur vient-elle de cette phrase : « nobilem virum *Joannem* Albertum marchionem brandeburgensem, familia nobilissimum, ex sorore nepotem tuum » qu'on lit, à la date du *29 septembre 1522*, à la p. 154 du t. VI des *Acta Tomiciana*, epistole, legationes, responsa, actiones, res gestae Sereniss. Princ. Sigismundi ejus nom. I. Regis Poloniae ecc. Posnaniae, 1852. La parenté de Jean de Médicis avec Bone Sforza, femme de Sigismond I, put accréditer la légende.

Quoi qu'il en soit, il suffit de lire les adresses de la correspondance conservée dans la liasse CXXI, *Medici avanti Principato*, pour trouver Jean des bandes noires, cette année-là,

en septembre, au Trebbio ou à Pavie.

en octobre, à San Secondo.

en novembre, à Florence, à Reggio.

en décembre, à Arezzo, etc.

Ib. : « Promesses... » Ammirato, *Opusc.* III, 186. — Ricotti. *Stor. delle comp. di ventura*, II, VI, I, p. 260-261.

Ib. : « Sac de Rome... » ein Vorspiel, » dit Burckhardt. *Cultur*, p. 123-124, et trad. Valbusa, t. 1, p. 165. — F. Vettori. *Sommario*, p. 333.

P. 191 : « D'Espagnols, d'Impériaux... » Prov. toscani, ed. G. Giusti, p. 210.

Ib. : « François Ier... » *Med. av. Pr.* CXXI, 355 ; l'Arch. storico, sous le n° 20, p. 28 du t. XIV, attribue cette lettre à 1516-1517. La place du document dans les liasses médicéennes, la logique des événements, le rapportent avec certitude à 1522. L'adresse porte : « à mon cousin le Seigneur Johannin de Médicis... »

Ib. : « le Duc François II... » Manfredi au duc d'Urbin. Florence, 3 mars. (Urbino, filza cit.)

Ib. : « à Rome... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 435 et CIII, 35.

Ib. : « sa sœur Blanche... » *Med. av. Pr.* XCIV, 284.

Ib. : « Trebbio, . » lettre de F. Zanobi Acciajoli à Fortunati. *Med. av. Pr.* LXIX, 263.

Ib. : « la peste.., » lettre de Manfredi, 3 Mars 1523 et 22 avril 1523, — et Guichardin. *Stor. d'Italia*. l. XV, au t. III, p. 273, de l'éd. milanaise, et lettre (mal datée dans l'archivio) de Raimondi, n° 127, 11 janvier 1533, et non 1524.

Ib. : « douteuses et longues... » *Med. av. Pr.* CXXI, 383.

Ib. : « Guichardin... » *ibid.* p. 276.

Ib. : « repris pied à la curie. » Guichardin. *ib.* p. 276 et 286. — Giovio. *la vita di Hadr.* VI, p. 435-436.

P. 192 : « à Reggio d'Emilie... » lettres des liasses LXXXV et CXXI, *Med. av. Pr.*

Ib. : « gentille... » Prov. toscans. *ibid.* p. 216

Ib. : « supplié d'éloigner... » dans *Carteggio del Reggimento* (arch. d'Etat. Reggio) 25 janv.–25 avril 1522. *Carteggio degli Anziani*, 1522. *Riformagioni del commune di Reggio.* 1522-1523 : cités par L. Chiesi, *Reggio nell' Emilia*, etc. ch. VII. pp. 104-126.

P. 193 : « une lettre de Guichardin... » de Modène. [illegible] 1522. *Carteggio degli Anziani*, 1522, dans Chiesi, p. 110, note 1, et toute sa correspondance au t. VII des *Opere inedite*, p. 222, fin.

Ib. : « délectable... *Vite d'uom. d'arme*, p. 98.

Ib. : « à la chasse et à l'amour... » *ibid.* p. 99.

Ib. : « Mon très cher... » *Med. av. Pr.* CXXI, 431.

Ib. : « sur Marie Salviati... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 429.

Ib. : » Pierre-François... » *Med. av. Pr.* CXXIII et aussi Ferrai. *Lorenzino d. M.* app. II, nº 2, p. 441-443, 573.

Ib. : « Je vous proteste... » lettre du 15 mai 1523, de Reggio, dans Guasti. *Alcuni fatti della prima giovinezza di Cosimo d. M.* dans le Giorn. stor. degli Arch. Toscani, II, I, 41, année 1858.

P. 194 : « Sa nièce Angèle de' Rossi... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 147.

Ib. : « Un Rodomont... » *Castiglione. Il Cortegiano.* ed. Cian. l. I, XVII, p. 40.

Ib. : « Pandolfini... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 140.

Ib. : « dès 1520... » lett. scr. all' Aretino. édition de Venise, Marcolini, 1551, t. I, p. 7, lettre de V. Vitelli, Voghera, MDXX. Sur le séjour de l'Arétin à Rome en 1520, il y a une lettre de Niccolò Martelli : « eravano in Roma sedendo Leone X,... voi a pena alli XXVIII anni (l'Arétin est né le 29 avril 1492)... Nel superbo giardino del Magn. Agostino Chigi. » V. *Il primo libro delle Lettere di N. Martelli*, MDXLVI, in-4º lettre du 1er sept. 1540, p. 6. Je pourrais, ces lettres en main, m'attarder à relever diverses inepties déposées le long de mon livre sur l'Arétin par différents critiques, transalpins ou autres. Mais pourquoi ramasser leurs noms? je préfère ajouter des textes nouveaux aux textes déjà publiés. Quant aux critiques, aux « botoli », leur peine éternelle, c'est de vérifier à chacun de leurs livres (?) la sentence de Montesquieu : « Je ne sais quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages; j'en ferais tout autant si je voulais ruiner ma santé et mon libraire. »

P. 195 : « au cardinal Jules... » v. le premier chapitre de mon livre sur l'Arétin, et les documents publiés par Armand Baschet, dans l'*Archivio storico*, 1866, t. III, p. 105-130, les travaux faits sur l'Arétin par des Italiens n'ont, en dehors de quelques documents mal

employés, aucune espèce de valeur, à l'exception d'un chapitre, *Un processo a P. Aretino,* que M. Arturo Graf a placé dans son livre : « *Attraverso il cinquecento,* » pp. 87-167.

Ib. : « la ville des bouffons... » *Proverbi toscani*, p. 217.

Ib. : « ambassadeurs burlesques... » v. les *Lettere scritte all' Aretino,* dans l'édition donnée à Bologne : *Lettere scritte a Pietro Aretino,* emendate a cura di T. Landoni, G. Vanzolini, e Alb. Bacchi della Lega, Bologna, 1873-1875, 4 vol.

Ib. : « écrivait l'Arétin .. » Documents publ. par A. Baschet, lettre VI, Reggio, 1523. — *Arch. stor. cit.* p. 115. — (Archivio Gonzaga. Mantoue. Filza *Modena Reggio* ecc. E. XLII.)

Ib. : « les Malaspina... » v. *Memorie storiche della Lunigiana*, par l'abb. Emm. Gerini, Massa, 1829, 2 vol. in-8° (œuvre d'ailleurs mal ordonnée.) Par une étrange erreur, Ricotti place l'achat de l'Aulla en 1524, (II, VI, II, p. 266.) Sur la Lunigiane féodale, l'ouvrage le plus complet a été fait par M. Eugenio Branchi, *Storia della Lunigiana feudale*, Pistoia, 1897-1898, 3 vol. in-8°; pour l'Aulla voir le volume II, p. 253-255, et aussi le vol. III, p. 220 et cf. G. Sforza, *Saggio d'una bibliografia storica della Lunigiana*, Modène, 1872-1875, in-4°.

P. 196 : « couleur de sang... » la deuxième station de la ligne entre l'Aulla et Parme est un village qui se nomme *Licciana-Terrarossa.* Ce nom de Terre-rouge convient à tout ce pays, formé d'une argile rougeâtre, d'un conglomérat de poudingue et de détritus couleur de sang figé.

Ib. : « Cibò, Gênes... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 98, on chercherait en vain ces détails dans l'ouvrage cité du Dr L. Staffetti, au ch. Ier.

Ib. : « la Garfagnana... » v. *Lettere di Lodovico Ariosto,* per cura di A. Cappelli. Milan, 1887, préface, p. LXXIII, XCVII, CVI, et p. 227 et suiv. citées plus bas, pour 1524.

Ib. : « Charles VIII... » Mém. de Comines.

Ib. : « la vapeur de Valdimagra... Conrad... » Dante. *Inferno.* XXIV, 145. *Purgatorio.* VIII, 116.

Ib. : « Dès le 28 février... » lettre de Jean de Médicis au cardinal de Médicis dans *Lett. Est. agli O. D. P.* 1522, août 1523, n° 24, p. 144-145.

P. 197 : « le sire de Monaco... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 140.

Ib. : « débile François II... » *Signore debole.* Vettori. *Sommario*, 344.

Ib. : « corsaire... » les Grimaldi, Grimaud, sont originaires de ces montagnes des Maures, dans le Var, où les repaires de pirates existaient encore en plein XVIe siècle. Le village de Grimaud conserve la ruine du castel. Quant à Monaco, le proverbe italien est bien connu :

« Son Monaco sopra un scoglio,
Non semino e non recoglio
Pure viver voglio. »

Monaco suis, sur un écueil
Je ne sème ni ne recueille,
Et pourtant vivre vueil. »

Il est toujours vrai. Monaco vit d'argent écumé. Sur l'histoire de ce pays à cette époque, v. Gustave Saige, *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco*. Monaco. 1890. in-4°, tome II, 1494-1540.

Ib. : « sorti du château... » lettre de Manfredi, 25 avril (Urbino.) Ce document prendra place dans l'histoire du château de Milan, que prépare mon ami M. Luca Beltrami.

Ib. : « je sais ce qui m'attend... » *Vite d'uom. d'arme*. p. 147-148.

Ib. : « Spinetta... » *Lett. Est. agli O. d. P.* n° 24. p. 247, 7 mai 1523.

Ib. : « les affaires... « *Med. av. Pr.* CVI, 119. *Arch. stor.* n° 117, p. 15.

Ib. : « de sa main... » *Med. av. Pr.* (exposée en 1897 dans les vitrines des Archives, n° 186) autographe ; et Arch. stor. n° 116, p. 14.

Ib. : « rendre compte... » *Med. av. Pr.* LXVII, 46, cette lettre, du 10 janvier 1523, a été mise par erreur, dans l'Archivio Storico, à 1524, comme aussi les suivantes. (n°s 126-127, p. 21-22 du n° 17, t. IX, 1859.)

Ib. : « ne payait pas même... » *Med. av. Pr.* CXXI, 332.

Ib. : « du Trebbio.., » *Med. av. Pr.* CIII, 36.

Ib. : « par le temps qui court... » *Med. av. Pr.* CXXI, 403, lettre du 24 juin.

Ib. : « un mois après... » *Med. av. Pr.* CXXI, 322, et Arch. stor. n° 108. p. 15-16.

P. 198 : « Lazare Malaspina... » *Med. av. Pr.* CXXI, 385.

Ib. : « grosses rançons... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 98 ; la lettre de Raimondi, dans *Med. av. Pr.* CXXI, 332, prouve que, dès la fin de 1522, les affaires de Lunigiane étaient en train.

Ib. : « Luc Antoine Cuppano... » né à Montefalco, au cœur de l'Ombrie ; il était alors très jeune. Il mourut gouverneur du château de Piombino. On trouvera ses lettres sur Jean des bandes noires dans le codice magliabechiano de la cl. VIII. 4. 1401. in fol. aux pages 28 et suiv. et (celle-ci sans attribution précise) dans le même manuscrit et dans Ciampi, *Notize*, p. 191. — Sur sa carrière et ses relations avec l'Arétin, on verra le chapitre VI° ci-dessous, qui contient l'histoire sommaire des bandes noires après 1526.

Ib. : « son œil droit... » l'Arétin, *Lettere*. I, p. 181, 9 nov. 1537, « à Cosme de Médicis... » les renvois donnés par Phil. Chasles (*Essai sur l'Arétin*. Paris. 1851, p. 409,) et par Ferrai (*Lorenzino.*) sont inexacts. v. plus bas au dernier chapitre les pages 332 à 340.

Ib. : « Qui se font à Mantoue... » v. la lettre citée de l'Arétin, de

Reggio 1523, et mon livre sur l'*Arétin*, p. 18 et suiv. sur ces escoffions.

P. 199 : « chercher le frais... » *Med. av. Pr.* CXXI, 429.

Ib. : « de maintes affaires... » *Miscell. medic.* 424.

Ib. : « des biens Uffreducci... » *Med. av. Pr.* CXXI, 430.

Ib. : « craint et opprimé... » « ecco Leone, cominciando a temere la giovane militia del Signor Giovanni, cerca di opprimerlo... » Lett. dell' Aretino. a la S. Maria. (Salviati) de' Medici, le 8 sept. 1538. — Lettere di M. P. Aretino. Paris, 1609, I, p. 147.

Ib. : Je ne seray à mon ayse... » François Ier au connétable de Montmorency, 23 août 1523. Bibl. nat. Paris, fonds Béthune. vol. 8569, dans Mignet. *Rivalité*, I, IV, 360, v. sur les levées de « francz archiers » *la Cronique du roi François Ier*, publ. par G. Guiffrey. Paris, 1860, p. 36-37.

P. 200 : « une conscience à l'Italie... » ce qui précède est résumé de Mignet. *ibid.* et de Martin du Bellay, *Mémoires*, II, p. 82, 89, 90.

Ib. : « tant de fantassins descendront... » ces vers et les suivants, dans *Le satire et altre rime piacevoli* del S. Hercole Bentivoglio. Venise, 1546, p. 12 *verso*.

Ib. : « une Gonzague... » v. pour ceci Michelet, *Réforme* ; Paris, 1855, ch. VIII, p. 184-185.

P. 201 : « Saint Pol. « Mignet écrit *Saint Paul*. Je suis l'orthographe de du Bellay, et celle du pays même ; Saint *Pol* n'est point saint *Paul*, pas plus que San *Piero* n'est San *Pietro*.

Ib. : « au siège de Marseille... » chanson des « aventuriers de guerre » : — « Mais que ne soit dedans le capitaine Rânce... » Brantôme. *Gr. cap. fr.* Monsieur de Brion. p. 360, et Michelet. *Réforme*, p. 222.

Ib. : « aux portes de la mort... » il mourut avant la fin de l'année, le 28 décembre.

Ib. : « péniblement et mal... » *Miscell. medic.* 439.

Ib. : « Contrat de la charge... » *Archives d'Etat. Milan.* Sezione storica. Registro Ducale. N° 10, f° 49, tergo.

P. 202 : « écus au soleil... » l'écu au soleil pesait 3 gr. 25 ; Mignet (*Rivalité*, I, 126) en calcule la valeur relative à 55 fr. 25 en 1519. D'après ce chiffre la somme énoncée ici serait de 1500 × 55,25, soit 82,875 francs.

P. 203 : « Trezzo sur l'Adda... » v. L. Ferrario. *Trezzo e il suo Castello*. Milan, 1867, chap. IX, p. 94.

Ib. : « maître aimé... » « Sfortiarium nomen in magna gratia esse apud omnes fere populares Mediolanensis ditionis constabat », écrit Sepulveda. — v. *J. G. Sepulvedae Cordubensis opera*, ecc. Madrid, 1780, I, p. 24. — Verri. *Storia di Milano*, III, I, p. 7, note 1.

P. 204 : « infaticable Moron... » Gaillard. *Hist. du roi François Ier* t. III. p. 102, dans Verri, *ibid.* p. 21,

Ib. : « fort mal servi... » *Miscell. medic.* n° 439.

Ib. : « un biographe... » Ammirato. *Opuscoli.* III.

Ib. : « dit-il à Suasio... » *Med. av. Pr.* CVI. 146. *Arch. stor.* n° 119. p. 17.

P. 205 : « des chevaux barbes... » *Med. av. Pr* CVI. 184. 185. *Arch. stor.* n° 120. p. 17 ; 121. p. 17-18 ; et *Med. av. Pr.* XCIV. 283.

Ib. : « billet de faire part... » *Med. av. Pr.* CXXI. 445. — V. *Commentarii di G. Symeoni... sopra alla tetrarchia di Vinegia, di Milano, di Mantova* ecc. Florence, 1548, p. 108 *tergo* : *Genealogia de' Gonzaghi.*

Ib. : « d'augmenter... » *Lett. Est. agli Otto di Pratica* ; septembre-octobre 1523, n° 30. p. 46, et p. 119.

Ib. : « vite, vite, vite... » *Med. av. Pr.* CXXII, 361, et *Arch. stor.* 1868. — *Girolamo Morone,* da G. Saltini, Docum. VII, p. III, — v. Sanuto, Diarii. t. XXXIV, p. 235.

Ib. : « dans une litière... » Ammirato. *ibid.*

P. 206 : « le Pape Adrien VI... » Mignet : *Rivalité,* I, 462. — Sismondi, *Stor. delle rep. ital.* XV, 56.

Ib. : « une élection... » *Conclavi dei Pontifici romani.* s. l. 1668, p. 151-160.

Ib. : « Nous nous mangerions... » lettre de G. de' Ghettini. Pallaroni, 28 sept. dans *Lett. Est. agli O. d. P.* n° 30, p. 161-162.

Ib. : « les gonfaloniers... » lettre du Mis de Mantoue pour Benedetto de la Ulla. *Med. av. Pr.* CXXI, 401.

Ib. : « tout entier... » v. Sanuto, *ibid.* p. 424, 450, 459.

Ib. : les Vénitiens... » Sanuto, XXXIV, 474, et t. XXXV, p. 50, 51, 54, 58, 81. Barnabé Visconti fut blessé le 2 octobre.

Ib. : « Morgant de Parme... » Ammirato. *ibid.* et *Vite d'uom. d'arme.* 102.

P. 207 : « prendre Morgant... » Paul Vettori aux Huit de Pratique. *Lett. agli O. d. P.* n° 30, p. 429-430.

Ib. : « rendre aux Français... » lettre de Galéas de Médicis aux mêmes. *Lett. Est. agli O. d. P.* n° 32, p. 9. *verso.*

Ib. : « en morceaux et boucons... » Sanuto. *Diarii,* XXXV, 154, 156, 158-159, et 162.

Ib. : « a San Secondo... » *Med. av. Pr.* CVI, 155 ; *Arch. stor,* n° 122, p. 18, et réponse, au n° 128, p. 22-23.

Ib. : « J'ai entendu dire... » J. Manfredi à Jean de Médicis. *Med. av. Pr.* CXXI, 461.

P. 208 : « de Barnabé Visconti... » lettre, de Goro Gheri aux Huit. d. P. *Lett. Est. agli otto di P.* n° 32, p. 99.

« *Ib.* : « Colonna moribond... » *Bibliot. Vaticane.* Cod. Vatic, lat. 8214, avvisi ecc. f° 17 « è alquanto sbattuto » et f° 330vo : « Il sigr. P. C. ha havuto l'olio santo. » 27 déc.

Ib : « manqué de pain... » Sanuto, *Ibid.* p. 145.

Ib. : « Voici Clément VII... » même lettre de l'Arétin. *Lettere*, t. I. p. 147.

Ib. : « le 5 Décembre... » *Med. av. Pr.* CVI, 97. — *Arch. stor.* n° 123, p. 18.

P. 209 : « les Riario... » *Arch. stor.* n° 124, p. 19.

Ib. : « de sa main... » *Med. av. Pr.* CXXII, 374. *L'Arch. stor.* n° 125, p. 20, à la note 1, renferme une erreur : « al Cardinale nostro » désigne Jean Salviati et non le Cardinal Jules, pour la raison péremptoire qu'il ne pouvait alors, étant Pape, se donner une légation à lui-même en qualité de Cardinal. Sur ces affaires de Rome, v. encore, la lettre de F. Suasio à Fortunati, 23 déc. 1523.

P. 210 : « le Duc de Milan... » *Miscell. medic.* n° 472. — Arch. storico, 1868, I. p. 111. — Sanuto, *Diarii*, XXXV, p. 306. — *Lett. Est. agli Otto. d. P.* n° 32, p. 319 ; — lettre de Grossini dans *Cod. Vatic. lat.* n° 8214 (lettere mss. al Duca di Mantova), *Biblioth. Vaticane.*

Ib. : « le Duc de Bourbon... » *Miscell. medic.* n° 415.

NOTES DU CHAPITRE IV

P. 210 : « Du temps du Pape Léon... » *Med. av. Pr.* : LXIX, citée par Ferrai, *Lorenzino*, p. 16. — v. encore CIII, 37, lettre de J. Guichardin.

Ib. : « animé Fortunati... » *Med. av. Pr.* LXIX, 545.

Ib. : « aimé par les Papes. » « svisceratamente amato dal Papa Clemente VII. » dit Cerretani.

Ib. : vingt ducats... deux cents... quatre encore... » Archives d'Etat. Rome. *Spese private dil Clemente VII*, 1523-1527. (mss. contenant un fascicule, cité plus haut, de 1521). f°s 50, 54, et 54 *tergo*.

P. 212 : « très chère épouse... » *Med. av. Pr.* LXXXV, p. 446, (de la main de F. Albizzi, sign. autogr.)

P. 213 : « le Duc de Milan... » *Med. av. Pr.* CXXII. 7.

Ib. : « Lannoy, venu... » Jovii. *De vita F. Davali Piscarii* III, 343.

Ib. : « Marie Salviati... » *Med. av. Pr.* CXXI, 358, *Arch. stor.* n° 129, p. 22-23.

P. 214 : « le 27 Février au soir... » *Med. av. Pr.* CXXII. 8. *Arch. stor.* n° 131. p. 24-25.

Ib. « Curé, j'ai parlé au Pape... » *Arch. stor.* n° 130, p. 24.

P. 215 : « au Prince de Brisignano. » *Med. av. Pr.* XCIV, 285-286.

Ib. : « Suasio... » *Arch. stor.* n° 132. p. 25.

P. 216 : « avait vu le Pape... » Lettre de Marie Salviati dans *Med. av. Pr.* CXXII, 21 et *Arch. stor.* n° 133, p. 26-27.

Ib. : « Cornélie... » v. *Med. av. Pr.* CXX, 162.

Ib. : « ce *compagnaccio* d'Arétin.... » Sa lettre est dans *Med. av. Pr.* CXXII, 106. Il s'y surpasse en immondice pédantesque. C'est là, sans doute, ce qui plaît tant à tels critiques, *banditi* de Mantoue ou *botoli* de Turin, piliers d'illisibles Revues.

Ib. : « à Rebec... » non datée (Mignet, Jove, Capella) ou mal datée (Du Bellay) cette escarmouche est fixée à un jour précis par une lettre de l'ambassadeur vénitien, à Milan, Charles Contarini ; dans Sanuto. *Diarii*, t. XXXV, p. 378 et 381.

P. 217 : « Monseigneur, avait-il dit... » *Chronique de Bayart, par le loyal serviteur*, ch. LXIV, ed. Buchon. Paris, 1836, p. 117-118.

Ib. : « Chemises blanches » Jove. *Vita Piscarii*, l. III, p. 343-344. — Du Bellay. *Mémoires*, l. II, p. 99. — Gal. Capella, *De reb. gestis pro restitut.* ecc. l. III, p. 56.

Ib. : « les Italiens commencèrent par dire. » Sanuto. *loc. cit.*

P. 218 : « En février... » Sanuto. *Diara.* XXXV, pp. 410, 412. 413, 433. 441, 452, 482.

Ib. : « deux mille Valaisans... » Sañuto, XXXV, 378.

Ib. : « Gambolò... etc..» *Vite d'uom. d'arme.* 103.

Ib. : « voulut quitter le camp... » Sanuto. *ibid.* XXXVI, p. 16, 48, 49. 52, 54, 60, 71. 78.

P. 219 : « Morone... » Sanuto, *ibid.* p. 82, 83, 84, 93, 94.

Ib. : « Garlasco. » « Jove. *Vita Piscarii.* l. III, p. 345. — M. Du Bellay. *Mémoires*, l. II, p. 99-100.

Ib. : « Abbiategrasso... » Il existe, sur ce moment de sa vie, un livre intitulé *Giovanni delle bande nere*, racconto storico del secolo XVI, di Luigi Capranica. Venise, 1857. Si je dis que c'est un « roman historique » je pense que j'aurai tout dit sur la valeur de cet ouvrage. — V. Sanuto. XXXVI, p. 230, 231, 242, 245, 274.

Ib. : « pestiférée... » Du Bellay, p. 101 ; sur les misères du Milanais en ce temps-là, v. Montaigne. *Essais.* I chap. 40. « Pendant ces dernières guerres de Milan... » etc.

Ib. : « la Lunigiane... » Lettre de B. Raimondi, prisonnier à Pontremoli. *Arch. stor.* n° 134, p. 27.

P. 220 : « Le bossu a fait sa main... » Sanuto XXXVI, p. 107. — V. enc. *ibid.* 133, 136, 138-139, 169.

Ib. : « Jamais, disaient les Vénitiens... » *ibid.* p. 217. — Voir sur ce mois, Sanuto. *ibid.* les pp. 142. 148, 156, 152, 160. 175, 179, 192-194, 196-199. 202, 204, 208.

Ib. : « malade... » Sanuto, *ib.* p. 196.

Ib. : « trois cents Suisses... » Jove. *ibid.* p. 344.

Ib. : « Caravage... » Sanuto. *ib.* p. 242.

Ib. : « blessé par un coup... » Du Bellay. *ib.* p. 102.

P. 221 : « sa mort... » *Le loyal serviteur.* ch. LXIV. p. 118-119, et lettre de Beaurain à Charles-Quint. *Archives de Vienne,* dans Mignet. *Rivalité.* I. 501, note, 5 mai 1524.

Ib. : « était là... » Jove. *ibid.* p. 351-352.

Ib. : « Caprino, Abbiate... » Jove. *ib.* p. 353, et lettres de D. Cappini dans *Cod. Vatic. lat.* 8214 (Lettres au duc de Mantoue, à la Bibliothèque du Vatican.

Ib. : « Nous les tuerons... » *Vite d'uom. d'arme,* p. 105.

Ib. : « retirade... » Brantôme. *Grands cap. français.* Monsieur l'amiral de Bonnivet. p. 201.

Ib. : « devant Abbiategrasso... » *Med. av. Pr.* CXXII, 39. *Arch. stor.* 1868, nº IX, p. 112.

Ib. : « Pescaire... » *Med. av. Pr.* CXXII, 41, 42, 53.

Ib. : « Morone... » *Med. av. Pr.* CXXII, 28, 60, 63, 66, 69, 88, et *Arch. stor. ibid.* p. 112-126. V. enc. une lettre de Jean de Médicis à Guichardin. *Med. av. Pr.* CXIV, 309.

Ib. : « et le Duc... » *Med. av. Pr.* CXXII, 49, 53, 59, 94, 96, 98, 98 bis, et *Arch. stor. ibid.* — *Med. av, Pr. ib.* 72, cette dernière inédite.

Ib. : « de Fermo... » *Med. av. Pr.* CXXII, 52.

Ib. : « Rossi. Vitelli... » *Med. av. Pr. ib.* p. 40, 105. 108, et *Arch. stor.* nº 135, p. 28.

P. 222 : « Blessé légèrement... » Zanobi Brizzi aux Huit de Pratique, dans *Lett. Est. agli O. d. P.* nº 34, p. 421. — Lettres du même aux mêmes, sur les détails cités de la guerre, *ibid.* p. 316, 324, 413-414, 423, (celle-ci avec un plan du pays), 431, 433, 468, 481-482, 485-486, 364, 393. — Lettres aux mêmes, de Ant. Adorno, *ibid.* p. 419 et de Galéas de Médicis, p. 460.

Ib. : « cinq mille... » *Med. av. Pr.* CXXII, 70.

Ib. : « du Trebbio... » *Med. av. Pr.* VI, 715. — V. enc. CXXII, 113 ; et *Arch. stor.* nº 136, p. 29.

Ib. : « Busch (etto)... » Robert Buschetto, v. lettre de Z. Brizzi, du 30 mars. Dans *Lett. Est. agli O. d. P.* p. 326 et le testament, page 320, ci-dessus.

P. 223 : « n'est plus cruel... » *Lett. dell' Aretino.* II, 235.

Ib. : « Qu'on ne le tue pas... » *Med. av. Pr.* CVI, 310.

Ib. : « à Biagrasso, le 23 avril... » *Med. av. Pr.* CVI, 310.

Ib. : « Guichardin... » *Stor. d'Italia.* l. XV, p. 312 du t. III, éd. de Milan, 1884.

P. 224 : « le 23 Mai... » Sanuto. t. XXXVI, p. 362, 370, 373.

Ib. : « où la puissance du roi de France... » Guichardin, *ibid.* p. 313.

Ib. : « de l'Arétin et des autres familiers... » V. l'étonnante lettre de J.-B. Manfredi dans *Med. av. Pr.* CXXI, 358 — et, pour l'Arétin, *Med. av. Pr.* CXXII, 106, dont l'*Arch. Stor.*, 1859, t. 18, p. 134-135, en note du document 170, a donné des fragments, et filza CXI. *Di Reggio, il dì del quindici MDXXIV.* — Enfin, les *Lett. di Cortigiane*.

P. 226 : « au fameux Luzasco... » *Lett. dell' Aretino*, II, 281.

Ib. : « les fresques... » V. mon travail sur Bernardino Luini, Gazette des Beaux-Arts, août 1899 à mars 1900.

Ib. : « Clarice ou Claire Visconti... » *Rassegna nazionale*, 1898 Avril, article de A. Virgili, p. 687 ; et *Carte strozziane*, LIII, 9 et suiv. C'est cette Clarice, appelée par Brantôme, dans la vie de Bonnivet, la « signora Clérice » que Verri (Storia di Milano, III, 25), appelle si bizarrement « la signora Clerici ». Ce qui prouve que les erreurs ne sont pas notre monopole à nous autres Français, et que l'on peut s'échapper même aux noms de son propre pays. V. Brantôme. *Gr. cap. fr.* I, 212.

Ib. : « aimait son duc. » *Med. av. Pr.* CXXII, 115.

P. 227 : « trop pauvre... » *Arch. stor.* 1859, t. 18, docum. n° 137, p. 109, et *Med. av. Pr.* CXXII, 118.

Ib. : « Busseto... » V. plus haut, et Guichardin. *Op. ined.* VII, CLXXXII, p. 490. Les Pallavicini reçurent Paul III à Busseto en 1543. V. Segni, *St. fiorentine.* X, p. 274, édit. de 1723.

Ib. : « le bref Papal... » Aux Archives d'Etat, Florence.

P. 228 : « ses largesses... » Archives d'Etat, Rome. *Spese private di Clemente* VII. (1523-1527) f° 57 v°, 59, 60, 61.

Ib. : « San Secondo... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 461.

Ib. : « De Lucrèce Salviati... » *Med. av. Pr.* CXII, 13.

Ib. : « le 14 juin... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 466.

Ib. : « Pierre-François... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 468.

P. 229 : « l'Aulla... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 469, 470.

Ib. : « rameau sec... » V. Litta, *fam. celebri. ital.* t. VIII, pour l'immense propagation des Malaspina.

Ib. : « de' Rossi, parents... » Litta. *ibid.* t. II, fam. de' Rossi.

Ib. : « Les Salviati... » *Med. av. Pr.* CVI. Lettre de Laurent Salviati au Cardinal Jean, de Busseto, 29 juin. Jean Salviati était alors légat du Pape en Lombardie.

Ib. : « dix maçons... » Lettre à Suasio, *Med. av. Pr. CVI*, 129 ; v. une lettre de Suasio, pour la remonte, *Med. av. Pr.* LXXXV, 454. Le maître maçon toujours employé par Jean de Médicis était maître Pierre de San Casciano, v. Vasari. *Vita di Niccolò detto il Tribolo, Vite*, VI, p. 71.

Ib. : « l'Arioste... » *Lettere di Lodovico Ariosto*, per cura di Ant. Cappelli, Milan, 1887. Préface, p. LXXXVI, et suiv. p. XCVII.

Ib. : « son caractère... » V. D'Ancona, *Manuale della letter. ital.*, II, 262.

Ib. : « deux mille mètres... » Elisée Reclus. *Europe méridionale,* p. 402, note. La carte de l'Etat-major italien (Istituto geogr. militare. ediz. 1894, f° 13° ; *Firenze*), donne 1946ᵐ pour le Pisanino, 1964 pour le Rondinajo, 1700 pour le Saint-Pèlerin, 1859 pour le Pannia della Croce.

P. 230 : « Philippe Pacchione... » L'anecdote est dans Garofolo, vita di L. Ariosto, *Orlando furioso*, éd. de 1584, Venise. F. de' Franceschi et Comp. in-4° (v. Gamba, *Ser. di Testi di Lingua*. ecc. Venise, 1839, p. 19), et dans le *Manuale della lett. italiana comp.* da Al. d'Ancona e O. Bacci, t. II, Florence, 1895, p. 259.

Ib. : « aux érudits... » préface de A. Cappelli. aux *Lettere*, p. LXXVIII.

Ib. : « route inique... » Satire IV, et Elégie citée dans Cappelli, LXXVIII, note. (*Opere Minori di L. Ar.* I, 218, Florence, 1857).

Ib. : « hordes d'assassins... » Sat. V. vers 154 et suiv.

P. 231 : « Camporeggiano... » *Lettere*. p. 227, 232.

Ib. : « torturant les prêtres... » « A un Cappellano d'un prete hanno tirato tanto li... » Lettre CXLII, p. 235.

Ib. : « la méthode pittoresque des lansquenets... » V. ces détails, impossibles à laisser même entrevoir, dans Brantôme. *Gr. capit. étr. Vie du colonel Fransberg*, p. 309 : « tel soldat allemand et capitaine se trouva, qui avait une chaîne, » etc.

Ib. : « avoir ces ribauds... » Lett. *ib.* p. 236, 237, 238.

Ib. : « sa dextérité... » G. B. Pigna. *Vita di L. Ariosto,* dans l'édition du Roland furieux, Venise, 1572, édition sottement expurgée et gâtée par G. Ruscelli.

Ib. : « les bandits... » V. le livre de P. Molmenti, *I banditi della Rep. Veneta*. Venise, 1896, ch. IV.

Ib. : « à l'insu... » *Lett. di L. A.* CL, p. 255-256.

Ib. : « la Bastia... Simone... » *Lett.* CXLVIII, 249 et 256.

Ib. : « Spinetta... » V. Maccioni, codice diplom. della fam. Malaspina, Pise, 1759.

P. 232 : « B. Castiglione... » Lettre du 23 août. *Lettere*, t. I, l. III, p. 139.

Ib. : « un accueil paternel... » Castiglione, *Lettere*, I, III, 126.

Ib. : « mille trente-cinq ducats... » *Spese priv. loc. cit.* p. 61.

Ib. : « stradiots... » Castiglione, *Lett.* I, III, 131.

Ib. : « aux actes... » *Vite d'uom. d'arme*. p. 128, et 140. On prétendait qu'en 1522, il avait attendu le marquis de Mantoue dans un bois, près de Marmirolo, trois jours durant, pour l'assassiner.

Ib. : « Alphonse de Ferrare... » *Lett. dell'Ariosto*, p. 256, note.

Ib. : « Lannoy... » Ammirato. *Opusc.* III.

Ib. : « sa sœur... » Castiglione, *Lett.* I, III, 126.

Ib. : « du cardinal Cornèr... » Sanuto, *Diarii*, XXXVI, p. 509.

Ib. : « Florence, qui n'aimait pas... » V. La lettre de Frediano dei Oricellari, Bagnano-en-Lunigiane, 30 juillet, dans *Lett. Int. agli O. di P.* Janvier-sept. 1524, n° 34, p. 194.

Ib. : « l'année suivante... » V. plus bas, et Sanuto, *Diarii*, t. XL, p. 12, 13, 39 et 41.

P. 233 : « bâtards favoris... » V. Jac. Pitti. *Sommario*, p. 122, et F. dei Nerli, *Comment. d. f. civ.* l. VII, p. 140-141.

Ib. : « les logements des troupes... *Lett Est. agli O. di P.* n° 35, p. 175.

Ib. : « Quatre mille ducats... » *Arch. d'Etat. Rome, Spese private.* cit. f°s 61, 61 v° 62, 62 v°, 65.

Ib. : « On sait bien... » *Miscell. medic.* Lettre du 28 juin, 1524. (date au verso). « Guardate che natura dice. »

Ib. : « d'hommes plus froids... » *Med. av. Pr.* CXX, 244.

P. 234 : « des hommes tels que lui... » *Med. av. Pr.* CXX, 245.

Ib. : « Abbiategrasso... » V. le Discours de Tedaldi. *Vite d'uom. d'arme*, p. 169-172.

Ib. : « prêtres campagnards... » *Vite d'uom. d'arme*, p. 206-207.

Ib. : « l'Arétin... » V. *Spese private*, f° 66.

Ib. : « par son chancelier Gattinara... » Bucholtz, *Geschichte der Regierung Ferdinand's des Ersten.* Vienne, 1831-1838, t. II, p. 503-519.

Ib. : « Gérard de Plème... » V. *Correspondenz des Kaisers Karl.* V. Herausg. von Dr Carl Lanz. Vienne, 1846, t. I, p. 139-145, lettre LVII ; la citation est à la p. 142.

P. 235 : « la vigne de Néron... » Sur ces jardins, v. Renan, *l'Ante Christ*, Paris, 1873, ch. VII, p. 165.

Ib. : « la Carmesse de Malines... » *loc. cit.* p. 142-143.

Ib. : « Sonne un peu... » *Vite d'uom. d'arme*. p. 141.

Ib. : « le 21 août... » *Arch. Vatic. Divers. Cam.* tome 74, f° 128 v° 129. « F. Armellinus, etc. Illmo D^{no} Joh. de Médicis... » Les lettres « motu proprio » de Clément VII y sont citées comme du 21 ; le document même est du 31 août 1524.

Ib. : « avoir bon vin... » *Med. av. Pr.* VI. 721.

P. 236 : « assassinées par l'habitant... » *Med. av. Pr.* VI, 718.

Ib. : « Fano... Comnène... » Amiani. *Memorie istoriche della città di Fano*, 1751, t. II, p. 129.

Ib. : « Pierre l'Arétin... » Mazzuchelli, *Vita di P. A.* Padoue, 1751, p. 20-21.

Ib. : « Giberti... » Aretino, *Lettere*, VI, 8, II, 58. Villari, *Nicc. Machiavelli*, III, II, XV, 297.

Ib. : « à l'étonnant Pierre l'Arétin... » *Lett. scritte al sig^{r}. P. Aretino* ecc. l. I, p 5, ed. de 1551.

P. 237 : « dans l'antique et noble cité... » *Lettere dell'Aretino*, a la Signora Girolama Fontanella, l. II, pp. 82 vº-84.

Ib. : « Rulo... » Rolo, près Novi di Modena, village insignifiant, entre Reggio et Carpi.

Ib. : « Fortunati, si bien en cour... » *Med. av. Pr.* LXIX, 290, 292, 330, 333, 329, 242, ecc. et *Due lettere d'un' antica gentildonna*, 1524-1525, pubbl. da Alessandro Gherardi, estr. dalla *Miscellanea fiorentina di erudizione e Storia*. Num. 20, vol. II, Florence, 1898, in-8º. 3 pp.)

Ib. : « les faucons de chasse... » *Med. av. Pr.* CVI, 155.

Ib. : « à Città di Castello... » *Med. av. Pr.* CXXII, 126. *Arch. stor.* nº 138, p. 110.

Ib. : « de Busto-Arsizio... » existe aux Arch. de Florence, daté du 28 septembre 1524, par acte certifié de Nicolas successeur de feu Thomas Thadée dei Chorelli, notaire public à Florence ; et à Milan, Arch. d'Etat, avec la date du 1er octobre, donné à Pizzighettone; v. enc. *Busto Arsizio, notizie storico-statistiche racc. da* Luigi Ferrario. *ivi.* 1864, p. 31 et doc. VI, pp. 252-258.

P. 239. « L'éternelle proie... » V. Comines. *Mémoires*, l. v. p. 170. (année 1476).

Ib. : « Jove, Bonafede, Marzi... » au cloître Saint-Laurent, à Florence ; à la Chartreuse du Val d'Ema ; dans le chœur de l'église de l'Annonciation, à Florence. V. Vasari, éd. Milanesi, t. VII, p. 624-625 ; et Revue de l'Art ancien et moderne, 10 août 1898. Léonard Bonafede fut parrain de Catherine de Médicis ; v. sur ce prélat, Vasari, *vita di Ridolfo del Grillandaio. Vite.* t. VI, p. 539.

Ib. : « l'année 1522... » la médaille est datée sur la tranche. Le buste tel qu'on le voit au Bargello ne montre aucune date. Le catalogue du Musée, bien incomplet, n'en dit rien. En revanche, la collection Carrand y étale le détail de ses bibelots. V. *Catal. del Museo Nazionale di Firenze* ecc. Roma, 1898, — et Armand. Les *Médailleurs italiens* etc. t. I, 2e éd. 1883, p. 157. — Cicognara, *Storia della scultura*, Venise, 1813, t. II, LXXXVI, 3. — *Revue de l'art ancien et moderne*. Numéro du 10 septembre 1897. *Jean des bandes noires, esquisse d'iconographie*. P. 127. — Une photographie du buste dans deux poses a été exécutée par Brogi, à Florence, nº 10021.

P. 241 : « Courage donc... » Captivité du roi François 1er, publ. par Aimé Champollion-Figeac. Paris, 1847, p. 117.

Ib. : « Du féal Bonnivet... » Brantôme. *Gr. cap. français*. Monsieur de Bonnivet, p. 208.

Ib. : « le Duc de Milan... » *Miscell. medic.* 717, et *Med. av. Pr.* LXXXV, 489.

P. 242 : « le 27 octobre... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 488 ; et *Quattro lettere dei secoli XVº e XVIº*, pubbl. da A. Virgili, Florence, 1898. Nozze Lensi-Tortoli, p. 14-15.

Ib. : « du Petit Cheval... » *Med. av. Pr.* VI, 722

Ib. : « Je suis arrivé à San Secondo... » *Arch. stor.* doc. nº 139 p. 111-112.

Ib. : « Les lettres de François Ier... » *Carte Strozziane* CLVII, publ. dans *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane.* Paris. 1861, t. II, p. 785-786, avec la date erronée de 1525, et dans l'*Arch. stor.* doc. nº 140, p. 112-113. Tous ces documents imprimés sont tirés des filze CLVII, CLXIII des *Carte Strozziane* aux Archives de Florence. M. A. Virgili a imprimé dans son excellent travail « Giovanni delle b. n. nel campo francese sotto Pavia » le nom de « Vicomte de la Motte au Groing ». V. *Rassegna nazionale*, vol. III, 16 avril [illegible]. Florence, p. 682. — Et l'*Arch. stor.* a imprimé : « La Motte Guagnio. » M. Desjardins a rétabli le véritable nom.

Ib. : « Salviati nommé... » V. *Lett. Est. agli Or. a. P.* nº [illegible], p. 431

P. 243 : « le lendemain 16... » *Arch. stor.* nº 141, p. [illegible].

Ib. : « touché Saint Antoine... » *ib.* nº 142.

Ib. : « le 12 novembre... » *Nég. diplom.*, etc., II, 786

Ib. : « le 25 novembre... » *Nég. dipl.*, etc., II, 797.

Ib. : « les affaires de sa sœur... » *Arch. stor.* nos 144, 143, 145, 146.

Ib. : « le roi m'a fait bon visage... » *Arch. stor.* doc. nº 147.

Ib. : « la liberté, la dignité... » *Lett. di Principi.* Venise, 1564-1581, l. I, t. I, p. 165 vº et la trad. de Belleforest, Paris, 1572 (abrégée).

P. 244 : « Fortunati... » *Med. av. Pr.* LXIX. 354.

Ib. : « Contazzo... » *Arch. stor.* doc. nº 147.

Ib. : « Aléandro... » *Carte Strozz*, LII, 52. — Virgili, p. 683-684.

Ib. : « Sanga... » *Lett. di Principi.* Venise, 1564, t. I, p. 143-145.

P. 245 : « les Vénitiens... » Sanuto. *Diarii*, t. XXXVII, p. 259.

Ib. : « trouble et fourbe... » V. Mignet. *Rivalité.*, etc., II, ch. I, p. 18-27.

Ib. : « le comte de Carpi... » lettre du 13 déc. au Roi. *Archives nationales.* Paris, sect. hist. f. 964, nº 59, ap. Mignet, II, 24, note.

Ib. : « Sommaire du traité... » *Summarium foederis inter Sm. Dn. Nostrum Clementem VIIum et Venetos ex una p. et Franciscum Regem Franciae ex altera.* Die XII decembris 1524. » *Bibl. nationale.* Paris. Mss. Ital. 227, p. 72-73, et *Carte Strozziane*, aux Archives de Florence, CLIII, p. 59-62; cette liasse contient aussi des lettres de François Ier.

Ib. : « les écrivains à la solde impériale. » V. *Memorabilis obsidio Ticini sive Papiae*, etc., par Hadrianus Barlandus. Anvers, 1526, in-12, page 7.

Ib. : « ingénieux... » mot de Paul Jove. *Vita Piscarii*, l. V, p. 366 et suiv. d'où se tirent les faits suivants.

Ib. : « pas une sortie... » V. Sanuto, *ibid.* p. 121-257, où fourmillent les menus incidents.

Ib. : « passe en revue... » *Carte Strozz.* lettre de Al. del Caccia. filza CLII, 45, 179. Dans Virgili, p. 684-685.

P. 246 : « des féciaux romains. » Jove. *loc. cit.*, p. 366.

Ib. : « le petit roy... » Brantôme. *M. l'amiral de Bonnivet*, p. 205.

Ib. : « la fièvre et le rêve... » Michelet. *Rome.* Paris, 1891, ch. xviii, p. 299.

Ib. : « enivre éternellement... » Stendhal. *Vie de Napoléon*, fragments, chap. vii. « La belle princesse Visconti avait essayé... » etc.

P. 247 : « Bernard Tasso... » *Prima parte delle lettere di M. Bernardo Tasso.* Venise, 1562, p. 8-9.

Ib. : « trente-six mille écus... » Sanuto, XXXVII, 236.

Ib. : « Duc d'Urbin... » Sanuto, *ibid.* p. 252.

Ib. : « le Seigneur Jeannin... » Sanuto, *ibid.* p. 257.

P. 248 : « Du Bellay. . » *Mémoires*, II, p. 115.

Ib. : « de' Rossi... » Ciampi. *Notizie*, p. 157.

Ib. : « à l'Arétin... » *Lettere scritte all' Aretino*, 1551, t. I, p. 6. — reproduite dans l'*Arch. storico*, doc. nº 154, p. 120. Outre que pour ces années le sommaire des faits donné par l'Archivio n'est qu'erreurs, une note déclare « qu'on ne sait d'où le chev. Moïsè a tiré cette lettre. » Or, cette lettre est à la 2e p. des *lettres à l'Arétin.* V. aussi la réimpr. de Bologne citée plus haut.

Ib. : « à émarger... » Arch. d'Etat. Rome. *Spese private*, etc.,

fos 65 vo : mille ducats à Jean de Médicis.
« 66 100 « à Marie Salviati.
« « 50 « à Pierre l'Arétin.
« « 822 « à Jean de Médicis.

Cf. même recueil, fos 67, 68, 68 vo, 70 vo, *et infrà.*

P. 249 : « parchemin... » il existe un modèle de ces *condotte* aux Archives de Milan, *Potenze Estere, Francia*, 20 déc. 1526, curieux à consulter, 3 pp. in-fol.

Ib. : « Le marquis de Mantoue... en 1519... » *Mémoires de Fleuranges.* Paris, 1836. (Panthéon littér. t. XVI), p. 272.

Ib. : « Julien et Laurent... » Cerretani. *Sommario*, p. 35 vo ; sur l'ordre de St. Michel, il existe à la Bibl. Sainte-Geneviève de Paris, une Institution de l'Ordre à Amboise, par Louis XI, le 4 août 1469, Mss. vélin, in-4o.

Ib. : « Brisignano, Melfi... » *Bibl. nationale.* Paris. Mss. Clairambault, 1242, p. 1509. V. enc. Saint Simon. *Mémoires*, p. 89-90.

Ib. : « récompenser les bonnes affections... » Même recueil Clairambault, p. 1410.

P. 250 : « le collier perdu... » V. dans Clairambault 1242, à la p. 1649 : « à Pierre Mangot orfevre du Roy... paiment pour 2 colliers... pièce que le Roy a retenu pour luy parce que à la dernière

journée devant Pavie le sien fust perdu, et l'autre à son cousin le Sgr de Lautrec. » par lettres, à Angoulesmes, 1526.

Ib. : « six cents écus... » *Arch. stor.* doc. nº 150, p. 121.

Ib. : « Duc d'Albany... » Clairambault, 1242, p. 1639.

Ib. : « l'archevêque de Brindes... » *Négoc. de la Fr. av. la Toscane*, II, 805 ; état des troupes, *ib.*, p. 807.

Ib. : « le vice-légat... » *Carte Strozziane*, CLII, p. 200.

Ib. : « à Borgo San Donnino... » *Carte Strozz.* CLII, 324. V. la lettre du Roi à Jean Salviati. *Nég. de la Fr. av. la Tosc.* II, 816.

P. 251 : « à cheval, toute la nuit... » *Carte Strozz.* CLII, p. 348-356.

Ib. : « en retraite... » Sanuto, XXXVII, 353.

Ib. : « les De' Rossi... » lettre conservée aux Archives d'Etat, de Milan, publ. dans l'*Arch. stor.* doc. nº 151, p. 118, c'est par erreur que les Archives milanaises indiquent : « à *Giacomo* Salviati. »

Ib. : « de fer... » — « Le peuple de Ferrare est un peuple de fer » dit J. du Bellay, *Regrets*, sonnet CXXIV. V. enc. Michelet, *Hist. de France*, t. XI, p. 54, et Burckhardt, *Cultur.* p. 49, etc.

Ib. : « le 30 décembre... » *Carte Strozz.* CLII, 519.

Ib. : « Alexandre del Caccia... » sur ce personnage. V. *Lettere di G. B. Busini a Benedetto Varchi ecc.* Florence, 1861, lett. e XI, p. 113. « era cosa de' Salviati... » ecc. et G. B. Tedaldi, dans Ciampi, *Notizie*, p. 98.

Ib. : « Au Palais Médicis... » Müntz, *Hist. de l'Art. à l'époque de la Renaissance*, t. II, p. 788.

Ib. : « on paya... » Sanuto, XXXVII, 395, 397, 408, 410.

Ib. : « la première bataille... » Sanuto, *ibid.* p. 284.

P. 252 : « (Castel) Sant' Angelo... » *Arch. stor.* nº 153, p. 119.

Ib. : « ses affaires... » *Carte Strozz.* CLIII, 131, 143, 247, 366. — *Med. av. Pr.* LXVIII, 458. — *Arch. stor.* nos 152, 155, 156.

Ib. : « Pavie, démunie... » Virgili, *loc. cit.* p. 687.

Ib. : « sorties, embuscades, traître... » Sanuto, XXXVII, p. 451, 458, 464-466, 483-484.

Ib. : « brûlant... » *ibid.* p. 527.

Ib. : « dans les marais... » *ib.*, p. 531.

Ib. : « chevaux tués... » *ib.*, p. 539.

Ib. : « pris... » *ib.*, p. 576.

Ib. : « un stratagème... » Mignet, II, 34.

Ib. : « par mépris... » Sanuto, *ibid.* p. 626.

Ib. : « Leyva... » V. sur ce féroce palefrenier, un pamphlet intitulé : « L'Apparition de Ganellon, de Anthoine de Leve, et de Sebastien de Monte Cuculo, etc. » Lyon, 1542, 8 feuillets. (anc. coll. Pichon.)

Ib. : « Sacrée Majesté... » Ciampi, *Notizie*, p. 157.

P. 253 : « les Grisons... » *ibid.* p. 158, et Virgili, p. 690-692. — *Carte Strozz.* LIV, p. 54 et suiv.

Ib. : « le 10 février... » *Carte Strozz.* LIV, p. 164 et suiv.

Ib. : « de Trevellero... » Virgili. *loc. cit.* p. 693. — V. aussi un autre travail du même auteur, *Otto giorni avanti alla batt. di Pavia ; Arch. storico*, 1889, p. 174-189.

P. 254 : « le camp ennemi... » *Négoc. fr. avec la Toscane*, II, 826-827. *Arch. stor.* doc. nº 155, p. 121.

Ib. : « les flatteurs des Salviati... » lettre du chancelier du Cardinal Jean, Bernard di Maestro Giorgio, dans *Med. av. Pr.* LXXXV, 499.

Ib. : « Magnifique sœur... » *ibid.* p. 500.

P 255 : « artillerie... » sur l'artillerie de Louis XII, V. les Mém. de Fleuranges, p. 221-222, « l'estat de l'artillerye du Roy. »

Ib. : « Je n'aurai de repos... » V. Jove. *Vita Piscarii.* l. V, p. 387. C'est le meilleur de tous ces nombreux récits.

Ib. : « Grammont... » Virgili. *Otto giorni*, ecc. p. 183 ; et *G. delle B. n. nel campo franzese* ecc. p. 695.

Ib. : « Testa de Padone... » Ciampi *Notizie*. p 159.

P. 256 : « à quatre doigts... » Virgili. *Otto giorni*, ecc. p. 183. Du Bellay (p. 117) dit : « au talon... » V. plus bas la lettre du Card. Salviati.

Ib. : « Lannoy prit soin... » Cod. Trivulc. nº 1521 ; de Pavie, 21 février 1525. *Bibliothèque Trivulce*, à Milan. Je dois cette copie à M. Em. Motta, le savant archiviste des collections Trivulce.

Ib. : « balle de onze grammes... » Cᵗ. L. Robert, *Catalogue du Musée d'Artillerie.* Paris, 1893, t. IV, p. 6.

Ib. : « la grève, pièce d'armure... » *Catal. du Musée d'Artillerie*, t. II, p. 28.

Ib. : « Nigrino de Mantoue... » *Spese priv. di Clemente VII*, fº 70 vº, « per andare a vedere il Sgr G. d. M. duc. cinquanta di camera... » et *ibid.* fº 72 « Duchatti 27. »

Ib. : « Giberti... » *Nég. de la Fr. av. la Toscane*, II, 831-832.

Ib. : « médicale... » V. *De tormentariorum Vulnerum natura et curatione Liber*, Jo. F. Rota auctore. Bologne, 1555.

P. 257 : « le 22 février... » *Med. av. Pr.* LXXXV, p. 502-503, et lettre de B. d. M. Giorgio, p. 505.

P. 259 : « rester au camp... » *Carte Strozz.* LIV, 297 et suiv. — Virgili. *G. d. B. n. nel campo.* ecc. p. 696.

Ib. : « sain ou malade... » *Carte Strozz.* LIV, 342-3.

Ib. : « le bref du Pape... » *Arch. secrètes du Vatican.* Armoire 44, t. 9. (Minutae Brevium ad Principes Clem. VII per Sadoletum exoratae. folio 89.)

P. 260 : « mis en pièces... » *Carte Strozz.* LIV, 390-391. — Virgili, *ibid.* p. 697.

Ib. : « le 24 février... » *Med. av. Pr.* LXXXV, p. 503 *bis.*

P. 260 : « j'(au)rai... » (hav)ro, mot arraché par le cachet.

P. 261 : « le deuxième cantonnement... » Guichardin. *Storia d'Italia*, XV, p. 337 du t. III, édition de 1884.

Ib. : « Diego de Avila... » V. la Charte que lui octroya Charles-Quint, dans le *Catalogo historico-descriptivo de la Real Armeria de Madrid*, por el Conde V. de Valencia de Don Juan. Madrid, 1898, in-4°.

Ib. : « blessé au visage... » Brantôme. *François Ier*, p. 299.

Ib. : « de son destrier... » Sanuto. *Diarii*, XXXVIII, 40-41. V. dans la Gazette des Beaux-Arts, juin 1897, mon compte rendu de l'ouvrage édité par M. Luca Beltrami, « la Battaglia di Pavia, illustrata negli arazzi del marchese del Vasto al Museo di Napoli, ecc. » Milan, 1896, 1 vol. in-folio, tiré à 350 exempl. J'ai dû ce bel ouvrage à la courtoisie de M. Beltrami, qui en a fait une publication vraiment définitive.

Ib. : « les meilleurs gentilshommes... » V. *Cronique du Roy François Ier*, p. 45-46.

Ib. : « Seigneur Janin... » lettre de Lyon, le 29 mai 1522. *Med. av. Pr.* CXXII, 373.

P. 262 : « Odet de Foix... » lettre du 26 mars 1522. *Med. av. Pr.* CXXII, 218.

Ib. : « le Dataire Giberti... » Dans *Nég. de la France av. la Toscane*, II, 833.

Ib. : « unanimes... » Brantôme. *Gr. cap. étrangers. Jeannin de Médicis*, édit., de Leyde, 1665, p. 319. — M. Du Bellay. *Mémoires*, l. II, p. 117. — et *Med. av. Pr.* LXXXV, 509.

Ib. : « et Suffolk... » V. le livre de M. Beltrami, planche I, et récit à la p. VIII, col. I.

Ib. : « François Ier, le juif Abraham... » ce qui suit est tiré de la brochure intitulée : « Documenti inediti intorno a Maestro Abramo, medico mantovano del secolo XVI. » Mantova, tip. di L. Segna, 1867, 56 pp. in-8° publiée pour les « Nozze Simonetta-Quintavalle » par Carlo d'Arco et le chanoine Guillaume Braghirolli. L'exemplaire que j'ai eu sous les yeux est celui de la Bibl. publique de Mantoue. J'ai à remercier, à ce sujet, pour son obligeante courtoisie, M. l'avocat Joseph Cadenazzi, sénateur du Royaume d'Italie ; — cf. aussi, Portioli (Attilio) *Discorso su mastro Abramo, cirurgico di Frederico II Duca di Mantova* ; dans les mémoires de l'Académie « vergilienne, » Mantoue. On sait que dans sa patrie, comme à la Sorbonne de Paris, Virgile a nom *Vergile*.

P. 263 : « Barigazzi... » sur ce nom, v. *ibid*, note à la p. 21.

Ib. : « un bref du Pape... » v. *Alcuni Brevi di Clemente VII, sulle ferite di Giovanni di Medici*, pubbl. da Ant. Guasti. *Archivio storico*, 1886, p. 193 et suiv. — le bref cité et la lettre au marquis sont aux p. 198-199.

Ib. : « le camérier... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 507.

Ib. : « étendait sa légation... » *Lett. Est, agli Otto d. P.* nº 33 p. 263.

P. 264 : « traitement à la française... » v. les noms des chirurgiens royaux dans l'ouvrage du Dr Le Paulmier, *Ambroise Paré,* Paris, 1885. Pièces justificatives, III, p. 153-154.

P. 265 : « ses bandes noires, ses relations... » *Med. av. Pr.* CXXII, 138. — CXIV, 312. — CIII, 39.

Ib. : « Antoine Pucci... » *Nég. de la Fr. av. la Toscane,* II, 838. Antoine Pucci, Florentin, évêque de Pistoïe, v. Capponi, *St. della Rep. fior,* t. III, VI, V. p. 150. Clément VII le fit cardinal « de' SS. Quattro Coronati. » V. Panvinio (Onofrio) ap. Platina, *delle Vite dei Pontefici* ecc. Venise, 1643, p. 643.

Ib. : « à l'évêque de Pistoïe... » Lettre de B. Valori aux Huit d. P. *Lett. Est. agli O. d. P.* nº 37, p. 45-46. V. sur cette visite, Guichardin. *St. d' Italia,* l. XVI, p. 353, édit., de 1884.

Ib. : « venait d'écrire à Lannoy... » *Papiers d'Etat du Cardinal Granvelle,* publ. sous la dir. de Ch. Weiss, Paris, 1841, t. I, p. 266.

Ib. : « amy et non désespéré... » *ib.* p. 267, v. les terribles *demandes* de l'Empereur, p. 270 et le mémorial de Clément VII en 1526, même volume.

Ib. : « les communes de la Lunigiane... » Bibola, Vecchietto, Gorasco. — Archives de Florence. *Medici laïche,* nº 973, 15 avril 1525.

P. 266 : « le licencié Brancamante... » *Med. av. Pr.* CXXII, 146.

Ib. : « tombé d'une grande espérance... » lettre de G. Cesano. *Med. av. Pr.* CXXII, 143. — *Arch. stor.* nº 157, p. 122.

Ib. : « ses lieutenants... » Cuppano. *Med. av. Pr.* LXXXV, 413.

Ib. : « aux bains... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 453.

Ib. : « Abano... » v. Michel Savonarole. *De Balneis.* Venise, Giunti, 1553, in-4º p. I-36. — les bains d'Abano à la p. 16. Ceux de Saint-Pierre aux Bains, où mourut le Popolano, à la p. 17 verso ; v. enc. pp. 37, 70, 259, 268. — Michel Savonarole, médecin du marquis Lionel d'Este, est, je l'ai dit, l'oncle du réformateur Jérôme.

Ib. : « il conjurait le chancelier... » v. Documents cités sur Me Abraham, nos XII et XIII.

Ib. : « Illustrissime Monseigneur... » la lettre est dans *Med. av. Pr.* CXXII, 147.

P. 268 : « fille de financiers... » v. sur son caractère, Alfred von Reumont, *Geschichte Toscana's.* Gotha, 1876, t. I, p. 73-75.

Ib. : « par milliers, par six cents... » *Spese priv. di Clemente VII,* anno 1524, fº 61, — 1035 duc. — anno 1525, fº 71 vº, — 600 duc. — v. fos 68-70, 72 vº, 74, 75, 77, où Marie Salviati en reçoit et Cosme, et Fortunati, et l'Arétin.

Ib. : « que Lucrèce Salviati... » *Spese, ibid,* fº 72 vº, 30 avril ; v. enc. fº 77 vº, pour Jacques Salviati.

Ib. : « elle écrivait à Jean... » *Med. av. Pr.* CXII, 16, et 30.

P. 269 : « les lettres suivantes... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 511.

Ib. : « le mal d'entrailles... » *Med. av. Pr.* CXXII, 157, et *Arch. stor.* documents nos 158-159, p. 123.

Ib. : « des cantonnements... » v. *Carte Strozziane*, CLVII, 32-45, 179. 180 ; dans cette dernière, *Colornio* est Colorno, au N.-E. de Parme.

Ib. : « des campements impossibles... » *Med. av. Pr.* CXXII, 162. *Arch. stor.* doc. no 160, p. 124-125.

Ib. : « Monseigneur Illustrissime... » *Med. av. Pr.* CXXII, 155.

Ib. : « de Guichardin... » *Med. av. Pr.* CXXII, 156, cette lettre ne figure pas dans le tome VII des *Opere inedite*, « La Presidenza della Romagna. » Elle est du 23 mai, Ravenne.

P. 270 : « plus de sept cents ducats... » Guichardin à Sigismond Santo. Faenza, juin 1525, lettre CXX, même vol. des *Opere ined.* p. 250, et encore, CLI, p. 307, CLX, p. 323, CLXXII, p. 341.

Ib. : « à Venise, par Chioggia... » Marin Sanuto, *Diarii*, XXXVIII, p. 335.

Ib. : « palais des Giustiniani... » à l'entrée du Grand Canal, à droite, aujourd'hui l'hôtel de l'Europe ; sur les payeurs au camp, v. *De Republica Venetorum*, Leyde, 1628, in-16, p. 300-309.

Ib. : « quelques semaines... » dates des lettres, *Med. av. Pr.* CXII, — et *Carte Strozziane*, CLVII, 80.

Ib. : « de sa meute... » *Med. av. Pr.* 159, 160 et 191.

P. 272 : « pour s'y guérir des infections... » *Lett. dell' Ariosto*, préface, p. LXXII-LXXIII.

Ib. : « Léon X... » v. Bonav. Pistofilo. *della Vita di Alfons. I.* pubbl. da Ant. Cappelli. (*Atti e Memorie di storia patria*, ecc. Modène. 1867, ser. I, t. III, p. 516-517.) « Ferrara... occupata dal... Duca Alfonso immeritamente... » et Guichardin. *St. d'Italia*, l. XIII, ch. V, p. 194-195, éd. de 1884.

Ib. : « Philippe Chabot... » Bibliothèque nationale, Paris, mss. fr. 3070, p. 41. Anc. num. 8595, sous lequel le publie Molini, dans *Documenti di storia italiana*, Florence, 1831, t. Ier, p. 190-191.

Ib. : « Cantalupo... » ses lettres, mêlées d'un chiffre facile, et dont la clef existe, sont dans *Med. av. Pr.* CXXII, 164, 165, 166, 169.

Ib. : « Marguerite d'Alençon... » v. *Cronique du Roy François Ier*, p. 47-48.

Ib. : « à Madrid... » v. dans Molini. *Docum.* I, XCIX, p. 188, le sauf-conduit donné par Lannoy à Montmorency.

P. 273 : « derrière un faisan... » *Med. av. Pr.* LXIX, 381.

Ib. : « Charles Masi... » *Lettere Interne agli Otto di Pratica*. Mars-Août 1525, n° 33, p. 297-298, 308-309, 329, 330, 331, 378.

Ib. : « un bénéfice... » *Med. av. Pr.* XCIV, 280.

Ib. : « son Trebbio... » *Med. av. Pr.* XCIV, *ibid.* et 282, 283.

Ib : « sur la fin de 1524... » *Miscell. medic.* 492.

Ib. : « de Florence... Marie Salviati... » v. la lettre in-extenso (*Med. av. Pr.* CXXIV et CXXII, 172.) dans Ferrai, *Lorenzino de' M.* Appendice II, II, p. 441-443.

P. 274 : « Passerini... » *Med. av. Pr.* CXXII, 173, *Arch. stor.* doc. n° 161, p. 125-126.

Ib. : « Vous savez, répondit Jean. » *Med. av. Pr.* XCIV, p. 281. — Ferrai, *ibid.* p. 443-444.

Ib. : « Notre très cher... » *Med. av. Pr.* CVI, 194.

P. 275 : « les Malaspina... » *Lettere Int. a. O. d. P.* n° 38, p. 392, 397, 416, 428, 434, 440, 441, d'où ce récit est tiré.

Ib. : « deux mille cinq cents écus d'or... » le chiffre est exact dans Sanuto, Diarii, XL, 39-41 ; la quittance est aux Archives Malaspina de Mulazzo, filza 6, en date du 27 sept. 1525, v. Branchi, *op. cit.* t. II, p. 255, note 1.

P. 276 : « tout de suite à détrousser... » *Lett. Est. A. O. d. P.* n° 37, p. 403. — *Lett. Int.* n° 39, p. 5-6, 8, 59, 60, 69, 72, 78, 79, 82, 83, 84, 85, 86.

Ib. : « en treize cent six... » on connaît les vers admirables de Vincent Monti :

« ... Il fato avverso
Stette contro il gran Vate, et contro il fato
Morello Malaspina. Egli all'illustre
Esul fu scudo... » etc.

V. Fraticelli. *Studi inediti su Dante Alighieri*, Florence, 1846, p. 195-208, et Scartazzini (G. A.) *Enciclopedia Dantesca.* t. II, Milan, 1899, p. 1181-1184.

La maison de Mulazzo, — petit bourg montagnard entre Villefranche-de-Lunigiane et Pontremoli, — que le marquis Franceschino Malaspina donna pour asile à Dante, est située au centre de la bourgade. Elle a été vendue, en février 1900, au tribunal de Pontremoli, par acte du notaire Parente Stupio, de Sarzana, elle était désignée sous le nom de « Maison de Dante ». Dante aurait été procureur des Malaspina à Sarzana. — V. dans Bartoli. *Storia della lett. ital.* t. VI, p. II, appendice, le travail de L. Staffetti, *I Malespina ricordati da Dante.*

Ib. : « qui avait tué son neveu... » *Med. av. Pr.* CVI, 94. *Arch. stor. doc.* n° 162, p. 126-127, — et *Med. av. Pr. ibid.* p. 153.

Ib. : « le petit Cosme... » *Med. av. Pr.* CXXII, 183.

P. 277 : « pour faire vivre... » Sanuto, *Diarii*, XXXIX, 202.

NOTES DU CHAPITRE V

P. 278 : « La ville aux belles femmes... » Misson. *Nouveau voyage en Italie*. La Haye, 1702, I, p. 301.

Ib. : « les Corses.. » lettre d'Olivier, cap. Corse, de Bastia, 23 nov. 1525. *Med. av. Pr.* CXXII, 184. v. sur ce personnage. Falugio (Giov.) *Morte del fortissimo signor Giovanni de Medici*. Venise, 1532, (Magliabechiana, Miscell. t. 44.)

Ib. : « Morone... » v. *Girolamo Morone*, da C. Gioda, ch. VII.

Ib. : « Pescaire... » mort le 30 novembre de ses trois blessures reçues à Pavie, v. Paul Jove, et aussi Lanz, *Correspondenz des Kaisers Carl.* V, tome I, doc. LXII, p. 151.

P. 279 : « répondait Guichardin... » *Opere ined.* t. VIII. *La presidenza della Romagna*. CLXXX, p. 358-559. et CLXXXII, p. 361, à César Colombo.

Ib. : « au Trebbio... » lettre à Suasio, *Med. av. Pr.* CVI, 136. « Cito, cito, cito... » — *Arch. stor.* doc. n° 163, p. 127.

Ib. « Expérience de la Très-Haute... » publié par M. Pasolini, *Caterina Sforza*, t. III, p. 599-807, avec tous les éclaircissements. — V. une lettre de Cuppano, *Med. av. Pr.* LXIX, 398.

P. 280 : « le follet... » *Vite d'uom. d'arme*. — Ammirato. *Opusc. cit.* — Cantù. *Storia dei Italiani*. Turin, 1856, t. V, ch. CXXXIII, p. 153. — Sur le *folletto* florentin, v. C. G. Leland, *Legends of Florence*, 1895-1896, t. I, p. 54, 160.

Ib. : « compagnons de lit... » *Lettere dell' Aretino*, III, 172; sur les mœurs de l'Arétin, peintes par lui-même, v. l'immonde lettre, de Reggio, dans la filza CVI, *Med. av. Pr.* (année 1524.)

Ib. : « au milieu d'octobre... » *Arch. storico*, 1866, article, cité plus haut de Armand Baschet. Doc. n° XIX, 14 oct.

Ib. : « une rude leçon... » v. Ant. Virgili. *Francesco Berni*, Florence, 1881, Ire partie, ch. VI, p. 94-119.

Ib. : « l'excellent Schio... » Baschet. *Docum.* n° XXVI ; des bélitres m'ont reproché d'avoir appelé *Scledio*, dans mon *Arétin*, ce prélat. C'est pourtant le nom que lui donne, en ce document (p. 129) l'*Archivio* et Armand Baschet. Il est probable que mes critiques (?) n'avaient pas vu le document, ou, l'ayant vu, n'étaient pas de bonne foi.

P. 281 : « cent deux ducats d'or... » *Spese private cit.* f° 79 verso, 1525, a di 5 d'ottobre : « E a dì ditto dati al Rndo Arciveschovo di

Capoa per dare a Pietro Aretino duchatti cento d'oro larghi. — d. 102, j. 5, b. 1. »

V. enc. f° 82, 83 v°, 84 v°, 97 v°, 98, pour les dons à Fortunati, Cosme, Jacques Salviati, etc.

Ib. : « le matelassier... » *ibid.* f° 84 v°.

Ib. : « copieux.... » Cantù. *St. dei Ital.* t. V. l. XII, ch. CXLIII, p. 465.

Ib. : « fantaisistes... » Philarète Chasles, *Etudes sur W. Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin.* etc. Paris, 1851, p. 407-409, IV ; l'une des deux narrations est copiée sur l'autre. Le lecteur cherchera laquelle.

Ib. : « d'autres, ont insisté... » v. F. D. Guerrazzi. *Vita di Fr. Ferruccio*, Milan, 1865, t. I, ch. II, p. 180-181.

P. 282 : « Jean de Turin... Saint Pierre... Amic de Vénafro... » Brantôme. *Les duels.* Leyde, 1722, p. 138-141, et *Disc. sur les duels*, réimpr. de Paris, 1887, p. 103-104. Sa narration, comme tout ce qui regarde les bandes noires, dont il a connu les anciens chefs et les débris transformés, est la meilleure. — V. aussi G. G. de' Rossi, dans Ciampi, *Notizie*, p. 160, et Ammirato. *Opusc.* III.

Ib. : « Saint Pierre le Corse... » né en 1498, à Bastelica, district d'Ajaccio, élevé chez les Médicis par charité. (v. Lévi. *G. d. b. n. e i Corsi. loc. cit.* p. 430. Sur sa carrière V. Brantôme, éd. Lalanne. VI, 213 et C. de Cesari-Rocca, *Hist. généal. de la maison d'Ornano*, Paris, 1892.) il fut fait en 1527, par charge créée, colonel général des bandes corses, servit en Piémont, lutta opiniâtrément contre les Génois, et mourut le 17 janvier 1567, en Corse, sous le poignard d'un domestique. — V. *Lettres de G. Pellicier*, n°s 235 et 264, p. 354 et 398.

P. 283 : « lettres d'affaires... » de Marie Salviati, pour recommander aux Seigneurs un plaideur nécessiteux. *Lett. Est. alla Signoria.* dal 1525 al 1532, cl. x, dist. 2. 40. p. 265, — et *Med. av. Pr.* CIII, 41, — de Goro Gheri, vice-légat en l'absence de Jean Salviati, venu en Espagne pour négocier la liberté de François Ier. Bologne, 17 février. *Med. av. Pr.* CXXII, 196.

Ib. : « de Piombino... » *Med. av. Pr.* CXXII, 194.

Ib. : « un défi porté... » *Med. av. Pr.* CXXII, 198.

P. 284 : « Et, s'il veut être homme de bien... » *Med. av. Pr.* CXXII, 197.

Ib. : « Guichardin... » *Stor. d'Italia.* t. III, l. XVI, chap. v, p. 392, édit. de 1884.

Ib. : « par signes, prodiges... » *Cronique de François Ier*, éd. Guiffrey, p. 50.

P. 285 : « A tous ces maux... ignavia... » Guichardin. *Opere ined.* t. VIII, lettre CXLVII, p. 332-333.

Ib. : « Pierre Strozzi... » lettre de G Pellicier au Roi. n° 39. p. 67. Venise, 26 août 1540 ; V. Tausserat-Radel. *op. cit.*

P. 286 : « Illustre et valeureux seigneur. » *Med. av. Pr.* CXXII, 205. — *Arch. stor. doc.* n° 164, p. 128.

P. 287 : « Carpi... » Albert-Pie, comte de Carpi, ami de la France fut dépossédé par Charles-Quint, et sa seigneurie fut achetée en 1530 par le Duc de Ferrare. V. Lanz, *op. cit.* lettre de Lannoy citée, après Pavie, qui propose de le déposséder.

Ib. : « une première avance... » Sanuto, *Diarii*, XL, 799. V. encore 536, 665 et XLI, 69-81.

Ib. : « le Duc de Milan... » *ibid.* t. XL, p. 387-388.

P. 288 : « se gardaient... » Ammirato. *loc. cit.*

Ib. : « rappels de fonds... » *Med. av. Pr.* CXIV, 314.

Ib. : « peste, sauterelles... » Ag. Peruzzi. *Storia d'Ancona.* Pesaro. 1835, t. II, p. 429-430.

Ib. : « payer les Suisses... » Guichardin aux Huit de Pratique, dans *Lett. Est. agli Otto d. P.* Mars-mai 1526. n° 42, p. 169. V. encore les liasses 44-45.

Ib. : « les pirates... » V. les lettres de Bembo pour Léon X, l. XII, lettre 8, aux *Viterbiens* « Piratarum punicorum... » et *Mem. ist. della città di Fano,* ecc. t. II. 119, 129. — Burckhardt. *Cultur*, p. 96. et trad. Valbusa, p. 128-129.

Ib. : « sous les pieds de Laurent... » Machiavelli. *Libro del Principe.* chap. XXVI, éd. de 1550, p. 79-82.

Ib. : « sa lettre fameuse » du 15 mars 1525-1526, dans *Lett. fam. di N. Machiavelli,* pubblic. per cura di E. Alvisi. Florence, 1883, p. 476-481.

P. 290 : « Machiavel l'a démasquée... » *Discorsi sopra la prima deca di Tito-Livio.* Livre I. ch. XII, p. 39-42. éd. de 1550 « alla testina. »

P. 291 : « une galère, un brigantin. » V. Jal. *Glossaire nautique.* Paris, 1848. p. 737 et 342, et l'image d'une galère pontificale, dans la *Gazette des Beaux-Arts,* année 1873, t. I, p. 244.

Ib. : « Paul Vettori... » P. A. Guglielmotti. *La guerra dei pirati e la marina pontificia.* Florence, 1894, t. I, l. III, ch. XXI, p. 258.

Ib. : « le Pape prenait... » *Lett. Est. agli O. D. P.* janvier-septembre 1526, n° 41, p. 69.

Ib. ; « cette pauvre Italie... » *Med. av. Pr.* LXIX. 414, à Fortunati, à la *Topaïa.*

Ib. : Marie Salviati... » *Med. av. Pr.* CIII, 45.

Ib. : « Raphaël de Médicis... » *Miscell. Medic.* 236.

Ib. : « Averardo Salviati... » *Med. av. Pr.* CIII, 133, de Parme.

P. 292 : « le bref de la galère... » *Med. av. Pr.* CXXII, 231.

Ib. : « brigantin... » Jal. *Glossaire nautique, loc. cit.* décrit ce navire comme un petit bâtiment du type des galères, mais n'ayant

qu'une voile, et huit à seize bancs d'un seul rameur, maniable et léger.

Ib. : « fuste... » bateau qui tenait, suivant l'agencement des bancs, du brigantin ou de la galère » *ibid.* p. 726. — « trois fustes ». Ammirato. *Opusc.* III, suite.

Ib. : « les accords signés... » V. Mignet. *Rivalité*, t. II, ch. VIII, IX, p. 171-208.

Ib. : « à Sinigaglia... » *Med. av. Pr.* CXXII. 248.

Ib. : « la chasse... » Ammirato, *ibid.*

Ib. : « ses comptes... » ce qui suit est tiré des pièces 28 et 29 de *Med. av. Princ.* CIV.

P. 293 : « employée sur terre... » lettre de Cesano. *Med. av. Pr.* CXXII, 258. — V. aussi 252, 269-270, 383. — et *Arch. stor. doc.* nos 165, 166, 168, pages 128-132.

Ib. : « le Duc de Ferrare... » *Med. av. Pr.* CXXII, 229, 263, 282.

Ib. : « Suasio... » *Med. av. P.* CXXII, 274, 280, et *Arch. stor. doc.* nos 167, 169, pages 131-133. — V. encore la lettre de Dante Gori, CIII, 40.

Ib. : « rapportait un Dominicain... » *Med. av. P.* CXXII, 278.

Ib. : « de Cognac... » Mignet. *ibid.* ch. IX, p. 209-239.

P. 294 : « mêlées de victoires... » *ibid.* p. 204.

Ib. : « toujours la France... » Sanuto. *Diarii.* XL. 744.

Ib. : « le 6 juin... » lettre de Giberti. *Lett. di Principi.* éd. de 1564. Venise, t. I p. 188 v° — 189, et trad. de Belleforest. Paris, 1574, p. 157.

Ib. : « Guy Rangone... » sa lettre dans *Med. av. Pr.* CXXII, 289.

Ib. : « du 10 juin... » Aux Archives d'Etat, Florence.

Ib. : « Vitello Vitelli... » Guichardin. *Ist. d'Italia*, l. XVII, t. IV, ch. I, p. 23, éd. 1884.

P. 295 : « demain matin... » Guichardin. *Opere ined.* t. IV, lettre XIX, au dataire, p. 57 ; j'ai comparé cette correspondance avec les originaux conservés aux archives secrètes du Vatican. *Particolari*, n° 2. — Cette lettre, au f° 1 v°, est datée « in Palazzo apostolico. » V. aussi *Op. ined. ibid.* p. 60. « il S. Giovanni ed io... »

Ib. : « Parme... » *Arch. secr. Vat. ib.* f° 3. — *Op. ined.* XXII. p. 62.

Ib. : « Plaisance... » *Arch. secr. Vat. ib.* f° 7. — *Op. ined. ib.* XXV. p. 71.

Ib. : « Paul Luzasco... » *Arch. secr. Vat. ib.* f° 7. — *Op. ined. ib.* p. 76, et XXVI, p. 77 ; et Sanuto. XLI, 741.

Ib. : « de général... » Sanuto. *Diarii.* XLI. 711.

Ib. : « modénais... » V. *Ritratti et elogi di capitani illustri.* Rome, 1635, p. 206-207.

Ib. : « le silence... » Sanuto dit : « Vizardini non parloe... » *Diarii.* XLII, p. 90-91, 100, 108.

P. 296 : « au commencement de juillet... » *Arch. secr. Vatic. ibid.* f° 16. — *Op. ined. ibid.* XXXVIII. 113.

Ib. : « l'élan de l'Italie... » i popoli... sollevati in speranza... Lettre de Giberti dans *Lett. di Princ.* t. I, p. 189.

Ib. : « content, délibéré... » Mss. Béthune, 8509, ap. Mignet. p. 225-226, notes.

Ib. : « recevoir Paul Luzasco... » *Arch. secr. vatic. ibid.* f° 45. (ceci est inédit.)

Ib. : « les pages du fertile Arétin... » *Med. av. Pr.* CXXII. 299 ; la date de cette lettre, *Reggio becco*, est à la fois une allusion flatteuse à *Re becco*, et une sale calembredaine ; *becco* veut dire *cocu*. (V. Machiavel. *Mandragola*. 2-6. dans le *Vocabolario della Crusca*. éd. de 1729, t. I, page 407, col. 2.)

P. 298 : « Vénitiens, duc d'Urbin... » *Arch. secr. Vatic. ibid.* f°s 49, 64 ; ceci complète la lacune qui existe, pour juillet 1526, dans les *Opere inedite*.

Ib. : « du marquis de Gonzague... » *ibid.* f° 80, et sur Guy Rangone, f° 94.

Ib. : « d'outre en outre... » Sanuto. XLII. 22.

Ib. : « connaissait à merveille. » Guichardin. Lettre chiffrée au dataire, 17 juillet. C. — *Arch. vatic. secr. ibid.* f° 84.

Ib. : « la route de Cassano... » *Arch. secr. Vat. ibid.* f° 97.

Ib. : « les coups d'artillerie... » *ibid.* 97, et *Lett. Est. agli O. d. P.* n° 41, p. 221.

Ib. : « de Pavie à Monza... » *ibid.* f° 130. — et *Opere ined.* XLV, p. 138.

Ib. : « pour les pertes fréquentes... » *Istor. d'Italia*, t. IV, l. XVII, ch. IV, p. 53. V. la réfutation de G. G. de' Rossi, dans *Vite d'uom. d'arme*.

Ib. : « datent du jour... » *ibid.*

P. 299 : « un sou de la France... » *Arch. secr. vatic. ibid.* f° 145. — *Op. ined. Ibid.* XLIX, 150-151.

Ib. : « Guichardin veillait... » *Arch. secr. vatic. ibid.* f° 92 v°. *Nota dei fanti del Sgr Giovani.*

Ib. : « au jour bien clair... » Guichardin. *Ist. d'Italia, ibid.* ch. II, p. 35.

Ib. : « Malatesta Baglioni... » pour la libération d'Orazio. — V. sa lettre du 27 juin au Pape. *Arch. Secr. Vatic. Principi.* 1. f° 89 v° « ex agro Laudensi. » à ce sujet ; V. *Opere ined. ibid.* p, 124. — cf. sur cette période, *Med. av. Pr.* CXXII, 303, 306, 209. et LXXXV, 377.

Ib. : « le roi de France... » de Châtellerault. 16 juillet 1526 ; au duc de Milan. Archives d'Etat, Milan.

Ib. : « de Tours J. F. Cantalupo... » *Med. av. Pr.* CXXII, 311.

Ib. : « à Bourges... » *Med. av. Pr.* CXXII, 317 ; Guichardin en parle, *Op. ined.* lettre XCVIII, p. 286.

P. 301 : « l'évêque de Bayeux... » Louis de Canossa, ambassadeur à Venise depuis 1534. *Lettere di Principi.* l. II. Venise. 1581, f° I-II, et Guichardin, *loc. cit.* p. 161.

Ib. : « les deniers de France. » *Med. av. Pr.* CXXII, 320.
Ib. : « le 20 août... » *Med. av. Pr.* CXXII, 321.

P. 302 : « le Lasca... » éd. Verzani. p. 55-56, cité par Flamini, *Studi di Storia letteraria italiana e straniera.* Livourne, 1895. p. 362.

Ib. : « d'outre monts... » par exemple, Desportes imitant l'Arétin. Flamini. *ibid.* — pour les arts et les lettres, les exemples de la contagion sont aussi attristants qu'innombrables. Comédies, poèmes, invasion générale de l'humanisme ; architecture corrompue, maitres français dévoyés, sacrifiés, Ecole de Fontainebleau, etc. etc. Tous ces malheurs coïncidant avec l'iconoclastie de la Réformation, autrement coupable et vandale que la Révolution, trop accusée.

Ib. : « Machiavel... » V. *Lettere familiari*, éd. Alvisi. Lettre de Fr. Vettori, du 5 août, n° CCXIII, p. 496-499.

Ib. : « pleine de boulevarts... » *ib.* lettre à Guichardin, du 17 mai, CCVII, p. 487.

Ib. : « ces figures de l'Art de la Guerre... » éd. de 1550. *I sette libri dell' arte della guerra,* p. 186 à la fin.

Ib. : « des neuf de la milice... » V. Villari. *Nicc. Machiavelli,* t. I, p. 531. (en 1507.)

Ib. : « sous Léon X... » V. Gamba. *Serie dei testi di Lingua. ecc.* Venise, 1839, p. 187. col. 2. n° 601.

P. 303 : « Bandello... » *Novelle di Matteo Bandello.* Turin, 1853, t. II, parte prima. Novella XL, p. 19-34.

P. 304 : « Madame Paula... » *Med. av. Pr.* CXXII, 318. — *Arch. stor. doc.* n° 170, p. 133-135.

P. 306 : « de Musso... » sur ce personnage, surnommé le Médichino, voir Brantôme. *Gr. Cap. étrangers,* p. 244-258. *le marquis de Marignan.* C'est lui qui avait pris Chiavenna. Cf. *Rätia,* etc. von J. G. von Weineck. Davos, 1616, in-fol. livre XIII. p. 200.

Ib. : « déserta... » Guichardin. *Op. ined.* IV, lettre LV, p. 165. (3 août), et 168.

Ib. : « cuisiniers ducaux... » V. *Christofaro di Messisbugo* (cuisinier du duc de Ferrare.) *Libro novo nel qual s'insegna a far d'ogni sorte di vivanda.* ecc. Venise, 1552, (n. éd. en 1549.) p. 25-27.

Ib. : « les écuyers tranchants... » G. B. Rossetti. *Dello scalco* ecc. Ferrare, 1584, l. II, p. 49 et suiv.

P. 307 : « ce samedi... » Sanuto. *Diarii.* XLII, 282.
Ib. : « s'était rendu... » Guichardin, *loc. cit.* p. 154 et 163.
Ib. : « Traître, tu as trompé... » *ibid.* p. 157.
Ib. : « en le perdant... » *ibid.* p. 159.
Ib. : « il bondissait... » *ib.* p. 173, 187.
Ib. : « à la fin de la campagne... » Sanuto. *ibid.* p. 368, 394, 395, 403. et jusqu'à la p. 746.
Ib. : « de Modène... » Philippe dei Nerli, l'auteur des *Commen-*

taires cités plus haut, avait épousé une belle-sœur de Jean de Médicis ; v. Guichardin, *ibid.* p. 189.

P. 308 : « l'Arétin... » Guichardin, *ibid.* p. 193. C'est « Pietro » et non « Pagolo » qu'a écrit, ou voulu écrire Guichardin, dont la plume fourche aisément sur les noms.

Ib : « les princes italiens... » v. *Annali di Arezzo* ecc. dall' abb. P. Farulli, à la p. 183. Foligno, 1717, in-4°.

Ib. : « il vint au camp... » v. plus bas, au sujet de Fano. — *Lett. scr. all' Aretino.* I, p. 9. — Sur la querelle, v. enc. p. 209, 220, 233.

Ib. : « des Suisses... » Guichardin, *ibid.* p. 205.

Ib. : « mercenaires... » v. ce qu'en dit Comines. *Mém.* V, 170.

Ib. : « dépenses... » Guichardin, *ibid.* 216.

Ib. : « Julia... » *ib.* p. 227.

Ib. : « tierce double... » *ib.* p. 360.

Ib. : « des grenades... » *Med. av. Pr.* CXXII, 333, 335.

Ib. : « dans une joute... » Guichardin, *ibid.* p. 317.

P. 309 : « Pompée Colonna... » le 20 sept. *ibid.* 338, et non (comme écrit Villari, Machiavel, III, 343), le 20 juin ou en juin.

Ib. : « un billet... » *Med. av. Pr.* CXXII, 340.

Ib. : « Crémone... » v. *Lett. di Princ.* II, 14. et Guichardin *ibid.* 401.

Ib. : « on arrètait l'ordre... » *Med. av. Pr.* CXXII, 327.

Ib. : « rien sans lui... » Guichardin, *ibid.* 291.

Ib. : « des poudres... » *ibid.* p. 297.

Ib. : « les attaques... » *ib.* 335.

Ib. : « la vie... » « la vita di questo esercito, » p. 421.

Ib. : « du besoin réel... » *ibid.* p. 308, 323, 367.

Ib. : « d'effectifs... » *ib.* 367.

Ib. : « jambe, fièvre... » *ib.* 392, 396.

P. 310 : « à la France... » *ib.* 407, 423.

Ib. : « l'Arétin... » *Lett. scr. all' Aretino.* t. I. p. 7.

Ib. : « lui écrivît... » *Arch. secr. Vatic. Politic.* n° 16, f° 872. — C'est la copie dont il est parlé dans la lettre au Dataire, *Op. ined.* IV, CLIII, p. 429 ; v. enc. *Lett. di Principi.* II, 15 ; et même tome des *Op. ined.* p. 432-433.

Ib. : « Albizzi... » *Lett. Est. agli O. d. P.* oct. 1526 — avril 1528, n° 46, p. 7.

Ib. : « indisciplinée... » Guichardin, *Op. ined.* VI, 557.

Ib. : « leur bourse... » Guichardin. *ib.* 533.

Ib. : « fromages... » *Med. av. Pr.* CVI, 179, 187, 193 et *Arch. stor.* doc. n° 24, p. 136.

Ib. : « on se battait... » *ib.* p. 444.

Ib. : « le 12 octobre... » Guichardin, *ibid.* 448. — *Med. av. Pr.* LXIX, 421 ; *Arch. stor.* doc. n° 171, p. 135.

P. 311 : « par une décharge... » Guichardin, *ibid.* 498.

Ib. : « Ne répliquez point... » *ib.* 446-447, et 450-451.

Ib. : « n'était pas de la main... » *ib.* 455, 458.

Ib. : « de la Stufa... » *ib.* 459, 468, 470, et *Med. av. Pr.* CXXII. 351.

Ib. : « Guichardin au Dataire... » Guichardin, *ib.* 463. P.-S. à la lettre CLXIV.

Ib. : « Rangone... » *ib.* p. 480.

Ib. : « dit ouvertement... » *ib.* p. 482.

P. 312 : « à bien payer... » *ibid.* p. 487.

Ib. : « Fano... » sur cette affaire, v. Guich. *ibid.* p. 489, 491, 497, 503, 504, 511.

Ib. : « 21 juin 1524... » ap. Amiani, *Mem.* cités t. II, 129, et Mazzatinti. *Gli Archivi della storia d'Italia*, vol. II, fascic. II, p. 230. Rocca san Casciano, 1899. (Cette pièce se trouve dans la X[e] section des archives,) v. *Repertorio dell' ant. Arch. com. di Fano*, comp. da Mgr A. Zonghi, Fano, 1888, et l'article de P. Berti, sur ce reclassement, dans l'Arch. stor. it. ser. V. t. III, p. 361 et suiv. année 1889.

P. 313 : « de la Stufa... » Guich. *ib.* p. 511 et *Lett. Est. a. O. d. P.* n° 46, p. 118.

Ib. : « s'entremit... » *Lett. scr. all' Aretino.* t. I, p. 8-9.

Ib. : « les premières déconvenues... » lettre dans *Med. av. Pr.* LXXI, 924.

Ib. : « malgré la trêve... » *Bibl. du Vatican. Codice Ottoboniano lat.* 2137. (Diario di Giov. de Fine) p. 138. « Summus Pontifex suas copias... manere ad nutum Regis... etc. » et p. 135 : « Remanserunt in obsidione... » et Bald. Castiglione. Lettre à l'archevêque de Capoue. *Lettere.* ed. cit. t. II, p. 98 du livre VI.

P. 314 : « et la Toscane... » *Lett. Est. a. O. d. P.* 46, 80.

Ib. : « Ferrare complice... » Guichardin, *Op. ined.* p. 542.

Ib. : « neuf mille... » *Lett. Est. agli O. d. P.* n[os] 46, 83 ; sur cette période, v. *Carte strozziane* CXXX, 24 v°-25, qui reproduit avec quelques variantes les pp. 574-575 du t. IV, des *Op. ined.* ; pour ce qui suit, toute la fin du IV[e] tome cité, et Marin Sanuto, *Diarii*, XLIII, 306-362.

Ib. : « Frondsberg... » v. Canestrini. *Docum. par servire alla storia della milizia ital.* ecc. Florence, 1851. (*Arch. stor.* t. XV) p. CV. note. Aucune bibliothèque où j'ai pu travailler ne possède l'ouvrage de Reissner, Francfort, 1560, cité par Reumont et Canestrini, v. Arch. stor. année 1846, append. III, p. 416.

P. 315 : « Masin dal Forno... » v. Supplemento delle Croniche del R. P. J. Phil. da Bergamo. ecc. Venise. 1540. in-fol. l. XVIII. p. CCLX v°.

Ib. : « les ponts-levis... » Sanuto, XLII, 308.

Ib. : « de toute guerre... » Lettre du général Dupont à Maurice Dupin, 23 fructidor an VIII ; (G. Sand. *Hist. de ma vie.* III, I, 25, éd. Plon. 1857), Borgoforte fut démantelé par l'Autriche en 1866.

Ib. : « trois livres et demie... » *Lettere Int. agli Otto di Pratica*, n° 21, p. 283.

Ib. : « sa tactique... » l'idée venait de lui, comme le prouve le codice Moreniano 352 in-4° de la biblioth. Riccardienne à Florence, page 154 v°.

Ib. : « plus nombreux... » la lettre de Bourbon à l'Empereur (29 oct. 1526) ap. Mignet, II, 275, annonce 12 à 13.000 landsknechts.

P. 316 : « se jeta sur eux... » Lettre de l'Arétin à F. Albizzi. *Lett.* l. I, p. 5.

Ib. : « s'étaient allégées... » J. Quicherat, *Histoire du costume*. etc. Paris, 1875, XVII, 389; les pièces d'armure à l'épreuve de l'arquebuse, n'étaient pas à l'épreuve du fauconneau ni du sacre, *ib.* p. 377.

Ib. : « la pesante balle... » Maindron ne donne (*les Armes*, VIII, 312) qu'une livre pour le poids du boulet de fauconneau, mais c'est sous Henri II. J'ai pris mon poids dans la liste des munitions pour la citadelle de Pise (lettres aux Huit. *loc. cit.*) On peut, sur l'artillerie de cette époque, outre Fleuranges, *loc. cit.*, voir F. Martini di Siena (1439-1502) *Trattato d'architettura civile e militare*. — Cibrario (L.) *Studi storici*. Turin, 1851. *Dell' armi da fuoco dal 1300 al 1700*, p. 231-283 ; à la p. 253, c'est également le poids de 3 livres qui est indiqué pour la balle de fauconneau. — Quarenghi (Ges.) *Tecno-cronografia delle armi da fuoco italiane*. Napoli, 1880. — Grassi. *Dizionario militare italiano*. Torino, 1833, et le cat. cité du colonel Robert.

Ib. : « on transporta... » sur sa blessure, v. Lionardo Morelli, ap. *Delizie degli eruditi toscani*. Florence, 1785, t. XIX, p. 236. (Cronaca II^a^).

Ib. : « Saint-Nicolas du Pô... » petit village entre Borgoforte et Ostiglia, vis-à-vis Portiolo.

Ib. : « le Duc d'Urbin... » lettre du 25 nov. Archives de Mantoue. Rubrica. E. XXVI, 2. Je dois l'indication de ce document et du suivant à l'extrême obligeance de M. Stefano Davari, le savant directeur de l'*Archivio storico Gonzaga*, les précieuses archives des Gonzague.

Ib. : « le secrétaire du marquis... » Benedetto Agnello, lettre du 25 nov. (Arch. mantov. Rubrica F. II, 8.) sur les rapports de ce personnage avec l'Arétin, dans la suite, v. mon livre sur l'*Arétin*, ch. IV, p. 250.

P. 317 : « qui nous chasse ?... » Varchi, *Storie*. l. II, p. 100 : « Chi ci caccia ?.. »

Ib. : « jusqu'à Mantoue... » Sanuto, XLIII, 326. — Cf. aussi Bibl. Vatic. *Cod. Ottobon*, 2137 cité, p. 139. « Johannes inquam Medices, etc. »

Ib. : « ridiculement anoncées... » ces bravades sont dans les lettres de Galéas de Médicis aux Huit de Pratique. *Lett. Est.* n° 46, p. 91-92 et 89, 26 et 28 nov. et de R. dei Girolami *Lett. Int. agli stessi*. nov. déc. 1526, p. 47 et 154.

P. 318 : « Louis de Gonzague... » v. les documents cités sur M Abraham, pages 15-16.

Ib. : « Rodomont... » *Ritratti di cap. illustri.* cités, p. 195-196.

Ib. : « parla de confession... » pour ce qui suit, lettre de l'Arétin à F. Albizzi, *Lett.* t. I, p. 5 v°-9 ; en citant cette lettre, l'Archivio storico (doc. 173, p. 136-140) a cru devoir en abréger et altérer le texte.

P. 319 : « son pied... » Sanuto, XLIII, dit « il le prit à la main, en jurant vengeance » p. 348.

Ib. : « son testament... » Archives d'Etat. Florence, *Div. del Principato.* — Classe : *dopo il diario d'etichetta.* filza XI, n° 2, et Archives de Mantoue, confrontées et complétées dans l'Archivio storico, document dernier, pages 144-147.

P. 320 : « Boschetto... » v. Guichardin, *Op. ined.* IV, p. 585.

P. 323 : « l'éphèbe délicieux... » v. Müntz. *hist. de l'Art pendant la Renaissance,* t. III, p. 265.

Ib. : « pâle et fade... » *Ritratti di Cap.illustri.* p. 214-215.

Ib. : « son neveu Pierre-Marie... » Guichardin. *Op. ined.* IV, lettre CCXXI, p. 595.

P. 324 : « ces emplâtres... » l'Arétin, *lett. cit.* p. 8 v° changé en « letto » par l'Arch. storico, qui a modifié tout le passage, p. 139.

Ib. : « les funérailles... » Sanuto, XLII, p. 365.

Ib. : « du sépulcre... » *Lett. dell' Aretino,* à Luc Antoine Cuppano, l. I, p. 225.

Ib. : « Jules Romain... un autre sonnet... » *ibid.* p. 565 v° 266, et *ib.* p. 10, à Marie Salviati. — l. III, p. 82.

Ib. : « rebuté... » lettre de l'Arétin à Cosme Ier *Lett.* l. II, 198 v°.

P. 325 : « le poète... » Gœthe, *Faust.* « Selig der den er im Siegesglanze findet ! »

NOTES DU CHAPITRE VI

P. 326 : « Castruccio... » Machiavel. *La Vita di Castruccio Castracani da Lucca.* ed. de 1550, p. 109.

Ib. : « de Modène... » la date « in Parma », est biffée et remplacée par *Modena,* lettre du 2 décembre 1526, dans *Lett. Est. agli Otto d. P.* n° 46, p. 126-127, (non imprimée dans les lettres de Machiavel.)

Ib. : « sur Parme... » *Lett. Est. a. Od. F.* nº 46. p. 132.

P. 327 : « Prions Dieu... » lettre au gouverneur de Bologne. *Op. ined.* IV, CCXXIV, 601.

Ib. : « nous avons perdu... » au Marquis de Saluces, dernière lettre du t. IV, p. 603.

Ib. : « le Pape... » publié dans *Alcuni Brevi di Clem. VII*, etc. d'après les Archives secrètes du Vatican par A. Guasti, dans l'Arch. storico, 1888, p. 201-202 ; mais l'original, que Guasti (p. 281, note) semble avoir ignoré, se trouve dans les Archives florentines, (Pergamene medicee, cat. 90, p. I.) la lettre au marquis de Mantoue, celle au roi de France. la bénédiction in extremis, qui arriva trop tard, *ibid.* p. 199-203.

Ib. : « monstrueux malheur... » lettre anonyme dans *Med. av. Pr.* LXXXV, 582 (nom coupé au bas.)

Ib. : « l'évêque d'Arezzo. — Minerbetti... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 584.

Ib. : « le Dataire... » lettre de Giberti, *ibid.* 583.

Ib. : « Acciaioli... » V. *Nég. de la Fr. av. la Toscane.* II, 866-867, et aussi 860 et 864-865.

Ib. : « le duc d'Urbin... » ses deux lettres dans *Med. av. Pr.* LXXXV, 612 et 633. La lettre au roi n'est pas dans cette dernière. Il est vraisemblable que Marie Salviati l'envoya.

P. 328 : « Un jour, il était tout petit... » *Le Brillant de la Reine.* etc. p. 269, qui dit la tenir d'un témoin, et *biogr.* citées ; pour les bandes, *le Brillant*, p. 270.

Ib. : « pour Venise... » en janvier 1527, lettre de Camerino. serviteur de Marie Salviati, dans *Med. av. Pr.* LXXXV, 144, citée par L. Ferrari, *Lorenzino d. M.* ecc. App. II, VII, p. 446-448, — v. encore Reumont, *Gesch. Toscana's*, tome I, p. 75-76, en observant qu'il est erroné de dire que Jean des bandes noires avait voulu léguer son fils « zu Federigo Gonzaga. » C'est une flatterie mensongère de l'Arétin, comme on verra plus bas, qui lança cette opinion, infirmée par le testament même.

P. 329 : « Riccio... » sur ce personnage v. Ferrari, *Cosimo dei Medici, Duca di Firenze.* Bologne, 1882, p. 44-46 ; v. sa lettre dans *Med. av. Pr.* LXXXV, 414 ; et surtout *Alcuni fatti della prima giovinezza di Cosimo I ecc.* illustr. da C. Guasti, dans *Giorn. stor. degli archivi Toscani.* II, I, p. 13-64 et IV, p. 295-321, année 1858.

Ib. : « Foscari... le Grand Conseil... » Sanuto, *Diarii*, XLIII, 616, XLIV, 33. Foscari venait d'être élu ambassadeur à Florence.

Ib. : « Acciaioli... » *Nég. de la Fr. av. la Tosc.* II, 880 et 908.

Ib. : « engraissait... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 415.

Ib. : « pour démentir la chute... » *Med. av. Pr.* LXXXV, 529.

Ib. : « une ou deux lettres... » *Med. av. Pr.* LXXXV, pp. 541, 542, 546, 553, 567, 568, 643, 648, 650, 659, 663, mêlées aux lettres adressées à la même par Riccio et Camerino.

Ib. : « Fortunati négligent... » *Med. av. Pr.* LXIX.

Ib. : « dans ces couvents... » *Med. av. Pr.* CVI, 143.

P. 330 : « le 26 avril... » Sanuto, XLIV, 585, « havea fatto preparare un lautissimo disnare. »

Ib. : « au Pape... » *Miscell. medic.* s. n.

Ib. : « le sac de Rome... » prédit par Savonarole en propres termes. *Prediche sopra Ruth e Michea*, fatte l'anno 1496, ecc. dans Villari, *op. cit.* I, 470, et dans Fra Benedetto, *Cedrus Libani*, poemetto publ. dal P. Marchese. *Arch. stor. it.* Appendice, VII, 59-95. Villari, I, I, 10, 202. — V. enc. Burckhardt. *Cultur*, 124-125. — Les récits principaux sont rassemblés dans *Il sacco di Roma del MDXXVII*, publ. par C. Milanesi. Florence, 1867. Celui de Jacques Bonaparte a été traduit à Florence, en 1830, sous le titre *Sac de Rome écrit en 1527 par Jacques Bonaparte témoin oculaire*, trad. de l'italien par N. L. B. J'ai trouvé dans le manuscrit C. A. 112 in-folio, à la Bibl. Ambroisienne à Milan, écrit par Jacques Malaguzzi, puis par François son fils, — outre des Pasquins, un fragment de l'Arioste, un *Priape* de Bembo, — une de ces Passions, inédite, qui commence ainsi : « Anno domini 1527, etc. Passio Domini Clementis PP. VII secundum Marcum. In illo tempore... etc. » Elle est dignement placée là. — Quant aux médailleurs, on sait que Cellini donna pour revers à deux médailles et monnaies papales de Clément VII un Christ nu attaché à la Colonne (Armand, *Méd. it.* I, 148,) et dans une médaille que je possède, Francesco di Girolamo dal Prato a composé de même avers et revers, avec cette inscription autour du Christ : « Post multa plurima restant. » V. Armand, *ibid.* t. I, 141, n° 2... Il faut citer minutieusement ces textes pour une telle époque, où c'est surtout la vérité qui semble invraisemblable.

Ib. : « à Riccio... » *Med. av. Pr.* LXIX, 433, 434, 432, 435, 458, et autographes, *ibid.* 497, 498, 499, 502. — V. enc. 503, 545, 546, 550, 552.

Ib. : « des tuteurs officiels... » Capponi, *Storia della Rep. di Firenze*, t. II, append. V, p. 528.

P. 331 : « avarissime... » — « era avarissimo, » dit Villari, *Nicc. Machiavelli*, III, II, XVII, p. 354.

Ib. : « Topaïa... » v. *Elogi d'uom. ill. toscani*. Lucques, 1772, III, CXXXI.

Ib. : « os bénis... » lettre de Marie Salviati, écrite à Castello le 23 oct. 1528, adressée à un personnage dont le nom manque. Commence par « Magnifice vir, uti frater honorande. Risposi hieri alla di V. M. delli XII del presente... » finit par « non manchar altrui di guiderdoni et gratitudini. » Je dois la communication de cette pièce, rongée par le temps et l'humidité, mais authentique et curieuse, à M. V. Guastalla, antiquaire à Florence.

Ib. : « en 1535, Cosme plaidait... » *Med. av. Pr.* LXXXVI, 23-28-29-33 — 378-401 ; il y eut déclinatoire d'incompétence.

P. 331 : « Clément VII... » v. son *Testament* dans *Alcuni documenti che servono ad illustrare il Pontificato e la vita privata di Cl. VII*, racc da P. Berti, *Giornale stor. d. Arch. tosc.* II, 2, 1858, p. 126-128.

Ib. : « remplois... » testament de Marie Salviati, daté du 30 mai 1541. Archives de Florence. *Cartulario comprendente* 65 *contratti pubblici o privati spett. al Duca Cosimo.* (1537-1546.) pp. 38-40.

Ib. : « mendiaient... » Cian. *Musa Medicea*. p. 46, note 6, et aussi p. 7, et la lettre brutale de Marie Salviati, *Med. av. Pr.* LXIX. 552.

P. 332 : « laver, raccommoder... » L'Arétin. *Ragionamenti. Terza e ultima parte.* Venise, 1589. Entretien deuxième, *de le Corti* ; — mon livre, à la p. 360 ; — et Baschet. *Les puissances de l'Europe au* XVIe *siècle,* p. 135 et suiv. *Rôle personnel de Cosme I*^er^.

Ib. : « si passionnément charitable... » v. l'exemplaire rare, peut-être unique, de Franceschi. *Vita di Maria Salviati.* 10 pages sans num. in-8°, intitulé : « Vita della S. Maria Salviata de Medici, per Giovanni Franceschi al Populo Fiorentino, » à la fin : stampato in Roma per Ant. Blado. Asulano. MDXLV. — Bibl. riccardienne. *Agg. alla Bibliogr. Moreni.* n° 287. Bibl. Moreni, H. 4, 58. — Aux pages 6, 5 verso, et la lettre dans *Lett. int. alla signoria* del 1521 al 1532, cl. X, dist. 2, n° 40, p. 215 : « essendo io sempre stata fautrice ecc. »

Ib. : « barbare espagnole... » Antonio di San Gallo. *Memorie antiche. Biblioth. magliabech.* Mss. II, II, 191, p. 30-32.

Ib. : « tout le sang... » v. *Giorn. stor. dei Arch. tosc.* II, I, 1858, doc. B. p. 26-27.

Ib. : « Une oraison funèbre... Varchi... » *Orazione funerale* ecc. rec. nell' Acc. fior. da M. Ben. Varchi sopra la morte dell' Illma et E^ccma^ S. Maria Salviata d. M. ecc. — Florence, 1549, (57 p. in-12.)

Ib. : « à la cour de Mantoue... » j'ai résumé le lourd travail de Luzio, qui défend et décrit l'Arétin en bon confrère, — en confrère mineur ; — dans le 1er chapitre de mon livre.

P. 333 : « le 25 mars 1527... » Luzio. *P. A. nei primi suoi anni a Venezia.* ecc. 1888, p. 10 ; cette date, étant donnée par l'Arétin, et par ce critique, n'est pas absolument certaine. Mais qu'importe? la chronologie d'un tel drôle est indifférente.

Ib. : « au doge André Gritti... » *Lettere dell' Aretino.* I, 2 v°-4.

Ib. : « une auberge... » Sorel. *Montesquieu.* p. 47.

Ib. : « Bollani... » *Lettere.* VI, 37-38.

Ib. : « les deux épitres... » *Lettere scritte all' Aretino.* I, p. 9-11.

P. 334 : « Sébastien del Piombo... » *ibid.* p. 11-12.

Ib. : « Alexandre... » *Lett. dell' Aretino*, I, p. 64.

Ib. : « ressasser dans les six volumes... » v. *Lettere dell' Aretino*, t. I, p. 36, 76, 81, 93, 94 v°, 126, 128, 147, 164. — II, 198 v°, 199, 235, 257, 281 v°. — III, 82 v°, 172, 271 v°. A mesure que le temps passe, les souvenirs se font plus rares.

Ib. : « les deniers... » *ibid.* I, p. 181.

Ib. : « Dolce... » *Giornale delle historie del mondo* ecc. Venise, 1572, p. 430. J'ai consulté l'exemplaire du Marquis Gino Capponi, acheté à Florence.

P. 335 : « à Cesano... » *Lett.* III, 272, v. encore même volume, de nombreuses lettres au même.

Ib. : « monté sur le trône... » en 1537.

Ib. : « Berni... » *Orlando inammorato, rifatto di nuovo* da M. Fr. Berni, Milan, 1542, — sur Berni, l'intéressante apologie citée de M. Virgili, et son édition des *Rime,* Florence, 1885 ; l'éloge de Jean de Médicis occupe les strophes 5 à 10 du chant LVII, dans l'édition de Milan. Guigoni, 1877, in-12, t. II, p. 334, le rimeur loue surtout le désintéressement du héros, et dit que la guerre, après lui « devint une taverne » « tosto diventò taverna. »

Ib. : « si fatigant... » même l'allemand Gaspary se lasse de ces rapsodies, v. *Storia della letteratura italiana* trad. da V. Rossi, Turin, 1887-1891, p. 267, partie I du volume II, et p. 163, partie II du même volume.

Ib. : « Falugio... » Giovanni Falugio. *Morte del fortissimo signor Giovanni di Medici*, composta per Giovanni Falugio da Lancisa. MDXXXII, Venise. (Magliab. Miscell. t. 44.) Il y a aussi des *Lamenti storici dei secoli* XIV, XV *e* XVI. Bologne, 1888, 2 vol. et un 3e en 1890. — Et j'ai trouvé, outre les épitaphes publiées par Ciampi, *Notizie* citate, à Florence, mille cahiers se répétant l'un l'autre, dont je prends ces brèves indications : — Bibliothèque riccardienne, Manni (D. M.) Zibaldone di Notizie patrie, in-4° mss. M. p. 419, col. I, et DY, p. 451. — Cod. Moreniano, 352 in-4°. *Vita di Lodovico detto poi Gio. dei Medici il Valoroso.* — Baroncelli. (Cosimo) *Origine et descendenza della Casa Medici*, ecc. mss. in-4°. Moreni, n° 24, p. 242-257. — A Rome, aux Archives du Vatican, *Arch. secr. Politic. varia* tomo 86, fos 261-266, une copie de Tedaldi. *Ibid.* au f° 267 et suivants, un poème, au comte Louis Rangone, *Lamento* de Francisco Horecchino de Bologne sur la mort de Jean de Médicis, avec une curieuse gravure sur bois placée en tête ; *ibid.* f° 268, un sonnet de Goro Casiano, des épitaphes répétées, — et *ibid.* fos 269-306, une vie de Cosme Ier. — Bibl. Barberini, via Quattro Fontane, codice XXXI, 48, f° 19, (antico f. 31) épitaphes et copies. — Tout cela sans nouveauté ni valeur, mais qu'il fallait voir enfin, pour le dédaigner ensuite.

Ib. : « Guazzo... » *Hist. di tutte le cose degne di memoria*, ecc. Venise, 1540, da Marc Antonio Guazzo, p. 4 et 40.

Ib. : « di Soldo Strozzi... » le *Guerre dei Greci scritte da Senophonte* ecc. *trad. dal id. greco nell' ital.* per Francisco Strozzi, Venise, 1550, portrait ; la lettre de l'auteur à l'Ardinghelli, et sa préface manuscrite, sont dans les *Carte Strozzi-Uguiccioni*, aux archives de Florence, filza CLXV, p. 179-183, avec, à la fin, un ovale du médaillon,

dans lequel est écrit : « Ici dedans le portrait d'aprés nature du trés invincible seigneur Jean Médicis. »

Ib. : « Gualandi... » *De opt. principe dialogus.* auctore I. B. Gualando. Florence 1551, p. 3 et 124-125.

Ib. : « Baldini... » *Vita di Cosimo Medici* ecc. Florence, 1573. J'ai cité, plus haut, les autres vies, comme Manuce et Cini.

Ib. : « Leoni... » *Vita di Francisco Maria* ecc. Venise, 1605, p. 225, 342-343, 349-350, 365-366.

Ib. : « Mossi... » Ant. Mossi, *Compendio della vita del Sigr. Giovanni de Medici.* Florence, 1608. — V. enc. les *Notizie storiche italiane,* de M. Rastrelli, Florence, 1781, p. 51, 55, et *Elogi degli uom. ill. toscani* da B. Bruni. Lucques, 1771, tome II, p. 368 384. — Je ne citerai que pour mémoire Moréri, qui est erroné, sur ce point, ou des opuscules comme *The Warrior Medici,* de Mme C. Phillimore, Londres, Pickering, 1887, et *The Age of condottieri.* de O. Browning où les dates sont peu respectées, (p. 230. « He died on december 20. ») Londres, Methuen, 1891.

Ib. : « Bocchi... » *Discorso di Francesco Bocchi, Fiorentino, a chi de' maggiori guerrieri. ecc.*, Florence, 1573, in-4°, p. 33-35. — V. encore Paul Paruta. *Istorie Veneziane.* Venise, 1748, 1re partie, p. 483.

P. 336 : « de' Rossi... » j'en ai cité les éditions diverses, j'ai relevé les variantes du *Codice magliabechiano.* XXIV, 2, 11, p. I-XXXV, qui porte cette inscription « è di Mons. di Fois. » Le manuscrit est à la Riccardienne, et les manuscrits sur la guerre, les *Discorsi* du fécond prélat sont aux Archives du Vatican, inédits ; v. sur lui, le Père Irénée Affò, *vita di G. Girolamo de' Rossi,* ecc. Parme, 1785, et Litta, t. II. (fam. di Rossi.)

Ib. : « Tedaldi... » v. Ciampi. *Notizie.*

Ib. : « Cuppano... » *Cod. magliab.* cl. VII, 4. 1401 in-fol. p. 28.

Ib. : « les bandes noires... San Secondo... » Guichardin. *Op. ined.* t. V, lettre L, p. 107, et le bref de Clément VII aux capitaines des gens de pied, dans *Alcuni Brevi* pubbl. da A. Guasti. Arch. stor. V, II, p. 100-201.

Ib. : « rien inventé... » v. Quicherat. *Histoire du costume,* p. 347-348.

Ib. : « les scuole... » v. Canestrini. *Doc. per servire alla storia della mil. ital.* 1851, et Varchi, l. IX, t. II, p. 117.

Ib. : « Saint Pierre le Corse... » Lettres citées de G. Pellicier, ed. par A. Tausserat-Radel, p. 354 et 398.

Ib. : « d'Urbin à Piombino... » Lettres de l'Arétin à Cuppano, l. I, p. 225, II, 208, etc.

Ib. : « ses papiers... » je dois cette indication à M. Carlo Carnesecchi, archiviste aux Archives d'Etat, à Florence, qui a bien voulu, après tant d'autres services, la relever pour moi dans une lettre d'Annibal Fabbroni, au secrétaire ducal Barthélemy Concino, du 5 février 1557, filza medicea, 466, *carteggio universale del*

Duca Cosimo, p. 351. On ne sait ce que sont devenus les documents dont parle cette lettre.

Ib. : « à San Casciano... » *Sac de Rome par J. Bonaparte* ed. du Panthéon littéraire, t. XVI, p. 197, col. I.

P. 337 : « dit Varchi... » livre V, t. I, p. 339.

Ib. : « Frondsberg... » v. Guichardin, *Op. ined.* t. V, lettre CXL, p. 389, et CXLII, 343, et la triste chanson de Frondsberg dans le recueil allemand « Des Knaben Wunderhorn » ed. de Halle, 1891, 2e partie, p. 528 : « Mein Fleiss und Müh ich nie hab gespart » etc. et pour les lansquenets, Georg Liebe, *der Soldat in der deutschen Vergangenheit.* Leipzig, 1899.

Ib. : « en 1539, l'évêque de Saluces... » *Nég. de la Fr. av. la Toscane.* III, 18.

Ib. : « lui-même, en 1545... » *ibid.* III, 164-165.

Ib. : « le maréchal Strozzi... » Brantôme. *Gr. cap. étr.* p. 587.

Ib. : « Montluc... » *Commentaires.* Paris, 1671, in-12, t. I, l. I, p. 51.

Ib. : « un écrivain... » J.-J. Rousseau. Confessions, t. II, l. V. p. 22, ed. de Genève, 1782. (C'est en 1732, qu'il lisait les Grands capitaines de Brantôme.)

P. 338 : « Tribolo... » Vasari. *Vita di Niccolò detto il Tribolo. Vite* ed. Milanesi, t. VI, p. 71, 89, et vie de Bandinelli, même vol. p. 170. — Et Cellini. *Mémoires*, année 1535, (éd. de Milan, 1806, t. I, p. 267 et suiv.)

P. 339 : « Cittadella... » v. *Lett. de l'Arétin*, III, 82-82. — Gaye. *Carteggio*, ecc. t. II, n° CCXXI, p. 311-313, et *Archivio storico ital.* 1874-1875, t. XX, XXI.

Ib. : « Anichini... » Arétin. *loc. cit.*

Ib. : « Danese... » *Aretino. Lett.* IV, 47. — *Lett. scr. all' Aretino.* II, p. 11. — Campori. *Mem. biografiche*, ap. Armand, *Médailleurs*, t. III, p. 193. — Heiss. Les *Médailleurs de la Renaissance.* Florence, 1881, 1re partie 155, XX, 7. — Si cette médaille est bien celle que M. Heiss a publiée, elle est sans valeur iconographique. V. pour plus de détails mon article, *Jean des bandes noires*, esquisse d'iconographie, dans la *Revue de l'Art.* 10 sept. 1897 ; le portrait de Titien et les monuments capitaux y sont reproduits.

Ib. : « gravures fantaisistes... » le Palais-Vieux contient, dans les salles du syndic, des portraits de Vasari. Enea Vico grava le condottière. Et les fameuses manufactures des *Arazzi*, les Gobelins florentins, tissèrent ses exploits. Le Palais conserve ces monuments sans intérêt historique ni artistique.

Ib. : « Bronzino... » Offices, salle 8, non numéroté, 1er cadre à droite de l'entrée.

Ib. : « le fameux moulage... » Vasari. *Vite*, t. VII, p. 445.

Ib. : « admirable peinture... » elle est aux Offices, Ecole vénitienne, salle II, n° 514. v. *Catal. of the Royal Uffizi Gallery*. Florence, 1897, p. 140-141.

Ib. : « fit graver... » Bottari. *Racc. di lettere* ecc. Milan, 1822, t. I, n° XXV, p. 67 « s'intaglia tuttavia. » L'erreur de Crowe et Cavalcaselle, *Tiziano* ecc. Florence, 1878, II, p. 72 est peu explicable.

P. 340 : « à Saint Laurent... » v. Moreni, *Descriz. della gran cappella* ecc. Florence, 1813. — E. Marchionni, *Guida delle RR. Capp. Medicee* ecc. Florence, 1891. — *Archivio storico ital.* ser. V, t. I, 1888, p. 338-340, — et Archives de Florence, *Atti internazionali*, n° 250. (exhumation.)

Ib. : « à Catherine Sforza... » Pasolini II, 407.

P. 341 : « Plutarque... » *Il Plutarco italiano*, ecc. da C. Mariani, couronné par la société pédagogique italienne. Milan, 1869, pages 329-352 ; ce livre contient aussi *Napoléon Bonaparte*. Ne le lui disputons pas !

Ib. : « affreuse statue... » par Thémistocle Guerrazzi, dans une niche des Offices, au sud le long du quai Lung' Arno Archibusieri ; v. F. Bigazzi. *Iscrizioni e memorie della città di Firenze*, Florence, 1889, pages 119, et 169-170.

P. 342 : « cinquante ans... » en 1850, v. J. Marcotti, *Guide-souvenir de Florence*, p. 193.

P. 344 : « Burckhardt... » *Cultur.* p. 80, et trad. *Valbusa.* I, 111.

P. 345 : « un historien classique et italien... » Villari, *G. Savonarola*, II, IV, II, p. 36-37.

Ib. : « coupe-gorge et mauvais lieu... » Taine. *Les origines de la France contemporaine.* Paris, 1894, t. II, ch. III, II, p. 118-119 : « En Italie pendant la Renaissance... la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. »

P. 347 : « Albéric de Barbiano... » Pasolini. I, 5, note.

Ib. : « Duguesclin... » — « n'a filairesse en France, qui scache fil filer — qui ne gaignast ainçais ma finance à filer. » Mss. Bibl. nat. 7224, f° 86, ap. Michelet, *Hist. de France.* Paris, 1845, III, 452.

P. 348 : « Michelet l'a dit... » *Lettre à madame Edgar Quinet*, dans *Cinquante ans d'amitié*, Paris, 1899, p. 237.

Ib. : « Pétrarque... » — « Cercar gente e gradire — Che sparga'l sangue e vende l'alma a prezzo. »

Ib. : « la plus grande et pompeuse... » Montaigne, Essais, II, XII, éd. de Bordeaux (texte de 1585) t. II, p. 59.

P. 349 : « Il y a des métiers si nobles... » Rousseau, *Emile*, l. I, p. 35, éd. de 1783.

Au terme de cette bibliographie qui est l'échafaudage de mon livre, je serais bien malheureux si je ne pouvais exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidé si puissamment, en Italie ; ce furent, aux Archives de Florence : M. Alessandro Gherardi, qui a poussé la bonne grâce jusqu'à relever pour mon œuvre, dans ses recherches personnelles, ce qu'il trouvait d'intéressant ; M. Carlo Carnesecchi, dont le voisinage obligeant à la salle de travail me fut si utile ; MM. Eugène Casanova, Giorgetti, Marzi, toujours prêts à aider le chercheur. A la bibliothèque nationale, M. le baron Podesta, conservateur des manuscrits, M. Bigazzi, le bibliographe apprécié de la Toscane. M. Nardini, à la Riccardienne, m'a communiqué les plus rares opuscules. Les archivistes de l'Œuvre du Dôme, à Sainte-Marie de la Fleur, m'ont aidé dans la trouvaille d'un document perdu jusqu'à ce jour. M. Edouard Philipson m'a donné des indications bien utiles. A Milan, aussi, MM. Beltrami, Verga, Motta, Fumagalli, archivistes ou bibliothécaires, et mon ami M. Diego Sant' Ambrogio, m'ont rendu facile l'abord de mon très long chemin. A Rome, la bienveillance de S. E. Mgr le cardinal Mathieu m'est un singulier appui.

J'ai pu, grâce à la courtoisie du prince Paul Borghese, vivre des heures inoubliables dans ce château du Trebbio, qui est demeuré presque intact. Je me suis assis dans les salles où vivait Jean des bandes noires.

Et comment parler de l'appui, de la sympathie que m'a témoignés tout d'abord M. Alessandro d'Ancona ? indulgent comme les vrais maîtres, il ne s'est pas contenté de donner à mon premier livre sur l'Italie, à l'*Arétin*, le témoignage honorable et public qui m'eût fait oublier, s'il en était besoin, les attaques intéressées ou négligeables qui m'étaient parties sous les pieds. L'illustre professeur a fait, pour ce livre-ci, tout ce que peuvent conseiller une science et un caractère hors de pair ; conseils, aide matérielle et morale, il m'a tout prodigué.

Que tous ces amis de l'œuvre et de l'auteur reçoivent l'hommage d'une reconnaissance dont rien n'affaiblira la force.

Quant aux critiques d'un certain ordre, — ceux qui aimaient l'Arétin d'une tendresse si touchante et qui l'ont si bien défendu contre moi, — je leur dédie cette sentence de leur cher

Pietro : c'est la règle de ma conduite à leur égard : « Laissez aboyer qui aboie ! Hor lasciate abbaiar, chi abbaia... » (Lettres, I, 76, à Louis de Gonzague.)

Et, simplement pour leur ôter quelques occasions de fourber, j'ai voulu, en accumulant ici la presqu'entière série de mes notes, leur vider sur la tête ma corbeille à papiers. Ils y pourront piller à l'aise.

Paris, Mars 1900.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. — A. PICHAT.